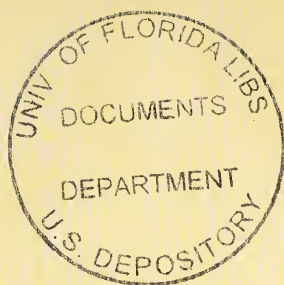


UNIVERSITY
OF FLORIDA
LIBRARIES







Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Florida, George A. Smathers Libraries

BULLETIN.

34
257

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS

FONDÉE LE 1^r OCTOBRE 1876.

TOME I.



ANVERS,

IMPRIMERIE GUIL. VAN MERLEN, GRANDE RUE PIERRE POT, 24.

1877.

La Société n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs des travaux insérés dans ses publications.

Aucun mémoire ne peut être imprimé sans nom d'auteur.

(Art. 31 des STATUTS.)

PRÉFACE.

La SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ANVERS fut créée le 1^r Octobre 1876 ; le 15 Novembre suivant, les fondateurs publièrent la circulaire que voici :

MONSIEUR, — En 1871 , quelques amis des sciences organisèrent à Anvers le premier Congrès de Géographie. Le succès couronna leur œuvre au-delà de ce qu'ils avaient osé espérer et quatre ans plus tard , les savants les plus illustres venus de toutes les parties de l'Europe , se réunirent dans la ville de Paris continuant ce que nous avons si heureusement commencé. Bientôt un troisième Congrès donnera une nouvelle consécration à l'idée fécondée dans nos murs.

Les organisateurs du Congrès d'Anvers ont constaté avec regret que , parmi les nombreuses associations existant dans notre ville, il n'en est aucune qui , assumant la mission de maintenir les traditions de ce Congrès , se soit spécialement consacrée à l'étude de la Géographie. Il leur a semblé cependant que la métropole du commerce belge offre toutes les ressources désirables pour former une telle réunion , dont l'importance et l'utilité ne seront contestées par personne.

En faisant mieux connaître et apprécier les peuples et les pays, une Société de Géographie stimulerait l'esprit d'entreprise et contribuerait au progrès du commerce , de la navigation et de l'industrie ; ses relations extérieures lui permettraient de donner de précieux renseignements sur les lieux d'exportation, comme aussi sur les pays de colonisation et d'immigration.

Une pareille Société pourrait encore encourager, surtout parini nos compatriotes, les voyages et les explorations géographiques et commerciales, favoriser la publication de bons ouvrages de géographie et de cartes exactes, retracer la vie et décrire les travaux des Belges qui ont contribué à étendre la connaissance du globe, coopérer à rendre rationnel et attrayant l'enseignement de la géographie, organiser des conférences sur cette science, en un mot s'occuper de tout ce qui peut aider à répandre et à populariser les notions si variées qui s'y rattachent.

Nous nous permettons, Monsieur, de vous inviter à faire partie de la *Société de Géographie* que nous venons de fonder, et nous vous prions de nous renvoyer le bulletin ci-joint revêtu de votre signature.

Veuillez agréer l'assurance de notre considération distinguée.

Le Secrétaire général,

P. GÉNARD,

Archiviste de la Ville, Secrétaire général du
Congrès de Géographie d'Anvers.

Le Secrétaire de l'administration,

J. DE BOM,

Secrétaire de la Direction de l'Institut supérieur de
Commerce et de l'Athénée royal,
Membre du Congrès de Géographie d'Anvers.

Le Bibliothécaire,

H. HERTOEGHE,

Professeur à l'École de Navigation,
Membre de la Commission organisatrice du Congrès
de Géographie d'Anvers.

Le Président,

H. WAUWERMANS,

Lieutenant-colonel commandant du Génie de la ville
d'Anvers.

Les Vice-Présidents,

D^r LOUIS DELGEUR,

Membre de la Commission d'organisation et Prési-
dent du Jury du Congrès de Géographie d'Anvers.

E. A. GRATTAN,

Consul de S. M. Britannique, Membre de la Commis-
sion organisatrice du Congrès de Géographie d'Anvers.

Le Trésorier,

JACQ. LANGLOIS,

Membre de la Commission organisatrice du Congrès
de Géographie d'Anvers.

Les Conseillers,

AD. DE BOE,

Membre de l'Association scientifique de France.

CH. DE BONINGE,

Inspecteur du Pilotage,
Commissaire permanent de l'Escad.

G. DELCOURT,

Inspecteur en chef des constructions navales,
Commissaire du Gouvernement pour les services
postaux transatlantiques.

BARON J. DE WITTE,

Membre de l'Institut de France,
de l'Académie royale de Belgique, etc., Membre
d'honneur du Congrès de Géographie d'Anvers.

P. HENRARD,

Major d'artillerie,
Sous-directeur de l'École de Pyrotechnie.

S. E. V. LE GRAND DE REULANDT,

Secrétaire perpétuel de l'Académie d'Archéologie
de Belgique, Trésorier général du Congrès
de Géographie d'Anvers.

JACQ. THIELENS,

Greffier provincial,
Membre du Congrès de Géographie d'Anvers.

E. VAN HAVERBEKE,

Capitaine de vaisseau,
Inspecteur général de la Marine,
Membre du Congrès de Géographie d'Anvers.

CHEV. GUSTAVE VAN HAVRE,

Membre du Congrès de Géographie d'Anvers.

CHEV. JULES VAN HAVRE,

Membre de la Commission organisatrice du Congrès
de Géographie d'Anvers.

STATUTS.

But de la Société.

ART. 1. — La Société est instituée pour faire progresser les sciences géographiques et en propager la connaissance.

ART. 2. — Elle se met en relation avec les Sociétés savantes, les voyageurs et les géographes, organise des conférences, ouvre des concours, publie éventuellement des travaux concernant l'objet de ses études et peut donner son appui aux entreprises qui se rattachent à sa mission.

Composition.

ART. 3. — Elle se compose de cinquante membres effectifs, de cinquante membres correspondants résidant en Belgique, et d'un nombre illimité de membres correspondants étrangers et de membres adhérents.

ART. 4. — Les membres effectifs doivent, sauf exception admise par le Bureau, être domiciliés à Anvers. Ils paient une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout membre effectif qui cesse d'habiter Anvers est inscrit au tableau des membres correspondants belges; s'il reprend son domicile en cette ville, il redevient membre effectif à la première vacance.

Le Bureau pourra accorder des dispenses de résidence.

ART. 5. — Les membres correspondants sont choisis parmi les savants qui ont fait preuve de connaissances spéciales en géographie, et les personnes dont le concours peut être utile à la Société. Ils sont exempts de contributions.

ART. 6. — Les membres adhérents paient une contribution annuelle de 10 francs (ou, en une fois, la somme de 175 francs.)

Les membres effectifs sont élus parmi les membres adhérents ou correspondants habitant Anvers.

ART. 7. — Les membres honoraires sont nommés parmi les personnes qui, par leur position sociale, peuvent rendre des services à l'association, et parmi celles qui ont acquis des titres par leur mérite et leurs travaux. La Société peut, dans des cas extraordinaires, conférer, comme un hommage particulier, le titre de *Président d'honneur*. Elle peut également décerner le titre de président honoraire à de hauts dignitaires et aux membres qui ont rempli cinq fois les fonctions de la présidence annuelle. Les présidents honoraires sont nommés à vie.

ART. 8. — Les membres des différentes catégories qui s'engagent à payer annuellement une contribution de 50 francs (ou, en une fois, la somme de 750 francs,) reçoivent le titre de membres protecteurs.

ART. 9. — Le président d'honneur, ainsi que les présidents honoraires, ont la préséance sur tous les membres. Ils prennent rang d'après la date de leur inscription. S'ils ne sont pas membres effectifs, ils n'ont pas voix délibérative.

ART. 10. — Tous les membres peuvent assister aux séances ; les membres honoraires et correspondants ont seuls voix consultative.

Le président peut, aux séances, accorder la parole à toute personne qui aura quelque communication utile à faire.

ART. 11. — Tout membre de la Société qui publie un ouvrage, est tenu d'en faire parvenir un exemplaire à la direction.

ART. 12. — Les dons faits à la Société sont mentionnés dans ses publications. Les noms des donateurs sont cités, si ceux-ci n'expriment pas le désir de garder l'anonyme.

ART. 13. — Tous les membres sont invités à faire les propositions où les communications qui leur paraissent intéresser la Société. Les propositions sont faites par écrit au Bureau, chargé de les examiner et de les soumettre avec son avis, aux délibérations de l'assemblée, au plus tard dans la deuxième séance qui suit celle dans laquelle elles ont été présentées.

ART. 14. — Les membres effectifs et correspondants sont nommés sur la présentation du Bureau, auquel les membres effectifs peuvent proposer des candidats. Ces propositions doivent être faites par écrit. Le Bureau inscrit ces candidatures à la suite de celles qui émanent de son initiative.

Les membres effectifs discutent à huis-clos les titres des candidats dans la séance qui suit celle où ils ont été présentés.

L'élection se fait à la séance subséquente, sans discussion quant au mérite des candidats présentés.

En cas de vacance d'une place de membre effectif ou de correspondant, deux candidats au moins sont présentés. Les bulletins de convocation désignent leurs noms, qualités et domiciles. Les membres effectifs, réunis comme il est dit ci-dessus, après avoir entendu le rapport et l'avis du Bureau sur les présentations, procèdent à l'élection. S'il y a plus de deux candidats pour une place vacante et si, au premier tour de scrutin, aucun d'eux n'obtient la majorité absolue, il est ouvert un nouveau scrutin. Si à ce second vote aucun candidat ne réunit la majorité, un scrutin de ballottage se fait entre les deux concurrents qui ont obtenu le plus de voix au second tour. Si deux candidats obtiennent le même nombre de suffrages et que l'un d'eux seulement doive être soumis au ballottage, il est procédé à un scrutin préalable pour désigner celui qui sera compris dans le ballottage définitif.

Les membres adhérents sont admis par le Bureau sur la présentation de deux membres.

ART. 15. — Chaque membre nouvellement admis reçoit un exemplaire des Statuts et du Règlement.

ART. 16. — L'année sociale commence le 1^r Mai. Toute

démission de membre doit être remise au Bureau au plus tard dans le courant du mois de Décembre.

Du Conseil.

ART. 17. — L'assemblée des membres effectifs nomme un Conseil composé de dix-huit membres effectifs.

Ce Conseil élit dans son sein le président et les deux vice-présidents, le secrétaire général, le secrétaire de l'administration, le trésorier et le bibliothécaire.

Ces titulaires composent le Bureau.

Le mandat des conseillers et des dignitaires commence le 1^{er} Mai qui suit l'élection et finit le 30 Avril. Il est fait exception à ce principe en ce qui concerne les vice-présidents, le secrétaire général et le secrétaire de l'administration dont le mandat commence immédiatement après leur élection.

ART. 18. — Les conseillers donnent leur avis sur les questions qui leur sont soumises par le Bureau. La durée du mandat des conseillers est de huit ans. Ils sont rééligibles.

ART. 19. — Les fonctions de président et des vice-présidents sont annuelles. Dans la première séance de l'année sociale, le Conseil élit un vice-président. Le premier vice-président de l'année devient président et le deuxième vice-président, premier vice-président l'année suivante. Le président sortant ne peut être réélu vice-président qu'après un intervalle d'une année.

Le secrétaire général, le bibliothécaire et le trésorier sont élus pour six ans. Ils sont rééligibles.

Le secrétaire de l'administration est élu pour trois ans. Il est rééligible.

Les élections dont font mention le présent article, et les art. 5, 6, 7, 9, 14, 17, 18 et 19, se font au scrutin secret.

ART. 20 — Si pendant la durée de son mandat un membre du Bureau meurt, quitte la ville, donne sa démission ou se trouve empêché de continuer à remplir ses fonctions, il est remplacé

pour le temps qu'il avait encore à rester en charge. Il est fait exception à ce principe en ce qui concerne le président, lequel n'est pas remplacé avant l'époque ordinaire.

Du président et des vice-présidents.

ART. 21. — Le président a la police de l'assemblée, règle l'ordre des délibérations, désigne les membres des commissions et des députations.

Tout membre qui veut prendre la parole, la demande au président.

Le président présente l'ordre du jour de chaque séance, recueille les suffrages et en proclame le résultat. Il a seul le droit de mettre en délibération une proposition faite en séance. Il ne peut s'en dispenser lorsqu'elle est appuyée par deux membres ; mais s'il le juge utile, il renvoie la délibération à la séance suivante ou propose une autre époque. En cas de partage, sa voix est prépondérante, sauf en matière d'élections. Il signe les diplômes, les procès-verbaux et tous les autres actes de la Société. Il est de droit membre de toutes les commissions et députations.

ART. 22. — Les vice-présidents secondent et suppléent le président, en son absence, dans toutes ses fonctions.

ART. 23. — Si aucun des présidents n'est présent aux séances, le plus âgé des conseillers occupe le fauteuil.

Du secrétaire général et du secrétaire de l'administration.

ART. 24. — Le secrétaire général assiste à toutes les séances, tient la correspondance et en rend compte à la Société ; il appose le sceau sur tous les objets qu'elle reçoit, prépare les ordres du jour avec le président, expose tout ce qui s'est passé

depuis la dernière séance, fait les dépenses ordinaires et dirige l'impression des mémoires et des écrits que l'association publie. Il signe avec le président les diplômes et tous les actes de la Société, convoque les membres huit jours au moins avant la séance.

Il est chargé de l'acquisition des livres ou d'autres objets ; aucune dépense ne peut être faite sans autorisation du Bureau.

Le secrétaire général est de droit membre de toutes les commissions et députations.

ART. 25. — Dans la première séance annuelle, le secrétaire général fait un exposé des travaux de la Société pendant l'année précédente.

ART. 26. — Le secrétaire de l'administration assiste également à toutes les séances et fait partie de toutes les commissions et députations ; il rédige les procès-verbaux et délivre les ordonnances de paiement sur la caisse du trésorier ; en cas d'absence du secrétaire général, il le remplace dans ses attributions.

Du trésorier.

ART. 27. — Le trésorier est chargé de la comptabilité de la Société. Il prend toutes les mesures propres à assurer les recouvrements, inscrit les recettes et les dépenses, par ordre de date, sur un registre coté et paraphé par le président, effectue les paiements sur ordonnances signées par le président et le secrétaire de l'administration.

Il rend ses comptes dans la première séance annuelle. Sa comptabilité est vérifiée par une commission spéciale, qui en fait rapport au Bureau ; ce dernier la présente à la Société.

Du bibliothécaire.

ART. 28. — Le bibliothécaire est chargé du dépôt des livres, des cartes et des manuscrits appartenant à la Société ; il en

tient un catalogue, veille à leur conservation et en présente un état de situation à la dernière séance annuelle.

Il fait des propositions au Bureau pour l'achat de livres, de cartes, etc.

Dispositions diverses.

ART. 29. — Les séances ordinaires de la Compagnie ont lieu au moins douze fois par an.

ART. 30. — La Société tient des assemblées publiques, chaque fois qu'elle le juge opportun.

ART. 31. — Elle peut publier les mémoires qu'elle a approuvés. Cependant elle n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs des travaux insérés dans ses publications.

Aucun mémoire ne peut être imprimé sans nom d'auteur.

ART. 32. — Toutes les décisions sont prises à la majorité absolue des voix, sauf dans les cas prévus à l'art. 35.

ART. 33. — Le scrutin secret demandé par un seul membre est obligatoire.

ART. 34. — La Société formule un Règlement d'ordre intérieur et de finances qui est obligatoire pour tous les membres au même titre que les présents Statuts.

ART. 35. — Les modifications éventuelles aux Statuts ou au Règlement devront être proposées par écrit, en séance, et ne pourront être arrêtées définitivement que dans une réunion suivante et après que la Compagnie aura entendu le rapport d'une commission de cinq membres effectifs, au moins, désignés à cet effet.

Ces modifications ne pourront avoir lieu qu'avec l'assentiment des deux tiers des membres effectifs présents.

La même majorité sera requise pour toute exclusion demandée par cinq membres et proposée par le Bureau. La procédure sera réglée par le règlement d'ordre intérieur.

ART. 36. — En cas de dissolution de la Société, tous les

objets qui lui appartiennent, deviennent, après la clôture des comptes, la propriété de la Ville d'Anvers.

ART. 37. — Dispositions transitoires. Le Président et les Conseillers actuels restent en fonctions jusqu'au 1^r Mai 1878. Jusqu'à cette date, par dérogation à l'art. 14, l'admission des membres adhérents se fera sur la simple présentation d'un bulletin d'adhésion.

Délibéré et adopté en séance, à Anvers, le 20 Novembre 1876.

Le Secrétaire général,

P. GÉNARD.

Le Président,

H. WAUWERMANS.

RÈGLEMENT

D'ORDRE INTÉRIEUR ET DE FINANCES

arrêté en exécution de l'art. 34 des Statuts.

Finances.

§ 1^{er}. — Le budget des recettes de la Société comprend :

- a. Les subsides des autorités publiques,
- b. Les contributions des membres et les souscriptions aux publications de la Société,
- c. Les dons des membres et des particuliers.

§ 2. — A sa dernière séance annuelle, la Société vote le budget des dépenses de l'exercice suivant. Ce budget ne peut être dépassé par le Bureau sans autorisation de l'assemblée des membres effectifs.

§ 3. — Le Bureau décide de l'emploi et du placement des fonds et en rend compte annuellement à la Société.

§ 4. — Les ordonnances de paiement, délivrées conformément à l'art. 27 des Statuts, sont détachées d'un registre à souche numérotée, conservé par le secrétaire de l'Administration.

Publications.

§ 5. — La Société publie un *Bulletin* et un *Recueil de mémoires*.

Elle peut accorder des encouragements, pour la publication d'ouvrages utiles aux progrès de la géographie.

§ 6. — Le *Bulletin* se publie par livraisons et forme chaque année un volume.

Il est distribué gratuitement aux membres effectifs, adhérents, protecteurs et honoraires.

Il est délivré aux membres correspondants qui en font la demande, au prix de 5 francs le volume.

§ 7. — Le *Recueil des Mémoires* comprend l'ensemble des ouvrages publiés par la Société indépendamment du *Bulletin*. Il forme des volumes de 600 à 700 pages avec titre général et table des matières.

Chacun des *Mémoires* qui le compose pourra néanmoins être livré au commerce, sous forme de publication séparée.

Le *Recueil* est délivré gratuitement aux membres effectifs et protecteurs.

Les autres membres pourront l'obtenir par souscription avec une réduction de 50 % sur le prix de librairie.

§ 8. — Lorsque la Société jugera utile de patroner une publication en accordant un subside, elle stipulera à quel prix l'ouvrage sera livré aux souscripteurs membres de la Société.

§ 9. — Aucun travail ne peut être inséré dans les publications sans un vote spécial de la Société, émis sur le rapport de deux commissaires au moins, à désigner par le président, conformément à l'art. 21 des Statuts.

§ 10. — Les mémoires publiés par la Société ne peuvent être scindés, à moins de circonstances particulières que le Bureau appréciera.

§ 11. — Les épreuves datées des travaux sont adressées par l'imprimeur directement aux auteurs qui les renvoient au secrétaire général, avec date de retour.

§ 12. — Les frais de remaniements ou de changements extraordinaires opérés après la composition première des mémoires sont à la charge de celui qui les a ordonnés. Les contestations qui pourraient s'élever de ce chef sont jugées par le Bureau.

§ 13. — L'auteur a droit à vingt-cinq exemplaires tirés-

à-part. Ce chiffre peut être augmenté dans des cas particuliers et par vote spécial du Bureau. Toutefois les tirés-à-part ne seront pas délivrés, pour des travaux ne comportant pas au moins une demi-feuille d'impression.

Les tirés-à-part fournis par la Société sont revêtus d'une couverture non imprimée et ne comprennent pas la feuille de titre.

Les couvertures imprimées et les feuilles de titre que des auteurs désireraient obtenir pour leurs tirés-à-part sont à leur frais. Ils s'entendront à cet effet directement avec l'imprimeur.

§ 14. — Les auteurs ont la faculté de faire tirer des exemplaires extraordinaires de leurs travaux en payant à l'imprimeur l'indemnité proportionnelle fixée par le tarif.

§ 15. — La Société a seule la faculté de livrer au commerce les tirés-à-part. Le Bureau pourra intéresser les auteurs dans la vente de leurs travaux.

§ 16. — La Société échange ses publications avec les Académies et Sociétés savantes du pays et de l'étranger. Les volumes et objets reçus sont annoncés dans le Bulletin, pour valoir accusé de réception.

§ 17. — L'expédition des publications se fait par les soins du secrétariat général qui reste dépositaire des volumes de réserve.

Concours.

§ 18. — Les mémoires envoyés aux concours doivent être rédigés en français ou en flamand. Cependant, ils peuvent l'être en d'autres langues, lorsque le programme le mentionnera.

§ 19. — Il est interdit aux concurrents de se faire connaître ; ils inscrivent sur leurs ouvrages une devise, reproduite sur un billet cacheté, renfermant leur nom et leur adresse. A défaut de satisfaire à ces prescriptions, le prix ne peut être accordé.

Le billet joint au mémoire couronné est décacheté par le président ; les autres ne peuvent l'être que de l'aveu des auteurs qui se feront connaître.

§ 20. — Les manuscrits des mémoires, envoyés aux concours, deviennent la propriété de la Société. Les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, sans déplacement.

§ 21. — Les membres effectifs ne sont pas admis à prendre part aux concours, sauf décision contraire de la Société. Dans ce cas, les mémoires sont jugés par le conseil, dont les membres sont toujours exclus des concours.

§ 22. — Les auteurs des mémoires couronnés ont droit, indépendamment des prix décernés par les programmes, à une médaille de vermeil et à cinquante exemplaires de leur œuvre, avec titre et couverture imprimée. Ils ont la faculté d'en faire tirer un plus grand nombre à leurs frais au prix fixé par le tarif. Le § 15 leur est également applicable.

Séances, Secrétariat et Bibliothèque.

§ 23. — Le secrétaire de l'Administration tient le registre aux procès-verbaux des séances, dresse le tableau des membres et seconde le secrétaire général dans sa mission.

§ 24. — Le secrétaire général dirige les publications de la Société; il est chargé de la correspondance et des convocations. Les envois destinés à la Société, doivent lui être adressés *francs de port*.

§ 25. — Le secrétaire général transmet au bibliothécaire contre reçu, les livres, cartes et autres objets adressés à la Société.

§ 26. — Aucun objet faisant partie de la bibliothèque ne peut être prêté avant deux mois de dépôt et pour plus de quinze jours.

L'emprunteur est responsable de toute perte ou détérioration.

Dispositions diverses.

§ 27. — Le président a seul le droit d'admettre aux séances non publiques les personnes étrangères à la Société.

§ 28. — Les membres non résidents sont tenus de désigner un correspondant habitant la ville (ou les faubourgs), s'ils désirent recevoir les convocations et les publications de la Société, à moins de s'engager à payer la taxe postale.

§ 29. — Les propositions pour l'exclusion d'un membre, formulées en vertu de l'art. 35 des Statuts, seront envoyées à l'examen d'une commission de cinq membres effectifs, qui présentera son rapport à la première réunion mensuelle.

§ 30. — Le rapport de la commission ne pourra être mis en discussion que pour autant que 33 membres assistent à la réunion. Si ce nombre n'est pas atteint, la discussion aura lieu de droit dans la première réunion mensuelle suivante, quel que soit le nombre des membres présents.

Le scrutin sera secret et, dans l'un comme dans l'autre cas, sa proposition devra réunir les deux tiers des voix pour être adoptée.

Délibéré et adopté en séance, à Anvers, le 5 Décembre 1876.

Le Secrétaire général,

P. GÉNARD.

Le Président,

H. WAUWERMANS.

SÉANCE D'OUVERTURE DU 14 JANVIER 1877.

ORDRE DU JOUR : 1^o Discours d'installation. — 2^o Proclamation des membres honoraires, correspondants et protecteurs. — 3^o Concours : A. Prix fondé par M. le Baron VAN DE WERVE et de SCHILDE. B. Prix fondé par les Conseillers de la Société. — 4^o Discours de M. le Bourgmestre L. DE WÆL, Président honoraire. — 5^o Les sources du Nil, Notice par M. le Lieutenant-colonel WAUWERMANS, Président de la Société. — 6^o Conférence sur la traite des nègres, par M. le Dr DELGEUR, Vice-Président de la Société. — 7^o Ouvrages présentés.

Un grand nombre d'autorités, de savants et de membres de la Société assistent à la séance dans la Salle du Conseil communal à l'Hôtel de Ville d'Anvers. Au bureau siègent MM. H. Wauwermans, Lieutenant-Colonel du Génie, Président de la Société, ayant à sa droite, M. le Bourgmestre L. de Wael, Président honoraire, et, à sa gauche, M. Émile Geelhand, Membre de la Députation permanente du Conseil provincial, Membre de la Commission nationale pour la civilisation de l'Afrique et Membre honoraire de la Société ; ensuite MM. le Dr L. Delgeur, et E. Grattan, Consul d'Angleterre, Vice-Présidents ; M. le Baron van de Werve et de Schilde, Membre protecteur ; M. Ed. Bouillat, Consul Général de France, et M. R. Kind, Consul Général de l'Empire d'Allemagne, Membres correspondants ; MM. P. Génard, Secrétaire général ;

J. de Bom , Secrétaire de l'Administration , Jacq. Langlois ,
Trésorier , et H. Hertoghe , Bibliothécaire.

1. M. le Président ouvre la séance par le discours suivant ;

MESSIEURS ,

En prenant place à ce fauteuil occupé ordinairement avec tant de talent par le premier magistrat de la ville d'Anvers, qui me fait l'honneur de s'asseoir à mes côtés, je ne puis me défendre d'une certaine émotion et je dirai même d'une certaine confusion. Ma confusion augmente encore , lorsque jetant les yeux sur la liste des membres de la Société, j'y vois, parmi mes collègues, ce vaillant marin d'Anvers qui a si noblement porté notre drapeau national sur toutes ces mers que nous nous proposons d'étudier ensemble et où, bien mieux que moi, il aurait pu vous guider ¹; — ou mon excellent ami le consul d'Angleterre dans la famille duquel, science et talent sont un bien héréditaire, ² — lorsque tous, par votre savoir, par vos travaux, vous auriez tant de titres à occuper la place que vous m'avez appelé à remplir.

Vous avez jugé bon de m'assigner le poste d'honneur....., qui sera peut-être aussi pour moi le poste du péril..... soldat, j'ai obéi comptant sur votre concours sympathique.

C'est en votre nom et en vertu des pouvoirs que vous m'avez confiés que

JE DÉCLARE OUVERTE LA PREMIÈRE SÉANCE DE LA SOCIÉTÉ DE
GÉOGRAPHIE D'ANVERS.

¹ M. Van Haverbeke, inspecteur général de la marine.

² M. Edmund-Arnoul Grattan.

MESSIEURS,

Avant d'aborder notre ordre du jour et de vous faire connaître les premiers actes posés par le Comité d'organisation, actes que vous avez déjà ratifiés par votre adhésion, il est de mon devoir comme rapporteur de ce Comité, de vous rappeler son origine, de vous faire connaître ses espérances. J'essaierai de vous faire comprendre le but que nous avons assigné aux travaux de la Société, et vous me permettrez d'entrer dans quelques détails, en quelque sorte familiers, afin de vous prouver la part utile, que tous, quelles que soient vos études, vos occupations, vous pouvez nous apporter.

La géographie embrasse les horizons les plus vastes, elle tire parti de la science du savant comme de l'observation du plus modeste observateur, observation que la science fertilise ensuite. Vous me pardonnerez d'insister surtout sur ce dernier point, car, suivant moi, *la Société de Géographie d'Anvers*, établie dans l'un de ports les plus importants du monde, dans une cité livrée aux pratiques du commerce, doit principalement s'efforcer de recueillir les données utiles que nous apporteront les voyageurs abordant dans notre port de tous les points du globe. Elle doit être surtout *pratique*, sans repousser le concours de la science transcendante ; ce caractère qu'aucune société, géographiquement moins bien placée, ne peut lui disputer, imprimera un cachet tout spécial à ses travaux.

I.

Vous avez encore présent à l'esprit le Congrès de 1871, où la plupart d'entre vous eurent l'honneur de siéger. Vous vous rappelez ces brillantes assises de la science, qui attirèrent dans nos murs l'élite du monde savant, les géographes les plus distingués de l'Europe. On était alors au lendemain d'un de ces épouvantables déchirements dont l'histoire ne

nous offre que de trop fréquents exemples ; les passions surexcitées par une lutte ardente, semblaient devoir troubler longtemps encore notre monde occidental. Vous avez compris que c'était sur le terrain de la science qu'il fallait essayer de rapprocher ces hommes hier encore ennemis ; là tous pouvaient se tendre le main , pleins d'un noble respect pour des travaux qui appartiennent à l'humanité entière , car ils tendent au progrès de la civilisation.

Votre appel a été entendu et il devait l'être.... Quel meilleur domaine choisir que celui d'une science essentiellement cosmopolite , la géographie ? Quel meilleur champ clos à ouvrir pour ces luttes pacifiques que la métropole commerciale d'un pays neutre voué au culte des arts ? A la loyale et bienfesante hospitalité que vous aviez offerte lorsque le canon tonnait à nos frontières , vous avez fait succéder, au bruit du carrillon des fêtes une hospitalité non moins généreuse , dont tous ont gardé un souvenir reconnaissant.

La pensée des organisateurs du Congrès de 1871 a été féconde ; la patrie d'Ortelius peut la révéndiquer avec fierté. Déjà un nouveau Congrès a été tenu à Paris ; bientôt ces assises de la science se rouvriront dans les principales villes de l'Europe , achevant l'œuvre d'*Union qui fait la force* des peuples civilisés , et doit les conduire au progrès.

Je n'essaierai pas de refaire l'histoire du Congrès de 1871. Je craindrais de soumettre à une trop rude épreuve la modestie de beaucoup de mes chers collaborateurs. Cette histoire a été faite avec un soin religieux , dans les comptes-rendus du Congrès ; elle constate la part brillante que beaucoup d'entre eux eurent dans ces joutes oratoires où les tenants étaient les Maîtres de la science. Je me bornerai seulement à constater qu'à Paris , ce noble foyer des travaux intellectuels , on n'imagina rien de mieux , lorsqu'il s'agit d'ouvrir la seconde session du Congrès de Géographie , que d'imiter ce qui avait été fait à Anvers. La France a su vous rendre cette justice. " Le grand et légitime succès de cette fête

„ de la science „ a dit l'amiral La Roncière le Nourry en parlant du Congrès d'Anvers, „ est dû en majeure partie au „ zèle d'éminents organisateurs..... C'est cette voie ouverte „ que la Société de Géographie de Paris veut suivre à son „ tour, encouragée dans cette tâche par ceux mêmes qui „ l'ont commencée..... Nous n'avons qu'à suivre les principaux „ errements adoptés par les intelligents initiateurs de cette „ entreprise..... „

Le Congrès de 1871 aborda un grand nombre de questions controversées du domaine de la géographie et des sciences si diverses qui y confinent ; la cosmographie, la navigation, les voyages, la météorologie, la statistique, l'ethnographie. Le compte-rendu de ses séances révèle chez nos compatriotes des ressources immenses, un goût d'étude, qu'on était loin de soupçonner surtout, dans cette ville qui semblait uniquement livrée aux spéculations commerciales et au culte des beaux-arts. Ce qui manquait à nos nationaux, permettez-moi de le dire, car n'ayant pas eu l'honneur de siéger au Congrès, je puis me croire un juge impartial, ce qui leur manquait, suivant l'heureuse expression appliquée naguère à la France par Mr Vivien de St. Martin, „ ce n'était pas la science, mais „ sa diffusion. „ On sent que ces études ont un caractère individuel, spécial, mais qu'elles manquent d'ensemble. Il n'y a eu évidemment aucun centre, où les efforts de chacun ont pu grandir au contact des autres, et s'initier par l'échange des idées, au progrès général. On doit s'étonner en effet qu'avec le goût prononcé des études scientifiques, propre au caractère méditatif des Flamands, Anvers n'ait possédé jusqu'à ce jour aucune association capable de grouper en faisceau ces études si variées. La science véritable naît des spécialités auxquelles chacun peut se vouer ; elle grandit par les analogies que l'on constate dans les diverses branches de l'activité humaine, qu'il est impossible à un seul homme d'embrasser dans leur ensemble.

L'idée de combler cette lacune prit naissance dès le

lendemain du Congrès. La géographie, dont chacun à Anvers s'occupe, dans une certaine mesure, par ses affaires et ses relations, était naturellement indiquée pour former la base essentielle d'une semblable institution. Les organisateurs du Congrès devaient tenir compte de la résolution que cette assemblée vota dans sa séance du 19 Avril : " Le Congrès, „ reconnaissant les services rendus par les différentes sociétés „ de géographie, recommande la formation de semblables „ sociétés dans tous les pays du monde. Il invite toutes les „ sociétés à échanger leurs bulletins, annuaires et publications, „ à accumuler tous leurs renseignements et résultats, à les „ vulgariser par tous les moyens possibles. „

Encouragés de toute part par les sociétés correspondantes, par les savants avec lesquels ils s'étaient créés des relations suivies, les membres du Congrès conçurent le projet de fonder une *Société de Géographie*. Il n'y avait en quelque sorte qu'à suivre l'exemple de la société fondée en 1821 à Paris par quelques hommes de talent, qui ne tarda pas à être imité dans tous les grands centres : à Berlin, à Londres, à St.-Petersbourg, et même dans des centres moins importants, comparables à Anvers, tels que Leipzig, Hambourg, Genève, Wilna, Munich, Kiew. Ces sociétés sont devenues si populaires qu'on les retrouve aujourd'hui outre-mer, à New-York, Bombay, Rio-de-Janeiro, Mexico, Batavia.

Il est plus exact même de dire, car nous nous efforcerons toujours de rendre à chacun la justice qui lui est due, que l'idée de créer une *Société de Géographie* prit naissance la veille du Congrès. En 1869, M. Charles Saintelette, membre de la Chambre des Représentants, avait conseillé, dans les débats du Parlement, d'établir des chaires de géographie dans nos Universités. Poursuivant la réalisation de ce projet, il fit un appel éloquent à nos savants afin de constituer une Société de Géographie pour vulgariser cet enseignement. Les bases de la Société furent établies à Anvers, le 25 Novembre 1869, dans une réunion à laquelle

assistaient plus de 250 personnes. Des statuts furent votés , Mr Saintelette, élu président, et Mr Stessels, lieutenant de vaisseau et ingénieur hydrographe , secrétaire.

A la même époque, le 28 Novembre 1869, dans une réunion présidée par Mr Cogels-Osy, sénateur, à laquelle on avait convié un grand nombre d'habitants d'Anvers, Mr Charles Ruelens, conservateur à la Bibliothèque royale de Bruxelles, émit l'idée de réunir dans une fête commune, les solennités qu'Anvers et Rupelmonde projetaient de célébrer à l'occasion de l'érection des statues d'Ortelius et de Mercator dans chacune de ces deux villes. „ Mercator et Ortelius, disait-il, „ ont été deux amis; ils s'étaient associés en quelque sorte „ pour honorer la science qu'ils cultivaient; peut-on les „ séparer dans leur gloire?... „ Il proposa de convoquer, à Anvers, les voyageurs et les hommes marquants à divers titres qui avaient contribué au progrès de la géographie, afin d'élever, par leur savantes discussions, au pied même des monuments périssables que la générosité de nos compatriotes voulait consacrer aux deux grands géographes, un monument intellectuel durable destiné à féconder la science dont ils avaient été les ardents promoteurs. Cette idée fut adoptée d'enthousiasme et un comité fut aussitôt institué. Il eut pour président M. Van Put, bourgmestre d'Anvers et pour secrétaires généraux : MM. Génard, Rigelé, Ruelens, Stessels, van Raemdonck.

L'un et l'autre projet, Société de Géographie et Congrès, qui avaient des relations intimes, subirent d'abord des entraves. La mort du sculpteur Léonard de Cuyper, chargé de l'exécution de la statue d'Ortelius, et la guerre de 1870 firent ajourner le Congrès. Rupelmonde avait, le 14 Mars 1871, célébré l'érection de la statue de Mercator, tandis qu'Anvers attend encore la statue de son savant géographe. L'idée du Congrès, poursuivie avec ardeur par ses organisateurs, ne fut cependant pas abandonnée et le 30 Mai 1871 le comité reconstitué fit un nouvel appel aux savants, appel qui, comme

vous le savez , fut entendu. Il avait pour président M. Van Put et pour secrétaires-généraux , MM. le colonel Casterman , Génard , Grandgaignage , Rigelé , Ruelens , Stessels.

Les destinées de la Société de Géographie furent moins brillantes. Après avoir débuté avec un certain éclat en 1870, par la publication du 1^{er} cahier de son *Bulletin* , elle ne donna plus d'autre preuve de son existence que la publication de deux ouvrages : en 1871, la traduction de M. Dwelshauvers-Dery du *Monde où nous vivons* de Ansted , et en 1872 , la traduction de M. Houzeau de Lehaie , du *Manuel de géographie physique* publié par l'association écossaise d'Edimbourg. Elle ne vécut , pour ainsi dire , que dans la personne de son secrétaire M. Stessels , qui avait siégé en la même qualité au Congrès , et qui ne cessa de faire des efforts pour la reconstituer. Elle finit avec la mort de ce remarquable officier , victime de son dévouement à la science et à ses devoirs , en 1875.

L'existence toute nominale de cette Société exerça une influence regrettable sur le projet de création d'une société active de géographie , que les organisateurs du Congrès de 1871 avaient pris l'engagement de fonder en y appliquant le reliquat des sommes restées disponibles , après la clôture des comptes de cette solennité scientifique. Des motifs de délicatesse les firent hésiter à fonder une nouvelle association à côté de celle qui d'un jour à l'autre pouvait se reconstituer. Les démarches n'aboutissant pas, on songea à s'adresser à la seule société scientifique qui à Anvers donnait par ses travaux , des preuves sérieuses d'existence : l'Académie d'*Archéologie de Belgique*. Tous ces efforts furent connus à l'étranger ; dès 1872, M. Vivien de St. Martin , crut pouvoir annoncer la création d'une Société de Géographie à Anvers dans sa publication : *l'Année géographique*.

Malheureusement les choses étaient loin d'être aussi avancées. Au moment de se séparer la Direction du Congrès

avait indiqué comme emploi de l'argent disponible , la fondation de prix pour des concours à ouvrir sur les questions d'histoire de la géographie nationale introduites au Congrès par M^r d'Avezac , géographe français, dont la science a eu depuis à déplorer la perte. Le bureau , pour remplir cette mission , fut obligé de solliciter le concours de l'*Académie d'Archéologie* qui lui ouvrit généreusement ses publications dans la séance du 22 Juin 1873. Dans sa séance du 3 Août suivant , elle annonça la création de deux prix de frs. 500 fondés par le *Congrès de Géographie* sur les questions suivantes :

1^o *L'histoire de la vie et des ouvrages d'Abraham Ortelius.*

2^o *L'histoire des relations commerciales de la Belgique avec l'Asie et l'Afrique pendant le moyen-âge jusqu'à la séparation des XVII provinces, en indiquant la route que suivait le trafic par terre et par mer, l'organisation des comptoirs, les objets d'échange, etc.*

Ces concours sont restés jusqu'ici sans résultat. Nous ne devons pas nous en étonner si nous réfléchissons au peu de soin avec lequel la géographie a été cultivée dans notre pays depuis plusieurs années.

Lorsqu'en 1875 , MM. d'Hane-Steenhuysé , Génard , Grandgaignage , Ruelens , Delgeur , Jules van Havre , Langlois se rendirent à Paris en qualité de députés du Congrès d'Anvers , conjointement avec les délégués du gouvernement Belge , MM. le général Liagre et Emile de Borchgrave , ce fut encore à l'*Académie d'Archéologie* que les députés furent obligés de présenter leur rapport. Ce travail , rédigé par M. Delgeur , fut inséré dans le *Bulletin* de la séance du 29 Août 1875.

Les derniers vestiges de l'ancienne *Société de Géographie* ayant disparu , les organisateurs du Congrès reprirent leur projet, dont ils n'avaient cessé d'espérer la réalisation. Les bases de la constitution de notre Société furent posées dans une réunion préparatoire à laquelle assistèrent la majorité des membres du bureau de 1871 habitant Anvers, le 1^{er} Octobre

1876. Plusieurs d'entre nous furent appelés à remplir les vides que la mort et l'absence avaient créés dans les rangs. Les statuts furent définitivement votés le 20 Novembre 1876.

Est-il nécessaire, Messieurs, de vous démontrer l'utilité d'une semblable association ? — Tous nous avons suivi avec passion , comme on lit un roman héroïque, les merveilleux voyages des Speke, des Burton, des Grant, des Baker à la recherche des sources de Nil, objet des rêves de nos pères, et devenus légendaires ; — tous nous avons tremblé au récit des périls de ces pionniers volontaires de la science les Mungo-Park, les Nachtigal, les Livingstone, les Cameron, les Schweinfurth, qui seuls, ou à peu près seuls, ont osé s'aventurer sur des routes de plus de 1600 lieues d'étendue, dans un continent inconnu, où, d'après l'opinion commune, le moindre des périls qu'ils devaient rencontrer, était un climat meurtrier ; — tous encore nous avons l'idée de ces terribles hivernages dans les mers du Nord, sous des températures capables de figer le sang humain, où de vaillants marins, les John Ross, les Francklin, les Mac Clure, les Kane, guidés, les uns par l'ardent amour de la science, les autres par le dévouement conjugal d'une noble femme, ont bravé la mort pour approcher du pôle et dérober à la nature quelques-uns de ses secrets. — Il en est peu d'entre nous qui ne connaissent les généreux efforts de ces courageux prêtres, missionnaires catholiques et protestants, ou de ces hardis voyageurs, missionnaires et souvent martyrs aussi d'une foi généreuse, le culte de la gloire de la patrie, les Jacquemont, les Mouhot, les de Lagrée, les Francis Garnier, pour pénétrer au cœur de l'Asie et porter, au prix des plus grands périls, les bienfaits de l'Evangile et de la civilisation à ce vieux monde de l'Inde arrivé à l'extrême limite du fatalisme. — Tous nous avons suivi dans nos journaux, avec une légitime curiosité, l'intrépide M^{me} Ida Pfeiffer qui, seule, osa s'aventurer au milieu des populations anthropophages de l'Australie et les domina par son audace, — ou ces autres courageuses

femmes, presque nos compatriotes, M^{me} Tinne née Baronne van Cappellen et M^{lle} Alexine Tinne de La Haye, qui se vouant à l'idée généreuse de mettre un terme à la traite des noirs, périrent, l'une en 1861 par les fièvres du climat meurtrier de Bongo, sur le fleuve des Gazelles dans le Haut-Nil, l'autre assassinée par son escorte de Touaregs, en 1869 à Mourzouk dans le Sahara ; — ou encore, de cet étonnant correspondant du *New-York-Herald*, Henry Stanley, qui sur un ordre télégraphique venu d'au delà de l'Atlantique, quitte sa stalle de l'Opéra de Paris pour aller au centre de l'Afrique, chercher au bord du lac de Tanganika une nouvelle inédite du Dr Livingstone, lève une petite armée, livre une véritable bataille au roi Mirambo et réussit, grâce à son énergie, à son sangfroid, à sa résolution, dans une entreprise où la piété filiale avait échoué. — Mais ce qui nous manque à tous, Messieurs, j'ose l'affirmer, c'est une idée exacte de l'effort gigantesque et multiple tenté de notre temps par la civilisation contre la barbarie.

Rien n'est en effet plus difficile que de se rendre un compte exact des progrès des sciences géographiques depuis 20 ans. On estime, au bas mot, à plus de 800, le nombre des récits de voyages qui se publient annuellement. Quelle est la bibliothèque assez riche pour les rassembler tous ? — Quel est l'homme qui dispose d'assez de temps, alors même qu'il fait de la géographie son étude spéciale, qui possède des connaissances linguistiques assez étendues pour suivre cette énorme production littéraire dans les langues les plus diverses ? Mais si l'on groupe en faisceau les études individuelles comme je le disais tantôt, si l'on rassemble tous les efforts, ce qu'il était impossible de faire par l'individu isolé, devient possible par l'association. L'œuvre profondément humanitaire qui s'opère de nos jours, et qui sera l'éternel honneur du XIX^e siècle, apparaît dans tout son éclat.

La création projetée par les organisateurs du Congrès d'Anvers était latente. La noble initiative prise par le Roi l'a

fait éclore. Tous les Belges ont éprouvé un légitime orgueil au récit du Congrès d'un genre si nouveau, réuni au Palais de Bruxelles le 12 Septembre 1876, où siégeaient encore des Princes.... mais cette fois des Princes de la science. Nous avons voulu, dans la mesure de nos forces, contribuer à populariser l'œuvre de haute philanthropie préconisée par Sa Majesté, et la *Société de Géographie d'Anvers* a été fondée.

II.

L'idée de créer une semblable Société n'est d'ailleurs pas essentiellement moderne à Anvers. On peut dire qu'elle y a germé même à une époque antérieure à l'existence de cette célèbre *Académie des Argonautes* de Venise, que l'on a indiquée comme l'ancêtre des sociétés de géographie modernes.

Transportons nous un instant par l'imagination au milieu de ce XVI^e siècle si fécond en grandes pensées, en grands événements. Un demi-siècle s'est écoulé depuis l'instant où Christophe Colomb quittait, le Vendredi 3 Août 1492, la baie de Palos, avec sa petite flotille de trois caravelles et s'élançait avec une armée de 200 marins, sur une mer sans borne, à la conquête de l'infini, suivant l'expression pittoresque d'un écrivain. — Suivons la rue des Peignes à Anvers et entrons près de l'église des Augustins dans la modeste maison d'un libraire qui a pour enseigne *la Rose*. Là, siège au comptoir un émigré de France, de la maison de la Roche du Main dit-on, déjà Belge de cœur, qui suivant Scribonius Grapheus “ n'estimoit d'autre noblesse que celle „ qui estoit de sa propre vertu. „ Il était pauvre encore, mais riche de son génie et grand par la pensée; j'ai nommé Christophe Plantin, dont nous sommes heureux de compter plusieurs descendants parmi nos associés. La fortune ne tardera pas à sourire à son industrie et il deviendra le

Mécène des savants et des artistes. Sur la table s'étaient les produits nouveaux de la typographie, bien rares encore, que les savants viennent consulter curieusement comme on le voit encore dans les librairies d'Italie. Autour de la table, presque au foyer domestique, nous trouvons assis Mercator (Geeraard de Cremer) de Rupelmonde et son ami Ortelius, (Abraham Ortels) d'Anvers; ils discutent avec le libraire les conditions pour la publication de leurs œuvres. Près d'eux se trouve le savant professeur de Louvain Juste Lipse. Plus loin le vieux Gemma Frisius (de Vries, ou le Frison) de Dokkum, déjà célèbre par ses publications mathématiques et cosmographiques, qui se réjouit des succès de son élève Mercator; — puis ce Bernouilli (Bernuy) d'Anvers qui va bientôt dans l'exil donner naissance à une *dynastie de savants*, dont six au moins comptent parmi les mathématiciens les plus célèbres.¹ Autour d'eux circulent les correcteurs de l'imprimerie, Corneille van Kiel, François van Ravelingen, Théodore Pulman, Victor Giselin, Anversois dont la réputation d'érudition sera européenne. Puis arrivent les graveurs de l'établissement, les *tailleurs de forme* comme on disait alors, Pierre de Cock, les frères Galle, Josse de Hondt (Hondius); ils viennent soumettre au maître-imprimeur les épreuves de ces merveilleuses lettres majuscules et de ces culs de lampe qui décorent toutes les productions de la librairie Anversoise du XVI^e siècle, et déjà préludent à des œuvres plus considérables, en ornant les cartes cosmographiques d'inimitables macarons ou encadrements, objets encore de l'admiration de nos graveurs modernes.

Ces doctes réunions, où se rencontrent des hommes d'aptitude et de savoir si divers, se reproduisent chaque jour à l'issue du repos de midi; tous y apportent une vive ardeur pour

¹ Jacques né en 1654, — Jean (le vieux) né en 1667, — Nicolas, né en 1687, — Nicolas (le jeune) né en 1695, — Daniel né en 1700, — Jean né en 1710, — Jean (le jeune) né en 1744, — Jacques (le jeune) né en 1759.

l'étude, car seule elle peut faire diversion aux sombres pensées qu'inspirent les malheurs de la patrie; *Labore et Constantia*, travail et constance, est leur devise, qui deviendra aussi celle de la Maison Plantinienne. Les récits de voyages, qui chaque jour arrivent d'Espagne, y occupent sans doute une large place, car déjà, à l'illustre Gênois ont succédé Vasco de Gama, Amerigo Vespucci, Bartholomeo Diaz, Fernando Magellanes.... On cherche à les suivre, voguant vers ce pays légendaire de *Cathay*, sur les cartes dont Mercator étale les épreuves sur la table. Lui-même note soigneusement les points nouveaux, dont on lui signale la découverte. N'est-ce pas là, Messieurs, l'image d'une véritable *Société de Géographie*, telle que nous la comprenons aujourd'hui ? ¹

Ces assemblées d'artistes, de gens de lettres, de savants, se retrouvent fréquemment dans notre pays au XVI^e siècle. Nos chambres de rhétorique en sont l'une des formes les plus curieuses. A Anvers où se rencontraient les voyageurs du Nord venus des Villes Hanséatiques avec ceux de Venise, d'Espagne, de Portugal, leur influence sur les progrès de la géographie me paraît indiscutable. Tout prouve en effet que nos pères mettaient la plus vive ardeur à s'enquérir de toutes les nouvelles de l'étranger et surtout des nouvelles de voyages. — Il y a peu d'années, en 1871, les bibliophiles

¹ Avant d'entreprendre son premier grand voyage, pendant son séjour en Portugal en 1476, Christophe Colomb, encore pauvre et ignoré, procura des ressources à sa famille en traçant des cartes nautiques dans l'intervalle de ses expéditions de mer. Ce travail exigeait des connaissances mathématiques peu communes de son temps. « Le Seigneur, écrit-il » en 1501, m'accorda la capacité et l'habileté manuelle pour dessiner les » sphères et y placer en leurs propres lieux les villes, les rivières, les » montagnes. » L'histoire nous le montre aussi, recherchant habituellement le commerce des savants, — des *philosophes* comme on disait alors, — et ce fut dans ces relations qu'il conçut l'idée de naviguer sur cet *Océan Ténébreux*, cette *Mer Impénétrable* dont le nom seul frappait de terreur les esprits superstitieux. Toscanelli, son compatriote et savant de grande réputation, l'encouragea surtout à persister dans son dessein.

découvrirent dans une vente à Anvers un petit volume, probablement l'exemplaire unique d'une relation flamande que l'on peut regarder comme une des plus anciennes éditions de la relation des voyages du célèbre Améric Vespuce. Il fut imprimé à Anvers par l'imprimeur Jean van Doesberch et était intitulé : „ *Van der nieuwer werelt oft lantschap nieuw-licx gevonden van den doorlugtigen coninc van Portugal, door den besten pyloet ofte zeekeerder der wereld.* „ Ce petit volume que nous aurions tout intérêt à consulter aujourd'hui, fut vendu la somme considérable de frs. 1683 ; il est malheureusement perdu, car il a été détruit dans l'incendie de Chicago. ¹ — De temps à autre on faisait connaître les événements importants survenus dans toutes les parties du monde

¹ Ce petit volume est probablement l'un de ceux qui ont contribué à priver Colomb de la gloire de donner son nom à sa grande découverte.

Christophe Colomb qui, dans une lettre au Pape annonçait qu'il écrirait les *Mémoires* de ses voyages « à la manière des Commentaires » de César » négligea complètement de compléter ainsi sa renommée. — Améric Vespuce, beaucoup plus obscur, au contraire a laissé d'assez nombreux récits de voyages, qui vers 1504, circulaient en Italie sous forme de récits sommaires publiés sur des feuilles de peu d'étendue. Le plus célèbre adressé à Francesco de Médici, son protecteur, fut édité à Vicence en 1507 sous le titre de : *Mondo Novo e paesi nuovamente ritrovati da Alberico Vesputio forentino.* Ce soin eut pour résultat de populariser le nom du célèbre *pilota-major* aux dépens du grand *descubridor*.

Ces récits parvinrent à René II de Lorraine, grand amateur des études géographiques et se répandirent par lui dans nos contrées. Le géographe Martin Walseemüller (Hylocomglius) dans sa *Cosmographie Introductio* publiée en 1507 avec la protection de René II à Saint-Dié en Lorraine, semblait ignorer l'existence du célèbre Génois. Plein d'admiration pour les travaux d'Améric Vespuce, il s'étonnait qu'on n'ait pas attribué son nom aux découvertes nouvelles de l'*Orbis Novus* ; de son autorité privée il inscrivait sur ses cartes le nom d'*America*. Cette désignation devint si populaire dans nos contrées que notre Gemma Frisius l'adopta également en 1522, en remarquant toutefois que « cette terre avait été découverte par Colomb de Gènes sous les auspices du Roi de Castille. » — La grande popularité dont jouirent les cartes flamandes, fut ainsi la cause principale de la triste singularité qui a fait substituer le nom d'*Amérique* à celui de *Colombie* pour désigner le Nouveau Monde.

et surtout les nouvelles des découvertes de terres lointaines sur des feuilles volantes, paraissant à des époques irrégulières que l'on nommait *Gazettes*. Suivant une tradition ingénieuse, mais contestable, elles auraient pris naissance de petites feuilles que la Seigneurie de Venise faisait distribuer sur le pont du *Rialto* pour annoncer au peuple les nouvelles de la guerre contre les Turcs, et qui étaient ornées d'une vignette représentant une *pie* (*Gazza*). ¹ A Anvers nous retrouvons des preuves positives de l'existence de ces publications dès la fin du XV^e siècle. En 1605 elles prennent même la forme régulière et le caractère de périodicité qui constitue le *journal* moderne. Un édit des Archiducs Albert et Isabelle, accorde à *l'imprimeur juré de la ville d'Anvers*, Abraham Verhoeven, Rempart du Lombard, à l'enseigne du *Soleil d'Or*, le privilège „ de pouvoir imprimer et graver sur „ planches de bois et de cuivre et de vendre dans tous les „ pays soumis à leur obéissance, toutes les nouvelles, vic- „ toires, sièges et prises des villes que les dits princes feraient „ ou obtiendraient soit en Frise soit aux environs du Rhin. „ La Bibliothèque Royale à Bruxelles, le Musée d'Antiquités d'Anvers, la bibliothèque de feu M^r Henri Le Grelle et celle de notre collègue M^r le chevalier Gustave van Havre, possèdent des exemplaires de ces précieux *Nieuwe Tijdingen* des années 1621 et 1622, que l'on peut regarder comme les précurseurs de la célèbre *Gazette de Hollande*, dont Bayle a dit, qu'elle était „ le véhicule de toutes les médisances de l'Europe „ et qui ne tarda pas à être imitée à Londres, à Francfort, à Paris.

S'il est hors de doute que le commerce intellectuel résultant de ces assemblées, de ces feuilles publiques encore bien rares, contribua considérablement à perfectionner les grandes œuvres laissées par Mercator et Ortelius, il n'est

¹ Suivant quelques auteurs le mot *gazette* derive de *gazetta* monnaie vénitienne qui servait à en payer le prix.

pas hors de propos de vous faire remarquer aussi l'influence qu'il eut sur les autres branches de l'activité humaine.

L'école des géomètres qui a inventé le tracé des cartes, encore désigné sous le nom de *projection de Mercator*, a engendré cette brillante pleïade de mathématiciens qui honorent Anvers au commencement du XVII^e siècle, parmi lesquels nous nommerons : Grégoire de St Vincent, Jean della Faille, François d'Aiguillon, Michel Coignet, André Tacquet, Théodore Moretus. — Les graveurs de caractères dont on venait prendre les leçons de toute part, après s'être exercés au tracé des cartes du *Théâtre du Monde* d'Ortelius, ne tardent pas à produire cette glorieuse école de gravure flamande dont la réputation se répand en Italie. Venise, Milan, Florence attirent chez elles ses représentants les plus éminents et nous les rendent plus complets encore. L'un après avoir reproduit au burin les grands monuments de l'antiquité et de la renaissance à Rome, comme ce Corneille de Vriendt (Floris) auteur de l'édifice dans lequel nous sommes rassemblés, nous revient architecte célèbre. L'autre comme notre glorieux Pierre-Paul Rubens, semble avoir dérobé au beau ciel de l'Italie quelques rayons de ses vives couleurs. — On peut dire avec le philosophe Jacotot : " Tout „ est dans tout. „ Comme dans le symbole antique qui représente l'infini sous forme du serpent qui se mord la queue, le cercle se referme : la géographie produit les savants, les artistes ; les sciences, les arts, à leur tour, inspirent le goût des voyages et nous rendent des géographes. — Faut-il vous citer André Vésale notre savant anatomiste qui, pour se soustraire aux ennuis de la sombre cour de Philippe II, fait un voyage en Orient et va mourir à la suite d'un naufrage dans l'île de Zante ; — le savant orientaliste Nicolas Cleynarts de Diest, qui après avoir professé avec éclat la philologie à Louvain, se rend en 1541 à Fez pour se perfectionner dans la langue arabe et nous rapporte une description intéressante du Maroc ; — Jean

Baptiste Gramaye d'Anvers, qui poussé par l'amour des voyages est fait prisonnier par les corsaires d'Alger, visite Alger, Tunis, Fez, Tripoli, Bougie et après une captivité de six mois rapporte un plan pour la suppression de l'esclavage et de la piraterie, véritable croisade, qui a la plus grande analogie avec celle qui se prépare en ce moment pour la suppression de la traite des noirs en Afrique, et à laquelle il convie chacun de concourir dans la mesure de ses ressources. " Rois et Princes, s'écrie-t-il avec enthousiasme, magis-
„ trats et peuples, ayez pitié de tant de misères. Tendez
„ une main secourable à tous ces infortunés.....! — La
„ Belgique proprement dite, ajoute-t-il ailleurs, a 4650 vil-
„ lages ou bourgs notables, 116 villes fermées et 220
„ villes ouvertes; dans tous ces centres de population, il
„ devrait être créé des confréries dont les membres s'obli-
„ geraient à payer tous les ans une légère cotisation.,... „

III.

Notre modeste Société, Messieurs, ne peut aspirer à faire revivre ces temps glorieux, dès son début; mais en s'attachant à la *vulgarisation de la Géographie*, elle espère rendre des services et populariser une étude trop négligée dans notre pays. Pour atteindre ce résultat il ne faut ni la science d'un Humboldt, ni l'expérience d'un Livingstone; la vulgarisation des sciences a pris de nos jours les formes les plus ingénieuses et les plus variées. Rappelons la splendide publication du *Tour du Monde* de M. Charton, le compendieux *Annuaire géographique* de M. Vivien de St.-Martin, les savants *Mittheilungen* du docteur Petermann et tant d'autres recueils du même genre. Citons les nombreux articles de voyages que l'on retrouve dans toutes les *Revue*s: la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue Britannique* etc. Ou encore, les écrits de vulgarisation des

Figuier , des Simonin que vous n'avez pas manqué de mettre dans les mains de vos enfants? N'avons-nous pas vu naître le *roman* et le *drame géographique*? Le succès des livres de Jules Verne , les hautes récompenses qu'ils ont reçues de l'Académie Française, prouvent que dans le public , comme dans le monde savant , ses efforts ont été appréciés.

Chacun de nous apportant le fruit de ses études et de ses réflexions, peut contribuer à notre œuvre. La plus modeste pierre ajoute à la grandeur de l'édifice. En géographie il n'est pas de si petit fait qui ne puisse avoir de grandes conséquences. Vous rappellerai-je , que ce fut dans un voyage à l'île de Madère , que la vue de quelques troncs d'arbres entraînés par le courant du gulfstream , donna à Christophe Colomb l'idée de l'existence d'une terre à l'ouest. Comme lui, chacun, sans prétention à la science, aurait pu supposer qu'il existait une terre , là où ces arbres avaient grandi..... Et c'est cette observation, en quelque sorte élémentaire , qui nous a donné un Nouveau Monde!!!

En géographie toutes les sciences peuvent être mises à profit; car la géographie, étude de la terre dans ses rapports avec l'univers, l'atmosphère, l'homme et les autres créatures, confine à toutes les connaissances : à l'histoire comme aux sciences exactes , à la botanique comme à l'astronomie , à l'ethnographie comme à la linguistique. Quels immenses résultats n'a-t-on pas obtenus depuis quelques années de la météorologie , qui , pour beaucoup d'esprits superficiels, ne semble avoir d'autre but que de constater le temps qu'il a fait la veille ! En étendant à la mer les systèmes d'observations que l'on fait dans les observatoires de terre , le lieutenant Maury a réussi à indiquer aux navigateurs une série de routes nouvelles, dont les avantages leur avaient échappé jusqu'alors. Vous savez que ce fut à Bruxelles , au mois d'Août 1853 , que furent jetées les bases de l'institution internationale qui a donné naissance à son œuvre remarquable , les *Sailing directions* , qui sert aujourd'hui de

guide à tous les marins. Les résultats réalisés par cette publication, éditée à grands frais par le gouvernement des Etats-Unis, furent immenses. De l'Angleterre à Sidney par exemple, la route suivie ordinairement par le Cap-de-Bonne-Espérance, exigeait 125 jours pour le voyage d'aller et autant pour le voyage de retour; il fallait trois mois pour un voyage complet et tout au plus un navire réussissait-il à faire quatre voyages annuels. En compulsant et en coordonnant les résultats constatés dans les *livres de bord* des navires, Maury réussit, de son cabinet d'étude dans l'observatoire de Washington, à indiquer les courants et les vents dont on pouvait profiter pour abrégier plusieurs routes. " Lorsque Maury passa en Angleterre lors du Congrès de „ Bruxelles, dit M. du Hailly, il promit aux marins et aux „ négociants anglais, pour prix de leur concours à son „ entreprise, de diminuer d'un mois, au moins, la traversée „ de l'Australie et d'apporter une réduction encore plus „ considérable à leur retour..... Un peu plus tard ses „ notions sur cette route s'étant complétées, il signala „ hautement aux marins l'immense avantage qu'il y aurait „ à faire du voyage d'Australie une véritable circumnavi- „ gation du globe, c'est-à-dire à doubler le cap de Bonne- „ Espérance en venant d'Europe, pour opérer ensuite le retour „ par le cap Horn. L'ensemble de ces deux traversées, ce tour „ du monde, disait-il, s'effectuerait en 130 jours et même en „ moins, au lieu des 250 jours nécessaires auparavant. „ Effectivement peu après sa prédiction se trouva accom- „ plie. „ L'expérience avait confirmé les prévisions du „ théoricien. C'était un bénéfice de temps de 50 % et vous „ connaissez l'adage anglais : „ *Times is money.* „

La passion de la botanique et de l'horticulture a provoqué en Belgique de nombreux voyages d'exploration pour découvrir des espèces nouvelles. Je citerai les expéditions de M. Linden dans l'Amérique du Sud, de MM. Mouatt et Gheude à Madagascar, de M. Lacourt en Australie....

N'est-il pas certain que sans nuire au but principal de ces missions, sans augmentation de dépense, une préparation plus complète eût apporté un important tribut de connaissances géographiques nouvelles ?

Je dis une *préparation plus complète*, car l'art de voyager avec fruit atteint de nos jours à la hauteur d'une science. On a compris en Allemagne comme en Angleterre, qu'il faut se préparer à en supporter les fatigues par la *gymnastique du corps*, comme pour les rendre fructueux et utiles, il faut, s'y préparer par un enseignement réglé, par la *gymnastique de l'esprit*. Toutes les sciences, toutes les passions ont été mises à profit par la géographie : la ferveur religieuse, le goût des collections, la chasse, la passion des exercices violents, l'ardeur instinctive qui pousse l'homme à ambitionner de fouler un sol où nul autre encore n'a posé le pied, au prix même des plus grands dangers. C'est la foi qui entraîne le missionnaire à visiter des contrées inconnues pour y porter l'Évangile ; c'est la passion de la chasse et le goût des collections d'histoire naturelle qui poussent Paul de Chaillu à parcourir le territoire inexploré du Gabon et ses forêts où habite le redoutable gorille !

Tirer un parti utile de cette observation physiologique, utiliser les passions diverses et surtout le goût des aventures, qui semble d'abord inconciliable avec la science, est l'un des buts que doit se proposer le géographe. C'est ce qu'on a parfaitement compris chez nos voisins, en encourageant la gymnastique, en favorisant la création de ces sociétés où se développe la force corporelle, qui heureusement tendent aussi à se répandre chez nous, mais auxquelles il reste encore à donner une direction utile. Considérez les portraits des voyageurs célèbres et vous verrez que la fable qui nous représente Hercule au corps énorme avec une petite tête, a cessé d'être vraie. Si la gymnastique doit nous détourner de l'étude, je le dis en conscience, il faut la repousser ; si au contraire elle réconforte, elle

fertilise le travail de l'esprit par une application sagement entendue, elle ne peut être assez protégée.

Cette alliance de la gymnastique et de la géographie vous étonnera peut-être. Permettez-moi de m'y arrêter un instant. Vous savez qu'il est de tradition en Allemagne que les élèves des Universités utilisent les loisirs de leurs vacances en cherchant à connaître leur pays, en le parcourant à pied, sac au dos. Souvent ils sont pauvres, mais un usage hautement respectable leur permet de demander un gîte, de tendre la main au riche, et nul ne refuse son obole à la casquette universitaire, car elle mendie au profit de la science. Chacun sait le parti considérable que les Allemands ont tiré de l'étude de la France, faite de cette manière, pendant la campagne de 1870. Plus d'un prince en Allemagne a ouvert les portes de son palais à ces bandes joyeuses d'étudiants, voyageant gaiement le marteau de géologue à la main, et plus d'un d'entr'eux n'a pas dédaigné de partager cette honorable mendicité pour apprendre à connaître les hommes et la nature. Je me bornerai à citer le pupile du Roi Léopold 1^{er}, le noble prince Albert, pendant son séjour à l'Université de Bonn. Le Roi dans sa jeunesse aventureuse avait appris à apprécier l'utilité des voyages; il n'estimait pas de meilleure préparation pour se lancer sur l'océan de la vie et vous savez tous, combien il y a encouragé ses fils. Il n'est pas nécessaire, Messieurs, de vous signaler les heureux fruits que ce mode d'éducation a produits.....

L'habitude des voyages encouragée dans les établissements d'instruction, a donné naissance à ces singulières associations de touristes désignées sous le nom de *Clubs Alpins*, composées d'hommes faits, cherchant le repos des affaires dans des expéditions qui leur rappellent leur jeunesse. Le but de ces sociétés est de gravir chaque année un pic inexploré des Alpes. Les membres se préparent à ces dangereuses ascensions, qui deviennent une passion, par de fréquents exercices gymnastiques, un véritable *entraînement*. Lorsqu'on

visite la vallée de Chamounix on y rencontre fréquemment des voyageurs intrépides dont la seule ambition est de séjourner quelques minutes au sommet du Mont-Blanc. De longs jours d'attente ne leur coûtent pas pour saisir le moment favorable à leur ascension périlleuse. La passion des *ascensionnistes* a déjà produit des résultats utiles : je rappellerai l'ascension du Mont-Blanc par de Saussure, le 2 Août 1787, qui le premier gravit cette montagne célèbre jusqu'alors inexplorée et y fit d'importantes observations. Je vous rappellerai encore les séjours de Agassiz et du professeur Tyndall, l'un des plus fervents ascensionnistes, dans les glaciers de l'Aar, qui leur permirent d'établir la théorie de la formation des glaciers. Il est rare de trouver chez les touristes la science de ces savants illustres, ou même des connaissances suffisantes pour dérober à la nature quelques-uns de ses secrets ; trop souvent ils n'ont d'autre mobile qu'un besoin d'aventures violentes, et trop souvent aussi ces expéditions ont coûté la vie à ceux qui les ont tentées, sans nul profit pour la science. Dans les pays du Nord, en annexant les sociétés de gymnastique aux Universités, on s'est efforcé de donner une direction à cette passion, on a élargi les horizons offerts à leurs aventures, et l'on peut affirmer que c'est dans les cercles de gymnastique, dans les exercices du *sport*, que se sont préparés les plus grands voyageurs.

En nous attachant à perfectionner tous les genres d'études qui peuvent contribuer aux progrès de la géographie, nous aurons aussi à reconstruire l'histoire nationale des voyages. De tous temps ce moyen a été indiqué comme le plus favorable au développement des connaissances géographiques. Suivre les aventures d'un voyageur, c'est en effet donner de la vie, du pittoresque, à une étude qui sans cela devient souvent d'une fatigante aridité et ne laisse que fort peu de choses à l'imagination.

J'ai dit : recomposer l'histoire nationale des voyages.....

c'est plutôt la créer qu'il faudrait dire , car jusqu'ici *l'histoire des voyageurs Belges* n'a été qu'ébauchée. Elle ne manque cependant pas d'intérêt, comme il vous sera facile de vous en assurer.

Sans parler de ces voyageurs légendaires tels que *Gilion de Trazegnies* dont les exploits aux Croisades (1187) ont donné naissance à la légende de Gilles de Chin que connaissent tous les Montois, — *Guillaume de Saeftingen*, le héros de la bataille de Courtrai (1302), qui devint, dit-on, pacha du Soudan d'Egypte; — ni même de ces voyageurs dont le souvenir n'est plus conservé que par une tradition douteuse : — *Guillaume de Ruysbroek* (Rubruquis), l'Ambassadeur de St. Louis près de Gengis Khan (1252), qui visita le royaume mystérieux du Prêtre Jean et atteignit les frontières de la Chine, — ou *Guillebert de Lannoy* (1399) voyageur, soldat de fortune, ambassadeur, véritable paladin et chevalier errant qui parcourût la Moscovie et l'Egypte, — ou en négligeant encore les innombrables pèlerins belges qui se rendirent en Terre-Sainte, je citerai à une époque plus moderne : — Le Brugeois *Josué van den Berg*, l'un des précurseurs de Christophe Colomb, qui découvrit en 1446, les îles Açores qu'il baptisa du nom d'*Iles Flamandes* (Vlaemsche Eylanden, que les Portugais ont appelé îles *Flamingas*) qu'elles ont conservé longtemps et où en 1466, s'établit une colonie venue de Flandres. L'historien Herera, en 1622, constatait que dans la principale d'entr'elles, qu'il nommait la *Nouvelle Flandre* (l'île Fayal, aujourd'hui) beaucoup de ces familles avaient conservé les mœurs et le caractère des Flamands, bien qu'elles parlassent le portugais ¹. — Le Gantois *Pierre Magelhanes* (dont le nom a été défiguré par les Portugais) qui l'un des premiers a visité le Brésil en 1572. — *Isaïc Lemaire* de Tournay qui

¹ Les noms de *Horta*, *da Silva* ou *Silveira*, *Monteverde*, etc., y rappellent encore les noms flamands de *van Hueter*, *van der Haagen*, *van Groeneberg*, etc.

découvrit en 1615, le détroit qui porte encore son nom près du Cap Horn au sud de l'Amérique, ainsi que plusieurs îles voisines. — *Jean Seghers* de Bruges, qui avec sept de ses compagnons passa l'hiver de 1633 dans l'établissement fondé par les Hollandais au Spitsberg, et nous donne le premier exemple d'un hivernage dans les mers polaires. — *Pierre Verbiest* de Pithem (Flandre Occidentale) qui, en 1669, fonda l'observatoire de Pékin, et apprit aux Chinois à fondre ces canons dont un spécimen a été récemment rapporté en France comme trophée. — *Louis Hennepin* d'Ath, qui visita en 1680, le Canada, le lac Ontario et découvrit le Mississipi, qu'il nommait le *Mechasepi*. — *Jacques Cobbé* d'Anvers, avocat, que ses inventions de canons firent élever au grade de lieutenant-général de l'artillerie et qui devint commandant ou vice-roi du Bengale et comte de Burlach (1720).

Parmi ces récits de voyages nous en trouverons même de fort extraordinaires, tels que ceux de *Pierre Fardé* de Gand, qui, fait prisonnier par les Algériens en 1686, réussit à s'évader, traversa les déserts de l'Afrique avec une caravane jusqu'à l'embouchure du Congo, puis embarqué pour l'Europe fit naufrage sur un rocher désert près de l'île Ste Hélène, où il séjourna comme Robinson Crusoe 440 jours jusqu'à ce qu'un navire vint le recueillir ; — ou les aventures de *Jean de Gararelle* d'Anvers, ancien secrétaire de la ville (1624), qui dans ses voyages devint Roi de Corse, puis pseudo-Roi de Portugal, puis revint en Belgique avec le titre de membre de l'Amirauté suprême d'Espagne, et mourut prêtre après avoir fondé la chapelle de la Confrérie du Scapulaire à Anvers.

IV.

Dans le passé, malgré toutes les entraves que nos dominateurs apportèrent à notre commerce, on peut affirmer que

si les relations de la Belgique avec les Indes, la Chine, le Bengale, l'Orient ne furent pas complètement interrompues, c'est aux connaissances géographiques que l'on trouve très-développées chez nos pères, qu'il faut l'attribuer. Nous rappellerons les efforts qu'opposa en 1715, la *Compagnie d'Ostende* à l'avidité jalouse de l'Angleterre et des Provinces Unies pour conserver notre commerce colonial. Je vous signalerai parmi nos voyageurs commerçants le Verviétois *François Pirard*, qui après dix ans de voyages et d'aventures rapporta en 1601 en France le plan de la *Compagnie des Indes* qui le nomma son *premier armateur*, — et l'Anversois *Jean Baptiste Tavernier*, qui réfugié également en France en 1610, créa par ses voyages d'importants débouchés commerciaux vers la Perse et les Indes.

Dans cette ville commerçante d'Anvers, l'étude de la géographie industrielle et commerciale devra avoir une large part dans nos travaux. Que d'entreprises malheureuses y ont été tentées sur la foi de renseignements incomplets ! Que d'entreprises brillantes ont été abandonnées avec l'imprévoyante légèreté que l'ignorance de la géographie peut seule expliquer !! Je me bornerai à citer la création de la belle factorerie de Rio Nunez, où deux de nos collaborateurs ont conquis les plus beaux titres d'une belle et honorable carrière de marin ¹.

En rapprochant les récits des voyageurs, des renseignements qui abondent dans nos comptoirs nous donnerons de la vie à la froide statistique qui rebute les efforts et devient un outil trompeur pour ceux qui ne savent pas s'en servir. Nous pouvons espérer prévenir bien des désastres et même peut-être découvrir des sources nouvelles de fortune. Permettez-moi de vous le montrer par un exemple : M. du Chaillu fut le premier Européen qui visita le Gabon en 1856. Depuis cette époque l'aspect commercial de cette contrée a complètement changé ! Elle est couverte de factoreries dont le chef et quelques employés sont blancs, mais auxquelles

¹ MM Van Haverbeeck et Delcourt.

sont déjà attachés des naturels du pays , qui se contentent de salaires très-modiques. Leur nourriture de bananes et de manioc et un traitement de 6 à 10 piastres par mois, les satisfont complètement. Tous les trois ou six mois des navires expédiés d'Angleterre y apportent du tabac , de l'eau de vie , des fusils et diverses autres marchandises d'exportation. Une lettre du marquis de Compiègne, envoyé en explorateur au Gabon par la Société de Géographie de France, datée du mois d'Avril 1873 , nous fait connaître les incroyables bénéfices réalisés par ce commerce. Le tabac Américain revient à Libreville au Gabon à fr. 1.80 le kilogramme ; il s'y vend à frs. 5 , et à Fernand Vaz, frs. 10 Les petits miroirs de Hambourg qui reviennent à fr. 0.35 pièce, se vendent frs. 3.75 à Fernand Vaz. Ces bénéfices sont même doublés par suite du prix des échanges soldés en caout-chouc.

L'étude des colonies nous permettra également d'éviter ces tentatives désastreuses que beaucoup de nos compatriotes ont faites jadis à Santo Thomas de Guatemala , à Ste Cathérine du Brésil , ou plutôt rendra fécondes des expériences qui , faute d'une préparation suffisante et appropriée au pays , n'ont produit que l'insuccès. Une étude attentive des conditions climatériques des contrées lointaines permettra d'indiquer des centres de colonisation qui pourront devenir l'exutoire de nos populations surabondantes de l'occident de l'Europe et créer des ressources précieuses pour développer notre industrie nationale. Dans sa haute sollicitude pour tout ce qui touchait à l'avenir de notre pays , cette question coloniale ne cessa d'occuper le Roi Leopold 1^{er}. Vous rappellerai-je le voyage qu'il fit faire sur sa cassette particulière aux îles Fidji et à la Nouvelle Hébride, par le lieutenant de vaisseau Michel et l'ingénieur Eloin , pour y découvrir un centre colonial favorable ?

Un fait curieux vous montrera les résultats considérables et inattendus que peut produire l'esprit d'entreprise et d'industrie bien entendu. Vous savez tous, que le journa-

lisme diffère notablement en Angleterre de ce qu'il est chez nous ; l'abonnement aux journaux n'y existe pas et chacun à Londres achète en sortant de chez lui la feuille du jour. Le journal qui reçoit les nouvelles les plus fraîches est nécessairement celui qui trouve le plus d'acheteurs ; l'industrie du journaliste consiste à s'assurer à grands frais des correspondances rapides. Il y a peu d'années encore les correspondances de l'Inde n'arrivaient qu'à de rares intervalles par la voie du Cap de Bonne-Espérance ; la route de Bombay à Londres, de 90 à 100 jours par la navigation à voile, avait été réduite par la navigation à vapeur à 45 jours, mais que de retards se produisaient dans cette navigation sur une route de plus de 11000 milles marins, où l'on était exposé à de si nombreuses causes d'accidents ? Le *Times*, pour satisfaire la légitime curiosité des familles Anglaises, qui toutes comptent quelque membre aimé en Asie, imagina de créer une voie plus courte et plus rapide par l'Égypte et la mer Rouge. Des ingénieurs furent envoyés aux frais du journal, pour explorer l'isthme de Suez et un service postal spécial fut organisé d'Alexandrie à Suez, qui coûtait annuellement 250 mille francs. Ce que le gouvernement n'avait pu accomplir, la persévérance de l'industrie l'avait réalisé. La route de l'Inde était réduite de moitié et 26 à 28 jours suffisaient pour transmettre les lettres. C'était un bénéfice de $\frac{1}{3}$ du temps. Le *Herald* rival du *Times* à son tour essaya de le gagner en vitesse. Il organisa un service de courrier à travers la France de Marseille à Boulogne ; il acheta de la Compagnie Commerciale de Navigation son meilleur bateau à vapeur l'*Ondine* qui avait ordre de se tenir sous vapeur prêt à sortir du port de Boulogne à toute marée, dix minutes après l'arrivée du courrier. Cette route de terre, qui permettait d'éviter la perte de temps obligée pour la navigation par le détroit de Gibraltar, fournissait encore une économie d'environ $\frac{1}{7}$ du temps. Grâce à ces mesures le *Herald* réussit souvent à devancer le *Times*. La lutte industrielle eut

un terme, car elle eut l'heureuse conséquence d'indiquer à l'administration officielle des postes le moyen d'améliorer le service. Un nouveau service a été organisé par Brindisi et l'Italie, et aujourd'hui la distance géographique de Londres à Bombay est réduite à 21 jours de voyage.

Pour ceux d'entre nous, qui comme moi ont connu le temps où il fallait une journée pour se rendre de Bruxelles à Anvers, ces résultats tiennent du merveilleux. L'alliance de la science, de l'industrie, du commerce à la géographie, perfectionne les routes, les moteurs, les véhicules, perce l'isthme de Suez, ouvre le chemin de fer du Pacifique, dont un Américain a pu dire avec orgueil : „ l'œuvre de „ Christophe Colomb est accomplie ; on a trouvé le chemin „ qui conduit aux Indes ! „ Au lieu de trois ans pour faire le *tour du monde*, il suffit de 80 jours ! ¹ Et bientôt on pourra faire tout le trajet sans quitter son bateau à vapeur par le percement de l'isthme qui sépare les deux Amériques.

Ce n'est pas tout encore..... Chacun de vous en entrant dans son bureau le matin peut donner l'ordre d'un achat à Java et grâce à l'étincelle électrique, le soir, avant de fermer son courrier, il peut avec certitude, annoncer à ses correspondants que l'achat est effectué.

Inspirer aux jeunes gens qui se destinent au commerce le goût des voyages, sera le service le plus signalé que nous pourrons rendre à Anvers. Il étendra ses relations commerciales et fera revivre l'esprit d'entreprise, le goût des armements

¹ De Paris à Port Saïd (chemin de fer et bateau à vapeur). 6 jours.	
De Port Saïd à Bombay (bateau à vapeur)	14 "
De Bombay à Calcutta (chemin de fer).	3 "
De Calcutta à Hong-Kong (bateau à vapeur).	12 "
De Hong-Kong à Yedo (bateau à vapeur).	6 "
De Yedo aux îles Sandwich (bateau à vapeur).	14 "
Des îles Sandwich à San-Francisco (bateau à vapeur) . .	7 "
De San-Francisco à New-York (chemin de fer)	7 "
De New-York à Paris (bateau à vapeur)	11 "

Total 80 jours.

commerciaux qui chaque jour décroît dans son port. Beaucoup d'esprits éclairés parmi nos négociants s'y sont déjà appliqués. En 1838 un *voyage d'étude* sur le bâtiment français l'*Hydrographe* avait été organisé. Le professeur Moreau et deux officiers de marine, MM. Michel et Dufour, encouragés par nos commerçants, en firent partie. L'expédition échoua dans un naufrage à Valparaiso après avoir contourné l'Amérique du Sud. Vous avez, il y a quelques jours, entendu reproduire un projet semblable par le lieutenant de vaisseau français Biard; ce projet n'est que l'imitation de celui préconisé à Anvers même, il y a peu d'années, par notre compatriote M. Cateaux. Le caractère positif des Flamands se prête mal aux aventures! Le jour où ils connaîtront mieux les pays lointains, où ils apprécieront mieux les risques de l'entreprise, un grand pas aura été fait dans cette voie.

L'histoire très-peu connue de l'un des plus remarquables enfants d'Anvers peut être offerte comme exemple. *Pierre van den Broecke* né vers 1584, était entré comme simple commis dans la maison Barthélemy Moor et Cie d'Amsterdam. Ses patrons, confiants dans son énergie et ses talents, le chargèrent de créer une succursale de leur comptoir au Cap Vert. Le succès couronna ses efforts et successivement il établit de nouvelles factoreries à Angola, en Guinée, au Congo, en Perse, dans l'Inde, en Chine, au Japon, qui contribuèrent à la prospérité commerciale des Pays-Bas. Van den Broecke avait l'esprit résolu et une activité infatigable; il avait adopté pour devise : "*Een uur betaalt het al* „ et sut mettre les circonstances à profit. La *Compagnie des Indes* recourut même à l'influence qu'il avait acquise sur beaucoup de chefs indigènes et le chargea de négociations diplomatiques. Ces négociations habilement conduites furent souvent heureuses; en 1626 la Compagnie le récompensa en le nommant l'un de ses directeurs. Van den Broecke était un marin d'une énergie à toute épreuve; dans ses nombreux voyages il avait su faire preuve de véritables talents militaires et soutint à diverses reprises des combats de mer contre les pirates. Le prince

Frédéric-Henri le nomma amiral de Hollande. Sa rentrée à Amsterdam, en 1630, après une absence de 19 années, fut célébrée comme une fête nationale.

V.

Votre président, Messieurs, n'a pas la prétention d'organiser, à l'exemple de Sir Roderick Murchison ou du Dr. Petermann, de véritables campagnes stratégiques à la découverte des contrées inconnues de l'Afrique centrale. Un temps fort long s'écoulera encore avant que nous puissions, comme les grandes sociétés de géographie, prendre une part active à ces expéditions lointaines. Nous avons tout d'abord, disons-le franchement, de nombreuses études à faire. Mais après avoir suivi ce que font les autres, grâce à l'heureuse initiative prise par le Roi, il n'est plus téméraire de supposer qu'un jour nous pourrons, à notre tour, utiliser la passion de l'inconnu dont quelques-uns de nos compatriotes ont donné l'exemple au Mexique, pour des campagnes plus pacifiques et non moins glorieuses.

Est-ce à dire que pour le moment tout espoir de contribuer à des découvertes importantes nous soit interdit? — Non sans doute, Messieurs! — Le goût des études historiques si développé en Belgique, engagera beaucoup d'entre nous à aller consulter ces belles planches gravées du Musée-Plantin, représentation originale de cartes devenues infiniment rares, car on les a jetées au rebut, comme surannées. L'examen de ces cartes procurera plus d'une surprise, comme le faisait remarquer notre savant confrère M. Delgeur au Congrès de 1871; fait avec un esprit de critique éclairé, il permettra de signaler aux voyageurs bien des faits propres à diriger leurs découvertes. Si nous consultons par exemple les cartes flamandes du commencement du XVII^e siècle, publiées par le graveur Henri de Hondt, élève d'Ortelius, nous constatons que le territoire

de l'Afrique est chargé d'un grand nombre de noms comme celui d'une contrée parfaitement connue et explorée, tandis qu'on trouve à peine quelques noms sur la carte d'Amérique qui n'a plus pour nous aujourd'hui de mystères. Plus tard les géographes, ignorant l'origine de ces noms, ont cru faire acte de haute critique en les effaçant successivement de la carte, comme des indications chimériques et fantaisistes. C'est ainsi par exemple que la carte de Le Rouge, de 1747, quoique déjà fort *simplifiée et expurgée*, indique encore près de la côte de Zanguebar un *lac Marari* qui disparaît sur beaucoup de cartes plus modernes. L'existence de ce lac a été de nouveau constatée en 1859, dans la contrée habitée par la tribu des *Maravi*, par Livingstone, qui lui a donné le nom de *lac de Nyassa*. On est donc amené à supposer que ces indications dédaignées ne furent pas le fruit de l'imagination de nos pères, mais le résultat de voyages d'exploration sérieux, entrepris probablement par la mission de Goa sur la côte occidentale du Dekkan, où les Jésuites portugais possédaient un établissement considérable. Des ruines imposantes y attestent encore la richesse de leur colonie, qui, pour une population de 100,000 âmes, comptait plus de 200 églises, desservies par plus de 2000 prêtres. Rechercher, comme l'a fait le Vicomte de Sà da Bandeira en Portugal, les relations des voyages des Jésuites portugais, étudier les cartes qu'elles ont permis de dresser, nous fournira le moyen de rétablir bien des faits qu'une critique malhabile avait rejetés dans l'oubli.

Je regrette, Messieurs, que le défaut de temps ne me permette pas de vous prouver par un exemple la perfection qu'avait atteinte notre vieille cartographie flamande, et de vous démontrer une fois de plus, qu'en géographie comme dans toutes les sciences, le vieil adage du poète anglais Chaucer reste éternellement vrai : " Il n'y a de nouveau que ce qui " a vieilli ¹ !.... „

¹ Voir plus loin, la Notice : *Les sources du Nil*.

VI.

Quittant le domaine de la géographie historique où nous devons craindre de nous attarder, et sans avoir la prétention des découvertes lointaines, chacun de nous peut faire toute une série de découvertes, qui pour être à nos portes, n'en sont pas moins dignes d'intérêt. Les Ardennes, cette petite Suisse belge, sur laquelle les belles découvertes paléontologiques de M. Dupont ont depuis peu attiré l'attention de toute l'Europe savante, sont à peine connues de beaucoup d'entre nous. La solution du problème de la formation de nos côtes, dont la théorie a été brillamment ébauchée par M. Belpaire et par mon camarade Stessels (dont nous devons plus que jamais aujourd'hui regretter la mort prématurée), reste à achever. La connaissance exacte de la loi de formation des atterrissements de l'Escaut qui, à une époque récente, a été l'objet de vives discussions, préviendra peut-être une décadence du port d'Anvers semblable à celle du port d'Amsterdam. Faut-il vous rappeler encore les curieux phénomènes ethnographiques signalés au Congrès de 1871 par MM. Ruelens et Delgeur, dont bien peu d'entre nous avaient l'idée, et qui nous ont montré à nos portes, en pleine civilisation, à Zele et à Boischot, des hameaux entiers revenant à très-peu près à l'état primitif des troglodytes ?

Si notre propre pays nous offre, à nous-mêmes, un vaste champ d'étude, nous ne devons pas nous étonner qu'il soit encore moins connu de nos voisins. Sans parler des erreurs de romanciers tels que Walter Scott et Alexandre Dumas, qui font parler flamand à Liège, n'avons-nous pas vu un géographe français, qui n'est pas sans réputation, M. Lavallée, dans son enseignement officiel (et par conséquent contrôlé) à l'école militaire de St Cyr, oublier une de nos provinces (le Luxembourg) ? Tout récemment encore un autre écrivain, le commandant Pichat, avec la prétention d'être scrupuleuse-

ment exact et sérieux, ne trouve autre chose à dire de notre pays que d'affirmer que Gand, au XV^e siècle, " était la „ ville la plus séduisante de l'Europe. „ *Les guides des voyageurs*, cette forme nouvelle de la géographie, qui remplace les itinéraires des anciens, et qui ne peuvent réussir que par leur exactitude minutieuse, fourmillent d'erreurs. Le récit d'un voyage en Zélande par nos compatriotes, MM. de Coster et Dillens, a semblé récemment la révélation d'un pays inconnu. Nous aurons donc à nous attacher à faire connaître notre pays, ses mœurs, ses idées traditionnelles et, sous ce rapport, notre tâche atteint les proportions d'une œuvre patriotique. Nous détruirons l'erreur qui nous représente, tour à tour, comme une province détachée de la France ou inféodée à l'Allemagne, méconnaissant un caractère national, des institutions qui conservent leur puissante originalité au milieu d'une longue et souvent sanglante domination étrangère, qui résistent à tous les efforts de nos tyrans, et qui, mieux que des frontières naturelles, justifient notre raison d'être à l'état de peuple libre et indépendant!

J'ai essayé, Messieurs, de vous indiquer la part utile que tous nous pouvons apporter à l'œuvre que nous avons entreprise. Plusieurs d'entre vous m'ont objecté une inexpérience de la parole qui leur interdit de prendre une part active à nos discussions. Permettez-moi encore de répondre à cette dernière objection. J'entendais un jour un de nos magistrats les plus éminents, qui fut aussi un des orateurs les plus brillants de nos assemblées législatives, regretter que dans un pays parlementaire comme le nôtre, où toutes les affaires se traitent en commission, il n'y ait aucune association où chacun puisse s'exercer, à l'abri de tout débat irritant, à la discussion publique en présence de maîtres expérimentés. Notre Société, fût-elle absolument stérile en géographie, offrira encore sous ce rapport une véritable utilité. Nous comptons dans nos rangs les orateurs les plus distingués d'Anvers, qui ne nous épargneront pas leurs

conseils et leur exemple ; il n'est guère à craindre que la question de savoir si les habitants de l'Ouasagara ont d'assez grandes oreilles pour s'en couvrir la nuit comme d'un manteau, si ceux du Niambari possèdent un appendice caudal, ou que les divisions politiques des Oudjidji et des Niams-Niams puissent nous passionner outre mesure. Tout en traitant des questions de science, nous nous préparerons à jouer le rôle que le hasard des événements peut imposer à chacun de nous, et où faute d'expérience parlementaire, même après une longue carrière administrative, plus d'un est exposé à rester au dessous de sa mission. Je crains, Messieurs, après ce long exposé, ne vous en avoir donné que trop la preuve.....

Pour me résumer Messieurs, je ferai appel à votre concours actif sous toutes les formes. En nous aidant à multiplier le nombre de nos adhérents, vous nous permettrez d'étendre nos publications; en nous apportant le fruit de vos études, vous leur donnerez de l'importance. *Le Recueil des Mémoires* ouvre un organe de publicité aux œuvres originales que nos concours permettront souvent de récompenser et qui pourront faire honneur à notre pays. *Le Bulletin*, plus modeste, tendra à vulgariser la géographie, à élargir nos connaissances à tous; efforçons-nous de l'enrichir de tous les renseignements que nos relations peuvent nous procurer. Tâchons surtout de créer des collections de produits étrangers, que le commerce et l'industrie pourront consulter avec fruit, qui peut-être un jour, feront un *Musée* remarquable à côté des belles collections d'histoire naturelle que vous avez déjà commencées au jardin zoologique, et que toutes les villes envieront. Dans cette voie, je n'hésite pas à l'affirmer, vous rendrez un service inappréciable à cette belle ville d'Anvers qu'il est impossible de ne pas aimer dès que l'on a appris à la connaître.

2. — Le moment est arrivé, Messieurs, où le Conseil organisateur de la Société peut vous remettre les pouvoirs qu'il s'est arrogés pour sa création. Il me reste à vous faire connaître les actes qu'il a posés.

Afin d'assurer la marche de la Société dans la première période de son existence, l'art. 37 des Statuts confère aux membres du Comité d'organisation, outre le titre de *membre effectif*, les attributions de *conseiller* jusqu'à la date du 1^{er} Mai 1878. Ce Conseil devra encore être complété d'un membre (art. 17). Nous aurons l'honneur de vous proposer son élection dès que le nombre des membres effectifs fixés par les Statuts, aura été complété.

Le conseil a jugé nécessaire de désigner un certain nombre de *membres effectifs* dont l'élection a eu lieu suivant les formes inscrites dans l'art. 14 des Statuts. Ce sont :

MM. FRÉDÉRIC BELPAIRE, Ingénieur civil, Membre du Congrès de géographie d'Anvers ;

TH. CALLAERTS, Directeur d'Assurances, Membre de la Commission organisatrice du Congrès de géographie d'Anvers ;

le Baron OCT. VAN ERTBORN, Membre du Conseil provincial d'Anvers et de la Commission spéciale de l'exposition organisée par le Congrès de géographie d'Anvers ;

E. GRANDGAIGNAGE, professeur à l'Institut supérieur de Commerce et à l'Athénée Royal, Secrétaire-général du Congrès de géographie d'Anvers ;

- MM. RAYMOND GEELHAND, propriétaire, à Anvers ;
JOHN W. HUNTER, Courtier de navires, à Anvers ;
L. JACOBS-BEECKMANS, Courtier d'assurances, Membre de
la Commission spéciale de l'exposition organisée par
le Congrès de géographie d'Anvers ;
J. VAN KERCKHOVEN, Docteur en médecine et en chirurgie,
Membre de la Commission spéciale de l'exposition
organisée par le Congrès de géographie d'Anvers ;
EM. DE KEYSER, Ingénieur, Directeur de la Société du
Sud d'Anvers ;
JOS. LEFEBVRE, Échevin de la ville d'Anvers, Membre du
Congrès de géographie d'Anvers ;
G. ROYERS, Ingénieur en chef de la ville d'Anvers ;
AL. SCHEEPERS, Cartographe, Membre du Congrès de
géographie d'Anvers ;
TH. SCHOBSENS, Docteur en médecine et en chirurgie,
Membre de la Commission spéciale de l'Exposition
organisée par le Congrès de géographie d'Anvers ;
E. G. STADLER, Chimiste, Représentant de la Compagnie
royale Asturienne à Anvers.

Dix-neuf places de Membres effectifs restent encore vacantes ;
il y sera pourvu prochainement, conformément à l'article 14
des Statuts.

Continuateurs du Congrès de 1871, nous nous sommes
efforcés d'abord de renouer la chaîne des relations, à peine
interrompue, avec les sociétés et les hommes éminents qui
avaient assuré, par leur concours, le succès de cette fête de
la science. Aux unes nous avons demandé l'échange de leurs
correspondances, aux autres le bienveillant secours de leur
talent en leur offrant le diplôme de *membres honoraires*. Ces

offres ont déjà reçu un grand nombre de réponses flatteuses.

Dès ce jour la correspondance de la Société est assurée avec les Sociétés et les Associations dont les noms suivent :

- 1^o La Société de géographie de Paris.
 - 2^o L'Institut des provinces de France.
 - 3^o La Société de géographie de Marseille.
 - 4^o La section française du comité international pour l'étude du percement du canal interocéanique de l'isthme du Darien, que préside avec tant de talent M. de Lesseps.
 - 5^o La Société des voyages d'étude autour du monde.
 - 6^o La Société I. et R. de géographie de Vienne.
 - 7^o La Société de géographie de Berlin.
 - 8^o La Société de géographie de Hambourg.
 - 9^o La Société de géographie de Leipzig.
 - 10^o La Société de géographie de Brême.
 - 11^o La Société italienne de géographie.
 - 12^o La Société impériale de géographie de St. Pétersbourg.
 - 13^o La Société de géographie d'Amsterdam.
 - 14^o L'Académie d'archéologie de Belgique.
-

Parmi les savants éminents auxquels nous avons offert le titre de membre honoraire, un grand nombre ont déjà répondu à notre appel avec une bienveillance qui nous à vivement touchés et la promesse d'un concours sympathique. Ce sont :

- M. G. B. AIRY, astronome royal, à Greenwich ;
Sir BARTLE-FRÈRE, Vice-Président du Conseil de l'Inde, à Londres ;
M. le Dr. A. BASTIAN, ancien président de la Société de géographie de Berlin ;

- le Chevalier M. A. VON BECKER , Secrétaire général de la Société I. et R. de géographie, à Vienne ;
- MM. EDOUARD CHARTON, Sénateur, membre de l'Institut de France , à Paris ;
- F. COELLO , Colonel du génie en retraite, Président de la Société de géographie de Madrid ;
- E. CORTAMBERT, Vice-Président de la Commission Centrale de la Société de géographie à Paris ;
- le Commandeur CORRENTI , Président de la Société italienne de géographie , à Rome ;
- le Baron CH. DE CZÖRNIG , Conseiller intime actuel de S. M. I. et R. Apostolique, à Gorice ;
- DELESSE , Vice-Président de la Société de géographie de Paris ; ancien Président du Jury de l'exposition des sciences géographiques ;
- le Chevalier FRANZ VON HAUSLAB , général d'artillerie, à Vienne ;
- le Dr. FERD. VON HOCHSTETTER , Président de la Société I. et R. de géographie , à Vienne ;
- le Dr. JEAN HUNFALVY , professeur de géographie à l'Université de Buda-Pesth ;
- N. DE KHANIKOF , Membre de la Société impériale de géographie de Russie , à Paris ;
- le Comte FERD. DE LESSEPS , Directeur et fondateur de la Compagnie de l'isthme de Suez , à Paris ;
- EM. LEVASSEUR , Membre de l'Institut de France, à Paris ;
- R. H. MAJOR, Conservateur de la section géographique du British Museum, à Londres ;
- V. A. MALTEBRUN, Géographe, Vice-Président du VI^e groupe du Congrès de géographie de Paris ;
- William MARTIN, chargé d'affaires du royaume Hawaïen en France et Belgique, Membre de la Section d'organisation du Congrès de géographie de Paris.
- le Commandeur C. NEGRI , Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire , à Turin ;

- MM. le Vice-Amiral ER. OMMANNEY, Membre de la Société royale de géographie, à Londres.
- le Dr. PETERMANN, Directeur de l'Institut de Perthes, à Gotha;
DE QUATREFAGES, Membre de l'Institut de France, Président de la Commission centrale de la Société de géographie, à Paris ;
- le Général H. CRESWICK RAWLINSON, Membre du Conseil de l'Inde, à Londres ;
- le Baron REILLE, Lieutenant-Colonel, Membre de la Chambre des Députés, Commissaire-général du Congrès de géographie de Paris ;
- le Contre-Amiral G. HENRY RICHARDS, membre de la Direction de la Société Royale et de la Société Royale de géographie de Londres ;
- le Vice-Amiral DE LA RONCIÈRE-LE-NOURY, Sénateur, Président de la Société et du Congrès de géographie de Paris ;
- le Dr. Ch. VON SCHERZER, Conseiller aulique et Directeur des affaires commerciales à l'ambassade d'Autriche-Hongrie, à Londres ;
- le comte DE TOULOUSE-LAUTREC, Directeur de l'Institut des Provinces de France, Château de St Sauveur (Tarn) ;
- P J. VETH, Président de la Société de géographie d'Amsterdam ;
- VIVIEN DE ST. MARTIN, Président honoraire de la Société de géographie de Paris, à Versailles ;

Nous espérons sous peu pouvoir vous communiquer encore d'autres réponses favorables pour compléter la liste provisoire que nous avons l'honneur de déposer sur le bureau.

Parmi les noms de ces géographes et de ces voyageurs éminents il en manque un, Messieurs, que tous vous avez déjà nommé..... Notre première pensée a été en effet d'offrir à S. M. LE ROI la PRÉSIDENTENCE D'HONNEUR que nos statuts lui ont réservée (art. 7) ; un sentiment de respect nous a retenus. Il nous a semblé qu'il fallait Lui donner d'abord des preuves de notre vitalité , afin de mériter l'honneur de Sa Haute protection pour nos travaux.

J'ajouterai, Messieurs, que S. M., en apprenant la fondation de notre Société , a bien voulu nous faire adresser une dépêche dont je prierai Mr le Secrétaire-général de donner lecture.

Palais de Bruxelles, le 28 Novembre 1876.

Monsieur le Lt Colonel du Génie WAUWERMANS, Président de la Société de Géographie d'Anvers.

MONSIEUR LE COLONEL,

J'ai eu l'honneur de placer sous les yeux du Roi la lettre que vous avez bien voulu m'adresser sous la date du 26 Novembre.

C'est avec un vif plaisir que SA MAJESTÉ a appris la création à Anvers d'une *Société de Géographie*. Elle m'a chargé de vous dire les vœux qu'Elle fait pour sa prospérité et de vous offrir, ainsi qu'à tous vos collaborateurs, ses félicitations les plus sincères.

Veuillez agréer, Monsieur le Colonel, les assurances de ma considération très-distinguée.

Le Chef du Cabinet du Roi,
JULES DEVAUX.

(La lecture de cette lettre est couverte d'applaudissements.)

Cette dépêche sera précieusement déposée dans les Archives de la Société, comme témoignage de la haute bienveillance de S. M. Elle doit être pour nous un puissant encouragement pour l'avenir.

Nous avons voulu marquer notre profonde déférence et nous associer à l'œuvre humanitaire dont S. M. s'est fait le Protecteur en priant les cinq membres de l'*Association nationale Africaine* appartenant à la province d'Anvers, de venir siéger parmi nous comme *membres honoraires*. Nous sommes heureux que le choix de S. M. en se portant sur

MM. Émile GEELHAND,
le Baron CONSTANTIN DE CATERS,
L. C. LEMMÉ,
F. J. G. DE CANNART D'HAMALE,
L. A. LEFEBVRE,

nous permette d'espérer le concours de membres aussi distingués par leurs talents que par leur caractère.

Messieurs, nous avons eu surtout la prétention de créer une œuvre Anversoise, de conserver à Anvers une institution qui lui fait honneur et lui appartient à titre légitime. En nous adressant aux magistrats de la cité, nous étions certains de rencontrer un accueil sympathique et de pouvoir compter sur leurs encouragements. La présence de plusieurs d'entre eux parmi nous prouve que notre espérance n'a pas été trompée. J'adresserai tout particulièrement mes remerciements à Monsieur le Bourgmestre LÉOPOLD DE WÆL, dont le concours ne fait jamais défaut lorsqu'il s'agit de faire progresser l'enseignement, de développer quelque institution utile, pour assurer

la gloire de l'avenir ou conserver la gloire passée de sa chère ville natale.

C'est avec un sentiment de vive satisfaction que j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il a bien voulu accepter la *Présidence honoraire* de notre Société. Je le prie de bien vouloir recevoir l'hommage de notre profonde gratitude.

De nombreuses adhésions nous sont déjà parvenues.

Dans le but d'assurer nos premiers travaux, le Conseil a cru devoir déjà s'adjoindre quelques *membres correspondants*. La liste en sera déposée au bureau.

Outre MM. les Consuls étrangers résidant à Anvers, dont plusieurs veulent bien nous honorer de leur présence, je suis heureux de pouvoir vous faire connaître que dès ce jour nous pouvons compter sur le concours des correspondances de :

MM. Émile BANNING, Membre de la Conférence géographique à Bruxelles ;

ED. DE LA BARRE DU PARQ, Colonel, Directeur du Génie, à Brest.

P. J. H. BAUDET, géographe, à Utrecht ;

le Dr E. BEHM, Directeur du recueil : *Gothaischer Hofkalender* ;

P. J. BUYSKENS, Capitaine de vaisseau, chef du service hydrographique au Ministère de la Marine, La Haye ;

GUIDO CORA, Directeur de la revue : *Cosmos*, à Turin ;

RICHARD CORTAMBERT, Secrétaire honoraire de la Société de géographie de Paris ;

E. J. DAVIS, Capitaine de la marine Royale britannique, à Londres ;

- MM. OTTO DELITSCH, co-Directeur à l'École Royale et professeur à l'Université, Directeur de la revue : *Aus allen Welttheilen*, à Leipzig ;
- J. DORNSEIFFEN, co-Recteur au Gymnase, à Amsterdam ;
- LUDWIG FRIEDERICHSEN, Cartographe, Secrétaire général de la Société de géographie de Hambourg ;
- le Dr W. J. A. HUBERTS, Directeur de l'école moyenne de l'État, à Zwolle ;
- le Dr C. M. KAN, professeur à l'École supérieure à Utrecht, Secrétaire de la Société de géographie d'Amsterdam ;
- ALEXANDRE LOMBARD, Vice-président de la Société de géographie de Genève ;
- le Comte ARTHUR DE MARSY, ancien Secrétaire de la Société de l'Ecole des chartes et membre de la commission centrale de la Société de géographie de Paris ;
- le RÉV. STEPHEN PERRY, S. J., Directeur de l'Observatoire de Stonyhurst ;
- IGNACE JOS. SILBERMANN, préparateur de physique au Collège de France, à Paris, délégué pour la géographie de précision par le Ministère de l'instruction publique de France au Congrès de géographie d'Anvers ;
- le Dr EZEQUIEL URICOECHEA, à Paris ;
- W. J. VERSTELG, lieutenant-Colonel du Génie en retraite, Membre de la Société de géographie d'Amsterdam ;
- THÉODORE WASSER, Ingénieur des chemins de fer, à Stockholm ;
- CHARLES W. WILSON, Major du Génie, Membre de la Société Royale, à Dublin ;
-

J'ai la satisfaction de vous faire connaître que, conformément à l'art. 8 de nos statuts, le Conseil a pu déclarer *membres protecteurs* :

MM. le Baron DE WITTE.

le Baron VAN DE WERVE et DE SCHILDE.

René MORETUS.

Je les prie d'agréer nos sincères remerciements pour leur générosité.

3. — M. le Baron VAN DE WERVE et DE SCHILDE a des titres tout particuliers à notre reconnaissance. Continuant les nobles traditions d'une famille dont le nom se retrouve sans cesse dans les annales d'Anvers lorsqu'il y a un service à rendre, un péril à courir, il a voulu assurer notre existence en nous faisant don d'une somme importante qui nous permet dès ce jour de mettre au concours *une question d'histoire maritime intéressant la ville d'Anvers*, que le conseil a choisie d'accord avec lui. Grâce à cette intelligente générosité, je n'hésite pas à l'affirmer, M. le Baron de Schilde peut être considéré comme l'un des principaux fondateurs de la *Société de Géographie d'Anvers*.

Le comité d'organisation a voulu s'associer à ces généreux sentiments, et ses membres ont souscrit également une somme de frs. 500, qui sera destinée à ouvrir un second concours sur *une question de géographie nationale et flamande*.

Je prie M. le Secrétaire général de donner lecture de ces questions et des conditions du concours.

M. GÉNARD donne lecture du programme qui suit :

CONCOURS DE 1877. WEDSTRIJD VAN 1877.

I.

Prix de 500 francs

fondé par

M. le Baron van de Werve et de Schilde,

Membre-Protecteur de la Société.

Faire l'histoire d'un voyageur Belge appartenant, par sa famille ou sa naissance, à la province d'Anvers, et qui, par ses travaux et ses découvertes, a contribué au progrès de la géographie. — Les concurrents sont libres de faire choix du personnage dont ils écriront la biographie; on se borne à appeler leur attention sur Pierre van den Broecke, né à Anvers vers 1580; — Jean-Baptiste Grammaye, né à Anvers vers la fin du XVI^e siècle; — Jacques-André Cobbe, né à Anvers le 21 Mars 1682; — François-Balthasar Solvyns, né à Anvers, le 6 Juillet 1760.

II.

Prix de 500 francs

fondé par

les Membres Conseillers de la Société.

Décrire l'archipel des AÇORES (VLAAMSCHE EILANDEN ou ILES TER-

I.

Prijs van 500 franks

gegeven door den

Heer Baron van de Werve en van Schilde,

Beschermend-Lid van het Genootschap.

De geschiedenis schrijven van eenen Belgischen reiziger, die, door zijne afkomst of geboorte, tot de provincie Antwerpen behoort, en die, door zijne werken en ontdekkingen, tot den vooruitgang der aardrijkskunde heeft bijgedragen. Het staat den mededingers vrij de keus te doen van den persoon, wiens leven zij zullen beschrijven; men wil enkel, hunne aandacht roepen op: Pieter van den Broecke, omtrent het jaar 1580 te Antwerpen geboren; — Jan-Baptist Grammaye, die aldaar ook het eerste levenslicht zag op het einde der XVI^e eeuw; — Jacob-Andreas Cobbe, insgelijks te Antwerpen geboren op 21 Maart 1682; — Frans Balthasar Solvyns, eveneens aldaar geboren op 6 Juli 1760.

II.

Prijs van 500 franks

gegeven door

de Raadsleden van het Genootschap.

De beschrijving maken van de Azorische eilanden, oudtijds gekend onder

CEIRE) et faire l'histoire de sa colonisation au point de vue Belge.

CONDITIONS DU CONCOURS.

ART. 1. — Les mémoires, rédigés en Français ou en Flamand, doivent être remis, francs de port, avant le 31 Décembre 1877, au Secrétariat général, rue van Lerius, N° 37.

ART. 2. — Il est interdit aux concurrents de se faire connaître; ils inscriront sur leurs ouvrages une devise, reproduite sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse. A défaut de satisfaire à ces prescriptions, le prix ne pourra être accordé.

ART. 3. — Le billet joint au mémoire couronné sera décacheté par le Président: les autres ne pourront l'être que de l'aveu des concurrents qui se feront connaître.

ART. 4. — Les manuscrits des mémoires envoyés au concours, deviennent la propriété de la Société. Les auteurs peuvent en prendre des copies à leurs frais, sans déplacement.

ART. 5. — Les membres du Conseil de la Société sont exclus du concours.

ART. 6. — L'auteur du mémoire couronné a droit, indépendamment du prix indiqué par le présent programme, à une médaille de vermeil et à cinquante exemplaires de son œuvre avec titre et couverture imprimée.

ART. 7. — Le Conseil nomme le Jury du concours; ses décisions sont sans appel.

Ainsi arrêté en séance du 5 Janvier 1877.

Le Secrétaire général,

P. Génard.

Le Président,

H. Wauwermans.

den naam van: **VLAAMSCH E OF TER-CEIRA-EILANDEN** alsook de geschiedenis van hunne volkplanting, onder Belgisch oogpunt beschouwd.

VOORWAARDEN.

ART. 1. — De mededingende stukken zullen in 't Fransch of Nederlandsch moeten opgesteld zijn, en vóór 31 December 1877, vrachtfvrij aan het algemeene Secretariaat, van Leriusstraat n° 37, toegezonden worden.

ART. 2. — De schrijvers mogen zich op geene wijze doen kennen; zij zullen hun werk voorzien van eene kenspreuk, die zij herhalen zullen op een verzegeld briefken, inhoudende melding van hunnen naam en hunne woonplaats. Bij gebreke daaraan, kan de uitgeloopte prijs niet toegewezen worden.

ART. 3. — Het briefken, dat bij het bekroonde werk gevoegd zal zijn, wordt door den Voorzitter opengebroken. De andere briefkens kunnen slechts geopend worden op aanvraag der schrijvers, die alsdan hunnen naam als mededingers zullen moeten doen kennen.

ART. 4. — De ingezondene handschriften blijven het eigendom van het Genootschap. De schrijvers kunnen er, ter plaatse en op hunne kosten, kopijen van doen lichten.

ART. 5. — De Raadsleden van het Genootschap kunnen aan den prijskamp geen deel nemen.

ART. 6. — De schrijver van het bekroonde stuk ontvangt, buiten den prijs in het huidige programma vermeld, eene zilveren vergulde medaille en vijftig afdrucken van zijn werk, voorzien van titelblad en omslag.

ART. 7. — De Raad benoemt de Jurij, die onwederroepelijk zal beslissen.

Aldus vastgesteld in zitting van 5 Januari 1877.

De algemeene Sekretaris,

P. Génard.

De Voorzitter,

H. Wauwermans.

4. — M^r LE BOURGMESTRE, dans une chaleureuse improvisation, remercie la Société de la manière suivante :

MESSIEURS,

Notre honorable Président vient d'inaugurer d'une manière si brillante, si magistrale, les assises de la nouvelle Société de Géographie qui vient de se constituer en notre ville et d'indiquer le noble but qu'elle se propose, que ce serait une véritable témérité de ma part de vouloir encore glaner sur le même terrain, en faisant ressortir, moi aussi, la haute utilité, voire même la nécessité de son existence. — Le savant travail auquel je rends hommage et dont j'ai écouté la lecture avec le plus vif intérêt, avec la plus grande satisfaction, me dispense d'ailleurs d'entreprendre un pareil sujet qui serait au-dessus de mes forces, et rend ma tâche des plus faciles.

Je me bornerai donc à vous dire, Messieurs, qu'il y a peu de jours, quelques hommes de talent, dont le zèle est au-dessus de tout éloge, sont venus me signaler une lacune existant dans les œuvres entreprises par les nombreuses sociétés de notre ville, dont les aspirations tendent à rehausser la gloire artistique et commerciale de notre chère ville d'Anvers ; la géographie, qui a tant de connexité avec le commerce, n'avait plus, comme autrefois, de représentants connus, officiellement constitués, dans notre grande cité ; nous n'avions pas jusqu'ici une société d'hommes compétents se mettant en rapport et en communication régulière avec les sociétés savantes de ce genre dans d'autres pays, où cette science était en honneur.

Ai-je besoin de vous le dire, Messieurs, ces hommes convaincus n'ont pas eu de peine à me convaincre à mon tour ; oui, c'est grâce à M. le Colonel du génie Wauwermans, grâce à M. le Vice-Président Delgeur, grâce à M. Grattan, Consul de S. M. Britannique, grâce aussi au Secrétaire-général,

M. Génard, archiviste zélé de la ville, grâce à d'autres hommes de mérite que je regrette de ne pouvoir citer tous en cette mémorable circonstance, que l'idée dont je viens de vous parler a pris un corps. A vous, Messieurs, de la faire fructifier; à moi, mandataire de mes concitoyens, d'y accorder toute l'influence qui peut résulter de mes fonctions pour vous seconder, dans la mesure du possible, dans vos nobles aspirations.

Permettez-moi de vous remercier de ce que vous avez fait déjà dans cette voie et de vous engager à continuer avec ardeur, avec persistance, l'œuvre commencée. Elle réussira, soyez en sûrs, elle grandira, j'en ai pour garant le zèle, le talent des fondateurs de la nouvelle société et la coopération que lui accordera assurément la brillante assemblée qui m'écoute.

Pour moi je n'ai d'autre ambition que de venir de temps en temps, le plus souvent qu'il me sera possible de le faire, m'instruire à vos côtés. — Vous pouvez compter Messieurs, sur mon concours efficace chaque fois que vous ferez appel à mon dévouement en me proposant n'importe quelle mesure qui tendra à faire avancer notre bonne ville d'Anvers dans le chemin de l'honneur et de la civilisation.

(*Applaudissements prolongés.*)

5. M. le Président dépose sur le bureau une notice sur *Les sources du Nil*, dont l'assemblée vote l'impression.

6. M. le Dr Louis Delgeur, Vice-Président de la Société,

donne lecture d'un mémoire *Sur la traite des Nègres*. L'assemblée en décide l'insertion au *Bulletin*.

7. Plusieurs ouvrages ont été offerts à la Société. La liste en sera publiée au *Bulletin* ; l'assemblée vote des remerciements aux donateurs.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée.

CARTE du cours du NIL d'après Henry Hondius (1631.)

*Le tracé rouge indique le
cours du Nil d'après les
découvertes modernes rapportées
au Méridien du Caire.*

*Le tracé en bleu est celui de la
carte d'Ortelius (1570).*



découvertes modernes rapportées
au Méridien du Caire.

Le tracé en bleu est celui de la
carte d'Ortelius (1570).



MÉMOIRES ET NOTICES.

LES SOURCES DU NIL.

Comparaison des anciennes cartes Hamandes avec celles résultant
des découvertes modernes

(AVEC CARTE)

*Notice de M. le Lieutenant-colonel WAUWERMANS, Président
de la Société.*

Le *Nil*, le roi des fleuves, qu'Homère indique comme l'une des sources de la Méditerranée, a eu de tous temps le privilège d'attirer l'attention des géographes. „ *Chercher les sources du Nil !* „ était pour les anciens une expression proverbiale indiquant une chose impossible. — Hérodote (an 484 av. J. C.) avait pu remonter son cours jusqu'aux cataractes de Syène, vers le 24^e degré de latitude, mais il ignorait son origine. D'après le récit d'un hiérogammate (interprète des hiéroglyphes), il raconte, mais sans y ajouter foi, qu'au delà de Syène le fleuve sort d'un gouffre dont on a vainement cherché à sonder la profondeur; que de ce gouffre s'échappe également un autre fleuve vers la Nubie (le Niger). — Aristote (an 384 av. J. C.), porté par son esprit généralisa-

teur à rechercher la raison des choses qu'il affirme, pose en principe que tous les fleuves doivent descendre des montagnes ; il admet que le Nil prend naissance en Lybie dans une montagne qu'il nomme l'*Argyros* (la *Montagne d'Argent*). Les alchimistes supposaient les divers métaux formés par l'influence d'un astre : l'or, du Soleil, l'argent, de la Lune, le cuivre, de Vénus, etc. ; c'est ainsi que dans la suite le nom de *Montagnes d'Argent* fut transformé en celui de *Montagnes de la Lune* (*Lunæ Montes*). — Pline et Senèque rapportent que Néron (an 60) désireux de résoudre ce problème géographique, chargea un de ses officiers de remonter le fleuve aussi haut qu'il le pourrait, avec une escorte de quelques soldats prétoriens. Ils s'élevèrent jusqu'à Méroé (17° de latitude) et constatèrent qu'au-delà il existait des marais à peu près infranchissables. — Le récit de Senèque confirmé par les découvertes modernes, mérite d'être rappelé : « J'ai, dit-il, entendu raconter aux
» deux centurions que Néron, très-ami de ces sortes de
» recherches, avait envoyés à la découverte de la source
» du Nil, qu'ils avaient fait un long chemin à l'aide des
» secours que leur avait fournis le roi d'Ethiopie et des
» recommandations qu'il leur avait données pour les rois
» voisins. Au bout de cette course, disaient-ils, nous arri-
» vâmes à des marécages immenses, dont les habitants ne
» connaissaient point et désespéraient de connaître jamais les
» bornes. Ce sont des herbages entremêlés avec l'eau, qui
» forment un marais si bourbeux et si embarrassé, qu'il
» est impossible de le traverser à pied, ou même en bateau,
» à moins qu'il soit très-petit et propre à contenir une
» seule personne. Là, disaient-ils, nous avons vu deux
» rochers, d'où tombait un grand fleuve..... » — Pline, d'accord en ceci avec l'hypothèse d'Hérodote, suppose que ces marais, qu'il nomme *lucus Aili*, sont en communication avec le Niger, qui déverse une partie de ses eaux vers l'Atlantique ; mais il ne donne aucune preuve à l'appui de cette affirmation. — Avec Ptolémée (an 140) la géographie

prend des formes plus précises, et l'on voit apparaître des notions plus exactes. Il indique comme sources du Nil deux lacs marécageux situés au pied des *Montagnes de la Lune*, qu'il suppose à la hauteur du parallèle de Zanzibar.

Les cartes de Ptolémée ont subi des remaniements et des corrections successives au moyen-âge ; nous n'en possédons malheureusement plus que des copies dont l'exactitude et l'authenticité sont contestables. Sautons donc tout d'un coup au XVI^e siècle, lorsque la connaissance de l'Afrique fait de grands progrès. — En 1486, Bartolomé Diaz atteint le cap du Sud qu'il nomme *Cap des Tempêtes*, nom que, par une heureuse inspiration, le Roi de Portugal change aussitôt : " Ce cap, dit-il, nous ouvre la route de l'Asie ; il sera nommé „ le *Cap de Bonne-Espérance* „ — La prédiction s'accomplit et en 1497, Vasco de Gama double le cap, longe la côte orientale de l'Afrique, touche à Mozambique et s'élève jusqu'à Goa, sur la côte du Malabar, où il fonde un vaste établissement colonial. — En 1529, Diego Ribera publie à Séville une carte complète de l'Afrique, dont la forme générale ne diffère pas de celle des côtes, telles que nous les connaissons aujourd'hui, mais sur laquelle l'intérieur reste encore un mystère. — On y supplée par des hypothèses. Sur la carte imprimée à Zurich en 1546, Jean Hutérius représente le Nil, coulant dans la direction du méridien du Caire, après avoir pris naissance plus bas que l'Éthiopie, dans les *Montagnes de la Lune* ; il traverse par deux branches, à son origine, deux grands lacs (*Stagnantes lacus*), puis ces branches se réunissent pour couler, considérablement grossies, vers la Basse Égypte. L'intérieur même de l'Afrique est partagé en trois régions fantaisistes, habitées par les *Ichthiophages* (mangeurs de poissons), les *Eléphantophages* (mangeurs d'éléphants) et les *Anthropophages* (mangeurs d'hommes).

Sur les cartes publiées en 1540 par Gemma Frisius, le maître de Mercator qui s'intitulait médecin et mathématicien de Louvain, puis sur celles imprimées en 1570 par Ortelius, ces notions se complètent. Les travaux de ces cosmographes don-

nent naissance aux cartes publiées en 1631, par Henry Hondius à Amsterdam, auxquelles nous nous arrêterons. Henry Hondius était fils de Judocus Hondius, de Wacken (Flandre), qui continua Mercator. Il hérita, ainsi que son gendre Jansson de Wacsberg, on ne sait comment, des planches sur cuivre gravées pour l'ouvrage d'Ortelius, de manière que les cartes de ces deux éditeurs d'origine Anversoise, quoique publiées en Hollande, peuvent être revendiquées comme des cartes vraiment flamandes.

Nous avons reproduit fidèlement en *traits noirs*, sur le croquis ci-contre, les principales indications de la carte d'Afrique d'Hondius. Le *Nil* prend naissance dans deux grands lacs que le cosmographe place au pied des *Montagnes de la Lune* situés à environ 15° de latitude Sud. Il désigne le lac oriental sous le nom de *lac Zestan* et celui occidental sous le nom de *lac Zaïre* ou *Zèbre* (ou *Zembre*). Deux défluent de ces lacs se rejoignent à environ 2° de latitude Nord, vers un lieu qu'il désigne sous le nom de *Chadastan*. Ils forment alors le fleuve qui reçoit vers 11° de latitude Nord, près de *Chilcut*, son affluent principal de droite, le *Tagazi*, puis coule en suivant à peu près la direction du méridien. A 20°, il traverse l'État *Dangola*, voisin de *Méroé*, visité par les envoyés de Néron. Plus bas, à 23°, il reçoit comme affluent de gauche le *fleuve de Nubie* (qu'Hondius indique d'après Ptolémée, avec une mention spéciale que nous avons reproduite au croquis), puis quittant la Nubie, pénètre en Égypte par le 24° à Assouan (Syène) pour se déverser dans la Méditerranée près du Caire, par son delta formé de plusieurs branches. — Le lac occidental donne encore naissance à un second fleuve le *Zaïre*, qui coule vers l'Océan Ethiopien et débouche au Nord de *Loanda*; tandis que le lac oriental offre un second débouché semblable vers le canal Mozambique près de *Quiloa*. On remarque sur la carte d'Hondius que ce dernier fleuve présente la particularité de traverser une chaîne de montagnes, ce qui indique l'existence de chûtes et de cataractes.

Le géographe moderne qui étudie les produits de cette ancienne cartographie flamande, ne peut espérer y trouver la précision de nos cartes actuelles. Suivant l'usage flamand, Hondius rapporte la longitude au Méridien des *îles Açores* (îles Flamandes), point où, de son temps, la déclinaison de l'aiguille aimantée était nulle ; Maltebrun déclare encore ce système le plus naturel qu'on puisse adopter ¹. Il comprend l'Afrique entre le 10^e et le 90^e degré de longitude, tandis que les géographes modernes ne lui reconnaissent qu'un développement de 70°. Il copie évidemment cette erreur sur les cartes de Ptolémée et cette inexactitude n'a rien qui doive nous étonner, à une époque où les instruments et les méthodes d'observation laissaient encore beaucoup à désirer. Dans l'examen de sa carte, il faut donc admettre une erreur de 10° comme de médiocre importance.

La carte de Hondius (1631) comparée à celle d'Ortelius (1570), dont j'ai reproduit le tracé au croquis *en bleu*, porte déjà la trace de corrections. On remarque qu'Ortelius plaçait le *lac Zaïre* à quelques degrés plus bas et qu'il lui donnait en outre un troisième débouché vers l'Océan oriental par les deux branches du *Zuamana* et du *Rio di San Spirito*. Hondius, éclairé sans doute par de nouveaux renseignements, relève le lac et supprime le troisième débouché, mais en donnant au *lac Zestan* un débouché vers Quiloa, qu'Ortelius n'indiquait pas.

Comparons actuellement ces tracés anciens au tracé exact, tel qu'il résulte des découvertes modernes. Pour éviter l'erreur de longitude, nous avons rapporté le tracé du Nil, exécuté *en rouge* sur le croquis, au méridien du Caire.

Ainsi que le suppose Hondius, le Nil prend naissance dans deux grands lacs : le *lac Ukerewe* découvert par Speke le 23 Août 1859, qui lui donna le nom de *lac Victoria Nyansa*, — et le *lac Mvutan* visité pour la première fois par Baker le

¹ C'est en 1634, sous Louis XIII, qu'on commença à adopter en France le méridien de *l'île de Fer* comme origine des longitudes.

14 Mars 1864, qui le nomma *lac Albert Nyansa*. Ces sources du Nil diffèrent de celles indiquées par le géographe flamand par deux points : — les lacs sont situés à environ 10° plus au Nord qu'il ne les suppose, et cette circonstance justifie la correction qu'il avait déjà cru devoir faire au tracé d'Ortelius ; — puis au lieu de déboucher séparément des deux lacs, on voit le Nil se former dans le lac Oriental, puis se déverser dans le lac Occidental, d'où il sort en formant le *Nil Blanc* (Bahr-el-Abiad) vers le 10° degré de latitude. Aux environs du port de *Meshra-el-Reh*, où s'opèrent les chargements d'ivoire que les traitants expédient vers la Basse-Égypte, et du *lac No*, le Nil Blanc reçoit deux affluents principaux : à gauche, le *fleuve des Gazelles* (Bahr-el-Ghazal) et à droite le *Sobat*. Ce point de jonction offre beaucoup d'analogie avec celui indiqué sur les cartes anciennes par la position de *Chadastan*, où l'on voit également concourir trois cours d'eau. Le voyageur ancien s'est seulement trompé de latitude, et a commis l'erreur (partagée d'ailleurs à une époque récente par des voyageurs modernes) de considérer le *fleuve des Gazelles* comme un défluent du *Mwutan*. Plus bas vers le 16°, le Nil reçoit à *Khartoum*, comme affluent de droite, le *Nil Bleu* (Bahr-el-Azrak) ; ce point ne diffère guère de celui indiqué à 11° sur la carte ancienne par *Chilcut* ¹ où le Nil recevrait, d'après Hondius, le *Tagazi*. Plus bas encore, nous trouvons un second affluent de droite à *Berber*, vers le 19°, désigné sur les cartes modernes, par le nom de *Tacazé* ou *Atbara* ; les nombreux affluents du *Tagazi* ancien indiquent déjà une certaine connaissance de ce dernier. Au delà de *Méroé*, les deux tracés n'offrent plus guère de différence notable que le *fleuve de Nubie*, qu'il faut définitivement effacer du dessin ; déjà Hondius semble avoir des doutes sur son existence,

¹ Lorsqu'on tient compte de la difficulté de reproduire les noms adoptés par les indigènes, *Chilcut* ou *Kilcut* et *Khartoum* ont de singulières analogies linguistiques. Il en est de même de *Tagazi* et *Tacazé*.

en indiquant qu'il ne le reproduit que d'après Ptolémée. Cette observation est remarquable , car fort peu de voyageurs dans les temps modernes ont dépassé la cataracte de Syène avant l'Anglais Bruce, qui le premier atteignit le Nil Bleu à Khar-toum au siècle dernier.

Ces analogies ne sont pas les seules qu'on puisse constater.

L'erreur qui porta Hondius et ses contemporains à placer le lac *Ukerewe* (ou *Zestan*), 10° trop au Nord, trouve son explication toute naturelle. Le 16 Septembre 1859, le Docteur Livingstone constatait l'existence à 10° plus bas que le *Victoria*, d'un vaste lac au bord duquel vivait la tribu des *Maravi*, qu'il nomma le lac *Nyassa* (*Nyassa* ou *Nyansa* signifie dans le langage des indigènes *grande eau*), mais qu'il serait préférable, comme le remarque Mr Vivien de St Martin, de nommer *Maravi Nyassa*, ainsi qu'on le voit sur quelques cartes anciennes. Il reconnut que ce lac débouche par la rivière du *Chiré* dans le *Zambèse*, à peu de distance de l'incomparable cataracte de *Mosiralunga* (fumée tonnante) dont la hauteur de chute est de plus de 450 mètres. — N'est-il pas naturel d'admettre que les premiers voyageurs, trompés par cette appellation commune de *Nyansa* adoptée par les indigènes, aient pu confondre en un seul lac l'*Ukerewe* et le *Maravi*, et l'aient placé à une latitude moyenne entre les deux ? Que par suite de cette première erreur, ils lui attribuent aussi deux débouchés : l'un le Nil, l'autre ce cours d'eau qu'Hondius fait sortir à *Quiloo* sous forme de cascades, tandis qu'il faut le placer 10 degrés plus bas vers *Quilimane* ? L'erreur des anciens géographes s'explique d'autant mieux qu'en effet, on voit sur la carte moderne de Stieler, au Nord de *Quiloo* (*Kilwa*) une petite rivière, la *Ruaha*, qui traverse une gorge de montagnes fort comparable à celle du débouché du *Zestan* admis par Hondius.

L'hypothèse de Hondius, qui supposait au *Zestan* deux orifices d'écoulement, était physiquement impossible ; l'un aurait naturellement suffi pour tarir l'autre. Avec quelque réflexion

il eût pu constater que ce prétendu *Zestan* devait en réalité se composer de deux lacs distincts, tels que l'*Uherewe* et le *Marari*. Il devait en être de même du lac *Zaire* qui, suivant Hondius, donne naissance à la fois au *Nil*, par lequel il se déverse dans la Méditerranée et au *Zaire* (ou *Congo*) par lequel il se déverse dans l'Océan Atlantique. En effet, le 13 Février 1858, Speke et Burton ont découvert au Sud du *Mutlan* un nouveau lac indépendant de celui-ci, le *Tanganika* (ou *Tanganyika*).

Livingstone, en visitant les abords du *Tanganika* à la recherche de son débouché, découvre la petite rivière du *Tschambézé* qui coule dans le lac *Bangweolo* ; trompé par l'analogie des noms, il est tenté d'abord de la considérer comme la source du *Zambèse* et d'en faire le défluent du *Tanganika*. Ce n'est que plus tard qu'un examen plus complet lui fait reconnaître que le *Zambèse*, qui prend naissance dans le petit lac *Dilolo*, est complètement indépendant du *Tanganika*. Les voyageurs qui ont renseigné Ortelius ont été sans doute le jouet d'une erreur semblable, lorsqu'ils ont fait défluer le *Zuamana* (*Zambèse*) du lac *Zèbre*. Hondius en donnant à cette rivière une source indépendante dans les *Montagnes de la Lune*, a déjà corrigé cette erreur.

Cameron, en visitant le *Tanganika*, découvre le 4 Mai 1874 l'émissaire de ce lac tant cherché par Livingstone. Il reconnaît l'existence du *Loukougá* (ou *Loukogo*), qui reçoit les eaux du *Loualaba*, nom nouveau que prend le *Tschambézé*, après avoir traversé les lacs *Bangweolo*, *Mœro* et *Kamolondo*. L'hostilité des tribus nègres empêche Livingstone et Cameron de suivre en aval de *Nyangwe*, le fleuve formé par la jonction du *Loualaba* et du *Loukougá* ; Cameron n'hésite cependant pas à le considérer comme l'origine du *Congo* dont le cours depuis la mer n'a été jusqu'ici remonté que jusqu'aux cataractes de *Yalali*. Il faut en effet un réservoir d'eau aussi considérable que le *Tanganika* pour concevoir la masse d'eau qui s'écoule à l'embouchure du *Congo* ; sa largeur est de plus de 10 kilomètres, sa profondeur de plus de 400 mètres et l'on

se fera une idée de sa vitesse par ce fait, constaté par tous les navigateurs , que l'influence de son courant se fait sentir à plus de 100 kilomètres en mer et qu'à 25 kilomètres de la côte , ses eaux ne sont pas encore confondues avec celles de la mer et conservent la saveur douce. On estime son débit à 51 mille mètres cubes par seconde. Les enseignements de l'histoire viennent dans ce cas à l'appui des observations des physiciens , puisque les cartes anciennes nous montrent le *Zaire (Congo)* défluant du lac occidental.

Les voyageurs qui ont parcouru la contrée traversée par le *Leualaba* , dans laquelle se trouvent les lacs *Bangwealo* , *Moero* , *Kamolondo* la décrivent comme excessivement humide. Livingstone la compare à „ *une éponge constamment imbibée d'eau* „ Jusqu'ici la région à l'ouest de celle-ci n'a pas été visitée et l'on est porté à y supposer l'existence d'autres lacs, encore inconnus. Cameron affirme même que pendant la saison des pluies, en Novembre, une communication est établie par les lacs entre le Congo et le Zambèse, communication qu'un canal de 20 à 30 milles de longueur creusé en pays plat suffirait pour rendre permanente. Ici encore les enseignements de l'histoire confirment cette prévision : la carte d'Ortelius confondant en un lac unique les sources du *Congo* , du *Nil* , du *Zambèse* (*Zuamana*), qu'il place à 10° plus à l'Ouest que le *Tanganika*, semble indiquer que les voyageurs anciens avaient fait connaître déjà l'existence de grandes masses d'eau sur ce point¹.

¹ La carte de Hondius (0^m,49 sur 0^m,33) dont il est question dans cette notice, a été reproduite à plus grande échelle en 1644, par G. Blaeu avec le titre : *Nova Africæ geographica et hydrographica descriptio*. Les archives d'Anvers en possèdent un bel exemplaire, entouré d'une légende en français, flamand et latin. Elle est renfermée dans un cadre de 1^m,75 sur 1^m,20 (1^m,15 sur 0^m,80 pour la carte). L'éditeur est Pierre Verbiest, d'Anvers, ce qui justifie l'opinion qui nous fait considérer cette carte comme *Flamande*.

LA TRAITE DES NÈGRES

par M. le Dr Louis DELGEUR.

L'Europe entière a applaudi avec enthousiasme à l'idée généreuse de notre Roi, de former une sainte alliance pour conquérir l'Afrique à la civilisation en travaillant à y détruire la lèpre de l'esclavage et à mettre fin à la vente de l'homme par l'homme.

Trop longtemps les nations civilisées de l'Europe ont favorisé cet usage barbare et contribué à le développer en se livrant elles-mêmes au commerce des esclaves.

Aujourd'hui, grâce à Dieu et aux nobles efforts des Granville Sharp, des Wilberforce et de tant d'autres hommes généreux, cet infâme trafic est interdit par les lois et, si malheureusement quelques misérables s'y livrent encore, ils savent que c'est au prix des châtimens les plus sévères.

L'esclavage lui-même, dont je n'ai pas à m'occuper en ce moment, est aboli dans presque toutes les contrées où dominent les Européens, et avant un an d'ici, il aura cessé d'exister partout où flotte le drapeau d'une nation chrétienne.

J'ai cru qu'une rapide histoire du hideux commerce qu'on appelle la traite des Nègres, et quelques détails sur son abolition pourraient vous intéresser. Cette histoire est peu connue et mérite de l'être, elle montre jusqu'à quel point de

barbarie la passion et la soif de l'or peuvent pousser le cœur des hommes et leur faire oublier les plus simples notions de l'équité et de la justice.

C'est à tort que l'on prétend généralement que les Portugais ont été le premier peuple qui ait fait la traite des Nègres. L'histoire nous apprend que cet infâme commerce existait en Afrique bien longtemps avant les expéditions portugaises.

Du temps des Califes il y avait déjà des esclaves nègres à Bagdad, et des voyageurs arabes en trouvèrent jusque dans l'Inde dès le IX^{me} siècle. Trois cents ans plus tard, Benjamin de Tudèle, célèbre voyageur juif qui parcourut une partie du monde connu, parle déjà des chasses d'hommes qui se pratiquaient de son temps dans les régions du Haut Nil.

En outre, à l'époque des premières découvertes portugaises, les tribus nomades du Sahara avaient depuis longtemps l'habitude de réduire en esclavage les malheureux noirs qu'ils allaient enlever dans le Soudan et venaient vendre aux habitants des côtes de la Méditerranée.

En effet, le commerce régulier des esclaves a existé en Afrique de temps immémorial. Il y était entré dans les mœurs et consacré par les lois et les coutumes. Partout, sur les côtes et dans l'intérieur, il y avait à des époques fixes des marchés où les différentes peuplades venaient échanger leur marchandise humaine contre les produits du sol et de l'industrie.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'année où les Européens commencèrent à se livrer à ce commerce. Suivant les uns, ce fut en 1434 que le navigateur portugais Alonzo Gonzalez exposa, pour la première fois, en vente à Lisbonne un certain nombre de Nègres qu'il avait enlevés de force près du cap Blanc, au sud du cap Bogador.

D'autres prétendent que ce fut en 1442 et disent qu'il avait échangé ces noirs contre des Maures qu'il avait

fait prisonniers de guerre dans les mêmes parages.

Quoi qu'il en soit , les Espagnols imitèrent bientôt l'exemple de leurs voisins ; le nombre d'esclaves nègres augmenta rapidement dans la péninsule et même on y établit des marchés annuels de ce bétail humain.

On s'étonnera peut-être de voir renaître l'esclavage dans des pays chrétiens peu après qu'il avait disparu du reste de l'Europe. Mais ce fait paraîtra moins étrange si l'on réfléchit que les Maures ont été maîtres de l'Espagne durant de longs siècles , et que leur influence n'y a pas encore entièrement disparu aujourd'hui ; à plus forte raison y régnait-elle encore il y a trois ou quatre cents ans. Or le Koran , bien qu'il interdise de réduire en servitude les Musulmans et qu'il recommande l'affranchissement des esclaves comme une œuvre agréable à Dieu , ne condamne nulle part le principe même de l'esclavage ; aussi cette plaie a-t-elle toujours régné chez les sectateurs de Mahomet et est-elle une des bases de la société musulmane.

Le christianisme au contraire , enseignant que Dieu ne connaît ni juifs ni gentils, ni grecs ni barbares, mais que tous les hommes sont égaux , a proclamé en principe l'injustice de l'esclavage , et , s'il ne l'a pas aboli immédiatement , il est parvenu à user peu à peu et à faire disparaître graduellement une institution aussi vieille que le monde.

Aussi l'Église ne manqua-t-elle point de protester contre les agissements des Espagnols et des Portugais. Déjà en 1436 , Eugène IV avait interdit , sous peine d'excommunication, de réduire en esclavage les habitants des Canaries ; le 7 Octobre 1462 , Pie II fulmina un bref contre les Portugais qui emmenaient en servitude les néophytes de la Guinée ; en 1476 , Sixte IV renouvela les mêmes défenses et, en 1557 , Paul III déclara que c'était une invention du démon que d'affirmer que les Indiens et les autres peuples peuvent être réduits en servitude, mais que tous, même ceux qui ne sont pas baptisés, doivent jouir de leur liberté et de la

propriété de leurs biens. ¹ Au siècle suivant, le 22 Avril 1629, Urbain VIII renouvela les déclarations de ses prédécesseurs et interdit de priver ces peuples de leur liberté, et de les enlever à leur patrie, à leurs femmes et à leurs enfants.

Mais rien n'y fit. L'intérêt l'emporta et, comme toujours, on trouva les meilleures raisons pour ne pas obéir à la voix du chef de l'Eglise : les philosophes prouvaient par Aristote que les Nègres étaient d'une race inférieure à la nôtre et qu'il y avait des peuples nés pour la servitude, et des théologiens prétendaient que Cham et ses descendants, les Africains, y étaient prédestinés par suite de la malédiction de Noé; les politiques déclaraient que les Nègres achetés à la côte étaient des criminels destinés au supplice et dont les chefs aimaient mieux tirer profit en les vendant; enfin les savants affirmaient que les Nègres devaient être bien plus heureux dans nos climats tempérés que sous le soleil brûlant de l'Ethiopie. On persuada à Ferdinand et Isabelle que l'esclavage des Nègres était un moyen de les attirer à la vraie foi et ces princes si pieux finirent par autoriser ce qui n'avait été jusqu'alors qu'une espèce de contrebande tolérée.

Les esclaves noirs servaient comme domestiques ou étaient employés aux travaux des champs et spécialement à la culture de la canne à sucre; il y en avait aussi un grand nombre dans les plantations des nouvelles colonies établies dans les îles africaines.

A peine l'Amérique avait-elle été découverte, que, malgré la défense expresse du gouvernement, les Espagnols y

¹ *Ipsius humani generis æmulus... quosdam suos satellites commovit qui Indos et alias gentes uti bruta animalia ad nostra obsequia redigendos esse passim asserere praesumant et eos in servitutem redigunt... Nos igitur.. praedictos Indos et omnes alias gentes, licet extra fidem Christi existant, sua libertate et dominio hujusmodi uti et potiri et gaudere libere et licite posse, nec in servitutem redigi debere, ac quicquid secus fieri contigerit, irritum et inane auctoritate apostolica per praesentes litteras decernimus et declaramus.*

transportèrent des Nègres pour cultiver la terre. Comme on le sait, les malheureux indigènes dépérissaient sous la tyrannie de leurs nouveaux maîtres, les Nègres au contraire prospéraient. „ A moins qu'on ne les pendre, dit un historien contemporain ¹, ils ne meurent jamais, ils poussent „ comme des orangers.

Il n'est donc pas étonnant que les colons aient sollicité avec instance l'autorisation d'introduire des Nègres dans les Indes Occidentales. Las Casas appuya leur demande, il y voyait un moyen de soulager les naturels au bien-être desquels il avait consacré son existence; il ne pouvait prévoir les trois siècles d'horreur qui devaient résulter de ce conseil funeste.

En 1517, Charles Quint consentit à la demande des colons. Il accorda pour une grosse somme d'argent à des navigateurs flamands (je regrette de devoir le dire) le privilège d'introduire annuellement en Amérique 4000 esclaves africains. C'est ce traité qui convertit en commerce légal et réputé honnête, ce trafic infâme indigne des hommes et des chrétiens. ²

¹ Herrera.

² Cette sorte de convention réglant la vente de chair humaine est connue sous le nom d'*asiento*. Nous croyons faire plaisir au lecteur en résumant ici, en note, l'histoire du commerce des noirs en Espagne, d'après A. Cochin. (*Abolition de l'Esclavage*, tom II. p. 281 et suiv.)

Depuis l'an 1532 où cessa le monopole des Flamands, le gouvernement limita considérablement l'introduction des Nègres dans les colonies. Elle cessa même légalement en 1580, mais bientôt les besoins du trésor, occasionnés surtout par les dépenses pour l'invincible *armada*, forcèrent Philippe II à céder l'*asiento* aux Génois pour une somme considérable.

Plus tard, de 1595 à 1600, on trouve pour fermier de ce commerce Gomez Reinel. Le Portugais Rodriguez Coutinho, gouverneur d'Angola, l'affirma ensuite pour neuf années; il s'engagea à fournir 4250 esclaves par an pour une rente de 162000 ducats; sa mort arrivée en 1603, fit passer le contrat à son frère Gonzales Vaes Coutinho. En 1615, la concession fut accordée pour huit ans à Antonio Fernandez Delvas, qui dut livrer annuellement 3500 esclaves pour 115000 ducats l'an. Manuel Rodriguez, qui obtint l'*asiento* en 1623, s'obligea à payer pendant huit ans 3000 ducats de plus pour le même nombre d'esclaves. En

Le troisième peuple de l'Europe qui se livra régulièrement et d'une manière systématique au commerce de chair humaine furent les Anglais.

Comme, à cette époque, ils n'avaient point encore de colo-

1631, Christobal Mendez de Sossa et Melchior Gomez Anzil, qui contractèrent également pour huit ans, s'engagèrent à introduire dans les colonies 2500 Nègres et à payer au roi 90000 ducats chaque année.

Après eux la guerre interrompit, non le commerce des esclaves, mais les asientos jusqu'en 1662. Cette année, nous trouvons Domingo Fullo et Ambrosio Lomelin pour neuf ans (24500 esclaves pour 21,000,000 piastres.) Après eux viennent, en 1674, Antonio Garcia et D. Sebastien de Silicos, mais leur contrat fut rompu faute d'exécution. Un autre fut alors conclu, en 1676, pour cinq ans avec le consulat de Séville, qui offrit de payer 1125000 piastres par an et 1200000 piastres de prime.

Ensuite, en 1682, ce furent D. Juan Barrozzo del Paso et D. Nicolas Porcio de Cadix pour 1125000 piastres ; après eux vint le Hollandais D. Balthasar Coimans, puis en 1692, D. Bernardo Francisco Marino de Guzman, à Venezuela, pour cinq ans, et moyennant 2125000 *escudos de plata*, enfin, de 1696 à 1701, la Compagnie Portugaise de Lisbonne. Celle-ci s'obligeait à fournir dix mille tonnes de Nègres (*dies mil toneladas de negros*) mais elle occasionna tant de scandales et de difficultés que son contrat fut mis à néant par une convention conclue à Lisbonne entre les deux gouvernements.

Après le traité avec le Portugal, vient un traité avec la France. Les deux rois stipulent que pendant dix ans, de 1702 à 1712, le monopole appartiendra à la Compagnie royale de Guinée, représentée par le gouverneur de St Domingue. Elle se charge de l'introduction des esclaves nègres dans les Indes Occidentales appartenant à S. M. C. afin de procurer par ce moyen un louable, pur, mutuel et réciproque avantage (*una loable, pura, mutua y reciproca utilidad*) à Leurs Majestés et à leurs sujets ; elle fournira en dix ans 48000 *piezas de Indias* des deux sexes et de tout âge, soit 4800 Nègres par an.

Pour chaque Nègre la Compagnie payera $33\frac{1}{3}$ écus, chaque écu valant 3 livres tournois.

Lorsque ce traité prit fin, l'Angleterre obtint que le monopole lui fut concédé pour 30 ans (1713 à 1743). S. M. Britannique se chargeait d'introduire dans l'Amérique espagnole 144000 pièces d'Inde, etc. soit 4800 par an moyennant $33\frac{1}{3}$ piastres par tête. Les conditions étaient à peu près les mêmes que celles du traité avec la France, mais les Anglais, plus habiles, obtinrent de plus grands avantages commerciaux, entre autres ils étaient autorisés à introduire plus de 4800 Nègres par an pendant les 25 premières années, en ne payant que $16\frac{2}{3}$ piastres par tête. L'Angleterre fit de tels profits à ce commerce que lorsqu'en 1743, l'Espagne refusa de renouveler le traité de l'asiento, elle faillit lui déclarer la guerre.

nies, ils n'avaient jusque là visité les côtes de l'Afrique Occidentale que pour y chercher la poudre d'or, l'ivoire et le poivre de Malaguettes. Mais bientôt les profits énormes réalisés par les marchands d'esclaves excitèrent leur cupidité et en 1554 le capitaine Garnish transporta en Angleterre quatre Nègres qu'il avait enlevés en Guinée avec l'or qu'ils lui apportaient à échanger.

Son exemple trouva de nombreux imitateurs et la reine Elisabeth défendit sous les peines les plus sévères " dans ce monde et dans l'autre " d'emmener des Nègres sans leur consentement. Cet ordre cependant resta lettre morte; en 1562, Sir John Hawkins équipa trois navires qui partirent pour la côte de Guinée et y saisirent de force une centaine de Nègres, qu'ils allèrent vendre dans les colonies espagnoles. Ces sortes d'expéditions se multiplièrent, le célèbre Drake lui-même y prit part et Elisabeth finit par les autoriser.

Les Français ne commencèrent à se livrer à la traite que dans la première moitié du dix-septième siècle, après qu'ils eurent établi des colonies dans les Indes Occidentales. C'est Louis XIII qui autorisa le commerce des Nègres; on lui avait persuadé que c'était le meilleur moyen de les arracher à l'idolâtrie.

C'est ce même prétexte de l'intérêt spirituel des esclaves et en outre l'utilité que les colonies pourraient retirer des métiers qu'ils apprendraient en Europe, qui porta, en 1716, le Régent à tolérer, en France même, des esclaves nègres. Presque aussitôt ils y affluèrent, la mode s'en mêla, il fut de bon ton d'avoir des domestiques noirs et Paris devint un véritable marché public d'esclaves; et cela dura près de cinquante ans, en plein dix-huitième siècle, car ce ne fut qu'en 1762 que Louis XV retira l'autorisation accordée par le Régent.

Mais ce ne furent pas seulement les nations que nous venons de nommer qui pratiquaient la traite des Nègres, tous les peuples maritimes y prirent part, surtout les Hol-

landais et les Danois ; même les habitants des États-Unis avaient à peine secoué le joug de l'Angleterre , qu'ils commencèrent à se livrer à ce commerce qui procurait des bénéfices énormes.

Dans les premiers temps, la traite des Nègres n'exerça point sur les populations africaines l'influence funeste qu'elle développa dans la suite. Sauf quelques marins qui, par exception, allaient saisir de force les paisibles habitants pour les vendre en Amérique, la généralité de ceux qui se livraient au commerce des noirs, y procédaient régulièrement ; ils se rendaient aux marchés établis un peu partout sur les côtes, et y achetaient les esclaves exposés parmi les autres marchandises.

Cependant la concurrence que venaient faire les marchands Européens aux acheteurs indigènes, fit renchérir la denrée humaine, et le besoin des travailleurs augmentant de plus en plus dans les colonies, la demande devint plus forte de jour en jour. C'est alors qu'on créa des marchés spéciaux où l'on ne vendait que des esclaves.

C'est aussi depuis ce moment que les chefs nègres ne se contentèrent plus de vendre des criminels et des prisonniers, mais qu'ils se mirent à faire la guerre uniquement pour se procurer des esclaves à vendre, et organisèrent dans ce but de véritables chasses à l'homme, dans lesquelles pour s'emparer d'une centaine de malheureux, on en immola un millier ; ces atrocités dépeuplèrent et rendirent désertes des contrées entières, où demeuraient auparavant des tribus heureuses et paisibles.

C'est ainsi qu'une première injustice en engendra d'autres, et plus tard ceux qui essayèrent de justifier la traite, ne rougirent pas de chercher une excuse à ce trafic inhumain dans les excès mêmes qu'il avait produits ou développés.

Les marchands qui fournissaient d'esclaves les marchés de la côte , ne procédaient pas tous de la même façon. Les

uns avaient jusqu'au centre de l'Afrique, des correspondants qui leur expédiaient cette marchandise, d'autres allaient eux-mêmes à l'intérieur, accompagnés d'hommes armés, et se la procuraient directement par achat, par violence ou par ruse; souvent ils séduisaient ces hommes naïfs et les entraînaient à la côte en excitant leur curiosité ou en leur offrant de l'eau-de-vie.

Ces malheureux arrivaient à la côte en longues files, portant sur la tête des marchandises et les provisions du voyage, et attachés par le cou à une longue perche qui s'appuyait sur l'épaule du précédent et les empêchait de s'écarter. Pour ceux qui se montraient récalcitrants, on leur liait les bras sur le dos d'une manière si cruelle que les courroies entraient dans la chair, et qu'arrivés à destination, ils avaient perdu l'usage de leurs bras pendant plusieurs jours. Un grand nombre succombait en route et blanchissait les chemins de leurs ossements.

La plupart des marchands faisaient le commerce pour leur propre compte; quelques-uns, les moins riches, étaient les agents des Européens: ceux-ci leur confiaient des marchandises et retenaient en otages leurs enfants ou d'autres membres de leur famille.

Là où il y avait des rivières navigables, les bâtiments négriers les remontaient et annonçaient leur arrivée par des coups de fusil ou le roulement du tambour; ailleurs les indigènes voyant passer un navire à l'horizon, allumaient de grands feux pour marquer qu'ils avaient des esclaves à vendre; mais dans ces endroits on avait peine à compléter sa cargaison, et l'on préférait généralement de se rendre à l'un des quarante ou cinquante marchés réguliers établis sur la côte, où l'on était sûr de trouver des esclaves par milliers.

Aussitôt après l'arrivée des navires, les agents rendaient compte de leurs opérations aux capitaines négriers et leur présentaient la marchandise qu'ils s'étaient procurée. Celle-ci

était examinée avec soin par le médecin du bord, qui visitait minutieusement et tâtait de tous les côtés les membres des malheureux noirs.

Cet examen rigoureux était rendu nécessaire par la friponnerie des marchands qui se servaient de toutes sortes de moyens pour donner aux esclaves vieux et infirmes l'air d'hommes jeunes et vigoureux. Mais si dans cet *honnête* commerce il fallait prendre les plus grandes précautions pour ne pas être trompé sur la qualité des marchandises mises en vente, rien n'autorisait les visiteurs à ces investigations abominables, à ces attouchements infâmes et contraires à toute pudeur auxquels ils se livraient d'ordinaire, surtout chez les pauvres négresses.

Souvent il arrivait que l'agent n'avait pas pu se procurer le nombre d'esclaves convenu ; en ce cas le négrier refusait d'ordinaire de reprendre ce qui restait des marchandises et menaçait d'emmener un ou plusieurs des otages qu'on lui avait donnés en garantie. Quand cela arrivait, le malheureux agent se voyait forcé d'aller emprunter aux autres négriers des esclaves en place desquels il laissait ses misérables parents à peine délivrés : ces pauvres gens passaient ainsi fréquemment plusieurs fois d'un navire à un autre et y contractaient souvent le scorbut et d'autres maladies qui les menaient quelquefois au tombeau.

Les négriers qui n'avaient point d'agents, s'adressaient aux courtiers en esclaves qu'on trouvait partout où il y avait des marchés. Chargés des intérêts des marchands, ils offraient les noirs à vendre et c'est avec eux que l'on convenait du prix, le marchand se réservant le droit de vérifier la valeur des objets présentés en échange de ses esclaves.

Quand le navire avait sa charge, un roulement de tambour annonçait aux agents et aux courtiers qu'on allait régler les comptes et procéder au paiement. Cette opération se passait rarement sans violentes querelles, vendeurs et acheteurs étant

également de mauvaise foi et cherchant à se tromper mutuellement.

Enfin après s'être bien injuriés et traités de voleurs, après avoir minutieusement débattu tous les postes du compte, on tombait d'accord et l'on payait, et le navire partait en emportant sa charge.

Dans les navires construits exprès pour ce trafic, les misérables esclaves gisaient enfermés et entassés sur les planches de l'entrepont, recevant l'air et la lumière par une ouverture fermée d'une grille. Généralement ils étaient enchaînés deux à deux la jambe gauche de l'un attachée à la jambe droite de l'autre; d'autres fois ils étaient enchaînés séparément et attachés par quarante ou cinquante à une longue chaîne ou à une grosse barre de fer qui reposait sur leurs jambes. Chaque Nègre avait au cou un plomb avec son numéro d'ordre et une cuiller. Deux fois le jour on leur donnait des fèves à moitié cuites, souvent gâtées et assaisonnées d'un peu de sel et de poivre de Cayenne; de temps en temps; mais rarement, ils recevaient un peu de riz ou des racines d'yams.

Il n'est donc pas étonnant que les maladies fomentées par le manque d'air et la mauvaise nourriture les assaillaient souvent, et qu'il fallait jeter à l'eau des centaines de cadavres. Survenait-il des calmes qui prolongeant le voyage, faisaient craindre le manque de vivres, les tempêtes se déchaînaient-elles avec fureur, on s'allégeait d'une partie de cette marchandise sans songer que c'étaient aussi des hommes ayant une âme immortelle, rachetée par le sang d'un Dieu. Souvent la petite vérole, que le Nègre ne contracte qu'après l'âge de quatorze ans, moisonnait la cargaison entière et le négociant se désolait d'avoir manqué son opération.

Dans les voyages favorables, les pertes s'élevaient d'ordinaire à 5 %, dans le cas contraire elles allaient à 10 % et quelquefois même à 30 %.

Aussitôt que le navire était arrivé à destination, les Nègres étaient lavés, nettoyés et soigneusement frottés d'huile de palme, pour leur assouplir les membres et donner à leur peau ce noir brillant qui passait pour un signe de santé et de vigueur.

La marchandise ainsi préparée était débarquée et des crieurs publics annonçaient la vente. Elle se faisait de trois manières : de la main à la main, à la crie, et par groupes. Les noirs que l'on n'était pas parvenu à vendre de la main à la main, étaient présentés aux enchères où passaient également les faibles et les infirmes. Ces derniers se donnaient ordinairement à vil prix et le plus souvent à des juifs ou à des médecins qui mettaient tout en œuvre pour les guérir et les fortifier et parvenaient ainsi à en faire plus tard d'assez grosses sommes d'argent.

La vente par groupes était la plus expéditive, mais aussi la plus hideuse. Les Nègres étaient réunis dans un enclos et leur vente annoncée ; à l'heure dite les portes s'ouvraient, les acheteurs se précipitaient dans l'enceinte, se jetaient sur les Nègres et faisaient tous leurs efforts pour s'emparer du plus grand nombre possible, en leur attachant au bras soit leur mouchoir, soit une corde marquée de leur nom.

Le choix fait, on débattait avec le marchand le prix de chaque esclave en particulier. D'autres fois le prix par tête avait été convenu d'avance et l'on n'avait plus qu'à compter.

Chaque acheteur emmenait immédiatement sa marchandise après avoir pris la précaution de la marquer d'un fer chaud aux initiales de son nom, pour la reconnaître au besoin.

Les nouveaux venus étaient mêlés aux anciens esclaves qui leur enseignaient le travail auquel ils étaient condamnés dorénavant. D'ordinaire on les y habituaient peu à peu ; on avait remarqué que si l'on exigeait un travail trop rude dès le principe, non seulement on nuisait à leur santé, mais que souvent on les poussait au désespoir et même au suicide. Dans quelques plantations, ils travaillaient à la

tâche et pouvaient se reposer la besogne finie ; dans d'autres, et ce n'étaient pas les moins nombreuses, on les forçait de travailler depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, avec un intervalle d'une ou deux heures, au milieu du jour.

Demi-nus, pauvrement nourris, entassés la nuit dans des tanières ou des cases malpropres, après avoir travaillé toute la journée au fond des mines, aux moulins à sucre, dans des ateliers malsains, sur le sol brûlant des plantations, abandonnés à l'ignorance et au concubinage, leur vie se consumait dans les plus pénibles travaux ; et pourtant ils n'abandonnaient pas leur gaité naturelle : dès qu'ils le pouvaient, ils s'amusaient à danser, à jouer aux dés, à faire de la musique ou à improviser des chansons.

Ces malheureux cependant qui cherchaient ainsi à oublier leurs peines, étaient entièrement livrés à l'arbitraire de leurs maîtres ; ceux-ci les traitaient bien ou mal selon leurs caprices. Pour les protéger un peu, Louis XIV publia en 1685 son fameux Code noir ; mais les colonies étaient loin et les planteurs puissants, aussi les articles de ce code qui étaient favorables aux Nègres ne furent-ils guère appliqués.

C'étaient surtout les Anglais qui se montraient impitoyables pour leurs esclaves, ils les traitaient de la manière la plus dure et leur appliquaient les punitions les plus cruelles. Non contents d'arracher à coups de fouet des lambeaux de chair à l'esclave paresseux ou coupable, souvent ils lui mettaient les pieds entre les cylindres du moulin à sucre et les lui faisaient broyer peu à peu. Les Hollandais, dit-on, n'étaient guère plus doux à leur égard.

Le célèbre historien anglais, Macaulay, dont le père avait été un des plus ardents abolitionnistes, constate ¹ que dans l'Amérique méridionale catholique les esclaves étaient beaucoup mieux traités que dans l'Amérique septentrionale protestante et que la séparation qui existait entre les Nègres et les

¹ *Hist. of England*, 1, p. 23.

blancs était infiniment moins prononcée ; aussi tous les auteurs sont d'accord pour dire que les Espagnols traitaient leurs noirs avec beaucoup d'humanité. Les Portugais également : au Brésil une loi ordonnait même d'instruire les Nègres dans la religion chrétienne aussitôt après leur arrivée , et une autre interdisait de prolonger leur esclavage au-delà de dix ans. Il est vrai que cette dernière loi ne fut jamais mise en vigueur et que l'autre ne fut exécutée que d'une manière dérisoire.

Si l'on excepte les Danois , les protestants laissaient en général leurs esclaves sans aucune notion religieuse. Les missionnaires catholiques au contraire faisaient tous leurs efforts pour leur donner des principes de religion. La plupart des maîtres cependant n'aimaient pas la conversion de leurs esclaves ; ils ne pouvaient plus alors les faire travailler les jours de fête , ni méconnaître absolument en eux le caractère de chrétiens.

Parmi ceux qui travaillèrent à soulager les souffrances des malheureux noirs , on ne peut passer sous silence le jésuite catalan Pierre Claver. En entrant dans la compagnie, il s'était lié par un vœu spécial au service des Nègres , et il ne cessa pas un seul instant de sa vie à se consacrer à leurs besoins.

Dès qu'un bâtiment négrier arrivait au port , Pierre Claver accourait avec du biscuit , de l'eau-de-vie et d'autres fortifiants et s'efforçait à consoler les malheureux noirs qui avaient été traités pis que des brutes pendant leur longue traversée : il leur annonçait que l'esclavage pourrait être pour eux un acheminement à une liberté céleste , il baptisait les enfants nés pendant le voyage , il secourait les malades, les nettoyait , les nourrissait , et il tâchait par ses bienfaits de s'insinuer dans ces âmes ulcérées par l'injustice et le désespoir ; il ne les abandonnait pas davantage, plus tard : il pénétrait dans leurs misérables gîtes et faisait entendre des paroles d'amour et de pardon à des gens accoutumés de n'entendre que des cris de menace et le sifflement du fouet.

Aussi l'Église considérant que Pierre Claver avait poussé jusqu'à l'héroïsme le dévouement pour les esclaves, n'a-t-elle pas hésité de le placer sur nos autels.

Vous aurez lu sans doute, comme moi, que c'est aux principes philosophiques du XVIII^e siècle que nous devons l'abolition de la traite.

Cela n'est pas tout à fait exact; les philosophes du siècle précédent n'étaient nullement d'accord sur ce commerce.

Tandis que Raynal et les encyclopédistes déclamaient contre l'esclavage sans chercher les moyens pour remédier au mal, que Montesquieu le déclarait contraire au droit civil et au droit naturel, Mably trouvait que les princes d'Europe devraient permettre à leurs sujets d'acheter des esclaves en Afrique pour cultiver la terre et travailler dans les fabriques, et Voltaire prenait une part de 5000 livres dans un bâtiment négrier et se félicitait d'avoir fait une *bonne affaire* en même temps qu'une bonne action.¹

Les Quakers de l'Amérique du Nord, suivant en cela leur doctrine de bienveillance universelle, donnèrent l'impulsion aux affranchissements des Nègres par des actes individuels. Déjà Fox et Penn avaient rendu la liberté à leurs esclaves; mais en 1751, tous les membres de la secte s'obligèrent à ne plus en avoir, rejetant de leur communion ceux qui en conserveraient dans leurs maisons.

Bientôt après John Woolman, Antoine Benezet et autres firent, à l'aide de la presse, une guerre active à la traite des Nègres dont le cri de délivrance commença à se faire entendre.

¹ Cantù, *Hist. Univ.* 1^e éd. Paris, 1847, tome XIII, p. 133. — Voltaire est d'ailleurs de l'opinion d'Aristote et dit, *Essai sur les mœurs* (Ch. xcvin) « On nous reproche le commerce des noirs; un peuple qui trafique de » ses enfants est encore plus condamnable que l'acheteur. Ce négoce » démontre notre supériorité. Celui qui se donne un maître était né » pour en avoir. »

Ces accents retentirent jusqu'en Europe. En 1773, Wilberforce, âgé de quatorze ans seulement, lança son premier manifeste contre la traite dans un journal de York. Devenu quelques années plus tard membre du Parlement, il présenta, en 1789, un bill pour l'abolition de la traite. Il ne réussit point, ce qui était à prévoir. Comme toujours en Angleterre, on procéda avec une sage lenteur dans cette importante question. Mais l'éveil était donné; Granville Sharp étudia trois ans les lois de son pays, pour extraire de cet amas indigeste des arguments tendant à faire interdire légalement le commerce des hommes. D'autres philanthropes également défendirent les idées de Wilberforce.

Mais l'intérêt résistait à la philanthropie comme il avait résisté à la religion. L'Angleterre employait à ce commerce plus de 120 navires et achetait annuellement environ 36,000 esclaves. Sur cette quantité un tiers était envoyé aux Indes occidentales, le reste revendu avec un bénéfice de 12 à 15 millions pour Bristol et Liverpool, et de 6 millions pour le Trésor. L'argument était sans réplique.

Aussi, lorsqu'à la suite d'une enquête ordonnée par le Conseil Privé, Pitt présenta le 9 Mai 1786 une motion pour abolir la traite, la Chambre des Communes écarta cette motion à une grande majorité; ni les motifs de religion et d'humanité présentés par Wilberforce, ni les considérations de haute politique développées par Pitt ne parvinrent à ébranler la Chambre. Elle se borna à adopter un bill présenté par Sir William Dolben, qui régla la traite et adoucit quelque peu le sort des noirs.

Cependant les adversaires de la traite ne perdirent pas courage. Ils fondèrent (1787) la *Société Africaine* destinée à propager leurs principes. Wilberforce ne cessa de reproduire dans le Parlement le bill d'abolition. Celui-ci passa, en 1792, dans la Chambre basse; mais la Chambre haute, qui n'aime pas les innovations, le rejeta. En 1796, le bill présenté de rechef par l'infatigable philanthrope ne parvint

pas même à réunir la majorité dans la Chambre des Communes.

Cet échec fut dû surtout aux excès commis par les esclaves révoltés de St Domingue. Dans cette colonie française, les hommes de couleur et les Nègres affranchis ayant vainement réclamé la liberté et l'égalité que l'on prônait avec tant de bruit dans la métropole, s'étaient mis en insurrection en 1791. La Convention y envoya deux commissaires pour rétablir l'ordre : ceux-ci s'empressèrent d'accorder la liberté aux esclaves qui se mirent à dévaster les plantations et à massacrer les colons sans distinction de couleur. Il en résulta une guerre terrible qui coûta peut-être plus de sang que la traite elle-même, et St Domingue fut perdue pour la France.

Cependant, en 1794, le Congrès de Washington prohiba l'importation des noirs dans la république et interdit, de la manière la plus absolue et sous les peines les plus sévères, aux citoyens américains de se livrer à la traite. De son côté, le roi de Danemark porta également un décret qui défendit l'introduction des Nègres dans les colonies danoises à dater du 1 Janvier 1804.

En Angleterre aussi les idées abolitionnistes firent leur chemin. Fox devenu ministre, déclara, le 6 Juin 1806, qu'il soutiendrait la liberté des Nègres ; et le 6 Février 1807, le bill pour l'abolition de la traite présentée pour la huitième fois, fut enfin voté par 114 voix contre 15, et la Chambre des Lords ne s'opposa plus à la mesure.

Le 1^r Janvier 1808 fut fixé pour faire cesser tout trafic de noirs par bâtimens anglais ; puis le 14 Mai 1811, 14 années de déportation et les travaux forcés furent décrétés contre quiconque s'y livrerait ; enfin le 31 mars 1824, George Canning assimila la traite à la piraterie.

Par un article séparé du traité de Paris du 30 Mars 1814, l'Angleterre et la France s'étaient engagées à réunir leurs efforts au Congrès de Vienne pour faire prononcer par tou-

tes les puissances chrétiennes l'abolition universelle et définitive de la traite des Nègres. Cette motion rencontra une adhésion chaleureuse dans le Congrès, qui reconnut solennellement, dans sa déclaration du 8 Février 1815, l'illégalité de la traite et promit de travailler à son abolition avec tout le zèle et toute la persévérance que mérite une si belle cause.

Deux années plus tard, Clarkson, qui avait fait de la liberté des noirs le but de son existence, se rendit au Congrès d'Aix-la-Chapelle pour intéresser l'empereur Alexandre à ses malheureux protégés : on discuta beaucoup, mais on ne vint à aucune conclusion. Il en fut de même au Congrès de Vérone en 1822, qui se contenta d'accentuer la déclaration du 8 Février 1815.

On aurait peut-être pu désirer davantage. Mais, en tout cas, un grand pas était fait, l'Europe entière avait reconnu le principe, il ne s'agissait plus maintenant que de chercher les moyens de l'appliquer.

L'Angleterre qui, au dix-huitième siècle, avait tenu le premier rang parmi les nations se livrant à la traite ¹, a mis de nos jours le zèle le plus louable à la faire cesser

¹ Dans la première moitié du XVIII^e siècle, la traite enlevait en moyenne 104,000 esclaves à l'Afrique Occidentale :

Les Anglais en transportaient	60,000
Les Français	24,000
Les Hollandais	8,000
Les Danois	2,000

Vers 1788, l'exportation des noirs n'était plus que de 74,000, dont :

Les Anglais transportaient	36,000
Les Français	18,000
Les Portugais	12,000
Les Hollandais	4,000
Les Danois	2,000
Les Américains	2,000

Les navires négriers portant pavillon anglais, montaient :

En 1787 à 26 de Londres, 22 de Bristol, 73 de Liverpool, ensemble	121
1798 " 18 " 3 " 143 " "	164
1804 " 18 " 3 " 126 " "	147

partout. Par vingt-trois traités, conclus en moins de trente ans, elle est parvenue à décider presque toutes les nations civilisées à interdire ce commerce.

Bien que toutes les nations maritimes aient successivement prohibé la traite, elle a continué longtemps encore malgré la surveillance sévère des escadres anglaises, et je n'oserais pas affirmer que des navires Européens ne s'y livrent plus, même encore aujourd'hui.

Si autrefois les négriers restaient souvent des mois avant d'avoir complété leurs cargaisons, dans les derniers temps, traqués qu'on était par les croiseurs, il s'agissait de faire vite, et 24 heures, souvent une seule nuit, suffisait pour embarquer sa charge. — Autrefois le négrier était sûr de rencontrer sa marchandise, un peu partout; dans les derniers temps, ce n'était que sur quelques points où se trouvaient de grandes loges appelées *barracouns*, dans lesquelles on entassait les Nègres en attendant les acheteurs.

Ces *barracouns* sont très-éloignés les uns des autres et changent souvent de place pour dépister les croiseurs. Aussi maint négrier échappait à la surveillance de ceux-ci; mais le profit que procure ce trafic est tel que pour faire une bonne affaire, il suffit qu'un seul navire arrive sur quatre.

Les croisières ne suffisant donc pas, on a dû chercher d'autres moyens. Le gouvernement anglais a conclu jusqu'à 63 traités avec les petits rois nègres de la côte pour qu'ils empêchent l'exportation de chair humaine, et a envoyé à l'intérieur des missions pour le même objet; mais surtout il a insisté chez toutes les nations qui possèdent des esclaves pour qu'elles abolissent la servitude; en effet celle-ci étant supprimée, la traite n'aura plus sa raison d'être et disparaîtra d'elle-même.

L'Angleterre elle-même a donné l'exemple. Après avoir successivement porté plusieurs lois pour adoucir et améliorer le sort des esclaves et les préparer à la dignité d'hommes libres en les élevant à l'instruction, à la religion

et à la famille, le Parlement vota , le 15 Août 1833 , sur la proposition de lord Stanley, un bill rendant la liberté à tous les esclaves des possessions britanniques à dater du 1 Août 1834 ; pour les accoutumer à leur nouvel état, ils devaient néanmoins encore rester au service de leurs maîtres pendant sept ans.

Le gouvernement accorda aux propriétaires une indemnité de vingt millions de livres sterling. C'est peut-être la plus forte somme que l'on ait jamais payée pour concilier les droits de la propriété et ceux de la justice.

En 1846, la diète suédoise accorda au gouvernement une somme annuelle de 9000 rixdalers , pour racheter les 539 esclaves qui se trouvaient dans l'île de St- Barthélemi.

La même année, la Chambre danoise demanda l'abolition de l'esclavage, et un décret du roi Christiern VIII, en date du 28 Juillet 1847 , décida que tous les esclaves des colonies danoises seraient libres après un apprentissage de douze ans ; mais par suite de la révolution de Février qui survint peu après, le gouverneur de St^e Croix se vit dans l'obligation de proclamer la liberté immédiate des esclaves dès le 3 Juillet 1848.

Déjà à la fin du dernier siècle, la Convention avait aboli l'esclavage par son décret du 16 Pluviôse an II (4 Février 1794); mais cette émancipation subite , loin de faire le bonheur des noirs , n'avait produit que des ruines, aussi le sénatus-consulte du 19 Floréal an X (9 Mai 1802), qui rétablit l'ancien ordre des choses, fut-il accueilli avec faveur dans les colonies.

Après 1815 et surtout sous le règne de Louis-Philippe , le gouvernement français fit plusieurs lois et réglemens pour améliorer le sort des noirs et les préparer peu à peu à la liberté. Survint la révolution de Février, et dès le 4 Mars, le gouvernement provisoire proclama l'abolition immédiate de tous les esclaves dans toutes les contrées appartenant à la République française. Une loi votée le 30 Avril 1849 accorda une indemnité de fr. 6,000,000 aux anciens propriétaires.

Les Pays-Bas ont supprimé également l'esclavage dans leurs colonies : en 1860 dans les Indes orientales , en 1863 dans la Guyane et aux Antilles. L'indemnité payée aux propriétaires varie d'après l'âge de l'esclave , et la loi a eu soin en outre , d'établir un patronage pour les Nègres affranchis.

Personne n'ignore que pendant la guerre de sécession qui désola si longtemps les États-Unis , le président Lincoln lança, le 1^r Janvier 1863, une proclamation déclarant libres à jamais tous les esclaves dans les États rebelles. Des scrupules constitutionnels l'empêchèrent d'étendre cette mesure aux autres États.

Cependant un amendement à la constitution , prohibant l'esclavage dans toute l'Union, fut déposé au Sénat et adopté le 8 Avril 1864 ; sur la proposition de M. Ashly, la Chambre des Représentants ratifia cette décision par 115 voix contre 57, le 31 Janvier 1865.

Mais pour devenir une loi générale de la République, une loi constitutionnelle doit réunir l'assentiment des législatures des trois quarts au moins des États de l'Union. Elles s'occupèrent immédiatement de la nouvelle loi, et aussitôt que la majorité constitutionnelle lui fut acquise, le secrétaire d'État M. W. H. Stewart publia, le 18 Décembre 1865, le décret d'abolition.

Les nouvelles républiques espagnoles de l'Amérique du Sud avaient supprimé l'esclavage presque aussitôt après s'être séparées de la mère-patrie. L'Espagne et le Portugal ont tardé plus longtemps et jusqu'à présent il n'a pas encore entièrement disparu dans leurs possessions , non plus qu'au Brésil.

Dans ce dernier pays, une loi de 1871 a réglé tout ce qui se rapporte à l'esclavage. Elle déclare libre tout enfant qui naîtra d'une mère esclave , et tout esclave non recensé ou pour lequel son maître aurait négligé de payer la capitulation ; en outre elle porte au budget une somme annuelle de 1,000,000 *milreis* (plus de frs. 6,600,000) pour le rachat des

Nègres , et favorise de toutes manières les sociétés établies dans ce but.

D'après les dernières nouvelles, cette loi a déjà produit d'excellents effets ; une décroissance sensible se manifeste dans le nombre des esclaves et l'on peut espérer que , dans peu d'années , l'esclavage aura graduellement disparu dans le vaste empire de l'Amérique du Sud.

Ajoutons qu'au Brésil, aussi bien que dans les républiques espagnoles de l'Amérique du Sud, les Nègres émancipés et les hommes de couleur jouissent en droit et en fait, des mêmes faveurs et privilèges que les blancs. La loi ni les usages ne font entre eux aucune différence ; on sait qu'il en est tout autrement dans les États-Unis.

Après la révolution de 1869 , le ministère espagnol soumit aux Cortès une loi qui a une grande analogie avec celle du Brésil que nous venons d'esquisser. Les Cortès l'adoptèrent après avoir repoussé, par 78 voix contre 48, une proposition de M. Castelar tendant à abolir radicalement l'esclavage. (20 Juin 1870.)

Le Portugal a procédé autrement. Par cinq ou six lois différentes , publiées en 1854 et 1856 , il a successivement émancipe diverses catégories d'esclaves, et accordé la liberté complète aux Nègres de quelques-unes de ses possessions. L'esclavage existe encore dans trois colonies portugaises : les îles du golfe de Guinée, la majeure partie du pays d'Angola et le Mozambique ; mais il n'y durera plus longtemps : une nouvelle loi a décrété qu'il y sera également aboli à dater de l'année prochaine 1878.

Ce n'est pas seulement vers les colonies européennes que se faisait la traite. Elle se faisait et elle se fait encore vers les pays musulmans où l'esclavage n'a jamais cessé d'exister. Il y a au moins quatre ou cinq contrées où l'on importe encore annuellement des milliers d'esclaves nègres : Madagascar, l'Arabie, la Perse, l'Égypte et la Turquie. Il

est vrai que dans ces deux derniers pays l'esclavage est prohibé par la loi depuis 1860 ; mais chacun sait comment , avec un *bakschisch*, on tourne la loi ; aussi est-elle purement nominale et j'ai visité moi-même , il n'y a pas trois ans , un marché d'esclaves au bazar de Damas , et à Top-hané , à Constantinople , les marchands de chair humaine exercent leur commerce au vu et au su de tout le monde , à quelques pas du palais du Sultan. C'est que les mœurs , appuyées sur la tradition et la religion , sont plus fortes que les réglemens publiés pour la satisfaction de l'Europe.

On évalue de 80 à 90,000 le nombre des esclaves noirs conduits chaque année sur les marchés du Maroc, de Tripoli, d'Égypte , de Turquie et d'Arabie.

La moitié en est amenée par les caravanes parties du Soudan et qui traversent le désert , l'autre moitié , par des navires arabes qui vont s'approvisionner sur la côte N. E. de l'Afrique. Il n'y a que quelques jours, j'ai lu dans une revue géographique, qu'un navire chargé d'esclaves nègres et descendu du Zambèze , avait échappé aux croiseurs anglais et s'était dirigé vers Madagascar.

Je crois inutile de redire ici la manière barbare et cruelle dont ces malheureux noirs sont enlevés à leurs foyers et traînés à la côte ; le lamentable récit de toutes ces horreurs , tracé par la plume éloquente de Livingstone , est présent à la mémoire de tous.

C'est à ces abominations que le cœur généreux de notre Roi a voulu mettre un terme. C'est pour parvenir à supprimer cet infâme commerce qu'il a invoqué l'aide de tous les peuples civilisés.

Successeur de Godefroid de Bouillon , Léopold II s'est mis à la tête d'une nouvelle croisade : les forces réunies de la Chrétienté ont vaincu les musulmans, les efforts réunis du monde civilisé vaincront la barbarie africaine, j'en ai la ferme conviction.

Peut-être faudra-t-il de longues années avant de triompher,

on ne guérit pas en un jour une maladie invétérée depuis des siècles ; mais n'importe, nos fils jouiront du fruit de la victoire !

Que la réussite soit éloignée ou prochaine, dans tous les cas, la noble tentative du Roi ne peut manquer de procurer à la Belgique d'immenses avantages moraux et matériels , nous en avons pour garant la parole de l'éternelle vérité :
" Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et le
„ reste vous sera donné de surcroît ! „

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

1. *Compte-rendu de la séance du 17 Novembre 1876*, de la Société Impériale russe de géographie à St Pétersbourg ;
Renferme des détails sur la seconde expédition de Mikloukho-Maklaï dans la Nouvelle Guinée et l'indication d'autres travaux remarquables.
2. *Erster und Zweiter Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft in Hamburg*, par M. L. FRIEDERICHSEN , 1^{er} secrétaire ;
Le nombre des membres, qui était la première année de 228, a augmenté la seconde année à 331.— Parmi les travaux insérés dans les deux volumes, nous remarquons entre autres des communications sur les expéditions arctiques, par M^r Koldewey ; des conférences de M. Heyne, sur le Japon, de M. Bastian, sur l'Afrique, de M. Schück, sur les routes de l'océan (avec deux cartes), sur les Italiens en pays étrangers, de M. le commandeur C. Negri, etc. etc.
3. *De wetenschappelijke expeditie naar Midden-Sumatra*, par M. le lieutenant-colonel W. F. VERSTEEG ;
4. *Het zenden eener wetenschappelijke expeditie naar Sumatra*, par le même ;
5. *Kort Verslag der Handelingen van het Comité tot voorbereiding en uitrusting der wetenschappelijke expeditie naar Midden-Sumatra*, par le même ;
Ces trois brochures entrent dans les plus grands détails sur cette expédition organisée par la Société de géographie d'Amsterdam, et dont le départ a eu lieu le 13 Février dernier.
6. *L'Afrique depuis quatre siècles et Configuration successive de la mer Caspienne*, par M. ED. DE LA BARRE DU PARCQ ;
Opuscles pleins d'intérêt et reproduisant d'anciennes cartes qu'on ne trouve plus que rarement dans le commerce.

7. *La terre de Basçan et la ville des Réphaims*, par M. ALEX. LOMBARD;

8. *La Presqu'île de Sinaï et l'autel Hed*, par le même;

9. *Les nur-hags de Sardaigne et les vieilles tours d'Irlande*, par le même.

L'auteur donne aux nur-hags de Sardaigne et aux vieilles tours d'Irlande une origine couchite et phénicienne.

10. *Bibliografie van nederlandsche boeken, brochures, kaarten, enz. over Afrika*, door Prof. P. J. VETH en Dr C. M. KAN.

Travail très-important et fait avec beaucoup de soin. Les auteurs promettent d'en compléter les lacunes à mesure qu'ils les découvriront. Nous y avons vu avec grand plaisir les noms de différents voyageurs belges.

11. *Geographische aantekeningen betreffende het eiland Flores*, par le Prof. P. J. VETH;

Notes justificatives de la belle carte de l'île.

12. *Het landschap Aboeng en de Aboengers op Sumatra*, par le même;

13. *Het landschap Deli op Sumatra*, par le même;

14. *Beccari's reis van Makasser naar Kendari*, par le même;

Ce sont des notes rectificatives de certaines assertions émises par M. Beccari dans une lettre publiée dans le second volume du *Cosmos* de M. G. Cora.

15. *Geographische aantekeningen betreffende de Kei-Eilanden*, par le même.

16. *De Nederlandsche reiziger Samuel van de Putte*, par le même;

Cette notice sur un voyageur oublié est des plus intéressantes. Samuel van de Putte fut un des plus grands voyageurs connus. Il quitta Middelbourg en 1718. Après un séjour de deux années en Italie, il visita Constantinople, le Caire, la presqu'île du Sinaï, la Syrie et Alep. De là il se rendit, par la Perse, dans l'Inde où il devint le favori du roi de Cochîn; il parcourut ensuite Ceylan, l'Hindoustan et alla dans le Thibet où il séjourna à Lhasa et pénétra jusqu'au lac de Khoukhou-Noor. Il traversa la grande muraille et arriva à Peking. Il paraît être resté deux ou trois années en Chine; il en revint par le sud-ouest, alla au Cachemire, à Guzarat et se trouvait en 1737 à Delhi, lors de la prise de cette ville par le fameux Nadir-Kouli-Khan. En 1743 il quitta le Bengale pour Batavia dans l'intention de visiter les possessions hollandaises avant de retourner en Europe: il commença par la presqu'île de Malacca et l'île de Sumatra, mais revenu à Batavia il y mourut le 27 Septembre 1745. Malheureusement son journal de voyage a été détruit et il ne reste plus que quelques fragments

de ses immenses travaux, entre autres 4 ou 5 esquisses de cartes de provinces du Thibet, reproduites dans la Notice.

17. *L'Afrique et la conférence géographique de Bruxelles*, par ÉMILE BANNING, membre de la Conférence.

Travail intéressant concernant l'œuvre civilisatrice entreprise par S. M. le Roi des Belges.

18. *Compte-rendu du Congrès des sciences géographiques, cosmographiques et commerciales tenu à Anvers du 14 au 22 Août 1871*; 2 vol. in-8°.

Cet ouvrage composé et coordonné par M. P. Génard, secrétaire général délégué du Congrès, a été publié avec la collaboration de M^r le Dr L. Delgeur, Commissaire général et Président du Jury de l'exposition géographique de 1871.

19. *Congrès international pour le progrès des Sciences géographiques et commerciales. — Catalogue de l'exposition, ouverte du 14 au 27 Août 1871*, par le Dr LOUIS DELGEUR, Commissaire général de l'Exposition;

20. *Rapport sur le Congrès et l'Exposition géographiques de Paris*, par le même;

Ce rapport présenté le 27 Août 1875, à l'Académie d'Archéologie de Belgique, est exclusivement consacré à la géographie historique.

21. *Carte historique de la Belgique*, par le même;

22. *La Cosmographie des Grecs*. (1^{re} Partie : la Terre), par le même;

23. *Notes of a voyage to Kerguelen Island to observe the transit of Venus, December 8, 1874*, par le Rév. STEPHEN J. PERRY. F. R. S.

24. *Magnetic survey of Belgium in 1871*; par le même;

L'auteur connu par ses grandes recherches sur le magnétisme terrestre, exécuta ce dernier travail à l'époque du Congrès d'Anvers, dont il fut un des membres les plus distingués.

25. COSMOS de GUIDO CORA, *comunicazioni sui progressi più recenti e notevoli della Geografia et delle scienze affini*. — 1^{re} livraison de 1877;

Article sur la mer de lait, par Giacomo Bove, suivi de *Recherches sur la phosphorescence lactée* par Louis Gatta. — *Explorations des montagnes rocheuses*, par Dr F. V. Hayden. (suite) — *Les voyageurs italiens en Afrique* par F. Bonola. (suite et fin.) — *Expédition italienne dans l'Afrique équatoriale (avec 2 cartes)* — *Notice sur les découvertes de C. Piaggia dans l'Afrique centrale.* — Bibliographie.

26. *De l'amélioration de l'industrie agricole dans la province du Luxembourg et renseignements divers sur le Grand-Duché de Luxembourg*, par Emile Reuter, officier aux Carabiniers;

Fidèle au titre, ce travail contient des notes de nature à intéresser les personnes qui désirent faire une excursion dans ce beau et riche pays.

27. *Tijdschrift van het Aardrijkskundig Genootschap gevestigd te Amsterdam, onder redactie van Dr C. M. Kan en N. W. Posthumus, Secretarissen van het Genootschap.* T II liv. 1-3;

Quoique ne comptant que peu de temps d'existence, l'*Aardrijkskundig Genootschap* d'Amsterdam, par ses publications, s'est placé au premier rang des Sociétés de géographie. Les livraisons dont nous venons d'indiquer la publication, contiennent des articles remarquables de MM. P. J. Veth, J. Dornseiffen, E. Metzger, J. C. R. Westpalm van Hoorn, J. Schouw Santvoort, C. Kan, N. W. Posthumus, R. D. M. Verbeek, P. A. Tiele, P. A. Leupe, F. S. A. de Clercq, etc.

28. *De residentie-kaarten van Java en Madoera*, par F. DE BAS, Capitaine de l'état major;

Ce travail important, orné de deux cartes, a été publié par l'*Aardrijkskundig Genootschap* d'Amsterdam.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 28 FÉVRIER 1877.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal de la séance du 14 Janvier. — 2^o Communications. — 3. Correspondance. — 4^o Sociétés correspondantes. — 5^o Proclamation de membres honoraires et correspondants. — 6^o Élection de membres. — 7^o Acquisition par l'administration communale de la carte des Flandres, par MERCATOR, et dépôt par le Président d'un *Mémoire sur les variations de l'Escaut*. — 8^o Conférence sur la *Météorographie*, par M. ROYERS, ingénieur de la ville d'Anvers, membre effectif de la Société.

La séance a lieu dans la salle du Conseil Communal à l'hôtel de ville.

Au Bureau siègent : M. H. Wauwermans, Lieutenant-Colonel du Génie, Président ; M. le Bourgmestre L. de Wael, Président honoraire ; MM. le Dr L. Delgeur et E. Grattan, Vice-Présidents ; MM. J. de Bom, Secrétaire de l'Administration ; Jacq. Langlois, Trésorier, et H. Hertoghe, Bibliothécaire. Un grand nombre de membres assistent à la séance.

Le Président ouvre la séance à 8 heures du soir.

1. Il est donné lecture du procès-verbal de la séance d'ouverture du 14 Janvier ; la rédaction en est approuvée.

2. Le Président fait connaître à l'assemblée qu'en séance spéciale, convoquée en exécution de l'art. 14 des Statuts, le

17 Février, les membres effectifs ont décidé la nomination de *deux* membres effectifs, *deux* membres correspondants belges et de quelques membres honoraires et correspondants étrangers. Une liste de présentation provisoire a été arrêtée.

L'assemblée a décidé que jusqu'à l'époque où la liste des membres effectifs et correspondants, telle qu'elle a été limitée par l'art. 3 des statuts, serait complète, le nombre des nominations de cette espèce à faire dans chaque séance ne dépasserait pas *trois* membres effectifs et *cinq* membres correspondants belges.

Les séances générales de la Société sont fixées au second Dimanche de chaque mois, à 1 heure de relevée, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à l'équinoxe d'automne ; le restant de l'année, pendant la saison d'hiver, elles auront lieu le Mercredi qui suivra le second Dimanche de chaque mois, à 8 heures du soir. — Un tableau des séances mensuelles sera inséré au *Bulletin*.

3. Le Secrétaire procède au dépouillement de la correspondance :

M. le Secrétaire-général Génard informe qu'une indisposition l'empêche d'assister à la séance.

M. Em. Geelhand, membre-honoraire fait exprimer ses regrets de ne pouvoir assister à l'assemblée.

M. le Chev. Gust. van Havre, membre effectif, fait don à la Société de deux numéros des *Waere Nieuwe Tijdinghen*, imprimées en 1622 par l'inventeur de la Gazette, Abraham Verhoeven, dont le Président a fait mention dans son discours d'ouverture ¹. — L'assemblée ordonne le dépôt à la bibliothèque de ces précieux restes de l'ancienne typographie Anversoise et vote des remerciements au généreux donateur.

¹ Voyez p. 36.

M^r Baguet , Vice-Consul du Brésil , membre correspondant, offre à la Société un exemplaire de son ouvrage : *Rio-Grande-do-Sul et le Paraguay*. — Accepté avec remerciements.

Il est donné communication de la liste des ouvrages présentés qui sera insérée au *Bulletin*.

4. Les Sociétés de Géographie de Genève et de Lyon acceptent d'entrer en relation avec la Société et l'échange des publications.

5. Il est donné lecture de diverses lettres par lesquelles différents membres honoraires et correspondants nommés par le Comité d'organisation , acceptent le titre qui leur a été offert et remercient la Société. En conséquence sont proclamés :

MEMBRES HONORAIRES :

MM. BROCX , ancien Ministre de la marine du royaume des Pays-Bas.

CAPPELLINI, Directeur du Musée Géologique et Paléontologique de l'Université de Bologne.

J. A. LAYARD, Ambassadeur de S. M. Britannique à Madrid.

Le Comte J. DE LUTKE, Président de l'Académie impériale de S^t. Pétersbourg.

Le Chevalier DE PECHMANN, Feldmaréchal Autrichien.

HERMANN DE SCHLAGINTWEIT-SAKÜLÜNSKI , à Munich.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM. le D^r BEHM, à Gotha.

DIAMILLA MULLER, Ingénieur à Florence.

Augustus Thor, conseiller de section en pension, Colonel des Honveds, à Gmunden.

6. Le Président communique aux membres effectifs les listes de présentations provisoires arrêtées dans la séance du 17 Février. Avant de procéder au scrutin il s'exprime en ces termes :

MESSIEURS,

Nous avons l'honneur de vous proposer l'élection en qualité de *membre honoraire*, de Monsieur le Commandeur VERNEY LOVETT CAMERON, de la marine royale Britannique. En raison des services éminents rendus aux sciences géographiques, par ce célèbre voyageur, je crois pouvoir me départir du secret sur cette présentation.

M. Cameron est, en effet, le second Européen (après le Docteur Livingstone), qui ait réussi à traverser le continent Africain, de l'Océan Indien à l'Océan Atlantique. Son voyage lui a acquis une renommée universelle et nous estimons que la Société en lui offrant un de ses diplômes d'honneur, s'honorera en même temps qu'elle rendra hommage au courage et à l'énergie déployés dans cette périlleuse entreprise.

M. Cameron employé à des levées hydrographiques sur les côtes de l'Océan Indien, s'était préparé à cette mission en se consacrant pendant plusieurs années à l'étude de la langue *Ki-souâ-hely*, parlée dans l'intérieur de l'Afrique. En 1872 il fut chargé par la Société de Géographie de Londres d'aller à la recherche de Livingstone, dont on avait cessé de recevoir des nouvelles.

Il partit de Bergamoyo près de Zanzibar, le 13 Février 1873, accompagné du Dr Dillon de la marine, du Lieutenant d'artillerie Murphy de l'armée indienne, et du neveu de Livingstone M. Robert Moffat. Les débuts de l'entreprise

furent assez tristes ; le 20 Mai , M. Moffat succombait aux atteintes de la fièvre à Simnibo, à cent lieues de la côte. Le 20 Octobre , la caravane, arrêtée à Kouihara, apprit la mort de Livingstone, qui avait succombé le 4 Mai à d'incessantes fatigues , ainsi que l'arrivée de ses serviteurs rapportant ses restes, ses papiers et ses bagages. Le but de l'expédition se trouvait accompli. MM. Dillon et Murphy , très-gravement malades, se décidèrent à reprendre la route de Zanzibar , avec les serviteurs de Livingstone. M. Dillon se tua le 18 Novembre , dans un accès de fièvre chaude.

Malgré ces tristes pronostics, M. Cameron résolut de poursuivre seul son voyage en avant , dans l'espoir d'illustrer son nom par de nouvelles découvertes. Il visita le lac de Tanganika, découvrit son débouché vers l'Océan Atlantique, s'efforça de descendre le Congo et aborda enfin, après un voyage de plus de 2300 lieues , et 2 ans et neuf mois de fatigues, à Benguéla au Sud de St Paul de Loanda.

Ce voyage est sans doute l'un des plus remarquables qui aient été accomplis en Afrique. Il est fécond en résultats, par la précision avec laquelle l'illustre voyageur a relevé un grand nombre de points , qu'il a permis de fixer désormais d'une manière certaine sur la carte.

Un membre a proposé de nommer, *par acclamation*, M. Cameron membre de notre Société. Vous déciderez MM. s'il y a eu lieu d'admettre cette dérogation à nos règlements.

(L'assemblée acclame M. Cameron.)

En conséquence de votre décision, il y a lieu de renoncer au scrutin et je proclame M. CAMERON membre honoraire de la Société. Avis lui sera donné de cette décision.

L'assemblée procède ensuite, par vote secret, à la nomination des autres membres présentés. — Sont nommés :

MEMBRES CORRESPONDANTS BELGES :

MM. J. BERNARDIN , Directeur du Musée scientifique de l'établissement d'instruction à Melle-lez-Gand.

Le Dr J. VAN RAEMDONCK , biographe de Mercator , à St. Nicolas.

MEMBRES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS :

MM. BOUTILLIER DE BEAUMONT , Président-fondateur de la Société de Géographie de Genève.

HENRI DE LONGPERRIER , à Paris.

MEMBRES EFFECTIFS :

MM. MAX. ROOSES , Conservateur du Musée Plantin-Moretus, à Anvers.

Le Comte ALB. VAN DER STEGHEM , Conseiller provincial à Anvers.

7. Le BOURGMESTRE-PRÉSIDENT HONORAIRE fait connaître à l'assemblée, que l'administration communale, informée par la direction de la Société, de la vente à Malines, de l'unique exemplaire connu de la célèbre carte des Flandres par Gérard Mercator, a chargé l'archiviste de la ville, M. Génard, qui remplit en même temps les fonctions de secrétaire général de la Société, d'acquérir cette gravure. Il a eu le bonheur de réussir dans sa mission. Depuis lors, la carte qui se trouvait dans un état déplorable a été habilement restaurée par le graveur M. Linnig, sous la direction de M. Génard. M. le Bourgmestre s'estime heureux de pouvoir la communiquer à l'assemblée avant qu'elle n'aille prendre place au Musée Plantin, auquel elle est destinée.

Je saisis cette occasion, dit M. le Bourgmestre, pour remercier la direction de la Société de géographie, d'avoir appelé

l'attention de l'administration communale sur l'existence de cette pièce si précieuse ; je puis dire que le Collège échevinal examinera toujours avec bienveillance toutes les propositions que vous lui ferez dans l'intérêt du développement des sciences, des lettres et des arts.

M. le PRÉSIDENT remercie M. le Bourgmestre de sa promesse si encourageante ; la Société en prend acte et se fera un devoir d'appeler constamment l'attention des autorités sur les mesures à prendre dans l'intérêt du progrès des sciences géographiques.

La carte des Flandres nouvellement acquise est un monument typographique qui fera honneur aux collections si réputées de la maison Plantin. Afin de justifier la proposition, qu'il a eu l'honneur de faire, au nom de la Société, pour son acquisition, il s'est fait un devoir de rédiger un travail démontrant son importance. Ce travail, qu'il intitule : *Notes sur les variations de l'Escaut, à propos de la carte de Mercator.* est déposé sur le bureau. Sur l'invitation de l'assemblée, il sera lu à la prochaine réunion générale.

8. Dans une brillante conférence improvisée, M. ROYERS, Ingénieur de la ville d'Anvers, traite de la *Météorographie*. Il s'attache à montrer les rapports de ce sujet avec la géographie ; la science météorologique a, en effet, pour objet l'étude des phénomènes de l'atmosphère et de la mer.

L'orateur prouve que les observations grossières et superficielles ne peuvent conduire à aucun résultat ; qu'au contraire une étude détaillée des phénomènes naturels, faite dans les conditions rigoureuses, avec méthode, ne tarde pas à produire des conséquences importantes. C'est ainsi que des observations exactes et nombreuses ont permis de découvrir les lois du mouvement elliptique des planètes et le grand principe de la gravitation universelle.

On a institué , depuis longtemps , dans les observatoires des systèmes d'observations directes sur les instruments météorologiques, faites à heures réglées , par des observateurs exercés. Cette manière d'observer exige beaucoup de soins et de patience ; elle est sujette à des erreurs et les résultats ne produisent que des tableaux de chiffres dont il est souvent difficile de tirer des conséquences.

Une méthode plus ingénieuse , a conduit à traduire ces résultats numériques sous forme de courbes, faisant image, qui permettent de saisir leur ensemble , et de suivre la marche des phénomènes. Cette traduction exige beaucoup de temps , et cependant il importe de se rendre un compte exact des phénomènes importants aussitôt après qu'ils se sont produits, lorsqu'on possède encore le souvenir fidèle des circonstances qui ont accompagné les perturbations atmosphériques , qui méritent de fixer l'attention des observateurs.

L'orateur range les instruments à observer en deux classes : — les uns , comme le baromètre , le thermomètre , l'hygromètre, la boussole, qui ne sont pas capables de développer une force mécanique notable ; — les autres comme la girouette, l'anémomètre , le marégraphe qui peuvent au contraire se construire de façon à développer une assez grande force.

Il divise les instruments *enregistreurs* en trois catégories : — dans la première , se classent les enregistreurs qui empruntent la force motrice aux instruments à observer ; — dans la seconde, les appareils photographiques ; — dans la troisième, les enregistreurs magnéto électriques.

L'orateur décrit les instruments les plus importants de ces trois catégories. Il donne une idée des dispositifs adoptés par Kreil, Ronalds, Brooke, Wheatstone, Wild, Secchi, Theorell et Bréguet.

M. Royers décrit ensuite en détail l'enregistreur universel inventé par un de nos compatriotes, Mr van Rysselberghe. Cet appareil grave, sous forme de courbe, au moyen d'un seul stylet et sans emprunter aucune force aux instruments à ob-

Girouette
N S S N
N E E O
E E O O

Baromètre

Thermomètre

Anémomètre

minuit

midi 2

minuit

midi 3

minuit

midi 4

minuit

midi 5

minuit

midi 6

minuit

midi 7

minuit

midi 8

minuit

midi 9

minuit

midi 10

minuit

midi 11

N S S N
N E E O
E E O O

760 770 780 790 800 810

0 10 20 30

0

server, sur une plaque de cuivre, qu'on peut immédiatement livrer à l'impression, les indications d'instruments de toutes espèces et en nombre quelconque.

Il montre comment cet instrument s'applique à l'enregistrement à *distance* et indique les dispositions ingénieuses de l'appareil qui donne à la fois des indications graphiques et des indications numériques.

Il explique, en quelques mots, les perfectionnements apportés par l'inventeur à certains instruments à observer, par exemple à l'hygromètre à cheveu.

L'orateur compare les enregistreurs photographiques, à un œil toujours vigilant sur la rétine duquel les faits observés restent gravés, et l'enregistreur de M^r van Rysselberghe, à un automate qui va à intervalles réguliers observer les instruments, comme pourrait le faire, par le toucher, une personne privée de la vue.

Il témoigne la satisfaction qu'il éprouve de ce que l'honneur revienne à un belge d'avoir trouvé la solution la plus parfaite présentée jusqu'à ce jour, de l'important problème de l'enregistrement des observations météorologiques. Il a contribué ainsi à maintenir la haute réputation scientifique de notre pays.

L'exposé si lucide de M. Royers est couvert d'applaudissements. Sur la proposition du Président, l'assemblée, après avoir remercié l'intéressant conférencier, décide d'adresser également des félicitations à M. van Rysselberghe, auteur des perfectionnements apportés à l'appareil météorographique, dont M. Royers a fait la description.

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 MARS 1877.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal de la séance du 28 Février. — 2^o Mort du Marquis DE COMPIÈGNE. Adresse à la Société de géographie de Paris. — 3^o Lettre de S. M. LE ROI. — 4^o Proclamation de S. M. DOM PEDRO II, EMPEREUR DU BRÉSIL, comme PRÉSIDENT D'HONNEUR de la Société. — 5^o Membres honoraires et correspondants. — 6^o Correspondance. — 7^o Sociétés correspondantes. Lettre de la Société belge de géographie. — 8^o Les petits moyens de vulgariser la géographie. Proposition de la Société de géographie de Lyon. — 9^o Conférence de M. P. WYNEN, sur les Sociétés de géographie des États-Unis d'Amérique. — 10^o Mémoire de M. le Président sur les variations de l'Escaut.

La séance a lieu dans la salle du Conseil Communal à l'Hôtel-de-Ville d'Anvers.

Au bureau siègent : M. H. Wauwermans, lieutenant-colonel du Génie, Président de la Société ; MM. le Dr L. Delgeur et A. Grattan, Vice-Présidents ; M. P. Génard, Secrétaire général ; M. J. de Bom, Secrétaire de l'Administration ; M. Jacques Langlois, Trésorier et M. H. Hertoghe, Bibliothécaire.

Un grand nombre de membres assistent à l'assemblée.

M. le Président ouvre la séance à 8 heures du soir.

1. M. de Bom, Secrétaire de l'administration, donne lecture du procès-verbal de la séance générale du 28 Février dernier ; la rédaction en est approuvée.

2. M. le Président prend la parole et s'énonce en ces termes :

MESSIEURS,

Les sciences géographiques viennent de faire une perte profondément regrettable. M. le Marquis VICTOR DE COMPIÈGNE est mort au Caire des suites d'une blessure, dont les conséquences déplorables se sont aggravées par les germes des maladies qu'il avait contractés dans ses voyages.

M. le Marquis DE COMPIÈGNE, jeune encore (il n'avait que 34 ans), s'est acquis une grande réputation par le voyage qu'il fit en Floride et sur le fleuve St. Jean, d'abord, puis par son exploration de l'Ogovaï, l'un des plus importants fleuves de l'Afrique, qui traverse la petite colonie française du Gabon. Livré à ses propres ressources, car pour ce dernier voyage la Société de géographie de Paris ne put lui accorder qu'un encouragement de 1500 francs, après avoir payé sa dette à la patrie pendant la guerre de 1870, il reprit l'œuvre commencée en 1856 par MM. du Chaillu et le lieutenant de vaisseau Aymès, et alla porter le drapeau français à 160 kilomètres à l'intérieur, sur un territoire où nul Européen n'avait encore pénétré.

Deux ans de voyage, de luttes même contre des populations féroces et cannibales, furent consacrés de 1872 à 1874, à chercher à étendre les possessions de la France. Il serait à désirer que l'un de nous pût un jour résumer le récit de ces expéditions, qu'il a racontées dans un ouvrage plein d'humour et de gaieté. Il fut obligé, pour poursuivre son œuvre, de se créer des ressources par la vente des collections d'histoire naturelle qu'il était parvenu à former. Je me bornerai à donner une idée des épreuves qu'il a courageusement supportées, par la lecture d'un passage de son propre récit :

“ Le lecteur aura une idée des privations et des souffrances endurées par nous dans cette expédition, lorsqu'il saura que pendant plus de dix-huit mois, sous un des plus

„ mauvais climats du monde, nous sommes restés sans boire
„ autre chose que de l'eau, sans manger de pain, de légumes
„ ou de viande autre que celle du gibier tué par nous, de
„ quelques poules et quelques boîtes de conserves ; que durant
„ ce temps nous avons eu en moyenne trois jours par semaine
„ la fièvre du pays, qui est précédée par des vomissements
„ violents, et absorbé 750 grammes de quinine ; que pendant
„ les six derniers mois nous avons dû marcher nu-pieds, et
„ que dans les semaines qui ont suivi notre défaite par les
„ cannibales, nous n'avons jamais pu, mon compagnon et
„ moi, fermer l'œil ensemble, l'insubordination de nos hommes
„ nécessitant une surveillance constante ; que jamais nous ne
„ sommes venus à la côte sans que le docteur ne nous ait
„ d'urgence envoyés à l'hôpital ; que lors de notre retour
„ final, j'avais les jambes percées d'une quantité de trous,
„ dans chacun desquels on eût pu mettre le doigt, et j'étais
„ dans un tel état d'épuisement, qu'il me fallut, malgré
„ mon désir ardent de regagner la France, rester six semaines
„ à l'hôpital, avant de reprendre la mer. „

Le Marquis de Compiègne était Membre de la Société de géographie de Paris, correspondant de la Société de Bruxelles, et secrétaire de la Société de géographie du Caire, où il préparait une nouvelle expédition dans l'Afrique centrale. Il a pris part à la conférence de géographie de Bruxelles en 1876, et nous avons projeté de nous l'attacher en le nommant *Membre honoraire*.

La Société de géographie de Paris s'est fait un devoir d'adresser à M^{me} la Marquise de Compiègne l'expression de sa douleur et de ses regrets, dans une lettre remarquable que tous vous avez pu lire dans les journaux. J'ai l'honneur de vous proposer de vous associer à cette démarche en priant la Société de Paris de bien vouloir nous servir d'interprète. Nous honorerons la mémoire d'un savant courageux trop tôt enlevé à ses nobles travaux.

(*Adhésion générale.*)

3^o Après avoir payé, en quelque sorte, notre dette au martyr de la science, j'ai la satisfaction de pouvoir vous donner de très-heureuses nouvelles.

Dès la constitution de la Société de géographie d'Anvers, les membres du Comité d'organisation ont pris la résolution d'offrir la *Présidence d'honneur* à sa Majesté LE ROI. Ils ont voulu à la fois, faire acte de loyaux sujets et offrir un témoignage de leur admiration au Géographe Éminent, qui vient de placer notre pays à un rang élevé dans la science. Toutes les grandes Sociétés de Géographie, de Paris, de Londres, de Berlin, ont offert à Sa Majesté leurs titres plus distingués. Une Société belge ne pouvait faire moins.

Le Comité m'a accordé plein pouvoir pour solliciter l'agrément de Sa Majesté. Je me suis empressé de porter au pied du Trône notre requête, aussitôt que j'ai pu faire parvenir à Sa Majesté notre premier *Bulletin*, afin qu'Elle pût juger d'une manière complète du but et des tendances assignés à nos travaux.

Je suis heureux de pouvoir vous informer que nos vœux ont été accueillis de la manière la plus bienveillante et la plus gracieuse.

LE ROI s'est informé avec un soin minutieux de tous les détails relatifs à la Société, de ses ressources, de son avenir, de ses espérances. Dès ce jour nous pouvons compter sur son active coopération, comme vous le verrez par la dépêche dont je suis autorisé à vous donner communication et que M. le Secrétaire-général va avoir la bonté de vous lire :

Palais de Bruxelles, le 9 Mars 1877.

*A Monsieur le Lieutenant-Colonel WAUWERMANS,
Président de la Société de Géographie d'Anvers.*

MONSIEUR le LIEUTENANT-COLONEL,

Votre discours et le 1^{er} bulletin de la *Société de Géographie*

d'Anvers, que je me suis empressé de mettre sous les yeux du Roi, ont vivement intéressé SA MAJESTÉ. SA MAJESTÉ me charge de vous remercier et de vous dire combien Elle est heureuse de vos efforts et du succès qu'ils obtiennent. Elle espère dans l'avenir donner un concours utile à la Société et lui offre, par votre intermédiaire, ses vœux les plus sincères.

Veuillez agréer, Monsieur le Lieutenant-Colonel, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Chef du Cabinet du Roi,
JULES DEVAUX.

(Les applaudissements unanimes de l'assemblée couvrent la lecture de cette dépêche.)

En présence de cette lettre si flatteuse, nous pouvons déclarer la PREMIÈRE PRÉSIDENTE D'HONNEUR de la Société vacante, avec l'espoir fondé que dans un avenir peu éloigné, elle sera acceptée par SA MAJESTÉ. Nous saurons par nos travaux nous rendre dignes de l'insigne honneur de compter SA MAJESTÉ le Roi au nombre de nos membres.

La dépêche royale sera inscrite au procès-verbal avec l'expression de notre profonde reconnaissance, et déposée dans les archives de la Société.

4. Tous ceux d'entre vous qui ont assisté au Congrès de 1871, ont conservé le souvenir reconnaissant de la bienveillance avec laquelle Sa Majesté Dom PEDRO II, EMPEREUR DU BRÉSIL a voulu s'inscrire au nombre de ses membres et s'associer à ses travaux. Après avoir assuré l'avenir de son peuple par de sages institutions et des campagnes glorieuses, Sa Majesté l'EMPEREUR a compris qu'à défaut de tradition et d'histoire, c'est le travail qui crée une grande nation. Dédaignant le repos, il a voulu lui même payer d'exemple; ses travaux, ses talents l'ont élevé aux premiers rangs dans

le monde savant. En ce moment même il parcourt l'Europe où il recueille, sans doute, une abondante moisson d'idées utiles pour l'avenir du Brésil.

Notre Société ne pouvait manquer de Lui exprimer son admiration en Lui offrant un rang élevé parmi ses membres.

Cette fois encore, les démarches que j'ai faites, en vertu des pouvoirs que vous m'avez confiés, ont été accueillies de la manière la plus gracieuse et avec un empressement qui m'a vivement touché. Je prie M. le Secrétaire général de donner lecture de la dépêche de M. l'Envoyé extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire du Brésil.

*Légation Impériale du Brésil.
Bruxelles, le 15 Février 1877.*

*A Monsieur le Lieutenant-Colonel WAUWERMANS, Président de la
Société de géographie d'Anvers.*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

D'après les ordres de l'EMPEREUR et en réponse à la lettre que vous avez bien voulu m'adresser le 23 Janvier dernier, j'ai l'honneur de vous annoncer que SA MAJESTÉ, très-sensible au témoignage de considération que la *Société de géographie d'Anvers* désire Lui donner, acceptera avec grand plaisir la PRÉSIDENCE D'HONNEUR qu'elle est disposée à Lui offrir. L'EMPEREUR vous prie de faire parvenir à cette Société l'assurance de tout son intérêt et de sa gratitude.

Veuillez, Monsieur le Président, agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

BARON DE ARINOS.

Vous ratifierez sans doute par vos acclamations la nomination faite par votre comité organisateur, et je proclame

Sa Majesté l'Empereur DOM PEDRO II D'ALCANTARA, PRÉSIDENT D'HONNEUR de la Société de géographie d'Anvers.

(De longs applaudissements suivent cette heureuse communication.)

La dépêche de M. l'Envoyé extraordinaire du Brésil sera inscrite au procès-verbal et avis de cette proclamation sera respectueusement porté à la connaissance de Sa MAJESTÉ.

5. L'heureux succès de cette négociation doit être attribué principalement à la haute bienveillance de Son Excellence M. le Baron DE ARINOS, Ministre Plénipotentiaire à Bruxelles, qui a accueilli mes démarches avec une grâce parfaite, et aussi au concours de M. le Vicomte DE BOM-RETIRO, Conseiller d'État et Président de l'Institut historique et géographique du Brésil, qui accompagne Sa Majesté sur le continent.

Vous me pardonnerez de m'écarter cette fois de notre règlement et de vous proposer de nommer par acclamation ces Messieurs *Membres honoraires* de la Société, afin de leur offrir l'expression de notre sincère gratitude.

L'assemblée par des applaudissements unanimes, acclame comme Membres honoraires :

MM. LE CHEVALIER DE BRITTO, BARON DE ARINOS.

LUIZ PEDREIRA DO COUTO FERRAZ, VICOMTE DE BOM-RETIRO.

M. le Secrétaire-général communique à l'assemblée les lettres de plusieurs membres honoraires et correspondants nommés par le Comité d'organisation et qui acceptent avec reconnaissance ces positions honorifiques ; la Société est heureuse de pouvoir inscrire sur ses tableaux :

Comme MEMBRES HONORAIRES :

Sir RUTHERFORD ALCOCK, Président de la Société royale de géographie de Londres.

M. le Dr A. PETERMANN, Directeur de l'Institut de Perthes.

Comme MEMBRE CORRESPONDANT :

M. FRANCIS A. STOUT, Vice-Président de la Société de géographie de New-York.

6. M. le Secrétaire général, poursuivant l'analyse de la correspondance, fait à l'assemblée les communications suivantes :

MM. MAX. ROOSES, le comte VAN DER STEGEN, le Dr VAN RAEMDONCK remercient la Société de leur nomination en qualité de membres effectifs et correspondants.

MM. Eugène CORTAMBERT, membre honoraire, à Paris, — J. V. HAYDEN, Géologue de l'État aux États-Unis, à Washington, — J. HUNFALVY, membre honoraire, — P. VETH, membre honoraire, — J. VAN RAEMDONCK, membre correspondant, — FRANCIS STOUT, membre correspondant, — P. WYNEN, membre adhérent, ont envoyé à la Société plusieurs ouvrages leur composition.

Les titres en seront détaillés dans la liste des ouvrages présentés. — Des remerciements leur sont adressés.

MM. P. VETH, membre honoraire, et FÉLIX VAN DER TAELEN, membre adhérent, offrent à la Société divers ouvrages qui seront mentionnés également dans la liste des ouvrages présentés.

M^r le Conseiller von Scherzer, membre honoraire à Londres, nous a adressé la lettre suivante :

Londres , ce 7 Mars 1877.

A Monsieur P. GÉNARD, *Secrétaire général de la Société de géographie d'Anvers.*

Monsieur le Secrétaire général,

J'ai l'honneur de vous transmettre le rapport officiel qui vient d'être présenté à S. M. l'EMPEREUR d'AUTRICHE sur les résultats scientifiques de l'expédition Autrichienne d'exploration avec la frégate I. R. *Novara*. Je suis heureux de pouvoir ajouter, qu'à ma demande, le Gouvernement Impérial et Royal a bien voulu ordonner qu'un exemplaire complet des publications scientifiques (18 vol. in-4^o), soit présenté à votre Société pour reconnaître et pour faciliter vos nobles efforts, dans l'intérêt de la science géographique et de la diffusion des connaissances utiles.

Je me permets, en même temps, de vous faire parvenir plusieurs de mes publications que je vous prie de vouloir bien accepter pour votre bibliothèque.

Agréez, Monsieur le Secrétaire général, l'assurance de ma haute considération.

Le Dr CHARLES DE SCHERZER.

La Société décide qu'une lettre de remerciements sera adressée au donateur, aussitôt que cet important envoi sera arrivé.

La *Société des voyages d'études autour du monde*, à Paris, en remerciant de l'envoi du *Bulletin*, fait parvenir dix exemplaires du prospectus du premier voyage organisé par ses soins :

Paris, le 10 Mars 1877.

A Monsieur H. WAUWERMANS, *Président de la Société de géographie, à Anvers.*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Nous avons l'honneur de vous accuser réception du *Bul-*

lettre de la *Société de géographie* d'Anvers, et nous vous adressons tous nos remerciements pour cet envoi.

Nous vous prions de vouloir bien accepter pour vous-même et pour les membres du bureau de votre Société, l'hommage de dix exemplaires du programme du voyage que nous avons organisé pour cette année.

Nous y joignons deux exemplaires en langue anglaise, et vous informons que nous serons heureux en toute circonstance de vous transmettre par l'intermédiaire de notre membre correspondant à Anvers, l'honorable M. Cateaux, tous les documents et renseignements qui seraient de nature à intéresser votre Société.

Veillez agréer, Monsieur le Président, et transmettre à vos honorables collègues, l'hommage de nos sentiments de haute et sympathique considération.

*L'Administrateur,
Secrétaire du Conseil,*
W^m DE FAUCONVAL.

*Pour les Administrateurs,
L'Administrateur-Directeur,*
GEORGES BIARD.

Deux exemplaires en langue française et anglaise sont déposés à la bibliothèque. Les autres seront mis à la disposition des membres qui en feront la demande au secrétariat.

7. Depuis la dernière réunion, l'association est entrée en relations avec différents corps officiels et réunions savantes, savoir :

1. La *Commission centrale de géographie* au Ministère de la Marine à Lisbonne.
2. Le *Board of Commissioners of the State-Survey* de New-York.
3. La *Société de géographie* de Madrid.
4. La *Société belge de géographie* de Bruxelles.

Ces associations nous ont adressé leurs publications ; les titres en seront reproduits dans la liste des ouvrages présentés.

Le Président signale tout particulièrement à l'assemblée l'importance des nouvelles relations établies avec la Société de Bruxelles :

“ Deux Sociétés de géographie, „ dit-il, “ ont été fondées dans notre pays en même temps , je dirai à la même heure , à Bruxelles et à Anvers. Cette simultanéité prouve qu'elles répondaient au besoin évident de combler une lacune dans nos institutions scientifiques.

„ Ce qui n'était que le résultat d'un défaut de communication réciproque du projet conçu, a pu paraître à l'étranger un antagonisme. Nous en avons été très-frappés, et nous avons résolu de profiter de la première occasion pour prouver qu'il n'en était pas ainsi.

„ Les deux Sociétés ont une raison d'être bien déterminée. Celle de Bruxelles, placée au centre d'un mouvement scientifique important, dirigée par l'un des savants les plus éminents de notre pays, semble surtout destinée à éclairer la science dans ses régions les plus élevées. Celle d'Anvers, fondée par la grande partie des organisateurs du Congrès de 1871, visitée par les voyageurs qui fréquentent le port, assistée par les relations commerciales des nombreux comptoirs de la ville, est plus à même de recueillir d'importantes données pratiques. Sans se limiter dans leur action, les deux Sociétés peuvent se prêter un important concours réciproque.

„ Nous pouvions craindre que des susceptibilités de personnes, des questions d'amour-propre , retardassent une union à la fois si utile et si désirable. Il n'en a pas été ainsi, nous sommes heureux de le constater. La Société de Bruxelles, qui compte d'ailleurs dans ses rangs la plupart des membres du bureau de la Société Anversoise, nous a

déjà avec une bonne grâce dont nous lui sommes reconnaissants. Par sa lettre du 12 courant, elle nous offre son alliance; voici cette dépêche :

Bruxelles, le 12 Mars 1877.

A Monsieur le Colonel WAUWERMANS, Président de la Société de géographie d'Anvers.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Nous avons l'honneur de faire hommage à la Société de géographie d'Anvers du 1^r n^o du *Bulletin* que publie la *Société belge de géographie*.

Nous espérons, Monsieur le Président, que la Société de géographie d'Anvers voudra bien faire avec la nôtre l'échange de ses publications.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de nos sentiments distingués.

Le Secrétaire général,
J. DUFIEF.

Le Président,
J. LIAGRE.

„ Votre bureau s'est empressé de répondre à cette démarche par *retour du courrier*. Comme on ne pouvait en douter, les deux Sociétés travailleront, unies par les liens les plus intimes, au développement de l'œuvre commune.

„ Je tiens à remercier publiquement la Société de Bruxelles de son heureuse initiative. Toute fausse interprétation est désormais écartée, pour ceux que notre séparation pouvait abuser.

„ Une fois de plus nous prouverons que sur le terrain de la science, comme sur tous les autres, les Belges seront toujours unis et fidèles à leur devise, pour défendre l'honneur de leur pays. „

8. “ Depuis 1876, une Société de géographie a été fondée à Lyon, sous la présidence de M. Desgrand. Son organisation offre la plus grande analogie avec la nôtre. Elle compte déjà plus de 300 membres et vous vous ferez une idée de sa prospérité et de l'importance du concours que lui ont accordé la municipalité et le commerce de Lyon, par les faits suivants : — La Société a fait l'acquisition de la remarquable bibliothèque, composée de plus de 6000 volumes, provenant de la mortuaire d'un de ses membres, l'abbé Jolibois. La ville de Lyon s'est empressée de lui accorder à cet effet un subside de 3000 frs, sous la condition expresse (également inscrite dans nos statuts), qu'en cas de dissolution de la Société, sa bibliothèque et ses collections appartiendraient à la ville. — La Société a déjà pu accorder un subside de 300 frs. en faveur de l'expédition projetée par M. Largeau dans le Sahara. — Enfin je vous signalerai un prix de 500 frs. donné au concours, à M. Marius, pour un mémoire sur l'*Industrie séricole*.

„ Dans la séance du 23 Janvier dernier, M. le Président Desgrand signalait, en termes élogieux, le concours que nous avons ouvert sous le titre : *Prix de Schilde*. Il faisait remarquer l'utilité de ces études locales et recommandait l'institution de prix semblables pour la rédaction de biographies de voyageurs lyonnais, tels que le major-général Martin ou le marquis du Pleix, qui tous deux se sont illustrés aux Indes.

„ La *Société de géographie de Lyon* paraît s'être imposé surtout la tâche de vulgariser l'enseignement de la géographie. Avec le concours de la Chambre de Commerce, elle a institué des cours publics de *géographie commerciale*, auxquels elle a convié les instituteurs. Le conseil municipal appréciant la haute importance de cet enseignement a accordé un prix de 500 frs. aux instituteurs qui prendraient part à ses cours et produiraient un travail utile. Ces efforts malheureusement, n'ont pas entièrement réussi, puisque jusqu'à ce jour, on n'a pu accorder, à titre d'encouragement, que deux gratifications de 150 à 100 francs,

„ Une idée fort ingénieuse a été recommandée par la *Société de Lyon* pour populariser les connaissances géographiques. Elle consiste à organiser un ensemble de *petits-moyens* tendant à reproduire sans cesse aux yeux du public, des faits géographiques qui ne tardent pas à se graver dans la mémoire de chacun. Elle a provoqué par exemple : la réforme des *timbres à annuler* de l'administration des postes, qui aujourd'hui associent le nom de la ville à celui du département, — l'inscription dans chaque gare, sous le nom de la station, d'indications sur la position géographique, etc.

„ Par sa lettre du 12 Mars 1877, M. le Président Desgrand convie la Société d'Anvers à s'associer à ces efforts et remarque avec raison, que, si ces *petits-moyens* étaient adoptés par toutes les nations civilisées, ils acquerraient une véritable importance.

„ On ne peut méconnaître que cette méthode soit propre à produire les plus heureuses conséquences ; mais sans rien préjuger, je dois ajouter que je doute que l'emploi des moyens qu'on nous conseille, puisse recevoir une application pratique dans notre pays. J'estime cependant que l'idée mérite d'être étudiée et je vous propose d'en charger une commission qui aura non seulement mission d'examiner la proposition de la *Société de Lyon*, mais encore les extensions utiles qu'elle pourrait recevoir en Belgique. „

Cette proposition étant approuvée, le Président, conformément à l'art. 21 des Statuts nomme commissaires : MM. le Comte van der Steghen et Jacq. Langlois. Ces honorables membres acceptent cette mission.

9. M. P. Wynen donne lecture d'un mémoire sur les *Sociétés de géographie des États-Unis d'Amérique*.

Conformément à l'art. 9 du règlement, M. le Président nomme

pour rapporteurs : MM. le major Henrard et A. Grattan.

10. M. le Président lit ensuite un travail sur *les variations de l'Escaut à propos de l'exemplaire unique de la carte de Mercator, acquise par la ville d'Anvers.*

Sont nommés commissaires-rapporteurs : MM. Jos. Lefebvre et G. Royers.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 8 AVRIL 1877.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal de la séance du 14 Mars 1877. — 2^o Diplôme offert à S. M. L'EMPEREUR du Brésil, Président d'honneur. — 3^o Membres honoraires. — 4^o Correspondance. — 5^o Sociétés étrangères. — 6^o Subsidés des autorités. — 7^o Communication : Lettre sur les Clubs Alpains par M. le Baron ARLOT DE SAINT SAUD. — 8^o Travaux de la Société de géographie commerciale de Bordeaux : Propositions : a. Institution d'une commission pour la rédaction d'un questionnaire : b. Nomination d'une commission pour l'étude de l'Escaut. — 9^o Rapports sur les travaux présentés. — 10^o La biographie et le monument d'ORTELIUS. Conférence de M. P. GÉNARD, sur les origines commerciales d'Anvers.

La séance est ouverte dans la salle du Conseil communal à l'Hôtel-de-Ville.

Au bureau prennent place : M. H. Wauwermans, Lieutenant-colonel du génie, Président de la Société ; MM. le Dr L. Delgeur, A. Grattan, Vice-Présidents ; MM. P. Génard, Secrétaire général, J. de Bom, Secrétaire de l'administration, Jacq. Langlois, Trésorier.

M. le Président ouvre la séance à 1 heure après-midi.

1. M. J. de Bom , Secrétaire de l'administration , donne lecture du procès-verbal de la séance du 14 Mars dernier ; la rédaction en est approuvée.

2. M. le Président informe l'assemblée que le Bureau a eu l'honneur de remettre à M. l'Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire du Brésil le diplôme offert à S. M. l'Empereur DOM PEDRO II, en sa qualité de PRÉSIDENT D'HONNEUR de la Société.

S. E. a bien voulu se charger de transmettre ce document à S. M.

3. Le Bureau a également remis à M. le Ministre du Brésil, le diplôme qui lui était destiné en sa qualité de membre honoraire , ainsi que celui de M. le Comte DE BOM RETIRO.

M. le Baron D'ARINOS a répondu en ces termes à l'hommage qui lui était fait par la Société : " Extrêmement sensible à l'honneur que la Société a voulu me faire en m'offrant le diplôme de membre honoraire , je viens, Monsieur le Président , aussi vous prier de lui faire parvenir mes remerciements et l'expression de mon dévouement à ses intérêts et à sa prospérité. "

La Société a reçu en outre des adhésions chaleureuses de :
MM. le Baron Jos. A. VON HELFERT , premier Vice-Président de la Société de géographie de Vienne ;
LE VERRIER , Directeur de l'Observatoire de Paris ;
A. LEWCHINE , Membre de la direction de la Société Impériale Russe de géographie.

M. J. J. A. WORSAAE, Conseiller d'État, Directeur du Musée d'antiquités, à Copenhague

proclamés MEMBRES HONORAIRES.

4. M. Hertoghe, Trésorier de la Société, et M. le Comte van der Steghen, membre effectif, s'excusent de ne pas pouvoir assister à l'assemblée.

MM. BERNARDIN, conservateur du Musée commercial-industriel de l'école de Melle-lez-Gand, et BOUTILLIER DE BEAUMONT, Président de la Société de géographie de Genève, remercient la Société de leur nomination comme membres correspondants.

Plusieurs dons ont été faits à la Bibliothèque de notre Société ; nous citons avec gratitude la réception des ouvrages suivants :

1^o De M. Bernardin, membre correspondant à Melle, une série de publications intéressant le commerce et la géographie dont il est l'auteur.

2^o De M. Luciano Cordeiro, Secrétaire-général de la Société de géographie de Lisbonne, son mémoire *sur la découverte de l'Amérique*.

3^o De M. Baguet, Vice-Consul de Brésil, membre adhérent, la *Biographie* de S. M. Don Pedro II, par M. Fialho, docteur en sciences administratives.

Toutes ces publications seront détaillées dans la liste des ouvrages présentés.

Nous avons reçu en outre de M. Capellini, Directeur du Musée géologique et paléontologique près de l'Université de Bologne, membre honoraire de notre Société, une lettre des plus gracieuses par laquelle, tout en nous remerciant de l'envoi de la première livraison de notre *Bulletin*, il nous

promet quelques-unes de ses sávantes publications pour la bibliothèque de notre Société.

Dès aujourd'hui nous lui en présentons nos sincères remerciements.

5. Nous sommes entrés en outre en relations avec :

la *Société roumaine de géographie de Bucharest* ;

la *Société Royale de géographie de Londrès* ;

l'*Académie Royale des sciences, lettres et arts de Belgique* ;

la *Société de géographie commerciale de Bordeaux* ;

la *Société Khédivale de géographie du Caire*.

Ces corps savants nous ont honoré de l'envoi de leurs publications.

Notre association a reçu de la Société de géographie du Caire la lettre suivante, dont je prie M. le Secrétaire général de donner lecture.

Caire, 26 Mars 1877.

A Monsieur le PRÉSIDENT de la Société de géographie d'Anvers.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous accuser réception, au nom de la Société Khédivale de géographie, de la lettre par laquelle vous nous demandez à entrer en relations intimes et suivies, et du premier N^o du *Bulletin* de votre Société.

Nous manquerions au but principal de toutes les sociétés scientifiques, si nous ne profitions avec empressement de l'heureuse occasion que vous nous offrez d'étendre nos relations et par conséquent nos connaissances et nos lumières.

Les belles et nobles pensées que vous avez si éloquemment exprimées dans le discours d'ouverture de votre Société sont

les mêmes qui nous inspirent et nous sommes heureux de voir la science, que nous cultivons plus spécialement, trouver en vous une vive lumière de plus pour éclairer la route pénible qu'elle suit courageusement à travers les ténèbres qui couvrent encore une si grande portion du continent que nous habitons.

Vous pouvez être assuré que c'est une nouvelle et grande satisfaction pour la Société Khédivale de géographie d'avoir une sœur aimée et sympathique de plus, dans la Société de géographie d'Anvers.

Je joins à cette lettre tout ce que notre Société a déjà publié, et à l'avenir nous vous continuerons régulièrement l'envoi de nos publications.

Je vous prie, Monsieur le Président, d'agréer pour vous et nos nouveaux collègues d'Anvers, au nom de la Société de géographie du Caire et en mon nom personnel, l'assurance de notre considération la plus distinguée, en même temps que nos vœux les plus sincères pour l'extension et le succès rapide de la Société de géographie d'Anvers,

C. GUILLEMIN.

Bibliothécaire-archiviste et Secrétaire général par intérim de la Société Khédivale de géographie, Membre des Sociétés de géographie de Bruxelles, Bordeaux, Lyon, Marseille, Lisbonne, etc.

6. Il m'est agréable de vous faire connaître l'appui que les autorités veulent bien nous accorder :

“ Par dépêche du 16 Mars 1877 M. le Ministre des affaires étrangères, tout en souscrivant à vingt-cinq exemplaires de nos publications, a daigné nous informer de l'envoi du *Recueil Consulaire* et de tous les documents d'intérêt public qui parviendront à son département, et qui seraient de nature à nous intéresser.

„ Par sa dépêche du 22 Mars 1877, M. le Ministre de l'Intérieur nous alloue un subside à titre d'encouragement.

„ Par dépêche du 28 du même mois, M. le Gouverneur de la province nous fait connaître qu'en séance du 23, la Députation permanente a décidé : 1^o de nous allouer un subside annuel de frs. 500 sur le budget de la province ; 2^o de mettre à notre disposition, moyennant un loyer annuel, une partie du second étage du nouveau Palais de Justice pour y placer notre bibliothèque et notre dépôt de cartes. Cette dernière question, concernant l'administration de la Société, sera examinée à une prochaine séance des membres effectifs.

7. “ M. le Baron d'ARLOT DE St. SAUD, Secrétaire du *Club Alpin français* (section du Sud-Ouest), par lettre datée de Bordeaux (La Roche-Chalais) du 2 Avril 1877, remercie la Société de l'avoir inscrit au nombre de ses *membres adhérents* et donne quelques détails intéressants sur les travaux des *Clubs Alpins*.

“ Le remarquable discours de votre Président, „ dit-il, “ imprimé „ dans votre premier et si intéressant *Bulletin*, renferme aux „ pages 42 et 43, des appréciations peu exactes ou exagérées „ sur les *Clubs Alpins* (ou *montagnards*, car le mot *Alpin*, a „ maintenant une acception *orographique* très-générale). Je „ reconnais que parmi nous il y a des excursionnistes qui „ ne grimpent que pour le plaisir de monter, de jouir d'un „ coup d'œil, d'être le premier à fouler le sommet d'une „ cime vierge. Tous ne sont pas savants, mais beaucoup „ sont instruits et nous recommandons avec le plus grand „ soin à nos adhérents de faire le plus d'observations barométriques, thermométriques, hypsométriques, géodésiques, „ géologiques et autres, qu'il soit possible de faire. Notre

„ but est autre que *de gravir chaque année un pic inexploré*,
„ et loin d'être *dangerouse* notre association a, au contraire,
„ pour objet de diminuer les dangers des explorations de
„ montagnes, par la construction de sentiers, de refuges et
„ la réglementation de compagnies de guides sérieux,
„ expérimentés et dévoués, connaissant leur métier. De plus
„ nous nous efforçons de rectifier les erreurs orographiques
„ enseignées dans les traités de géographie; c'est ainsi, par
„ exemple, que le Mont Iseran (frontière du département
„ de l'Isère et de l'Italie) inscrit sur les cartes, a été reconnu
„ n'avoir jamais existé que dans l'imagination des cartographes.
„ M. Schrader, Président honoraire de notre section, a
„ rectifié de nombreuses erreurs de la carte de l'état-major au
„ sujet du Mont-Perdu (Hautes Pyrénées), dans le relevé
„ qu'il en a exécuté lui-même à l'aide de *l'orographe* dont il est
„ l'inventeur ¹. Il n'existe aucune carte sérieuse du versant
„ espagnol des Pyrénées, les cartes espagnoles fourmillent
„ d'erreurs et ce versant ne figure pas sur les cartes de l'état-
„ major français. M. Schrader se propose, cet été, de par-
„ courir cette région, que je puis dire inexplorée, sac au dos,
„ pour en dresser la carte et chercher à *dérober à la nature*
„ *quelques-uns de ses secrets*. J'espère pouvoir l'accompagner.
„ Je serai heureux que la connaissance de ces faits puisse
„ rectifier les erreurs que l'on s'est imaginées chez vous au
„ sujet du but et des travaux des *Clubs Alpins*. Vous en
„ jugerez du reste vous-même par les publications que vous
„ recevrez de Paris. „

¹ M. Franz SCHRADER, membre de la *Société de géographie de Bordeaux*, a décrit *l'orographe* de son invention dans le 1^r *Bulletin* de cette Société page 205. Il est l'auteur de plusieurs gravures insérées dans le second volume de la *Géographie* d'Elisée Reclus.

8. " Parmi les publications qui nous arrivent de l'étranger, il en est plusieurs qui offrent un véritable intérêt, car elles nous indiquent les voies à suivre pour donner à notre Société sa véritable utilité pratique. Je me permettrai, Messieurs, d'appeler tout spécialement aujourd'hui votre attention sur le bulletin de la *Société de géographie de Bordeaux*. Le lieu où elle a été fondée, le milieu même où elle est appelée à fonctionner, offre avec Anvers une analogie qui n'échappera à aucun de vous.

„ La Société de Bordeaux forme une section détachée du *Groupe girondin de l'association française pour l'avancement des sciences* ; elle a été fondée en 1874 par un comité composé exclusivement d'armateurs et de commerçants sous la présidence de M^r Marc Maurel, armateur et membre de la Chambre de Commerce. Elle compte aujourd'hui : — 80 *membres titulaires* appartenant au *Groupe girondin*, exempts de cotisation, — 162 *membres associés* payant une cotisation annuelle de frs. 10, — 9 *membres fondateurs* ayant versé une somme d'au moins frs. 100, — enfin 32 *membres correspondants* exempts de toute rétribution.

„ Je n'ai pas l'intention de faire l'examen détaillé des diverses questions traitées dans ses séances ordinaires, qui se reproduisent en général deux fois par mois, et dont la première ne date que du 14 Novembre 1874. Je me bornerai à vous signaler seulement les sujets qui peuvent trouver leur application à Anvers.

„ Comme toutes les associations françaises de ce genre, fondées depuis la guerre de 1870, la Société de Bordeaux a eu pour but principal, de suppléer à ce qui manquait dans l'enseignement de la géographie en France. Dans notre dernière séance, j'ai déjà eu l'honneur de vous signaler les efforts tentés par la Société de géographie de Lyon, pour intéresser le public aux études géographiques. Celle-ci a eu recours à l'ensemble de ce que l'on peut appeler les *petits moyens*, tels que : timbres-poste, inscriptions dans les gares

du Chemin de fer etc. etc. Vous avez nommé une commission pour étudier l'application de cette méthode de diffusion des idées géographiques à notre pays ; je ne doute pas que son rapport nous indique un ensemble d'idées applicables chez nous, pour concourir à une œuvre semblable.

„ La Société de Bordeaux a tenté de suivre une voie différente ; elle a cherché à prendre une part directe à l'enseignement en intéressant les instituteurs à ses travaux. A cet effet, elle a institué, avec le concours de l'*Académie*, des prix de Géographie dans les Colléges ; le recteur de l'Académie s'est empressé d'accepter cette offre généreuse. Le caractère spécial de notre enseignement libre ne nous permet pas de songer à une institution semblable, mais je crois devoir appeler votre attention sur l'utilité de nous rattacher d'une manière plus intime à l'enseignement, qui seul, peut faire fructifier nos efforts.

„ Je constate en effet avec un profond regret, que c'est à peine si parmi nos adhérents, nous pouvons compter quelques professeurs. N'est-ce pas là l'indice d'une véritable atonie dans le corps enseignant, que nous devons nous efforcer de vaincre en y appliquant toute notre influence ? Pour accomplir dignement la mission du professorat, il ne suffit pas de remplir fidèlement une tâche quotidienne ; il importe encore que le professeur cherche avec ardeur à rester à la hauteur des progrès qui s'accomplissent autour de lui. Lorsque nous avons fondé la Société, j'étais persuadé que tous nos instituteurs se seraient empressés de prendre une part active à nos travaux ; leur place semblait bien plus marquée sur nos bancs, que la nôtre, à nous qui ne sommes que les volontaires de la science. J'espérais que tous auraient compris qu'ils pourraient trouver parmi nous, l'occasion de déployer leurs talents et d'acquérir cette part d'influence si nécessaire pour assurer le respect que l'on doit à leurs fonctions. Leur abstention m'a causé, je l'avoue, une profonde désillusion. Disons-leur bien que l'enseignement est un apostolat où

chacun doit apporter la plus grande ardeur pour assurer le prestige indispensable à la plus noble des professions. Si nous ne pouvons leur offrir un concours matériel comme la Société de Bordeaux l'a fait en France, je puis leur affirmer, car je me fais gloire d'avoir appartenu plus de dix années au corps enseignant de l'un de nos principaux établissements de l'État, que la satisfaction du devoir accompli, équivalait au moins aux plus belles récompenses. Je me bornerai pour le moment à cette observation générale qui, je l'espère, trouvera un écho hors de cette assemblée.

„ La Société de Bordeaux qui s'intitule *Société de géographie commerciale*, après s'être efforcée de perfectionner l'enseignement, s'est attachée encore à rendre des services au commerce du port important où elle a établi son siège. “ Pour „ que la géographie devienne réellement populaire chez „ nous, „ lit-on dans l'introduction de son premier *Bulletin*, „ et pour qu'elle produise tous les résultats qu'on doit en „ attendre, il faut qu'à l'égal de la physique, de la chimie „ et des autres sciences expérimentales, elle manifeste sa „ puissance et son utilité par des applications pratiques. Or, „ de tous les arts, créés par l'activité humaine, aucun n'est „ plus intéressé que le commerce à contracter une alliance „ étroite avec la géographie; aucun en même temps ne peut „ être à la géographie d'un secours plus précieux. Voilà pour „ quoi nous nous appelons *Société de géographie commerciale*. „

Pour donner à cette idée une application pratique, elle a cherché à se mettre en rapport, avec les capitaines qui fréquentent son port, en les engageant à lui fournir des renseignements sur leurs voyages, sur les ports qu'ils visitent et même à rapporter des échantillons de produits commerciaux de diverses provenances, pour son musée commercial, des publications étrangères, des cartes pour sa bibliothèque. A cet effet, elle leur distribue, au départ, sous forme d'un petit livret, un *questionnaire* indiquant les divers objets sur lesquels elle croit utile d'appeler leur attention; puis, chaque

année, elle accorde des médailles à ceux d'entr'eux qui lui fournissent les rapports, les échantillons, les livres ayant le plus d'intérêt. Dans une circulaire du 9 Janvier 1875, le Président de la Société précisait le programme qu'elle se proposait de remplir par cette sorte d'enquête, dans les termes suivants : " Créer sur un point central de la ville, „ un *bureau universel* dans lequel sont groupés, par pays, „ avec cartes, plans et journaux, tous les renseignements „ commerciaux accompagnés de spécimens des produits com- „ merçables. „

„ L'idée d'appliquer ces *questionnaires* me paraît mériter notre sérieuse attention. N'est-ce pas en effet le véritable moyen d'utiliser dans nos travaux, les avantages de notre situation géographique ? N'est-ce pas aussi le moyen d'étendre d'une manière facile, nos relations avec les contrées éloignées ? Je vous propose de nommer une commission dans le but de chercher à donner à cette idée une forme pratique.

„ A Bordeaux, comme dans tous les ports situés aux embouchures de grands fleuves, on constate un envasement successif des passes de la rade qui menacent l'avenir du port. En même temps que la Gironde s'oblitére, la mer tend à envahir la plage voisine d'Arcachon ; cette situation offre beaucoup d'analogie avec celle que l'on a constatée souvent autour d'Anvers. Comme chez nous, les esprits sont divisés sur la cause du phénomène : les uns l'attribuent à un affaissement successif de la croûte terrestre ; d'autres, aux dépôts qui se forment sous l'action du choc du courant fluvial, contre le flot ; d'autres encore, aux deux causes réunies. L'absence d'observations positives laisse des doutes nombreux sur l'exactitude de ces diverses théories. Pour résoudre les problèmes importants que cette situation comporte, la Société de Bordeaux a cru utile d'instituer une commission chargée de suivre avec attention toutes les variations qui se produisent dans l'état du fleuve, et de recueillir tous les renseignements qui peuvent élucider l'étude de son régime. Chaque année

cette commission lui adresse un rapport sur l'ensemble de ses recherches.

„ Cette institution me paraît également digne d'attention. Lorsqu'en effet, on étudie les questions qui se rattachent à l'Escaut, c'est à peine si l'on peut se procurer quelques données sur la vitesse de son courant, la marche de la marée ¹, les transformations de son lit, etc. etc.; des observations nombreuses cependant, sont faites sur divers points de son parcours, par le service hydrographique, le pilotage, les ponts et chaussées, le génie militaire, etc. etc., mais ces observations manquent de publicité. On peut même dire qu'à défaut d'être coordonnées, elles sont à peine comparables et manquent souvent de précision. Il nous paraîtrait très-utile de les réunir dans une publication sous forme d'*Éphémérides de l'Escaut*. Nous croyons que c'est là une mission que la Société de géographie pourrait utilement s'imposer. Il suffirait de constituer dans son sein, une *commission permanente pour l'étude de l'Escaut*, qui se mettrait en rapport avec les diverses administrations et publierait chaque année un rapport sur l'ensemble des résultats recueillis. Nous ne doutons pas qu'en échange de cette publicité, toutes les administrations, la ville d'Anvers, le ministère des travaux publics, le ministère de la guerre, l'observatoire royal, ne s'empressent de mettre à sa disposition leurs renseignements respectifs et même le concours de leurs agents. Ce travail d'ensemble aurait bientôt pour résultat de régulariser des efforts jusqu'ici éparpillés et sans direction. Nous ne doutons même pas non plus, que les administrations, reconnaissant l'utilité du travail de cette commission n'arrivent à mettre

¹ « Les divergences des chiffres attribués à chaque localité tant pour „ l'établissement du port, que pour l'unité de hauteur, „ dit M. Tailier, „ montrent que la question est loin d'être résolue et qu'un vaste champ „ reste encore ouvert aux investigations. „ (*Exposé de la situation du Royaume*, période décennale de 1851 à 1860, t. I, p. 56).

à sa disposition des appareils perfectionnés et à multiplier les lieux d'observation. J'ai l'honneur de vous proposer également de nommer une commission chargée de rechercher le moyen de donner à cette idée une solution pratique et d'indiquer les négociations à ouvrir, les démarches à faire pour arriver à sa réalisation.

„ Il vous appartient de décider, Messieurs, s'il convient de soumettre la prise en considération de la double proposition que j'ai l'honneur de vous faire à une discussion et à un vote préalable, ou de les renvoyer chacune, à l'étude d'une commission qui pourra vous en proposer le rejet ou, dans le cas contraire, en préparer l'étude pour les discussions en séance. „

L'assemblée consultée, adopte, sur la motion de M. le Secrétaire général, les propositions de M. le Président. En conséquence, conformément aux statuts, sont nommés:

Membres de la commission pour la rédaction du projet du questionnaire à distribuer aux capitaines de navires et aux voyageurs: MM. Delcourt, Grattan, Hunter, Langlois et Thielens.

Membres de la commission permanente pour l'étude de l'Escaut: MM. van Haverbeke, de Boe, Hertoghe, Royers et le Baron O. van Ertborn.

M. le Secrétaire général est chargé du soin de convoquer ces commissions.

9. MM. P. Henrard et A. Grattan présentent leurs rapports sur le travail de M. P. Wynen concernant les *Sociétés de géographie aux Etats-Unis*.

Les conclusions des rapporteurs tendant à l'insertion du mémoire au *bulletin de la Société*, sont adoptées par l'assemblée.

Ilen est de même des conclusions formulées par les rappor-

teurs MM. Lefebvre et Royers concernant la notice de M. le Président Wauwermans : *Notes sur les variations du cours de l'Escaut.*

10. M. P. Génard, en forme de conférence, donne lecture d'un mémoire intitulé : *Les origines commerciales d'Anvers.*

Avant d'aborder son sujet, l'orateur s'exprime comme suit :

„ En me permettant Messieurs, de prendre la parole dans
„ cette assemblée, je dois d'abord vous présenter des regrets.
„ A la demande de notre honorable Président, je m'étais chargé
„ de retracer les principaux faits de la carrière du géographe
„ anversois ABRAHAM ORTELIUS. L'étude de la vie de ce grand
„ homme, sous le patronage duquel notre Société a été instituée,
„ m'a conduit, tout récemment à découvrir que plusieurs don-
„ nées que nous avions sur sa personne et sur ses travaux sont
„ erronées ; sa mémoire n'a pas été plus respectée que celle de
„ la majeure partie des autres illustrations de notre pays. Force
„ m'est de reconstituer sa biographie sur de nouvelles bases en
„ me servant des documents authentiques peu ou pas connus
„ que j'ai été assez heureux de pouvoir recueillir.

„ Je me réserve donc la faveur de vous faire connaître à
„ l'une de vos prochaines réunions, le résultat des investiga-
„ tions auxquelles je me livre en moment. J'espère qu'à la
„ Société de géographie d'Anvers reviendra un jour l'honneur
„ d'avoir non seulement relevé les titres d'un compatriote
„ célèbre, mais d'avoir repris le projet d'érection du *monument*
„ *national* que des circonstances imprévues ont fait abandonner
„ il y a quelques années. (*Adhésion*).

„ Pour la conférence d'aujourd'hui, je me suis permis de
„ choisir un sujet qui, je l'espère, vous intéressera autant que
„ la biographie d'Ortelius. Je me propose de jeter un coup

„ d'œil rapide sur les origines commerciales d'Anvers. J'ose
„ faire appel à votre indulgence dans l'examen de questions
„ qui se rapportent à des époques dont il ne nous reste que
„ des documents rares, confus et obscurs..... „

Sont nommés rapporteurs du mémoire de M. Génard :
MM. Wauwermans et Grattan.

La séance est levée.

MÉMOIRES ET NOTICES.

Les Sociétés de Géographie des États-Unis d'Amérique,

par M. P. WYNEN, membre adhérent.

MESSIEURS,

Le Gouvernement de la République des États-Unis d'Amérique possède comme annexe à son département de l'Intérieur, un bureau national d'éducation chargé de recueillir et de publier tous les documents qui lui parviennent sur les institutions d'enseignement et d'éducation du Nouveau-Monde.

Ce bureau à la tête duquel est placé l'honorable général J. Eaton, vient de lancer, à la date du 31 Août 1876, un volumineux rapport d'au-delà 1200 pages d'impression, sur les bibliothèques publiques des États-Unis et sur les sociétés scientifiques et littéraires, principalement constituées dans le dessein de vulgariser l'œuvre des bibliothèques populaires et de répandre le savoir au moyen de la lecture.

Dans ce rapport gigantesque, nous avons cherché les renseignements concernant les Sociétés géographiques établies dans la République de l'Union. Nous avons été surpris de n'y avoir rencontré que deux mentions, dont l'une est relative à la Société de géographie ayant son siège à New York,

(*American geographical Society*), et l'autre à celle de Toledo, État d'Ohio (*Toledo's historical and geographical Society*.)

Nous avons cru, Messieurs, que ces renseignements offri-
raient quelque intérêt pour notre Société et c'est à cette
fin que je me suis permis de vous communiquer ce que j'ai
pu glaner dans l'énorme rapport, au sujet de ces deux
corps identiques au nôtre, et si modestement cachés au
milieu de cette foule de notices et de statistiques fournies
par les innombrables sociétés américaines d'histoire, de
géologie, de bibliographie, de généalogie, de zoologie, de
littérature et de science, dont l'historique, la constitution,
la réglementation et toute l'œuvre enfin, a servi de matière
au colossal ouvrage que j'ai l'honneur de placer sous vos
yeux.

Nous y avons trouvé à la page 939, que la première
tentative pour la création d'une Société de géographie à
New York a été faite en 1850, par Messieurs François Hawks,
George Folson et d'autres; que leurs démarches ne furent
couronnées de succès qu'à la date du 9 octobre 1851, époque
à laquelle la Société géographique américaine fut définitive-
ment organisée et son premier Président élu, qui fut Monsieur
Henry Grinnell.

La Société tint sa première séance dans les salons de la
Société historique à l'Université de New York. Elle fut bientôt
installée dans une des salles qui lui fut cédée dans ce local
et le nombre de ses membres s'accrut rapidement.

Ses premiers travaux furent consacrés à la formation d'une
bibliothèque d'ouvrages géographiques et à l'organisation
de conférences sur des sujets de géographie. Ces conférences
furent données à la chapelle de l'Université.

A la date du 13 Avril 1854, elle fut reconnue par la légis-
lature de New York, sous le titre de Société Américaine de
géographie et de statistique. Cette dénomination fut rem-
placée plus tard, en vertu d'un autre acte du gouvernement,
par celle de Société géographique de New York.

Dans le principe, ses efforts se bornèrent à la création d'une bibliothèque géographique et à la collection de cartes et de plans topographiques de toutes les contrées du monde. Toutefois son but principal fut d'établir dans la première ville maritime des Etats-Unis, une institution où des informations spéciales pouvaient être obtenues sur tous les pays de la terre. C'est à cette œuvre utile et nouvelle en son espèce que tendirent tous ses travaux. Elle fut généreusement assistée dans l'accomplissement d'une tâche aussi importante par des dons de livres spéciaux et par de grandes libéralités en argent qui lui parvinrent de la part de ses membres.

La Société de géographie de New York possède aujourd'hui une bibliothèque se composant de plus de 10,000 volumes. Cette collection est riche surtout, en documents particuliers à l'Amérique du Nord et du Sud, aussi bien qu'à l'Asie, à l'Afrique et aux régions Arctiques.

Cette bibliothèque renferme encore un nombre considérable et très-varié d'ouvrages élémentaires, d'opuscules de toutes sortes sur la statistique, ainsi qu'une quantité de publications des sociétés géographiques du monde entier. C'est le seul endroit des États-Unis où ces publications se trouvent en aussi grand nombre.

Sa collection de voyages, de traversées, d'excursions et d'explorations dans toutes les parties de la terre est aussi vaste que remarquable.

Elle possède aussi un département de géologie renfermant une complète série de rapports géologiques et de publications spéciales aux Etats-Unis et au Canada. Elle a en outre une variété fort recherchée et toute particulière d'atlas; depuis le premier atlas d'Ortelius jusqu'à ceux parus en ces derniers temps, parmi lesquels on trouve tous les atlas publiés par les cartographes les plus renommés de l'Allemagne, de la Hollande, de la France et de l'Angleterre. (La cartographie Belge postérieure au XVI^e siècle, n'est pas mentionnée.)

La bibliothèque de la Société Américaine de géographie

possède encore la majeure partie des publications faites par le gouvernement des Etats-Unis et par celui de différents autres Etats, relatives à leur géographie, à leur géologie et à leurs différentes branches scientifiques. Bien que sa collection de cartes et de plans topographiques soit grande et estimée, elle est moins étendue pourtant que celle de la Société Royale de géographie de Londres; cependant sa bibliothèque est plus remarquable que celle des Sociétés de Paris et de Londres, quoique celle de cette dernière ville soit réputée comme la plus vaste.

La Société de géographie de New York compte à l'heure qu'il est 1800 membres; 20 membres honoraires et un grand nombre de membres correspondants, tant indigènes qu'étrangers.

Pendant ces vingt-deux dernières années, elle a eu pour Présidents: Messieurs Henry Grinnell, George Bancroft, Francis Hawks et Charles Daly. Son secrétaire-général actuel est Monsieur le lieutenant James F. Gardner, ancien géographe en chef de l'inspection géographique et géologique des Etats-Unis et de l'inspection de Clarence King et de la 40^e parallèle.

Le rapport de la Société à la législature se fait sous forme de publication annuelle.

Mr Charles Daly, qui est le Président de cette Société depuis 1861, a communiqué pendant cette période de quinze années une série de discours anniversaires, de revues sur les travaux de la Société, sur les explorations et découvertes dans toutes les parties du monde. Plusieurs d'entr'eux sont si étendus que leur résumé formerait, si on le publiait, un abrégé précieux pour cette branche importante de la science.

La Société a réuni un fonds social qui dépasse aujourd'hui 30,000 dollars, soit environ 150,000 francs. Elle espère s'établir bientôt dans un local à lui appartenant où les salles pour ses collections toujours croissantes ne lui feront pas défaut.

Relativement aux ressources dont dispose cette Société,

nous avons trouvé dans le rapport en question, à la page 356, les détails suivants :

En dehors des 10,000 volumes déjà mentionnés, la bibliothèque de la Société Américaine possède encore environ 4,000 brochures, 3,000 cartes de toutes les contrées et 1000 manuscrits, consistant la plupart en communications et en rapports.

La bibliothèque a été formée par les soins des administrateurs de la Société au moyen d'achats et de dons particuliers faits de temps à autres. Son accroissement varie entre le chiffre de 1000 volumes par année. Cette bibliothèque n'est pas encore cataloguée.

Les revenus de la Société provenant exclusivement des rétributions des membres effectifs et des membres souscripteurs s'élèvent à environ 10,000 dollars par an. Tous ces revenus sont dépensés à l'œuvre pratique de la Société.

La Société de géographie de Toledo est plutôt une société d'archéologie que de géographie.

Elle a été fondée en 1871 et compte 35 membres. Ceux-ci paient une rétribution de 3 dollars par an. On y tient des séances mensuelles consacrées à des conférences et à des discussions.

On n'a pas encore relevé le nombre d'ouvrages composant sa bibliothèque, dont l'augmentation annuelle est évaluée à 100 volumes.

Cette Société a pour but spécial de collectionner des antiquités indiennes. Tous ses livres et ses curiosités ont été reçus en cadeau.

La Société de Toledo ne possède encore ni local particulier, ni fonds social. Ses revenus sont fournis exclusivement par les rétributions des membres et par leurs droits d'entrée.

Voilà Messieurs, les seuls renseignements fournis par l'intéressant rapport du Bureau National d'éducation au Département de l'Intérieur à Washington, sur les sociétés américaines de géographie.

Il est surprenant qu'une revue aussi vaste, aussi détaillée et répétons le mot, aussi gigantesque, comme l'est en effet le rapport publié par les soins de l'honorable général J. Eaton, rapport qui restera comme un monument imposant des rares aptitudes que cet éminent éducateur déploie dans le bureau à la tête duquel sa vaste érudition l'a placé, que cette revue, dis-je, ne fasse mention que d'un seul véritable cercle s'occupant de géographie aux Etats-Unis.

Faut-il en conclure que les compatriotes de l'illustre Morse ne partagent pas avec les Européens les idées d'utilité que présente la science géographique? Je ne le pense pas. Leur sens éminemment pratique fournirait au surplus, la négation d'une telle supposition. Nous sommes plutôt porté à croire, que la Société américaine de géographie de New York centralise aujourd'hui tous les éléments qui se rattachent à cette science, dont la diffusion paraît en ce moment moins urgente dans le Nouveau-Monde que dans l'Ancien, celui-là possédant au reste un champ assez vaste en son intérieur et assez inconnu encore, pour absorber toute son attention et pour diriger ses études vers son exploration et vers le besoin de le faire connaître, autrement que par des cartes et des descriptions topographiques, travaux d'urgence locale, émanant directement des Etats et des districts intéressés à leur colonisation ou à leur exploitation.

Quoi qu'il en soit, nous formons le vœu que cette notice aidera à établir des relations entre notre jeune société et son aînée de New York; que, généreusement soutenu par la faveur publique, notre cercle comptera bientôt le nombre suffisant de membres, qui lui permettra d'organiser, à l'instar de la Société américaine, une bibliothèque variée et un

département de renseignements dont le fonctionnement serait d'une utilité incontestable pour la métropole commerciale de la Belgique.

Ce 14 Mars, 1877.

Notes sur les variations de l'Escaut au XVI^e siècle

à propos de l'exemplaire unique de

la Carte de Flandre de Mercator

ACQUISE PAR LA VILLE D'ANVERS

(avec carte)

par M. le Lieutenant-colonel WAUWERMANS, Président de la société.

Toutes les villes anciennes nous offrent l'exemple de curieuses superpositions de constructions de diverses époques, appartenant aux divers peuples qui ont habité la contrée. Le sol du *Forum Romanum* se retrouve aujourd'hui sous vingt-quatre pieds de décombres, entassés au XI^e siècle par le vandalisme de Robert Guiscard, et recouverts depuis par des constructions modernes. Pompéïa, à peine découvert sous la couche de lave de l'irruption du Vésuve de l'an 79, et sur laquelle déjà s'était étendue la culture, nous révèle les traces de la cité qui l'avait précédée, détruite par le tremblement de terre de l'an 63 avant notre ère. La Troie légendaire récemment explorée par le Dr Schlieman, n'est pas même celle de l'Illiade; le prétendu *Trésor de Priam* appartient à un peuple qui précède celui dont le souvenir n'est plus conservé que par les chants d'Homère. En Belgique de même, on retrouve dans beaucoup de nos cités, des vestiges de l'homme primitif, recouverts de restes de constructions romaines, surmontés encore de constructions du moyen-âge et de constructions modernes. Cette permanence d'habitation, cette persistance

de l'homme à conserver sa demeure sur un point du sol ou d'autres l'ont précédé, indique à l'évidence que le choix d'un site pour l'établissement d'une ville n'est pas dû à un caprice passager et arbitraire, mais qu'il est le résultat d'un principe permanent, qui s'impose de tous temps et à tous les peuples; il dérive de la forme géographique de la contrée et se fixe par des considérations commerciales et militaires, comme il est facile de s'en convaincre dans chaque cas particulier.

Namur où l'on retrouve des traces si nombreuses de nos premiers habitants aborigènes, est située au confluent de la Meuse et de la Sambre. Elle dut certainement sa fondation aux avantages commerciaux que fournissait la jonction de ces deux voies de navigation, qui se combinaient d'ailleurs avec un site éminemment favorable à la défense sur la crête de hauteur encore occupée par la citadelle, où César rencontra l'antique *oppidum d'Attuatica*.

Des considérations de même genre expliquent la fondation de la plupart des villes d'origine romaine. Tongres et Trèves sont établis à une certaine distance en arrière des postes avancés de la frontière du Rhin, de manière que leurs habitants avaient le temps de se mettre en état de défense, lorsqu'ils recevaient l'avis d'un passage du fleuve par une des hordes de Germains qui menaçaient sans cesse les possessions impériales. Tongres était construit au centre d'une contrée assez fertile pour suffire à ses approvisionnements; le choix de ce site semble indiquer surtout l'intention de créer une colonie militaire agricole. Trèves situé sur la Moselle, et en communication avec le Rhin était plus propre à devenir le quartier général du Consul, gardien de la frontière, et le centre d'un établissement militaire important; c'est ce qui explique le rapide accroissement dont les vestiges subsistent encore.

Le choix de la position d'Anvers se justifie d'une manière analogue. Si l'on restitue à la mer toute la surface du sol, dont la limite est dessinée par la courbe du niveau corres-

pondante à la marée haute, on constate que la ville se trouve au fond d'un vaste golfe, vers lequel convergent l'*Escaut* et ses deux affluents, autrefois plus considérables, le *Grand et le Petit Schyn*. Ce golfe était sans doute formé par de vastes marécages, comme l'indiquent encore les dépôts de tourbe qu'on trouve sur ce terrain. Ces marécages offrent une grande analogie avec ceux des contrées qui ont échappé au travail et à l'industrie de l'homme, par exemple dans le Haut-Nil et aux sources du Congo. Ces marais étaient traversés par l'Escaut, suivant la direction de sa branche orientale, qui a été fermée de nos jours, et qui, au témoignage de César se *jettait dans la Meuse* ¹. Il est évident qu'en faisant choix de ce site, les premiers habitants d'Anvers ont voulu s'approcher autant que possible de la mer, profitant en même temps de la voie navigable du fleuve, pour leur commerce vers l'intérieur; ils ne se sont arrêtés qu'à la limite où ils pouvaient trouver des terrains salubres et soustraits aux eaux.

On constate également que toutes les fois que des considérations humaines, c'est-à-dire variant avec les idées et les situations politiques, ont présidé au choix de l'emplacement des villes, comme à Tongres et à Trèves, celles-ci subissent une rapide décadence, lorsque dans un état politique nouveau ces considérations cessent leurs effets. Au contraire, lorsque des considérations naturelles, géographiques président principalement à ce choix, comme à Anvers et à Namur, les villes continuent à être prospères et survivent à tous les temps.

Remarquons encore que les voies géographiques qui assurent aux villes des débouchés commerciaux favorables, sont aussi celles qui sont avantageuses aux armées. La raison commerciale a pour antithèse la guerre, et cependant les mêmes raisons qui tendent à faire choisir un point du sol pour y fonder

¹ De Bel. Gal. lib. 6. cap. 33.

une cité marchande y amènent forcément, fatalement la construction d'une forteresse pour défendre les routes, sources de sa prospérité, et les richesses que le commerce y accumule. Les économistes ont vainement tenté de s'élever contre la réunion de ces deux principes en apparence si opposés. Ils sont d'essence naturelle et c'est en vain que l'homme tenterait de se soustraire à cette conséquence inévitable.

Si le site géographique a une influence si notable sur le choix de l'emplacement des villes, n'est-il pas certain aussi que leurs progrès doivent être liés d'une manière intime aux causes qui modifient ce site, aux formes du fleuve, de la côte maritime? — Chose singulière cependant, tous les historiens des grandes villes s'attachent avec le plus grand soin à rechercher l'explication de leurs progrès dans les *causes morales*, résultant du perfectionnement des institutions politiques, mais fort peu se préoccupent des *causes physiques* qui ont, comme nous venons de le montrer, une influence évidente, primordiale sur ces progrès.

Les historiens d'Anvers, par exemple, ont soigneusement décrit les origines de la commune, ses luttes, ses succès contre la féodalité; ils nous la montrent prospérant à l'époque des Croisades, à mesure qu'elle conquiert de nouveaux privilèges, au point d'étouffer dans son enceinte et de nécessiter un agrandissement. Nul d'entre eux ne parle des *causes physiques* qui eurent au moins une importance aussi considérable que le progrès gouvernemental sur cette prospérité, telle par exemple que la substitution au XVe siècle de la navigation directe vers la mer par le *Hondt*, à l'ancienne voie tortueuse et de navigation difficile par le *Roompot* et l'*Escant Oriental*, en passant devant Berg-op-Zoom, que les navires avaient été obligés de suivre jusqu'alors. Lorsque, tout à coup, la voie nouvelle se trouve ouverte, par des causes qui n'ont jamais été bien expliquées, Anvers cesse d'être une ville de l'intérieur et devient une ville maritime. N'est-il pas bien certain que cette transformation a

exercé une influence décisive sur les agrandissements de la cité. Dès ce moment en effet, Bruges, la *Venise du Nord*, voit sa prospérité décroître, ses marchands installent leurs comptoirs à Anvers devenue son heureuse rivale et attirent à eux tout le mouvement d'échange avec le Sud et le Nord.

Nous possédons déjà une très bonne *Histoire politique de l'Escaut*, par M. van Bruyssel; on peut s'étonner à bon droit, que l'*histoire des variations de l'Escaut*, à la fois si importante et si intéressante pour Anvers n'ait pas encore été tentée. Elle n'a été abordée en effet que par des côtés spéciaux, dans les écrits de M. Belpaire et du Général Renard, et d'une manière incidente, ou encore incomplète, dans le remarquable travail de l'ingénieur en chef Kummer.

L'Escaut avec ses formes mobiles, est à la fois la source de la prospérité d'Anvers, et sa menace permanente. On ne peut rechercher avec assez de soin les causes de ses variations, en leur comparant les effets qu'elles produisent dans le présent ou qu'elles ont produit dans le passé.

Le département de la guerre des États-Unis utilise les loisirs de ses officiers du génie en temps de paix, à étudier le régime des fleuves qui traversent son territoire. Chaque année il publie un volumineux rapport de ces observations. Dans notre pays c'est à peine, si on trouve quelques données incertaines sur ce sujet; des débats solennels récents ont démontré l'importance de cette lacune pour l'Escaut. Nous voudrions voir organiser un système d'observation complet au moyen d'appareils du genre de ceux inventés par M. van Rysselberghe, que nous décrivait dans une de nos dernières séances l'un de nos confrères. Mais nous croyons aussi qu'il importe de joindre aux enseignements de la physique, ceux de l'histoire et de coordonner toutes les données, pour constituer un jour l'*histoire physique* complète du fleuve. Si les enseignements du présent sont féconds, ceux du passé ne

le sont pas moins : “ L’histoire, a-t-on dit avec raison, est la
„ leçon des peuples. „

I.

Il y a peu d’années , une discussion très-intéressante s’éleva sur la question de savoir quel avait été le cours primitif de l’Escaut? L’ingénieur Vifquain frappé de l’existence du bras de mer, le *Braekman*, qui s’avance sur la carte jusqu’à 22 kilomètres de Gand, affirmait qu’il avait dû servir de débouché au fleuve, et que par suite de quelque déluge inconnu, celui-ci fut détourné de son embouchure et commença à se diriger vers Anvers en recueillant les eaux de Rupel ¹. — Le chanoine David vint à l’appui de cette thèse et produisit un grand nombre de documents tendant à démontrer que l’Escaut avait suivi la direction de la *fosse Othonienne* (aujourd’hui canal de Terneuzen ou à peu près) contrairement à l’affirmation de César dans ses Commentaires ². — Le général Renard n’eut pas de mal à combattre cette théorie historique , basée sur les récits incomplets des chroniques. Etudiant la carte, il montra l’existence d’une véritable crête de partage , formée d’une ligne continue en surélévation sur le sol, dirigée depuis Ecloo, par Ertvelde, Wachtebeke, Stekene, St Nicolas vers Burght. Pour se rendre de Gand au Braekman, l’Escaut aurait dû recouper cette ligne, et nulle part on n’en trouve de traces. “ Un fleuve
„ comme l’Escaut, dit-il, qui durant des milliers d’années
„ aurait coulé à travers la Flandre Septentrionale, aurait
„ laissé une trace à jamais indestructible de sa présence ;
„ et pourtant on n’en trouve aujourd’hui nul vestige, à ce
„ point qu’on a nié l’existence de la fosse Othonienne que

¹ VIFQUAIN, *les Voies navigables de la Belgique*, p. 14.

² *Bulletin de l’Académie de Belgique*, t. XVI, n 2, (1849).

„ l'on donne cependant comme ayant été l'Escaut ¹. „

Ce débat suffit pour nous montrer les erreurs auxquelles les historiens les plus consciencieux peuvent être entraînés, lorsqu'à défaut de bonnes cartes ils n'ont à leur disposition que des documents incomplets, qui les renseignent d'une manière imparfaite. Un simple nivellement du Nord de la Flandre a suffi pour renverser une hypothèse séduisante qui avait été partagée, avec le chanoine David et l'Ingénieur Vifquain, par Desroches et Vredius.

Nous n'hésitons pas à croire que si *l'histoire des variations physiques de l'Escaut* n'a pas été écrite jusqu'ici, c'est uniquement à l'absence de documents cartographiques qu'il faut l'attribuer. Le plus ancien dont on connaisse l'existence est la *carte de Flandre* de Mercator. On la croyait perdue, lorsque la ville d'Anvers a eu l'heureuse fortune d'en acquérir un exemplaire probablement *unique* ². Son authenticité est démontrée par son titre : *Vlaenderen* ³ par la signature de l'auteur : *Gerard Mercator de Rupelmonde* ⁴, par sa dédicace à l'empereur Charles Quint ⁵ et par le privilège accordé par celui-ci pour sa publication ⁶.

Indiquons d'abord dans quelles conditions fut exécutée cette carte si importante pour l'histoire d'Anvers, en nous servant des précieux matériaux patiemment rassemblés par notre savant collègue M. le Dr van Raemdonck.

Il n'existait en 1536 aucune bonne carte de Flandre donnant une description exacte de la contrée. On signala cette lacune à

¹ RENARD. *Hist. politique et militaire de la Belgique*, t. I, p. 580.

² Elle est renfermée dans un cadre mesurant à l'intérieur 1^m, 10 de largeur et 0^m,80 de hauteur. Le cadre a lui-même 0^m,075 de largeur.

³ Le titre est malheureusement incomplet et déchiré. On y lit : *Vlaenderen exactissima.... (delineato ?)*

⁴ *Gerardus Mercator Rupelmondanus faciebat.*

⁵ *Carolo V Romanorum Imperatori semper augusto. Gerardus Mercator Rupelmondanus devotissime dedicabat.*

⁶ *Cum gratio et privilegio Cesaeree Ma^{tis}.*

Mercator qui habitait alors Louvain et jouissait déjà d'une grande réputation comme cosmographe, mathématicien et constructeur d'instruments de mathématique. " L'homme est „ né pour Dieu et son pays ! „ disait-il, et aussitôt il entreprit l'œuvre que nous avons sous les yeux et qui a été considérée, avec raison, comme un événement dans l'histoire des publications cosmographiques.

Trois années furent consacrées à parcourir " *cette bonne „ Flandre, le meilleur comté de la Chrétienté,* „ comme l'appellent Ortelius et Montanus, le bâton de voyageur à la main, mesurant les distances, relevant les positions de toutes les localités importantes, et les traçant sur la carte. Le travail achevé, Mercator grava lui-même son œuvre qu'il livra au public en 1540.

" Mercator, „ dit Pierre Bertius de Beveren, géographe au service de Louis XIII, " excellait dans la gravure jusqu'à „ en faire des merveilles d'art. „ L'examen de sa carte nous permet de nous associer à ce jugement lorsque nous contemplons les sujets et les ornements qui la décorent : — les *quatre ours (beers) de Flandre* avec bannières, que l'on voit aux quatre angles : *Heyne, Cysoyn, Pamele, Boelaere*, — mais surtout le merveilleux cadre, qui nous représente, dans les lignes horizontales, la succession des noms des comtes et forestiers de la Flandre depuis *Lyderick de Haerlebeke* jusqu'à *Charles Quint*, et dans les lignes verticales, les armoiries des villes flamandes.

Elle fut imprimée, suivant les uns à Louvain, suivant d'autres à Anvers. Le doute à ce sujet est né, de ce que Mercator publia la même année 1540, un petit traité *Literarum latinarum*, recueil de modèles de calligraphie pour la gravure des inscriptions des cartes, presque simultanément à Louvain et à Anvers ¹.

¹ VAN RAEMDONCK, *Gérard Mercator, sa vie et ses œuvres*, p. 44 et 247.

M^r Lelewel paraît pencher à croire que cette carte fut imprimée à Anvers ; M. van Raemdonck , s'appuyant sur l'opinion de Ghymmius et d'Ortelius , est d'avis qu'elle fut publiée à Louvain ¹. L'examen de la carte nous porte à admettre la première version ; trois éditeurs y sont en effet indiqués , — l'établissement du *Château Rouge* (Rooden Borch, Rubro Castro) à Anvers , — au quartier de S^{te} Pharaïlde à Gand , — et le *Soleil d'Or* à Louvain ². Il nous semble peu probable que l'imprimeur soit précisément cité le dernier dans cette liste , et nous en concluons que l'impression dut avoir lieu à Anvers. Plusieurs faits semblent du reste confirmer cette opinion. On sait que les éditions subséquentes de l'*atlas* de Mercator renfermant cette carte de Flandre à échelle réduite, furent publiées par Josse Hondius, son fils Henry Hondius et son gendre Jean Jansson de Waesberg ³. Or, comme nous l'a fait remarquer notre confrère M^r le chevalier Gustave van Havre , dont l'autorité ne peut être contestée pour tout ce qui concerne l'imprimerie Anversoise, la librairie du *Rooden Borch* , qui appartenait en 1538 à Guillaume Dumont ou van den Berg, était passée en 1561 dans les mains de Jean Steels, puis en 1583 dans celles des enfants van Waesberg. N'est-il pas extrêmement probable que ce fut le succès de la première édition, faite par le même établissement, qui leur donna l'idée d'acquérir des héritiers de Mercator, le droit de faire les éditions subséquentes ?

La publication de cette carte est donc un fait important dans l'histoire de l'imprimerie anversoise.

On ne peut admirer assez ce qu'il a fallu de constance, de patience, de talent à Mercator, pour produire dans un

¹ VAN RAEMDONCK p. 47.

² Veniunt HANDOUERPIE sub Rubro Castro.
GANDAVI e regione Dive Pharahildis.
LONVANIJ sub Sole Aureo.

³ VAN RAEMDONCK , p. 62.

espace de temps aussi restreint, le travail que nous avons sous les yeux, lorsqu'on se rappelle surtout que l'auteur ne possédait aucun canevas préalable pour se guider.

Le dessin exact d'une contrée offre de si grandes difficultés, qu'on a reconnu de nos jours la nécessité de confier cette mission à un corps spécial, formé d'hommes instruits, pouvant y consacrer exclusivement tous leurs instants. Dans tous les pays cette tâche est confiée au *corps d'état-major* et forme sa principale attribution en temps de paix. Elle est d'une telle importance, au point de vue des services qu'une bonne carte peut rendre, aussi bien aux travaux civils qu'à ceux du ressort de la guerre, que si, par impossible, l'armée venait à être supprimée, le corps d'état-major devrait être conservé ou rétabli, sous la forme nouvelle d'*ingénieurs géographes*.

La région levée par Mercator en Flandre, répond à environ 75 cartons de la célèbre carte du général Comte de Ferraris, publiée en 1770, et à environ 140 planchettes de notre carte d'état-major actuelle.

On peut estimer que chaque carton de Ferraris coûta aux Pays-Bas Autrichiens, la somme de 500 florins et deux années de travail d'un dessinateur.¹ Je ne crois pas exagérer, en disant que chacune de nos planchettes actuelles coûte plus de frs. 10,000 et une année de travail. Sans doute la carte de Mercator, qui n'indique aucune route ni altitude, ne peut être comparée à nos cartes modernes dont l'exactitude est merveilleuse. Mais les chiffres que je viens d'indiquer prouvent assez la somme d'efforts qu'un artiste, livré à ses propres forces et à son seul travail individuel, dut faire pour atteindre le résultat que Mercator a livré au public, en moins de trois années.

Mercator est donc l'ancêtre de nos ingénieurs-géographes

¹ GACHARD. *Notice sur la rédaction et la publication de la carte des Pays Bas Autrichiens*, par le général Comte DE FERRARIS, p. 30.

modernes, et sa carte, successivement perfectionnée, servit de canevas aux opérations plus parfaites qui furent faites dans la suite, avec des méthodes nouvelles. Chose singulière, et sur laquelle vous me pardonnerez d'insister, tandis que de nos jours l'armée est amenée par ses travaux topographiques à fournir un appoint utile, important, aux travaux civils, nous voyons à l'inverse, dans le passé, les cosmographes, artistes ou artisans civils, concourir constamment aux travaux militaires.

Ils étaient en effet obligés, pour reproduire ces remarquables plans de villes fortifiées, dont nos bibliothèques fourmillent, de se livrer à l'étude de la fortification qui formait en quelque sorte le cadre principal de leur travail, comme vous pourrez le constater par exemple sur ce plan d'Anvers, dont l'exemplaire unique se voit au *Musée Plantin* et dont l'auteur fut Peeter Frans le célèbre constructeur des fortifications lui-même. Il arriva alors qu'on utilisa les connaissances de beaucoup d'entr'eux pour diriger les travaux de restauration des fortifications qu'on faisait effectuer, et qu'ils prirent rang parmi les *architectes militaires*. Frans, Andriessens, de Vries eurent ainsi une part importante aux constructions des remparts d'Anvers; d'autres, tels que Hans Schille, Henri Hondius, sans participer à des travaux de construction, occupent un rang distingué dans l'histoire de l'art défensif flamand par les écrits didactiques qu'ils nous ont laissés sur ce sujet. Mercator lui-même ne resta pas étranger à la fortification et à l'art de l'ingénieur, s'il est vrai qu'il travailla, aidé par son fils Arnould, à restaurer les remparts de Duisbourg et à pourvoir cette ville d'un système d'eau potable. ¹ Après avoir établi sa parenté avec le corps d'état-major, vous me pardonnerez d'avoir aussi cherché à établir ses relations de famille avec un corps, auquel j'ai l'honneur d'appartenir.

¹ VAN RAEMDONCK, p. 86 et 143.

II

Jusqu'à l'époque où parut la carte de Mercator, en 1540, on ne possédait aucun document certain, positif, sur la forme de l'Escaut. Alors apparaissent, coup sur coup, trois cartes d'une extrême importance, dressées par des géographes de premier ordre, qui résument son histoire pendant un siècle. La carte de Mercator (1540) d'abord ; — sa copie réduite, mais corrigée, publiée par son ami Ortelius, en 1570 ; — enfin la seconde édition de la carte de Mercator qu'il publie lui-même en 1585, et qui fut reproduite ensuite un très-grand nombre de fois dans l'édition Hondienne de son atlas jusqu'en 1640. Cette période est l'une des plus importantes de l'histoire de l'Escaut, à cause des travaux qui s'y rapportent.

Le 13 Novembre 1377, une tempête, analogue à celle qui a sévi le 31 Janvier dernier, avait eu les conséquences les plus désastreuses. Dix-neuf villages, la petite ville de Saeftingen, avaient été détruits par les inondations ; Biervliet avait été détaché du continent sous forme d'une île, et la vague marée s'était étendue jusqu'à Beveren. Plus de 50,000 personnes avaient péri dans la catastrophe. Le cours de l'Escaut était profondément modifié. Nous chercherions vainement aujourd'hui, faute de cartes contemporaines, à fixer exactement les limites de l'inondation. — Avec la persistance propre au génie flamand, on s'était mis courageusement à l'œuvre pour réparer le désastre, regagner le terrain perdu, et la carte de Mercator nous indique déjà en 1540, une situation améliorée.

Vous y verrez Saeftingen soustraite aux eaux. Cette petite ville, construite par Marguerite de Flandre vers 1260, en opposition à Anvers, dans le but d'entraver son commerce maritime et de frapper un droit de péage sur les navires qui se dirigeaient vers son port, s'est effacée de nouveau de la carte. A peine, à marée basse, retrouve-t-on encore quelques vestiges de son existence, sur la laisse de basse mer du banc de Saeftingen, en face de Bath.

Malheureusement l'exemplaire retrouvé de la carte de Mercator présente une lacune importante qui comprend la région où se trouve Biervliet et les bouches de l'Escaut. Cette lacune nous prive de renseignements sur cette partie du fleuve qu'il eût été si intéressant de connaître. Voici ce que l'on sait à son sujet d'après les recherches de M. van Raemdonck :

La tempête avait rompu la digue de mer entre Biervliet et Breskens et les eaux s'étaient étendues sur une partie notable de la Flandre, coupant la route qui conduisait de Bruges par Biervliet à Anvers. En 1540 le désastre avait été en partie réparé. La carte de Mercator représentait Biervliet sous forme d'une île séparée du continent, autour de laquelle les vaisseaux faisaient voile.¹ — Sur la carte d'Ortelius on constate un progrès; tout en se bornant à réduire celle de Mercator, Ortelius crut nécessaire de corriger la partie correspondante à Biervliet au moyen de documents que lui avait fournis Marc Laurin, Seigneur de Watervliet. Il représente dans la passe Ouest de Biervliet, entre Biervliet et Ysendyk (Ysendonck?), vingt et une petites îles, ou bancs de sable, qui tendent à rapprocher l'île de la terre ferme². — La seconde édition de la carte de Mercator, publiée par lui-même à échelle réduite et moins rare que la première, nous indique encore une situation plus favorable: " Les îles les plus éloignées „ de la terre ferme, dit le Dr van Raemdonck, avaient disparu, „ hormis celle de Biervliet, tandis que celles qui avoisinaient les côtes avaient tellement gagné en étendue, qu'elles „ s'étaient jointes et formaient désormais une large bande de „ sable unie au continent³. „ — De notre temps, on sait que les atterrissements se sont achevés et que Biervliet a cessé d'être une île.

¹ VAN RAEMDONCK, p. 47.

² VAN RAEMDONCK, p. 48.

³ VAN RAEMDONCK, p. 48.

La détérioration de notre carte nous empêche malheureusement de suivre le premier acte de ce drame si remarquable de la lutte de l'homme contre les éléments. Sera-t-il impossible d'y suppléer? J'ose prédire le contraire.

Remarquons d'abord que la forme et le dessin de la carte de Mercator étant désormais bien connus, il n'est plus impossible de retrouver dans nos bibliothèques, un fragment représentant le lambeau qui nous manque et de nous assurer de sa parfaite authenticité. La carte nous offre elle-même un guide sûr pour aider nos recherches. A défaut de ce document original, les publications qui lui succédèrent peuvent nous aider également à combler la lacune.

Suivant le Dr van Raemdonck, la carte réduite par Ortelius mesurait avec le cadre 0^m50 sur 0^m38; celle réduite par Mercator lui-même, 0^m48 sur 0^m33¹. J'ai sous les yeux un exemplaire de chacune de ces cartes, appartenant à notre confrère M. Delgeur, qui répondent parfaitement à ce signalement. — Celui de la carte d'Ortelius, publié dans son atlas *Theatrum orbis Terrarum*, est renfermé dans un cadre élégant affectant à l'intérieur la forme ovale. La carte a pour titre *Flandria* et indique l'auteur du travail original par la signature : *Gerardus Mercator, Rupelmondanus Describat*, sans date. La réduction de la carte de Mercator (1540) y est faite à environ $\frac{2}{3}$ de l'original². La forme des îles à l'Ouest de Biervliet est entièrement conforme à celle décrite par le Dr van Raemdonck, et l'on remarque que la navigation dans la passe Ouest est devenue impossible. — La carte réduite par Mercator lui-même, dépourvue de tous les ornements de la carte originale, est renfermée dans un cadre rectangulaire

¹ VAN RAEMDONCK, p. 49.

² Nous avons relevé les distances de deux localités sur les deux cartes et nous trouvons :

1^o d'Anvers à Gand : carte de Mercator 0^m30 ; carte d'Ortelius 0^m123.

2^o de Gand à Lille : carte de Mercator 0^m40 ; carte d'Ortelius 0^m158.

très-simple. Elle porte pour titre *Flandria Comit.* et pour signature *Per Gerardum Mercatorem. Cum privilegio*, également sans date. La réduction en est faite à la même échelle que celle adoptée par Ortelius. Contrairement à ce qu'affirme M. van Raemdonck, les atterrissements de la passe Ouest de Biervliet n'y sont pas marqués et sa largeur indique qu'elle est encore navigable. On y voit, près de Watervliet, un atterrissement considérable il est vrai, mais aucune trace d'île. Je n'hésite donc pas à croire que cette carte est la réduction exacte de la carte originale.

Un fait confirme d'ailleurs cette hypothèse. Sur la carte de Mercator (1585) on ne voit pas l'indication d'*Ysendyk*, mais seulement celle de la localité voisine *Gaternesse*; sur la carte d'Ortelius *Ysendyk* et *Gaternesse* sont indiqués, et de plus l'île de Breskens est séparée de celle de l'*Oostburgland* par la déchirure du *Nieuwen haven*. Or, on sait qu'à la suite de la tempête de 1421 le bourg de *Gaternesse* ayant été détruit, ses habitants se réfugièrent à *Ysendyk* et y fondèrent cette petite ville¹. La carte d'Ortelius indique donc un fait plus moderne que celle de Mercator, et exclut l'idée d'une rectification ultérieure, faite par celui-ci après une nouvelle visite des localités.

Pour retrouver l'indication des atterrissements formés autour de Biervliet, il faut se reporter à la grande carte de *Flandre*, que Henri Hondius publia en 1631 à Amsterdam, et dont l'échelle est à-peu-près égale à celle de la grande carte de Mercator². Sur cette carte, les îles ont disparu autour de Biervliet, les passes ont été resserrées, mais sont redevenues navigables à l'Est et à l'Ouest, comme le prouve le dessin de petits navires.

En complétant donc le beau fragment de la carte de Mercator, que possède la ville d'Anvers, au moyen du dessin

¹ *Les Delices des Pays-Bas*, t. III, p. 91.

² Distance de Gand à Bruges, mesurée sur la carte réduite de Mercator 0^m094; sur celle de Hondius 0^m240.

amplifié de sa carte réduite, on a des chances sérieuses de la rétablir dans son état primitif¹. Il me paraît désirable que ce travail soit effectué, au moyen d'une papillote, ou par un dessin d'autre couleur. Rien n'empêchera d'y substituer dans la suite le fragment original, si on parvient à le découvrir.

J'ai cherché à vous montrer l'importance historique de la succession des cartes qui représentent l'histoire complète de l'Escaut depuis le commencement du XVI^e siècle. Avant de vous indiquer une autre série de documents qui peuvent la compléter pour les époques antérieures, je formulerai le vœu de voir un jour réunir dans l'une des salles du *Musée Plantin* leur collection rangée par ordre chronologique, de manière à former une véritable *galerie historique de l'Escaut*. On se bornerait évidemment aux cartes importantes, signées par des maîtres, parmi lesquelles celle de Mercator, *exemplaire unique*, occuperait nécessairement le premier rang. A l'origine de la galerie on représenterait sur une carte moderne (par exemple la carte de l'Etat-major hollandais qui nous donne le cours entier de l'Escaut, depuis son embouchure jusqu'à Anvers), le terrain conquis sur la mer et couvert de ses eaux avant la construction des digues. Dans la salle on rassemblerait les objets curieux rappelant le passé de l'Escaut, les objets qu'on y a découverts, des modèles de navires aux diverses époques, un modèle même du *pont du Prince de Parme*, dont Strada nous assure qu'un spécimen fut envoyé par un ouvrier belge à Rome après le siège².

¹ La carte de *Zélande* publiée par Ortelius en 1570, marque les bancs autour de Biervliet sous une forme analogue à celle de la carte de *Flandre* de Mercator de 1585. N'est-il pas évident qu'Ortelius a dû copier ce dessin sur la carte de 1540 pour dresser sa carte de *Zélande*, tandis qu'il l'a rectifié pour la *Flandre*?

² « J'ai vu le modèle de ce pont et des forts qui le défendaient fait, avec beaucoup d'art et d'industrie, par un ouvrier de Gand (Louis Cambien). » Alexandre l'envoya à Rome avec un plan qui représentait toutes les choses qu'on y avait faites et tout le monde le considéra avec beaucoup d'admiration. » (Strada, *Histoire de la guerre des Pays-Bas*, t. IV, p. 23).

A côté de cette galerie se placerait la *galerie d'Anvers* dont le *plan* également *unique* de Peter Frans serait le plus beau fleuron. On pourrait la compléter de toute une série de remarquables dessins manuscrits, conservés aujourd'hui aux archives, dont plusieurs offrent le plus haut intérêt historique et même un véritable mérite artistique.

III.

A la suite de ces documents imprimés, d'une importance en quelque sorte magistrale, vient se placer toute une série de documents *manuscrits*, dont l'utilité n'est pas moins grande pour l'étude des variations de l'Escaut. Ces documents souvent rédigés dans un but spécial, tel que : division de territoire à la suite de *traités*, constatation d'état de propriété, etc. n'appartiennent pas à la catégorie des cartes cosmographiques proprement dites, mais peuvent, du moins très-fréquemment, fournir des résultats utiles ainsi que j'essaierai de vous le montrer par l'examen de la carte présentée dans notre dernière séance et dont, grâce à M. Génard, les Archives d'Anvers viennent de s'enrichir.

Ce plan est sur parchemin et son aspect vénérable atteste son ancienneté. Il répond précisément à la région qui fait défaut sur la carte de Mercator; un instant même nous avions supposé qu'il nous permettrait de la rétablir en son entier. C'était malheureusement une illusion.

Si nous examinons le dessin représenté sur cette carte, nous pouvons affirmer d'abord, qu'elle a été dressée à une époque antérieure à 1613, car elle représente déjà le fameux *canal de Parme*, qu'Alexandre Farnèse fit creuser pendant le siège d'Anvers de 1584-85 et l'on sait que ce canal fut fermé par l'endiguement du poldre de Calloo en 1613. Elle est même antérieure à 1605, car on n'y voit pas encore les forts qu'Ambroise Spinola fit construire pour défendre la terre

ferme à la limite de l'inondation marquée par le *Paermsche vaert*¹. Mais elle est aussi postérieure à 1585, puisque le canal de Parme y est représenté. Elle nous donne par conséquent un état des cours d'eau de la contrée dans la période 1585 à 1605; elle nous représente en effet, avec assez de précision, les îles près de Biervliet telles qu'elles sont dessinées sur la carte d'Ortelius. Les inscriptions de cette carte permettent cependant d'émettre des doutes sur l'époque de sa rédaction : elle est évidemment destinée à figurer certaines parties de poldres et l'on peut croire que ce tracé a été effectué à une époque plus moderne sur une carte antérieure de la contrée, employée dans le seul but d'en donner la configuration générale.

Quoiqu'il en soit de ces documents, dont la valeur doit toujours être contrôlée avec soin, il n'en est pas moins certain, qu'ils peuvent être d'un puissant secours pour le géographe; nous avons déjà signalé l'emploi que fit Ortelius d'une carte semblable, qui lui fut confiée par le sieur Marc Laurin, dont les propriétés étaient voisines du *Braekman*, pour rectifier la carte de Mercator.

La carte trouvée par M. Génard nous fournit des détails précieux pour fixer les idées sur les questions si obscures qui touchent au système hydraulique de la Flandre. Elle nous permet de formuler des conclusions sur une foule de problèmes, tels que celui-ci : *La Lieve et la Lys sont-elles des RIVIÈRES ou des FLEUVES?* ou en d'autres termes la Lieve coulait-elle de Gand par Eecloo vers la mer, ou de Eecloo vers Gand et l'Escaut? L'énoncé même de ce problème vous paraîtra étrange....; permettez-moi de vous le développer.

Il y a plus de neuf siècles que Gand cherche à se débarrasser des eaux, qui périodiquement, viennent l'inonder à chaque crue de l'Escaut et de la Lys, resserrés dans ses canaux intérieurs. Des canaux d'écoulement sans nombre ont été

¹ KUMMER. Essai sur les travaux de fascinaiges, t. I, p. 32.

creusés pour déverser le trop plein, directement vers le Bas-Escaut. Tel était par exemple ce légendaire *fossé d'Othon*¹. En 1315, les Gantois creusent le canal de Stekene qui leur sert de canal de décharge par la Moer, vers *Hulst*, dans le *Hondt*. Or il est arrivé que chaque fois que Gand a creusé un nouveau canal, les Hollandais, jaloux de sa prospérité et maîtres de la rive gauche de l'Escaut à son embouchure, se sont efforcés de le barrer.

Les Gantois, sans se décourager, recommençaient sur un autre point ; les Hollandais avec la même persistance élevaient de nouveaux barrages. Il est résulté de cette situation un enchevêtrement de canaux sans issue, qui défie l'historien le plus patient, et produit ce fait vraiment original, qu'on ne peut constater que sur le sol uniforme de la Flandre, d'un canal, ruisseau ou rivière, qui, à une certaine époque, coule du Sud au Nord et, quelques années après, semble remonter vers sa source ! Le canal de Stekene, par exemple, déversait ses eaux d'abord vers Hulst, comme nous l'avons dit. Plus tard, à l'époque du siège d'Anvers, il est relié de Stekene à Calloo par le canal de Parme, et l'écoulement d'eau venant à cesser de Stekene à Hulst, cette partie de son cours s'envase et s'efface. Plus tard encore, le canal de Parme est fermé, et dès lors le canal de Stekene sans issue, ne sert plus qu'à recueillir les eaux pluviales des environs de Stekene pour les ramener vers Exaerde dans la Durme. De tels faits sont bien propres à dérouter les géographes, et exposent nos ingénieurs aux graves erreurs auxquelles plus d'un s'est laissé prendre.

La Maison hydraulique à Anvers possède un plan manuscrit du siège de 1585, dessiné sur parchemin, en 1661, par Pierre Verbiest. Le canal de Parme y est représenté, mais le peu d'étendue du dessin ne nous permet pas de le suivre au delà de Stekene.

¹ Certains géographes confondent le *Hondt* avec le canal Othonien.

Pour juger de l'importance de ce travail militaire, il nous manquait la connaissance de ses tenants et aboutissants, que la carte de M. Génard nous fournit avec précision.

IV.

Sera-t-il impossible de remonter dans cette histoire de l'Escaut au-delà de 1540 ? Le progrès des études paléontologiques, géologiques et même archéologiques a permis de retrouver non-seulement la trace de nos anciennes populations aborigènes, mais encore de reconstituer certaines parties de leur histoire, d'établir des idées assez précises sur leurs mœurs. Un fleuve laisse des traces de son passage plus précises, plus profondes, moins fugitives que l'homme. On peut donc prédire avec certitude que, dans un temps peu éloigné, on pourra rassembler tous les éléments propres à fixer les idées sur les variations physiques de l'Escaut. Déjà leur histoire peut être abordée sur bien des points. J'essaierai de vous en donner la preuve en utilisant quelques données recueillies dans mes études militaires.

Je vous signalerai un fait très-curieux, dont l'ignorance a conduit les historiens à exposer l'épisode du siège d'Anvers, relatif à la construction du canal de Parme, sous un jour absolument faux.

Il existe en *Égypte* et en *Arabie* une forme de terrain spéciale, que l'on a désignée sous le nom de *fleuve sans eau*. Ce sont des vallées dont la configuration semble indiquer qu'autrefois un fleuve y a coulé, mais d'où en réalité l'eau a disparu, par des causes inconnues. Une semblable vallée se retrouve, par exemple, en Égypte depuis Memphis jusqu'à El Hamman à l'ouest d'Alexandrie, au travers du désert de Baheireh et offre tous les caractères d'un bras occidental du Nil desséché. Un fait analogue se reproduit au travers du désert de

l'Arabie Pétrée, depuis la Mer Morte jusqu'au golfe d'*Akaba* ; la vallée de l'*Ouadi Akaba* indiquerait un ancien prolongement du Jourdain, si des nivellements n'avaient démontré, à une époque récente, que le niveau de la *Mer Morte* se trouve à plus de 393^m sous celui de la *Méditerranée* et de la *Mer Rouge* ¹.

Il y a peu de jours, je vous signalais toute une série de découvertes géographiques à faire à nos portes, autour d'Anvers. Je vais prêcher d'exemple et vous montrer l'existence d'un *fleuve sans eau* à deux lieues d'Anvers, où, sans doute, aucun de vous ne soupçonne un semblable phénomène.

Si vous étudiez le terrain du Nord de la Flandre, vous y remarquerez, précisément à la limite de la Flandre flamande et de la Flandre hollandaise, une ligne à peu près continue de terrain, d'un niveau plus bas que les voisins, une *vallée*, si sa faible dépression permettait de lui donner ce nom, qui part du *Zwin* (*Zwyn* ou *Swyn*) au Nord de *L'Écluse* et se dirige parallèlement au *Hondt*, en passant au Sud de *Oostburg*, *Ysendyke*, *Biervliet*, *Axel*, *Hulst*, *Kieldrecht* et aboutit à l'Escaut à *Calloo*. Elle est même plus marquée sur la carte par des marais, des lacs ², coupés par des digues, que par une véritable dépression

¹ VIVIEN DE ST. MARTIN, Année géographique (1866), p. 60.

² Ces marais se retrouvent dans toutes les terres alluviales du Nord de la Belgique sous des noms très-variés : *Goor* (de *gaar*, *garen*) *eau croupissante*, qui indique un véritable lac stagnant sans issue ; — *Moer* (ou *meer*) qui s'applique à un lac tourbeux ; — *Veen* (ou *venne*) qui signale un terrain marécageux avec une certaine végétation ; — *Broek* marécage chargé de limon et déjà transformé en prairies ; — enfin *Poel* qui semble caractériser un marais analogue, mais déjà dans un plus grand état de maturité et offrant des passages praticables. (Kreglinger, *Mémoire historique et étymologique sur les noms des communes de la province d'Anvers*, page 3) — En général dans le Nord de la Flandre, ce sont des *Moeren* que l'on rencontre aujourd'hui, après les travaux d'endiguement qui ont transformé le sol. Nous signalerons particulièrement les *Moeren* indiqués, sur les cartes d'Ortelius et de Mercator, près de Calloo entre l'Escaut et Hulst, et ceux au Sud d'Axel.

du sol. Cette ligne joue un rôle bien important dans l'histoire hydraulique de la Flandre.

Toutes les fois qu'une tempête ou une opération militaire (et ces faits ont été fréquents sur ce sol,) rompt la digue de mer, on voit l'inondation s'étendre par une large déchirure jusqu'à cette ligne. Ces déchirures, celles du moins qui ont laissé leurs empreintes les plus fortes, ont même reçu des noms particuliers. Ce sont :

— Le *Zwartegat* ¹ et le *Nieuwe haven* ² qui aboutissent à *L'Écluse*.

— Le *Braekman* ³ à *Philippine*.

— Le *Hellegat* ⁴ et le *Axelkreck* ⁵ à *Axel*.

— Le *Saeftingengat* ⁶ à *Hulst*.

Lorsque la déchirure se produit, on voit aussi le plus ordinairement l'eau, après avoir pénétré dans les terres suivant la direction longitudinale, se répandre par l'extrémité de la déchirure dans le sens latitudinal suivant la ligne que nous

¹ *Trou noir*.

² *Nouveau havre*. Ce nom est évidemment d'origine moderne ; la désignation ancienne est perdue.

³ Ce mot a pour origine *Braek* ou *Brack*, *jachère* ; il est donc également d'origine moderne et postérieure aux endiguements. Sur les cartes anciennes, telles que celles de Mercator et d'Ortelius, on lit *Dullart*, *Dullaert*, *Dullert*, mais ce mot paraît plus générique que spécial. car il s'applique à une étendue d'eau mal déterminée. Quelquefois il est même confondu avec le *Hondt*. *Dollaert* signifie *furieux* et semble rappeler les tempêtes qui ont produit les criques. On sait que le même mot est employé pour désigner l'embouchure de l'Ems (province de Groningue).

⁴ *Trou d'enfer*. Cette dénomination a servi de thème au livre, à la fois savant et humoristique, de notre compatriote le conseiller de Grave, intitulé : *République des Champs Élysées au Monde ancien* (Gand, 1806) qui tend à prouver que la Flandre Septentrionale ne différerait pas des Champs Élysées, chantés par Homère et Hésiode.

⁵ *Crique d'Axel*. Elle a, peut-être, été produite par le fait d'une canalisation exécutée par la main de l'homme.

⁶ *Trou de Saeftingen*.

avons indiquée, tantôt à droite, tantôt à gauche et ne s'arrêter qu'à la première digue qu'elle rencontre.

Si le travail de l'homme n'a pas eu le temps de fermer la déchirure précédente, il arrive alors que les deux inondations se soudent ensemble, formant de véritables îles, bornées au Nord par le Hondt, à l'Est et à l'Ouest par les déchirures longitudinales et enfin au Sud par l'inondation latitudinale. Ces faits se sont reproduits d'une manière si fréquente, que, de même que les déchirures longitudinales, les divers tronçons de la ligne fictive des *Zwin* à *Calloo* qui marquent le tracé des inondations latitudinales, ont reçu des noms particuliers :

— Entre la mer et le *Zwartegat* : le *Zwin*.

— Entre le *Zwartegat* et le *Braekman* : le *Casenbrood* ou *Passegeule* ¹.

— Entre le *Braekman*, le *Hellegat* et même le *Saeftingengat* l'*Axelgat* ou *Axelsee* ².

¹ *Kaes en brood*, fromage et pain ; ce nom d'origine moderne se rapporte nécessairement aux progrès agricoles qui ont permis de cultiver le blé sur le terrain conquis sur les eaux et d'y mener les bestiaux au pacage. — L'expression *geule* ou *guyle* (qui se retrouve par exemple dans (*Groote Geule* ou *Kieldrechtsche guyle*) paraît indiquer le goulet d'un cours d'eau (du latin *gula*, bouche ou geule). Le mot *Passegeule* reproduit sur les cartes modernes signifie goulet qui n'aboutit à l'écluse du *Pas* dans les fortifications de l'*Écluse*.

² *Axelgat*, trou d'*Axel* ; cette inondation a souvent pris des proportions énormes. A la suite de la tempête de 1440, elle détruisit le port de *Hugersluys*, près d'*Axel*, et s'étendit jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui le *Sas-de-Gand* (Andries, *Recherches historiques sur les voies d'écoulement des eaux de la Flandre*, page 32) ; aussi est-elle souvent désignée sous le nom de mer d'*Axel*, *Axelsee* ou *Axelzee* (Vifquain p. 73). Lorsque, par la suite, le terrain a été en partie reconquis par des endiguements, le nom d'*Axelgat* a été spécialement appliqué à la communication directe du *Braekman* à *Axel* et *Hulst* ; — celui de *Sassegat* (trou de l'écluse) à la communication vers l'écluse du canal du *Sas de-Gand* ; — et enfin celui de *Moerspuyl* (écluse de la *Moere*) à la branche qui servait à l'écoulement des eaux de la rivière de la *Moere* par le canal de *Lange-Lede*.

— Entre le *Saeftingengat* et l'*Escaut* : le *Melk-Ader*¹ ou *Kieldrecht's geule*².

Toutes ces inondations longitudinales et latitudinales (sauf le Braekman) sont aujourd'hui endiguées ; le terrain sur lequel elles ont existé est livré à la culture ; quelques ruisseaux ou lacs seuls en marquent la trace. Les noms de la contrée conservent néanmoins le souvenir des principales îles vaillamment disputées à la mer, ce sont : l'île de *Kadsand*, — de *Breskens*, — l'*Oostburgland*, — l'île d'*Axel*, — de *Hulst*, — de *Saeftingen*³.

La ligne idéale que nous avons indiquée depuis le *Zwin* jusqu'à *Calloo* et à laquelle on semble devoir appliquer le nom général de *Dollaert*⁴ ne figure-t-elle pas d'une manière

¹ De *Melk*, lait, *Ader*, veine, Veine de lait. Ce nom comme le *Casenbrood* se rapporte à l'origine des travaux agricoles. Il faut remarquer cependant que l'expression *Ader* paraît plutôt s'appliquer à son écoulement au travers des digues, qu'au cours d'eau représenté sur la carte lui-même. On la retrouve fréquemment employée dans ce sens sur les bords de l'*Escaut*, de même que *Weel* (*Wele*) source (comme dans *Austruweel* ou *Oosterweel*, source Ouest). — Nous croyons que l'expression *Melk* adoptée sur nos cartes modernes n'est que la corruption du mot *Mael* ou *Mel* (de *Maal*, peindre) usité pour indiquer le signe qui délimite une frontière. On trouve en effet renseigné sur les cartes de Mercator et d'Ortelius, au bord de cette inondation : le *château de Maelstê* près de Hulst (*Stede*, poste militaire ; *Maelstede*, poste de frontière) et le village de *Melsele*, près de Beveren (*Sele* ou *Zele*, demeure seigneuriale, *Maelsele* habitation du gardien de la frontière). — Peut-être *Melk* dérive-t-il de *Meel* (farine) ; *Melk-Ader* aurait alors pour étymologie *Veine de farine*, comme *Casenbrood*, source de fromage et de pain. Ces naïvetés sont communes dans la région agricole du Pays de Waes, qui avait adopté pour armes parlantes : un NAVET d'argent sur fond d'azur !

² Ou *Groote Geule*, nom conservé sur la carte d'état-major pour le marais voisin de *Kieldrecht*.

³ « Au moyen âge, dit M. Emile de Laveleye, la Flandre Zélandaise » n'existait pas encore ; c'était un vaste golfe parsemé de quelques îlots : » Cadsand, Biervliet, Axel et Hulst. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} Novembre 1863, p. 106).

⁴ Nous avons hésité entre *Zwin* et *Dollaert* ? L'expression *Zwin* paraît même plus exacte, car ce mot générique se retrouve dans divers cas analogues, pour désigner, par exemple, une branche de l'*Oder* qui débouche

frappante un *fleuve sans eau*? Mais à l'inverse de ceux de l'Arabie, on peut affirmer que les digues sont la cause principale et unique pour laquelle l'eau a cessé d'y couler; au lieu d'un sol aride, nous y trouvons l'un des pays les plus riches du monde, fertilisé par les nombreux lacs qui ont subsisté après la conquête de l'homme.

N'est-on pas amené, d'après ces faits, à supposer que primitivement, avant de trouver son émissaire principal dans le *Hondt*, l'une des branches de l'Escant suivait la direction de ce *Dollaert*, de *Calloo* au *Zwin*, qui lui servait d'embouchure à la mer? Les îles de Kadsand, de Breskens, de Oostburg, de Axel, de Hulst, de Saeftingen se rattachaient alors à l'Archipel de Zélande et n'en étaient séparées que par un canal étroit et resserré dont le *Hondt*, avec ses proportions grandioses, a fait perdre le souvenir. Dans cette hypothèse, l'importance que le *Hondt* prend tout à coup au XV^e siècle, trouve une explication facile, que l'on a vainement cherchée jusqu'ici. A mesure que les endiguements des Flamands sur les bords du *Dollaert* progressaient, son lit se resserrait, les eaux étaient de plus en plus rejetées dans les canaux du Nord des îles, où grâce à la mobilité du fond, à la friabilité des rives, elles se creusaient progressivement un nouveau lit plus large, en rongéant les îles elles-mêmes. Le plus ancien endiguement connu, de date certaine, est celui du poldre de *Lillo*, en 1124¹, et peut-être aussi celui du village

a *Suinemonde* (bouches du *Suin* ou *Zwin*) dans la Baltique, ou même dans *Suinum*, fleuve d'Italie, cité par Pline (liv. 3 c. 13). Notre *Zwin* a laissé, comme trace de son passage près d'Anvers, son nom au village de *Zwyn-drecht* (passage du *Zwyn*). — Nous avons préféré cependant adopter le mot *Dollaert* pour éviter la confusion avec *Zwyn* ou *Swyn* généralement employé pour désigner son débouché, qui, d'après M. Belpaire, aurait eu primitivement le nom de *Sincfal* (*Zwynwale*, digues du *Zwyn*).

¹ KUMMER, *Essai sur les travaux de fascines*, p. 8. — L'expression *lo*, *loo* paraît avoir été primitivement appliquée aux poldres ou terrains bas conquis sur les eaux. Kilianus la traduit par *depressus*, *humilis*. (Le mot anglais *low*, *bas*, y trouve son origine). Quelquefois cependant *loo*,

de *Calloo*. Au XV^e siècle, le travail d'endiguement acquit un très-grand développement; en 1408, en effet, nous voyons Jean-sans-Peur ordonner la construction d'une énorme digue depuis Middelbourg jusqu'à Assenede, dont l'étendue avait plus de 25 kilomètres, qui est encore connue sous le nom de *digue du comte Jean* (*Grate Jans dyk*). La vague marée qui joue un rôle si important dans l'approfondissement du chenal de l'Escaut, ne put plus pénétrer dans le Dollaert, et progressivement le *Hondt* se substitua au Dollaert pour l'écoulement des eaux, acquérant les proportions d'un véritable fleuve.

Des faits historiques irréfragables tendent d'ailleurs à confirmer l'hypothèse de l'existence du *Dollaert* ¹, au moins dans une partie importante de son cours. Suivant quelques auteurs, l'île de Walcheren aurait été reliée d'abord à la Flandre hollandaise et ne s'en serait séparée qu'en 938, à la suite d'une grande inondation. D'après Smallegange, la séparation n'aurait eu lieu qu'en 1143². Le *Hondt*, considéré même comme débouché secondaire de l'Escaut, serait, par conséquent, fort moderne. Cette opinion nous paraît peu probable, car dans l'histoire de St-Willebrord, écrite par Alcuin, Walcheren est déjà qualifiée d'*île dans l'Océan*, en 695. Tout indique cependant qu'elle était rapprochée de la Flandre et séparée à peine par un passage peu profond, si facile à traverser

s'applique aussi aux *bois* (comme dans *Loochristy*, bois du Christ) et, dans ce cas, son origine étymologique appartient au vieux français. (Kreglinger, *Mémoire historique* etc., p. 8).

¹ Notre hypothèse explique les différences ethnographiques que l'on a souvent signalées entre les *flamands-belges* et les *flamands-hollandais*. Ces derniers ne sont qu'une branche détachée *accidentellement* de la Zélande. — C'est le Dollaert et non l'Escaut (*Hondt*), qui constitue notre *frontière naturelle* malgré ce que l'hypothèse contraire aurait, pour nous Belges, de séduisant! — On y voit une nouvelle preuve que la *théorie des frontières naturelles*, dont il a été tant abusé, ne peut être admise qu'avec la plus grande réserve et un sérieux examen.

² STESSELS, *Description du port d'Anvers. Bulletin de la Société belge de géographie* (1870), page 29.

que, suivant l'analiste Meyer, les moines de Bergues-St-Winox transportèrent en 1058, le corps de Ste Liévine, de village en village, le long de la côte de Flandre et passèrent ensuite dans l'île de Walcheren avec une foule de pèlerins. Le passage était donc loin d'offrir les difficultés qu'il présente aujourd'hui¹. Peut-être l'ouverture actuelle entre l'île de Walcheren et Cadsand était-elle alors fermée par les îles de *Schoonveld* et de *Coesand*, dont il est souvent question dans l'histoire, mais dont on n'a pu exactement fixer la position jusqu'ici. On sait qu'en 1671 la flotte de l'amiral Ruyter aborda à *Schoonveld*². Nous sommes tenté de croire que les bancs du *Waalvisstaart* et du *Hoogplaat* de l'entrée de l'Escaut, sont les derniers vestiges de ces îles, à côté desquelles l'Escaut débouchait par les canaux du *Wielingen* et du *Deurloo*. Suivant Oudergherst, au Ve siècle, les vaisseaux remontaient le *Zwin* jusqu'à Rodenburg (*Aerdenbourg*) qui était le centre d'un commerce important. Plus tard son chenal s'ensava, et l'ensavement fut rapide au XV^e siècle : — en 1468 le port de l'Écluse recevait encore, en une seule marée, 150 navires ; — en 1482, malgré les draguages que Charles-le-Téméraire avait ordonné d'y exécuter, les plus gros navires ne pouvaient plus y aborder³. C'est à cette époque aussi que le *Hondt* commence à être navigable, comme le prouve une très-curieuse sentence de la Cour de Malines, du 11 Octobre 1504, citée par M. Alphonse Belpaire : “ *Feue Dame Jaques, Comtesse de Hollande et Zeelande,*
„ *voyant que par les grandes inondations qui advindrent en son*
„ *temps et aussi auparavant, tant en Flandres que en Hollande,*
„ *la dite rivière le Honte, qui paravant avoit esté petite, étroite et*

¹ ALP. BELPAIRE, *La Plaine maritime depuis Boulogne jusqu'au Danemark*, page 193.

² STESSLS, *Considérations sur les bancs de Flandre. Compte-rendu du Congrès de géographie d'Anvers*, T. II, page 398. — Belpaire, *La Plaine maritime*, notes, pages 10 et 21.

³ VIFQUAIN. *Les voies navigables de la Belgique*, page 19 et 29.

„ peu profonde, estoit decenue si grande, large et profonde, que tous
„ les bateaux, tant Karakes que Galeas, y peuvent franchement
„ navier et passer, que les marchans estrangiers commençoient à
„ prendre leur chemin et tirer en Brabant par icelle Honte, en
„ délaissant le chemin de l'Escault de tout temps accoustumé, en
„ fraudant par ce notre tonlieu de Yersieheroort ¹..... „
Au XVI^e siècle, le sacrifice du Zwin était consommé, et Charles-Quint, en 1556, au lieu de s'embarquer pour l'Espagne à L'Écluse, va rejoindre la flotte à Walcheren. Le Zwin a d'ailleurs subsisté jusqu'à nos jours.

L'existence de la partie médiane du *Dollaert* est également démontrée. L'endiguement du *Passegeule* est encore récent ; toutes ses parties jusqu'à Axel et même Hulst, se reproduisent fréquemment dans tous les événements *naturels* qui amènent la rupture des digues.

L'existence de la dernière partie, le *Kieldrecht's Geule*, est seule douteuse, car elle ne se reproduit qu'avec le concours de l'homme, par exemple, lors de la construction du canal de Parme. Elle ne nous paraît cependant guère pouvoir être mise en doute : elle est attestée par l'étymologie des noms de *Zwyndrecht* (passage du Zwyn) et *Kieldrecht* (passage de Kiel) ² ; son existence est confirmée par les traces matérielles d'anciens marais ou *Moeren* qui sont encore indiqués sur les cartes de Mercator et d'Ortelius, et celles du *Melkader* et du *Kieldrechtsche geule* qui en sont les vestiges. Enfin elle est démontrée par la forme du sol, dont l'étude seule avait

¹ ALP. BELPAIRE, *La Plaine maritime*, p. 194.

² Le mot *Kiel* s'applique à un promontoire ou presqu'île ; c'est dans ce sens qu'il a donné naissance au nom de *Kieldrecht* bâti sur un promontoire que la limite de marée haute dessine parfaitement sur le sol, de même qu'au nom du hameau de *Kiel* au sud d'Anvers. — A ces étymologies nous pourrions joindre celles du nom du village de *Verrebroek* (marais de passage, de *verre* ou *veer* passage) et *Meerdonck* (*donck* ou *damp*, monticule entouré de marais, *meer* ou *moere*).

conduit M. Stessels à indiquer un ancien passage de l'Escaut sur ce point ¹.

La construction du *canal de Parme* reposait sur des études semblables. Sa découverte fut un trait de génie que je dois vous signaler.

Vous savez qu'en 1584 le Prince de Parme, assiégeant Anvers, avait résolu de couper la communication entre Anvers et l'embouchure du fleuve, occupée par la flotte hollandaise, en construisant un barrage de la rivière au coude de Calloo. Des navires étaient nécessaires pour exécuter ce barrage. On ne pouvait les faire venir par le Bas-Escaut, car les Hollandais s'opposaient au passage. On tenta de les faire arriver du Haut-Escaut, en passant devant Anvers, mais Marnix de Ste Aldegonde veillait, et après une tentative heureuse, il fallut y renoncer. Il ne restait plus alors qu'un seul moyen : Le canal de Stekene établissait la communication de Hulst à Gand par le *Moervaert*, et à Termonde par la *Durme* ; on pouvait amener par ces voies, des bateaux jusqu'à Stekene, mais de là jusqu'à Calloo, il restait encore 16 kilomètres à parcourir. Comment transporter les bateaux à cette distance sur terre ferme ? Farnèse mit en campagne ses ingénieurs Plato et Baroccio, pour résoudre la difficulté. Tous les historiens affirment qu'ils proposèrent de creuser un canal de Stekene à Calloo, et que ce projet fut adopté. Par un hiver aussi rigoureux que celui de 1584-85, creuser un canal de 16 kilomètres de largeur dans les terrains des polders du Bas-Escaut, n'eût pas été une petite affaire, surtout avec une armée peu nombreuse, décimée par la fièvre et dont l'état était si misérable que les soldats désertaient en masse. " Beaucoup de soldats Espagnols „ ont passé par ici „ écrit de Paris, le 29 Décembre 1585, Strafford à Walsingham, " je n'en ai jamais vu d'aussi

¹ " Le *Hellegat* menant à Axel et Hulst, à marée haute, donnait une communication dans l'Escaut. " (STESSELS, *Mémoire sur les marées de l'Escaut. Annales des travaux publics de Belgique*, T. XXI, p. 353.)

„ pauvres et d'aussi misérables. Pendant cette quinzaine, il
„ y en a eu jusqu'à deux cents à la fois dans la ville ; ils
„ racontent la disette extrême qui règne dans leur camp ,
„ et se disent sans solde depuis 24 mois ¹. „ Je ne puis croire
à ce projet de canal qui, dans de pareilles circonstances, eût
été impraticable. Les Anversois, lorsqu'on leur raconta ce
projet, s'en moquèrent avec raison. “ Parme, disaient-ils, est
„ devenu fou d'orgueil ! Le démon seul pourrait le faire
„ réussir dans son œuvre. „

Le trait de génie des ingénieurs, et peut-être de Farnèse,
fut précisément d'éviter la construction du canal qui était
une utopie, et de découvrir le lit desséché du *Dollaert*
oublié par les Anversois eux-mêmes. Pour y réintroduire
l'eau, il suffisait de couper quelques digues et d'en perfection-
ner le lit déformé par la culture. Ce qui fut fait, et le *Canal*
de Parme créé ².

V.

Ce *Dollaert* a-t-il existé ? Il est certain que son existence
semble justifiée par la rare persistance avec laquelle il se
reproduit à toutes les époques. La suppression du bras d'un
fleuve est loin d'être un fait extraordinaire, surtout lorsque
ce fleuve, comme l'Escaut, charrie de grandes masses de limon.
Sur le *Po* nous voyons les deux branches, le *Po di Primaro*
et le *Po di Velano*, qui aboutissaient au lac de *Commacchio*,
à peu près effacées. Le *Rhône* nous offre de même l'exemple
d'une série nombreuse de débouchés, le *Rhône mort*, le *Rhône vif*,

¹ MOTLEY, *Histoire des Provinces-Unies*, t. I. 229.

² Effacé après le siège de 1585, il reparait dans chaque nouveau siège,
en 1809 comme en 1830, mais nécessairement avec des formes variées suivant
les endiguements collatéraux qui modifient ses aboutissants.

le *Petit Rhône*, le *Rhône moyen*, le *Grand Rhône*, le *Vieux Rhône*, qui tour à tour servent à la navigation, puis s'effacent de la carte, sans qu'il reste possible de fixer exactement leur situation.

Un tel fait est d'autant plus naturel pour l'Escaut que nous observons en effet dans le golfe de Zélande, une tendance constante des îles à se souder entr'elles. Guicchardin en comptait quinze ou seize ; Smallegange plus tard fixe leur nombre à dix ; de nos jours il ne dépasse plus cinq dans la Zélande proprement dite.

Si l'on s'efforce de reconstituer la carte primitive des bouches de l'Escaut avec le fleuve se dirigeant vers le *Kranmen* et le *Roompot* pour jeter ses eaux mêlées à celles de la Meuse dans la mer , comme l'affirmait César , la conception d'un débouché auxiliaire tel que le *Dollaert* , n'offre rien de plus extraordinaire que celui du *Hondt*.

Tout indique cependant que ce *Dollaert* n'a jamais eu qu'une très-médiocre importance comme navigation ; notamment le passage de la procession de S^{te} Liévine en 1058. C'est sans doute au *Dollaert* que Melis Stoke fait allusion au XIV^e siècle, lorsqu'il dit que Walcheren n'est séparé de la Flandre que par une " *eau étroite et sans profondeur* " (*Een nauw onreyn Diep*) Plus tard le débouché grandit, mais en se déplaçant vers les *Wielingen*. (*Ende 't veergat worde van daghe tot daghe grooter , wyder en breeder* ¹.)

" Les hypothèses, a dit un grand orateur, sont un des „ éléments de la science ; alors même qu'elles ne sont pas „ appelées à devenir des certitudes, alors même qu'elles de- „ vraient rester dans l'ordre des choses douteuses ou même „ fausses , elles ont un rôle utile dans le travail scientifique. „ L'hypothèse du *Dollaert* me paraît séduisante, mais peut-être vous ai-je fait faire un voyage au *Pays des Chimères* et je vous la livre pour ce qu'elle vaut.

¹ ALPH. BELPAIRE, *La Plaine maritime*, p. 194.

Des causes de nature extrêmement variées peuvent être assignées à la formation de ce pli de terrain que nous avons nommé le *Dollaert* : — On sait que sur nos côtes le mouvement de l'écorce terrestre se continue d'une manière très-sensible. N'est-il pas le produit d'un semblable mouvement ? — D'autre part, on constate d'une manière constante que le niveau des arrière-poldres s'abaisse à mesure qu'ils s'éloignent de la digue de mer, de manière que le poldre le plus récent, le dernier endigué, est toujours plus haut que celui dont l'endiguement a précédé. Ce fait, anormal en apparence, s'explique par le retrait de la couche de *tourbe* qui s'affaisse d'autant plus qu'elle a été plus longtemps soustraite à l'action permanente de l'eau. Il a souvent des conséquences désastreuses. Dès que la tempête parvient à rompre la *digue de mer*, l'eau se précipite avec violence, fait brèche aux *digues intérieures*, souvent mal entretenues, affaissées par le chariage ou d'autres causes, et se répand alors dans les poldres intérieurs, où elle forme des lacs qu'on ne peut plus assécher qu'au prix des plus grands sacrifices à cause de leurs niveaux très-bas. Le pli du *Dollaert* n'est-il pas le produit d'un semblable phénomène ? — Nous n'avons pas voulu émettre une théorie définitive sur ce sujet, mais appeler l'attention sur les questions nombreuses que comporte l'étude de nos côtes et montrer l'intérêt qu'elles présentent.

Notre hypothèse est également consolante. Admettons, par impossible, qu'un jour le débouché d'Anvers par le Hondt vienne à être obstrué plus ou moins complètement par un cataclysme, — par un envasement analogue à celui des bouches de la Meuse, qui compromet l'avenir de Rotterdam, — par des travaux que la jalousie séculaire de nos voisins pourrait leur faire entreprendre sur la partie du fleuve qui traverse leur territoire, dans le but de favoriser Flessingue ; — ou encore par l'imprudence de nos ingénieurs. Dans cette éventualité terrible, on peut affirmer que tout ne serait pas perdu pour Anvers.

L'histoire du passé nous montre que la nature concourt

dans une large mesure à détruire elle-même l'obstacle et à conserver le débouché, qui fait aujourd'hui la fortune d'Anvers. Si nous nous appliquons à connaître, à apprécier l'importance de ces forces naturelles, il est certain que les problèmes qui s'offriront à nos efforts, pour vaincre par l'art, l'obstacle qui se présenterait à la navigabilité du Hondt, n'auront rien qui doive effrayer outre mesure les descendants de ceux qui ont conquis sur les flots le sol qu'il traverse.

En tout état de cause, l'exemple du Dollaert s'envasant successivement par suite des endiguements, nous indique qu'on ne peut apporter assez de circonspection dans tous les travaux relatifs à notre beau fleuve, que les nations nous envient, et de vigilance pour le débarrasser de tout ce qui peut entraver son cours, si nous voulons éviter une catastrophe analogue à celle qui changea son lit au XV^e siècle ¹.

Craignons seulement de nous endormir dans une sécurité trompeuse qui ne tarderait pas à produire un mal qu'il ne serait plus possible de racheter, qu'au prix d'énormes efforts et des plus grands sacrifices.

“ Anvers, a dit Napoleon, dans son langage familier, est „ *un pistolet chargé sur la poitrine de l'Angleterre !* „ S'il est en effet la menace de la Grande Bretagne, il est aussi sa meilleure base d'opération sur le continent. C'est à cette double propriété militaire que la Belgique doit, en grande partie, son indépendance et le bonheur de survivre, par l'accord des Grandes Puissances, au naufrage de toutes les petites nationalités qui l'entouraient. Anvers doit ses propriétés à

¹ Nous n'avons pas cité dans notre travail la célèbre *carte des tonlieux de l'Escaut*, dressée au XIV^e siècle, et dont les archives d'Anvers possèdent une belle copie authentiquée datée de 1505, qui a été reproduite dans l'*Historisch onderzoek van de stad Antwerpen*.

Cette pièce, d'une importance capitale pour l'histoire de l'Escaut, affecte la forme d'un itinéraire dressé en perspective cavalière. Nous la classons plutôt dans la catégorie des documents historiques que dans celle des documents cartographiques.

son port, à l'Escaut. " Sans l'Escaut, écrivait un de nos
„ camarades, la Belgique n'existerait pas ; notre pays ne
„ serait qu'une province à la merci de ses voisins. L'Escaut
„ nous met en communication avec le monde entier ; il nous
„ affranchit. Par lui, nous respirons ; un sang généreux
„ s'échappe de notre organisme pour faire connaître au loin
„ nos produits, nos mœurs, notre bonne foi, notre amour
„ de l'art, nos monuments ; la mer vient nous visiter, ouvrir
„ notre esprit à des horizons variés, nouveaux, vivifiants.
„ Il nous enrichit en même temps qu'il nous enlève nos
„ préjugés et notre ignorance. „

Conserver l'Escaut est donc œuvre patriotique. Quel plus
brillant sujet peut s'offrir à notre étude et quel est celui
d'entre nous qui, se promenant sur ses rives, ne soit tenté de
s'écrier avec le poète : “ *De Schelde voor Antwerpen is toch een*
„ *heerlijke stroom !* „ — *L'Escaut devant Anvers est cependant*
un noble fleuve !

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

(Voyez p. 104 ¹).

29. *Dictionnaire géographique de la Belgique et de la Hollande*, par M. DEWEZ. — Don de M. FÉLIX VAN DER TAELEN.

30. *Mechlinia Dominium et Aerschot Ducatus, auctore Michael Flor. a Langren Regis Catholici Mathematico*. Carte. Don du même.

En mentionnant ces dons, nous faisons le vœu que, grâce à la bienveillance des membres, la bibliothèque de la Société puisse s'enrichir de tous les ouvrages anciens publiés sur la géographie en Belgique.

31. *Statistisch-commerzielle Ergebnisse einer Reise um die Erde unternommen an Bord der österreichischen Fregatte Novara in den Jahren 1857-1859*, von Dr KARL VON SCHERZER, Zweite Auflage. Wien, 1867. Avec 4 cartes.

Cet ouvrage est le résumé des recherches statistiques que l'auteur a faites en accompagnant l'expédition scientifique de la Novara autour du monde. Rien d'essentiel n'a été omis des deux gros in-4° de la rédaction primitive. Les relations multiples que l'auteur a su se créer dans toutes les parties du monde, lui ont permis de compléter son œuvre jusqu'en 1866, époque de la présente édition. Les 4 cartes statistiques qui accompagnent le volume sont très-bien faites et extrêmement claires : elles donnent la production des métaux, de la houille et des principales denrées coloniales et autres utilisées dans le commerce.

32. *Uebersichtliche Darstellung der unter dem Titel : „ Reise der österreichischen Fregatte Novara um die Erde in den Jahren 1857, 1858, 1859 unter den Befehlen des Commodore B. von Wüllerstorff-Urbair erschienenen Publicationen.... herausgegeben von JOHANN SPITZA*. Wien 1877.

¹ Cette liste servant de *catalogue provisoire* de la Bibliothèque de la Société, nous continuons le numérotage commencé pour l'inscription des livres.

33. *Zur Ausdehnung der Lloydfahrten nach dem Osten Asiens*, von Dr KARL VON SCHERZER.

Cet important article fut publié le 15 février 1877 dans l'*Österreichische Monatsschrift für den Orient*.

34. *Las historias del Origen de los Indios de esta provincia de Guatemala, traducidas de la lengua Quiché al Castellano para mas comodidad de los ministros del S. Evangelio, por el R. P. F. Francisco Ximenez, cura doctrinero por el real patronato del pueblo de S. Thomas Chuila. Exactamente segun el texto español del manuscrito original que se halla en la biblioteca de la Universidad de Guatemala, publicado por la primera vez, y aumentado con una introduccion y anotaciones por el Dr C. SCHERZER.* Viena, 1857.

Très-intéressant pour l'histoire primitive des peuples auxquels on doit les grands monuments de l'Amérique centrale.

35. *Aus dem Natur- und Völkerleben im tropischen America : Skizzenbuch* von Dr KARL VON SCHERZER. Leipzig, 1864.

Tableaux très-bien faits de la nature tropicale, et notices très-intéressantes sur les indigènes de l'Amérique centrale. On y trouve également la relation d'une visite chez l'empereur Soulouque.

Les Nos 31 à 35 ont été offerts par M. VON SCHERZER.

36. *Revue des établissements de Bienfaisance aux États-Unis d'Amérique*, par P. WYNEN. Anvers, 1876. — Don de l'auteur.

Ce travail, basé sur les documents officiels publiés en Amérique, mérite l'attention de tous ceux qui s'occupent des graves questions d'éducation et de bienfaisance.

37. *Ministerio dos Negocios da Marinha e Ultramar. Annaes da Commissão central permanente de Geographia.* No 1. Dezembro, 1876. Lisboa, 1876.

Par décret du 17 Février 1876, S. M. le Roi de Portugal a institué auprès du ministère du commerce etc. une commission centrale permanente de géographie chargée spécialement de réunir et mettre en ordre tous les documents propres à faire connaître la géographie, l'histoire ethnologique, l'archéologie et les sciences naturelles dans leurs rapports avec le Portugal et ses possessions d'outre-mer. — La 1^{re} livraison publiée par cette commission contient en outre les pièces officielles

38. *Bulletin de la Société de géographie de Paris.* Janvier et Février, 1877. Paris, 1877.

Ces livraisons contiennent entre autres : Remarques sur la population de l'Inde Anglaise, par M. Paul-Vidal Lablache ; — Voyages dans le Sahara et à Rhadamès, par M. V. Largeau ; — A travers la Pampa, par M. Désiré Charnay ; — Notice sur le Sénégal, par M. Muiron d'Arcenaut ; — Propriétés et construction d'une carte des deux continents en projection azimutale équivalente, (avec clichés dans le texte), par M. le colonel de Coatpont ; — De Yerkalo à Tsé-Kou (avec carte dans le texte), par M. l'abbé Desgodins.

39. *Rapport à S. M. I. et R. par M. l'amiral von Wüllerstorff-Urbair, au nom de la commission spéciale de l'Académie des Sciences, sur l'achèvement des publications de l'expédition de la Novara.* — Don de M. VON SCHERZER.

Ce travail, daté du 18 Décembre 1876, renferme des détails intéressants sur une des grandes expéditions maritimes modernes.

40. *Declaratio insigniorum utilitatum quæ sunt in globo terrestri, cælesti, et annulo astronomico. Ad invictissimum Romanum Imperatorem Carolum Quintum. Opuscule inédit de Gérard Mercator, publié et annoté par le D^r VAN RAEMDONCK.* St Nicolas. 1868.

41. *Gérard Mercator, sa vie et ses œuvres, par le D^r J. VAN RAEMDONCK.* St Nicolas. 1869.

42. *Gérard de Cremer ou Mercator, géographe flamand. Réponse à la conférence du D^r Breusing, Directeur de l'École de navigation à Brême, tenue à Duisbourg, le 30 Mars 1869. Par le D^r J. VAN RAEMDONCK.* St Nicolas. 1870.

43. *Mercator's lofspraak. Redevoering van den heer D^r J. VAN RAEMDONCK, ter gelegenheid der inhuldiging van Mercator's standbeeld, te Rupelmonde, den 14 Mei 1871, voorgedragen.*

44. *Éloge de Mercator, discours prononcé par Monsieur le D^r J. VAN RAEMDONCK, à l'occasion de l'inauguration de la Statue de Mercator à Rupelmonde, le 14 Mai 1871.*

45. *Les sphères terrestre et céleste de Gérard Mercator (1541 et 1551) par le D^r J. VAN RAEMDONCK.* St Nicolas. 1875.

46. *Les grandes cartes de Mercator. Mémoire lu au Congrès de géographie de Paris de 1875, par le D^r J. VAN RAEMDONCK.*

On peut dire que M. le docteur van Raemdonck, par ses doctes

travaux sur Mercator, a fait revivre le grand géographe dont le nom était malheureusement presque oublié dans sa patrie.

Les Nos 40 à 46 ont été offerts par l'auteur.

47. *Annual report of the United States geological and geographical Survey of the territories*, by F. V. HAYDEN. Washington. 1876.

48. *Report of the Board of Commissioners of the State. Survey.* 1877. 2 exemplaires.

A monograph of the geometrid moths or Phalænidaæ of the United States, by A. S. PACKARD. Jr. M. D. Washington. 1876.

Ouvrage capital orné d'une série de planches exécutées avec le plus grand soin.

49. *Department of the Interior. Report of the United States geological Survey of the Territories.* F. V. HAYDEN. Volume X.

Les travaux des commissions officielles des États-Unis pour l'arpentage etc. du pays. ont fait que la connaissance de l'Amérique septentrionale est bien plus complète que celle de beaucoup de contrées de l'Europe connues et civilisées depuis des siècles.

50. *Géographie de la Soie.* par M. LÉON CLUGNET. Lyon, 1877, in 8°, avec carte. — Don de la Société de géographie de Lyon.

Ce mémoire très-riche en renseignements sur la culture de la soie, sert de commentaire à la belle *Carte des régions séricicoles* couronnée par la Société de géographie de Lyon.

51. *Jahresbericht des Vereins von Freunden der Erdkunde*, zu Leipzig. 1861, 1862, 1864, 1868, 1869, 1870, 1871.

52. *Mittheilungen des Vereins für Erdkunde zu Leipzig*, 1872, 1873, 1875.

La Société de Leipzig fut fondée en Mars 1831 par 17 amis de la géographie; elle comptait déjà 75 membres à la fin de la première année et, le 1^r Janvier 1876, ce nombre s'élevait à 400, dont 15 membres honoraires. Chaque volume annuel comprend outre les actes de la Société, le résumé des observations météorologiques faites à l'observatoire de Leipzig, puis des travaux des membres. Parmi ces travaux, il y a des articles de M. Brandes sur la géographie et les géographes de l'antiquité, des notices sur les voyageurs Vogel et Beumann, et sur le grand géographe Oscar Peschel, des travaux très-remarquables sur la géographie anthropologique par MM. Ploss et Andree, etc. etc.

53. *Geographischer Monatsbericht* Nr. 2, Februar 1877. — Don de l'auteur, M. BEHM.

Depuis le commencement de cette année, M. Behm donne la bibliographie des principales publications géographiques du mois précédent. C'est un travail des plus importants pour la science.

54. *Geographische aantekeningen omtrent de oostkust van Atjeh*, door Prof. P. J. VETH. — Don de l'auteur.

Très-intéressant pour la guerre d'Atjeh (vulgairement Achim).

55. *L'Empire du Brésil à l'exposition universelle de Vienne en 1873*. Rio de Janeiro. 1873. — Don de M. BAGUET, vice-consul du Brésil.

Excellente étude de l'état actuel du grand empire Sud-Américain.

56. DON PEDRO II, Empereur du Brésil. *Notice biographique* par ANFRISO FIALHO, Docteur en sciences politiques et administratives. — Don de M. BAGUET, vice-consul de Brésil.

Ouvrage plein d'intérêt retraçant l'histoire d'un Monarque, protecteur des lettres, des sciences et des arts.

57. *Ethnographie von Ungarn, von Paul Hunfalvy, mit Zustimmung des Verfassers ins Deutsche übertragen* von Prof. I. H. SCHWICKER. Budapest, 1877. — Don de M. HUNFALVY.

Il est peu de contrées en Europe où sur un espace relativement restreint, on trouve réunies tant de populations différentes que dans la Hongrie. Aussi le livre du prof. Hunfalvy est-il venu remplir une véritable lacune. — Ce savant ouvrage est tellement rempli de faits qu'une simple analyse ne saurait en donner une idée ; nous nous contenterons de dire que l'auteur s'attache moins aux caractères physiques des habitants qu'à leurs langues ; d'après lui, celles-ci, jointes à l'histoire, aux mœurs et aux lois, servent avant tout à caractériser les nationalités.

58. *Notice sur la vie et les travaux d'Auguste J.-G.-A. Stessels, capitaine-lieutenant de vaisseau*, par M. G. DELCOURT. (*Extrait des Annales des Travaux publics*, t. XXXIV). Bruxelles, 1876. — Don de l'auteur.

Hommage mérité à la mémoire d'un homme qui rendit de grands services à la science et qui tomba victime de son devoir. M. Stessels, on le sait, fut un des secrétaires généraux du congrès de géographie d'Anvers ; il fut une des sommités de cette assemblée.

59. *De reis der Pandora naar de Noordpoolgewesten in den zomer van 1875*, door L. R. KOOLEMANS BEYNEN. Amsterdam, C. F. Stemler. — Don de M. P. VETH, Président de la Société de géographie d'Amsterdam.

Relation très-savante et d'autant plus importante que le récit officiel du voyage n'a pas encore été publié.

60. *Petit cours de géographie moderne, avec un appendice pour la géographie de l'histoire Sainte*, par E. CORTAMBERT. Paris, 1876.
61. *Rapport sur le concours au prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie et sur le concours au prix La Roquette pour les explorations dans le Nord*, par E. CORTAMBERT. Paris, 1870.
62. *Parallèle de la géographie et de l'histoire*, par E. CORTAMBERT.
63. *Note sur la carte des célébrités de la France*, par M. CORTAMBERT, 1854.
64. *Densité des forces intellectuelles des diverses parties de la France*, par E. CORTAMBERT. Paris, 1875.
65. *De l'orthographe géographique*, par E. CORTAMBERT.
66. *Dernières explorations en Australie*. par E. CORTAMBERT.
67. *Rapport sur l'ouvrage de M. PAUL RIAnt intitulé : Expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre Sainte au temps des Croisades*, par E. CORTAMBERT. Paris, 1866.
68. *Tableau général de l'Amérique. Rapport sur les progrès de l'ethnographie et de la géographie en Amérique pendant les années 1858 et 1859*, par E. CORTAMBERT. Paris, 1860.

Toutes ces brochures offertes par M. E. Cortambert, témoignent de l'érudition variée de l'auteur.

69. *Izvestiya (Bulletin) de la Société impériale de géographie de Russie ; publié par les secrétaires de la Société MM. J. J. WILSON et V. J. SREZNEVSKY*. Tome XII, 6^e livr. St.-Pétersbourg, 1877.

Actes de la Société. — Mémoires : Sur la découverte de la terre de Wrangel, par L. Helmersen ; — les limites de la géographie, par A. L. Tchékanovsky ; — les résultats du nivellement géométrique entre l'échelle de Kronstadt et le rivage d'Oranienbaum ; — des données statistiques actuelles sur l'éducation des peuples de l'occident. Suivent une douzaine de notices succinctes sur les voyages de Prjévalsky, de Potanin, de Mikloukho-Maklaï, de Voïéikow et de Pinard ; sur la croisière du clipper russe *le Cavalier* ; sur le Birmah, le Tonquin ; la population de Paris à diverses époques ; une statistique des navires cuirassés des diversés puissances, etc. et, comme annexe, le voyage de M. F. Véïoukow au plateau de Pamir.

70. *Boletín de la Sociedad geographica de Madrid*. Tome I, num. 4 et 5, Octobre 1876. Madrid, 1876. in-8°. Carte

La première de ces 2 livraisons contient : Deux conférences sur les îles Philippines par D. Cl. Montero y Gay, et la suite d'un travail de D. M. Merino, sur la manière de déterminer la latitude, des mélanges et des extraits des procès-verbaux des séances de la Société. Dans la livraison suivante se trouve la fin du travail de M. Merino, et un résumé très-complet des dernières découvertes géographiques par M. le colonel Coello.

71. *Bulletin de la Société de géographie de Lyon*. Tome I. N° 8, Janvier 1877.

Cette livraison donne le Rapport annuel de la Société. — Une causerie, très-intéressante sur la géographie de la Chine à propos d'un dictionnaire (géographique) chinois français ; — La relation d'un voyage de Montevideo à Valparaiso par le détroit de Magellan et les canaux patagoniens. — Des extraits d'un mémoire sur les meilleurs moyens de vulgariser les connaissances géographiques, qui a obtenu une mention très-honorable au concours ouvert par la Société ; — et les procès-verbaux des séances du 16 Nov. et 2 Déc. 1876.

72. *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux*. Tome I, 1876, in 8°.

Ce volume renferme des notices très-bien faites sur l'agriculture et les différentes industries du département de la Gironde, sur l'envasement du port de Bordeaux, les questionnaires relatifs à la marine et au commerce étrangers et plusieurs autres articles sur divers sujets rentrant dans les travaux de la Société.

73. *Club Alpin Français. Section du Sud-Ouest*. Bordeaux. — Don de M. le Baron DE ST.-SAUD.

Le compte rendu de la séance du 8 avril (p. 138) contient une appréciation spéciale des travaux de cette société.

74. *Proceedings of the Royal geographical Society* ; London, vol. XXI, N° III.

Contient, entre autres, des relations de voyages dans des parties inexplorées de Madagascar.

75. *Bulletin de la Société belge de géographie*. Première année. N° 1.

Cette livraison contient une introduction sur les sciences géographiques, par M. le général Liagre ; un travail sur l'isthme de Darien, par M. d'Hane-Steenhuysse (avec 2 cartes) ; un résumé de l'histoire des explorations africaines, par M. le major Adan ; le commencement d'une description orographique de la Belgique, par M. le prof. Schmit ; puis un article non signé, un sur la géographie mathématique, et la traduction d'un travail de M. Coello sur les dernières découvertes modernes, par M. Houzeau. Le volume se termine par une Bibliographie du Transvaal, par M. Joseph van der Maelen,

un extrait du catalogue de la maison Merzbach et Falk, et un Supplément, donnant les actes de la Société.

76. *Estatutos e regulamento provisorio de Sociedade de geographia de Lisboa.* 1876.

Nous y remarquons que la Société est divisée en six sections dont les membres s'occupent spécialement de : *a* géographie mathématique, astronomique, etc. *b*. géographie physique, géologique, botanique et zoologique. *c*. géographie anthropologique, ethnologique, médicale, historique, politique, économique commerciale, etc. ; *d*. instruction géographique ; *e*. chorographie et histoire géographique portugaise ; *f*. cartographie et archéologie.

77. *Sociedade de geographia de Lisboa. Pareceres.* N° 1 et 2.

Le N° 1 donne un programme pour l'enseignement de la géographie dans les écoles primaires et secondaires ; le second s'occupe de la Conférence de Bruxelles et exprime le regret que le Portugal n'y ait pas été représenté.

78. *Boletim de Sociedade de geographia de Lisboa.* N° 1 (Decembro de 1876).

On y trouve la liste des membres, qui sont au nombre de 250, correspondants compris ; suit la pétition adressée au Roi pour l'organisation d'une expédition dans l'Afrique centrale, le programme de la Section de géographie et statistique militaire et les actes de la Société.

79. *De la découverte de l'Amérique* par LUCIANO CORDEIRO. 1876. Lisbonne et Paris, 1876, in 8°. -- Don de l'auteur.

L'auteur donne des détails peu ou point connus sur les commencements de Christophe Colomb, et dépeint en larges traits la part que les Portugais ont pris à la découverte du nouveau monde.

80. *Statuts de la Société Khédiviale de géographie*, 1875.

81. *Société Khédiviale de géographie du Caire. Liste des membres-fondateurs.* 1876.

82. *Bulletin trimestriel de la Société Khédiviale de géographie.* N° 1, 2 et 3. 1876.

Recueil des plus importants pour la géographie de l'Afrique en général, spécialement pour les contrées soumises à l'Égypte. On y trouve entre autres des cartes du Haut-Nil, de Dufli au lac Albert, et de celui-ci à Foweira, au-dessus des chûtes Murchison.

83. *Notice sur les collections scientifiques et sur le Musée commercial-industriel de la Maison de Melle-lez-Gand*, par M. BERNARDIN, R. J.

84. *Visite à l'exposition de Vienne*, par le même.
85. *L'Afrique centrale. Études sur ses produits commerciaux*, par le même.
86. *Classification de 250 fécules*, par le même.
87. *Classification de 160 huiles et graisses végétales, suivie de la classification de 95 huiles et graisses animales*, par le même.
88. *Classification de 100 caoutchoucs et gutta-perchas, suivie de notes sur les sucs de Balata et de Massaranduba*, par le même.
89. *Classification de 250 matières tannantes*, par le même.
90. *Classification de 40 savons végétaux*, par le même.
91. *Nomenclature usuelle de 550 fibres textiles avec indication de leur provenance, leurs usages, etc.* par le même.

Les Nos 83 à 91 offerts par M. BERNARDIN forment une collection de notices des plus précieuses pour le commerce et la géographie physique. L'auteur, conservateur du riche Musée de Melle, y fait preuve de connaissances aussi profondes que variées.

92. *Souvenirs de voyage : Rio-Grande-do-Sul et le Paraguay*, par A. BAGUET. Anvers, 1874. — Don de l'auteur.

Ouvrage renfermant de précieux renseignements tant historiques que géographiques.

93. *Bulletin de l'Académie Royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*. 46^e année, 2^e série, t. 43, N^o 1 et 2. Bruxelles, 1877.

Ces livraisons émanant de notre premier corps scientifique, contiennent des travaux de MM. Houzeau, Mansion, Oct. van Ertborn, etc.

94. *Bulletin de la Société de géographie de Marseille*. Nos 1, 2 et 3. Janvier, Février et Mars 1877. Marseille, 1877.

Ces livraisons renferment, en dehors des statuts et de la liste des membres de la Société, un discours de M. H. Doniol, membre correspondant de l'Institut, préfet du département des Bouches-du-Rhône; deux discours de M. A. Rabaud, président de la Société; l'*Histoire de la géographie dans les temps anciens, les grandes explorations africaines au XIX^e siècle, et les cultures de la Basse Égypte*, trois mémoires par M. P. Bainier; le *Nouveau Cotonnier en Égypte*, notice de M. A. Garsin; la *Population de Marseille depuis le commencement du XVIII^e siècle*, par M. Joseph Mahieu; différentes nouvelles concernant les études géographiques et Variétés.

95. *Klimatischer Charakter der pflanzengeographischen Regionen*

Hochasiens, von HERMANN VON SCHLAGINTWEIT-SAKÜNLÜNSKI.
München, 1876.

96. *Vergleichende Angaben über die Schneeegränzen in Hochasien und in den Alpen*, par le même. (Extrait de l'*Allgemeine Zeitung*. Supplément du 20 Janvier 1877.)
97. *Zur Charakteristik der Kru-Neger, nebst allgemeine anthropologischen Daten*, par le même. — Dons de l'auteur.

Les travaux des frères Schlagintweit font autorité dans la science. Nous appelons l'attention de nos membres sur les collections ethnographiques formées par ces savants voyageurs.

98. *Mittheilungen der Kais. Königl. geographischen Gesellschaft in Wien*, Band XX (neuer Folge X) N° 2, ausgegeben am 28 Februar 1877. Wien, 1877.

Cette livraison renferme, entre autres, les mémoires suivants : l'*expédition anglaise au pôle Nord*, par le Dr Joseph Chavanne ; les *chercheurs d'or en Californie*, par le professeur Ch. Zehden ; la population des villes de Thrace et spécialement de Constantinople, par C. Sax, etc.

99. *Department of the interior. Catalogue of the publications of the United States geological Survey of the Territories*. J. V. HAYDEN. Washington, 1874.

Ce travail intéressant a principalement pour but de faciliter, par des échanges, la création d'une collection de cartes et d'ouvrages concernant la géographie.

100. *Le tour du monde en 320 jours, comprenant 6 mois d'excursion dans les contrées les plus intéressantes du Globe*. — Communication de M. BOUILLAT, consul-général de France.

Publication de la Société des voyages d'Études autour du monde, dont le siège est à Paris, place Vendôme, 8.

101. *Nieuwe Tydinghe* du 7 Septembre 1622. (N° 135), publié à Anvers, par ABRAHAM VERHOEVEN.

102. *Autre numéro du même journal* (N° 136). — Don de M. le Chevalier GUST. VAN HAVRE. (Voyez p. 110.)

Ces deux numéros sont datés du 7 Septembre ; la première contient la relation de la bataille gagnée par Don Gonzales de Cordoua sur les troupes de Mansfeldt et d'Halberstadt. Elle porte pour titre : *Waerachtige nieuwe tydinghe van de groote ende miraculeuse victorie vercreghen in Brabant teghen Mansfelt ende den dollen Halberstadt, door het volck van syne Catholieke Majesteyt van*

Spaignen , onder het beleyt van Don Gonzales de Cordua. Eerst ghedruckt den 7 September 1622. Les nouvelles qu'on y trouve, datent du 28, du 29 et du 30 Août. La seconde renferme la relation de la visite faite le 4 Septembre par l'Infante Isabelle à l'armée victorieuse campée à Malines. En voici le titre complet : Relaes hoe dat de hertoghinne van Brussel is ghetrocken naer Mechelen, ende heeft aldaer buyten de poorte in orden doen stellen den heelen legher van Don Gonzales de Cordua den 4 September 1622. Nu eerst ghedruckt den 7 September, 1622.

La gazette de Verhoeven, continuée par différents éditeurs jusqu'au commencement de notre siècle, contient des renseignements précieux pour l'histoire que l'on a trop peu consultés jusqu'à présent.

NOUVELLES ET COMMUNICATIONS.

Monsieur le capitaine J. B. FAZIÉ, commandant du navire *le Marsala*, du port de Gênes, a fait l'honneur de donner connaissance à la Société de Géographie d'Anvers, du relèvement qu'il a fait dans l'Océan Atlantique Nord, d'un bas fond non renseigné sur les cartes marines.

Le bas fond observé a une direction générale de N. 35° E.; sa longueur est de 23, 3 milles de 40 au degré. Le banc est accore avec une profondeur de 80 brasses, soit 146 mètres, fond dur; la pointe S. O. est par latitude Nord 33°42' et longitude O. de Greenwich 34°25'; la pointe N. E. par 34°1' N. et 34°9' O. Au delà de ces points, on retrouve les grandes profondeurs.

Les latitudes et longitudes ont été déterminées avec soin par une série d'observations astronomiques.

(Communiqué par l'intermédiaire de M. Langlois, trésorier de la Société, le 15 Mai 1877.)

SÉANCE GÉNÉRALE DU 13 MAI 1877.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal de la séance du 8 Avril 1877. — 2^o Proclamation de Membres honoraires, effectifs et correspondants. — 3^o Correspondance. — 4^o Sociétés correspondantes. — 5^o Bibliothèque ; règlement. — 6^o Rapport de M. le Président sur un ouvrage présenté par M. H. MANCEAUX. — 7^o Rapport sur une proposition de la Société de géographie de Lyon, par M. le Comte VAN DER STEGEN, membre effectif. — 8^o Rapport de M. ROYERS, membre effectif, sur la proposition de constituer une *Commission permanente d'étude de l'Escaut*. — 9^o Rapport des Commissaires chargés de l'examen du mémoire de M. P. GÉNARD sur les *Origines commerciales d'Anvers*. — 10^o Conférence de M. JACOBS-BEECKMANS, membre effectif, sur les *Iles Atlantiques, depuis le groupe du Cap Vert jusqu'aux Açores*.

La séance a lieu dans la salle du Conseil communal à l'Hôtel-de-Ville.

Au Bureau siègent : M. le Lieutenant-Colonel H. Wauwermans, Président ; M. le Bourgmestre L. de Wael, Président honoraire ; MM. le Dr L. Delgeur, A. Grattan, Vice-Présidents ; P. Génard, Secrétaire-général, et Hertoghe, Bibliothécaire.

La séance est ouverte à 1 heure après-midi.

1. M. Génard, Secrétaire-général, donne lecture du procès-

verbal de la séance du 8 Avril dernier ; l'assemblée en approuve la rédaction.

2. M. le Président fait connaître à l'assemblée qu'en exécution de l'article 14 du règlement, les membres effectifs ont été réunis en séance spéciale le 14 Avril, à l'effet d'arrêter une liste de présentation de candidats pour remplir *trois* places de *membres effectifs* et *cinq* places de *membres correspondants*. L'assemblée y a, de plus, inscrit un certain nombre de candidats au titre de *membre honoraire* et de *correspondant étranger*.

Dans la séance spéciale du 5 Mai, la réunion des membres effectifs a procédé à l'élection et nommé :

MEMBRES EFFECTIFS :

MM. ARMAND CATEAUX, Président de la Société de commerce.

A. BAGUET, Vice-consul de Brésil.

E. BOUILLAT, Consul général de France.

MEMBRES HONORAIRES :

MM. F. V. HAYDEN, Géologiste des États Unis, à Washington.

le Baron A. LAMBERMONT, Ministre plénipotentiaire,
Secrétaire-général du Ministère des affaires étrangères.

le Général J. LIAGRE, Président de la Société belge de géographie.

MEMBRES CORRESPONDANTS BELGES :

MM. ADAN, Major d'état-major, ff. de Directeur du Dépôt de la guerre.

J. C. HOUZEAU, Directeur de l'Observatoire royal, à Bruxelles.

SALVADOR MORHANGE, Ex-Consul-général de Belgique en Californie et en Australie.

J. VAN DER MAELEN, Directeur de l'établissement géographique à Bruxelles.

F. VAN RYSSELBERGHE, météorologiste à l'Observatoire royal de Bruxelles.

MEMBRES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS :

MM. LUCIANO CORDEIRO, premier Secrétaire de la Société de géographie de Lisbonne.

HENRI DUVEYRIER, Secrétaire-adjoint de la Société de géographie de Paris.

C. GUILLEMIN, Secrétaire-général ad-interim, et bibliothécaire-archiviste de la Société Khédiviale de géographie, au Caire.

3. Il est donné lecture de la correspondance :

MM. DE BOM, Secrétaire de l'Administration, JACQ. LANGLOIS, Trésorier, et le Baron VAN DE WERVE et DE SCHILDE, Membre protecteur, s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

MM. BAGUET et BOUILLAT remercient la Société du titre de membre effectif qu'elle leur a conféré.

MM. le Commandant LOVETT CAMERON et G. SEMENOV Vice-président de la Société Impériale de géographie Russe, remercient également la Société de leur nomination de membres honoraires.

M. le Baron VAN ERTBORN et M. DELCOURT font don à la Société de plusieurs ouvrages de leur composition. — M. DE BERG, Consul-général de Suède, membre correspondant, adresse à la Société, par lettre du 16 Avril, divers ouvrages sur la Suède et la Norvège. — La Société a reçu en outre de divers correspondants un assez grand nombre d'ouvrages et de cartes. — Des remerciements sont votés aux généreux donateurs et la liste des ouvrages sera inscrite au *Bulletin*.

La Société de géographie de Paris nous a adressé la dépêche suivante en réponse à la lettre que nous lui avons envoyée à l'occasion de la mort de M. le Marquis de Compiègne ¹.

Paris, le 21 Avril 1877.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

La Société de géographie de Paris a reçu dans sa séance du 18 Avril dernier, communication de la lettre que vous lui avez adressée à l'occasion de la mort de M. le Marquis de Compiègne.

La Société a été très-touchée des témoignages de sympathie et de condoléance que vous avez bien voulu lui faire parvenir et elle nous charge de vous en exprimer sa profonde gratitude.

Nous saisissons cette occasion pour vous informer que

¹ V. p. 119.

copie de la lettre de la Société de géographie d'Anvers a été transmise à M^{me} la Marquise de Compiègne.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

*Le Président de la Commission Centrale,
Membre de l'Institut,*

Le Secrétaire-général,
MAUNOIR.

E. LEVASSEUR.

Pris pour notification.

4. M. le Secrétaire-général informe l'assemblée que, depuis la dernière séance, la Société est entrée en relations avec les Sociétés suivantes :

1^o *L'Institut royal pour la philologie et l'ethnographie des Indes Orientales*, à la Haye ; la direction de cette savante compagnie a ordonné de nous envoyer un exemplaire des ouvrages qu'elle publiera.

2^o *L'Académie royale des sciences, lettres et des beaux-arts de Belgique*. Dans sa séance du 30 Mars dernier, elle a décidé l'échange du Bulletin et de l'annuaire académiques contre les publications de notre Société.

3^o *La Société Américaine de géographie*, qui, par l'intermédiaire du *Smithsonian Institution*, nous a adressé plusieurs publications en échange des nôtres.

5. M. le Président fait connaître à l'assemblée qu'en réponse à la proposition faite par la Députation permanente du Conseil Provincial d'accorder à la Société un local pour la bibliothèque

au Nouveau Palais de Justice , moyennant un loyer annuel de 500 frs. , la réunion des Membres effectifs a décidé , dans la séance du 14 Avril , que tout en appréciant l'offre généreuse qui lui était faite , il n'y avait pas lieu , pour le moment , d'accepter cette proposition , l'état des finances de la Société ne permettant pas encore de prendre une charge aussi considérable.

Le 5 Mai , la même réunion a adopté un règlement pour la bibliothèque. M. le Bibliothécaire donne lecture de ce document , dont l'insertion au *Bulletin* tiendra lieu de notification aux Membres de la Société.

RÈGLEMENT POUR LA BIBLIOTHÈQUE.

ART. 1. La Bibliothèque est ouverte aux membres de la Société, le Samedi de 2 à 4 heures. Ils pourront obtenir, contre récépissé , les livres et cartes appartenant à la Société , dûment estampillés.

ART. 2. Les prêts se font pour quinze jours ; ce terme peut être prolongé si le bibliothécaire n'y trouve pas d'inconvénients.

ART. 3. Par dérogation à l'article précédent, les ouvrages périodiques peuvent être communiqués dès leur réception, pour un terme de trois jours seulement , aux membres qui se font inscrire à cet effet sur des listes spéciales dressées pour chaque publication. La communication s'en fait dans l'ordre des inscriptions. Le Président est inscrit de droit en tête de chaque liste.

ART. 4. Les membres qui désirent jouir de ce droit de lecture spécial, s'engagent à renvoyer les ouvrages au domicile du bibliothécaire, à l'expiration du délai fixé par l'article précédent ; la liste d'inscription épuisée, les ouvrages restent dans la catégorie ordinaire des dépôts de la bibliothèque.

ART. 5. Un tirage au sort règle, chaque année, l'ordre des inscriptions sur les listes spéciales des membres qui désirent continuer à recevoir des communications de chaque publication périodique.

ART. 6. Le bureau délivre aux sociétaires un certain nombre de bulletins à talons pour récépissés des ouvrages de la bibliothèque. Les ouvrages sont délivrés en échange d'un bulletin portant le titre de l'ouvrage et la signature de l'emprunteur. Après la rentrée de l'ouvrage, le talon est restitué pour la décharge de l'emprunteur.

Chaque bulletin de récépissé ne peut servir qu'à un seul ouvrage. De nouveaux bulletins sont délivrés par le bibliothécaire sur la demande des sociétaires.

ART. 7 L'inscription des ouvrages avec numéro d'ordre au *Bulletin* de la Société, tient lieu de catalogue.

Les diverses livraisons d'un même ouvrage périodique y sont inscrites sous un numéro unique.

ART. 8. Les sociétaires qui auront reçu des ouvrages en communication en sont responsables. Tout ouvrage détérioré sera remplacé aux frais de celui à qui il aura été confié.

Est réputé détérioration, toute tache, déchirure, inscription ou note marginale quelconque, de même que tout accident à la reliure.

Le Secrétaire-général,
P. GÉNARD.

Le Président,
H. WAUWERMANS.

Le Bibliothécaire,
H. HERTOEGHE.

6. Monsieur HECTOR MANCEAUX, libraire-éditeur à Mons, Juge au tribunal de Commerce et membre de la Société des sciences du Hainaut, etc., nous adresse, par lettre du 8 Avril, deux

exemplaires de son *Atlas de la Belgique* (éditions in-4° et in-8°), ouvrage destiné à l'enseignement moyen. Il témoigne le désir de connaître l'opinion de la Société sur cette publication et s'engage à tenir compte de ses critiques dans le prochain tirage.

M. le Président s'exprime, pour cette demande, en ces termes :
“ Il n'est guère d'usage , dans une Société comme la nôtre, d'émettre un jugement sur des ouvrages déjà imprimés et livrés au commerce. Je ne crois donc pas qu'il soit possible de déférer au désir de M. MANCEAUX et de renvoyer l'ouvrage à l'examen d'une commission. Mais en raison de son importance, de l'attention toute spéciale que méritent de notre part, les ouvrages destinés à faire progresser l'enseignement, je me permettrai de vous faire connaître mon opinion personnelle.

Lorsque je me reporte à mes jeunes années , à un temps , hélas déjà éloigné , je me rappelle une vieille maîtresse d'école , quelque peu disgraciée de la nature , qui m'enseignait avec une patience angélique la nomenclature des états de l'Europe avec leur capitale et leur population. La tâche était consciencieusement remplie : elle n'avait pas même oublié la République de St. Marin ni celle d'Andorre , qui étaient pour moi des États égaux à la Russie, car ils prenaient la même place dans ma mémoire. Mais j'aurais été fort embarrassé de les montrer sur la carte. La même méthode était suivie pour l'histoire. Je connaissais la liste exacte et complète des rois de France ; à cette époque on paraissait à peine savoir qu'il y eût une histoire de Belgique. Dans cette liste , Charlemagne occupait une place égale à François II; j'aurais pu vous dire que Charles VII fut sacré à Reims , grâce au concours de Jeanne d'Arc , mais si l'on m'eût dit que Reims se trouvait au Kamtschatka, cela ne m'eût guère troublé.

On disait que cette étude avait l'utilité d'exercer la *mémoire* ; je n'en disconviens pas, mais elle n'avait certainement pas l'avantage de développer *l'intelligence*. Lorsque je visite des

écoles, et je vous avoue que cela m'arrive quelquefois, car je connais peu de spectacles plus intéressants, je suis souvent tenté de croire que, malgré les progrès de l'instruction accomplis de nos jours, cette méthode n'est pas entièrement abandonnée.

En Allemagne, au contraire, il est de règle constante que toutes les fois qu'un maître ou un professeur cite le nom d'une localité, soit dans le cours de géographie, soit dans celui d'histoire, ou tout autre, il oblige les élèves à la rechercher sur la carte. Raconte-t-il, par exemple, l'invasion des Francs dans la Gaule-Belgique, la marche de César vers le Rhin, il fait suivre du doigt, sur la carte, la crête de partage des eaux des Bassins et de la Meuse, explique les avantages de cette route qui évite les passages de rivières; la forme des localités se grave ainsi profondément dans la mémoire de l'écolier. Dans l'enseignement didactique de la géographie, il ne reste plus alors qu'à y rattacher les noms des villes et autres faits géographiques.

Pour recevoir une application utile, cette méthode exige de bons atlas, assez exacts pour pouvoir apprécier les distances, assez portatifs pour qu'ils ne quittent jamais les élèves et d'assez bas prix pour être à la portée de toutes les bourses. Vous savez combien les cartes allemandes satisfont à ces conditions.

Jusqu'ici nous n'avions pour l'enseignement en Belgique, que des cartes grossières, je dirai de vulgaires enluminures. Il y avait une lacune évidente à combler. M. Manceaux a tenté de le faire. Jusqu'à quel point a-t-il réussi?

Si vous examinez les spécimens qu'il nous a adressés, vous reconnaîtrez qu'ils répondent d'une manière très-satisfaisante à la condition de correction. Ils ont été gravés par un artiste de talent M. John Bartholomew, avec le concours de deux de nos savants MM. Malaise et Cornet. — Ils répondent à la condition de portativité, car il est difficile de trouver plus de choses condensées dans un moindre volume.

— Enfin ils sont d'une extrême modicité de prix, puisque l'édition in-4°, spécialement destinée aux écoles, ne coûte que 1 fr. 25. Le prix de celle in-8°, tirée à un petit nombre d'exemplaires, est de 2 frs. J'estime qu'il serait difficile de mieux remplir les conditions essentielles indiquées pour les livres d'éducation, que M. Manceaux ne l'a fait par son atlas.

Son œuvre n'est pas à l'abri de critique et après l'avoir louée, je croirais manquer à un devoir en n'exposant par ses defectuosités en toute sincérité.

1° Vous remarquerez d'abord que la *carte générale* de la Belgique occupe le N° 8—9. L'examen de l'exemplaire in-4° explique le motif de ce classement, basé sur une condition de reliure ; il permet de brocher la carte double au milieu du livre. Je crois cependant que ce classement est une faute ; dans l'enseignement, il importe d'habituer les élèves à l'ordre et à la méthode, et dans ce cas l'ordre méthodique oblige de placer la carte générale sous le N° 1. La petite difficulté de reliure n'est pas difficile à vaincre.

2° Dans la *carte orographique*, qui occupe le N° 1, l'éditeur a sagement renoncé à représenter les hauteurs par ces espèces de *boudins* que l'on voit si souvent sur les cartes et qui trompent les jeunes imaginations sur les formes du terrain. Il distingue les terrains aux diverses altitudes par des teintes spéciales séparées par des courbes de niveau. Cette méthode est excellente et bien supérieure à la première, mais elle devrait être complétée par l'indication de crêtes de partage qui lui donneraient plus de précision.

3° La *carte hydrographique*, N° 3, me paraîtrait devoir être placée en regard de la précédente. — La distinction des bassins, des fleuves, par des teintes spéciales, est recommandable, mais il serait nécessaire d'y mieux différencier les rivières naturelles, des rivières artificielles ou canaux. Pourquoi y introduire la division des provinces que l'on retrouve ailleurs, et ne pas employer les *traits rouges* pour marquer plus distinctement les canaux ?

4^o *Les cartes géologiques et agricoles*, N^o 2 et 4, mises en regard, me paraissent à l'abri d'observations. Je voudrais cependant qu'on les fît suivre de quelques coupes du terrain, de manière à marquer par des profils les différences de relief et la direction des couches géologiques. On reprochera peut-être à ces coupes, qui obligent à forcer les échelles de hauteur, de fausser les idées des élèves, mais je l'avoue, cette considération m'arrêterait peu. Il est dans la nature de l'enfant de s'exagérer les choses. Qui de nous, renvoyant à l'âge d'homme, une chose qui dans l'enfance nous avait paru énorme, n'a été tout étonné de ses petites proportions.

5^o En mettant en regard les *cartes géologiques et agricoles*, l'auteur a voulu évidemment donner l'idée de la richesse des pays, de son industrie, comme de son agriculture. Ce tableau devrait être complété, au moyen d'une *carte statistique* indiquant, par des *teintes proportionnelles*, la densité de population.

6^o Les cartes de province me paraissent soulever peu de critiques. Je voudrais cependant y voir marquer d'une manière plus apparente les chemins de fer. Pourquoi ne pas appliquer à cet objet le *trait rouge* de délimitation de la province et des arrondissements, que les teintes du fond rendent inutile et qu'il est souvent difficile d'imprimer à la limite exacte du trait noir? (Voir par exemple carte N^o 15 de notre exemplaire).

J'aurais bien encore quelques critiques de détails à présenter, mais il est évident que la *correction des épreuves* se fera successivement dans les éditions subséquentes. Ainsi, par exemple, la carte N^o 6, *Flandre Occidentale*, indique un petit fleuve qui semble affluer vers le *Zwyn*; celle N^o 7, *Flandre Orientale*, nous montre le même cours d'eau reliant le *Zwyn* et le *Braekman*; en réalité ce cours d'eau, ou *Wateringe*, n'est qu'un affluent du *Braekman*, séparé du *Zwyn* par la forte digue du *Bakkersdam*. Ce sont là des critiques de détail auxquelles nous ne nous arrêterons pas davantage.

Au point de vue de l'exécution matérielle, j'estime cependant

que l'éditeur devrait s'efforcer, dans les légendes des cartes N° 1. 2 , 3, 4, de marquer les couleurs par des carreaux de plus grande dimension; il est souvent difficile de saisir la couleur confondue avec un trait noir trop rapproché.

Je crois qu'il est également utile d'indiquer, pour chaque carte, la proportion de réduction; ainsi, par exemple, pour la carte N° 8-9, d'inscrire au-dessous de l'échelle, que la réduction est à 0^m009 pour 1 kilomètre ou 9/1000000.

En résumé, je suis d'avis que la publication de l'*Atlas* de M. Manceaux rend un véritable service à l'enseignement, service dont nous devons lui être reconnaissant. Le succès de son œuvre sera pour lui un puissant encouragement et l'amènera, je l'espère, à publier, dans des conditions analogues, un *Atlas historique de la Belgique*, qui nous fait absolument défaut, et serait d'une inappréciable utilité pour l'enseignement de l'histoire. „

L'assemblée décide que ce rapport sera inséré au *Bulletin*.

7. M. le Comte VAN DER STEGEN, membre effectif, présente le rapport de la Commission chargée d'examiner la proposition faite par la Société de géographie de Lyon, par sa lettre du 12 Mars 1877, présentée à la Société dans la séance du 14 du même mois (voir page 130.)

MESSIEURS,

La Société de géographie de Lyon s'est imposé la tâche de vulgariser l'enseignement de la géographie par tous les moyens en son pouvoir. Après avoir organisé un enseignement populaire de géographie avec le concours de la Chambre

de commerce et d'hommes éminents par leur savoir dans cette science, elle a inauguré une série d'inventions ingénieuses dans le but de répandre dans les masses les connaissances géographiques en appelant l'attention de chacun sur les détails qui concernent chaque localité.

En France, les timbres-poste à annuler, ne portaient que l'indication de la ville et la date du jour du départ. Sur la demande de la Société de géographie de Lyon, l'administration a consenti à ajouter au timbre l'indication du département. Plus de 1467 bureaux ont déjà reçu ces nouveaux timbres, et on estime que d'ici à 4 ans ils seront en usage dans tous les bureaux de poste de France. Cette innovation donne au timbre la forme ci dessous :



Elle a pour la France une grande importance, car on sait que dans le système de division du territoire français, adopté en 1790, sur le rapport de Thouret, chaque département a pris le nom du fleuve ou de la rivière qui le traverse. Les indications réunies du nom de ville et du département frappent l'imagination et aident à graver dans la mémoire des faits utiles à rappeler au point de vue de la situation géographique et hydrographique de chaque localité.

La Société a encore proposé aux Compagnies de chemins de fer d'inscrire sur les frontons des gares, outre le nom de la localité, celui du département, la position en longi-

tude, latitude et altitude, la population; la Société de géographie de Paris s'est associée à cette idée qui a son importance, mais jusqu'ici l'application n'en a été faite que d'une manière fort restreinte.

Par une lettre, en date du 12 Mars 1877, Monsieur DESGRAND, Président de la Société de géographie de Lyon, nous invite à nous associer aux efforts de cette Société pour obtenir une réforme semblable dans notre pays; " quelque avantageuse „ que cette réforme soit pour notre pays, dit-il, il est „ évident qu'elle acquerra un tout autre degré d'importance „ si l'ensemble des nations civilisées se décident à l'adopter. „

Tout en reconnaissant l'importance et l'utilité de ces propositions pour la France, votre commission, après mûr examen, ne croit pas pouvoir recommander leur adoption pour notre pays. En effet :

1° En Belgique, la dénomination des provinces n'offre pas le même caractère que celle des départements français; la plupart des provinces ont conservé le nom des anciens duchés et comtés. Sur neuf provinces, cinq portent des noms de villes (Anvers, Limbourg, Namur, Liège, Luxembourg), quatre seulement (Flandre-Occidentale, Flandre-Orientale, Hainaut, Brabant), ont des noms distincts. Si l'on adoptait la mesure relative au timbre, recommandée pour la France, on s'exposerait à la confusion : par exemple le timbre de *Malines*, province d'*Anvers*, portant: *Malines—Anvers*, conduirait souvent à lire à l'étranger : *Anvers*, province de *Malines*.

2° L'indication proposée sur les frontons des gares a reçu en Belgique une application bien plus large que celle préconisée par la Société de Lyon : — Dans toutes nos gares le Département des travaux publics a fait peindre, sur les panneaux des salles d'attente, des cartes routières à très-grandes échelles, mesurant 3 à 4 mètres de côté. Ces cartes, fort consultées par les voyageurs, donnent non seulement la voie ferrée qu'ils vont parcourir, mais encore toutes celles qui viennent y aboutir, les noms des villes qu'elle traverse, ainsi que les cours d'eau

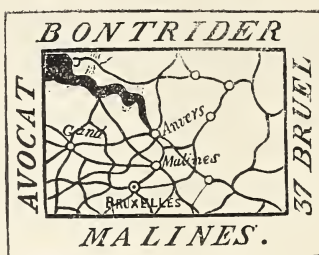
utiles à connaître dans un certain rayon. — Dans toutes les gares, le voyageur peut également se procurer facilement et à bon marché le guide-indicateur officiel du départ des trains qui, outre une carte fort détaillée, lui donne des itinéraires extrêmement utiles. — Enfin une nouvelle invention vient encore d'être adoptée par le même Département, qui ne cesse de s'ingénier à rechercher ce qui peut aider le voyageur; chaque compartiment des voitures de 1^{re} classe a reçu un livret grand format, renfermant des descriptions très-intéressantes, au point de vue géographique, des plans de villes et des cartes. Ce livret est fort goûté des voyageurs qui le consultent d'autant plus souvent qu'il contient des annonces, dont la publicité fait le seul bénéfice de la compagnie privilégiée qui l'édite; tout en voyageant, chacun se procure ainsi des renseignements souvent précieux.

Si en présence de ces faits, votre commission ne croit pas pouvoir recommander les propositions faites par la Société de Lyon (pour ce qui regarde la Belgique), elle n'en estime pas moins le principe très-heureux et susceptible de développements qui pourront offrir une véritable utilité.

Il serait, par exemple, très-avantageux pour le voyageur de trouver dans toutes les gares du chemin de fer de petits guides spéciaux, renfermant des itinéraires, avec les noms de villes, leur population, les curiosités qu'on y rencontre, leur commerce, tels que ceux que les messageries en débitaient autrefois; nous nous rappelons avoir vu un semblable itinéraire de Paris à Lyon, par le Bourbonnais. Il est certain que ces itinéraires très-succincts, débités à bas prix, seraient plus consultés par le voyageur que maints guides complets, souvent trop volumineux pour qu'un voyageur en surcharge son bagage porté à la main.

La manie de collectionner des timbres-poste a eu son côté utile sous le rapport du développement des connaissances géographiques; bien des personnes en recevant un timbre, qu'elles ne connaissaient pas, ont été amenées à en chercher le lieu

de provenance sur la carte. Nous croyons que cette manie pourrait être utilisée pour produire un résultat dont on ne pourrait méconnaître les avantages. Depuis l'usage des enveloppes gommées l'usage du cachet est devenu fort restreint; pourquoi ne pas remplacer le cachet par un timbre adhésif dont la gravure donnerait une petite carte de la localité avec les principales voies y aboutissant. Le pourtour indiquerait l'adresse de l'expéditeur, la firme de son agence; ce timbre, en assurant la fermeture, remplacerait avec avantage les timbres humides si répandus aujourd'hui, et dont l'empreinte laisse si souvent à désirer. Il est certain qu'une collection de timbres de ce genre offrirait un véritable intérêt. Elle serait un excellent moyen de réclame, car elle ferait connaître les avantages de la situation commerciale de la ville habitée par l'expéditeur et ses relations avec les villes voisines.



Votre commission estime donc, Messieurs, si ses conclusions ont votre adhésion, qu'il y a lieu de faire connaître à la Société de géographie de Lyon, les observations qu'elle a cru devoir vous présenter relativement à la lettre du 12 Mai dernier.

Le rapporteur,
C^{te} VAN DER STEGEN.

Ces conclusions sont adoptées.

8. M. ROYERS, membre effectif, rapporteur de la Commission chargée d'examiner la proposition présentée dans la séance du 8 Avril dernier, de constituer, dans la Société, une *Commission permanente d'étude de l'Escaut* (voir page 145), donne lecture du rapport qui suit :

MESSEIERS ,

Parmi les divers sujets qui s'offrent à nos études, il en est peu d'une importance plus grande que les questions qui se rapportent aux grandes voies de communication des pays entr'eux.

Les mers ne sont plus des abîmes inconnus et infranchissables séparant les nations les unes des autres; l'activité humaine y a tracé des chemins qui les unissent et que parcourent, sans cesse, des navires transportant les personnes et les produits de l'industrie.

Les ports sont les stations de départ et d'arrivée. Ils sont indispensables à tout pays qui confine à la mer et qui doit nécessairement chercher à multiplier les issues par toutes ses frontières.

Ce n'est pas devant les membres d'une Société telle que la nôtre, qui a son siège dans un des premiers ports du monde, qu'il faut s'attacher à montrer toute l'importance et l'utilité du bon aménagement des ports de mer en général.

Il y a peu de ports en Belgique; on peut même dire qu'il n'y en a que deux, d'une importance d'ailleurs bien différente.

L'un est situé sur le littoral: c'est Ostende. Il se trouve dans une position peu favorable, car il est sur une plage basse, inclinée en pente douce vers la mer. Jusqu'à ce jour, il n'a pas été trouvé de moyen efficace pour créer, dans de pareilles conditions, de port aisément accessible.

Cependant rien ne prouve qu'il soit impossible d'arriver à ce résultat et d'augmenter la profondeur de semblables ports. La recherche des moyens d'y parvenir est d'autant plus utile qu'une grande profondeur à l'entrée des ports devient de jour en jour plus nécessaire.

Les dimensions des navires augmentent et cet accroissement n'est pas le fait du hasard ou du caprice, mais dépend de causes constantes; il continuera donc à se produire, non pas indéfiniment, mais au moins de façon que l'immense majorité des bâtiments atteindra, dans un avenir prochain, les dimensions des plus grands navires d'aujourd'hui.

L'attention est éveillée sur la question de l'amélioration des ports sur les plages basses. Dans notre pays S. M. le Roi a même institué un prix pour l'auteur du meilleur mémoire sur les améliorations qu'on pourrait apporter aux ports littoraux.

L'autre port belge est le nôtre; placé au fond d'un estuaire fluvial profond, creusé par la marée, il est dans une situation naturelle bien préférable à celle d'Ostende. Comme conséquence il a pris et continue à prendre un accroissement rapide dont on ne se fait généralement qu'une idée imparfaite. Le tableau et le tracé ci-joints donnent une idée de la marche de ce développement.

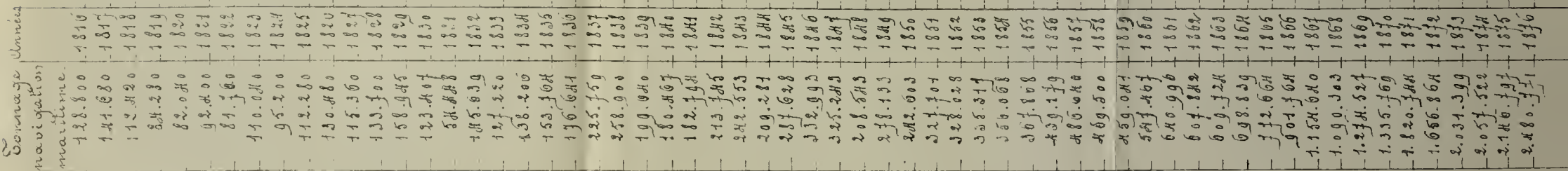
Un intérêt majeur pour la Belgique s'attache à tout ce qui concerne le port d'Anvers. Ici il ne s'agit plus, comme à Ostende, de créer, mais de conserver, d'améliorer. Anvers offre donc un problème qui forme, pour ainsi dire, le pendant de celui auquel S. M. le Roi s'intéresse spécialement et que l'on peut formuler comme suit: — Rechercher les moyens de conserver les ports situés sur les fleuves à marée, ou plutôt ces fleuves eux-mêmes.

Ces deux questions, de l'amélioration des ports sur les plages basses, comme Ostende, et de la conservation des ports fluviaux, comme Anvers, sont celles sur lesquelles

Tableau indiquant le tonnage des navires entrés au port d'Anvers depuis 1816 jusqu'en 1876.

N. B. Les traits pointillés sont proportionnels au tonnage, et la courbe qui joint les extrémités de ces petites lignes indique la marche progressive du mouvement maritime. Le trait composé de barres et de points est une ligne régulière donnant l'allure de l'augmentation en la supposant soustraite à des influences purement accidentelles.

Echelle de 0^m05 pour 1.000.000 de tonnes.



(Affranchissement de l'Escaut).

repose l'avenir des communications maritimes de la Belgique.

La première chose qui doit attirer l'attention lorsqu'on cherche à conserver et à améliorer un fleuve, comme l'Escaut par exemple, c'est évidemment de connaître exactement son régime.

Mais cette connaissance ne suffit pas. Il faut aussi pouvoir prévoir les conséquences des travaux qu'on y exécuterait, et les transformations qui pourraient se produire par l'action du temps.

Cette action est destructive; on peut dire, d'une manière générale, que le sol du globe entier tend vers une situation d'équilibre qui répond à la superposition, suivant l'ordre des densités, des matériaux qui composent la terre. Sous l'action du temps, les surélévations tendent à s'effacer, les creux à se combler et toute la surface terrestre à se niveler.

Quand on veut conserver un port, la première chose à faire, c'est donc de s'attacher à connaître les causes naturelles qui tendent à le détruire, pour les bien combattre. Il faut s'efforcer de découvrir ses ennemis, les observer avec persévérance, afin de connaître leur manière d'agir qui est souvent lente et cachée.

Ces forces naturelles, dont la principale est la pesanteur, peuvent être souvent dirigées de façon à détruire leur propre ouvrage, quand cet ouvrage nous est nuisible.

Ces considérations nous conduisent à constater l'extrême importance de nous appliquer à étudier le fleuve qui nous rattache au monde entier, afin d'arriver non seulement à le maintenir en bon état, mais encore à l'améliorer dans ses parties défectueuses.

Les *conséquences* à tirer des faits d'observations doivent être déduites par des hommes spéciaux que leurs études ont rendus aptes à ces déductions; mais la *constatation* même des faits rentre dans la sphère d'activité des géographes.

Savoir ce qu'est aujourd'hui l'Escaut, ce qu'il a été jadis, préciser les phénomènes qui s'y passent et ceux qui s'y sont passés, appartient au domaine de la géographie descriptive et historique.

Ce sujet n'est pas d'une importance minime quoiqu'il ne se rapporte qu'à l'étude d'une portion bien petite de la surface du globe, et que son étude ne comporte que des détails bien méticuleux. Il faut remarquer en effet que la connaissance de la terre entière ne peut résulter que de la connaissance de chacune de ses plus minimes parties; nous devons nous imposer comme but de chercher à connaître d'abord les choses qui nous entourent, afin d'en tirer des résultats d'une utilité pratique immédiate. L'étude de l'Escaut ne s'impose-t-elle pas aux membres de notre Société comme l'une de celles qui peuvent offrir l'intérêt le plus immédiat et le plus certain? L'affirmative n'est pas douteuse.

Pour prouver que l'étude de l'Escaut est une des premières que la Société de géographie d'Anvers doit prendre à cœur, il nous suffirait de rappeler des discussions récentes du plus haut intérêt : par exemple les appréciations si diverses qui se sont produites lorsque la Hollande a construit le barrage de l'Escaut. Dans ce cas surtout, il eût été important de connaître exactement les circonstances diverses du mouvement des eaux dans le bras oriental, car la partie la plus importante de la discussion a porté sur ce point. Ce n'était pas au moment où la question se posait qu'on pouvait songer à observer le fleuve, lorsque tous les jours, à cause des différences de marées, des directions diverses du vent, des inégalités dans les quantités d'eau d'amont, les phénomènes sont différents. Une longue série d'observations seule eût permis de décider avec certitude si le bras à barrer fournissait plus d'eau ou moins d'eau au bras à conserver, qu'il n'en recevait de celui-ci.

La rectification des quais, projetée à Anvers, a fait naître

également des discussions très-importantes, et c'est souvent sur des faits, tels que des dimensions, des directions de courants, etc., que ces discussions ont porté; de pareils éléments ne devraient-ils pas être toujours connus d'une façon indiscutable?

Des discussions analogues se soulèveront encore à propos de ponts, de rectifications ou de recreusements vers l'amont pour l'écoulement des eaux des Flandres, etc.

Aux États-Unis on a si bien compris que ce n'est pas au moment où les questions se posent que l'on peut rechercher les éléments nécessaires à leur solution, qu'on y étudie constamment, avec le plus grand soin, tout ce qui se rattache aux cours d'eau.

On peut dire qu'il est plus facile pour nous de connaître avec exactitude tout ce qui concerne les cours d'eau des États-Unis que celui sur les bords duquel nous habitons.

Les éléments les plus faciles à déterminer sont précisément ceux qui nous manquent. Il existe bien des nivellements, des sondages, etc., mais l'unité dans les points de départ nous fait défaut. En cette matière, il n'y a que contradictions et incertitudes et nous oserions affirmer, sans crainte d'être démentis, qu'il n'y a pas en ce moment, six personnes en Belgique qui puissent dire à quelle cote se trouve le tablier du pont de Tamise, ou n'importe quel point des environs. Il ne s'agirait, bien entendu, pas d'un chiffre présenté tel quel, mais bien d'une cote précise, fixée relativement sur un repère bien connu et ayant une signification déterminée¹.

¹ Pour préciser notre idée nous supposons qu'on pose la série de questions suivantes :

Quelle est la cote du tablier du pont de Tamise? La réponse serait par exemple un chiffre de..... Que signifie ce chiffre? C'est sans doute la hauteur au-dessus du repère du nivellement général? Quel est ce repère? C'est la marée basse de vives eaux ordinaires à Ostende. — Qu'entendez-vous par vives eaux? Sur quelles observations a-t-on établi la moyenne? Les observations offrent-elles une garantie quelconque?

Cela ne veut pas dire que de tous les éléments épars, recueillis avec tant de soin, tels que cartes de la brigade topographique, nivellements faits par l'administration des ponts et chaussées, sondages du service hydrographique, courbes des mouvements de la marée, etc. ne puissent pas être utilisés ; mais la première condition pour en tirer un parti utile serait de réunir et de publier ces éléments épars après leur avoir donné une base certaine qui permette de les comparer entr'eux.

Il faudrait aussi rechercher ce qui a été fait dans le passé. C'est peu ; mais, en revanche, c'est bien précieux aujourd'hui. Et c'est précisément parce que ces éléments sont si précieux, parce que nous comprenons qu'ils nous seraient d'un si puissant secours que nous devons nous efforcer de réunir tous les renseignements actuels pour être utiles, à nous-mêmes si possible, mais surtout à ceux qui nous suivront, et pour qui le temps actuel sera le passé, et nos observations l'histoire instructive où ils puiseront des éléments pour prévoir l'avenir.

Sera-ce la Société de géographie qui se chargera de fournir les renseignements qui manquent et de faire les observations qui sont nécessaires ?

Est-ce le même repère qui a servi pour les cartes hydrographiques de M. Stessels ? Est-ce le même qui sert à l'administration des ponts et chaussées à Ostende et dans la Flandre ? Est-ce le même que celui employé par l'administration des chemins de fer ? Est-ce le même que celui que donnent les cartes de la ville et des écluses d'Anvers ? Dans la négative, quelles sont les différences ? Quelle est sa hauteur relativement, par exemple, au repère hollandais : le *Amsterdamsche Peil*, (repère pour l'IJssel etc.) Ce zéro se rapporte-t-il à un phénomène physique bien déterminé et pourrait-on le rétablir s'il était perdu ?

Nous croyons pouvoir affirmer que personne ne saurait, en ce moment, répondre à ces questions d'une façon catégorique, ni trouver les réponses sans de longues études et sans disposer de moyens hors de la portée du public.

Nous ne croyons pas qu'on puisse indiquer avec certitude la différence de niveau, par exemple, entre le busc de l'écluse du Kattendyk à Anvers et celui de l'écluse des bassins d'Ostende.

Cela paraît tout d'abord impraticable. Il nous faudrait pour cela un travail constant exigeant beaucoup de temps, des instruments, des observateurs. Notre Société ne peut songer à atteindre un tel résultat. Tout ce qu'elle peut faire est de demander en communication aux Départements des travaux publics, de la guerre, de l'intérieur, les renseignements qu'ils recueillent, de publier ou de résumer ces renseignements, et d'attirer l'attention sur la nécessité de leur donner de l'unité ou de les compléter dans un sens déterminé.

Mais dans ce cas ne pourrait-on lui reprocher de tendre à s'approprier des renseignements laborieusement recueillis par des fonctionnaires dévoués? Évidemment c'est là ce qu'il faudra éviter avec le plus grand soin. Il importe avant tout de laisser à chacun les fruits de son travail et de mettre simplement en ordre, en concordance et en évidence, les résultats obtenus par les divers observateurs, en leur conservant la propriété de leurs découvertes.

Pour arriver au résultat dont la première partie de ce rapport montre la nécessité et l'importance, voici les moyens que nous croyons devoir préconiser.

La Société de géographie choisirait cinq de ses membres pour former une section spécialement chargée de l'étude de l'Escaut. Ces cinq membres seraient nommés pour un long terme ; on réélirait l'un d'eux tous les ans.

Ils s'imposeraient l'étude des questions relatives à l'Escaut dans l'ordre suivant :

1^o Rechercher et publier ou résumer les anciens documents, tels que les travaux de Bontemps-Beaupré, Belpaire, Stessels, et tous autres qu'ils pourraient découvrir.

Ils dresseraient une liste des ouvrages spéciaux en indiquant les lieux où l'on peut les consulter, quels points y sont traités et quelle est leur valeur scientifique ;

2^o Décrire l'Escaut et ses abords et affluents dans leur état actuel, avec tous les détails possibles sur les profondeurs,

vitesse des courants superficiels et profonds, hauteurs de marées, débit des affluents, et tous les éléments qu'on peut déterminer par des séries d'observations régulières ;

3^o Annoter les phénomènes spéciaux et exceptionnels qui se présenteront avec les circonstances qui les accompagneront.

Pour ces deux dernières catégories de constatations, les renseignements et les observations recueillis par le Département de la guerre, par l'administration des ponts et chaussées, par le service hydrographique de l'Escaut et par l'observatoire seraient nécessaires.

La commission devrait demander à en avoir connaissance, signaler les lacunes au Gouvernement afin de l'engager à multiplier les appareils d'observation, et, ces résultats lui étant connus, elle les publierait par la voie du *Bulletin* de la Société.

Nous sommes convaincus qu'une décision de la Société, dans le sens de ce qui précède sera de la plus grande utilité, qu'elle rencontrera l'appui de toutes les administrations et qu'elle aura des résultats féconds si, comme il ne faut pas en douter, les membres désignés comprenant l'importance de la tâche qu'on leur confie, apportent à la remplir un zèle constant résultant de la conviction profonde que le but poursuivi est digne des efforts qu'ils devront faire pour l'atteindre.

En conséquence la Commission a l'honneur de proposer la résolution suivante :

PROPOSITION.

1. Une commission de cinq membres, sous le titre de *Commission d'étude de l'Escaut*, est chargée de recueillir toutes les données et tous les renseignements utiles pour l'histoire

physique du fleuve. Elle présente à la Société, au moins une fois par an, un rapport sur ses travaux, indique les documents dont elle lui recommande la publication ou la réédition, et s'efforce de créer des *éphémérides* annuelles du fleuve aussi complètes que possible, renfermant les observations maréographiques et météorologiques qu'elle pourra se procurer et qui seront publiées par le *Bulletin* de la Société.

2. La Commission s'adresse, par l'intermédiaire du bureau de la Société, aux diverses autorités et administrations, savoir : au service des ponts et chaussées, au service hydrographique, au Dépôt de la guerre, au Génie militaire, à la ville d'Anvers, à l'Observatoire Royal, etc., etc., pour obtenir communication des renseignements et documents propres à faciliter sa mission.

3. La Commission peut s'adjoindre tel nombre de membres de la Société, ou telles personnes étrangères à la Société qu'elle le juge utile dans l'intérêt de ses recherches et observations.

Elle règle l'ordre de ses travaux et élit, dans son sein, un Président et un Secrétaire, sans préjudice des règles prescrites par les articles 21, 24 et 26 des Statuts de la Société.

4. Les membres de la commission sont nommés par la Société, par élection, à la pluralité des voix des membres effectifs.

Le mandat des membres de la Commission est d'une durée de cinq ans ; les membres sortants sont rééligibles.

Elle se renouvelle à raison d'un membre par an ; l'ordre des sorties pour la première fois est réglé par un tirage au sort.

En cas de vacature, par suite de décès, de démission, etc., la vacature donne lieu à une nouvelle élection. Le membre élu remplace le membre absent dans la durée de son mandat restant à achever.

Le Rapporteur,
P. ROYERS.

9. — M. le Président, en son nom et en celui de M. le Vice-Président Grattan, présente un rapport sur le mémoire de M. Génard : *Les origines commerciales d'Anvers*. Les conclusions des commissaires tendant à l'impression du mémoire, sont adoptées.

10. — M. Jacobs-Beeckmans, membre effectif, fait une conférence sur : *Les Iles Atlantiques, depuis le groupe du Cap-Vert jusqu'aux Açores*.

Sont nommés Commissaires : MM. Delcourt et Hertoghe.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 4 heures.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 JUIN 1877.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal de la séance du 13 Mai 1877. — 2^o Communication au sujet d'une proposition de modification aux Statuts. — 3^o Correspondance. — 4^o Proclamation de membres honoraires. — 5^o Explorations de l'Asie centrale; communication de M. le Baron OSTEN SACKEN. — 6^o Sociétés correspondantes. — 7^o Discussion du rapport sur le projet de création d'une *Commission d'étude de l'Escaut*. — 8^o Conférence de M. le Dr Delgeur sur la *Carte de l'Afrique depuis un demi siècle*.

La séance a lieu dans la salle du Conseil Communal à l'hôtel de ville.

Le Lieutenant-Colonel Wauwermans occupe le fauteuil de la Présidence; au bureau siègent MM. le Dr Delgeur et Grattan, Vice-Présidents, Génard, Secrétaire général, et Hertoghe, Bibliothécaire.

La Séance est ouverte à 1 heure après-midi.

1. M. Génard, Secrétaire général, donne lecture du procès-verbal de la séance du 13 Mai 1877.

Ce procès-verbal est approuvé.

2. — M. le Président informe l'assemblée qu'une réunion de membres effectifs, convoquée en vertu de l'article 14 des Statuts, a eu lieu le 6 Juin, à l'effet d'arrêter une liste de présentation aux titres de membres effectifs et correspondants.

Dans cette même séance, un membre a présenté un projet d'annexe aux Statuts tendant à créer une classe spéciale de *membres associés*, en faveur des professeurs des deux sexes de l'enseignement primaire et moyen. Cette proposition a été prise en considération à l'unanimité des suffrages et l'assemblée a décidé que, vu son caractère, il y avait lieu de lui appliquer les dispositions prescrites par l'article 35 des Statuts pour les modifications à faire aux règlements de la Société, et de la renvoyer à l'examen d'une commission de cinq membres. Cette commission composée de MM. le chevalier Gustave van Havre, Max. Rooses, L. Delgeur, Fr. Willems et P. Wynen, est invitée à présenter son rapport dans une prochaine séance générale.

3. M. le Secrétaire général donne lecture de la correspondance:

MM. Langlois, trésorier, et Delcourt et Belpaire, membres effectifs, s'excusent de ne pouvoir assister à la séance de ce jour.

MM. F. V. HAYDEN, le B^{on} LAMBERMONT, le Général LIAGRE, nommés *membres honoraires*, ARMAND CATEAUX nommé *membre effectif*, le Major ADAN, J. C. HOUZEAU, SALVADOR MORHANGE, JOSEPH VAN DER MAELEN, F. VAN RYSELBERGHE nommés *membres correspondants belges* et C. GUILLEMINÉ nommé *membre correspondant étranger*, remercient la Société de l'honneur qu'elle leur a conféré et lui promettent leur concours.

M. le chef du Cabinet du Roi remercie la Société au nom de Sa Majesté, de l'envoi du second fascicule du *Bulletin*.

M. Joseph vander Maelen, membre correspondant, fait don à la Société d'un exemplaire de sa *Carte archéologique et nobiliaire de la Belgique* en quatre feuilles, et d'un opuscule

sur la *Culture de la vigne* à Schaerbeeck, dont il est l'auteur.

M. le Major Adan, sous-Directeur au dépôt de la guerre et membre correspondant, adresse des notes autographiées avec deux *Cartes du théâtre de la guerre d'Orient*; — M. Bouillat, Consul général de France et membre effectif, offre un volume de *Notes sur le Havre*, par M. Quinette de Rochemont, publication du Ministère des travaux publics de France, — M. de Berg, Consul général de Suède et de Norwège et membre correspondant, fait parvenir un travail intitulé : *Jaugage des navires*, par MM. Kiaer et Salvezen, publication du Bureau central de statistique de Norwège, — M. Edmond Agie, Consul de Russie et membre correspondant, fait don d'une *Notice publiée par la Société Russe de secours aux naufragés*, sous la protection de S. A. Madame la Grande Duchesse Cesarena-Maria-Féodorowna.

M. le Lieutenant Tack, à Anvers et M. le chef d'Escadron d'artillerie PEIFFER offrent à la Société, l'un sa *Carte orographique de la Belgique* (autographie), et l'autre sa *Légende territoriale de la France*, 1 vol. in-8°.

Un grand nombre d'autres ouvrages sont encore parvenus à la Société; ils seront inscrits au catalogue des *ouvrages présentés*. Des remerciements sont votés aux généreux donateurs.

Par lettre datée de Washington le 28 Mai 1877, M. HAYDEN, géologue des États-Unis et membre honoraire, prie la Société de lui faire connaître la liste des ouvrages du Bureau géologique et géographique sous sa direction que possède la Bibliothèque de la Société, et offre de compléter cette collection. Cette liste lui sera adressée avec les remerciements de la Société.

Digitized by Google

4. M. le Baron DE RICHTHOFEN, membre de la Conférence de Bruxelles, et l'un des Présidents de la Société de géographie de

Berlin, nommé MEMBRE HONORAIRE de la Société par décision du conseil d'organisation, exprime ses regrets, par sa lettre du 7 Juin, " de n'avoir pu répondre plus tôt à l'honneur que la
" Société a bien voulu lui faire. Le nom d'Anvers, " dit-il, "
" occupe une place si éminente dans l'histoire de la géographie
" par les grandes œuvres de vos anciens compatriotes
" Ortelius et Mercator, et par l'initiative qui y a été prise
" pour la réunion des géographes du monde entier, que je
" suis tout particulièrement sensible à l'honneur d'être admis
" parmi les membres de la Société. J'ai reçu ses premières
" publications qui font preuve du zèle et de l'esprit scientifique
" qui n'a pas cessé de régner à Anvers. "

MM. A. VON STEINHAUSER, conseiller Impérial à Vienne,
le Général BESIER, à La Haye,
DE LAGERBERG, Conseiller Royal, à Gothembourg,
le BARON OSTEN SACKEN Membre de la Société de
géographie de St Pétersbourg,
acceptent également avec reconnaissance les titres d'honneur
qui leur ont été conférés.

En conséquence MM. DE RICHTHOFEN, VON STEINHAUSER, le
Général BESIER, DE LAGERBERG et le Baron OSTEN SACKEN sont
proclamés MEMBRES HONORAIRES de la Société.

5. M. le Président, avant de donner lecture de la lettre
de M. le Baron Osten Sacken, s'exprime en ces termes :

MESSIEURS,

Monsieur le Baron Osten Sacken, membre de la Société
Impériale de géographie de St-Pétersbourg et l'un des

voyageurs qui se sont illustrés par leurs découvertes dans l'Asie centrale , en réponse à l'avis de sa nomination comme *membre honoraire* de notre Société , nous a adressé une lettre de remerciements des plus gracieuses. Notre savant confrère a bien voulu y joindre quelques détails sur le voyage de l'un des missionnaires de la science , récemment envoyé par l'initiative de la Société Russe , dans la partie encore peu explorée de l'Asie , sur le territoire du *Turkestan* , détails tout nouvellement arrivés à St-Pétersbourg.

Notre attention a été , dans ces dernières années, détournée de l'Asie , par les remarquables découvertes faites en Afrique et en Amérique. Je crois ne pouvoir mieux répondre à l'obligance de notre savant correspondant qu'en appelant d'abord un instant votre attention sur le but que les Russes et les Anglais ont en vue , dans les nombreuses missions d'exploration qu'ils envoient en ce moment dans cette contrée du globe , que *Marco Polo* et notre célèbre compatriote *Guillaume van Ruysbroek* visitèrent au XIII^e siècle , et dont ils nous ont laissé des descriptions enthousiastes , peignant un pays merveilleux, d'une richesse et d'une prospérité incomparables. Après eux cette région cessa d'être explorée ; les noms de *Samarcande*, de *Kharizim*, de *Boukhara*, rappelés dans les contes arabes qui ont bercé notre enfance, n'ont plus semblé appartenir qu'à une contrée chimérique et légendaire où l'imagination des poètes et des conteurs s'était complue à accumuler toutes les richesses, l'or, les pierres précieuses , les tissus d'une souplesse et d'une finesse inimitables. De nos jours, de nombreux voyageurs se sont succédés dans cette région , que l'on peut justement nommer le *berceau du monde*, et tous ont pu constater que l'enthousiasme des voyageurs anciens n'avait rien d'exagéré.

La lettre de M. le Baron Osten Sacken offre d'autant plus d'intérêt, qu'elle se rapporte précisément au pays où se tranchera peut-être un jour le nœud gordien de cette interminable question orientale qui , depuis si longtemps,

trouble la paix du monde. J'insisterai sur ce dernier point qui me permettra de vous faire voir la question orientale sous un jour un peu différent de celui que nous présentent les journaux. Nous verrons les diplomates déployer en Asie une habileté et un courage bien comparable à celui de ces armées prêtes à entrer en action sur les bords de la Mer Noire, et livrer des combats dont l'importance, au point de vue de la civilisation, est non moins considérable.

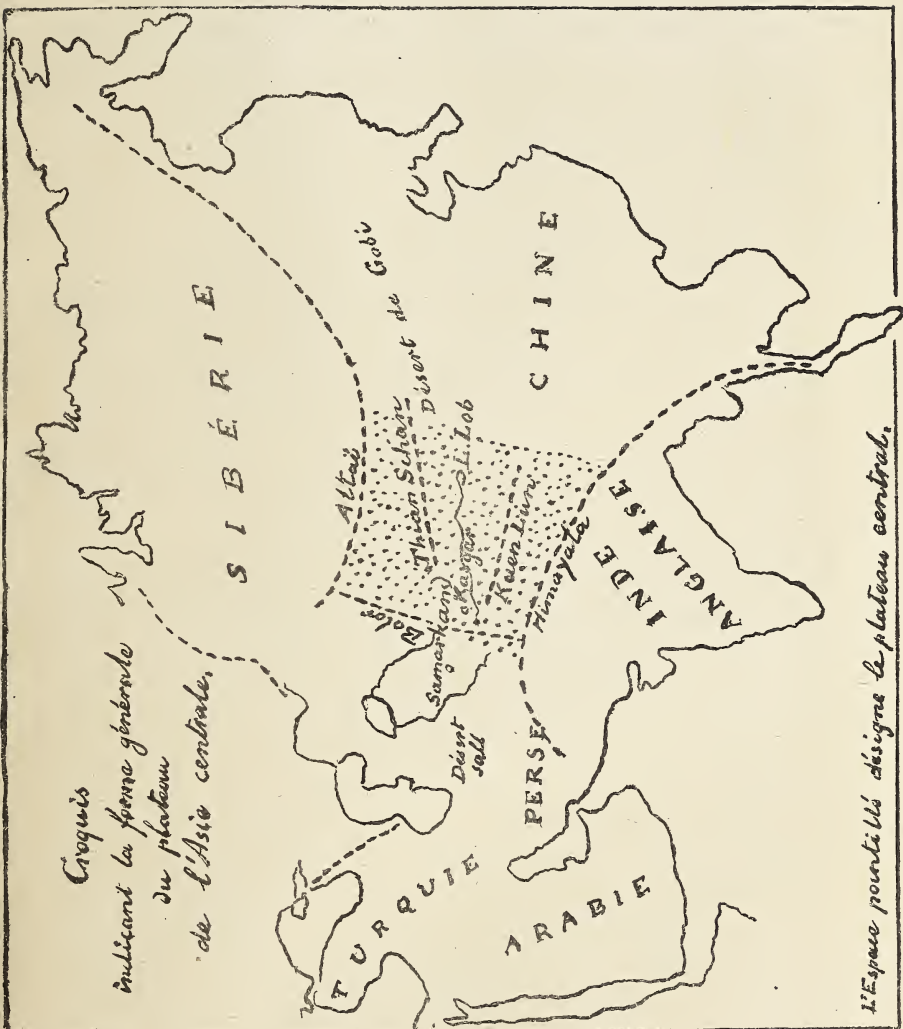
En jetant les yeux sur une carte de l'Asie, nous remarquons que ce continent est divisé en trois grandes régions, par deux grandes chaînes de montagnes dirigées de l'Est à l'Ouest, qui affectent la forme de deux portions de cercle dont les convexités sont tournées en sens contraire : — La première désignée sous le nom de *Monts Altaï*, part de la mer Caspienne où elle se rattache aux derniers chaînons des *Monts Oural*s et se prolonge, en se contournant vers le Nord, sous le nom de *Monts Jablonnoï* jusqu'au *détroit de Behring* et à l'*Océan Pacifique*. — La seconde placée au Sud de la première, part du golfe Persique sous le nom d'*Indou Kousch*, et se prolonge, en se contournant vers le Sud, sous le nom de *Monts Himalaya*, jusqu'à la pointe de la presqu'île de *Malacca* dans la mer de Chine.

La région au Nord de l'*Altaï* arrosée par les grands fleuves l'*Obi*, le *Jenisseï*, le *Lena*, qui vont jeter leurs eaux dans l'*Océan Glacial* et la mer du *Kamtchatka*, forme le territoire de la *Sibérie* et appartient à la Russie. — La région au Sud de l'*Himalaya*, traversée par le *Gange* et l'*Indus* constitue l'*Inde Anglaise*. Il semble que la nature en élevant, entre ces deux peuples, une double barrière formée de montagnes couvertes de neiges éternelles et n'offrant qu'un petit nombre de points franchissables, ait voulu marquer des limites à leur ambition. Nous allons voir qu'il n'en a pas été ainsi.

La région centrale est occupée, à l'Occident, par l'Empire *Perse* et des populations mahométanes qui s'y rattachent par les liens religieux de l'islamisme. A l'Orient se voit l'Empire de *Chine*, que ses habitants ont nommé avec tant de raison

Croquis

indiquant la forme générale
du plateau
de l'Asie centrale.



L'Espace pointillé désigne le plateau central.

l'Empire du Milieu. Les limites des possessions perses et chinoises sont dessinées par le plateau de *l'Asie Centrale*, dont la crête forme les *Monts Balor* (Balor tagh) qui réunissent *l'Altaï* à *l'Himalaya* ; précisément là où leur distance est la moindre. A l'Ouest de cette chaîne, se trouve le *Plateau de Pamir*, formant le territoire du *Turkestan Occidental*, où l'on voit l'antique cité de *Samarcande* ; à l'Est le *Plateau de Kaschgar* ou du *Turkestan Oriental*.

On a souvent comparé la forme de l'Asie à celle d'une pyramide quadrangulaire tronquée. La face tournée au Nord forme le territoire Russe, celle tournée au Sud le territoire Anglais. La face Est, qui va se perdre dans le grand Océan Pacifique, est occupée par les Chinois, celle Ouest, qui se prolonge jusqu'à la Méditerranée et la mer Caspienne, forme la région Persane et Arabe. Le plateau supérieur de la pyramide, dont les arêtes sont dessinées par les branches de *l'Altaï* et de *l'Himalaya*, qui vont se perdre dans la *Mer Caspienne*, le *Détroit de Behring*, le *Golfe Persique* et la presqu'île de *Malacca*, constitue le *Turkestan*, divisé en deux parties distinctes par le Balor.

Ce plateau supérieur se présente plutôt sous la forme d'une série de vallées parallèles, que d'un véritable plateau. Il offre le caractère d'une sorte d'escalier gigantesque, qui s'abaisse par marches successives à partir de *l'Himalaya*, pour se relever ensuite vers *l'Altaï*. Les vallées parallèles à l'équateur, dessinées par ces rides de l'écorce terrestre, sont si profondes que la voûte du ciel semble appuyée des deux côtés sur les cimes neigeuses des deux chaînes principales. Les *Monts Balor* eux-mêmes sont dessinés par une série de mamelons élevés, plutôt qu'ils n'affectent la forme d'une véritable chaîne continue. Parmi ces mamelons, le *Tagharma*, le géant de l'Asie, dont l'altitude atteint 7800 mètres, est considéré par les habitants de la contrée comme le soutien central ou le pilier du *toit du monde*.

Plusieurs des chaînes intermédiaires parallèles aux chaînes

principales se prolongent vers l'Est et vers l'Ouest. A l'Est nous remarquons le *Tien-Shan* ou *Houen-Shan* (Montagnes célestes) qui sépare la Mongolie de la Chine proprement dite. A l'Ouest, des chaînes, telles que le *Taurus*, vont se perdre dans la Mer Caspienne, ou se relient au Caucase.

Les fleuves qui découlent du plateau central dans la région du centre de l'Asie, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, offrent la particularité singulière, que tous vont se perdre dans des mers intérieures. Tels sont le *Sir Daria* et l'*Amou-Daria* ou *Oxas* affluent de la *Mer d'Aral*, à l'Occident, le *Yarkand* et le *Kashgar* qui, réunis sous le nom de *Tamir*, affluent au grand lac de *Lob-Noor* à l'Orient. L'hiver, ils sont secs et glacés, tandis que l'été, à la fonte des neiges, ils roulent des quantités d'eau considérables; aussi les caravanes préfèrent-elles les traverser pendant la saison d'hiver, malgré le froid rigoureux, parce que leurs bêtes de somme peuvent alors passer sur la glace sans difficulté. Ils offrent encore une autre singularité : le volume de leurs eaux excessivement réduit par de puissantes irrigations, à l'inverse des autres fleuves, diminue à mesure qu'ils s'éloignent de leur source.

Il résulte de ces circonstances qu'au delà des lacs, où ces fleuves aboutissent, la contrée privée de l'eau, élément principal de la fertilisation, devient absolument aride; c'est ainsi qu'on constate à l'Ouest du plateau central, dans la région moyenne de l'Asie le *Désert Salé* de l'Arabie et de la Perse, et à l'Est le *Désert de Gobi* de la Chine.

Le *Turkestan* placé entre ces deux déserts, forme donc le point de passage naturel entre le Nord et le Sud de l'Asie. C'est une contrée riche et peuplée, d'où sortirent dans le passé les grandes migrations Aryennes, les hordes que Tamerlan lança sur la Perse et conduisit jusqu'au Pont-Euxin, celles à l'aide desquelles Tchinghis-Khan conquit la Chine, de même que celles qu'Attila promena au travers de toute l'Europe. " Pour l'histoire de l'humanité, dit le géographe

„ Carl Ritter , cette contrée est le point le plus remarquable „ de la terre entière. „ On y retrouve les traces d'une civilisation puissante et presque oubliée aujourd'hui ; des plaines fertiles et d'abondants gisements de minerais où le fer, le cuivre, le plomb sont mêlés à l'or et à l'argent.

„ La facilité de l'exploitation de l'or, que l'on obtient par „ un simple lavage des minerais dans l'Altaï et même dans „ l'Oural, explique „ dit M. Vivien de St-Martin, „ la renommée que cette richesse en or valut autrefois aux peuples „ de cette contrée, richesse dont les récits légendaires arrivèrent jusqu'aux Milésiens du Pont-Euxin, cinq ou six „ siècles avant notre ère, et par les Milésiens au vieil „ Hérodote. „ Des traces nombreuses de ces exploitations anciennes se retrouvent encore dans l'Altaï ; elles furent découvertes, au siècle dernier, aux sources de l'Obi, par des paysans russes, transportés sur ces territoires, et en 1723 le Russe Akenfi Demidoff les remit en exploitation. Demidoff procura ainsi à la Russie l'une des sources les plus fécondes de sa richesse.

Il y a un siècle, la région de l'Asie Centrale constituait encore la barrière neutre que ni Russes ni Anglais n'avaient songé à franchir. A cette époque cependant, le *Turkestan* était déjà l'objet d'ardentes compétitions des peuples de l'Est et de l'Ouest.

Nadir Khan, souverain de la Perse, l'avait conquis par les armes, et, après d'éclatantes victoires, l'avait réuni à ses domaines, en s'efforçant de réconcilier entre elles les diverses sectes de l'islamisme qui divisaient la *Tartarie indépendante*. Ses faibles successeurs ne surent pas continuer son œuvre et l'Empereur de Chine *Khiang-Loung*, dont le règne fut marqué également par une longue suite de conquêtes, après avoir dompté les Mongols, s'empara à son tour, en 1755, du *Turkestan*. *Kashgar*, *Yarkand* et tout le *Turkestan* oriental furent soumis à son pouvoir, qui s'étendit même sur le *Turkestan Occidental*. A leur tour ses successeurs, énervés par la jouissance des ri-

chesses qu'il avait accumulées, furent vaincus par la révolte.

Malgré les efforts et les bienfaits de la conquête Chinoise, qui introduisit dans le Turkestan un commerce important, protégé par une administration éclairée, la contrée était restée fidèle au culte de l'islamisme. En 1840, elle fut fortement travaillée par des prédications fanatiques, encouragées par l'Émir de Boukhara, et se déclara indépendante dans toute la région Occidentale. Un gouvernement à la tête duquel fut placé *Bourzouck-khan*, l'un des descendants des apôtres qui avaient apporté la foi mahométane, y fut fondé. Celui-ci, qui n'avait aucune des qualités du commandement, ne tarda pas à être dominé par le général en chef de ses troupes (ou *Atalik*) *Mahommed-Yacoub-Khan*. L'*Atalik* passa la montagne, repoussa les Chinois du *Turkestan Oriental*, et bientôt s'y établit comme chef indépendant en choisissant pour capitale *Kaschgar*.

A partir de ce moment, les acteurs qui ont joué le rôle important sur le théâtre du *Turkestan* changent. Aux adversaires de l'Est et de l'Ouest vont succéder de nouveaux adversaires venus du Nord et du Sud.

L'indépendance du Turkestan ne pouvait manquer de porter ombrage à la Russie. La création d'un puissant état musulman sur les bases d'une constitution religieuse très-fanatique, empêchait tout affermissement de sa domination dans ses provinces asiatiques encore fort mal soumises et disposées à la révolte. De 1860 à 1870, les conquêtes russes s'étaient étendues sur tout le territoire du Turkestan Occidental. Samarcande en leur pouvoir était devenu le chef-lieu d'une vice-royauté Russe. La conquête plus récente de *Khiva* a achevé de conduire les Russes jusqu'aux portes de l'Inde Anglaise.

L'Angleterre, qui se sentait menacée, envoyait en 1870 une mission à la Cour de *Kashgar* pour s'y ménager des intelligences et au besoin résister à l'invasion russe qui tendait, par une conséquence fatale, à conquérir la clef de l'Inde anglaise

afin d'assurer ses conquêtes antérieures, de même que la nation Britannique avait été successivement entraînée à s'étendre sur de nouvelles provinces en s'avancant au Nord. La mission, dirigée par sir Douglas Forsyth, se rendit à petites journées à *Kashgar* en traversant le *Cachemyr* et arriva enfin dans cette ville où nul Européen n'avait pénétré depuis Marco Polo. Elle avait pu constater que les récits du voyageur vénitien n'avaient rien d'exagéré sur la richesse de la contrée. Au milieu des traces nombreuses d'une antique civilisation d'ordre très-supérieur, elle trouva une agriculture et une industrie développée. Des irrigations bien entendues fertilisaient le sol; de nombreuses routes facilitaient les transports sous l'influence d'une administration intelligente. *Yarkand* est une ville de plus de 40,000 âmes, avec des rues régulières, des maisons bâties à plusieurs étages, des bazars bien approvisionnés. *Kaschgar*, la capitale, moins populeuse, car elle ne compte que 25,000 âmes, n'est pas moins prospère; elle est le rendez-vous des caravanes qui établissent un commerce régulier entre le Kokand et la Chine. La mission anglaise comprenait un état-major d'officiers dirigé par le colonel Gordon, aide-de-camp du vice-roi de l'Inde, et le capitaine Bédulph; ils profitèrent de leur séjour pour étudier le pays, visitèrent le plateau de Pamir et y firent de nombreux relèvements de position. Partout les officiers anglais trouvèrent une civilisation très-avancée. Suivant les récits du docteur Bellew et du colonel Gordon, " Yarkand avec ses habitants affairés, — avec ses cafés tous
" jours remplis, — ses restaurants où des cuisiniers en robe
" blanche et tabliers blancs servent aux consommateurs, sur
" de petites tables séparées, les mets les plus divers, — avec
" les étalages de ses bouchers et de ses pâtisseries, — ses
" marchands de gâteaux ambulants, promenant leurs mar-
" chandises sur un éventaire et appelant les chalands, —
" avec ses rondes régulières d'agents de police, dissipant les
" attroupements, faisant livrer passage aux voitures, vérifiant

„ les poids et mesures des marchands en discussion avec
„ leurs clients, — produit l'impression d'une ville européenne
„ transportée au fond de l'Asie, et ne ressemble en rien aux
„ indolentes cités de l'Inde et de la Perse. „

Les Russes de leur côté ne cessaient de surveiller le Turkestan. De nombreux officiers furent chargés d'y reconnaître les points vulnérables. M. le colonel Kostenko entr'autres a beaucoup contribué à faire connaître cette contrée. Notre correspondant lui-même visita le *Tien-Schan* depuis *Tokmak*, jusqu'à 7 milles de *Kaschgar* en 1867.

L'accueil fait par Yacoub Khan à la mission anglaise ne pouvait manquer de porter ombrage à St Pétersbourg, mais le rusé asiatique s'empessa d'entrer en négociation avec le général Kaufman, gouverneur-général du Turkestan. En réponse à ses démarches une mission russe dirigée par le Baron de Kaulbars, l'un des voyageurs qui avait déjà visité la contrée, se rendit à Kashgar. Des traités furent signés et l'indépendance de Yacoub reconnue ¹.

Depuis 1873 Russes et Anglais poursuivent l'étude de ce territoire, évitant de se donner des griefs l'un à l'autre, au grand profit de la science. Nous, qui sommes désintéressés dans la question qui se débat dans l'Asie Centrale, nous ne pourrions que nous féliciter des efforts tentés des deux côtés, si au fond de tous ces efforts, de ces explorations scientifiques, nous ne sentions une certaine odeur de poudre, qui déjà s'élève en Orient.

L'Angleterre et la Russie, obéissant toutes deux à des nécessités de premier ordre, assujéties, par leurs conquêtes, à étendre leur domination pour maintenir des sujets turbulents, se rencontreront-elles comme le firent autrefois Rome et Carthage et produiront-elles l'explosion qui doit avoir un si grand reten-

¹ Une nouvelle, toute récente, nous apprend la mort de *Yacoub Khan* (ou *Yacoub Bek*), auquel a succédé son fils aîné *Bekouli Bek*.

tissement et peut-être son dénouement en Europe ? Faut-il croire à la sinistre prophétie de M. Cucheval Clarigny que la lutte aura pour conséquence, comme dans le passé, l'anéantissement de l'un des deux rivaux ? — “ Rome et Carthage „ étendant chacun de son côté, leur domination sur des peuples „ de civilisation inférieure ou frappés de décadence, se ren- „ contrèrent en Sicile, et ne voulant s'arrêter ni l'une ni „ l'autre, engagèrent cette lutte mémorable, dont le dénouement „ assura l'empire du monde aux Romains désormais sans „ rivaux. „ — Nous nous plaisons encore à espérer le contraire.

J'ai essayé de vous indiquer, à grands traits, l'importance de ces découvertes asiatiques. Je me garderai d'en tirer des conclusions pessimistes pour les deux grandes puissances qui nous couvrent toutes deux d'une généreuse protection. Mais elles vous expliqueront la satisfaction que causent à notre correspondant les découvertes récentes de M. le colonel Prjevalsky, qui parcourt en ce moment la vallée de Tarim dont la topographie est fort différente de ce que l'on supposait. La société Russe a reçu mission du gouvernement Impérial de diriger les explorations des officiers d'état-major dans cette contrée si difficile à connaître, pour tirer au besoin parti de ces travaux, dans l'intérêt de sa politique. M. le B^{on} Osten Sacken, l'un des membres les plus actifs de cette célèbre association, a été naturellement appelé à s'occuper spécialement des missions dans cette contrée qu'il avait parcourue en voyageur.

Le rôle de la société Russe devient ainsi militaire, et la découverte d'un passage nouveau est une bataille gagnée avec les armes de la science. Nous devons savoir d'autant plus de gré à notre savant correspondant de la communication qu'il a bien voulu nous faire. Espérons qu'il nous continuera sa bienveillance, car, placés dans les conditions où nous sommes, c'est de l'étranger que nous devons attendre tous les secours, pour suivre avec fruit cette brûlante question asiatique si complexe et si obscure. Je vous propose d'insérer sa lettre *in extenso* au *Bulletin*.

St-Petersbourg, 7—12 Mai 1877.

MONSIEUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser et par laquelle vous voulez bien m'informer que la Société de géographie d'Anvers m'a conféré le titre de membre honoraire.

De fréquentes absences de St-Petersbourg, pour affaires de service pendant l'hiver, m'ont empêché jusqu'à présent de vous répondre.

En vous présentant mes humbles excuses de ce retard involontaire, je vous prie de faire parvenir à l'illustre Société d'Anvers et à son digne Président mes remerciements les plus sincères de la haute distinction qui m'a été conférée. J'en suis profondément touché et je suis heureux d'appartenir désormais à la savante Compagnie, qui compte parmi ses membres les promoteurs du Congrès de 1871, dont la généreuse et mémorable initiative sera toujours considérée comme faisant époque dans l'histoire de la géographie.

Je serais heureux de pouvoir être utile à la Société d'Anvers en Russie et je me mets entièrement à sa disposition.

Permettez-moi, Monsieur le Secrétaire général, de profiter de cette occasion pour vous communiquer quelques nouvelles récentes des explorations russes en Asie.

M. Nicolas Prjevalsky, connu par ses voyages dans la Mongolie et le Nord du Thibet pendant les années 1870-73, et qui est parti l'année passée pour un nouveau voyage dans le Turkestan Oriental et au Thibet méridional, vient de nous faire parvenir de ses nouvelles qui datent du 30 Janvier (vieux style.)

Après avoir franchi le Tian-chan dans sa partie centrale, sur la route de Koldga à Karaschar, Prjevalsky s'est arrêté à Korté, où il fut très-bien accueilli par les Karschgariens. Korté c'est le *Kurungle* sur la carte de Petermann (N^o 64 de la nouvelle édition de l'Atlas de Stieler). Sur la carte de l'Asie centrale de Klaprath, on lit en effet Kourougle ou Kourla au S. O. du Boston-Noor.

De Korté, Prjevalsky s'est dirigé dans la vallée de Tarim, en descendant le cours de cette rivière et s'approchant du Lob-Noor. La vallée n'est que faiblement peuplée. L'élévation au-dessus du niveau de la mer est de 2000 pieds environ. Ce détail mérite une attention particulière.

Il prouve que le plateau du Turkestan oriental a aussi sa dépression pareille à celle qui a été constatée sur le plateau du désert de Gobi. En effet d'après le nivellement de Bunge (1830-1832) le plateau de Gobi a une hauteur moyenne de 660 toises, mais la partie centrale n'a qu'une élévation de 2400 pieds français (Humbolt, *Asie centrale*, Tome I page 9). Comme pendant, nous avons maintenant le plateau du Turkestan oriental avec une hauteur moyenne de 4000 pieds anglais, — Kaschgar 4017 pieds d'après les observations de Reinthal, — Khotais 4329 pieds d'après Johnson (*Journey to Uchi*, etc. *The Journal of the Royal Geographical Society* vol. 37, 1867, page 17), — et à cette hauteur moyenne correspond la dépression du Tarim de 2000 pieds et peut-être davantage.

Prjevalsky date sa lettre des monts Altyn-tagh, au Sud du Lob-noor, dont les vallées s'élèvent à une hauteur de 11,000 pieds. Il y a trouvé des chameaux sauvages, dont l'existence confirmée par les sources chinoises a été souvent mise en doute.

Près de Lob-noor, Prjevalsky a trouvé les ruines de deux anciennes cités.

Prjevalsky se propose de passer les mois de Février et Mars dans la vallée de Tarim, Mars et Juin dans le Tian-chan pour revenir à Kuldja au commencement du mois de Juillet.

A l'ouverture de la saison d'automne prochaine la Société de géographie pourra être en possession des premiers résultats de la nouvelle expédition.

Veuillez, agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

FR. OSTEN-SACKEN.

6. — Le Comité des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique* à Louvain, propose l'échange des publications avec la Société.

Cette proposition est adoptée.

7. — Le Président résume le rapport présenté dans la dernière séance par M. Royers sur le projet de création d'une *Commission d'étude de l'Escaut* et en rappelle les conclusions (voir page 217). Il invite les membres à faire connaître leur opinion sur ce projet. Après une courte discussion, les conclusions de la Commission formulées en quatre articles, sont adoptées à l'unanimité.

La Société charge le bureau de faire des démarches près de M. le Ministre des Travaux publics et de M. le Directeur de l'Observatoire Royal à l'effet d'obtenir communication des résultats d'observations maréographiques et météorologiques qui doivent servir de base aux travaux de cette Commission. L'élection des membres est ajournée jusqu'à l'époque où la Société aura reçu des promesses de concours pour l'œuvre qu'elle est disposée à tenter.

8. — M. le Dr Delgeur, vice-président, présente à la Société une série de cartes murales manuscrites, dont il est l'auteur et développe dans une élégante improvisation l'histoire des progrès de la géographie de l'Afrique et des transformations de la carte résultant des explorations des voyageurs depuis un demi-siècle.

Le Président remercie l'orateur de cette remarquable communication et émet le vœu, au nom de la Société, que cette conférence, mise par écrit, puisse être insérée *in extenso* au *Bulletin*. M. Delgeur promet de déférer à ce désir. MM. Wauwermans et Génard sont invités à présenter le rapport sur ce travail.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 3 heures.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 8 JUILLET 1877.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal de la séance du 10 Juin 1877. — 2^o Proclamation de membres effectifs et correspondants. — 3^o Correspondance. — 4^o Dépôts d'ouvrages. — 5^o Sociétés correspondantes ; concours ouvert par la Société de Lyon. — 6^o Société de Marseille ; monument à Ortelius. — 7^o Rapport sur les travaux présentés. — 8^o Création d'une classe de *membres associés* en faveur des Instituteurs. — 9^o Projet de *questionnaire*. — 10^o Conférence de M. HERTOGHE sur *L'expédition scientifique en Amérique au XVIII^e siècle pour mesurer la grandeur du degré ou méridien*.

La séance est ouverte dans la salle du Conseil communal de l'Hôtel-de-ville, à 1 heure après-midi.

M. le Lieutenant-Colonel Wauwermans, Président, siège au bureau de la présidence, assisté de MM. le Dr Delgeur et Grattan, Vice-Présidents, Langlois, Trésorier et Hertoghe, Bibliothécaire. En l'absence motivée du Secrétaire général et du Secrétaire de l'Administration, M. Delgeur remplit les fonctions de Secrétaire.

1. M. le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance du 10 Juin dernier, dont la rédaction est approuvée.

2. M. le Président fait connaître que, dans la séance du 6 Juillet, les membres effectifs ont élu, conformément aux règles posées par l'art. 14 des statuts, en qualité de :

MEMBRES EFFECTIFS :

MM. HUBERT SCHMITZ, ingénieur civil.

P. WYNEN, professeur.

FR. WILLEMS, inspecteur cantonal de l'enseignement primaire.

MEMBRES CORRESPONDANTS BELGES :

MM. le Baron ALFRED MARBAIS DU GRATY, ancien colonel et chargé d'affaires du Paraguay.

le Comte GOBLET D'ALVIELLA, membre du Conseil provincial du Brabant.

EUG. VAN BEMMEL, professeur à l'Université de Bruxelles.

CH.-F. DE CAZENAVE, inspecteur spécial du cadastre du royaume, à Bruxelles.

VAN BENEDEN, professeur à l'Université de Louvain.

Une nouvelle liste de présentation pour remplir *deux* places de *membres effectifs*, *cinq* places de *membres correspondants belges* et quelques places de *membres honoraires* et *membres correspondants étrangers* a été arrêtée. Il sera statué ultérieurement sur ces présentations.

3. Il est donné lecture de la correspondance.

MM. Génard , le Baron de Schilde, le Comte van der Stegen et Willems, s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

M. Wynen remercie l'assemblée de sa nomination de membre effectif.

Divers ouvrages dont la liste des ouvrages présentés donnera l'énumération complète, ont été offerts à la Société. Nous nous bornerons à signaler : — *La description géographique, ethnographique et historique de Java* en 3 vol. in 8°, par M. Veth, — Divers opuscules sur la *géodesie*, par le Major Adan, — *les Voies romaines de la Seine-Inférieure*, par M. William Martin, — *Notice nécrologique sur le Marquis de Compiègne*, par M. Guillemine, — *Les villes mortes du golfe du Lyon*, par M. Cortambert, — *Observations météorologiques et magnétiques de l'Observatoire de Stonyhurst*, par M. Perry ; ces divers ouvrages ont été offerts par leurs auteurs, membres de la Société.

La Société a reçu du Ministre des affaires étrangères le 22^e volume du *Recueil consulaire belge*, — de M. Bouillat, membre effectif, les *rapports sur les missions scientifiques en 1875 et 1876*, par le Baron de Watteville, — le *Rapport sur la mission des Chotts d'Afrique*, par le Capitaine Roudaire ; — de M. de Berg, membre correspondant : *Esquisse géologique du Spitzberg*, par M. Nordens Kiöld ; — *Notice sur la Suède*, par M. Sidenbladh ; — de M. Smekens, membre adhérent, l'*Atlas de Ernest Brinck* (1729) ; — de M. Thielens, membre effectif, la *Carte routière de la Province d'Anvers*. — M. le Lieutenant Reuter lui fait hommage du *Projet de création d'une colonie agricole belge dans l'Afrique centrale*, dont il est l'auteur, — et M. le Consul Hugo Hütz : *La République Argentine*, par Richard Napp.

Des remerciements sont votés aux généreux donateurs.

4. M. le Président Wauwermans dépose sur le bureau un

travail d'étude sur l'*Hydrographie de la Flandre septentrionale* et M. le Vice-Président Grattan, un travail sur *Madagascar*. Il en sera donné communication dans une des prochaines séances.

5. La *Société de Voyages d'études autour du monde*, adresse le rapport sur ses travaux, dont il résulte que le premier voyage projeté pour le mois de Mai 1877, a dû être ajourné par suite de difficultés résultant de la situation politique. La Société reste constituée et espère arriver prochainement à un résultat plus favorable.

La Société de géographie de Lyon informe la Société qu'elle a ouvert un concours sur le sujet suivant pour lequel un prix de 500 francs est allouée :

“ *Biographie de DUPLEIX et Géographie politique avec cartes* „ *explicatives de l'Inde Occidentale (Indoustan et Dokkan) en 1755* „ *et en 1877. — Examen critique des plans de ce gouverneur de* „ *l'Inde française.* „ — Les Mémoires accompagnés d'un billet cacheté, avec épigraphe, renfermant le nom et l'adresse de l'auteur, devront être adressés franco, avant le 1^{er} Mars 1879, au Secrétariat, Quai de Retz 25, à Lyon.

6. Le Président prend la parole en ces termes :

MESSIEURS ,

Je suis heureux de pouvoir constater que chaque jour les relations de notre Société avec les Sociétés étrangères tendent à s'accroître et deviennent plus intimes.

Il y a peu de jours, deux membres éminents de la Société d'Amsterdam, MM. le Président Veth et le Colonel Versteeg, à leur retour de la Conférence Royale de Bruxelles, ont bien voulu assister à la séance d'une de nos commissions et faire acte de membre de notre Société, à laquelle ils appartiennent également, en nous prêtant le concours de leurs lumières. Ils m'ont prié de vous exprimer leur profonde sympathie pour nos travaux.

Vous venez de voir que la Société de Lyon, s'inspirant de l'idée que nous avons eue de mettre au concours la biographie d'un voyageur national, idée sur laquelle son Président avait appelé l'attention dans l'une de ses séances, vient d'ouvrir un concours analogue.

Des rapports également intimes existent avec la Société Khédiviale du Caire. J'ai reçu de son Secrétaire, M. GUILLEMIN, des lettres fort intéressantes sur les travaux de cette Société. Il me signale les difficultés sérieuses qui résultent pour les explorateurs du Nil de la situation politique actuelle. Tout récemment le voyageur italien, Capitaine Gessi, a dû renoncer à son voyage par suite d'un déplorable accident; le waggon renfermant tous ses bagages a été brûlé à Suez. J'espère, dans une prochaine séance, vous entretenir de cette Société, dont l'existence est sans doute l'un des faits les plus remarquables de notre temps.

Dans nos dernières séances, j'ai eu l'honneur de vous parler des travaux des Sociétés de Lyon et de Bordeaux avec lesquelles nous sommes heureux d'entretenir les rapports de correspondance les plus affectueux. Il me paraît utile, en effet, de suivre, de la manière la plus attentive, les efforts que font les Sociétés placées dans des conditions à peu près analogues à celle d'Anvers, afin de puiser dans leurs travaux des enseignements propres à féconder les nôtres, et profiter ainsi de l'expérience acquise. Plus tard nous pourrons, je l'espère, étudier de même l'œuvre importante entreprise par les grandes sociétés.

Je me permettrai aujourd'hui d'appeler votre attention sur

la Société de Marseille, et je le fais avec d'autant plus de plaisir que , quelle que jeune que soit la nôtre , celle de Marseille est en effet une sœur cadette dont nous avons salué avec une vive satisfaction la naissance et les brillants débuts.

La création d'une Société de géographie a été accueillie avec une grande faveur dans le principal port français de la Méditerranée. J'en trouve la preuve dans le nombre considérable de ses membres et même dans l'importance des subsides qui lui ont été accordés. Quoique à peine constituée, car sa séance d'inauguration ne date que du 6 Mars 1877, la Société de Marseille compte déjà :

13 *Membres d'honneur* appartenant aux hautes fonctions administratives du département des Bouches-du-Rhône.

133 *Membres donateurs*, ayant versé une somme d'au moins 100 frs. ; leurs souscriptions ont produit un capital de plus de 20,000 frs.

382 *Membres effectifs*, payant une contribution annuelle de 25 frs. Les officiers de l'armée de terre et de mer, les capitaines du commerce et les professeurs sont admis à titre gratuit, leur concours actif tenant lieu de cotisation. Le revenu annuel de la Société atteint de ce chef, plus de 9000 frs.

21 *Membres correspondants* étrangers à Marseille.

Ce nombre tend à s'accroître encore , comme le prouve le dernier bulletin de la Société. Je vous signalerai spécialement l'élection de S. M. le Roi Léopold II comme *membre d'honneur*. C'est un hommage rendu à notre Souverain, à ses travaux, à la haute pensée de philanthropie dont il s'est fait le promoteur dans l'œuvre de la civilisation africaine ; nous pouvons en être reconnaissants.

La Société de Marseille est dirigée par un comité de 40 membres dont les réunions sont mensuelles. Elle s'efforce d'organiser des séances publiques dans lesquelles on fait des lectures sur des sujets relatifs à la géographie. Jusqu'ici ces séances ont été fort peu nombreuses. La séance d'inauguration a été très-brillante. Toutes les autorités du département, un très-

grand nombre de dames y assistaient. Je vous ferai remarquer le fait assez singulier de voir traiter précisément les mêmes sujets à Anvers et à Marseille, dans les séances d'inauguration des deux Sociétés de géographie. Cette analogie nous prouve les rapports *naturels* qui doivent s'établir entre nos deux Sociétés; les mêmes besoins produisent les mêmes conséquences, appellent les mêmes idées. L'analogie des positions doit provoquer celle des travaux. Après un discours d'inauguration du Préfet, le Président M. Rabaud, indique le but de la Société et tout d'abord rend hommage aux travaux de notre Roi; il expose l'état actuel de la question de l'esclavage en Afrique et fait un brillant historique des efforts tentés pour abolir la Traite des Noirs. M. Banier, secrétaire de la Société, fait ensuite un exposé des progrès de la géographie au XIX^e siècle. Par une rencontre plus singulière encore, car bien certainement la Société de Marseille ignorait nos projets, dans la dernière séance du 15 Mars 1877, M. Laurins, professeur de droit commercial et membre de la Société, a traité un sujet analogue à celui choisi par notre Secrétaire général dans l'une de nos dernières séances : *Marseille commerciale aux diverses époques de son histoire*. N'est-ce pas le véritable pendant de l'*Histoire des origines commerciales d'Anvers* de notre excellent confrère M. Génard ?

Comme toutes les Sociétés françaises, la Société de Marseille consacre une portion importante de ses ressources à développer l'enseignement de la géographie. Outre ses réunions publiques, elle s'efforce d'établir des cours populaires de géographie, elle encourage ce genre d'études de la manière la plus active. Le dernier bulletin de la Société nous apprend que, depuis le 24 Février dernier, *quatorze* séances de géographie populaire ont été données par M. Armand, professeur et secrétaire de la Société. Les sujets dont le détail est indiqué dans son *Bulletin*, sont généralement choisis en vue de faire connaître la contrée qui entoure Marseille et le littoral de la Méditerranée.

Des prix annuels ont, en outre, été créés pour les élèves

qui se distinguent dans l'enseignement de la géographie, dans toutes les écoles supérieures, secondaires et primaires de Marseille.

La Société a été puissamment encouragée dans cette œuvre éminente, où nous serions heureux de voir la Société d'Anvers en mesure de la suivre. Elle a reçu, en effet, de généreux subsides de toutes les autorités départementales et municipales. Le *Conseil municipal* de Marseille lui accorde une subvention annuelle de 2000 frs.; la *Société de Commerce* un subside annuel de 1000 frs.

Comme la Société de Bordeaux, elle veut installer un *Bureau géographique* pour renseigner le commerce sur toutes les questions qui concernent les ports étrangers. Comme celle-ci, elle prépare un *questionnaire* à distribuer aux capitaines de navires, afin de multiplier les sources d'informations. Remarquons encore qu'à Marseille, comme à Anvers, on constate la grande difficulté de se renseigner sur les faits géographiques, sur les découvertes faites à l'étranger. Il nous paraît hors de doute qu'une correspondance active entre les Sociétés alliées lèvera cette difficulté, de même que des récompenses honorifiques généreusement accordées aux voyageurs de chaque port, que leurs fonctions et leurs affaires amènent à entreprendre des expéditions lointaines.

Dans le but de vulgariser l'enseignement par des démonstrations sur la carte, la Société de Marseille fait dresser des cartes sur toile de très-grande dimension. La première exécutée est celle de la Méditerranée, de la mer Noire et de toute la région dont Marseille est le principal centre commercial. Elle mesure 3^m10 de largeur sur 3^m00 de hauteur. Le hasard fait qu'elle peut servir aussi en ce moment à suivre les graves événements qui s'accomplissent en Orient. La seconde carte sera une carte d'Afrique à plus grande échelle encore, afin de pouvoir étudier le progrès des explorations Africaines. L'utilité de semblables cartes pour nos travaux, est évidente et je désire vivement que nous puissions

entrer dans la même voie pour faciliter les développements qui se présentent à chacune de nos séances.

J'émettrai un vœu à ce sujet.

Dans une de nos dernières séances, notre Secrétaire général vous rappelait que l'idée d'élever un monument à ORTELIUS a été abandonnée depuis quelques années, et vous indiquait la réalisation de ce projet comme l'un des buts à poursuivre. Tandis que la petite ville de Rupelmonde n'a pas manqué d'élever une statue à Mercator, grâce, il faut le dire, aux persévérants efforts d'un de nos confrères, M. le Docteur J. VAN RAEMDONCK, une Société comme la nôtre ne réussirait-elle pas à atteindre un résultat semblable pour l'un des plus illustres enfants d'Anvers, alors même que le vœu de la population semble s'être prononcé en faveur de cette œuvre? Il me semble d'autant plus opportun de rappeler ce projet, qu'en ce moment, Anvers s'apprête à célébrer par des fêtes splendides le centenaire d'un de ses plus illustres enfants, et prouve qu'elle n'a jamais rien négligé pour honorer nos gloires nationales. N'oublions pas, Messieurs, que si Anvers peut s'enorgueillir du titre de *Métropole des Arts*, si elle est devenue, en quelque sorte, le séjour de prédilection des artistes, c'est à sa richesse qu'elle le doit et cette richesse résulte du progrès incessant du commerce et de la navigation, de la GÉOGRAPHIE auquel ORTELIUS a contribué au moins autant par la publication des premières bonnes cartes, que CHRISTOPHE COLOMB par ses découvertes.

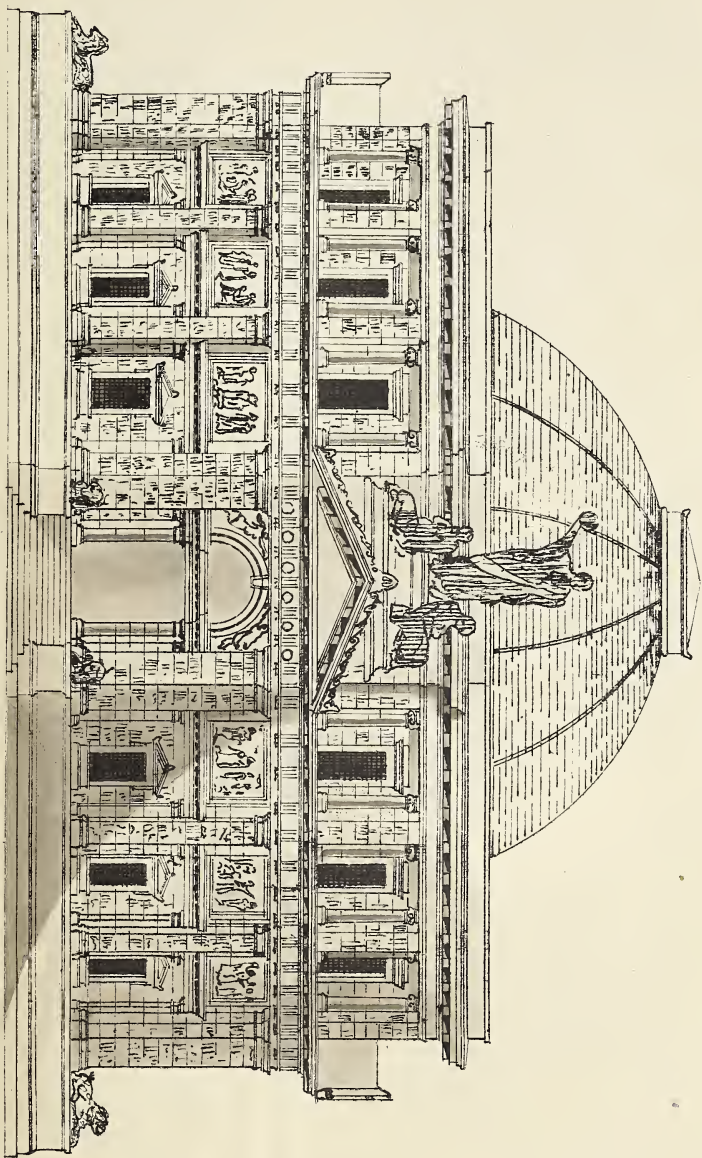
Pour consacrer un souvenir si important, je voudrais mieux qu'une statue, dont la forme tend à devenir banale. Je voudrais quelque établissement utile, propre à faire progresser la géographie, à laquelle Ortelius avait voué sa vie. Permettez-moi d'entrer dans quelques détails à ce sujet.

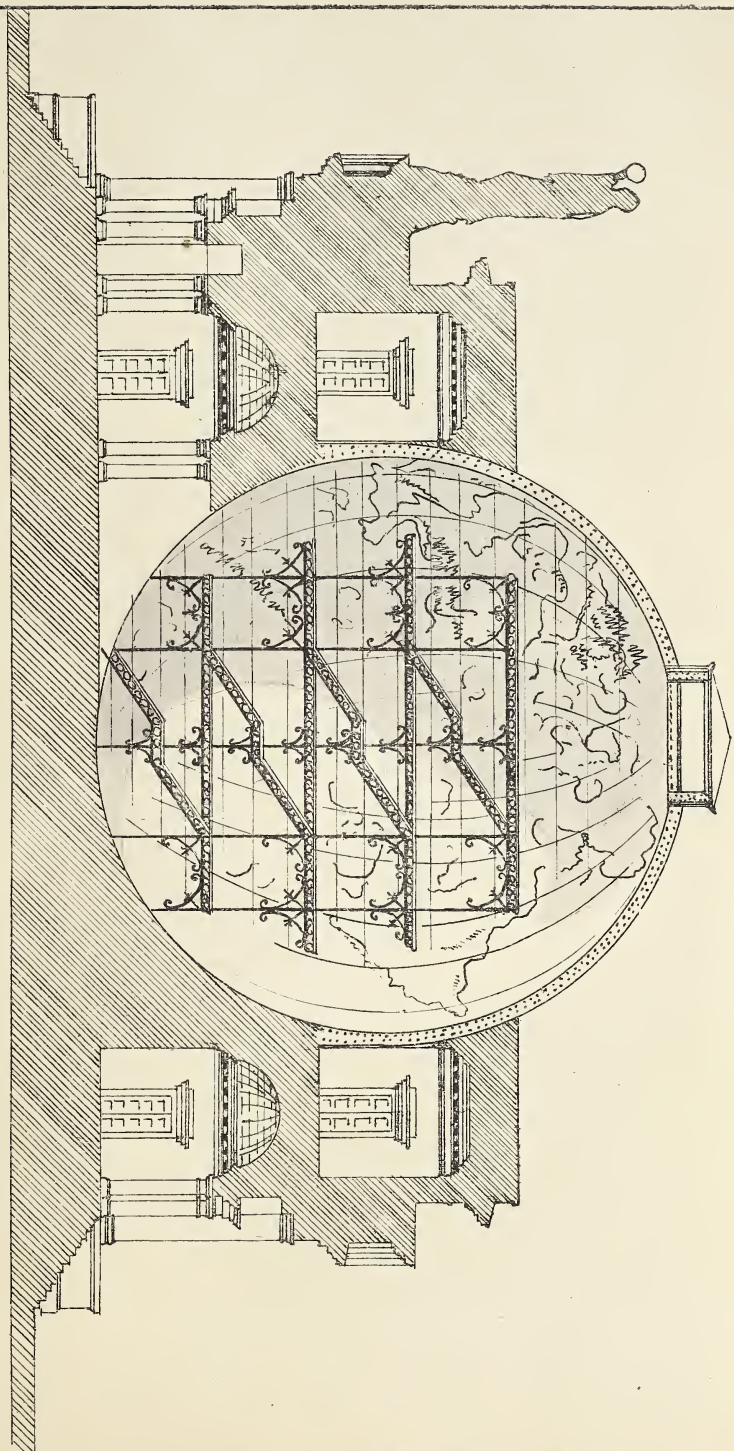
Il y a plusieurs années, lors de la première exposition de Londres, j'ai été vivement impressionné par la vue d'un établissement assez singulier situé *Leicester Square*, qu'on nommait le *Globe colosse* ou *Grand globe de Wyld*.

Vous savez que, de tous temps, les princes anglais ont

GLOBE TERRESTRE

Projet de monument à Orbelius





puissamment encouragé les progrès de la géographie qui a élevé la richesse de la Grande-Bretagne à un si haut degré de prospérité. Déjà, en 890, Alfred-le-Grand écrivait, de sa propre main, la relation du voyage du célèbre Other (ou Ottar) en Suède. Le Prince Albert, fidèle aux traditions du passé de la nation qui lui a voué un si profond respect, avait puissamment encouragé M. James Wyld, géographe de la Reine, à construire un énorme globe en relief, mesurant 60 pieds anglais de diamètre (18^m24). Seulement comme on n'aurait su où placer un semblable globe, ni comment mettre les visiteurs en mesure d'en explorer les détails, on avait eu l'idée de l'établir en creux au lieu de le faire en relief. Une immense salle sphérique avait été construite et sur ses parois on avait représenté, à leur longitude et latitude, toutes les contrées de la terre. Un escalier central en fer, avec des plates-formes bien ménagées, permettait aux visiteurs d'en examiner toutes les parties. L'éclairage était établi vers le haut au moyen d'un lanterneau, percé dans la région polaire, où il ne détruisait aucune partie essentielle de la représentation.

La construction n'avait qu'un caractère provisoire. Il avait paru, en 1851, au moment où toutes les nations étaient conviées de l'Orient à l'Occident, du Sud au Nord, à se faire représenter à Londres, que le moment était bien choisi pour l'élever. Avec l'esprit, d'association qui caractérise le peuple anglais, on espérait, qu'au moyen du droit d'entrée prélevé sur les visiteurs, il serait possible de lui donner une forme définitive. On projetait même d'employer les galeries qui entouraient l'édifice à créer un établissement géographique, où les visiteurs trouveraient une *bibliothèque* de voyages et une *mappothèque* complète. Les négociants anglais, les familles qui toutes possèdent quelques-uns de leurs membres au loin, auraient pu y consulter des documents précieux et suivre, en quelque sorte, les navires portant leurs richesses, leurs alliés et amis, sur toutes les mers. Pour donner à cette construction une forme définitive, M. Wyld avait eu soin de construire chaque

partie sur des panneaux détachés, qu'il était facile de remplacer dans un édifice nouveau. Le travail de dessin lui avait coûté plusieurs années. D'après les renseignements que notre Vice-Président, M. Grattan, a bien voulu prendre, ces panneaux existent encore et il ne serait pas impossible de les acquérir.

Le globe Wyld a cessé d'exister. J'ignore les motifs qui n'ont pas permis de réaliser le projet d'un établissement définitif.

L'érection d'un semblable monument ne serait-il pas l'hommage le plus digne qu'on puisse consacrer à la mémoire du grand géographe flamand ?

Un globe construit au moyen d'une carcasse en fer de 25^m,46 de diamètre intérieur, ne coûterait pas une somme bien considérable ; il représenterait la terre réduite aux $\frac{1}{500,000}$ car vous savez que le quart du méridien étant de 10 millions de mètres, le rayon moyen équivaut à 6 366 206^m. Sur les parois crépies au mortier on pourrait peindre la cosmographie des diverses contrées de la terre, représentation qui aurait sur les mappemondes l'avantage de reproduire l'image des diverses portions du globe en réductions proportionnelles équivalentes. Un degré d'une largeur réelle de 111.117^m, y serait représenté par une largeur de 0^m.22, de manière que la Belgique occuperait sur cette représentation à peu près 0^m.80 en largeur et 0^m.45 en hauteur. Trois rangs de galeries communiquant par des escaliers légers en fer permettraient d'aller visiter telle contrée qu'on désirerait connaître. Au centre, ou sur un fronton, un buste ou une statue d'Ortelius rappellerait aux visiteurs l'homme célèbre auquel le monument serait dédié. A la base de l'édifice, les murs de clôture, supportant la charpente du globe formeraient une série de salles circulaires dans lesquelles on pourrait placer une bibliothèque, une mappothèque et des collections géographiques. On pourrait même y établir le *bureau de renseignements géographiques commercial* que les Sociétés de Bordeaux et de Marseille

projettaient de créer et qu'il serait si utile d'organiser également dans notre port.

A défaut de fonds suffisants, pour conduire la construction à terme, on pourrait instituer un certain droit d'entrée pour les visiteurs, qui serait employé à perfectionner l'œuvre et à l'entretenir. Je ne désespérerais pas même de voir un jour substituer aux représentations en cartes plates, une représentation en relief comme on le voyait à Londres. La plus haute montagne du globe, le *Gaurisankar* (Asie) y serait représentée par un relief de 0^m.0 18 (pour 8840^m) et le *Mont Blanc*, le géant des montagnes de l'Europe, par un relief de 0^m. 009 (pour 4810^m).

Ce projet me paraît offrir une véritable opportunité. Vous savez que toutes les grandes villes du pays organisent en ce moment des voyages scolaires : " Rien ne frappe à un „ plus haut degré l'esprit de l'enfant „ disait M. Allard dans un remarquable rapport présenté au Conseil communal de Bruxelles „ que ce qu'il voit, et pour l'instruire utilement, „ il faut avant tout frapper son esprit.

„ L'enfant est essentiellement observateur, et cette vérité „ incontestable justifie l'enseignement intuitif comme la meilleure de toutes les méthodes pédagogiques.

„ Placer sous les yeux de l'enfant un monument historique „ en y rattachant l'événement qui l'a consacré, c'est le „ graver dans son intelligence en traits ineffaçables. Le „ placer en face des merveilles de l'industrie et de la science, „ c'est lui en faire comprendre toute la grandeur, toute l'utilité ; mieux encore, c'est lui faire apercevoir le rôle qui „ est réservé à l'homme s'il veut apprendre et s'instruire.

„ Aussi les promenades scolaires ont-elles conquis promptement leur place légitime dans le programme des écoles „ de nos voisins. En Angleterre, en Allemagne, en Suisse, „ elles ont acquis droit de cité, et l'initiative privée se joint „ à l'action de l'autorité pour les organiser et en répandre „ la pratique au plus grand avantage de la classe ouvrière. „

La difficulté est seulement d'organiser d'une manière utile cette institution à laquelle il faut se garder de donner le caractère de *train de plaisir*, mais conserver essentiellement celui de *voyage d'étude*. Une sérieuse préparation est nécessaire, et j'en parle d'expérience, car j'ai eu l'occasion de diriger un voyage du même genre, il est vrai dans un but fort différent. Il est indispensable que le professeur lui-même ait pu le faire d'abord isolément, afin d'en arrêter soigneusement tous les détails et de lui donner la forme d'un enseignement constamment *utile* et *intéressant*. Dans ces promenades, l'esprit de l'élève n'est que trop facilement distrait par les objets nouveaux qui l'entourent.

Anvers est naturellement désigné comme le but des voyages scolaires de toutes les villes du pays. Quoi de plus intéressant que de montrer à nos écoliers dans notre port, l'un de ces grands navires dont les formes élégantes font rêver les jeunes imaginations, puis de leur faire suivre, sur un grand globe, la route qu'il va parcourir. Imaginez quelque vieux marin d'expérience leur retraçant, dans son langage pittoresque et original, les dangers auxquels il va être exposé, les austères méditations qu'inspire un long voyage de mer, le sentiment profond qu'on ressent, au loin, au souvenir de la patrie ! Je n'hésite pas à l'affirmer, vous leur aurez laissé une impression plus profonde, plus durable que n'importe quelle fête qu'un sentiment hospitalier vous porterait à leur offrir.

Je ne désespère pas de voir un jour ce projet se réaliser, et je ferai des vœux pour que notre Secrétaire-général hâte le moment où il publiera l'*Histoire d'Ortelius* qu'il vous a promise et qui, sans aucun doute, contribuera à la réalisation de cette œuvre, comme le livre remarquable de notre collègue M. van Raemdonck a provoqué l'érection du monument qu'une justice tardive de ses concitoyens a érigé à la mémoire de *Mercator*.

7. MM. Hertoghe et Delcourt présentent à l'assemblée leur rapport sur le travail de M. Jacobs-Beeckmans, communiqué dans l'une des dernières séances : *les îles Açores*. Ils concluent à l'impression au *Bulletin*. Cette conclusion est adoptée.

M. Wauwermans, en son nom et en celui de M. Génard, absent par suite d'une indisposition, présente le rapport sur le travail de M. Delgeur relatif aux *découvertes de l'Afrique*, dont il a donné communication à la dernière assemblée et qu'il a rédigé depuis, suivant sa promesse, pour le *Bulletin*. Sur l'avis des Commissaires, la réunion en décide l'impression.

8. M. Wynen, rapporteur de la Commission chargée d'examiner la proposition d'admettre les Instituteurs et Institutrices en qualité de *membres associés* (voir page 228 du *Bulletin*), fait connaître à l'assemblée que, dans sa séance du 15 juin dernier, la Commission a accueilli cette proposition de la manière la plus favorable. Il lui a paru très-utile d'encourager l'étude de la géographie par les enfants et d'accorder, à cet effet aux instituteurs, une faveur égale à celle que la Société de géographie belge leur concède en les assimilant aux *membres adhérents*, avec une notable réduction du prix de la rétribution annuelle. Après une sérieuse discussion, la Commission propose de formuler la proposition comme suit :

“ *Les instituteurs et institutrices des établissements de l'enseignement primaire et moyen sont admis en qualité de MEMBRES ASSOCIÉS, en payant une rétribution annuelle de cinq francs. Ils jouiront, à ce titre, de tous les avantages des MEMBRES ADHÉRENTS.* ”

“ *La présente décision forme annexe aux statuts de la Société de géographie d'Anvers.* ”

Cette proposition est mise en discussion et, après un échange d'observations de divers membres, adoptée à l'unanimité des suffrages de l'assemblée.

9. M. Langlois, rapporteur de la Commission instituée, le 8 Avril dernier, pour examiner la proposition de rédiger un *Questionnaire* à distribuer aux capitaines de la marine marchande qui fréquentent le port d'Anvers, (Voir page 145 du *Bulletin*), présente le rapport suivant :

MESSIEURS,

En votre séance du 8 Avril dernier, vous avez renvoyé à une Commission spéciale, composée de MM. Delcour, Grattan, Hunter, Thielens et Langlois, l'examen de deux questions portées à votre ordre du jour par les soins du bureau ; savoir :

1^o Y-a-t-il utilité pour notre Société de remettre aux capitaines de la marine marchande, qui fréquentent notre port, un questionnaire concernant tous les points sur lesquels nous désirons être renseignés.

2^o Quelles sont les questions à porter au dit questionnaire ?

La Société de géographie d'Anvers, établie dans un port de mer fréquenté annuellement par environ 6000 navires, occupe sans contredit une position privilégiée dont elle peut et doit tirer le plus grand avantage possible ; bon nombre de capitaines qui commandent ces navires, sont des marins d'élite, en position de nous fournir des renseignements précieux, tant au point de vue scientifique, que commercial et maritime. — Il est vrai que plusieurs d'entre eux, même le grand nombre, fréquentent des ports connus et, par conséquent, les renseignements qu'ils pourraient nous donner n'auront pas la même importance que ceux concernant les ports nouveaux et peu visités.

De plus, eu égard à l'article 1^{er} de nos statuts, votre Commission s'est demandée si nous ne sortirions pas du cadre de nos travaux en recherchant des renseignements circonstanciés sur les ports étrangers et si notre Société ne devrait

pas borner sa sphère d'action aux questions scientifiques pures, laissant à d'autres le soin de prendre des renseignements sur l'installation, l'outillage, les us et coutumes des divers ports.

Après en avoir délibéré longuement, votre Commission a décidé, à l'unanimité, de ne pas s'arrêter à ces considérations; la géographie pure se trouvant intimement liée à la géographie commerciale maritime et cette dernière comprenant nécessairement les questions énumérées ci-dessus; elle est d'avis que, pour profiter de sa position favorable, notre Société ne peut, en principe, séparer les diverses branches de la géographie; libre à nous de trier les renseignements obtenus et de nous attacher particulièrement à la partie scientifique en lui consacrant une page spéciale, sans néanmoins négliger en rien la partie commerciale et maritime qui nous ouvre un vaste horizon et est appelée à nous amener l'adhésion de cette pépinière d'hommes intelligents qui s'occupent du commerce et que, dans une ville comme la nôtre, on doit toujours chercher à s'associer.

La question de principe se trouvant résolue, votre Commission s'est occupée de l'exécution; avant tout, elle pense qu'il ne suffit pas de s'adresser aux capitaines qui quittent notre port et qui, très-souvent n'y reviennent pas, ou n'y reviennent qu'à de longs intervalles; elle est d'avis que, pour travailler efficacement, il faut que nous nous adressions également aux capitaines qui arrivent à Anvers et qui, s'ils n'ont pas à fournir des renseignements aussi complets que ceux qui auront été guidés dans leurs observations par nos questions clairement déterminées, pourront néanmoins nous renseigner sur les faits remarquables qu'ils auront observés ou rencontrés pendant la traversée, faits qui, à défaut d'un enregistrement immédiat, sont généralement perdus, oubliés ou, en tous cas, ne profitent qu'à un seul.

En conséquence, nous avons l'honneur de soumettre à votre approbation les mesures suivantes :

1^o La Société s'adressera aux principaux courtiers maritimes de notre place pour les prier de nous autoriser à déposer dans leurs bureaux une *affiche permanente*.

Cette affiche portera invitation aux capitaines de bien vouloir communiquer au secrétariat de la Société de géographie d'Anvers, tous les faits extraordinaires observés pendant le voyage; les erreurs ou différences constatées sur les cartes routières ou autres instructions de navigation et en général tous les faits et renseignements qui peuvent intéresser la géographie, la navigation ou le commerce.

2^o De publier une description générale du port d'Anvers considéré au point de vue géographique, commercial et maritime, travail qui pourra servir de type aux capitaines ou autres personnes qui seraient disposées à nous fournir des renseignements analogues sur d'autres ports.

Cette description serait publiée en plusieurs langues et un exemplaire en serait remis à tout capitaine quittant Anvers à destination d'un port situé hors des limites du petit cabotage, ou à tout voyageur qui en ferait la demande.

3^o De faire précéder la description susdite d'un questionnaire, qui ne serait autre chose qu'un extrait de la table des matières avec renvoi aux pages, où la même question se trouve traitée, dans notre travail.

Ces diverses propositions ne demandent pas un grand développement, tous vous en appréciez l'importance; pour appuyer la première, nous pouvons vous citer ce fait que rien que l'avis verbal de celle-ci nous a fourni, chez un seul courtier, deux communications intéressantes; la première nous a été faite par un des capitaines de la ligne postale de la Plata. Cet officier, qui parcourt la même route cinq ou six fois par an, a, pour la première fois, fait son dernier voyage, de la Plata à Anvers, sans avoir rencontré la moindre trace des vents alizés; fait météorologique très-curieux et qui mérite d'être enregistré.

La deuxième nous a été fournie par le capitaine Fazié,

commandant le trois mâts barque italien *Marsala*. Cet officier a constaté, dans l'Océan Atlantique Nord, l'existence d'un bas-fonds non renseigné sur ses cartes marines (voir page 200 du bulletin). N'ayant pas devant nous les données nécessaires pour vérifier si la communication du capitaine Fazié constitue une véritable découverte ou si elle n'est que la confirmation d'une découverte antérieure, nous ne pouvons trop nous y attacher, mais, en tous cas, la communication nous a paru assez importante pour figurer dans notre *Bulletin*. (V. p. 200)

Deux communications obtenues simultanément, dans un seul bureau, nous permettent de bien augurer de l'avenir et nous dispensent d'entrer dans de plus longs développements pour vous faire ressortir la haute importance de notre première proposition.

En vous faisant la deuxième proposition, votre Commission a en vue un double but.

Beaucoup d'hommes de bonne volonté, excellents observateurs, pourraient se trouver en peine, ne sachant quelle forme donner à leur réponse, ou ne comprenant pas exactement ce que nous demandons; d'autres répondraient d'une manière laconique, par un oui, ou un non; par exemple à cette question : " Y a-t-il des bancs qui obstruent la passe? „ — Que nous importe un oui, si on ne nous indique en même temps la direction du banc, sa situation, les profondeurs d'eau qu'on y trouve et la nature du fond. — Il en serait de même pour le plus grand nombre de nos questions.

Le premier but à atteindre serait de donner à toutes les personnes disposées à nous assister, un modèle, un type de ce que nous leur demandons et, afin de leur rendre la tâche aussi facile que possible, nous avons résolu de diviser notre travail en diverses parties distinctes; de manière que celui qui ne voudrait s'occuper que d'une partie séparée, puisse le faire et néanmoins produire un travail complet, en suivant la partie analogue de notre description.

Le deuxième but que nous atteindrons infailliblement est

celui de faire connaître notre port, par le monde entier, sous son véritable jour ; sa position géographique est si heureuse qu'une description de ses relations avec les divers centres producteurs ou consommateurs , ne peut que lui profiter à l'étranger ; ses approches sont rendues tellement faciles et sûres , par les soins constants que prend l'autorité supérieure de modifier et d'augmenter l'établissement des phares, bateaux-feux, bouées et balises, que là encore une description détaillée ne peut tourner qu'à notre avantage. — Les installations maritimes que nous possédons à Anvers, si elles ne sont pas encore complètes sous tous les rapports, ne tarderont pas, sous l'énergique impulsion de notre administration communale, à pouvoir rivaliser avec les ports les mieux installés ; telles qu'elles sont, elles peuvent soutenir la comparaison avec celles de plus d'un des ports rivaux.

De plus, les capitaines auxquels notre travail est spécialement destiné, y trouveront, à peu près, tous les renseignements dont ils peuvent avoir besoin.

Il nous a été impossible de vous présenter jusqu'ici un projet de ce travail, lequel devant être aussi complet et correct que possible, nécessite un grand nombre de recherches et de renseignements. Nous nous sommes bornés nécessairement, dans ce 1^{er} rapport, à vous en présenter le canevas.

Sauf les modifications que l'assemblée pourrait vouloir y apporter, votre Commission vous propose cinq divisions distinctes pour la description qui fait l'objet de sa 2^{me} proposition.

La 1^{re} comprendra la description géographique d'Anvers ; les routes diverses qui y aboutissent avec indication des distances qui la séparent des principaux centres producteurs et consommateurs ; son importance maritime et commerciale ; les principales branches d'importation et d'exportation avec indication sommaire de leur importance spéciale.

La 2^{me} partie comprendra la description des côtes avoisinantes, à l'embouchure de l'Escaut ; leur aspect, vu de la mer ; la description des amers ; la nomenclature et la description des phares

et bateaux-feux ; la description des bancs au large de la côte et devant l'embouchure de l'Escaut ; l'indication de la route générale à suivre en venant de la Manche ou du Nord ; l'organisation du pilotage, ses réglemens et tarifs ; les stations de sauvetage, les sémaphores, les services qu'ils sont appelés à rendre ; les bouées, les balises, leur description, comment on doit les tenir ; les courants et les marées.

La 3^{me} partie traitera spécialement de la description de l'Escaut, depuis son embouchure jusqu'à Anvers ; de la description des feux, bouées et balises ; du pilotage et de ses tarifs ; de l'organisation du service des remorqueurs ; du service sanitaire ; de la rade d'Anvers et des réglemens qui la concernent ; des droits prélevés sur la navigation.

La 4^{me} partie comprendra la description des bassins et de nos installations maritimes, en en faisant ressortir les avantages au point de vue spécial de chaque branche particulière de notre commerce ; des travaux en voie d'exécution et en projet ; droits de bassin ; bassins-secs, réglemens et tarifs ; règlement du port concernant le chargement et déchargement des navires.

La 5^{me} partie serait réservée à la description de l'organisation générale du travail en notre port, du service de la douane ; de l'organisation judiciaire au point de vue maritime ; des us et coutumes de notre port, etc.

Cette nomenclature sommaire des questions qui seraient traitées dans notre description projetée sur le port d'Anvers, vous fait voir l'étendue du projet qui nous occupe et que de soins il faudra pour ne pas arriver à avoir un volume ; de plus il en ressort clairement que nous aurons besoin du concours de tous nos membres pour être à mêmes de produire un travail complet.

Le *Questionnaire* qui fait l'objet de notre 3^{me} et dernière proposition ne serait qu'un extrait de la table des matières de notre *Description* du port d'Anvers ; pour le rendre complet, nous n'aurions qu'à y ajouter une note, priant les voyageurs

de bien vouloir joindre , autant que possible, à leur rapport, les publications concernant les travaux maritimes qu'ils renseignent et que généralement on peut se procurer sans trop de difficultés sur place, alors qu'on aurait beaucoup de peine à les trouver à distance.

Un appel analogue devrait leur être fait pour qu'ils nous rapportent des échantillons-types des produits exportables et qui servent de base au commerce de la place décrite.

Si la marche adoptée par la Commission obtient votre assentiment, elle poursuivra son travail et, quant au *Questionnaire*, elle s'entourera de tous les renseignements qu'elle pourra recueillir en s'adressant, à cet effet, aux Sociétés étrangères qui en ont déjà publié ; quant à la description du port, nous faisons un appel à tous nos membres, en priant ceux qui auraient des renseignements à fournir ou des indications à donner, de bien vouloir les adresser à notre Secrétaire général ; nous faisons un appel tout spécial à ceux de nos membres qui font partie de notre administration communale ; nous les prions de bien vouloir nous aider à obtenir la liste des travaux maritimes et installations décrétés par elle et de ceux qui sont encore à l'étude ou en projet.

Il importe que notre travail soit complet, et que si nous sommes appelés à constater quelques défauts de détail, nous soyons à même d'indiquer en même temps le remède que notre administration locale a en préparation, et que nous puissions démontrer au monde commercial que , si notre port jouit d'une prospérité que fort peu de rivaux peuvent nous disputer, nous ne négligeons, d'autre part, rien de ce qui peut se faire pour la justifier.

Comme suite aux propositions que votre Commission a l'honneur de vous soumettre, elle croit qu'il serait bon de décider, en même temps, qu'en vue de reconnaître les services rendus à notre Société, les récompenses suivantes pourront être accordées, soit séparément soit conjointement :

(a) Le titre de membre correspondant, avec indication au diplôme des services rendus par le titulaire.

(b) Publication au Bulletin des rapports qui offriront un certain intérêt.

(c) Attribution d'une médaille, en or, vermeil, argent ou bronze, d'après l'importance du service à reconnaître.

Ces récompenses seraient décernées, sur l'avis conforme d'une commission composée au moins de cinq membres.

Le rapporteur,
JACQ. LANGLOIS.

L'assemblée adopte les bases du travail proposé par la Commission et l'invite à poursuivre ses travaux, à l'effet de lui présenter :

1^o Une *description géographique, commerciale et maritime du port d'Anvers*.

2^o Un *questionnaire* renfermant les principales questions sur lesquelles les capitaines de navires sont invités à fournir des renseignements à la Société.

3^o Un *projet d'affiche et d'annonce* indiquant les récompenses qui seront attachées aux communications qui nous seront adressées.

10. M. Hertoghe donne communication à la Société d'un travail qu'il intitule : *Aperçu historique sur l'expédition faite au XVIII^e siècle en Amérique dans le but de déterminer la grandeur du degré du Méridien*.

MM. Delgeur et Henrard sont chargés de présenter le rapport sur ce travail.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 3 heures.

LES ILES ATLANTIQUES

depuis l'Archipel du Cap Vert jusqu'aux Açores

sous leurs rapports géogéniques , géographiques et historiques

PAR

M. JACOBS-BEECKMANS

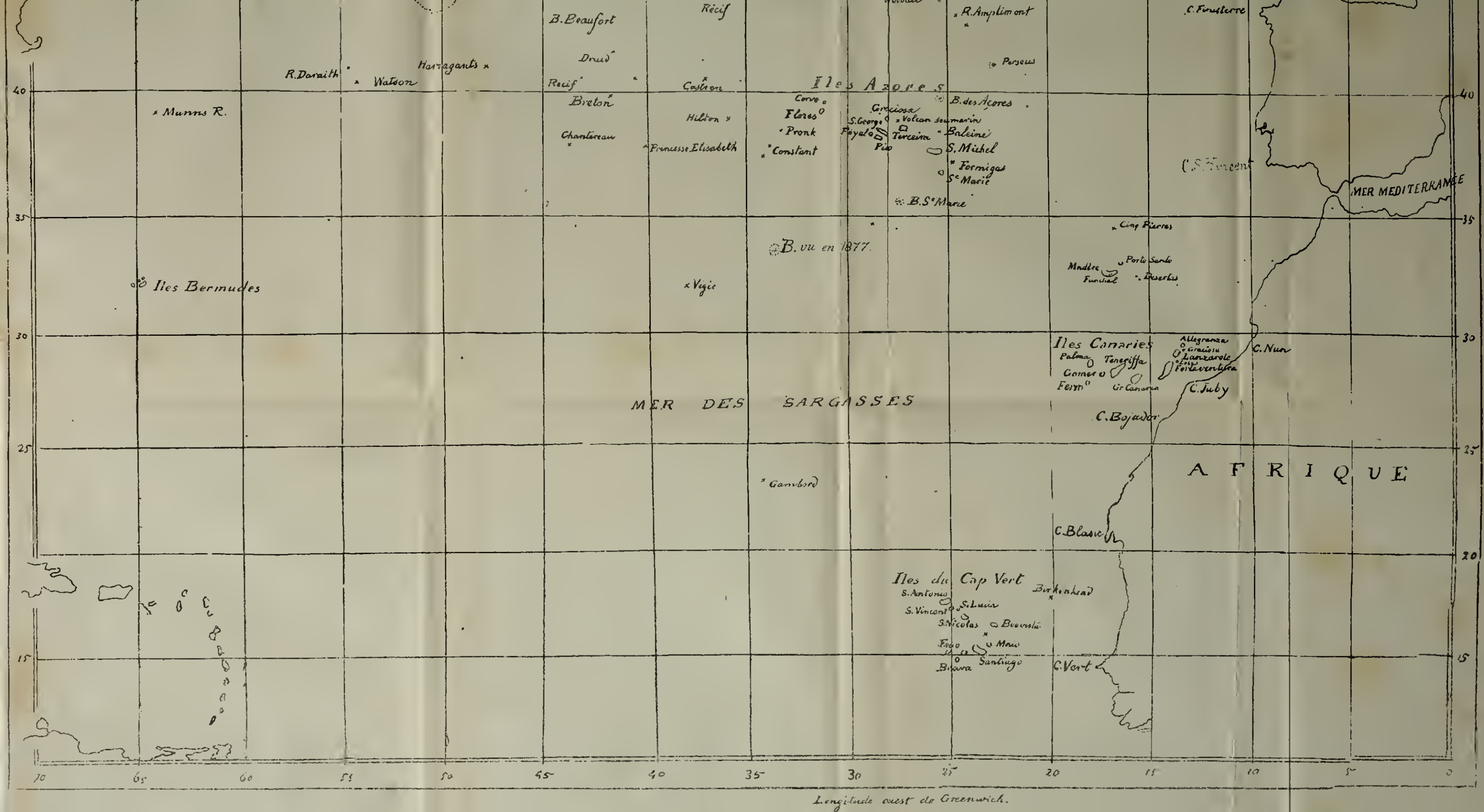
Membre Effectif de la Société

Ces îles, par leur position rapprochée des continents d'Europe et d'Afrique, par l'ancienneté de nos rapports avec elles, par leur valeur historique et géographique, et surtout par leurs particularités géogéniques, présentent un intérêt tout spécial.

Aux îles du Cap Vert commence la série des groupes qui décrivent une courbe dans l'Océan Atlantique de l'est à l'ouest et du sud au nord, pour se terminer aux îles Açores et même au banc de Terre Neuve, si nous tenons compte de la partie sous-marine. — Cette courbe présente une étendue de près de 25 degrés en latitude. — La nature volcanique nettement accusée de ces îles, nous porte à les étudier surtout au point de vue de leur origine de formation, et à rechercher si leur existence ne serait point due à un phénomène géogénique indépendant de celui qui fit surgir les continents près desquels elles se trouvent.

Pour l'intelligence de la thèse que nous avons à soutenir, il nous importe d'entrer dans quelques considérations





ayant trait à la géogonie en général, comme principe et point de départ.

Il est aujourd'hui acquis à la science que la terre toute entière est due au refroidissement de la fusion ignée qui constituait *ab ovo* notre globe. Ce globe en fusion était lui-même le résultat de la condensation de son état primitif de nébuleuse. —

A la longue, la superficie de cet état de fusion présenta de légères pellicules solides, qui, mille fois brisées, mille fois rétablies, formèrent finalement une surface solide qui alla en s'étendant.

Après des alternatives de formation et de destruction, après un combat de tous les instants entre l'écorce encore incandescente, et l'eau toujours évaporée et toujours retombante, la victoire resta finalement à l'eau, et de grands espaces refroidis se consolidèrent. — Ce qu'il a fallu de temps pour en arriver là est chose inassignable. Mais cette couche, déjà inégale par les ruptures incessantes de sa superficie, subit bientôt un exhaussement produit par les épanchements de la matière en fusion sur laquelle elle reposait. Ces matières épanchées se consolidèrent à leur tour, et les nombreux orifices qui leur avaient donné passage revêtirent cette forme circulaire, ou *circus*, qui caractérise les cratères primitifs dont la lune offre encore les images. — Ces exhaussements permirent aux eaux de trouver leurs lits. —

La formation des montagnes rocheuses est postérieure à ce travail, et n'a pu se produire que lorsque la croûte terrestre était déjà refroidie à une certaine profondeur.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que si le travail de refroidissement avait pu se faire sans perturbations aucunes et d'une manière parfaitement égale, en d'autres termes, si la valeur du rayon partant du centre à la superficie avait pu être égale partout, le globe entier eût été couvert par l'eau. —

Nous ne nous arrêterons pas à décrire comment se formèrent les différentes couches sédimenteuses, ainsi que les roches

neptuniennes qui couvrent aujourd'hui nos continents et que les géologues divisent en couches distinctes. Chacun sait qu'elles sont le produit de la désagrégation des rochers plutoniens et de matières volcaniques, tant par l'eau que par l'action lente et dissolvante de l'air. Les nombreux cratères primitifs, pour être couverts aujourd'hui par les couches sédimenteuses, n'en existent pas moins. Ceux qui se sont produits plus tard avec les éruptions rocheuses sont seuls visibles.

Les grands espaces une fois établis, paraissent n'avoir point subi des modifications relativement bien importantes. L'envahissement de la mer sur quelques unes de leurs parties est prouvé par les coquillages que l'on y retrouve abandonnés par les eaux après leur retrait. Mais on retrouve aussi ces mêmes vestiges à certaines altitudes. — Cette remarquable particularité trouve son explication dans les soulèvements que certaines parties ont subis lorsque déjà la croûte terrestre offrait une solidité suffisante pour pouvoir être soulevée par le travail de la fusion ignée sans que l'épanchement de cette dernière en ait été l'accompagnement obligé. Ce soulèvement de masses solides et rocheuses est de nos jours acquis à l'observation, surtout en ce qui concerne le fond de la mer.

Que les continents, une fois établis, n'aient plus éprouvé de remaniement absolu, cela semble encore prouvé par le gisement de charbon que l'on découvre sur toute leur étendue. — Dans destemps inévaluables, lorsque probablement la terre présentait encore une certaine chaleur à sa surface, et que l'atmosphère était chargée de tièdes vapeurs aqueuses, d'énormes fougères et autres croissances ont dû la couvrir; des bouleversements locaux ont enterré cette flore qui est incontestablement l'origine du charbon.

Les îles ont-elles originairement fait partie des continents? — Cette question peut se résoudre affirmativement pour quelques-unes, qui, par leur position et le caractère de leur territoire, peuvent être considérées comme des déchirures des

continents auxquels elles ont appartenu. Il est certain que les îles britanniques ont fait partie du continent européen; mais il est impossible d'admettre que l'île Ste-Hélène, par exemple, se soit jamais trouvée dans de semblables conditions. Comme tant d'autres, elle ne saurait devoir son existence qu'à un soulèvement rocheux sous-marin, et dès lors parfaitement distinct du travail de refroidissement qui a présidé à la première formation des grands espaces terrestres. Ce qui précède est sans doute très-incomplet, mais suffisant pour établir que l'apparition des parties solides du globe perceptibles au-dessus du niveau de la mer, n'est point due au refroidissement primitif. Le travail souterrain n'a cependant pas cessé d'exister sur les continents, mais il se borne généralement à y produire des tremblements de terre et à activer les éruptions des volcans existants. Il en est tout autrement pour ce qui se passe au fond des mers où les soulèvements rocheux se produisent encore, ainsi que des éruptions volcaniques fréquemment constatées. — Ces éruptions sont probablement nombreuses si l'on tient compte de la grande étendue des mers et du hasard qui doit favoriser la présence à point nommé des navires appelés à en être les spectateurs. — Il n'y a pas de doute que les éruptions sous-marines n'aient été plus fréquentes aux époques reculées où la croûte terrestre était moins consolidée qu'aujourd'hui.

Parmi les faits récents, nous enregistrons une communication publiée sur l'archipel des îles *Sandwich*. “ Sur les îles „ N. O. de cet archipel, la roche et les laves volcaniques „ sont complètement décomposées par les agents atmosphé- „ riques; la végétation y est abondante et le terrain fertile; „ mais à mesure qu'on va du N.-O. au S.-E., on rencontre „ des îles moins fertiles où les traces d'origine volcanique „ sont plus nettement dessinées; on dirait qu'elles n'ont pas „ été exposées aussi longtemps aux intempéries de l'air, en „ un mot que leur existence est plus neuve. „ Après avoir fait la description des volcans de l'île d'Hawaï, appartenant à ce

groupe, le narrateur nous apprend que le capitaine du steamer qui fait le service entre les diverses îles, remarqua qu'en entrant dans la baie de Kealakaskua, (célèbre par la mort du capitaine Cook), que l'eau y était très-agitée, il crut d'abord y avoir affaire à une troupe de baleines; mais en approchant de l'endroit, il vit de la vapeur et de la fumée, et constata la présence d'un volcan sous-marin à une lieue du rivage sous 20 à 60 brasses d'eau.

„ Les naturels racontent, dit la *Hawaiian Gazette*, que
„ l'éruption commença le 24 Février 1876 à 3 heures du
„ matin; à une lieue en mer, on voyait un nombre immense
„ de lumières rouges, bleues et vertes. On crut d'abord que
„ c'étaient les fanaux d'un steamer, mais le grand nombre de
„ flammes excita l'étonnement.... Dans l'après-midi du 24,
„ le steamer envoya trois canots qui croisèrent au dessus du
„ volcan; l'eau était extrêmement agitée, comme en ébulli-
„ tion ou comme l'eau rapide d'un fleuve. De gros blocs
„ de lave montaient continuellement à la surface, touchant
„ parfois les embarcations; en une minute, il y en eut six
„ qui touchèrent notre canot, mais ces blocs étaient pâteux
„ et ne pouvaient défoncer les parois. Presque toutes les
„ pièces arrivaient à la surface à la température rouge sombre,
„ dégageant beaucoup de vapeur et des gaz sulfureux. Nous
„ avons pris un de ces blocs pour le musée d'Honolulu. —
„ A un certain moment, la mer était couverte de plusieurs
„ centaines de blocs qui retombaient au fond aussitôt qu'ils
„ s'étaient refroidis. Nous en primes plusieurs; ils étaient
„ incandescents; l'eau n'avait pénétré que sur l'épaisseur
„ d'un pouce, l'intérieur était liquide et pouvait être remué
„ avec une baguette.

„ On entendait continuellement un bruit sourd; plusieurs
„ crevasses s'étaient produites et dans l'une d'elles on voyait
„ distinctement l'eau s'engouffrer. Des milliers de poissons
„ ont été tués; ils flottaient sur l'eau et les naturels les
„ recueillaient dans leurs canots. Il n'y a eu jusqu'ici ni
„ dégâts matériels, ni mort d'homme. „

D'autres marins, et l'histoire en fourmille, ont également éprouvé de violentes secousses tant dans les temps antérieurs que de nos jours, et qui provenaient sans doute de volcans sous-marins. Un fait non moins acquis est l'apparition d'îlots et de rochers dans des mers moins profondes, et bien surtout sur la courbe que décrivent les îles dont nous avons à nous occuper. —

Les îles qui se trouvent sur cette courbe sont reliées entr'elles par une crête ou base sous-marine plus ou moins accentuée, et que nous pouvons considérer comme une trajectoire ou artère que parcourt le foyer de soulèvement volcanique, auquel les îles elles-mêmes sont dues. L'existence de cette crête est constatée par des sondages qui accusent d'assez faibles profondeurs, surtout au nord du Cap Vert.

Qu'il nous soit permis d'ouvrir ici une courte parenthèse, pour constater que les sondages maritimes, jusqu'ici, ont été très-incomplets. Ils ne s'étendaient guère qu'aux côtes et aux principaux bancs, en un mot aux nécessités de la navigation. Il n'y a pas bien longtemps qu'au delà de 4 à 500 brasses, et même moins, on se contentait de dire *no-ground*. Ces résultats imparfaits résultaient d'une loi physique qui tenait à une certaine profondeur le plomb de sondage en suspens. Aujourd'hui grâce à la stabilité que l'on sait imprimer aux bateaux à vapeur et aux récentes inventions dues surtout aux Anglais, on est parvenu à préciser les plus grandes profondeurs des océans. — On pourra donc finalement construire des mappemondes ou sphères représentant exactement toutes les altitudes et dépressions de la partie solide du globe. — Il est vrai que ces inégalités ne seraient ostensibles que sur une sphère de grande dimension, et que la terre privée d'eau ne cesserait pas de paraître ronde dans les éclipses.

Ce qui prouve à toute évidence l'existence du trajet volcanique qui relie ces îles, est la quantité d'îlots, rochers et récifs qui en émergent.

Un coup d'œil superficiel jeté sur une carte marine nous signale non loin des îles du Cap Vert :

- à 7 $\frac{1}{2}$ degrés S. O. de l'île Fogo, le *Longchamp Shoal*, douteux.
un peu plus à l'Est, *Hannah's Shoal*, 1824.
- à 4 " au Sud de Fogo, *Patty's breaker*, 1820.
- à 4 " S. O. de Fogo, *Palmas-Rock*, douteux.
- à 6 " S. O. de Fogo, *Baxa das Garcias*, douteux.
- à 5 " O. de Fogo, *Dubreuil's Rock*.
- à 1 $\frac{1}{2}$ " Est de Bonavista, *Webb's Shoal*, douteux.
- à 2 $\frac{1}{2}$ " " de Salh', *Bonetta Rock*, douteux.
- à 2 " S. O. de San Antonio, *Indian Shoal*, douteux.
non loin de Bonavista, *Leton's Rock*.
- à 5 " N. E. de San Antonio, *Marias Rock*, dangereux.
un peu au Sud *Bom Félix Rock*.

Sans compter les nombreux petits îlots et récifs qui se trouvent entre les îles et qui sont signalés dans les cartes particulières de l'archipel.

A partir du *Marias Rock* du Cap Vert jusqu'aux approches du groupe des Canaries, une distance de 9 degrés semble libre d'écueils.

- à 1 $\frac{1}{2}$ degrés au Nord des Canaries on rencontre les *Salvages*,
groupe rocheux très-connu.
- à 4 " à l'Ouest de Madère, le *Steen-grond*, douteux.
- à 2 $\frac{1}{2}$ " plus à l'Ouest le *Josyna Rock*, 1805.
- à 2 " au Nord le *Eight Stones*, groupe rocheux très-étendu.
- à mi-chemin, un peu au Nord, entre le groupe Madère et les Açores, le *Jean Hamands-rock*, douteux,
sans compter les rochers et îlots déserts
qui avoisinent les îles.
- à 2 $\frac{1}{2}$ degrés Sud-Ouest de St-Mary du groupe des Açores,
se trouve le *St-Mary-bank*, 1819.

à 2 degrés à l'Ouest de Fayal des *Breakers* innomés.
à 2 " plus à l'Ouest, un autre roc douteux entre
St-Michel et St-Mary, les *formigas* et
autres îlots et pointes rocheuses entre les
diverses îles de l'archipel.

Finalement, au Nord-Ouest des Açores jusqu'au banc de Terre-Neuve, se trouve une série, assez symétriquement distribuée sur une largeur d'une dizaine de degrés, d'une quinzaine de rocs ou récifs qui prolongent la courbe qui part de l'archipel du Cap Vert, qui ne se terminerait ainsi que contre le continent américain.

Beaucoup de ces rochers et récifs sont indiqués comme douteux sur les cartes marines, mais tout porte à croire que les observations premières étaient exactes, et que, si on ne les a plus retrouvés, il faut chercher la cause de leur disparition dans les mêmes phénomènes qui les ont fait naître; ces disparitions deviennent incontestables devant l'observation de faits patents. Lorsque nous nous occuperons spécialement des Açores, nous aurons l'occasion de mentionner des phénomènes de cette nature parfaitement authentiques. D'autres disparitions, pour être moins évidentes, n'en méritent pas moins d'être signalées; entr' autres, celle de l'île que l'on a désignée sous le nom de *Saint Brandon* et qui doit avoir été vue à l'Ouest des Canaries. Quelques-uns n'ont voulu y trouver qu'un mirage; mais en l'absence probable de la connaissance de la nature particulière du sol de la courbe que nous étudions, et de l'ignorance des lois physiques qui régissent la terre, cette opinion n'est pas raisonnée, et tout nous autorise à admettre que *Saint Brandon*, comme tant d'autres soulèvements, a pu exister pour disparaître ensuite.

Il n'est pas irrationnel d'admettre que beaucoup de navires, dont on n'a plus jamais eu de nouvelles, peuvent avoir touché sur des récifs non observés et de récente formation, qui ont disparu ensuite.

Occupons-nous maintenant des îles et îlots qui ont fait preuve de stabilité, et qui appartiennent au domaine de la géographie descriptive.

Le groupe le plus nombreux en îles et îlots, est l'archipel du Cap Vert, qui se trouve à l'extrémité Sud de la courbe indiquée. Ces îles s'élèvent au nombre de onze, sans compter les nombreux îlots et pointes rocheuses.

Nous entrerons dans quelques détails descriptifs de ces îles qui, malgré leur grand nombre, offrent le moins de valeur comme importance commerciale, population relative, salubrité du climat et administration gouvernementale, et qui sont dès lors généralement moins étudiées. Nous n'accordons aucune valeur à ces détails, pas plus qu'à ceux des autres groupes dont nous avons à parler, chacun pouvant les compiler dans les traités de géographie quelque peu complets.

La plus considérable de ces îles est celle de Santiago ou St. Iago située sur le 15^{de}. de latitude nord. Elle a près de 40 kilomètres de largeur. — L'aspect de cette île est triste, et n'offre qu'un assemblage irrégulier de rochers nus jetés en désordre les uns sur les autres. Au centre de l'île se trouve le mont St. Antonio qui atteint 1500 mètres d'altitude. Les habitants se vantent d'être d'origine portugaise malgré que leur aspect semble exclure tout mélange de sang européen. Somme toute, la misère y est générale et provient surtout de l'état de sécheresse qui accable parfois l'île pendant des années entières. La ville de Porto-Praia est le port où les rares navigateurs abordent; elle est en même temps la capitale du groupe, mais à cause de sa grande insalubrité, elle est abandonnée par les autorités. La ville a 1200 habitants, et l'île entière environ 28,000. — L'île produit du sel, et dans les vallées et le long des côtes, où la rosée et l'humidité de l'air maritime sont plus favorables à la végétation, les orangers et les citrons, la vigne et la canne à sucre réussissent, de même que toutes les productions propres à la latitude de la contrée; la moyenne de la tempé-

rature est de 30° centigrades. On y trouve des chèvres, des chevreuils, des ramiers et la plupart des gallinacées; on y élève encore des bœufs, des chevaux et des porcs. — A l'exception d'une espèce de mulet, tout le reste du poisson est impropre à la nourriture.

A peu de distance de l'île St-Iago, s'élève l'île de Mayo, également montagneuse mais plus fertile. Les sources y font entièrement défaut, on y cultive le coton, sa population est d'environ 3500 âmes.

A l'Ouest de St-Iago se trouve l'île de Fogo ou de feu. L'eau y manque également, elle est cependant riche en bons fruits, et renferme un volcan très-actif de près de 3000 mètres de hauteur. Elle offre un bon mouillage nommé *Luz* ou *nossa senhora de Luz*, mais le débarquement y est très-difficile.

Un peu plus loin au Sud-Ouest se trouve la petite île Brava qui est d'une grande fertilité, à tel point que l'on a souvent demandé d'en faire le chef-lieu de l'archipel, mais elle est difficilement abordable. Furna est la ville principale.

L'île *Bona Vista* se distingue par un sol moins élevé, elle est fertile et riche en sel; sa population est de 4 à 5000 âmes. Au nord de celle-ci est l'île *do Sol*, qui n'offre qu'un sol couvert d'efflorescences salines et n'est habité que par des tortues.

Les autres îles font partie d'une chaîne dirigée du Sud-Est au Nord-Ouest. St-Nicolas est l'une des grandes îles de l'archipel; elle a une vingtaine de mille habitants et renferme une ville de ce nom où l'on fabrique des étoffes de coton. Elle est peut-être la plus civilisée de tout l'archipel, le sol est montueux et fertile, mais on n'y récolte que du vin aigret. Santa Lucia, boisée et élevée, est la plus petite du groupe. *Branco* et *Raza* peuvent être considérées comme des îlots improductifs, bien que leur sol se prêterait également à la culture.

St-Vincent est riche en bois et en tortues, elle renferme

deux chaînes de montagnes hérissées d'un grand nombre de pics, sa population a augmenté dans ces derniers temps, mais elle ne s'élevait naguère qu'à quelques centaines d'habitants. Finalement, à l'extrémité Ouest de l'archipel, nous rencontrons l'île San Antonio dont les montagnes atteignent au-delà de 2000 mètres d'élévation. Sa population est de 30,000 âmes. C'est l'île la plus peuplée de tout l'archipel ; dans ses vallées bien arrosées, on cultive avec succès, l'indigotier, le dragonnier, l'oranger et citronnier. — Son chef-lieu est *Santa Cruz*. —

Sous une administration plus intelligente, les produits de ces îles qui sont loin d'atteindre leur maximum, pourraient obtenir plus de valeur ; — surtout si cette administration s'évertuait à parer aux disettes qui les ont affligées, témoin celle de 1832 qui fit périr au-delà de trente mille habitants. — La population totale du groupe du Cap Vert est estimée à 100,000 âmes. —

Nous nous sommes arrêté un peu longuement à parler de ces îles à cause du contraste de pauvreté qu'elles offrent avec les autres groupes que nous devons rencontrer plus au Nord. Les îles du Cap Vert furent découvertes, prétend-on, en 1456 par un Vénitien Louis de *Cà-da Mostu*, et par un Génois *Antonio Usodimare* ; mais on en attribue généralement la reconnaissance à *Antoine Noli*, Génois, qui les visita en 1460 et les fit passer sous la domination Portugaise. On aurait lieu de s'étonner que ces îles n'aient pas été découvertes plus tôt ; mais lorsque l'on considère que la navigation le long des côtes de l'Afrique ne s'étendait guère au-delà du Cap *Blanco* situé sur la 21^{me} parallèle de la terre ferme, et qu'au Nord du Cap Vert on rencontre une mer innavigable par les amas très-profonds de varechs, qui s'étendent au loin vers les Canaries, on se rendra aisément compte qu'on ne les ait pas trouvées plus tôt. Ces amas de varechs et de joncs dont les navires se dégagent avec difficulté, s'étendent jusqu'à la 25^{me} parallèle, ce qui pourrait faire admettre que la navi-

gation des anciens, au dire de quelques historiens, s'arrêtait même au Cap *Bojadore*.

En allant vers le Nord, nous rencontrons l'archipel des îles Canaries. — La plus grande des îles de ce groupe se trouve entre le 28 et 29 degré de latitude Nord.

Ces îles sont au nombre de sept, et s'étendent sur une largeur assez régulière de l'Est à l'Ouest sur un espace de 4 1/2 degrés de longitude; à l'Est se trouve l'île de *Lanzareto*, en dessous de celle-ci, l'île de *Bonaventure*, puis l'île des Canaries, celle de *Ténériffe*, Gomera, et finalement, à la pointe Ouest, Palma et Ferro, sans compter les îlots *Graziosa*, *Rocca*, *Allegranza*, *Santa Clara*, *Infierno* et *Lobos*.

Ces îles, auxquelles on a donné anciennement le nom d'îles fortunées, sont d'une apparence abrupte et sauvage, qui justifie, au premier aspect, assez mal ce nom pompeux de fortunées. Toutes accusent hautement leur origine volcanique. — L'île de *Lanzareto* commence la chaîne à l'Est, et tire son nom du génois *Lancelot Maloisel*. — On y compte 4 volcans en activité. — Les cendres volcaniques y forment un terrain très-fertile et la vigne y croît avec force; elle a deux bons ports et a été plus anciennement civilisée que les autres îles. Certains traits de mœurs peuvent faire supposer que cette île, ainsi que celle de Forta-Ventura, qui se trouve à une petite distance au Sud, auraient été seules connues des peuples civilisés. — La distance qui sépare ces îles doit avoir facilité la découverte de leurs côtes, car il est difficile que cette découverte échappât aux plus légères excursions maritimes locales. — De là leur connexité politique et civilisatrice.

Forta Ventura n'est qu'une continuation du sol de *Lanzareto*. Cette île, qui a pour chef-lieu Santa Maria de Betancurio, conserve le nom de Jean de Béthencourt, premier conquérant des Canaries, à qui le roi d'Espagne Henri III conféra en 1403 le titre et la prérogative de seigneur des Canaries.

Canarie tire, dit-on, son nom des nombreux chiens que les premiers voyageurs y rencontrèrent. On ne doit cependant

pas rejeter l'opinion de quelques savants qui prétendent qu'un peuple de l'Atlas, les *Canari*, vint l'habiter à une époque qu'ils ne précisent pas; cette île a des ruisseaux, elle est des plus fertiles; le manque de bons ports est le seul défaut qui l'empêche d'être la plus importante des îles de l'archipel. —

A son occident, nous rencontrons l'île de *Ténériffe*, la plus grande et la plus peuplée du groupe. Sa partie méridionale renferme le fameux *pic* anciennement connu sous le nom d'*Echeyde*, c'est-à-dire de l'enfer. Son élévation, récemment déterminée, est de 3604 mètres. Les 2/3 du cône sont recouverts d'une belle végétation. — A une altitude plus élevée, le sol aride et désert commence à se couvrir de pierres-ponces et de laves. — Un vaste et profond réservoir contient de l'eau qui est gelée au mois de Septembre. Le cône volcanique offre une rapide déclivité. Le cratère lance de temps en temps des fumées; d'énormes éruptions latérales partant des flancs ont été observées en 1798 et attestent la violence continue du feu souterrain. Au pied de ce mont ignivome s'étendent les plus belles contrées du monde, fertiles surtout en vins estimés, et donnant naissance à la plus luxuriante flore que favorisent et le terrain et la latitude. — Les villes de Ténériffe ont été tant de fois décrites qu'il nous semble permis de ne plus y revenir. —

Les îles de Palma, Gomère et Ferro complètent l'archipel et accusent la même nature de sol; elles sont toutes fertiles, sauf la dernière qui est moins bien partagée par sa nature volcanique particulière.

Ce bel archipel renferme plus de 250,000 habitants et forme la 49^{me} province de l'Espagne. Son commerce est nécessairement considérable.

La découverte des Canaries est enveloppée d'obscurité. — Il serait difficile d'invalider les traditions qui assignent les temps les plus reculés à leur découverte, surtout en ce qui concerne les îles Lazareto et Forta Ventura; cette dernière est

à peine distante d'un degré du Cap *Juby* du continent africain. — Les Carthaginois et les Phéniciens, qui longeaient les côtes d'Afrique jusqu'au Cap *Blanco*, ne sauraient avoir cotoyé aussi strictement sans avoir dû prendre quelque peu le large par l'une ou l'autre fortune de mer ; le moindre coup de vent suffisait, et quand même il aurait fallu tout un siècle pour produire cet événement, la découverte n'en serait pas moins très-ancienne.

Par une navigation de 4 $\frac{1}{2}$ degrés au Nord et en passant les rochers dangereux des Salvages, nous arrivons à l'île de Madère. — Le sol montueux de Madère s'élève vers une chaîne de montagnes dont le point culminant s'appelle le *Pic-Ruivo*. Sur le sommet on remarque un ancien cratère dont les laves légères et bleuâtres sont rejetées jusque dans la baie du Sud. Mais on n'y trouve point de pierre ponce. Elle est sujette à d'assez fréquents tremblements de terre. Le sol n'en est pas aussi essentiellement volcanique ; les parties constitutives des montagnes sont le quartz et le schiste granulaire. Rothké, naturaliste danois, en a rapporté du plomb natif engagé dans une lave tendre comme au Vésuve. Les côtes sont escarpées et les vagues s'y brisent avec violence.

L'île est riche en sources et en quantité de petites rivières ; on y récolte le vin précieux de Malvoisie ; et le sucre de Madère, de même que celui des Canaries, était en haute estime. On y trouve des bœufs, des porcs, des chevaux et des mulets. — La variété des oiseaux est grande et abondante. La population se monte à environ 110 à 120,000 habitants ; un mélange de Portugais, de mulâtres et de nègres.

Le territoire de l'île appartient comme propriété foncière aux descendants des capitaines Tristan, Vaz et Joao auxquels le roi de Portugal en avait accordé la suzeraineté pour récompense de leurs services. La principale capitainerie est celle de *Funchal* qui est la mieux peuplée et la plus fertile. L'autre, celle de Maxico, est moins importante. — La petite île de *porto Santo* au Nord de Madère fut donnée en 1446 à

Bartholomeo Serestrello qui, le premier, y avait conduit des colons ; ce n'est qu'une montagne rapide bordée d'une lisière de terres basses assez fertiles, et qui donnent également de bons vins. Sa population est d'environ 6000 âmes. — Une navigation d'un millier de kilomètres vers l'occident nous conduit aux îles Açores. — Mais avant d'entreprendre ce petit voyage, il nous importe de nous arrêter un instant au détroit de Gibraltar, et d'examiner, à notre point de vue, la vieille version de l'île Atlante qui doit avoir existé dans ces parages. Différents auteurs de l'antiquité nous ont laissé des récits fantasques sur cette terre hypothétique aujourd'hui généralement reléguée au nombre des chimères.

L'auteur qui s'est le plus étendu sur l'existence de cette île disparue est Platon. Il résulte des fragments de son *Critias* et de son *Timée*, empruntés, comme il en convient lui-même, à des sources égyptiennes, qu'à des époques très-reculées les Grecs eurent à résister à une invasion d'un peuple sorti d'une île immense dont les extrémités s'avançaient non loin des colonnes d'Hercule. Cette île aurait disparu subitement dans un terrible *cataclysm*e. D'autres auteurs de l'antiquité grecque n'ont voulu voir dans l'île Atlante que des allusions à des faits mythologiques.

Des coïncidences remarquables nous font voir cependant que la légende grecque partait d'un fait réel. — Dès la plus haute antiquité les peuples habitant les côtes de la Méditerranée, les Carthaginois, les Phéniciens et même les Grecs avaient poussé leurs excursions dans certaines contrées situées au-delà des colonnes d'Hercule. Quelques narrateurs ont prétendu qu'il ne saurait s'agir ici que des îles fortunées, encore connues sous le nom d'îles élysiennes, terre des Hespérides, et même Madère. — Ces prétentions étaient basées sur le fait bien simple qu'il n'y en avait pas d'autres de leur temps. Quant à l'Atlante à laquelle la légende grecque fait allusion, ils doivent n'en avoir eu aucun indice.

Platon va jusqu'à donner une description de cette terre et

de ses habitants. Ce récit, tout imaginaire et ampoulé, trouverait plutôt sa place dans le roman des Mille et une Nuits que dans l'histoire. Il la fait périr comme châtement infligé par Jupiter à ses habitants.

Aristote, dans son ouvrage de *Mirabili Mundi*, parle également d'une grande île qu'il place à son tour au large des mêmes colonnes d'Hercule, ayant de vastes forêts, des fleuves étendus, des fruits, etc., etc.; il ajoute que plusieurs Carthaginois s'y étant transportés par mer, le magistrat défendit, sous peine de mort, que dans la suite personne ne pourrait plus s'y rendre. Quelques historiens font descendre les peuplades de l'Amérique des Carthaginois et des Phéniciens, et en infèrent que l'Atlante ne serait ni plus ni moins que le continent Américain. — Il en résulterait, si ces singulières versions pouvaient être prises au sérieux, que la contrée que le magistrat Carthaginois défendait de visiter serait tout bonnement le continent américain. D'autres opinions plus rationnelles ont encore été émises sur l'existence et la disparition de l'Atlante; mais si toutes s'accordent à dire qu'une pareille terre a existé, toutes diffèrent sur les causes de sa destruction.

Pour en finir, citons encore *Bory de St-Vincent et Tournefort*, qui ont tenté d'expliquer la nature du cataclysme qui aurait détruit l'Atlante; suivant eux, la mer Noire aurait jadis été un lac, lequel, constamment alimenté par l'eau des fleuves, aurait brisé ses digues pour faire une violente irruption dans la Méditerranée, qui se serait étendue au travers du détroit de Gibraltar et une partie de l'Océan jusqu'à l'Atlante, et l'aurait engloutie!!!

Nous en passons et de beaucoup, car s'il fallait consigner ici tout ce qui a été écrit au sujet de l'Atlante, nous n'en finirions pas.

Mais dans ce chaos de traditions et légendes, il y a cependant quelque chose qui surnage et appelle notre sérieuse attention. — Tous les narrateurs sont d'accord pour dire qu'il

y a eu une île. Il est impossible d'admettre qu'ils se soient entendus pour mystifier la postérité.

La situation de cette île n'a jamais été autrement précisée que par la simple désignation : non loin , ou en face des colonnes d'Hercule (déroit de Gibraltar). Ce n'est que lorsqu'il s'est agi de sa disparition, que l'on voit s'ouvrir le champ aux plus singulières explications; mais toutes se rapportent à un cataclysme. —

Elle ne saurait avoir été ni le groupe des Canaries, ni Madère, et moins encore l'Amérique, car ces contrées existent toujours.

Les anciens ignoraient complètement l'action des forces centrales; les cataclysmes ou déluges étaient les seules forces qu'ils pouvaient invoquer, et tous ont été unanimes à en faire usage. — La chose date de loin; mais que font quelques siècles comparés à la haute antiquité du monde; le travail géogénique a existé il y a des milliers d'années tout comme il existe encore, peut-être était-il plus puissant en raison de la moindre épaisseur de la croûte terrestre.

Pourquoi cette île n'aurait-elle pu émerger sur l'artère volcanique qui est au fond de notre courbe qui en a vu paraître et disparaître tant d'autres par une cause aujourd'hui, parfaitement connue.

Nous en concluons, puisqu'il n'y a point de fumée sans feu, que l'Atlante ne doit en aucune manière être rangée dans le domaine absolu de la fable, et que la recherche sur son existence et sa disparition rentre parfaitement dans le cadre de notre étude et des principes qu'elle avance.

Maintenant poursuivons notre voyage au groupe des Açores.

Une navigation occidentale de 1000 kilomètres nous conduit à l'archipel des Açores à 1280 kilomètres de la côte S. O. de la péninsule Ibérique; elles forment avec Madère la province portugaise nommée les îles adjacentes. Les Açores, prétend-on, ont tiré leur nom de la quantité d'*autours*, en portugais *azor*, qui s'y trouvaient lors de leur découverte; on les appelle aussi *Terceras* d'après le nom de la plus grande

île; puis encore flamandes ou flamingos, d'après les navigateurs flamands qui s'y rendirent presque en même temps que les Portugais et qui les peuplèrent en partie. Les Anglais les désignent sous le nom de Western-Islands.

Elles sont situées du Sud-Est au Nord-Ouest, en formant trois groupes. Celui du Sud, le plus rapproché de la route que suivent les vaisseaux venant d'Europe, se compose des îles *Sainte Marie* et *Saint-Michel*. Le groupe du milieu comprend *Terceira*, *St-George*, *Graciosa*, *Fayal* et *Pico*. Au Nord se trouvent *Flores* et *Corvo*. Ces groupes occupent un espace de l'Est à l'Ouest de près de 800 kilomètres. — L'air y est sain, le climat plus agréable et plus doux que dans les pays de l'Europe situés sous la même latitude, qui est en moyenne de 38 degrés N^d. — Les tremblements de terre sont le seul fléau de ces îles dont la nature volcanique est attestée par la forme des montagnes, par des cratères, par des déchirements dans leurs flancs, de nombreuses cavernes, par des laves, des pierres-ponces et des cendres qu'on y foule partout. Les côtes sont généralement hautes et escarpées. — Le sol est peu profond, mais très-fertile et bien arrosé par de frais ruisseaux. On y récolte et exporte du lin, du froment et autres céréales, des olives, des oranges, des citrons et une quantité de vin que, dans les bonnes années, on fait passer pour du Madère. On y a aussi cultivé la canne à sucre. Les coteaux brillent d'une verdure perpétuelle; il y a des bœufs, beaucoup de cochons et de moutons, de bons mulets et des ânes.

La mer offre une grande richesse en poisson, des tortues de la petite espèce et plusieurs testacés, parmi lesquels deux espèces d'excellentes huîtres. Autrefois la pêche de la baleine était lucrative. La population compte aujourd'hui au delà de 300,000 âmes et a fourni des colons au Brésil et même au Portugal. — Les habitants, à l'exception d'un petit nombre de nègres, sont tous blancs. L'immigration de la noblesse portugaise et flamande a eu pour effet d'y perpétuer

l'esprit de caste. Encore aujourd'hui, une grande partie du terrain appartient à la noblesse. Les habitants sont généralement bons, laborieux, sobres et bien constitués, mais ignorants, superstitieux et bigots. La religion catholique est professée avec une extrême rigueur.

La fertilité des Açores permet encore d'en exporter du lard et d'autres produits ; mais le manque absolu d'un port convenable et sûr empêchera toujours ces îles d'acquérir une haute splendeur commerciale. La seule rade plus ou moins bonne est le canal de Fayal, entre cette île et Pico.

Les Açores sont gouvernées au nom du Portugal par un fonctionnaire qui prend le titre de capitaine général, et sont divisées en trois arrondissements par ordre de groupe et suivant leur importance. —

Saint-Michel ou *São Miguel* est la plus rapprochée du Portugal. Sa population s'élève à 110,000 âmes. — De hautes montagnes bordent la côte de l'Est à l'Ouest, vers le milieu, elles prennent des formes coniques ; toutes portent des traces d'éruption ; aujourd'hui la plupart des cratères qu'on voit encore sur ces montagnes sont transformés en lacs. Un profond vallon appelé *Furnas* paraît être un volcan effondré et présente, outre un lac superbe, un site des plus pittoresques ; il s'y trouve également plusieurs sources d'eaux minérales et sulfureuses tant thermales que froides.

L'île généralement fertile n'est pas aussi bien cultivée qu'elle pourrait l'être. — *Ponto Delgada* en est la capitale et renferme 20,000 habitants. La seconde ville de St-Michel est *Villa Franca*, qui fut entièrement bouleversée en 1522 par un tremblement de terre ; sa population ne dépasse pas 6000 habitants. *Ribeira Grande*, autre ville de l'île, possède des sources thermales et compte environ 13,000 habitants.

Avant d'aller plus loin, occupons-nous un instant du caractère essentiellement volcanique et sujet à des soulèvements de la mer des Açores. — Elle renferme sans aucun doute plus d'une montagne volcanique semblable à celles qui s'élèvent

rent dans les îles et qui y ont acquis un caractère de stabilité. Ces montagnes volcaniques ont tantôt élevé leurs noirs sommets au dessus de la surface des eaux pour se replonger ensuite dans l'abîme. —

Nous ne nous arrêterons pas à une vieille tradition portugaise, d'après laquelle l'île de Corvo toute entière (l'une du groupe occidental) serait sortie de la mer. Cette tradition est obscure ; mais en présence de la superposition d'école de nos jours, elle s'explique clairement. Un tremblement de terre bouleversa en 1754 l'île St George et fit périr 1500 personnes ; on vit même temps, au dire de témoignages authentiques mais peu circonstanciés, 18 îlots sortir de la mer à 200 mètres du rivage. —

Mais le volcan sous-marin parfaitement observé est celui qui se montra auprès de l'île *St. Michel*. C'est pendant un violent tremblement de terre en 1638 qu'on vit des flammes et des bouffées de fumée sortir de la mer. Ce vaste incendie, selon le dire des pêcheurs, s'étendit sur un espace de plusieurs arpents ; bientôt on vit des matières terreuses et des blocs de roches lancés en l'air et retomber dans la mer où ils surnageaient ; d'autres roches noirâtres semblaient sortir de l'eau, quelques-unes s'élevaient jusqu'à 60 brasses ; peu à peu ces masses se réunirent en s'étendant sur une espace de 12 kilomètres de long sur 2 kilomètres de large. — Ces éruptions durèrent trois semaines ; alors tous les rochers élevés au-dessus des îlots disparurent sans laisser de traces. Les témoins de ces faits recueillirent des fragments de rochers sortis de la mer, ils les virent se briser et ne laisser qu'un résidu noirâtre qui n'était que du tuf volcanique et des scories. Avant cette éruption, le cratère sous-marin de ce volcan servait d'abri à une quantité innombrable de poissons, l'éruption en rejeta un tel nombre que l'air fut infecté par leur décomposition.

Au mois de Novembre 1720, également après un violent tremblement de terre, on vit s'élever entre les îles *St-Michel*

et *Terceira* une île semblable à une montagne conique, qui lançait des feux, des cendres et des pierres-ponces; un torrent de lave enflammée descendit de ses flancs escarpés; elle s'agrandit au point d'avoir une lieue marine de circonférence, et d'être visible à une distance de 35 à 40 kilomètres. Mais bientôt elle s'affaissa, et au mois de Novembre 1723 elle avait entièrement disparu : la sonde rapporta 80 brasses à la place où elle s'était montrée.

On a encore récemment découvert à mi-chemin entre *Terceira* et *St-Michel* un banc de rochers sur lequel la mer se brise avec violence, et qui paraît avoir été produit dans ces derniers temps par un soulèvement sous-marin; déjà plusieurs îlots avaient paru dans ces parages, mais par leur nature arénacée, ils n'avaient pas tardé à être enlevés par les eaux.

La mer des Açores ne s'est donc pas amendée, et ses vieux péchés se sont reproduits de nos jours. Au mois de Juillet 1811, une île s'est élevée dans les mêmes parages. Les rapports des navigateurs témoins oculaires de l'événement peignent l'effroi que leur inspirent cette révolution physique; la mer bouillonnait, une colonne de feu, de fumée et de cendres s'élançait dans les airs; un bouleversement pareil à celui de l'île St-Michel se produisit, les flots étaient couverts de pierres-ponces et de poissons morts. Alors au Sud-Est de la grande île (ce qui semble ne pas s'accorder avec la position de l'île volcanique de 1720) se montra une nouvelle île. Un capitaine anglais présent à la naissance de cette nouvelle apparition lui donna 3 milles de circonférence; il lui imposa le nom de *Sabrina*, et en prit possession au nom de l'Angleterre. Mais la mer a englouti depuis longtemps cette éphémère possession britannique.

Après cela achevons la revue superficielle des autres îles de l'archipel.

Ste-Marie, la plus au Sud de toutes et l'une des plus petites, renferme 6000 habitants. Le sol en est élevé et les productions sont de même nature que celles des autres îles. — La ville

de Porto est la plus remarquable. La population est fort ignorante. Au Nord-Est de cette île se trouve le groupe d'îlots nommé *Formigas*. Ce sont des rochers inhabités qui pourraient bien appartenir au sommet d'un volcan ou île sous-marine.

L'île *Terceira* a des côtes généralement hautes et inaccessibles. Quoique la nature du sol n'y paraisse pas aussi essentiellement volcanique, elle n'en a pas moins été sujette à de fréquents tremblements de terre. Il s'y est même formé en 1761 un volcan très-redoutable. La terre végétale y est plus profonde que dans les autres îles, et d'une grande fertilité.

Le vin s'y récolte abondamment, mais, probablement à cause du terrain plus meuble, sa qualité n'est pas aussi fine. Par contre, le sol est favorable aux prairies et terres labourables, le bétail y est abondant ; aussi les fromages et jambons de *Terceira* sont renommés. —

La population s'élève à 40,000 âmes.

Angra en est la capitale et renferme plus d'un tiers de la population. — En Juin 1867, l'île *Terceira* eut à son tour le grand spectacle d'une éruption volcanique sous-marine. Au Nord-Ouest de l'île, à peu de distance de la côte en vue du *Pic-de-Pinto*, les mêmes phénomènes déjà observés à St Miguel se produisirent ; mais ils n'eurent pas de résultat désastreux et s'évanouirent sans laisser de traces. —

Mais comment se fait-il que les soulèvements volcaniques se produisent encore régulièrement aux Açores, tandis qu'à l'exception hypothétique de l'apparition de l'île *Brandon*, la partie Sud de la courbe en est délivrée ? On peut en chercher la cause dans l'éloignement des côtes de la terre ferme où se trouvent les Açores, qui sont placées au tiers de la largeur de l'Océan Atlantique. Le fond de la mer aux Açores reste ainsi parfaitement étranger à l'ensablement ordinaire des côtes maritimes un peu étendues. Tous les baigneurs connaissent cette pente douce de sable qui incline vers le large. Par leur position rapprochée de la côte, les îles plus au

Sud de la courbe, ont dû participer à cet ensablement, (chose impossible aux Açores). Cet ensablement tout proportionnel et relatif, a pu suffire pour consolider le sol sous-marin, pour combler d'anciens cratères, mais surtout pour prévenir les infiltrations d'eau qui sont la cause déterminante des éruptions. — Nous avons vu qu'aux Açores les cratères sous-marins restent subsister. D'autres points de connexion peuvent encore être invoqués, surtout si nous sommes attentifs à ce que le grand soulèvement observé aux Açores en 1811, coïncidait plus ou moins avec l'époque où de semblables phénomènes se produisaient aux Antilles. — L'étude de l'artère volcanique à partir du golfe de Mexique jusqu'à l'Islande peut faire ainsi l'objet d'une sérieuse étude, car elle doit inévitablement passer entre le banc de Terre-Neuve et les Açores; inutile de faire remarquer que l'Islande qui en forme le sommet est une île essentiellement volcanique.

Fermons cette parenthèse et jetons un coup d'œil sur les îles de l'archipel que nous n'avons pas encore rencontrées. — L'île de St. George ou Sao Jorge se trouve entre les îles *Grasiosa* et *Pico*; elle est haute sans être montagneuse, et de nature volcanique; outre les avantages communs aux Açores, elle possède du bois de construction et de la bonne eau. Elle a de bons pâturages et produit du vin exquis, sa population est d'environ 20,000 âmes. Son chef-lieu, la Villa de Vellas, est regardée comme présentant le meilleur ancrage de l'île. —

Graziosa, située au Nord-Ouest de *Terceira*, est l'une des plus petites. L'aspect pittoresque des trois montagnes qu'elle présente, la fertilité du sol et la salubrité particulière de son climat lui ont valu le nom de *Gracieuse*. — Cette île, d'après des études géologiques, aurait une origine antérieure aux autres îles du groupe. — Le chef-lieu est Santa-Cruz. La population s'élève à 12,000 âmes

Fayal est la plus occidentale du groupe central. Des rochers hauts et escarpés bordent presque partout la côte. Un cercle

de montagnes entoure une profonde vallée large d'une lieue qu'on appelle la chaudière, et qui est due probablement à l'affaissement d'un volcan ; cette vallée réunit plusieurs sources qui ont transformé un tiers de son étendue en lacs. — La partie la mieux cultivée de l'île est la vallée dite des Flamands, et nos anciens compatriotes pourraient bien n'être pas étrangers à l'initiative de sa culture. — Du reste les mêmes conditions de fertilité et de santé des autres îles s'y retrouvent pleinement. *Villa da Horta* en est le chef-lieu ; elle est l'entrepôt des productions de *Fayal* et *Pico* et le centre du commerce. Il y a des consuls français, anglais, espagnols et américains. — Une baie spacieuse et le canal dit *Canal de Fayal*, qui la sépare de *Pico*, offrent, comme nous l'avons dit déjà, un bon mouillage. La population de l'île est de 22,000 âmes.

Pico, la plus grande des Açores, après St-Michel, compte 30,000 habitants ; la partie occidentale ne présente qu'un amas de montagnes surmontées par le Pic-Pico qui a donné son nom à l'île et qui s'élève à une hauteur de 2412 mètres ; par un temps clair, on le découvre à 34 lieues marines en mer. A son sommet, on trouve un cratère qui jette continuellement de la fumée ; plus bas, on rencontre de grandes cavernes dont les voûtes distillent une quantité d'eau. — Les habitants y ont transporté quantité de terre arable et de lave avec lesquels ils ont recouvert la roche nue ; d'excellents vignobles en occupent une vaste partie. Mais la culture des céréales est loin de suffire à la consommation des habitants. Ces habitants, ainsi que ceux de *Fayal*, descendent en grande partie des colons flamands amenés par *Jobst de Hurter*, beau-père du célèbre géographe *Martin Behaim*.

Tout à l'Ouest-Nord-Ouest, à près de 200 kilomètres de *Fayal*, se trouvent les dernières îles de l'archipel ; savoir *Flores* et *Corvo*.

Flores est escarpée à la côte, montueuse dans l'intérieur, recouverte d'une couche de terre très-fertile, bien arrosée

par des ruisseaux qui forment plusieurs cascades. Elle est exposée à des vents violents. Les tremblements de terre n'y ont point été observés; on n'y cultive point la vigne et le maïs n'y réussit pas; l'entretien des moutons et des gallinacées y est l'objet de soins particuliers. — On y compte 9000 habitants occupés en partie à la fabrication de lainages. Ils y élèvent aussi des bœufs.

Corvo, au Nord de *Florès*, est la plus petite et la dernière de l'archipel; elle participe à la nature des autres îles, et produit du froment, du lin, du bois de cèdre, et contient des bestiaux. Le millier d'habitants qui s'y trouvent est généralement assez misérable. — Il y a quelques mouillages aux extrémités Nord et Sud de l'île. — L'air y est plus froid encore qu'à *Florès*, toujours relativement au beau ciel du groupe du centre et du Sud-Est. — Il y a deux montagnes, dont l'une renferme au sommet un lac d'eau douce qui n'est probablement qu'un ancien cratère éteint. —

Il existe plusieurs versions relatives à l'histoire de la découverte de ces îles. Des auteurs dignes de foi sont d'opinion qu'elles avaient été visitées un siècle avant que les Portugais ont cru en faire la découverte. Non seulement les descriptions des géographes arabes indiquent évidemment d'autres îles que les Canaries; mais les Açores paraissent même sur les cartes manuscrites du 14^{me} siècle.

Le nom d'une d'elles, *Bentufla* (Fayal), a paru arabe et a fait regarder les Maures d'Espagne comme les premiers auteurs de la découverte. La carte de *Béninchusa* semble toutefois prouver que le mot *Bentufla* n'est qu'une corruption arabe du mot espagnol ou italien *Vendura*; ce qui rendrait aux peuples européens l'honneur de la première découverte. — Elles étaient presque inconnues, dit une autre version, lorsqu'un marchand flamand, Josué Van den Berg, allant à Lisbonne en 1431 ou 32, fut poussé par le mauvais temps sur les côtes de cet archipel. Arrivé à Lisbonne, il communiqua sa découverte au gouvernement, qui envoya sur-le-champ une expé-

dition sous les ordres de Gonzala-Velho-Cabral pour en prendre possession ; celui-ci trouva ces îles inhabitées. —

Dans le budget du Portugal, les recettes des Açores jointes à celles de Madère figurent pour un peu plus de frs. 3,300,000. —

Nous ne nous sommes pas occupés des Açores au point de vue de la colonisation que nos compatriotes les Flamands y ont introduite en même temps que les Portugais. Cette intéressante question fait l'objet d'un concours établi par la Société de géographie, et nous aurions mauvaise grâce d'empiéter aujourd'hui, pour lors, sur ce sujet. —

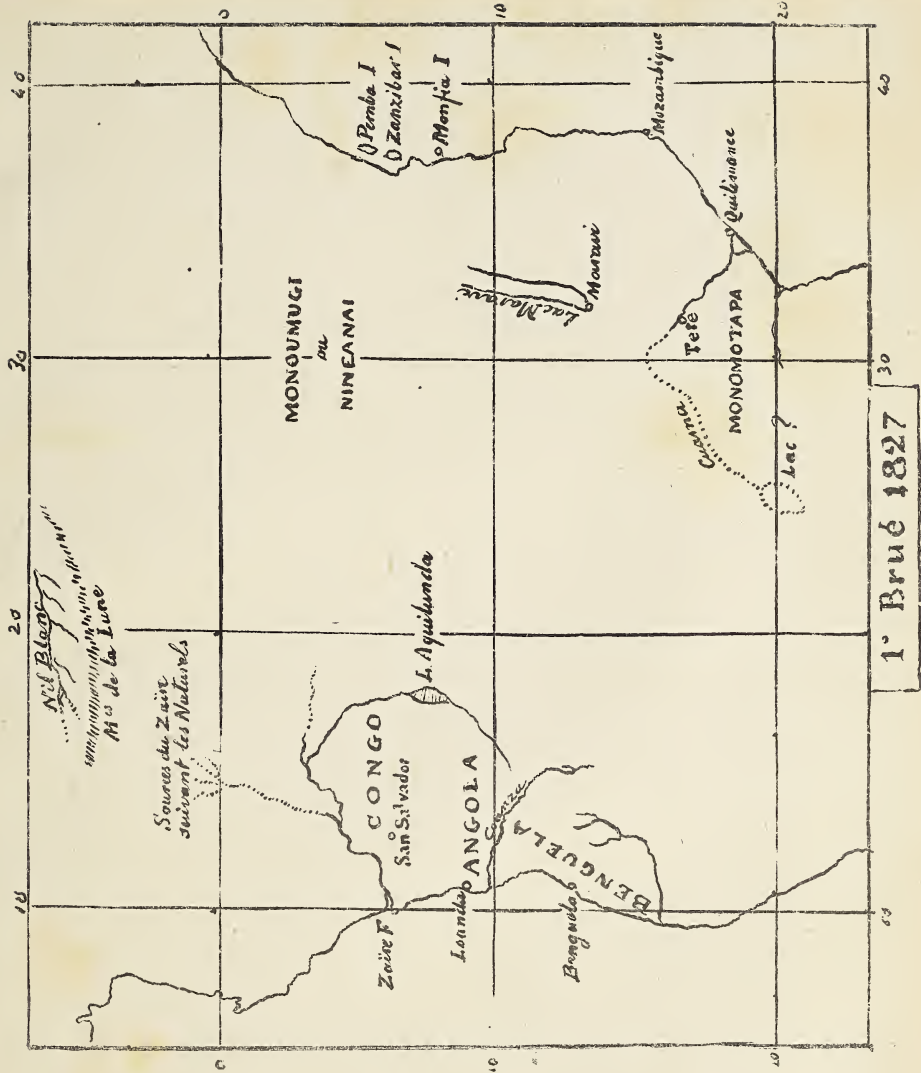
Quelque sommaire que soit la manière dont nous avons traité la question géogénique, nous avons cru ne pas pouvoir la séparer de la partie géographique, trop exclusivement enseignée de nos jours sous le point de vue descriptif et politique. Nous avons essayé d'établir que les îles volcaniques, y compris les nombreuses pointes rocheuses, ne sauraient être contemporaines des continents, pour la formation desquels nous avons suivi les indications de la science moderne. — En effet les îles, en tant qu'elles ne sont pas des déchirures de la terre ferme, ne sauraient devoir leur existence qu'aux soulèvements de la partie rocheuse déjà consolidée et épaisse de la croûte terrestre qui repose sur la matière en fusion ; celle-ci, mise en effervescence par des infiltrations d'eau, détermine ces soulèvements dont l'apparition est nécessairement accompagnée d'épanchements de lave. Souvent les parties rocheuses encore friables sont perforées par les matières en fusion, et restent ainsi par leur base en contact immédiat avec ces dernières. Ce sont ces perforations qui constituent les cratères des volcans. Il arrive que ce fond de lave se consolide par le refroidissement ; de là les pierres qui sont rejetées lorsqu'après un long repos les volcans se raniment.

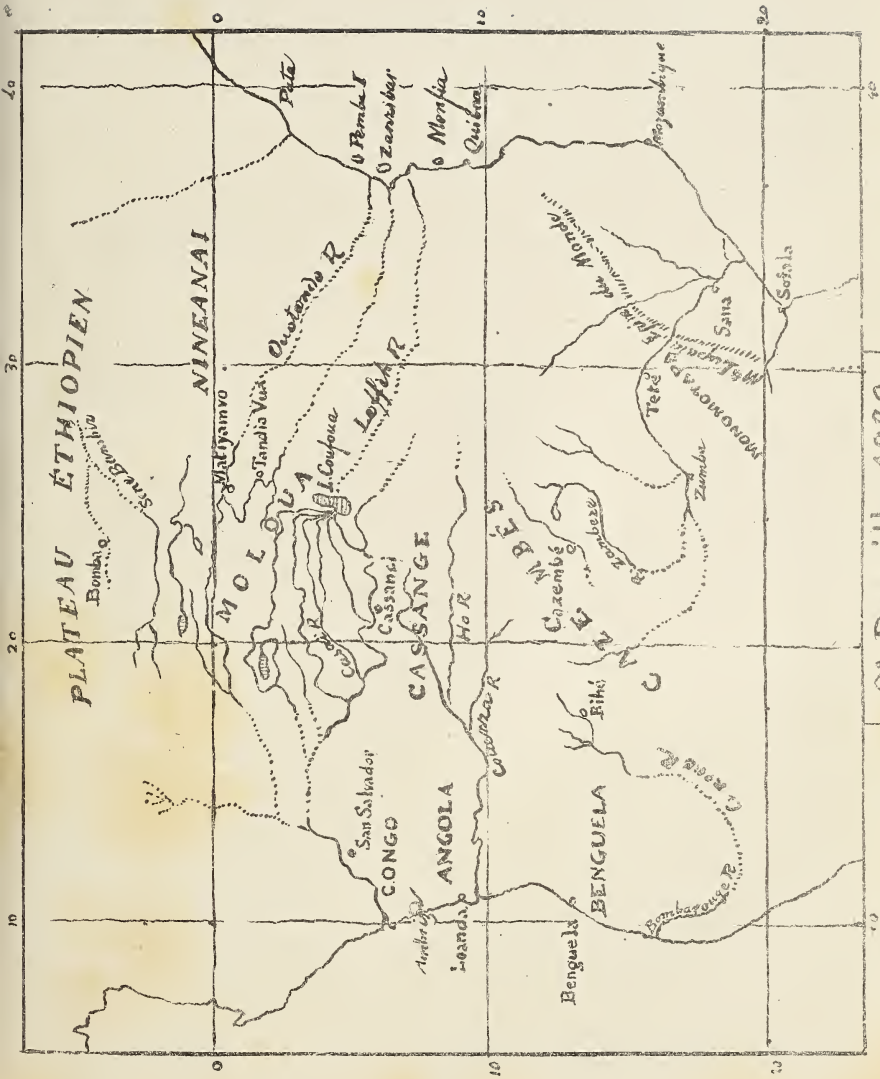
Les montagnes terrestres sont dues au même phénomène, dans les temps où la croûte du globe était moins résistante que de nos jours.

C'est en partant de ces principes que nous nous expliquons

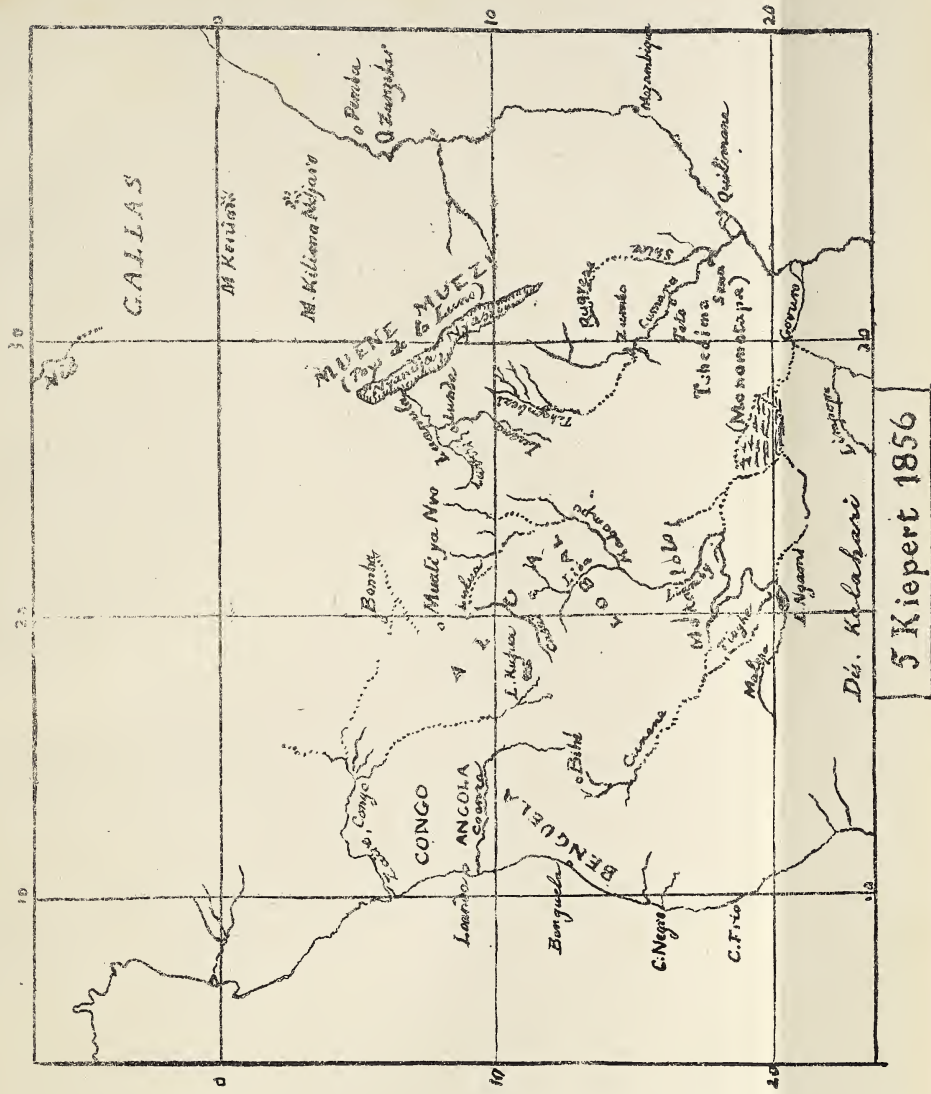
l'apparition de nouvelles îles et pointes rocheuses sur un trajet qu'à juste titre, nous considérons dans toute son étendue comme un foyer tout particulier et constamment travaillé par l'action volcanique. Ces explications peuvent s'étendre au même titre à l'île Atlante comme à l'île apparue en 1811 aux Açores, et leur effondrement doit tenir aux mêmes causes. — Les exemples dans l'espèce sont nombreux et viennent corroborer une opinion que nous maintenons, jusqu'à la preuve du contraire.

Comme valeur commerciale, les Açores n'ont qu'une importance relative à leur étendue territoriale. Les îles entr'elles ne sauraient avoir qu'un commerce de cabotage, les importations directes, en raison du manque de bons ports ou d'ancrages ne pouvant se faire que sur quelques points donnés. — Les Anglais surtout y envoient annuellement leurs navires fruitiers (fruit-traders) pour y charger des oranges et des citrons. C'est encore cette nation qui en exporte le plus de vin que l'on retrouve dans les entrepôts de Londres, transformé en Madère et en Sherry. Les navires américains y cherchent souvent un port de relâche. Il est douteux que cette valeur commerciale puisse atteindre des proportions beaucoup plus grandes.





2° Douville 1832



La Carte de l'Afrique équatoriale

depuis un demi-siècle

PAR

M. L. DELGEUR

vice-Président de la Société

Pendant plus de deux cents ans, la carte de l'Afrique ne subit guère de changements ; elle resta sensiblement semblable à celle que les créateurs de la géographie moderne, Ortelius et Mercator, en avaient tracée en se basant sur les cartes de Ptolémée, les renseignements des Arabes et les premières découvertes des Portugais.

Dans une de nos précédentes réunions, notre honorable Président nous a montré que tout n'est pas à dédaigner dans l'œuvre de nos vieux maîtres, et qu'à première vue elle donne une assez bonne idée de l'Afrique centrale telle que nous l'ont fait connaître les voyageurs modernes.

Leurs cartes néanmoins sont loin d'être exactes. Et cela n'a rien d'étonnant ; les instruments imparfaits dont la science disposait à cette époque, rendaient fort difficiles les observations astronomiques ; aussi les cartes des pays lointains étaient-elles

tracées, en grande partie, sur des ouï-dire que l'on faisait cadrer tant bien que mal avec les longitudes et latitudes de Ptolémée, qui, en sa qualité d'ancien, ne pouvait errer pour les savants de la Renaissance.

Et cependant les moyens dont il avait dû se servir rendaient les erreurs faciles et même probables : pour déterminer la position astronomique des lieux, il n'avait que quelques observations de la durée du plus long jour, qui lui fournissaient le moyen de calculer les latitudes des endroits dont il avait appris à connaître des distances par les itinéraires, et c'est en combinant ces diverses données qu'il dressait ses cartes.

Ce sont surtout les longitudes qui sont erronées et les voyageurs ainsi que les marins s'en aperçurent bientôt. Mais on resta longtemps sans pouvoir corriger ces erreurs ; les grandes découvertes astronomiques de la fin du XVII^e siècle en donnèrent enfin le moyen. Les Blaeu d'Amsterdam avaient déjà apporté un grand nombre de corrections à leurs cartes, mais personne ne les avait imités et ce fut Guillaume Delisle, premier géographe du Roi de France, qui porta définitivement la cognée à l'arbre et dressa les premières cartes basées sur des observations astronomiques directes.

Mais, comme cela arrive toujours dans les réactions, il poussa peut-être ses scrupules un peu trop loin, en supprimant impitoyablement, dans les pays extra-européens, tous les détails qui lui paraissaient douteux ou sur lesquels il n'avait pas de données certaines.

La carte de l'Asie souffrit moins de ces innovations. Les relations des Jésuites et les découvertes des Russes remplacèrent les données empruntées aux voyageurs du moyen-âge. La carte de l'Afrique au contraire fut bouleversée totalement. C'est alors que les grands lacs équatoriaux qu'aucun Européen n'avait visités, disparurent définitivement ; le lac de Maravi seul et deux ou trois noms de peuples échappèrent, nous ne savons pourquoi, à cette proscription générale.

Depuis lors le nombre des taches blanches augmente de

jour en jour sur la carte de l'Afrique qui paraissait être d'autant plus complète qu'elle contenait moins de détails. Cela dura ainsi jusqu'à il y a environ un demi-siècle.

II.

Au mois de Mai 1831, arriva du Brésil à Paris un certain M. Douville.

C'était, si je ne me trompe, un ancien membre de la Société de géographie, qui avait autrefois voyagé dans une partie de l'Europe et était parti pour l'Amérique en 1826. Il était totalement oublié quand il reparut tout à coup, disant revenir du fond de l'Afrique, qu'il avait parcourue pendant trois ans et dont il rapportait de nombreuses notes de voyage, des cartes, des vues, des vocabulaires, des observations astronomiques, etc. etc.

Bien que la France fût en pleine fièvre politique, — les républicains s'agitaient et la Chambre venait d'être dissoute, — tout Paris s'occupa bientôt de l'aventureux voyageur. Douville fut un moment le lion du jour ; il présenta à la Société de géographie un résumé de son voyage et communiqua les principales parties de son manuscrit à la commission chargée de juger le concours relatif à la découverte la plus importante en géographie.

Bien qu'il eût des concurrents redoutables — les frères Lander, qui venaient de résoudre le problème de l'embouchure du Niger, et le capitaine King qui avait consacré quatre années à explorer et à déterminer les terres magellaniques sur lesquelles on n'avait jusqu'alors que fort peu de renseignements, — Douville l'emporta et obtint la grande médaille d'or qui lui fut remise solennellement dans la séance générale du 30 Mars 1832.

Un mois plus tard parut le récit de son voyage, qui forme

3 volumes in 8^o avec atlas. Nous allons en donner une rapide analyse.

Douville arriva à Saint-Philippe de Benguela le 18 Décembre 1827. Il commença ses voyages au mois de Février suivant, et pénétra jusqu'à Bibé, parcourant le pays dans tous les sens, déterminant le cours des rivières et mesurant les montagnes. Revenu à la côte, à Loanda, il en partit bientôt, malgré l'opposition du gouverneur Portugais, et se rendit à Cassange où il visita le grand marché d'esclaves. De là il pénétra de plus en plus à l'intérieur, traversa le Couango, et arriva après bien des aventures, au lac Couffona, qu'il croit être le Maravi des cartes.

C'est une vaste mer morte d'où s'échappent, à l'Est, deux ou trois rivières qui se rendent dans la mer des Indes, et, à l'Ouest, un grand cours d'eau qui se divise bientôt en sept branches différentes affluents du Zaïre. Le lac est entouré de montagnes volcaniques d'où s'exhale une insupportable odeur sulfureuse, il leur donna pour cette raison le nom de *puantes* ; et un géographe allemand croyant sans doute que ce mot était leur dénomination africaine, inscrivit bravement sur sa carte un *Puantes Gebirge*, qui a figuré pendant un certain temps sur quelques cartes d'Afrique.

Avançant toujours vers le Nord, il atteignit le pays de Molua dont la capitale (Yanvo) se trouve seulement à 17 minutes de l'Équateur. Non loin de cette ville est la montagne de Zambi dont la hauteur égale, à quelques mètres près, celle du Mont Blanc. Douville fut très-bien reçu par le *Muata* ou souverain des Moluas, qui voulut le retenir dans ses états. Le voyageur ne parvint à s'échapper qu'en corrompant à force d'argent le grand féticheur.

En quittant les Moluas, il se dirigea vers le Nord-Ouest dans l'intention de se rendre dans le pays de Bomba où, d'après ses informations, passe un grand fleuve qui se perd dans les montagnes de la Lune d'où il ressort ensuite pour prendre la direction du Nord. Mais son affaiblissement extrême, causé

par la continuité des fatigues, le força de revenir vers le golfe de Guinée. Arrivé à l'embouchure de l'Ambriz, il s'y embarqua sur un bâtiment négrier qui le reconduisit à Bahia, où il rétablit sa santé délabrée.

A peine le récit de ce voyage eût-il paru, que de toutes parts on éleva des doutes sur son authenticité. Douville se justifia péniblement. Cependant les critiques se multiplièrent tant en France qu'à l'étranger.

Celui qui accabla le malheureux et lui porta le dernier coup, fut Th. Lacordaire, plus tard professeur à l'Université de Liège, où il est mort il y a quelques années. Il prouva que Douville était à la Plata dans les années même où il prétendait s'être trouvé au centre de l'Afrique. A la suite d'une séance très-orageuse où Douville était présent, la Société de géographie lui demanda la communication des minutes de ses observations astronomiques. Il promit de les déposer sur le bureau ; mais il n'en fit rien et quitta la France, disant qu'il allait explorer le fleuve des Amazones. Depuis on n'eut plus de ses nouvelles, il paraît avoir été assassiné par les Nègres de son escorte.

III.

Bien que personne n'eût plus le moindre doute sur l'imposture de Douville et que l'on fût généralement d'accord pour le considérer comme un effronté menteur, néanmoins on crut longtemps que tout n'était pas à rejeter dans ses récits et qu'il s'était simplement attribué l'honneur de découvertes faites par d'autres et sur lesquelles il avait eu des documents inédits. C'est ce qui explique pourquoi une partie de ses pseudo-découvertes restèrent longtemps figurer sur les cartes et comment des géographes de mérite essayèrent de les combiner avec des découvertes réelles.

C'est ainsi que tout son réseau de fleuves se trouve reproduit sur

la *Carte de l'Afrique* en 1850 de Henri Berghaus et que, dans l'Atlas du Cosmos¹, on voit le lac Couffoua et le mont Zambi figurer sur le tableau des principales hauteurs du globe ; et suivant une note qui s'y trouve, ce tableau a été rectifié par Humboldt lui-même !

En 1856, peu de temps avant que l'on connût le résultat du voyage de Burton et Speke, Kiepert publia un planisphère où il chercha à combiner toutes les découvertes faites en Afrique jusqu'alors. Il y fait figurer également celles de Douville, mais il les porte à une dizaine de degrés plus au Sud et rélègue le lac Couffoua dans les montagnes, à environ 2 degrés à l'ouest du lac Dilolo que Livingstone venait de signaler. Mac Queen, dont la carte est un peu postérieure, conserve également une partie des découvertes de Douville.

Espérons qu'elles disparaîtront enfin définitivement de la carte.

IV.

En 1843 les missionnaires protestants furent expulsés de l'Abyssinie. Ils allèrent se fixer près de la ville de Mombas, sur la côte orientale de l'Afrique.

Dans leur nouveau séjour, ils se mirent à l'étude de la langue des peuples qu'ils avaient à évangéliser et s'occupèrent également à recueillir les renseignements les plus complets sur l'intérieur du pays. Ils apprirent ainsi qu'il s'y trouvait des montagnes couvertes de neige, et qu'il y avait un lac immense que les caravanes n'atteignent qu'après un voyage qui dure de trois à six mois.

¹ Nous parlons ici de l'*Atlas zu Alex. von Humboldt's Kosmos*, publié à Stuttgart, par Traugott Bromme ; nous n'avons jamais eu l'occasion de voir celui de M. J. A. Barral, nous ignorons s'il reproduit également les données de Douville.

Ces montagnes neigeuses rappelèrent à la mémoire les fameuses montagnes de la Lune — qu'on avait conservées sur la carte sans leur donner une place bien déterminée, -- et le grand lac fit songer aux *Nili paludes* que Ptolémée plaçait à peu près à la même latitude, mais que la critique moderne avait fait disparaître depuis cent cinquante ans.

Les géographes alors commencèrent à douter de la justesse de la critique et Henri Berghaus, le savant auteur du grand atlas physique du globe, hasarda de faire sortir le Nil du lac Maravi, le seul qui eût été conservé. Son exemple fut suivi par Spruner et par l'auteur de l'atlas du Cosmos d'Alexandre Humboldt.

En Janvier 1856, le missionnaire Erhardt, de retour en Europe, publia une carte de l'intérieur de l'Afrique orientale qui, outre des renseignements précieux sur un grand nombre de peuplades inconnues jusqu'alors, reproduisait les contours du lac d'après les données des voyageurs indigènes. C'était une immense Caspienne dont l'étendue dépassait d'un cinquième celle de la Mer Noire et qui recouvrait une superficie égale à celle de l'empire Austro-Hongrois.

Une mer intérieure aussi importante suscita des doutes et souleva des questions qui méritaient d'être fixées. La Société de géographie de Londres résolut d'y envoyer des explorateurs; elle confia l'exécution de ce projet au capitaine Burton, de l'armée des Indes, qui s'adjoignit un de ses amis, Speke, également officier de l'armée de la Compagnie.

V.

Avant de parler de leurs découvertes et de celles du grand Livingstone, qui sont en partie contemporaines, nous croyons utile de dire un mot de quelques essais faits pour raccorder les nouvelles notions qu'on venait d'acquérir sur l'Afrique.

Nous reproduisons les deux principaux dans les numéros 5 et 6.

Le premier est emprunté au planisphère de Kiepert, dont nous avons déjà parlé plus haut. Il réunit le Casabi (Casai), le Louloua, le Langebongo, le Cabompo, le Limbaye, le Sonto et le Zouga, en un seul fleuve et le fait déboucher, à l'est du lac Ngami, dans un vaste marécage qui s'écoule par la Govura ou Sabia, auquel se joint également le Limpopo, grande rivière de la république du Transvaal. Pour lui, le Cunene appartient au même bassin et n'est autre que le cours supérieur du Tchobe et du Tioghe; le Zambezi au contraire en est entièrement séparé, il prend sa source au nord près du lac Nyassi, dans lequel se jette le Louapoula du pays des Cazembes.

La carte N° 6 présente les conjectures de Mac Queen. Un grand fleuve traverse toute l'Afrique de l'ouest à l'est, il s'appelle Casabi auprès de sa source et prend plus loin le nom de Louloua ou Loualaba, sous lequel il se perd dans le lac Tanganyka, d'où il sort bientôt pour se jeter dans la mer des Indes sous le nom de Loufia ou Loufidji, ce dernier fleuve compte le Louapoula pour affluent principal. Le Liambeye forme le haut Zambezi et le Cunene se jette dans le golfe de Guinée un peu au nord du cap Frio.

N'oublions pas d'ajouter que le lac Nyassa ou Maravi, considérablement rétréci, se trouve à sa place traditionnelle et qu'au nord-ouest du Tanganyka il y a des réminiscences de la carte de Douville.

Pour en finir avec les hypothèses relatives au Casabi ou Casai, qui est un affluent du Congo, nous dirons ici que, quelques années plus tard, le Dr Beke a émis l'opinion que cette rivière pourrait bien être l'origine du fleuve des Gazelles qu'il considérait comme la branche principale du Nil.

VI.

Burton et Speke arrivèrent à Zanzibar au milieu de

Décembre 1856 ; mais les préparatifs du voyage et la nécessité d'attendre la fin de la saison des pluies ne leur permirent pas de se mettre en route avant la seconde moitié de juin. Plus de sept mois après leur départ de la côte, le 13 février 1858 , ils arrivèrent enfin au lac Tanganyika. Ils en firent la reconnaissance sur une étendue considérable, mais n'atteignirent point néanmoins son extrémité septentrionale. Après un séjour de onze semaines à Kahoueli, capitale du pays d'Oudjidji dont on lui donne ordinairement le nom, ils revinrent vers la côte.

Pendant la route, Speke s'écarta de l'itinéraire suivi par l'expédition, et alla relever la position d'un autre lac qu'on lui avait signalé au Nord sous le nom de Nyanza, c'est-à-dire grande eau. Il en visita la pointe méridionale et il lui imposa le nom de la reine d'Angleterre. Après cette excursion, qui avait duré vingt jours, Speke rejoignit Burton que la fatigue et la fièvre avaient empêché de l'accompagner, et la caravane se dirigea vers la côte où elle arriva le 2 Février 1859. Au mois de Mai, les deux voyageurs étaient de retour en Angleterre.

Speke était persuadé que le lac Victoria qu'il venait de découvrir, était un des lacs du Nil mentionnés par Ptolémée. Son opinion fut adoptée à Londres et on résolut d'envoyer une nouvelle expédition destinée à résoudre le problème des sources du Nil , problème dont les savants cherchaient la solution depuis des milliers d'années.

Des difficultés s'étant élevées entre les deux compagnons de route, Speke s'associa pour sa nouvelle entreprise le capitaine Grant , appartenant également à l'armée de l'Inde.

L'expédition éprouva d'abord de grandes contrariétés ; elle mit toute une année à traverser un pays déjà reconnu et qu'elle avait espéré de pouvoir parcourir rapidement ; mais elle atteignit son but, Speke trouva au nord du lac Victoria un vaste déversoir que tous les indigènes lui assurèrent être la même rivière qui passe à Gondokoro, le Nil par conséquent.

Les deux voyageurs étaient bien décidés à en suivre le

cours sans interruption, mais les circonstances furent plus fortes que leur volonté, et si Speke n'a pu prouver *de visu* l'exactitude de son télégramme du 3 Mars 1865, *the Nile detected*, les découvertes récentes du colonel Gordon ont prouvé qu'il n'a pas été trop présomptueux en l'envoyant.

Arrivés à Gondokoro, Speke et Grant y trouvèrent Samuel Baker, qui était venu à leur rencontre. Ils l'engagèrent à compléter leur découverte et à explorer la rivière qu'ils n'avaient pu reconnaître en son entier et le lac dans lequel l'on disait qu'elle se perdait. Baker suivit leur conseil et trouva le lac qu'il appela Albert en l'honneur du prince-époux, et reconnut également le fleuve qui s'y jette, mais il ne parvint pas à établir que le lac fût en communication avec le fleuve de Gondokoro, le Nil. Ce n'est que onze ans plus tard, en 1876, que cette relation fut prouvée. L'honneur en revient à Romolo Gessi, qui fut aussi le premier à explorer le lac qu'il releva en entier jusqu'au point où le peu de profondeur de l'eau et une forêt de plantes aquatiques l'empêchèrent d'avancer plus loin.

VII.

C'est en Novembre 1857, que Livingstone publia la première relation complète de ses voyages.

Il était arrivé en Afrique en 1840, et évangélisa les Betchuanas pendant onze à douze années. En 1849 il traversa, avec ses amis Oswell et Murray, le désert de Kalahari et poussa jusqu'au lac Ngami, qu'aucun Européen n'avait vu jusqu'alors, mais dont il s'était déjà approché sept ans auparavant sans qu'il eût pu le visiter.

Il fit encore d'autres courses dans le pays; cependant ses grands voyages de découvertes commencèrent seulement en Janvier 1853.

Il s'était rendu chez les Makolobos, peuple demeurant sur les rives du Liambeye, (Haut Zambezi), pour y établir une mission.

Il y rencontra des marchands nègres venus des possessions portugaises de la Basse Guinée. Persuadé qu'un commerce direct et régulier des Européens avec les peuples de l'intérieur de l'Afrique était le meilleur moyen de combattre et de détruire la traite des Nègres, il résolut de conduire à la côte une caravane de Zambéziens.

Il exécuta ce projet et étant revenu sur ses pas, il retourna en Europe par Quilimané sur la côte de Mosambique et fut ainsi le premier voyageur européen qui traversât le continent africain d'une côte à l'autre. Le 22 Décembre 1856, il foula de nouveau le sol de la vieille Angleterre qu'il avait quittée depuis plus de seize ans.

En 1858, il retourna en Afrique pour reconnaître les parties du Zambezi qu'il n'avait pu relever dans son voyage précédent.

Dans ce voyage qui dura plus de six ans, (du 10 Mars 1858 jusqu'au 20 juillet 1864), il visita soigneusement ce grand fleuve, et explora le Shiré, qui est un de ses principaux affluents et sert de déversoir au lac Nyassa, le Maravi de nos anciennes cartes. Il fixa la position de cette grande nappe d'eau qu'il explora en bateau à vapeur jusque près du 11^e degré de latitude.

Il revint en Europe, mais son séjour n'y fut pas de longue durée, il repartit dans le courant de l'année 1865.

Son but était double : d'abord et avant tout, de travailler à la suppression de la traite des Nègres, et puis de faire des découvertes scientifiques. Il se proposait de compléter l'exploration du Nyassa et de reconnaître les contrées qui se trouvent entre ce lac et la Tanganyika, ainsi que les peuples qui habitent à l'Ouest de ce dernier.

Il pénétra dans l'intérieur de l'Afrique au commencement de 1866, par le Rovouma dont il avait reconnu l'embouchure et le cours inférieur dans le courant de 1861 et 1862.

Comme les pays où il avait pénétré n'ont avec la côte que des relations extrêmement irrégulières, on ne doit pas s'étonner que l'on n'ait reçu que fort rarement de ses nouvelles et qu'un grand nombre de ses lettres se soient égarées en route. En 1871, on n'avait plus rien entendu de lui depuis quatre ans, lorsque l'on apprit d'une manière indirecte qu'il se trouvait sans ressources dans une ville au-delà du Tanganyika.

Aussitôt la Société de géographie de Londres organisa une expédition pour aller porter des secours à l'illustre voyageur. Cette expédition échoua complètement ou pour mieux dire, elle ne dépassa pas même la côte.

Heureusement, une année avant qu'elle ne quittât l'Angleterre, était arrivé à Zanzibar Henri Stanley, *reporter* du *New York Herald*, que le propriétaire de ce journal avait envoyé au fond de l'Afrique pour y chercher Livingstone.

Nous n'avons pas à raconter ici *comment il le trouva*, tout le monde a lu le brillant récit de l'aventureux Américain, mais nous croyons devoir rappeler qu'il fit avec lui une excursion dans la partie septentrionale du Tanganyika et qu'ils constatèrent que ce lac n'a pas d'écoulement vers le Nord.

Stanley fit de vains efforts pour ramener en Europe celui à qui il venait de rendre le courage et la vie. Mais Livingstone refusa en disant que sa tâche n'était pas encore achevée. On sait qu'il était convaincu que la suite des rivières et des lacs qu'il venait de découvrir à l'Ouest du Tanganyika, formait le cours supérieur du Nil : il voulait vérifier son opinion et résoudre le problème trois fois millénaire des sources de ce fleuve.

VIII.

Le retour de Stanley raviva en Europe l'intérêt qu'y excitent les questions Africaines. La Société de géographie de

Londres organisa deux expéditions. L'une , commandée par Cameron, devait partir de Zanzibar et aller ravitailler Livingstone. L'autre, sous la direction des frères Grandy, devait aller à sa rencontre en remontant le Congo ; cette dernière se trouvait sur les bords de ce fleuve lorsqu'elle reçut l'ordre de revenir en Europe, sa mission étant devenue sans objet depuis le décès de Livingstone. Le grand voyageur, en effet, était mort le 4 Mai 1873 près du lac Bangouélo, et ses restes portés à la côte par de fidèles serviteurs, avaient rencontré Caméron le 4 Août suivant.

Cameron cependant, malgré ce contretemps et quoiqu'il eût perdu ses trois compagnons européens, résolut de continuer son voyage.

Arrivé à Oudjidji , il explora la partie méridionale du Tanganyika et en fixa le contour ; bien plus, il découvrit une rivière qui en sort et va rejoindre le Loualouba d'après les renseignements fournis par les riverains et les marchands arabes.

On sait que Cameron est revenu par la côte Occidentale.

IX.

Le *New York Herald* et le *Daily Telegraph* se sont associés et ont renvoyé en Afrique , à frais communs, l'intrépide Henry Stanley afin de compléter et d'achever les découvertes de Livingstone.

Stanley reconnut d'abord le Loufidji, important cours d'eau non exploré jusqu'ici, qu'il remonta en bateau jusqu'à 240 milles de la côte.

Le 17 Novembre 1874, il commença sa grande expédition, à la tête de 315 hommes dont plusieurs armés de fusils *Snider*, véritable armée marchant à la conquête scientifique de terres inconnues, se frayant un chemin de gré ou de force, pendant

ses hommes par la famine, les maladies, les désertions et la guerre, mais avançant toujours vers son but.

Après une marche rapide de 103 jours, il arriva le 27 Février 1875 en vue du Victoria Nyanza ¹. Il fit immédiatement assembler les pièces du bateau qu'il avait apporté démonté et s'aventura sur les eaux du lac, qu'il releva entièrement dans l'espace de 56 jours (du 8 Mars au 5 Mai) et démontra que cette vaste nappe d'eau ne forme qu'un seul tout comme l'avait dit Speke et que ce n'était pas une région lacustre comme le prétendaient quelques savants ; il trouva en outre que Baringo est le nom d'une baie et non celui d'un lac séparé. Pendant son trajet, Stanley s'arrêta quelques jours chez le roi Mtésa qui le reçut avec beaucoup d'amitié et à la cour duquel il rencontra Linant de Bellefonds, qui devait périr si malheureusement quelques jours plus tard. ²

Revenu à son point de départ, il transporte toute sa caravane sur une flottille de barques indigènes vers la partie Nord-Ouest du lac.

De là il part avec une escorte de 2000 porte-lance gracieusement accordés par Mtésa, et arrive au lac Albert, mais l'hostilité des riverains l'empêche d'y lancer sa barque. Il se dirige alors vers le Sud-Est, visite en passant le Karagwe où régnait encore l'ami de Speke, le vieux Roumanika, qui le reçoit à bras ouverts. Stanley, après avoir exploré son pays, se dirige vers Oudjidji d'où il écrivit ses dernières lettres qui sont parvenues en Europe. Elles sont datées du 1 au 13 Août 1876 et présentent le plus grand intérêt.

En voici le résumé : Stanley a refait en cinquante et un jours

¹ C'est ainsi que prononcent les indigènes.

² M. le Major Adan, dans son remarquable travail sur les explorations Africaines, dit jusqu'à trois fois que cette entrevue aurait eu lieu à Gondokoro. Il se trompe. Les lettres de Stanley, publiées par le *Daily Telegraph*, et la relation de l'infortuné Linant de Bellefonds, qui se trouve dans le Bulletin de la Société Khédiviale du Caire, sont d'accord pour dire que cette rencontre eut lieu à la cour du roi Mtésa.

le périple entier du Tanganyika, en a visité soigneusement tous les coins et recoins et relevé toutes les baies. Le niveau du lac a considérablement augmenté depuis deux ans, date du voyage de Cameron, bien des récifs et des bancs de sable derrière lesquels le voyageur anglais avait abrité sa barque, sont maintenant couverts de cinq à six pieds d'eau.

Il a consacré quatre jours entiers à l'examen du Loukouga que Cameron croit être le déversoir du Tanganyika. D'après Stanley, c'est une crique dans laquelle, par suite des vents réguliers, les eaux du lac entrent le matin pour en sortir l'après-midi. Cette crique a cinq milles de long et se termine par des masses impénétrables de papyrus avec 9 à 12 pieds d'eau ; c'est là que s'est arrêté Cameron. Stanley a continué en longeant le rivage, et a trouvé à un quart de mille plus loin, sur une étendue de plus de deux milles, un vaste banc de vase couvert de plantes de papyrus et entrecoupé de flaques d'eau dormante, puis, sur un espace d'un mille environ, un terrain sec, formé d'alluvions, couvert de joncs aquatiques et parsemé de quelques tamarins. Au-delà commence le Louimbi ou Louindi, rivière qui se dirige vers le nord-ouest et va, dit-on, rejoindre le Roua (Loulaba). Il paraîtrait donc d'après ces recherches que le Loukouga n'est que temporairement le déversoir des eaux du Tanganyika et seulement à l'époque où elles ont acquis un niveau assez élevé et assez de force pour briser la digue naturelle formée peu à peu par les débris des plantes qu'elles entraînent et par la végétation luxuriante des tropiques. Après, la rapidité de l'eau diminuant, la végétation reprendrait le dessus et obstruerait le passage qui serait forcé de nouveau quelque temps après.

En faisant la circumnavigation du Victoria-Nyanza, Stanley remarqua que tous ses affluents étaient de peu d'importance sauf un, le Chimiyou qui y débouche au Sud-Est et qu'il considéra comme l'origine du Nil. Plus tard ayant remarqué que le Kadjéra, qui s'y jette à l'Ouest, est bien plus considérable, il lui accorda cet honneur et l'appela le Nil Alexandra

en honneur de la princesse de Galles. Il apprit des indigènes que cette rivière provient d'un grand lac qui se trouve entre l'Albert et la Tanganyika et porte différents noms chez les différents peuples riverains. Il le nomma également Alexandra, et put le contempler de loin, mais dut renoncer à le visiter à cause de l'hostilité des peuplades qui lui barraient le passage.

C'est alors qu'il se résigna à partir directement pour Oudjidji où il arriva le 7 Mai 1876. Il se proposait de quitter cette ville le 24 Août et de se diriger sur Nyangwé, ville située à quarante journées plus loin vers l'intérieur, et que Livingstone et Caméron ont déjà visitée. Arrivé là il se décidera, selon les circonstances, à descendre le Loualaba jusqu'à la mer, ou à remonter vers le Nord-Est pour retrouver les sources du Nil-Alexandra et revenir par le lac Albert.

X.

C'est ainsi que depuis moins d'un demi-siècle, depuis une trentaine d'années surtout, l'Afrique équinoxiale a commencé à être mieux connue grâce à un petit nombre de voyageurs intrépides et dévoués à la science. Il n'y a pas de doute que cette partie du monde ne se dévoile de plus en plus rapidement aussitôt que les stations décrétées par l'Association internationale, fondée par le roi des Belges, seront organisées et que ceux qui s'y seront établis, auront formé des relations avec les indigènes et les marchands qui fréquentent l'intérieur du pays.

Les récits de Livingstone et de Caméron nous apprennent qu'un grand nombre d'Arabes de Zanguébar et de la côte possèdent des établissements non seulement à Ounyanembé et à Oudjidji mais jusqu'à Nyangwé dans l'intérieur, à l'endroit même où Douville plaçait son fameux lac Couffoua.

On sait qu'ils parcourent le pays en tous les sens pour

se procurer de l'ivoire et des esclaves et plusieurs d'entre eux ont résidé pendant longtemps dans des contrées dont le nom même est à peine connu en Europe.

En interrogeant avec méthode ces hommes rompus aux voyages et dont la plupart ne manquent pas d'intelligence, il ne sera pas difficile à nos résidents de recueillir auprès d'eux bien des renseignements précieux sur les routes qu'ils ont parcourues, sur les peuples et les pays qu'ils ont visités.

En inscrivant sur la carte ces itinéraires, en contrôlant ensuite les unes par les autres les données obtenues et en les rapportant aux points déjà reconnus et fixés par des voyageurs européens, on se trouvera à même de tracer un canevas assez exact de tout le pays qui s'étend depuis le golfe de Guinée jusqu'à la mer des Indes.

Les géographes anciens dont Ptolémée a résumé les connaissances, n'ont pas procédé d'une autre manière, et leurs travaux sont encore aujourd'hui une des bases principales de notre cartographie. Et puisque nous parlons de l'Afrique, personne n'ignore aujourd'hui que les renseignements recueillis par le géographe Alexandrin, il y a une vingtaine de siècles, ont été généralement trouvés exacts par les derniers voyageurs.

P. S. Au moment que ce travail était sous presse, le *Daily Telegraph* a publié une dépêche de Henry Stanley, du 8 Août dernier, par laquelle l'intrépide voyageur annonce son arrivée sur la côte occidentale. Stanley a quitté Nyangwé le 5 Novembre 1876, et son long voyage de 277 jours à travers le continent africain a été marqué par la mort de plusieurs de ses compagnons. Lui-même n'a échappé que par une espèce de miracle aux dangers de toutes sortes qui l'ont assailli pendant son voyage au travers des tribus hostiles. Mais le problème du Loualaba est résolu : ce fleuve est identique au Congo.

LES ORIGINES COMMERCIALES D'ANVERS

PAR

M. P. GÉNARD

Secrétaire-général de la Société

MESSIEURS,

L'histoire commerciale est, en quelque sorte, l'histoire générale d'une ville. En effet, les richesses que produit le négoce, influent d'une manière considérable sur l'état social d'une population en même temps qu'elles procurent les moyens de développer l'intelligence et le sentiment artistique.

A Anvers, le commerce, l'industrie, les lettres et les arts sont si intimement liés qu'il serait presque impossible de les traiter séparément. Chose remarquable, les événements politiques qui ont agi sur le commerce, ont également été favorables ou néfastes aux arts et aux lettres.

Sous le degré de longitude E 2° 3' 55", de latitude N 51° 13' 16"¹, sur un fleuve large et profond, est située la ville d'Anvers. Depuis des temps immémoriaux, cette cité a pris une large part au mouvement commercial de l'Europe ; au XVI^e siècle, elle devint l'entrepôt général du monde. A cette époque,

¹ Méridien de Paris.

disent les historiens, on y entendit parler toutes les langues des peuples civilisés ; l'Escaut était journellement couvert de centaines de navires qui apportaient au milieu de nous les richesses de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique. Son école artistique, sous l'égide de Quentin Massys, s'éleva au plus haut point de gloire, pendant que les lettres nationales y brillaient d'un éclat jusqu'alors inconnu aux Pays-Bas.

Sur le terrain de la politique, ses magistrats acquirent un ascendant qui allait jusqu'à la souveraineté et traitèrent d'égal à égal avec les représentants des plus grandes puissances. Déchue de ce rang suprême, après un siège héroïque pour la défense de sa liberté, cette ville reconquiert, à notre époque, son importance d'autrefois et, pleine de confiance dans son heureuse situation, elle attend l'heure où elle ressaisira le sceptre du commerce.

L'origine d'Anvers, comme celle de la plupart des villes de l'Europe, est enveloppée de ténèbres. La fable s'en est mêlée et a altéré les traits de la vérité, au point de la rendre méconnaissable. A défaut de documents, on a eu recours aux hypothèses : chaque écrivain eut sa manière de voir et des déductions qui lui étaient propres. De là les variations qu'on rencontre à chaque pas et qui ôtent à l'histoire son plus beau caractère. Ce n'est qu'à partir du XII^e siècle, que les documents présentés par nos archives, permettent de décrire avec quelque certitude les événements qui se sont passés dans nos murs.

Il est un fait avéré que le terrain sur lequel s'élève aujourd'hui la ville d'Anvers est en grande partie une conquête sur les eaux ; il y a dix-huit siècles, l'Escaut couvrait la majeure partie du territoire situé entre les endroits appelés le Stuivenberg et le Kiel. Les grandes découvertes géologiques faites depuis quelques années, permettent d'assurer que les alluvions ont successivement haussé le sol de quinze à dix-huit pieds ¹.

¹ *Bulletin de la Société Paléontologique de Belgique*. T. 1. p. 72.

Quels étaient les aborigènes qui habitaient nos parages avant l'invasion romaine? Jusqu'à présent on a, et à différentes reprises, longuement disserté sur cette question sans qu'on soit parvenu à se mettre d'accord. Les opinions présentées en dernier lieu, par les membres de la Commission de la carte des Gaules ont été fortement combattues par le savant archiviste de Bruxelles, M^r Alph. Wauters, qui, dans ses *Études sur la géographie ancienne de la Belgique* ¹, a donné une excellente description de nos contrées habitées par les Ambivarites, les Éburons et les Ménapiens. Un autre écrivain, M^r Torfs, est d'avis que jusqu'à présent rien n'indique que des Belges Celtiques ou Germains aient été établis dans nos contrées et nous pensons que l'origine Ganerbienne attribuée à nos ancêtres par ce dernier écrivain, en collaboration avec M^r Mertens, dans l'histoire de la ville d'Anvers, est aussi hardie que peu prouvée.

Disons plus : l'opinion qui rattache l'origine du nom d'Anvers aux anciens Ganerbiens, a été abandonnée en dernier lieu par M^r Torfs lui-même, dans sa seconde histoire d'Anvers; nous croyons qu'au temps de Jules César le bourg Anversois n'existait pas encore, et que ce n'est que longtemps après qu'un castel construit sur les bords de l'Escaut, reçut le nom flamand, analysé par Papebrochius dans ses *Annales* et par Diercxsens dans son *Antverpia Christo nascens et crescens*, de *an de verf*, *an d'werf*, *Andwerf*, *Andwerp*, *Antwerp*.

Personne n'ignore que les anciens auteurs citent comme existant déjà à l'époque romaine, le village de Deurne qu'ils désignent sous le nom de *Villa Thurnina*. Ils prétendent même que cette localité était autrefois une ville entourée de murs, possédant un port sur le Schijn, rivière alors assez importante qui se déchargeait dans l'Escaut. Malgré les recherches les plus assidues, on n'a pu, jusqu'à présent, trouver aucune pièce authentique, aucune preuve archéologique à l'appui de cette assertion,

¹ Bruxelles 1867.

Il est hors de doute cependant que le village de Deurne a une origine très-ancienne, et récemment, il a été établi par les savantes recherches de feu M. l'abbé Ch. de Ridder, que les endroits nommés *Tumne* et *Quercolodora*, dans un diplôme du VIII^e siècle, émanant du Seigneur d'Anvers Rauchingus et de son épouse Bebelina, ne sont autre que le village de Deurne et son ancien monastère dirigé, à cette époque, par le vénérable abbé Firmin.

Les anciens écrivains sont unanimes à reconnaître aux Belges toutes les qualités qui distinguent un peuple marchand. Tacite et Diodore en tracent le plus beau portrait. Non moins que les Bataves, les peuples de nos côtes, les Morins et les Ménapiens, profitèrent des avantages d'une situation si favorable, et s'adonnèrent de bonne heure à la pêche et à la navigation; marins intrépides, malgré l'imperfection de leurs grossiers bâtiments, ils osèrent braver les fureurs de la mer et établirent des relations suivies avec la Grande Bretagne ¹. Voisins immédiats de ces peuples, les Ambivarites auront, sans doute, pris part à ce mouvement commercial, auquel les Romains vinrent ensuite donner une si puissante impulsion. On sait que l'on a trouvé en Hollande, dans les *Wierden*, ou *Terpen*, élevés par la main de l'homme, non seulement des objets de l'âge de bronze et de pierre, mais encore des antiquités carthaginoises ².

Aux premiers temps de notre histoire, les principaux articles du commerce consistaient en productions du sol, en bestiaux, en minéraux et en produits de l'industrie, tels que toiles à voiles, gros drap, toiles de lin, tapis, feutre ³, etc. A en croire van Smallegange, dans sa *Chronique de Zélande*

¹ PROCOPE, de *Bello Goth.* c. 20 f. 624.

² Voir l'article de M. Émile de Laveleye, dans la *Revue des deux Mondes*, T. 47, p. 279; N° du 15 Septembre 1863.

³ A l'exposition de Leeuwaarden, ouverte en ce moment, on voit les restes d'un chapeau germain en feutre trouvé dans une tourbière.

et le Baron van den Bogaerde, dans son *Essai sur l'importance du commerce, de la navigation et de l'industrie dans les provinces formant le royaume des Pays-Bas*, " on a trouvé en " Zélande d'anciennes inscriptions par lesquelles les Romains " témoignaient leur reconnaissance aux dieux pour la conservation de leurs marchandises contre les dangers de la mer. " Il paraît, „ ajoute ce dernier auteur, " que du temps de Caligula, le commerce florissait déjà dans l'île des Bataves, au point " que ce prince trouva à propos d'y faire vendre les ornements de corps, le mobilier et les esclaves de sa sœur qui " avait été condamnée à mort. Cette vente eut un si grand " succès, que Suétone fait mention du prix élevé qu'elle " produisit. „ Les dieux dont il est fait mention dans ce passage, étaient, au dire de tous les auteurs, Mercure qui présidait au commerce et au trafic, et Nehallennia, la protectrice des marchands. Cette déesse était l'objet d'un culte spécial, témoin les statues qui en retracent l'image et que les fouilles faites en Zélande ont mises au jour.

Les Romains tiraient de la Belgique du blé et des viandes salées ; aussi différents passages de César, Pline, Strabon et Tacite, prouvent que le commerce devint très-florissant. Les Belges, en outre, importaient de la Grande Bretagne dans les Gaules, une terre grasse et blanchâtre, qui servait à engraisser les terres ; leurs fabriques de sel étaient assez importantes pour tenter la cupidité des Romains qui les monopolisèrent au profit de l'État.

Rappellerons-nous ici, Messieurs, la légende du géant Druon, de ce monstre qui coupait la main aux navigateurs oubliant de payer le tonlieu qu'il avait établi sur l'Escaut, et les récits que la fable a attachés à son existence et à sa défaite par Brabo, dont la tradition a fait un lieutenant de César ? Justice a été faite de ces inventions, nées longtemps après le prétendu séjour de ce tyran impitoyable sur les bords de l'Escaut ; mais comme l'a fait observer notre honoré collègue M. Grandgagnage, la croyance po-

pulaire a donné cette forme aux exactions commises depuis une très-haute antiquité sur les marins qui naviguaient sur l'Escaut, et elle nous permet de supposer que là où un bureau de douane était établi, le commerce avait, sinon pris de l'extension, du moins créé une station de quelque importance en rapport direct avec le marché ou *opslag* de Turninum (*Deurne*) dont parlent d'anciennes chroniques.

La construction des navires qui, avant l'invasion romaine, était dans l'enfance¹, devint, par suite du contact avec le génie des vainqueurs, une des branches marquantes de l'industrie nationale. Reproduisons, à ce sujet, un passage extrait de l'ouvrage précité de M. van den Bogaerde :
“ La construction de vaisseaux, en Belgique, „ dit le savant auteur, “ et notamment dans la partie septentrionale, était „ très-simple à l'arrivée de Jules-César. Ils (les Belges) s'étaient „ longtemps servis des mêmes barques que leurs ancêtres; mais „ les Romains connaissant toutes les ressources de l'architecture navale, firent construire tant de vaisseaux dans la „ Belgique, qu'à la fin les Belges devinrent aussi bons architectes que leurs maîtres. César s'étant proposé de faire la „ conquête de l'Angleterre, fit construire sur nos côtes une „ grande quantité de vaisseaux, qu'il joignit à la flotte „ employée précédemment par lui contre eux. Cette flotte „ n'était composée que de vaisseaux de transport, destinés à „ transporter l'armée, les chevaux et les vivres. Le point de „ réunion était à Boulogne. Il est indubitable que César „ employa à la construction de ces vaisseaux, un grand „ nombre de charpentiers belges, car l'année suivante, il fit „ rassembler au même port, une nouvelle flotte consistant en

¹ On a retrouvé dans les tourbières de la Frise des restes de bateaux en bois dont la construction paraît remonter à une période antérieure. Ils sont creusés dans des troncs d'arbres comme les bateaux des sauvages. Notre honorable président a vu des vestiges d'une de ces barques à l'exposition tout récemment ouverte à Leeuwarden.

„ six cents vaisseaux et huit galères. Les irruptions que les
„ Romains avaient faites jusqu'alors en Allemagne pour sub-
„ juguer les Germains, n'ayant pas été heureuses, Germanicus
„ prit le parti de faire construire une flotte pour passer
„ en Allemagne par mer. On travailla avec beaucoup de
„ diligence, dans tous les ports de la Belgique, à construire
„ mille vaisseaux, nombre qu'on crut suffisant pour trans-
„ porter l'armée et tout ce qui en dépendait. On fit des
„ vaisseaux courts, dont la poupe et la proue étaient étroites
„ et le ventre large pour mieux résister à l'impétuosité des
„ flots. Il y en avait dont la carène était plate, afin qu'ils ne
„ fussent point arrêtés par la basse-marée. D'autres avaient
„ un gouvernail à la proue et un à la poupe, pour aborder
„ également de part et d'autre sans perdre de temps à tour-
„ ner le vaisseau. La plupart étaient pontés afin d'être propres
„ au combat et au transport des marchandises, chevaux et
„ vivres. Tous ces vaisseaux étaient construits de façon qu'ils
„ allaient avec une égale vitesse à voiles et à rames. On
„ avertit tous les pilotes de se rendre dans la Batavie, où
„ il était plus aisé d'aborder à cause que le Rhin mouillait
„ cette île. „

Les Belges profitèrent de ces leçons et Pline nous dit qu'ils se servaient, sur l'Océan Britannique, de barques goudronnées entourées de cuir et très-propres à la navigation. Au troisième siècle de notre ère, le Ménapien Carausius fut chargé du commandement des flottes romaines.

Les produits de nos contrées étaient, comme nous l'avons vu, assez importants. Excepté le vin, dont la culture dans les Gaules, défendue d'abord par Domitien, fut ensuite autorisée par l'empereur Probus, les importations romaines étaient loin de répondre aux nombreux envois que notre pays faisait à ses conquérants. Avides et égoïstes, ceux-ci ne songeaient qu'à satisfaire leur propre sensualité, et à tirer des provinces soumises ce qu'elles avaient de meilleur, de plus précieux. On cite même des lois des empereurs

Valens et Gratien défendant d'envoyer du vin, de l'huile et autres liqueurs à ceux qu'ils nommaient des Barbares "*quæ res exportari non deberent*".

Les autres importations étrangères étaient principalement le *papyrus* d'Égypte, qui nous arrivait par l'intermédiaire des Gaules, et le poil de chèvre que nous fournissait l'Asie.

Les grandes routes et les canaux que les Romains avaient fait construire dans un but purement stratégique, devinrent ensuite des voies de communication à l'avantage du commerce. Caligula, dit-on, fit élever sur les côtes de la mer une tour surmontée d'un fanal pour servir de guide aux pilotes. On cite des règlements établis pour favoriser le commerce, — entr'autres l'édit par lequel les vaisseaux n'entraient point dans le dénombrement des biens des marchands, et étaient déclarés libres de tout tribut. Le droit de douane pour les marchandises, dont l'entrée était permise, était le 8^e denier du prix de leur estimation. Personne n'était exempt de ce droit. Les marchandises que des étrangers exportaient du territoire de l'empire dans leur patrie ne payaient aucun droit, pourvu que la sortie en fut permise.¹

Sous Valentinien, l'état du commerce belge devint des plus florissants. " Dans ces temps reculés, " dit M. Francisque Michel, (l'historien du commerce de la ville de Bordeaux), " les marchands de l'intérieur guettaient l'arrivée des navires étrangers, pour venir acheter tout ou partie de leur chargement, dès qu'il était mis en vente. Porteurs de sommes plus ou moins importantes, qu'ils avaient quelquefois empruntées, ils voyageaient habituellement en caravane, ils accompagnaient toujours leurs marchandises, et, à l'occasion, ils les vendaient en chemin. Si les postes militaires, établis de distance en distance sur les voies romaines, ne l'avaient point été en vue de protéger le commerce, il est incontes-

¹ VAN DEN BOGAERDE ; *op. cit.* p. 19.

„ table que celui-ci eut beaucoup à gagner aux sûretés et „ facilités que lui donnaient ces postes. „

Le Ve siècle vit plonger l'Europe dans les horreurs des invasions barbares. Genséric (406) à la tête des Vandales, Pharamond avec les Francs (en 420) et Attila, roi des Huns (en 450), fondirent, tour à tour, sur notre patrie pour y accumuler les ruines. Les Francs unis aux Belges et secondés par les Romains, triomphèrent dans les plaines de Châlons d'Attila le dernier et le plus redoutable de ces adversaires.

La ligue des Francs-Belges tourna ensuite ses armes contre ses anciens dominateurs, et brisa le joug romain qui avait pesé sur ces peuples pendant quatre siècles.

Les Francs, en mettant le pied dans nos contrées, respectèrent en général les institutions qu'ils y trouvèrent établies. Toutefois, par la force même des choses, ils ne tardèrent pas à introduire dans nos usages l'élément teutonique. Le peuple belge se divisa en classes, la société hiérarchique de la féodalité s'établit, l'administration de la justice se modela même sur la forme germanique. L'organisation sociale ainsi modifiée, continua à subsister jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. C'est à partir de la domination franque que les annales de notre histoire commencent à citer les titres qui constituaient à la fois une dignité et une charge, tels que ceux de *comites*, *duces*, *missi dominici* et c'est depuis lors que le bourg anversois, dont on attribue la construction à Constance Chlore, le père de l'empereur Constantin, fut placé sous l'autorité d'un chef ou seigneur, qui obtint plus tard le titre de *Burggrave*. Dès lors aussi les habitants reçurent le nom de *Laten*, qu'ils ont conservé dans des actes, même au XVIII^e siècle.

Disons, en passant, que cette création d'une foule d'autorités seigneuriales eut de graves conséquences pour le commerce, par la multiplication des droits de tonlieux et des péages sur les fleuves et rivières. Peu à peu ceux-ci échappèrent aux mains du souverain pour se répartir entre divers seigneurs ou particuliers notables, tantôt à titre de don, tantôt par voie d'achat; il arriva

même que quelques-uns d'entre ces seigneurs se crurent assez puissants pour oser, de leur autorité privée, imposer de nouveaux tributs au négoce. Cette multiplicité de propriétaires, jointe aux échanges et aux transmissions fréquentes que subissaient ces impôts, amena la confusion dans les droits et les intérêts respectifs et devint la source de nombreux conflits, funestes aux progrès de la navigation et au développement des relations commerciales.

Les Francs s'appliquèrent à protéger le négoce. Les rapports avec les marchands Saxons se multiplièrent de jour en jour et ce furent les missionnaires de ce peuple, venus d'Angleterre, qui évangélisèrent nos contrées, preuve, disent les historiens, de l'affinité qui existait entre ces deux nations.

Quelques auteurs prétendent trouver la première mention d'Anvers dans la loi Salique, dont la dernière rédaction date de la fin du cinquième siècle. On y lit en effet les noms *Anhunerbo* et *Andrepus*, qui ont donné lieu à des discussions interminables entre les savants. Quelques auteurs parlent ensuite d'une peuplade germane, les *Antoffers*, qui se serait établie au Kiel, un siècle plus tard, vers l'an 600, nouvelle assertion également dénuée de toute preuve. Ce n'est qu'en 650 qu'un document digne de foi cite, pour la première fois, le nom de nos ancêtres et que nous voyons apparaître le berceau de notre ville.

En parlant des peuples que St Éloi convertit à la foi chrétienne, St Ouen dit que cet apôtre zélé travailla beaucoup dans les Flandres, lutta à Anvers avec un zèle infatigable et convertit les Suèves plongés dans de grandes erreurs : *multum laboravit in Flandris, jugi instantia ANDOVERPIS decertavit et multis erroribus implicatos Suecos convertit*. Quelques années plus tard, St Amand éleva, dans l'enceinte du Bourg, le premier temple chrétien qu'il dédia aux Saints Apôtres Pierre et Paul.

En même temps que ces missionnaires, nous voyons affluer vers nos contrées les marins Anglo-Saxons : aussi est-ce vers

cette époque que les chroniqueurs placent l'arrivée à notre bourg de St^e Dymphne, fille d'un roi Anglo-Saxon, accompagnée d'un prêtre du nom de Gerberne. Ils abordèrent, dit Henschenius, dans les *Acta Sanctorum, apud locum qui Antverpia dicitur*.

Le bourg d'Anvers, quoique peu considérable encore, était, par son heureuse situation, destiné à servir de centre au mouvement commercial qui animait notre pays. Un historien consciencieux, M^r Torfs, la compare à Burdigala. A vrai dire, le rapprochement ne manque pas de justesse ; comme la cité française, notre ville est située sur le cours inférieur d'un grand fleuve dont les affluents constituent autant de canaux appelés à entretenir la circulation des produits ¹.

De ce rapprochement nous croyons pouvoir conclure que le commerce d'Anvers aura été, dans le principe, ce que fut celui de Burdigala, un commerce de transit, ainsi que Diodore de Sicile le constate pour l'étain qui, acheté en Angleterre, était transporté, à travers la Gaule, jusqu'aux ports du Rhône, après un voyage de trente jours.

Vers l'année 726, un nouvel apôtre Anglo-Saxon, St Willebrord, arriva à Anvers. Une pièce de la plus haute importance constate les travaux accomplis par cet évêque. Le seigneur d'Anvers de cette époque, Rauchingus, et sa femme Bebelina, firent don au grand missionnaire, par acte daté de Brême, de l'église St^s Pierre et Paul, construite par St. Amand " dans le château d'Anvers „ „ *in Antduerpo Castello super fluvio Schalde in pago Renensium* ², ainsi que de la troisième part qu'il avait dans le tonlieu perçu sur l'Escaut et établi depuis une époque reculée ; pour arriver ainsi subdivisé au VIII^e siècle en la possession d'un seigneur étranger, ce péage devait déjà exister depuis un certain laps de temps impossible à déterminer.

Vers cette époque on place aussi la construction de la fameuse digue connue sous le nom d'*Eyendyk* ou *Aendyk* (Waterdyk)

¹ FRANCISQUE MICHEL, *op. cit.* p. 4.

² MIRÆUS, *Codex donationum piarum*, p. 10.

élevée par les moines bénédictins de Deurne, et qui relia le château du Bourg à la villa Turnina, ainsi qu'au Kiel. Cette digue, qui forma plus tard la route d'Anvers à Deurne, et qui prouve le développement de l'industrie à cette époque, traversait les endroits connus aujourd'hui sous les noms de : la Vieille Bourse, la rue aux Laines, le Kipdorp, le marché St Jacques, la chaussée de Borgerhout et la chaussée de Turnhout. L'embranchement conduisant au Kiel, passait par la rue Haute et le Rivage. MM. Mertens et Torfs pensent avec raison que les pilotis découverts au XVI^e siècle, à la Grand'Place, lors de la construction de l'hôtel-de-ville, et que Papebrochius considère comme les vestiges d'un ancien port, ne sont autre chose que les restes de l'Eyendyk. Les auteurs de l'histoire d'Anvers décernent les plus grands éloges aux travaux hardis de ces religieux, qui, à une époque aussi éloignée, dans une contrée sauvage et peu peuplée, entreprirent une œuvre qui semblait excéder leurs forces et les moyens dont ils disposaient. Nous ne savons, disent-ils, ce qu'il faut admirer le plus, ou de la hardiesse de l'entreprise, ou de l'ardeur des moines à la poursuivre, ou du succès qui couronna leurs efforts.

La Belgique, après avoir été gouvernée par les Mérovingiens, passa aux mains de Pépin. Charlemagne, le fils de ce monarque, donnait une attention spéciale à tout ce qui regardait le commerce et la navigation; ayant à défendre les côtes de son vaste empire contre les invasions des peuples du Nord, il se rendit à Boulogne et à Gand pour y établir des chantiers de constructions navales ¹. Il régla par des lois l'administration de la justice et institua les échevins, *scabini*; il réforma les paiements de la dîme et chercha à établir, dans toute l'étendue de son royaume, un système

¹ SCHAYES, *histoire des Pays-Bas avant et pendant la dom. rom.* et VAN BRUYSSSEL, *op. cit.* page 67.

uniforme des poids et mesures. Il est à regretter que les vues sages de l'empereur n'aient pas reçu leur complète exécution.

A la mort de Charlemagne, les sauvages peuples du Nord, qu'avait contenues sa main puissante, se précipitèrent avec un nouvel acharnement sur l'Europe. Les Gaules et la Belgique ne furent qu'un vaste champ de dévastation. Une troupe de ces barbares, après avoir exercé ses ravages dans la Zélande, remonta l'Escaut et parut devant notre jeune cité. Les habitants consternés ne purent qu'opposer une défense inutile à leur fureur ; maîtres du Bourg, les Normands y promènèrent le fer et la flamme ; mais bientôt, comprenant tout l'avantage que leur offrait une telle situation pour y établir un poste militaire, ils se mirent à en relever les remparts. Longtemps notre castel servit de repaire à ces brigands armés dont la fatale présence étouffa les premiers germes de civilisation et frappa de mort notre commerce et notre industrie, œuvre patiente de plusieurs siècles. Même après la sanglante défaite que leur fit essuyer Arnou de Germanie, sur les bords de la Dyle en 891, notre ville ne fut pas délivrée de ce fléau redoutable ; ce ne fut qu'au jour où le roi de France Charles-le-Simple céda à leur chef Rollon une partie de la Neustrie, où leurs troupes vagabondes se réunirent et se fixèrent, qu'Anvers put enfin respirer de cette longue oppression.

Les expéditions des Normands et leurs entreprises sur mer avaient cependant considérablement modifié le système de l'architecture navale. " Un grand nombre d'auteurs, „ dit M^r E. van Bruyssel ¹ dans son *Histoire de commerce et de la marine en Belgique*, „ frappés de l'exagération évidente que l'on remarque „ dans les récits de quelques écrivains ecclésiastiques, ont „ supposé que l'on n'employait jadis que des navires d'un „ tonnage tout à fait inférieur, de véritables barques à l'aide „ desquelles on se bornait à longer les côtes, en relâchant „ fréquemment en route.

¹ *Loco cit.* T. 1, p. 179.

„ Nous trouvons cependant, dès le IX^e siècle, des preuves
„ incontestables que l'on construisait déjà de gros vaisseaux,
„ dont les uns, remarquables par leur quille étroite et allongée,
„ servaient à poursuivre l'ennemi ou à lui échapper, et dont
„ les autres, aux formes plus arrondies, étaient employés au
„ transport des marchandises. Léon-le-Sage, empereur de
„ Constantinople, faisant rédiger quelques préceptes militaires
„ à l'usage de son fils, lui recommande l'armement de quelques
„ grandes galères ou *Dromons* à cent rames au moins, rangées
„ en étage. Il ajoute qu'il serait utile que le navire royal
„ ou prétorial excédât même ces proportions, et fût de
„ l'espèce de ceux qu'on construit en Phamphylie et qui
„ sont connus sous le nom de *Phamphiles*. D'après son plan,
„ la flotte de *dromons* devait être escortée par quelques
„ embarcations à un seul étage de rames, et destinées à
„ porter les ordres, ou à aller à la découverte.

„ Cent ans plus tard, les chroniqueurs nous parlent des grands
„ et lourds navires des Sarrasins, appelés *Cumbaries* ou *Gombaries*,
„ capables de contenir une forte cargaison. Cette dernière
„ qualité les fit adopter par les Vénitiens, et Sagornino
„ nous apprend que ces habiles armateurs lancèrent trente-
„ trois de ces bâtiments. A côté de ceux-ci figurent la
„ *Chélande*, que Detmar nous représente comme étant d'une
„ longueur extraordinaire, facile à manœuvrer, et montée
„ par un équipage de cinquante hommes. Il est encore
„ question, dans les écrits du X^e siècle, de *l'huissier*, qui reçut
„ cette dénomination à cause d'un " huis „ ouvert à sa poupe,
„ sous la flottaison et qu'on employait principalement au
„ transport des chevaux.

„ Si nous passons de la Méditerranée dans la mer du
„ Nord, nous y rencontrons, du XII^e au XV^e siècle, des navires
„ aux formes arrondies, larges de l'avant et de l'arrière,
„ s'élevant fort haut sur les flots et tirant beaucoup d'eau ;
„ c'étaient les *coques*, dont il est fait souvent mention dans
„ les titres flamands. On ne peut douter que quelques-uns

„ de ces bâtiments n'eussent des proportions considérables ,
„ car Guillaume de Tyr constate en 1182, le naufrage d'une
„ nef qui portait 1,500 pèlerins à la Terre Sainte. „

Les plus anciens documents connus, et entr'autres le testament de St Willebrord, nous apprennent que le *Castellum* d'Anvers était situé dans le pays de Ryen. Le territoire désigné sous ce nom, devait avoir une étendue assez considérable, puisque dans l'acte de partage de la Lotharingie au X^e siècle, la ville de Lierre est désignée comme en faisant partie. Quant à en préciser les limites, ce serait chose difficile, vu l'absence de preuves certaines à ce sujet. Toutes les discussions que ce point obscur a soulevées, n'ont produit aucun résultat qui puisse fixer l'opinion. Gardons-nous cependant, de confondre, comme quelques-uns l'ont fait, le pays de Ryen avec le marquisat du St Empire ; cette dernière dénomination comprenait, au XIV^e siècle, un ensemble de plusieurs quartiers, dont le pays de Ryen, alors amoindri, n'en formait qu'un.

S'il faut en croire l'auteur de l'*Antverpia Christo nascens et crescens*, Anvers aurait été érigé en comté par Othon I^r ou Othon II ; Charles-de-France, en sa qualité de duc de Lotharingie, porta, dit-on, le titre de comte d'Anvers ; quelques années après, cette dignité appartenait à Gothelon, prince de la Maison d'Ardenne, comme le prouve une charte de l'empereur Henri II, qui date de l'année 1008 “ *in comitatu Gozilonis comitis qui Antverf dicitur situm.* „ Le titre de *marcgrave*, comte de la marche ou limite, fut adopté dans la suite pour distinguer le titulaire des comtés ordinaires ou *landgraven*. Cette distinction tend à marquer le rôle essentiellement militaire confié à ces gardiens des frontières menacées, mais au fond, elle exprime la même dignité. Anvers, après la conquête faite par Othon des pays situés entre l'Escaut et la Zélande, était devenu la limite ou marche N. O. de l'Empire, comme le Brandebourg l'était au N. E. C'est à ce titre que la ville porta dans ses armoiries

l'aigle germanique ; dans le plus ancien sceau connu de notre commune, le bras qu'on y remarque plantant une bannière devant le château d'Anvers, désigne le *feudum vexilli*, ou fief de bannière de l'Empire.

A côté du Marquis du St-Empire, titre, sauf de rares exceptions, réservé aux ducs de Brabant, nous trouvons à Anvers le *Burggrave* ou châtelain du bourg, dont l'autorité était restreinte à cette forteresse et à certains fiefs, situés alentour. Rauchingus, que nous avons cité plus haut, est le premier seigneur connu, revêtu de cette autorité ; après lui il y a une lacune dans la liste de nos châtelains jusqu'au XII^e siècle, où apparaît le *Burggrave* du nom d'Alaric, qui, suivant le témoignage de plusieurs écrivains, fut mis à mort par l'hérésiarque Tanchelin. Ses successeurs, par leurs alliances, portèrent successivement le burggraviat dans les maisons de Pierrepont, de Diest, de Heinsberg et de Juliers ¹ ; c'est par cession qu'il devint la propriété du comte Engelbert de Nassau, dont les héritiers en portent encore aujourd'hui le titre.

Les droits et les devoirs respectifs du châtelain d'Anvers, des habitants du Bourg et de ceux qui étaient admis à la bourgeoisie (*poorters*) ressortent de la formule du serment que nous extrayons des anciens *Eedboeken* : “ Hier sweer „ ick van nu voortaan den Hertoghe van Brabant ende Marcgrave goet ende getrouw te zyne, ende desen Borcht metten „ Borchgrave ende Borchlieden te helpen hueden ende wachten naer myn beste vermoghen. „ Soo moet my Godt helpen. „

Le Bourg avait sous sa dépendance plusieurs domaines situés dans la ville, formant des espèces de fiefs pour lesquels le possesseur ou l'acquéreur devait hommage au châtelain, comme cela se pratiquait encore à la fin du siècle précédent

1 GÉNARD. De oudste burggraven van Antwerpen.

à l'égard de la maison d'Orange. Une cour féodale avait été même instituée, elle avait principalement pour but de veiller aux intérêts du Seigneur. Quoique les charges incombant au Burggrave fussent peu importantes, nous voyons, au XVI^e siècle, le prince d'Orange, Guillaume-le-Taciturne, se prévaloir de son titre pour diriger le mouvement populaire dans notre ville.

La plupart des historiens d'Anvers fixent à l'an 949, la reconstruction du Bourg, par ordre de l'empereur Othon-le-Grand. Peu à peu de nouvelles habitations vinrent se grouper autour de ce premier noyau et formèrent une espèce de faubourg autrement dit *Kuipe*. Toutefois le siège de l'administration demeura dans le Bourg où se trouvait le château du Seigneur, le tribunal ou *Vierschaer* et l'église, qui plus tard fut dédiée à St-Walburge. Comme on peut s'en convaincre à l'inspection des ruines encore existantes et dont notre honorable et savant Président a donné tout récemment une description si intéressante ¹, cette forteresse avait la forme d'un arc tendu dont l'Escaut était la corde. Les murs étaient à créneaux et un nombre considérable de tours rondes assez rapprochées l'une de l'autre, donnaient à notre castel une forme imposante. Du côté de la rue de la Prison, était une porte flanquée de deux donjons et munie de battants ou grilles, qui, reproduits sur les anciens sceaux de notre commune, devinrent plus tard, les emblèmes particulières de notre ville.

Environ un demi siècle après la reconstruction du Bourg, le comte Gothelon fit, dit-on, faire les premiers travaux d'endiguement de l'Escaut, qui arrachèrent à ce fleuve de vastes terrains, et jeta ainsi les bases du futur développement de notre ville. On attribue également à ce prince les premières monnaies frappées à Anvers. Gothelon mourut en

¹ *Le Steen, le Bourg et les nouveaux quais d'Anvers*, travail inséré dans le T. II. page 211, des *Bulletins de l'Académie d'archéologie de Belgique*, 1877.

1044. L'histoire prouve qu'à cette époque, depuis Rupelmonde, jusqu'à la mer du Nord, l'Escaut était du domaine des ducs de la Basse-Lotharingie. Une partie cependant en était laissée au comte de Flandre, dont ce fleuve longeait les États. Pour la déterminer, on était convenu que le comte s'avancerait à cheval dans la rivière et, étendant le bras, indiquerait lui-même, de la pointe de son épée, la limite de ses droits, coutume digne de l'époque où tout se tranchait par le glaive.

Après le partage de la Basse-Lotharingie en petits différents États, la souveraineté sur le fleuve demeura aux marquis d'Anvers ou du St Empire et, c'est en cette qualité que le duc de Lothier ou de Brabant continua à l'exercer dans la suite. Je m'étends peut-être un peu trop sur ces particularités qui appartiennent plutôt au domaine de l'histoire qu'à celui de la géographie, mais je sais, Messieurs, que vous vous intéressez, d'une manière toute particulière, au passé du beau fleuve, qui, de tout temps, a été la source de la grandeur commerciale d'Anvers.

Pendant les troubles qui surgirent sous le gouvernement du duc Godefroid et de son rival Frédéric de Luxembourg, prince qui dut subir un siège dans le Bourg d'Anvers, le négoce fut arrêté dans ses développements ; aussi ne trouvons-nous aucun écrit qui fasse mention de nos relations commerciales à cette époque. Toutefois la population devait s'être considérablement accrue, puisqu'on attribue à Godefroid-le-Bossu, fils et successeur de Godefroid, le premier agrandissement d'Anvers.

La jeune cité commença dès lors à se faire un nom par la valeur de ses marins et de ses guerriers. En 1066, plusieurs de ses enfants répondirent à l'appel de Guillaume-de-Normandie qui allait tenter la conquête de la Grande Bretagne. Un certain Richard d'Anvers se fit remarquer par des traits de bravoure qui lui attirèrent les largesses du conquérant et lui méritèrent une place dans l'histoire.

On prétend que ce fut à Anvers que Godefroid-le-Bossu tomba trahitressement sous les coups d'un assassin en 1076. La mort de ce prince fut le signal de troubles politiques. Contrairement aux intentions du duc qui avait jeté les yeux sur le jeune et vaillant fils de sa sœur Ida, pour l'établir son successeur, l'empereur donna la préférence à son propre neveu Conrad. Il ne laissa au premier que le marquisat d'Anvers ; mais en 1089, Conrad ayant été créé empereur des Romains, Godefroid dont les brillantes qualités et la bravoure avaient mérité l'estime du souverain, fut rétabli dans ses droits, et Anvers rentra de nouveau dans l'apanage des sous ducs de Lotharingie, après en avoir été séparé pendant dix ans.

Le temps était arrivé où l'Europe, répondant par un immense cri d'enthousiasme à la parole éloquente d'un simple ermite, allait se jeter sur l'Asie et délivrer le tombeau du Christ des mains des infidèles. L'élite des guerriers belges s'était enrôlée pour cette entreprise lointaine. Parmi eux était le jeune marquis d'Anvers, Godefroid, type de la valeur chevaleresque.

On ne saurait douter que les habitants de notre ville n'aient suivi l'exemple de leur chef, et ne se soient rangés en grand nombre sous sa bannière. L'histoire a même consigné à l'appui un fait assez étrange, mais conforme aux mœurs de ces temps, mélange de vices et de vertus, de foi et de barbarie. Des corsaires anversoïis, en compagnie de Flamands et de Brabançons, infestaient depuis plusieurs années les côtes de l'Afrique et de la Syrie. Ils s'approchaient des rivages de cette dernière contrée au moment où l'armée chrétienne se présentait sous les murs d'Antiochette. Les hauts mâts de leurs vaisseaux firent supposer aux soldats de Godefroid que c'était une troupe d'infidèles qui venait au secours de la ville ; ils se précipitèrent en foule vers le rivage, pour s'opposer à leur descente. Grande fut leur surprise, lorsqu'ils reconnurent des com-

patriotes. La voix de la patrie avait triomphé de ces rudes caractères : on les vit bientôt aux pieds de Baudouin et de Godefroid, demandant en grâce de pouvoir prendre la croix et partager la gloire et les travaux de la guerre sainte.

Un autre épisode, à l'envisager sous le rapport de la navigation anversoise au XI^e siècle, ne nous paraît pas moins significatif. On sait qu'à la même époque, trois navires anversois, sous le commandement de Wilhelm, Sterkholf et Bernard, rencontrés par une escadre musulmane, avaient su échapper à l'ennemi par l'habileté de leurs manœuvres. Ces deux faits, à défaut d'autres, suffiraient, nous semble-t-il, à prouver que la mer était déjà devenue, pour notre population, un élément où s'exerçaient son génie et son activité.

Malgré des péripéties de tout genre, qui avaient réduit l'armée des Croisés à 60,000 combattants, Godefroid arbora la croix sur les murs de Jérusalem. Après avoir été conquérant, il devint législateur. Pour asseoir son œuvre sur des bases solides, il nomma des commissaires chargés de s'enquérir des usages et coutumes de ceux qu'il était appelé à gouverner. Inspiré par leur travail, il rédigea ce code empreint d'une haute sagesse, connu dans l'histoire sous le nom d'*Assises du royaume de Jérusalem*. La partie commerciale et maritime n'y était point oubliée. Les dispositions qui s'y rapportent ne sont pas, comme quelques-uns le prétendent, imitées du code gaulois. Un rapprochement attentif avec l'ordre de choses existant en Belgique, prouve clairement que les institutions de notre pays ont servi de règle au législateur, qui, belge de naissance, avait su apprécier la supériorité des lois de son pays.

Les croisades que tous les historiens nous représentent comme des expéditions purement militaires, chevaleresques et religieuses ont exercé une grande influence sur les progrès de l'industrie et du commerce ¹.

¹ Voyez : l'*Histoire de l'Industrie*, par M. ÉDOUARD ROMBERG, publiée dans la *Patria Belgicâ*, t. II, p. 807.

A l'intérieur, elles amènent les seigneurs à concéder des privilèges aux compagnies marchandes, en échange d'aides et de subsides, et développent puissamment l'esprit d'association; à l'extérieur, elles créent, entre l'Orient et l'Occident, un commerce actif qui se développe sur les grandes routes que parcourent les pèlerins et les armées. En échange des vivres, du drap, des armes qu'envoient les peuples du Nord à leurs armées de la guerre sainte, le Levant leur expédie les riches produits de l'industrie byzantine, les épices, les tissus précieux. Le luxe s'accroît au point que beaucoup de souverains tentent d'y mettre un terme par des lois somptuaires.

Chose remarquable : la guerre sainte en se prolongeant, favorise singulièrement ce progrès. Chaque année, aux saisons les plus favorables, de longues caravanes de pèlerins, grossissant sans cesse en chemin, se dirigent vers l'Orient, soit par la route d'Allemagne, de Hongrie et de Constantinople, qu'avait suivie la croisade de Pierre l'Hermite, soit par l'ancienne voie romaine des Gaules, en profitant du commerce actif de Venise pour traverser la Méditerranée, soit enfin par la mer, en suivant les côtes et faisant escale en Portugal, en Espagne, à Gènes et en Grèce. Des établissements commerciaux se fondent sur ces routes à l'imitation de ceux que les Vénitiens, toujours soigneux d'augmenter leurs richesses, avaient obtenu le privilège de créer en Palestine pour prix de leur coopération à la guerre sainte; des foires périodiques s'y organisent pour approvisionner les caravanes militaires qui relient entre elles l'Europe et l'Asie.

L'institution se régularise et de même que dans les ports de Syrie, des quartiers libres sont concédés dans les plus grandes villes aux *nations* différentes. Ces quartiers sont gouvernés ordinairement par des magistrats nationaux élus par leurs concitoyens, chargés de veiller aux intérêts de leurs compatriotes en même temps que d'exercer les fonctions de juges dans les contestations qui s'élèvent entre eux. De là, l'origine de l'insti-

tution des *Consuls* envoyés de la mère-patrie, institution qui a exercé une si heureuse influence sur le commerce, particulièrement sur les marchés des Vénitiens, jaloux de conserver l'ascendant de la République sur ses sujets établis au dehors. D'autres fois, des seigneurs intelligents réussissent à s'emparer à leur profit de la direction du mouvement commercial ; ils instituent des foires qui deviennent une source de richesse convoitée même par les conquérants. Ne voyons-nous pas Bauduin de Constantinople établir au passage du Bosphore un véritable *droit d'étape*, pareil à celui que les Vénitiens prélevaient aux bords de l'Adriatique ?

De toutes parts l'association commerciale contribue à la création de la commune qui entre en lutte avec la féodalité ; à cette dernière semble être dévolue, par une sorte d'action providentielle, la tâche de servir d'escorte aux longues caravanes commerciales qui s'étendent sur toutes les routes d'Orient en Occident et d'Occident en Orient, et de préparer, pour ainsi dire, elle-même, sa propre ruine.

Auvers et Bruges, placées sur les bords de la mer et déjà constituées à l'état de villes jouissant de privilèges, participent à ce mouvement général. Elles forment l'étape de la route maritime qui s'étend du fond de la Germanie vers la côte de l'Atlantique. Elles équipent des flottes qui transportent les marchandises amenées par roulage d'Allemagne vers Gênes, Venise et Alexandrie.

Un échange actif s'opère et donne naissance à un fructueux trafic avec les villes Hanséatiques, qui tend à développer et conserver, au milieu de nous, l'élément germanique. Au *XV^e* et au *XVI^e* siècle, on rencontre à Anvers de nombreux *consuls* ; celui du *Portugal*, entre autres, y exerça une juridiction toute spéciale, reconnue même dans les *coutumes* de la ville. Des foires périodiques, qui deviennent célèbres, y amènent un commerce important des draps de Brabant en rivalité avec celui des draps de Flandre : les principales villes y établissent successivement des *Halles*. Son atelier

monétaire ¹ en pleine activité démontre que le commerce y prend une extension considérable. Bientôt la ville devenue trop petite, doit élargir son enceinte. De toutes parts le négoce et l'industrie prospèrent et, venant y chercher leur débouché, les marchands étrangers contribuent à fonder ces droits de la bourgeoisie qui, de tout temps, ont fait la grandeur de notre patrie et qui ont conservé, à travers les siècles, le caractère spécial de notre peuple.

Ici, Messieurs, se termine la première période de notre histoire commerciale, époque pleine d'incertitudes, où trop souvent l'on est obligé d'aller à tâtons. Désormais nous pourrons marcher d'un pas assuré sur un terrain plus stable. L'histoire s'appuiera sur des documents et des preuves authentiques pour tracer ses récits, pour décerner ses éloges ou justifier ses arrêts. C'est ce qui, avec votre assentiment, fera, peut-être, le sujet d'une future conférence.

¹ Voyez notre travail intitulé : *l'Hôtel de la Monnaie d'Anvers*, publié dans le T. XXX des Annales de l'Académie d'Archéologie de Belgique.

OUVRAGES PRÉSENTÉS.

(Voyez p. 104 et 189.)

03. *Atlas spécial de la Belgique*, gravé par M. JOHN BARTHOLOMEW d'après la Carte de l'État Major Belge et mis en rapport avec la Géographie élémentaire de la Belgique par Mr. *** (H. MANCÉAUX) ouvrage adopté par le Conseil de perfectionnement de l'enseignement moyen. — 1 vol. in 8° — Don de l'auteur.

(Voir page 207 du Bulletin.)

04. Même ouvrage in-4°.

05. *Souvenirs et impressions de voyage en Orient*. (Égypte, Syrie, Grèce et Turquie), par le baron O. VAN ERTBORN (2 vol. in-8°, 1867. — Deux exemplaires). — Don de l'auteur.

Récit au jour le jour d'un touriste savant et curieux.

06. *Expédition du Navire l'Hydrographe* (1839.)

Voyage autour du Monde, sous les auspices du Gouvernement, pour l'instruction des jeunes gens en général et particulièrement pour ceux qui se destinent à la marine marchande et au commerce.

1 vol. 4°. — Don du Président de la Société.

Programme du premier voyage d'un Bâtiment-école autour du monde. (Voir Bulletin page 50.) Devenu rare.

07. *Notice sur le Port du Havre*, par M. QUINETTE DE ROCHEMONT, ingénieur des ponts et chaussées. Publication du Ministère des travaux publics de France. 1 vol in 4°. -- Don de M BOUILLAT, Consul de France.

Remarquable étude sur le port du Havre, — son histoire, — sa situation géographique et hydrographique, et ses atterrages, -- régime des eaux et des vents, — climat, — description du chenal, des jetées, de l'avant-port, des bassins, des ports, des quais, — travaux d'entretien, en cours d'exécution, projetés ; — statistique commerciale ; avec une série de magnifiques plans.

108. *Statistique internationale*. — Navigation maritime. — Jaugeage des navires, ouvrage rédigé par A. N. KIAER et F. SALVESEN, publié par le bureau Central et Statistique du royaume de Norwége, 1 vol. in-4°. — Don de M^r DE BERG.
Exposé complet de la méthode de jaugeage des navires, adoptée par les diverses nations, dans le but d'établir une unité de comparaison uniforme.
109. *Renseignements sur le théâtre de la guerre actuelle en Europe*. — Deux feuilles in 4°, autographiées, avec deux cartes.
Don du département de la guerre.
110. *Légende territoriale de la France*, par M. PEIFFER, 1877, in-8°. — Don de l'auteur.
Ouvrage fort intéressant donnant l'origine et l'étymologie de beaucoup de noms de lieux en France et un grand nombre de renseignements.
111. *Débordements et entassements de l'Escaut*, 1872, in-8°. — Don de M^r le chevalier JULES VAN HAVRE.
Quoique l'ouvrage ne soit pas nouveau, il offre un intérêt très-vif en présence des questions qui s'agitent encore tous les jours à l'occasion de l'étude de l'Escaut.
112. *Culture de la Vigne à Schaerbeek pendant la domination Romaine* (282—313), par J. VAN DER MAELEN. Extrait du *Bulletin de la Société Royale Linnéenne de Bruxelles*. — Don de l'auteur.
113. *Orographie de la Belgique*. Carte par TH. TACK.
Donnant les côtes et les lignes d'altitude de la Belgique.
114. *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, als Fortsetzung der Zeitschrift für allgemeine Erdkunde im Auftrage der Gesellschaft herausgegeben von Prof. Dr W. KONER*, Tome XII, n° 1, 1877.
Ce bulletin contient la relation d'un voyage sur le Sobat, des renseignements sur les derniers voyages du Rév. S. M. FARLON, dans la Nouvelle Guinée, de M. ERNEST SMILES, en Australie, et autres, avec deux cartes.
115. *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*. Tome IV, n°s 1 à 4.
Contenant le rapport sur les séances du 6 janvier, du 3 février, du 3 mars, 7 avril et du 21 avril 1877.
116. *Carte archéologique, ecclésiastique et nobiliaire de la Belgique*, en 4 feuilles, par J. VAN DER MAELEN. — Don de l'auteur.

117. *Sketch of the geology of Spitzbergen*, by A. E. NORDENSKJÖLD, 1 vol. — Don de M. DE BERG, Consul-général de Suède et de Norwége.
118. *Drainage Map of Colorado*, by J. F. GARDNER and A. D. WILSON, G. R. BECHLER, HENRY GANNETT, G. B. CHITTENDEN and S. B. LADD.

Cette carte indique tous les cours d'eau qui arrosent l'état de Colorado, et distingue soigneusement entre ceux qui tarissent en été et ceux qui ne le font pas.

119. *Notices sur la Suède*, publiées par Elis Sidenbladh 1 vol. — Don de M. DE BERG.

Ouvrage publié à l'occasion du congrès international des sciences géographiques tenu à Paris en 1875.

120. *Deutsche geographische Blätter, herausgegeben von der geographischen Gesellschaft in Bremen durch den Schriftführer Dr M. LINDEMAN*, 1^{re} et 2^{me} liv. 1^{re} année.

Ce bulletin est le premier que la nouvelle Société de géographie de Brême fait publier. Il contient, outre une préface de la rédaction et une notice sur la fondation de la société de géographie à Brême, des renseignements du cap. Wiggins sur les voyages en Sibérie, — Les îles Tonga en 1875, par le prof. Studer, — Une visite à l'île Ascension en 1874 par Dr C. Börgen. — Communications, etc.

121. *Rapport sur les viles mortes du Golfe du Lion* de M^r CHARLES LENTHÉRIC, par M^r E. CORTAMBERT.

Extrait du *Bulletin* de la Société de géographie de Paris (fév. 1877). 1 vol.

122. *Magnitiŭya, nablhondeniya, proizvedenniya vo vremya pokhoda rousskikh voïsh vi Khivou vi 1873 godou*, par A. OVODOV. Orenbourg, 1877, in-16.

Observations magnétiques, faites pendant la campagne de Khiva, en l'année 1873, par M. A. Ovodoff, membre de la Société impériale russe de géographie, section d'Orenbourg.

Cette brochure est d'autant plus intéressante qu'elle donne les premières observations magnétiques d'une contrée qui n'avait pas encore été explorée scientifiquement jusqu'aujourd'hui.

123. *Departement of the Interior. — Catalogue of the publications of the U.S. Geological and Geographical Survey of the Territories.* by J. V. HAYDEN, 1877. Don de l'auteur.

Cette brochure fournit la liste de toutes les publications des ingénieurs chargés du service des observations géologiques et géographiques aux États Unis d'Amérique, jusqu'au 31 décembre 1876.

124. *Origin and progress of the United States Geological and Geographical Survey of the Territories*, by F. V. HAYDEN. — Don de l'auteur.

Notice sur l'origine et les travaux des ingénieurs chargés du relèvement des territoires.

125. *Explorations made under the direction of prof. F. V. HAYDEN*, in 1876. 1/2 feuille in-8°. 2^{de} Édition. — Don de l'auteur
Relation intéressante d'une expédition qui avait pour but de compléter les relèvements topographiques de l'Atlas du Colorado.

126. *Projet de création d'une colonie agricole belge dans l'Afrique centrale ou manuel du colon belge*, par Emile REUTER, 1877. — Don de l'auteur.

Ouvrage très-intéressant à cause de la grande question de l'Afrique à l'ordre du jour.

127. *Notice sur l'association internationale de géodésie*. Publication du dépôt de la guerre de Belgique. Bruxelles, Mars 1876, in-16°, deux exempl. — Don de M. le major ADAN.

128. *Grandeur et forme de la Terre, déterminées par les mesures d'arc*. Publication du dépôt de la guerre de Belgique, avec carte. Bruxelles, Mai 1876, in-16°, deux exempl. — Don de M. le major ADAN.

129. *Déviation de la verticale*. — Attractions locales, Ixelles 1876, in-4°. — Don de M. le major ADAN.

130. *Grandeur et forme de la Terre. Oscillations du pendule*. — Publication du dépôt de la guerre de Belgique, in-16°, Bruxelles, Juin 1876, avec carte, deux exempl. — Don de M. le major ADAN.

131. *Notice sur les travaux géodésiques du dépôt de la guerre de Belgique*, par E. A., sous-directeur. Extrait de la revue belge d'art, de sciences et de technologie militaires, 1^{re} année, T. I., Gand, 1876, in-16°. — Don de M. le major ADAN.

132. *Rapport à M. Waddington, Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts, sur le service des missions et voyages scientifiques en 1875*, par M. le baron DE WATTEVILLE, in-8°.

133. *Rapport à Mr le Ministre de l'Instruction publique, sur la mission des Chotts*. — Études relatives au projet de mer

intérieure, par le capitaine RONDAIRE. Extrait des *Archives des missions scientifiques*, 3^{me} Série. — Tome quatrième. — Paris 1877. 8°.

134. *Rapport au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sur le service des missions et voyages scientifiques, en 1876*, par M^r le Baron DE WATTEVILLE, in 8°.

135. *List of Elevations*. — Publication du département de l'Intérieur des États-Unis d'Amérique, par HENRI GANNETT. Cet intéressant travail donne l'altitude de la partie des États Unis. située à l'Ouest du Mississippi, ainsi que les profils des chemins de fer et les pentes des principales rivières. — 8° Avec carte.

136. *Atlas minor, Ofte een korte doch grondige beschryvinge der geheeler Werelt met alle hare gedeelten : Eerstlyc van Gerardo Mercatore in't Latyn beschreven ende volgens door Judocum Hondium met vele Kaerten verbeteret ende vermeerdert ende nu in onse Nederlandsche sprake overgeset door Ernestum Brink*. Amsterdam. 1628, in-4° oblong. — Don de M^r TH. SMEKENS, président du tribunal civil d'Anvers.

Première édition néerlandaise du petit Atlas de Mercator.

137. *Java, geographisch, ethnologisch, historisch*, door P. J. VETH, hoogleeraar te Leiden. Livraisons 1 à 25. — Don de l'auteur.

Cet ouvrage est le plus exact qui ait été publié sur la principale possession hollandaise dans les Indes.

138. *Notizblatt des Vereins für Erdkunde und verwandte Wissenschaften zu Darmstadt und des Mittelrheinischen geologischen Vereins*. Nos 169—180.

139. *La République Argentine*, par RICARDO NAPP, aidé de plusieurs collaborateurs, ouvrage écrit par ordre du Comité Central Argentin pour l'exposition de Philadelphie (avec addition de plusieurs cartes inédites). — Don de M^r HUGO HÜTZ, Consul de la République Argentine.

Ouvrage des plus remarquables, donnant la description de la république sous le rapport historique, politique, géographique, industriel et agricole, avec de nombreux tableaux statistiques.

140. *Address to the Royal Geographical Society of London ; delivered at the Anniversary Meeting on the 28th May 1877*, by Sir

RUTHERFORD ALCOCK K. C. B, D. C. L. Président.
Rapport présenté à la Société de géographie de Londres par son président en séance du 28 Mai 1877.

141. *African exploration Fund*. Br. in-4^o, carte.

Appel fait par la Société Royale de géographie de Londres en faveur du Comité formé sous le Patronage de S. A. R. le prince de Galles pour trouver l'argent nécessaire aux explorations de l'Afrique.

142. *Kaart der wegenissen van de Provincie Antwerpen*.

Nouvelle Carte des voies de communication dans la province d'Anvers, publiée par la Députation permanente, 1877.

143. *Recueil consulaire Belge*. Année 1876, année 1877, 1^{re} livraison — Don du Ministre des Affaires étrangères.

Année 1876 : Contient 72 rapports sur le commerce de 58 villes situées sur tous les points du globe. Nous citerons entre autres des Notices très-intéressantes sur la Hongrie, le Japon et l'île de Java, ainsi qu'un compte-rendu très complet sur l'exposition intercoloniale de Melbourne (Australie.)

Année 1877 : Les 200 pages de cette livraison donnent 15 rapports de 13 consuls. Nous y remarquons une Notice sur les quatre ports nouvellement ouverts au commerce en Chine (Wen-chow fu, Pak-hoi, Wu-hu et Y-chang) et sur la ville de Sha zi où l'on pourra débarquer des marchandises ; puis une revue rétrospective sur l'état économique de la Hongrie en 1876.

144. *Results of meteorological and magnetic observations at the Stonyhurst College Observatory*, by the Rev. S. J. PERRY, F. R. S. — Don de l'auteur.

145. *Notice nécrologique sur M. le Marquis de Compiègne*, par M. C. GUILLEMIN, Bibliothécaire-archiviste de la société Khédiviale du Caire. Le Caire 1877, in-8^o. — Don de l'auteur.

146. *Recherches sur les voies Romaines de la Seine-Inférieure*, par WILLIAM MARTIN, membre de la Société des antiquaires de Normandie, membre de la Commission centrale de la Société de géographie etc. — Don de l'auteur.

147. *Westsibirische Forschungs Reise 1876*. — *Catalog der Ausstellung ethnographischer und naturwissenschaftlicher Sammlungen, von der geographischen Gesellschaft in Bremen*. Br. in-8^o.

148. *Société Russe de secours aux naufragés*. — Aperçu des travaux faits par cette Société et des résultats obtenus. — Don de M. AGIE, Consul de Russie à Anvers.

149. *Annual report of the Boards of Regents of the Smithsonian Institution for the year 1875.* Washington, 1876, in-8°.

Le rapport général sur l'état et les travaux de l'Institution contient, cette fois, un rapport spécial sur l'exposition universelle de Philadelphie. Il est, comme d'habitude, suivi d'un appendice renfermant des mémoires sur divers sujets; les uns empruntés à d'autres publications savantes, les autres écrits par des membres de l'Institution. Deux appartiennent à la dernière catégorie: l'un s'occupe des traits caractéristiques de l'homme primitif du Michigan, l'autre de l'âge de la pierre dans le New-Jersey.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

(Suite d'ouvrages cités dans les listes précédentes.)

25. *Cosmos* de GUIDO CORA. *Comunicazioni sui progressi più recenti e notevoli della Geografia et delle scienze affini.* 3^{me}, 4^{me} et 5^{me} livraisons de 1877.
- N° 3. Les expéditions arctiques et l'Italie. — Tong-King — Les dernières expéditions à la Nouvelle Guinée. — Chronique géographique. — Carte de la baie de l'Astrolabe, dans la Nouvelle Guinée.
- N° 4. L'association internationale de l'Afrique, Comité italien sous la présidence du S. A. R. le prince du Piémont. — La région Hissre Kulab, (Boukharie) de M. N. Majeff. — Rio de la Plata et Patagonie, par Pasquale Corte. — Les îles Batchan et l'Oti avec 2 cartes. — Note sur un voyage à Bornéo. — Chronique géographique.
- N° 5. Note sur la hauteur du mont Collians (Alpes Carniques). — Les dernières expéditions à la Nouvelle Guinée (suite). — Expédition française à l'Ogovué. — Hypsométrie de l'Afrique équatoriale, avec carte. — La géographie en Italie. — Chronique géographique.
27. *Tijdschrift van het Aardrijkskundig genootschap*, gevestigd te Amsterdam, onder de redactie van D^r C. M. KAN en N. W. POSTHUMUS, secretarissen van het genootschap. T. II. liv. 4.

Renferme entre autres une notice sur le second voyage de la

Pandora; des annotations géographiques de la côte orientale de Atjeh, par le prof. P. J. Veth; des détails sur le voyage d'exploration dans l'île de Sumatra, par W. F. Versteeg et sur l'expédition au Pôle-Nord, par N. W. Posthumus. Avec carte.

38. *Bulletin de la Société de géographie de Paris.*

Mars 1877. Voyage dans l'Arizona, par Alph. Pinart. Avec carte. — Observations sur le système des montagnes d'Auahuac ou de l'Amérique centrale, sur la grande chaîne volcanique Guatémaliennne, sur les volcans de l'Amérique du Nord, sur l'origine des volcans, par Virlet d'Aoust. — Expédition aux monts Alaï, par le col. L. Kostenko. — Correspondance, nouvelles et faits géographiques.

Avril 1877. Ch. Maunoir : Rapport sur les travaux de la Société de géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1874. Avec carte. — H de Bizemont : L'expédition française de l'Ogôoué. — Du Treuil de Rhin : Note sur l'Annam. — Voyage de M. Mikloukho Maklaï, dans la presqu'île de Malacca. — Actes de la Société.

69. *Izvestiya (Bulletin) de la Société impériale de géographie de Russie.* Publié par le Secrétaire de la Société, M. V. J. SRFZNEVSKY. Tome XIII. 1^{re} livraison. St Petersbourg, 1877.

Actes de la Société. — Mémoires : Quelques considérations sur la statistique des chemins de fer, par M. Annensky; — Esquisse de la géographie statistique de la Dalmatie, par M. L. Berezine; — Voyage du Capitaine Napier sur les frontières de la Turcomanie et de la Perse, avec carte; — Sur les fouilles des anciens tumulus à Votskoï dans le gouvernement de Novgorod, par M. Mainof; — Traces de l'époque glaciaire dans le Thián-Chan. — Bibliographie : Bibliographie de la science anthropologique, par M. Mainof, etc. etc. Outre la carte des frontières N.E. de la Perse, cette livraison renferme encore une carte du cours de la Lena, depuis Yakoutsk jusqu'au 71^e degré lat. N., par M. Tchekanovski. Suit le rapport sur la situation de la Société pour l'année 1876, auquel sont annexés une liste des récompenses accordées par la Société depuis 1849 et un rapport sur l'état des finances. Le budget pour l'année sociale 1876-77 s'élève à 26,156 Roubles.

70. *Boletin de la Sociedad de geografia de Madrid.* Décembre 1876 et Janvier 1877 in-8°. Avec carte.

Décembre 1876. : Canal maritime interocéanique. — Association internationale pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale. — Relations topographiques : Description de l'île de Porto-Rico. (1582), avec carte. — Miscellanées.

Janvier 1877 : Le livre de la connaissance de tous les royaumes, terres et seigneuries du monde, écrit par un franciscain espagnol au milieu du 14^{me} siècle. Avec planche. — Conférence sur Alcalá de

Chivert. — Extrait des actes de la session ordinaire de la Société et de celles de la Junte directrice.

71. *Bulletin de la Société de Lyon*. Tome I, n° 7. Mai 1877, Avec carte.

Géographie d'Ammien Marcellin (Asie occidentale ancienne), par l'Abbé Christophe. Avec carte. — Conférence sur la houille par Ch. Stuart-Merritt. — Mémoire sur l'Australie par J. Pichot. — Divers.

75. *Bulletin de la Société Belge de géographie*. 1^{re} Année 1877. N° 2.

Contenant entre autres matières : un aperçu historique des explorations Africaines, par le Major E. Adan. — Travaux géographiques au Cap de Bonne Espérance, par M. Estourgies. — Notice sur le régime agraire des Etats-Unis d'Amérique, par le Capitaine Verstraeten. — Voyage du navire *Concordia* aux Indes, 1719-1721, par Ch. Ruelens. — Causerie scientifique, par le major E. Adan.

82. *Bulletin trimestriel de la Société Khédiviale de géographie*. N° 4. Décembre 1876. — Avril 1877.

Cette livraison renferme une description abrégée du Wadaï, par le Dr Nachtigal, et des notes sur le pays de Harrar, par Mohamet Moktar. Ce dernier travail est accompagné d'un plan chromo-lithographique de la ville de Harrar, par des officiers de l'État-major égyptien. Les comptes rendus des séances de la Société sont les derniers rédigés par l'infortuné marquis de Compiègne.

93. *Bulletin de l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*. 46^{me} année, 2^e série, Tome 43, n° 3.

Contenant une étude comparative des observations faites sur l'aiguille aimantée et sur les taches solaires, pendant l'année 1875, à l'observatoire du Collège Romain, par M. l'Abbé Spée, professeur au petit séminaire de St Trond.

94. *Bulletin de la Société de géographie de Marseille*.

N° 4. Avril 1877. Renferme une étude sur *Marseille commerciale aux diverses époques de son histoire*, de M. Laucis; — un exposé de l'œuvre de l'Association internationale pour l'exploration de l'Afrique centrale, par M. Rabaud; — ainsi que diverses notices et variétés géographiques.

Nos 5 et 6. Mai et Juin. Donnant beaucoup d'articles sur les expéditions dans l'Afrique centrale et dans d'autres pays, ainsi que sur les associations internationales pour l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale.

98. *Mittheilungen der Kais. Königl. geographischen Gesellschaft in Wien*. — N° 3, 4, 5, 6, 7.

Le N° 3 contient : Une étude ethnologique sur l'origine de Cracovie, par Rudolf Temple. — Un éboulement près Steinbrück, par l'ingénieur

en chef Franz Rziha. Progrès dans la Nouvelle Guinée, par H. Greffrath. — Diverses notices sur Khartoum. — Sur l'état de la culture au Pérou. — Voyages de Stanley et de Bary à l'intérieur de l'Afrique. — Littérature géographique : Conférence de M. Stephan von Türck, sur le canal de Darien. — Séance mensuelle.

N° 4. Benoni, sur la loi de Baer, avec pl. — Dr. Polak, Teheran, avec carte. — Nouvelles Sociétés géographiques et nouveaux ouvrages périodiques. — Déterminations de positions astronomiques de l'expédition col. du Gordon en Afrique centrale. — L'Expédition portugaise dans l'Afrique centrale. — La Société des voyages autour du monde. — Littérature géographique. — Séance mensuelle.

N° 5. Les travaux géographiques en Suisse, par Dr Ziegler. — Sur les vues photographiques, prises par le professeur Simony, dans le Dachstein. — Dr. Toula, hauteurs du Balkan occidental. — Notices. — Nouvelles de Khartoum. — Fondation d'une Société de géographie à Brême. — Communication sur la population de la ville de Thrace. — Nouvelle expédition de Gessi au pays du haut Nil. — Littérature géographique. — Les courants dans l'Océan Atlantique. — Des relations de la topographie avec la géologie. — Séance mensuelle.

N° 6 et 7 : Études sur les Alpes du Tyrol. — Encore la loi de Baer. — Notices sur les nouvelles mesures et la mesure des degrés. — Littérature géographique.

PUBLICATIONS PROCHAINES.

La carte du *cours de l'Escaut*, et les cartes 9 et 10 de l'*Afrique équatoriale* seront jointes à la prochaine livraison, qui contiendra, entre autres, les mémoires suivants :

1° *Aperçu historique sur l'expédition faite au XVIII^e siècle, pour déterminer la valeur du degré du méridien*, par M. H. HERTOGHE, Bibliothécaire de la Société.

2° *L'Ile de Madagascar*, par M. E. A. GRATTAN, Vice-Président de la Société.

3° *Notice sur E. de Pruyssenaere, voyageur belge contemporain dans le Haut-Nil*, par M. le Lieutenant-Colonel WAUWERMANS, Président de la Société.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 12 AOUT 1877.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal de la séance du 3 Juillet. — 2^o Bibliothèque. — 3^o Communications : membres effectifs, correspondants et honoraires élus. — 4^o Correspondance. — 5^o La relation du troisième voyage d'Améric Vespuce. — 6^o Conférence sur : *L'Ile de Madagascar*, par M. E. GRATTAN, Vice-Président de la Société.

La séance est ouverte à une heure de relevée dans la salle du Conseil Communal à l'Hôtel-de-Ville. Au bureau siègent : MM. le lieutenant-colonel Wauwermans, Président, le Dr Delgeur et Grattan, Vice-Présidents, Génard, Secrétaire général, Langlois, Trésorier et Hertoghe, Bibliothécaire.

1. Le secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la séance du 8 Juillet dont la rédaction est approuvée.

2. Le bibliothécaire dépose sur le bureau les listes d'inscription pour les membres qui désirent recevoir communication

des publications périodiques conformément au règlement adopté le 13 Mai 1877 (*Voir page 206*).

3. Le Président fait connaître à l'assemblée que, dans la séance du 26 Juillet, les membres effectifs ont élu, en qualité de

MEMBRES EFFECTIFS :

MM. DE TILLY, Major d'artillerie, membre de l'Académie Royale des sciences, lettres et arts de Belgique.

WEYSEN, ancien capitaine de navire, expert du Bureau de la Compagnie *Véritas* à Anvers.

MEMBRES CORRESPONDANTS BELGES :

MM. HECTOR MANCEAUX, éditeur, Président du Tribunal de Commerce, à Mons.

ALPHONSE WAUTERS, Archiviste de la ville à Bruxelles et membre de l'Académie Royale des sciences, lettres et arts de Belgique.

E. VARENBERGH, Archéologue, à Gand.

FRANS CROUSSE, Major, chef d'État-major de la 3^e Division d'infanterie, à Liège.

R. BORTIER, à Nieuport.

MEMBRES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS :

MM. HUGO HÜTZ, Consul de la République Argentine, à Anvers.

PEIFFER, Chef d'escadron d'artillerie, à Orléans.

MM. A. DE LA ROQUETTE, attaché au Ministère des affaires étrangères, à Paris.

LOUIS DESGRAND, Président de la Société de géographie de Lyon.

ALFRED RABAUD, Président de la Société de géographie de Marseille.

MARC. MAUREL, Président de la Société de géographie de Bordeaux.

MEMBRES HONORAIRES :

MM. MEURAND, Ministre plénipotentiaire, Directeur des consulats au Ministère des affaires étrangères de France et Président de la Société de géographie commerciale de Paris.

le baron DE WATTEVILLE, Chef de la division des sciences et des lettres au Ministère de l'Instruction publique à Paris.

le Colonel VERSTEEG, Membre correspondant, à Amsterdam.

4. Le Secrétaire général donne communication à l'assemblée de la correspondance :

MM. le baron DE WATTEVILLE, le Colonel VERSTEEG, SCHMITZ, WILLEMS, le Major DE TILLY, MANCEAUX, DE CAZENAVE, le Comte GOBLET D'ALVIELLA, EUGÈNE VAN BEMMEL, VAN BENEDEN, le Baron DU GRATY, le Major CROUSSE et le Commandant PEIFFER remercient la Société de leur nomination en qualité respective de membres honoraires, effectifs ou correspondants.

M. Manceaux, membre correspondant, remercie la Société de l'examen qu'elle a bien voulu faire de son *Atlas de la Belgique*, et lui fait connaître que, dans les éditions ultérieures, il tiendra compte de ses observations.

De nombreux ouvrages ont été offerts à la Société, dont la liste complète sera insérée au *Bulletin*. Parmi ceux-ci nous citerons : — les œuvres de MM. Antoine et Alphonse Belpaire : *La Plaine marilime de Boulogne au Danemarck* et *Le port d'Ostende* (deux notices), offertes par Madame Belpaire ; — *L'Afrique Centrale*, par M. Laveleye, don de M. Emile Geelhand ; — *Promenade topographique dans le Loiret*, par M. P. Peiffer, don de l'auteur, membre correspondant.

5. M. le Président informe l'assemblée que M. Bouillat, consul général de France et membre effectif de notre Société, a bien voulu lui transmettre un exemplaire du *Journal officiel de la République Française*, en date du 15 Juillet dernier, contenant sous la rubrique : *Sciences, Littérature et Beaux-Arts*, un article de M. Ad. Mazenc intitulé : *Le Nouveau Monde*, (*Mundus novus*), *relation de voyage, adressée par Albéric Vespuce à Laurent de Médicis*. L'auteur y fait la description d'une plaquette vendue à Londres en 1859 et qui n'est autre que le texte latin de la relation flamande dont il est fait mention dans le discours inaugural de notre Société (p. 35).

La traduction faite par M. Mazenc du texte latin porte pour titre : *Le Nouveau Monde, étude sur la nature, les mœurs, usages et nations du Nouveau-Monde, découvert il y a peu d'années, aux frais du sérénissime roi de Portugal*. — *Albéric Vespuce présente ses nombreuses salutations à Pierre-Laurent de Médicis.....*

Il y est dit que, par un temps magnifique, le quatorzième jour du mois de Mai 1501, sur l'ordre du roi de Portugal, Vespuce quitta, avec trois navires, le port de Lisbonne et se dirigea

vers le Midi pour y chercher de nouvelles régions. Or, on sait que cette date diffère de celles indiquées dans les autres éditions de la lettre de Vespuce.

M. Génard, Secrétaire général, dit qu'il est heureux de cette communication puisqu'elle lui procure l'occasion de faire connaître quelques particularités concernant la traduction flamande de la lettre de Vespuce. La rarissime édition de Van Doesborch, citée dans le discours inaugural de notre savant Président, fut acquise à Anvers en 1871, à la vente de la bibliothèque de M. l'architecte Bosschaert, par M. Frédéric Muller, libraire à Amsterdam, qui en fit la description dans un de ses catalogues; le *recto* de la première page, contenait les mots :
VAN DER NIEUWER WERELT OPT LANDTSCAP/ NIEUWELICX GHEVODĒ
VADĒ DOORLUCH/ TIGHĒ CON. VĀ PORTUGAEL DOOR DĒ/ ALDERBESTĒ
PYLOET OFTE ZEEKENDER D'WERELT.

Sur le *recto* de la dernière feuille on lisait : AL DIT v's IS
GHETRASLATEERT EN OVERGHESTELT, / WT HET YTALIAENSCH IN LATY, EN
VOORDT WTE/, LATYNE IN DUYTSCHER SPRAKEN, OP DAT DIE MĚSCHEN/
WETEN MOGHE EN V'STAEN WAT GROOTER WONDELIC/ HEDĒ DAGHELICX
GHEVONDĒ WERDĒ. „

GHEPRENT THANTWERPEN AEN/ DYSEREN WAGHE. BI/ JĀ VĀ DOES-
BORCH./ ECELO DESCENDIT V'BUM QUOD/ GNOTHOCYANTON. (*Gnoti
seanton*).

M. Muller avait joint à son catalogue un *fac-simile* de la première feuille du précieux livret; c'est la planche que M. Génard a l'honneur de communiquer à l'assemblée. L'original fut vendu par M. Muller à la Bibliothèque de Providence, et ce n'est heureusement qu'un fac-simile, fait en Amérique, qui périt dans l'incendie de Chicago.

M. Muller, dans son intéressant *catalogue of books, plates, maps, etc. of North and South America*, cite une édition allemande de la même lettre de Vespuce, sous le titre de :
“ VON DER NEW GEFUNNDEN REGION DIE WO: EIN WELT GENENNT
MAG WERDEN, DURCH DEN CRISTENLICHEN KÜNIG VON PORTUGALL,
WUNNDERBARLICH ERFUNNDEN. — GEDRUCKT YN NÜREMBERG *durch*
Wolffgang Hueber, (1506).

Cette traduction est également citée par le savant bibliographe Harrisse et par Alexandre von Humboldt dans ses *Études critiques sur l'histoire de la géographie du Nouveau Monde*, traduites en allemand sous le titre de *Kritische Untersuchungen über die historische Entwicklung der geographischen Kenntnisse von der Neuen Welt*, (Tome III, p. 1. Note). Ainsi que le fait observer M. Muller, tandis que Harrisse, dans sa note de la première édition latine de la lettre de Vespuce, indique le 10 ou le 13 Mai, et même le 10 Juin comme la date probable du départ de Vespuce de Lisbonne, l'édition flamande cite le 1^r Mai :
" INDE IARE OS HERE ALS ME SCREEF MCCCC EN EEN DE YERSTE DACH VA MEY SO ZY WI WT GEREYST. „

Le Président remercie M. le Secrétaire général de son intéressante communication. Il fait remarquer qu'il est en effet très-important de constater la priorité d'Anvers dans la publication de ces anciens documents géographiques. C'est un de ses beaux titres de gloire dans le passé. Tout indique que le goût de la géographie était très-développé chez nos pères. C'est à Anvers aussi que parut en 1557 la première édition du *Voyage en Éthiopie* (1520-26) de Francesco Alvarez, qui nous fournit les premiers renseignements précis sur le pays du *Prêtre Jean* (Abyssinie) et le Haut-Nil, renseignements que les voyageurs ont confirmés.

G. M. le vice-Président Grattan donne lecture d'un mémoire sur *l'Ile de Madagascar*.

Sont nommés rapporteurs : MM. Jacobs-Beeckmans et Delcourt.

La séance est levée.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 OCTOBRE 1877.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal de la séance du 12 Août. — 2^o Élection de membres effectifs, correspondants et honoraires. — 3^o Correspondances. — 4^o Sociétés correspondantes. — 5^o Communication : visite Royale à Anvers. — 6^o Travaux d'hiver. — 7^o Peintures murales à la Bourse d'Anvers. — 8^o Conférences et Publications. Proposition de M. LANGLOIS, Trésorier. — 9^o *Les voyages de STANLEY*, communication de M. DELGEUR, vice-Président. — 10^o Rapports sur les travaux présentés. — 11^o Dépôt d'une notice sur le voyageur anversois JACQUES ANDRÉ COBBE, par M^r GÉNARD, Secrétaire général. — 12^o *Notice sur E. DE PRUYSSENAERE, voyageur belge contemporain dans le Haut-Nil*, par le Lieutenant-colonel WAUWERMANS, Président.

Le Président ouvre la séance dans la salle du Conseil communal à l'Hôtel-de-Ville, à 8 heures du soir. Au Bureau prennent place : MM. le Lieutenant-colonel Wauwermans, Président ; le Dr Delgeur, Vice-Président ; Génard, Secrétaire général ; Langlois, Trésorier ; Hertoghe, Bibliothécaire ; un grand nombre de membres sont présents à l'assemblée.

1. Le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la séance du 12 Août, dont la rédaction est approuvée.

2. Le Président fait connaître à l'assemblée que la ré-

union des membres effectifs a élu, dans la séance du 8 Octobre 1877, en qualité de :

MEMBRE EFFECTIF :

M. le Major ADAN, (correspondant), à Bruxelles.

MEMBRES CORRESPONDANTS BELGES :

MM. C. VAN DESSEL, archéologue, à Elewytt.

le Baron JACQUES BEHR, à Bruxelles.

ALFRED RONSE, conseiller communal, à Bruges.

le Colonel Baron FERD. JOLLY, commandant l'École de Guerre, à Bruxelles.

A. DE MAERE, ancien membre de la Chambre des représentants, à Gand.

MEMBRE HONORAIRE :

M. le Vicomte DE SAN JANUARIO, Président de la Société de géographie, à Lisbonne.

3. Le Secrétaire général fait l'analyse de la correspondance :
MM. le Comte van der Stegen, van der Maelen et Wynen s'excusent de ne pas pouvoir assister à la séance.

MM. Weysen, Desgrand, Rabaud, Alphonse Wauters, Hugo Hütz et de la Roquette, élus respectivement membres effectifs et correspondants, remercient l'assemblée de leur nomination.

La Société a reçu de nombreux dons pour sa bibliothèque,

parmi lesquels on doit signaler : — divers opuscules par M. Baudet, membre correspondant à Utrecht, — *Essai sur l'Industrie et le Commerce*, par M. Henri Houtain, offert par l'auteur, — *L'Art Khmer*, par le Marquis de Croizier, offert par l'auteur, — le Tome 46^e du *Journal de la Société de géographie de Londres*, — *Le Récit de l'Expédition polaire Arctique*, par l'Amiral Davis, magnifique volume avec de nombreuses illustrations.

4. La *Société des voyages autour du Monde* fait connaître que le premier voyage aura lieu le 15 Juin 1878 avec retour vers le 15 Mai 1879.

La *Société de géographie de Genève* accepte la correspondance avec notre Société et fait parvenir un numéro du *Globe*, journal de ses séances.

5. M. Delgeur, Vice-Président, ayant obtenu la parole, s'exprime en ces termes :

„ Lorsqu'il y a quelques semaines, LL. MM. sont venues dans notre ville, Elles ont, comme vous le savez, visité l'exposition des gravures d'après l'œuvre de Rubens. Je faisais partie de la commission chargée d'organiser cette exposition et, en cette qualité, j'ai eu, ainsi que mes confrères, dont plusieurs font partie de notre Société, l'honneur de recevoir LL. MM.

Conformément à son habitude, le Roi a eu des paroles aimables pour chacun de nous.

Comme on lui avait dit que j'étais Vice-Président de notre Société, il m'a parlé voyages et géographie ; „ J'aime „ beaucoup la géographie „ m'a-t-Il dit, „ non seulement „ comme science, mais surtout parce qu'elle nous fait mieux

„ connaître et apprécier les peuples, qu'elle sert à établir
„ des relations entre eux, qu'elle favorise le commerce et
„ l'industrie et qu'elle augmente ainsi les richesses des
„ nations. „

Au moment de sortir, le Roi m'aperçut sur son passage, s'approcha de nouveau de moi et me dit : “ Monsieur Delgeur, je
„ vous remercie de tout ce que vous faites pour la géographie,
„ vous et votre Société. Je l'ai déjà dit à votre président,
„ le lieutenant-colonel Wauwermans, je suis très-content
„ des travaux de la *Société de géographie d'Anvers*. „

J'avoue que j'étais un peu interdit, car je ne m'attendais pas à ce que le Roi me ferait l'honneur de m'adresser la parole une seconde fois. Je Lui ai répondu que je le remerciais beaucoup de cette haute approbation donnée à notre jeune Société, que nous nous efforcerions de la mériter de plus en plus et que j'aurais l'honneur de vous communiquer les paroles royales à notre première réunion. „

L'assemblée accueille cette communication par des applaudissements prolongés.

6. M. Le Président fait connaître à l'assemblée qu'en raison des nombreuses réunions qui ont eu lieu à l'époque de la fête de Rubens, le bureau a cru répondre au vœu général, en ajournant la séance mensuelle du 9 Septembre.

Il invite les membres à redoubler d'ardeur par leur présence aux séances et la production de travaux pendant la saison d'hiver qui commence. Il les invite à chercher à procurer à la Société de nouveaux adhérents dont la souscription permettra de multiplier les publications. Conformément à la décision de l'assemblée, une circulaire a été adressée aux instituteurs pour les engager à profiter des avantages offerts aux *membres associés* par la décision prise par la

Société le 8 Juillet dernier. Tous les efforts doivent être tentés pour développer l'enseignement de la géographie et de l'étendre surtout dans l'instruction primaire et moyenne.

7. En suite d'une décision prise dans la réunion des membres effectifs le 8 Octobre dernier, le bureau a adressé une lettre à l'Administration communale pour lui demander de faire garnir les panneaux du local de la Bourse d'Anvers de cartes murales, en offrant le concours des membres de la Société pour leur exécution. Il est fort désirable que cette mesure, si utile au commerce, reçoive l'appui des membres de l'assemblée.

8. Dans la dernière réunion des membres effectifs, M. Langlois a fait remarquer l'utilité qu'il y aurait à organiser, pour chaque séance, des conférences sur les progrès de la géographie, et sur les travaux de découvertes signalés par les diverses publications géographiques que reçoit la Société.

Il est désirable que les membres indiquent au bureau les contrées qui sont particulièrement l'objet de leurs études et dont ils s'engageraient à faire connaître les progrès au point de vue du développement des connaissances géographiques; il deviendrait alors possible aux autres membres de leur communiquer les renseignements spéciaux qu'ils pourraient se procurer et dont, mieux que d'autres, ils seraient à même de tirer parti.

Monsieur le Président applaudit à cette proposition. Le bureau s'efforcera de réaliser ce résultat en lui donnant une organisation régulière, mais il fait remarquer que, pour

arriver à un résultat pratique, il importe que chacun lui donne son concours et soit prêt à payer d'exemple. Il a invité M. le Vice-Président Delgeur, qui a fait une étude spéciale du progrès de la géographie de l'Afrique, à bien vouloir dès ce jour faire connaître les résultats du récent voyage de Stanley.

9. M. Delgeur, après avoir rappelé que les propriétaires des deux journaux le *New York Herald* et le *Daily Telegraph* ont fait les frais d'un nouveau voyage de M. H. Stanley, et l'ont renvoyé en Afrique pour compléter les découvertes de Livingstone, donne lecture de la lettre-dépêche écrite le 10 Août dernier à M'bomma près de l'embouchure du Congo, et publiée dans le *Daily Telegraph* du 17 Septembre de cette année.

“ Ce long voyage à travers le continent africain, „ dit l'honorable Vice-Président, „ a duré 277 jours et a été malheureusement marqué par la mort de plusieurs des compagnons de M. Stanley, notamment du jeune anglais Francis Pocock et de l'africain Kalulu, le fidèle compagnon de l'intrépide voyageur. M. Stanley, lui-même, n'a échappé que par une espèce de miracle et à force d'énergie, aux dangers de toute sorte qui l'ont assailli au milieu des attaques incessantes des tribus hostiles qu'il a traversées, et pendant sa navigation sur un fleuve immense et souvent interrompu par des rapides et des cataractes. Mais le problème que ni Livingstone, ni Cameron n'avaient résolu, l'a été par lui : le Lualaba et le Congo ne forment qu'un seul et même fleuve. „

M. Delgeur lit ensuite le texte de la lettre :

*Emboma, sur le fleuve Congo (côte occidentale de l'Afrique),
10 Août 1877.*

„ Je suis arrivé ici, venant de Zanzibar, le 8 Août, avec

115 hommes, tous dans un état déplorable. Nous avons quitté Nyangwé, dans le pays de Manyuema, le 5 Novembre 1876, en faisant le trajet par terre, par l'Ureggu. Ne pouvant avancer, à cause de l'épaisseur des forêts, nous nous décidâmes à traverser le Lualaba, et nous continuâmes notre route, sur la rive gauche, par le nord-est d'Ukusu. Les indigènes nous barrèrent le passage, nous harcelant nuit et jour ; ils tuèrent et blessèrent beaucoup de nos gens avec leurs flèches empoisonnées.

„ Nos combats au milieu de ces régions habitées par des cannibales furent presque désespérés. Nous essayâmes d'abord de calmer ces sauvages à l'aide de présents et en employant la douceur. Mais ils nous repoussèrent, regardant nos avances comme une preuve de lâcheté. Pour comble de malheur, l'escorte de 140 hommes que j'avais engagée à Nyangwe refusa d'aller plus loin. En même temps, les indigènes firent un dernier effort pour nous écraser tout à fait. Nous nous défendîmes avec la plus grande vigueur ; mais il ne nous restait plus, pour sortir de la terrible position où nous nous trouvions, qu'à accepter l'alternative de retourner en arrière et d'abandonner notre entreprise, ou qu'à nous servir de nos canots. Bien que nous eussions un avantage décidé sur les sauvages dans un combat naval, chaque jour de voyage n'était que la répétition des luttes du jour précédent. Ce ne fut, en réalité, qu'un combat continu et désespéré. Après nous être frayé peu à peu un chemin en descendant le fleuve, nous nous trouvâmes arrêtés par une série de cataractes — au nombre de cinq — situées à peu de distance les unes des autres, au sud et au nord de l'Équateur. Pour les franchir, nous dûmes nous ouvrir un passage à travers 13 milles d'épaisses forêts, traîner nos dix-huit canots, ainsi que notre bateau d'exploration, par terre, échanger souvent la hache pour le fusil, afin de repousser les attaques des indigènes. Après avoir dépassé ces cataractes, nous eûmes un moment de repos ; nous étions épuisés de fatigue.

„ Par le 2^o de latitude nord, le Grand Lualaba cesse de couler vers le nord pour prendre la direction du nord-ouest, puis de l'ouest et enfin du sud-ouest ; il forme un immense cours d'eau de 2 à 10 milles de large et tout parsemé d'îles.

„ Afin d'éviter des combats qui nous épuisaient, nous dûmes naviguer au milieu même du fleuve jusqu'à ce que, pressés par la faim que nous endurions depuis trois jours, nous résolûmes d'aller au-devant des cannibales et de mettre pied à terre sur la rive gauche du Lualaba.

„ Heureusement, la tribu qui occupe cette rive se livre au commerce. Les habitants possédaient quatre fusils provenant de la côte occidentale ; ils nous apprirent que le fleuve sur lequel nous naviguions s'appelle le Ikutuya-Congo.

„ Après nous être donné mutuellement des gages d'amitié, nous achetâmes des provisions en abondance et nous essayâmes de poursuivre notre route sur la rive gauche du Lualaba.

„ Trois jours après, nous atteignîmes le territoire d'une puissante tribu dont tous les habitants sont armés de fusils ; à notre approche, ils mirent aussitôt à l'eau cinquante grandes pirogues et nous attaquèrent. C'est en vain que je leur offris des étoffes et leur criai que nous étions des alliés : ils ouvrirent le feu et tuèrent trois de mes gens. Nous ripostâmes alors avec la plus grande énergie.

Le combat dura avec rage pendant une douzaine de milles sur le fleuve même. Ce fut l'avant-dernière des trente-deux batailles que nous eûmes à livrer sur le Lualaba.

Ce fleuve, après avoir changé de nom plusieurs fois, prend celui de Kwango ou de Zaïre, en approchant de l'Atlantique. Il traverse le grand bassin qui s'étend entre le 26^e et le 17^e degré de longitude est, et parcourt 1,400 milles sans interruption d'aucune sorte, recevant de magnifiques affluents, surtout du côté du sud. Puis, passant à travers la large ceinture de montagnes qui sépare ce grand bassin de l'océan Atlantique, il descend, par trente chutes et des rapides dan-

gereux, jusqu'au cours principal, entre les chutes d'Yellala et l'Atlantique.

Nos pertes ont été cruelles, et j'ai à regretter surtout la mort de mon dernier compagnon blanc, le brave et courageux Anglais Francis Pocock, qui a été entraîné par le courant dans les chutes de Massassa, le 3 Juin dernier.

„ Le même jour, je faillis périr avec sept de mes hommes dans le tourbillon des chutes de Mowa. Six semaines plus tard, tout l'équipage de la *Lady-Alice* fut emporté dans la cataracte de Mbelo, et nous n'échappâmes à la mort que par miracle. Mon fidèle compagnon Kalulu est aussi au nombre des morts.

„ De Boma, je conduirai l'expédition par mer à Cabinda, puis de là à Saint-Paul-de-Loanda, sur la côte occidentale de l'Afrique.

„ M. Price, de la maison Hatton et Cookson, de Liverpool, se charge de porter mes lettres par la voie d'Angola.

„ HENRY STANLEY. „

M. Delgeur indique sur la carte l'itinéraire probable suivi par M. Stanley et ajoute les remarques suivantes :

“ Nous savons par le témoignage concordant de Livingstone et de Cameron, que le Loualaba coule au Nord-Ouest devant Nyangwé ; mais aucun des deux voyageurs n'a été au delà de cette ville, aussi sont-ils complètement en désaccord sur la direction ultérieure du fleuve. L'un, qui y voyait le Nil, le dirige au Nord ; l'autre, qui le rattachait au Congo, le fait aller tout droit à l'Ouest. Stanley confirme les conjectures du premier quant à la direction du fleuve. Nous lisons, en effet, dans sa lettre :

“ Par le deuxième degré de latitude nord, le grand Lualaba cesse de couler vers le Nord, pour prendre la direction Nord-Ouest, „ etc.

Ces paroles sont claires et précises. Cependant elles me paraissent renfermer un *lapsus calami* ; il me semble que le

voyageur s'est trompé en écrivant *latitude Nord* et qu'il a voulu mettre *latitude Sud*. Voici pourquoi. La ville de Nyangwé se trouve à 4° 11' au Sud de l'équateur ; de là au 4° lat. Nord , il y a environ 6 degrés, environ la distance d'Anvers à Lyon. Or la dépêche nous apprend que Stanley a commencé son voyage par terre en s'avancant par le pays d'Ureggu qui est sans aucun doute identique au pays d'Ulegga de Livingstone. D'après la relation de ce voyageur — et le récit de Stanley confirme ses renseignements, — cette contrée est couverte de forêts vierges si touffues et si épaisses que l'on y marche souvent pendant des journées entières sans voir le soleil, et que pour pouvoir y avancer il faut constamment avoir la hache à la main. J'ai peine à croire que, si déterminé qu'on soit, on puisse réussir à conduire une troupe d'au moins 300 hommes à une telle distance, à travers un tel pays. Du reste je n'affirme rien, je puis me tromper, tout dans ce voyage est extraordinaire et rappelle les expéditions des anciens *conquistadores* de l'Amérique.

Vous aurez remarqué également que Stanley ne parle nulle part du lac Sankorra, qu'il a dû traverser, et que Livingstone et Cameron placent à une soixantaine de milles au dessous de Nyangwé. Peut-être est-ce l'endroit où le fleuve s'élargit jusqu'à dix milles, et atteint par conséquent la largeur du lac de Genève. Si les voyageurs anglais se sont trompés, leur erreur est d'autant plus excusable que l'arabe et les langues africaines n'ont qu'un seul terme pour désigner une grande étendue d'eau, terme qui indique indifféremment un fleuve, un lac et la mer elle-même.

Une dépêche ultérieure annonce que le duc d'Albuquerque, gouverneur général des possessions portugaises, a mis à la disposition de Stanley une canonnière à vapeur pour le conduire lui et ses hommes à St-Paul de Loanda. Tous sont dans un état pitoyable. La plupart souffrent de la dysenterie et du scorbut, et auront besoin d'un mois au moins pour se refaire des fatigues du voyage ; une vingtaine ont

le corps couvert d'ulcères et il leur faudra bien une demi-année avant de pouvoir se remettre en route. Les autorités portugaises les considèrent comme leurs hôtes et les accablent de soins et de prévenances. Le gouverneur général a offert à M. Stanley de le faire conduire à Lisbonne par un vapeur de l'État, mais il a remercié ne voulant pas abandonner ses hommes avant d'avoir soigné pour leur rappatriement. Il espère que le gouvernement anglais y interviendra et les propriétaires des deux journaux, qui ont fait les frais de l'expédition, ont dû faire des démarches dans ce but.

“ Comme la poste de l'Afrique occidentale arrive en Europe vers le commencement de chaque mois, j'avais espéré pouvoir vous donner des détails plus complets empruntés aux lettres dont s'est chargé M. Price ; mais rien n'en a été publié jusqu'à présent, et je me vois forcé à remettre ma communication à la prochaine séance. „

M. le Président remercie M. le Dr Delgeur de son intéressante communication et émet le vœu qu'il veuille bien la continuer lorsque de nouveaux renseignements parviendront sur le voyage du célèbre explorateur Américain.

10. MM. le Dr Delgeur et le Major Henrard présentent leur rapport sur le travail intitulé : *Aperçu historique sur l'expédition faite au XVIII^e siècle en Amérique pour déterminer la valeur du degré du méridien*, présenté par M. Hertoghe, Conseiller-Bibliothécaire de la Société, dans la séance du 8 Juillet. Ils concluent à l'impression de ce travail après qu'il aura subi quelques légères corrections de rédaction. Ces conclusions sont adoptées.

“ En expliquant le système métrique aux enfants des écoles primaires, „ dit M. Delgeur, “ on leur apprend que le mètre est la quarante millionième partie de la circonférence du globe.

Quelquefois l'un ou l'autre enfant demande, comment on est parvenu à prendre cette mesure. Mais cela arrive rarement et l'enfant se contente d'une explication quelconque ; à cet âge, on croit en la parole du maître, ce qu'il dit est la vérité absolue.

„ Plus tard, quand on a quitté les bancs de l'école, on se sert du mètre sans plus penser à son origine, et si quelques-uns s'en préoccupent, ils se contentent de savoir qu'à la fin du dernier siècle, des savants ont mesuré la longueur d'un degré et en ont déduit, par le calcul, celle du méridien et par suite celle du mètre.

„ La plupart ne vont pas au delà, bien peu comprennent l'utilité pratique de la mesure exacte de la terre même. J'ai entendu soutenir sérieusement que c'est pour avoir une métrologie à base constante et inébranlable, qui pût être adoptée par tous les peuples et rester la même dans tous les siècles, que le gouvernement français a fait exécuter la mesure du méridien. Le brave homme qui émettait cette affirmation doctorale et se croyait très-savant, ignorait que, déjà dans la haute antiquité, longtemps avant la révolution française, on avait cherché à déterminer exactement la grandeur de notre globe, et que depuis la Renaissance surtout, les astronomes européens avaient fait beaucoup de tentatives pour mesurer, avec certitude, un degré du méridien.

„ Toutes les mesures prises jusqu'à la fin du XVIII^e siècle se contredisaient, aucune ne pouvait donc servir au but que se proposait la Convention Nationale. C'est pourquoi l'on résolut de reprendre le travail à nouveau et de faire recommencer toutes les mesures par les astronomes et les géomètres les plus habiles, avec des instruments de la plus grande exactitude et avec une précision inconnue jusqu'alors.

„ C'est de ce travail qu'est sorti le système métrique qui tend de plus en plus à devenir la base commune des mesures de tous les peuples civilisés, bien que, suivant Puissant

et d'autres mathématiciens célèbres, le mètre adopté ne soit pas exactement la quarante millionnième partie du méridien, mais en diffère d'une légère fraction de millimètre.

„ Parmi les mesures de degré antérieures à celle qui a donné naissance au système métrique, une des plus remarquables est la mesure exécutée au Pérou, en 1736, par une commission de savants français et espagnols.

„ Bien que l'on sache généralement que La Condamine se rendit en Amérique pour faire ce grand travail et qu'il y réussit, les détails de cette expédition, les difficultés qu'elle éprouva, la manière dont elle procéda pour accomplir sa tâche, sont peu connus ou plutôt on les ignore complètement. M. Hertoghe nous les a fait connaître dans un mémoire des plus intéressants. „

— MM. Jacobs-Beeckmans et Delcourt présentent leurs rapports sur le travail intitulé : *L'Ile de Madagascar* lu par M. Grattan, Vice-Président, dans la séance du 12 Août.

„ J'ai lu, dit M. Delcourt, „ avec le plus vif intérêt, la description géographique de l'île de Madagascar, par M. Grattan, notre honorable Vice-Président. J'ai retrouvé, dans les traits principaux de cette notice, les souvenirs que j'ai conservés de la Grande Terre. Non pas que j'y aie abordé, mais ayant passé environ deux mois à l'île Maurice, pendant l'année 1846-1847, au retour d'un voyage aux Indes, les excellents rapports que nous y avons eus avec deux missionnaires belges, m'ont permis de me faire une opinion sommaire, bien qu'assez exacte, sur le climat et les ressources de ce magnifique pays.

„ Tout le versant oriental de l'île étant constamment rafraîchi par les vents alizés, il y règne une température semblable à celle qu'on trouve aux îles Maurice et Bourbon, ces deux perles de l'Océan indien, dont elle n'est d'ailleurs séparée que par deux jours de navigation. Par suite des diverses altitudes qu'on y rencontre, on doit pouvoir y cultiver toutes les plantes des climats tempérés et de la zone tropicale,

ainsi que cela a lieu à l'île Maurice, où j'ai vu, les jours de marché, les raisins et les pêches, s'étaler à côté des ananas et des bananes.

» On peut s'étonner que la Grande Terre ait pu échapper jusqu'ici à la domination des Européens. Il semble que la bonté relative du climat et les richesses naturelles du sol auraient dû engager les navigateurs à y fonder des colonies. Diverses tentatives ont, en effet, été faites dans ce but, mais jamais la domination étrangère n'a pu y prendre racine. Cet insuccès est dû au caractère jaloux des indigènes, qui n'ont jamais pu supporter l'asservissement de leur pays. Les Malgaches, que j'ai vus en assez grand nombre à l'île Maurice, sont, du reste, supérieurs aux autres peuples de la côte. Ils sont plus robustes, plus intelligents et sont cités pour leur bravoure.

» D'après ce que j'ai vu et ce qui m'a été rapporté, les Malgaches, malgré leur caractère ombrageux, sont très-capables d'attachement pour les blancs, lorsqu'on les traite avec douceur, et ils sont loin d'être rebelles à tout progrès. Aussi est-ce parmi eux que les missionnaires font le plus de prosélytes. J'ai été heureux de voir confirmer cette appréciation de ma jeunesse, en lisant, dans la relation de M. Grattan, le récit des cinq missions anglaises, entreprises pendant ces derniers temps dans l'île. Le simple fait qu'un des principaux rois du pays y a autorisé la fondation d'écoles, prouve que les efforts de quelques hommes dévoués ne sont pas restés stériles. »

Conformément aux propositions de ses Commissaires, l'assemblée décide l'impression de ce travail dans son *Bulletin*.

11. M. Génard, Secrétaire-général, dépose sur le Bureau une notice sur le voyageur anversoïis JACQUES-ANDRÉ COBBE, écrite

en vue de faciliter le concours de 1878; sont nommés rapporteurs : MM. Wauwermans, Président, et Delgeur, Vice-Président.

12. “ Messieurs , „ dit le Président , “ j’ai, comme vous, „
„ hâte d’entendre le récit d’un de nos voyageurs, qui, le „
„ premier et l’un des seuls, visita le Paraguay sous la domina- „
„ tion de Lopez, à l’époque où ses frontières étaient absolument „
„ fermées aux Européens. M. Baguet, dont les voyages sont „
„ connus par son remarquable ouvrage : *Rio Grande do Sul „*
„ *et le Paraguay* , a bien voulu nous promettre aujourd’hui „
„ un récit sur les *Mœurs et Coutumes des Payagas* qu’il a „
„ visités. Mais avant de lui donner la parole, je me permettrai „
„ d’appeler un instant votre attention sur un voyageur belge „
„ peu connu et qui eut une grande part à l’œuvre de „
„ la découverte de l’Afrique centrale, à laquelle, sous peu „
„ de jours, trois de nos courageux compatriotes vont encore „
„ vouer leur vie. J’ai reçu d’importantes communications „
„ pour lesquelles il convient de prendre date dans l’intérêt „
„ de la Société. „

M. le Président lit ensuite une notice sur les *voyages de E. de Pruyssenaere de la Woestyne, d’Ypres.*

MM. Baguet et le chev. Jules van Havre sont nommés Commissaires pour l’examen de ce travail.

L’heure étant avancée, M. Baguet propose la remise de la lecture de son travail à la séance de Novembre. Cette proposition est adoptée et la séance levée.

APERÇU

Historique sur l'expédition faite au XVIII^e siècle

EN AMÉRIQUE

dans le but de déterminer la grandeur du degré du Méridien

PAR

M. HERTOEGHE

Bibliothécaire de la Société.

La forme et l'étendue de la terre ont été l'objet de la curiosité des hommes dès l'antiquité la plus reculée. Jus-
qu'au temps d'Héraclite, l'idée qu'on se faisait de la forme
de la terre était celle d'une plaine immense. Les Chinois,
quoique déjà avancés dans les sciences, disaient : *le ciel est
rond , mais la terre est carrée.*

L'opinion d'Héraclite ne persista pas chez les Grecs , qui
croyaient la terre un immense cylindre. Cléanthe et Démocrite
assuraient qu'elle était concave et flottait sur les eaux
comme un bateau ou comme un disque. *Parménides*, qui floris-
environ 500 ans avant l'ère chrétienne, démontra le premier
la sphéricité de la terre. *Thalès de Milet* , environ un siècle
auparavant, paraît avoir eu la même idée ; il fut , d'après
le témoignage de Pline, le premier qui prédit les éclipses.
Le moyen principal adopté pour démontrer la sphéricité

de la terre était l'observation de l'ombre de notre globe projetée sur le disque de la lune pendant les éclipses de notre satellite.

Depuis Aristote, la sphéricité fut admise sans aucune opposition ; mais ce fait, quoique considéré comme incontestable, pour porter toutes les conséquences, exigeait qu'on pût arriver à déterminer l'étendue de la circonférence et du diamètre.

Mesurer la circonférence dans tout son développement était chose impossible, à cause des obstacles causés par les mers, les montagnes, etc. qu'il fallait traverser. Mais si l'opération était impossible dans sa totalité, rien n'empêchait de la faire par petites parties. En admettant la sphéricité complète, l'étendue d'un degré suffisait.

Les géomètres du temps d'Aristote avaient fixé la circonférence de la terre à 400,000 stades. On ignore le procédé employé pour arriver à ce chiffre. Il paraît cependant qu'on se basa sur la différence de hauteurs des astres en différents lieux. Cette méthode fut encore suivie par les géomètres des temps postérieurs avec quelques changements et corrections. Eratosthène l'avait appliquée trois siècles avant J. C. Cet astronome savait que la ville de Syène, en Egypte, était située exactement sous le tropique et que, par conséquent, le soleil y passait au zénith lors du solstice d'été. Il s'y trouvait un puits profond et bien vertical, et on avait observé qu'à midi, les parois en étaient complètement éclairées, jusqu'au fond par les rayons du soleil. On savait d'ailleurs également que les styles élevés verticalement ne donnaient plus aucune ombre à midi. Eratosthène supposa Alexandrie et Syène situées sur un même méridien : il savait que la distance entre ces deux villes était évaluée à 5000 stades.

Il observa à Alexandrie, au jour du solstice, la distance zénithale du soleil, à midi, et constata qu'elle était la 50^{me} partie de la circonférence du cercle. Il conclut de ces observations que l'arc du méridien terrestre entre les deux villes devait être aussi la 50^{me} partie de la circonférence de la

terre, d'où il arriva à fixer 250,000 stades pour la circonférence. D'après ce résultat, le stade vaudrait 160 mètres.

Or nous venons de dire que du temps d'Aristote, on avait supposé le méridien égal à 400,000 stades, ce qui aurait donné pour la valeur du méridien exprimée en mètres, 64 millions, au lieu de 40 millions de mètres; les contemporains d'Aristote s'étaient donc trompés de plus de la moitié.

Christophe Colomb n'accorda à la terre que 5000 lieues de circonférence au lieu de 10,000; ce fut cette conviction qui l'amena à supposer, qu'après une navigation de l'est à l'ouest de huit cents lieues, il atteindrait les Indes. Il mourut sans se douter d'avoir découvert un continent nouveau entre l'Europe et les Indes.

Un grand nombre d'astronomes et de savants se sont occupés depuis de cette question. Dans les temps modernes, nous citerons Fernel à Paris en 1525; Nordwood à Londres et à York en 1635. — Clavius, Kepler, Grimberg, Snellius, Riccioli entreprirent des travaux dans le but d'avoir la valeur réelle du degré de la terre. Snellius mesura la distance entre Bergen-op-Zoom et Alkmaer. Il trouva entre ces villes une différence de latitude de $1^{\circ} 11' 30''$ et indiqua, pour la longueur du degré, 28,473 perches du Rhin. Pour la distance de Alkmaer à Leyden, il trouva 28,510 perches du Rhin ou 55,021 toises. Ces mesures furent reprises par Muschenbroeck, qui trouva entre Alkmaer et Bergen-op-Zoom 57,033 toises. Riccioli, en Italie, avait trouvé 62,650 toises pour le degré.

La grande différence de ces résultats, qui atteint 7629 toises, était de nature à jeter un grand trouble dans les connaissances scientifiques. La navigation était spécialement intéressée à voir résoudre la question d'une manière positive, car le doute sur la valeur des distances, expose les marins à des dangers très-sérieux. Il importait donc d'instituer un ensemble de recherches très-précis.

L'Académie des Sciences, qui venait d'être fondée par Louis XIV, s'y appliqua avec zèle. Cette célèbre com-

pagnie chargea l'un de ses membres, M. Picard, de mesurer le degré terrestre. Il s'acquitta de sa mission avec beaucoup de soins, et mesura les distances entre Paris, Malvoisie, Sourdon et Amiens; il trouva 57,060 toises pour le degré terrestre, ce qui ne surpassait que de 27 toises le résultat obtenu par Muschenbroeck. On a reconnu, dans la suite, que le chiffre donné par l'observateur hollandais ne différait de la valeur exacte que de 3 toises, soit un peu moins de 6 mètres.

Jusqu'alors personne ne s'était avisé de supposer pour la terre une autre forme que celle d'une sphère parfaite et on n'avait aucune idée de son aplatissement. Le hasard conduisit à cette découverte qui devait contribuer d'une manière importante au développement de la géodésie.

Le célèbre Huygens de Zuylichem venait de publier son traité intitulé : *Horologium Oscilatorium*, dans lequel il prétendit qu'un pendule, de même poids et de même longueur, ferait le même nombre d'oscillations dans toutes les parties du globe.

Richer étant allé à Cayenne, située à environ 5° de l'Équateur, observa que le pendule qui avait la même longueur qu'à Paris, mettait plus de temps pour faire le même nombre d'oscillations et que son horloge retardait de 2^m 28^s par jour. Il attribua d'abord cette différence à plusieurs causes telles que l'influence du climat, de la température qui dilatait les métaux, etc.; mais toutes les raisons qu'il put imaginer, ne lui donnèrent aucune explication satisfaisante du phénomène.

Huygens et Newton, occupés de l'étude du phénomène de la gravitation, furent portés à supposer que la différence dans les nombres des oscillations ne pouvait être attribuée qu'à une différence du poids des corps aux différents points de la terre et ils en conclurent que tous les points de notre globe devaient être inégalement éloignés du centre, c'est-à-dire que la terre n'était pas une sphère parfaite.

Ces deux savants avaient déjà admis la rotation de la terre et, se basant sur les lois de la force centrifuge, ils en avaient conclu que la masse de matière devait être plus considérable à l'Équateur qu'aux pôles et, par conséquent, que la terre devait être aplatie vers les extrémités de l'axe de rotation ; ils calculèrent même la valeur des différents diamètres résultant de leur hypothèse.

Les conclusions de Huygens et Newton sur la pesanteur des corps en différents lieux, ne furent pas généralement admises. Les géomètres français notamment furent d'un avis contraire. Afin de résoudre cette intéressante question, il fut décidé, sur l'ordre de Louis XIV, qu'on mesurerait de nouveau le méridien qui traverse la France dans sa plus grande longueur.

Ce travail fut entrepris en 1683 par Cassini. On divisa le méridien en deux parties : la première allant de Dunkerque à Paris, la seconde de Paris à Colibre. L'opération fut terminée en 1718 ; elle avait duré 35 ans.

La relation de ce travail se trouve dans le traité qui a pour titre : *De la grandeur et de la figure de la Terre*, écrit par Cassini lui-même.

Il conduisit à cette singulière conclusion que la terre était allongée, et non aplatie dans le sens des pôles.

Naturellement Huygens et Newton s'élevèrent avec énergie contre les résultats constatés par les observateurs. De là de longues controverses, pendant lesquelles la figure de la terre resta indéterminée et la navigation exposée à des doutes qui pouvaient ne pas être sans dangers, puisque sur une distance de 100° en longitude, il y avait une différence de 2° entre les grandeurs admises par Newton et par Cassini.

Louis XV fatigué sans doute de l'incertitude qui pesait sur cette question épineuse, ordonna à l'Académie d'en reprendre l'étude. Pour arriver à un résultat définitif, il fut décidé que deux expéditions seraient envoyées, l'une, dans les régions polaires en Laponie et l'autre, dans les environs de l'Équateur

en Amérique, pour mesurer de nouveau le degré terrestre et faire toutes les observations qui pouvaient intéresser le monde scientifique et résoudre définitivement le problème.

Les savants désignés pour faire partie de l'expédition du Nord furent *de Maupertuis*, *Clairaut* *Camus*, *le Monnier*, *l'abbé Outhier*; le célèbre professeur d'astronomie *Celcius de Sommereaux*, comme secrétaire et *de Kerbelot*, comme dessinateur, s'y joignirent.

En 1738, *de Maupertuis* publia la relation du voyage, ainsi que des observations faites sur les bords du fleuve *Tornea*.

Pour l'expédition de l'Equateur, on nomma *M. Godin*, *Bouguer de la Condamine*. *De Jussieu* fut adjoint en qualité de botaniste, *Vergin* ingénieur de la marine, *de Morainville*, comme dessinateur, *Seniergus*, comme médecin, et *Hugot*, comme horloger.

Ils choisirent le pays de Quito comme le plus favorable à leurs travaux et offrant le plus de chances de réussite.

Quito étant sous la dépendance de la couronne d'Espagne, des ouvertures furent faites à la cour de Madrid à l'effet d'obtenir l'autorisation pour les savants français d'y faire les observations proposées.

Le roi d'Espagne Philippe V, jaloux de la gloire que la France retirerait de ces travaux et convaincu en outre de leur utilité, non seulement accéda au désir de Louis XV, mais voulut même que des savants de sa nation y participassent. A cette fin, une patente fut octroyée le 20 Août 1734, par laquelle il fut ordonné à tous les vice-rois, gouverneurs et autres dignitaires de la couronne d'Espagne en Amérique, de donner non seulement aide et protection aux membres de l'expédition, mais de les aider encore de tous les moyens en leur pouvoir pour faciliter leurs travaux.

Le roi d'Espagne désigna, en même temps, pour faire partie de l'expédition, deux capitaines de l'armée navale : don George Juan et don Antonio de Ulloa.

Il fit équiper deux vaisseaux de guerre, le *Conquérant* de 64 canons et l'*Incendie* de 50, pour les transporter à Carthagène ; Les savants français se rendirent à la même destination sur

un navire de leur nation. De Carthagène l'expédition devait se rendre à Panama et de là au Pérou.

Les navires espagnols partirent de Cadix le 26 Mai 1735 et arrivèrent à Carthagène le 9 Juillet suivant, après une traversée de 44 jours.

Pendant le cours du voyage, les savants s'étaient beaucoup occupés de l'observation de la variation de la boussole, à laquelle, dans ce temps, on attachait une grande importance, vu qu'on s'en servait pour dresser des cartes, dites de variation, au moyen desquelles on tâchait de déterminer la longitude en mer, par l'amplitude de la déviation de l'aiguille aimantée.

De nos jours, ces cartes sont abandonnées, parce qu'elles ne donnent que des résultats grossièrement approximatifs et que nos instruments nautiques modernes sont capables de fournir cet élément important pour la navigation avec une précision beaucoup plus grande ; mais on conçoit qu'au commencement du XVIII^{me} siècle, elles aient pu avoir une valeur relative assez grande, car la longitude ne se déterminait encore que par l'estime et on sait que cette méthode peut produire des erreurs de 20 à 30° dans une navigation de quelques semaines.

Les instruments à réflexion venaient à peine d'être inventés, et leur usage était encore loin d'être généralement admis par les navigateurs ; par routine, ils préféraient leurs vieux instruments qui donnaient rarement des résultats exacts ; une méthode précise pour calculer la longitude faisait défaut aux marins et la carte de variation qui pouvait, dans quelques circonstances, la donner à 4 ou 5' près, avait été une invention très-recommandable pour son époque.

Les savants français n'arrivèrent à Carthagène que le 15 Novembre 1735, quatre mois après leurs collègues espagnols ; ceux-ci avaient mis ce temps à profit pour faire la description de la ville, de ses habitants, de leurs mœurs et de leurs coutumes ; ils levèrent le plan du port et de la Baie, déterminèrent la latitude, la longitude et la variation

et consignèrent tout ce qui pouvait s'observer sous le rapport de la faune, de la flore du pays ainsi que des maladies régnantes, des productions du sol.

De Carthagène, l'expédition se rendit à Portobello où elle arriva après une traversée de 4 jours et d'où elle partit le 22 Décembre 1735 pour se rendre à Panama par la rivière de Chagres, le voyage par terre étant trop difficile, à cause des instruments dont on était muni et qui étaient d'un volume trop embarrassant pour pouvoir être transportés à dos de mulets par des chemins étroits et rudes.

Le Gouverneur de Panama avait mis à la disposition des voyageurs deux petits bâtiments qui vinrent les prendre à Portobello. La traversée par la rivière fut longue et pénible, à cause des rapides et des obstructions occasionnées par de nombreux arbres qui barraient le chemin et que le vent y avait jetés. Le 29 Décembre, l'expédition arrivée aussi loin que la rivière était navigable, se rendit par terre à Panama où elle parvint le même jour.

Les préparatifs indispensables pour la continuation du voyage retinrent les savants à Panama plus longtemps qu'ils ne l'auraient voulu. Ils profitèrent de ce retard pour faire, comme à Carthagène, toutes sortes d'observations scientifiques, sans toutefois parvenir à déterminer la longitude du lieu, car les satellites de Jupiter leur restèrent invisibles, la planète étant trop rapprochée du soleil.

Après un séjour de près de deux mois, ils quittèrent Panama, le 20 Février 1736, pour se rendre à Guayaquil. Le 9 Mars, le navire jeta l'ancre vis-à-vis de *Manta* dans le dessein d'y faire des vivres. Les savants en étudièrent la plage pour s'assurer si elle ne pouvait convenir à l'établissement d'une base pour les opérations géodésiques et au mesurage d'une série de triangles qui se serait continuée jusqu'aux montagnes de Quito. Mais ils reconnurent bientôt que le pays trop accidenté et embarrassé par des bois, n'était pas favorable à leurs opérations. Le navire con-

tinua sa route, laissant toutefois M^{rs} Bouguer et de Condamine à Manta pour y faire des observations astronomiques et. le 26 Mars, on arriva à Guayaquil.

Le lendemain les instruments furent débarqués et les savants commencèrent les observations de latitude et de longitude. De Guayaquil à Quito le voyage dut se faire partie par eau et partie à dos de mulets. Le 3 Mai l'expédition s'embarqua à bord d'une grande chatte qui devait la conduire à Caracol où elle arriva le 11. Sur le fleuve, les mosquitoes firent éprouver à nos voyageurs des souffrances intolérables, malgré les précautions prises pour se garantir de leurs morsures. Le jour, ils devaient se tenir sans cesse en mouvement pour écarter ces hôtes incommodes, et la nuit ils ne pouvaient jouir d'un instant de repos.

Le 14 Mai, ils arrivèrent à Caracol où des mulets avaient été envoyés par les autorités de Guayaquil. Après quatre heures de marche à travers des savanes et des bois de cacaotiers, par des chemins tellement marécageux que les mulets s'enfonçaient souvent dans la vase jusqu'au ventre, ils atteignirent les bords de l'Ojibar qu'ils côtoyèrent et traversèrent 9 fois à gué, non sans péril, à cause de la rapidité du courant, des rochers qui garnissaient le fond et de la profondeur de l'eau.

Le soir ils firent halte au bord de la rivière, dans une maison qui, du lieu où elle était bâtie, s'appelait *Port des Mosquitoes*, nom de mauvais augure. En effet, les mosquitoes leur firent une guerre si cruelle que plusieurs d'entre eux allèrent se plonger dans l'eau, espérant se mettre ainsi à l'abri de leurs morsures; mais comme ils ne pouvaient tenir la tête immergée, leur figure restait exposée à leurs ennemis et ils furent obligés de renoncer à cet expédient.

Le 15, après avoir passé encore l'Ojibar quatre fois à gué, non sans de nouveaux dangers, ils arrivèrent le soir dans un endroit appelé Columa, où n'existait aucune

habitation; tout le jour ils avaient dû se frayer à coups de hâche un chemin à travers des bois touffus où les chevaux et les mulets s'embarrassaient à chaque pas dans des lianes.

Le 16 le thermomètre commença à baisser. A midi, ils admirèrent la Mire de Roche, une cascade tombant de 300 pieds de haut. Ils durent ensuite traverser la rivière sur des ponts non moins dangereux que les gués; ces ponts n'avaient que la largeur nécessaire au passage d'une mule et étaient dépourvus de garde-fous. Vers le soir, ils atteignirent Tarigagua, où une spacieuse cabane avait été construite à leur intention par les autorités.

Le lendemain commença l'ascension de la montagne St Antoine et vers midi, par des chemins d'une difficulté excessive, la caravane arriva à la Croy de la Canna. Le 18, par des chemins tout pareils, elle atteignit le soir Pucara, ou passage étroit de la Montagne. De là elle descendit le versant opposé dans la province de Chimbo. Le 22 nos voyageurs entrèrent dans le désert de Chimborazo, laissant la montagne de ce nom à gauche. Vers le soir, ils arrivèrent à *Rumi-machai*, où ils passèrent la nuit dans une caverne creusée dans un rocher.

Ce fut le 29 Mai que l'expédition atteignit Quito, où des logements avaient été préparés à leur intention par le gouverneur et, le 10 Juin, Mrs. Bouguer et de la Condamine les rejoignirent par une autre route que celle suivie par leurs collègues.

Avant de commencer les opérations, il fallait d'abord faire choix d'un terrain propre à l'établissement d'une base. — Ce travail occupa nos savants pendant le reste de l'année et leur coûta des peines infinies, à cause de la mauvaise saison. Enfin ils se décidèrent pour la plaine de Yaraqui; située à une altitude de 1800 pieds moins élevée que Quito et à environ 4 lieues N. E. de cette ville; le sol sablonneux est fréquemment bouleversé par de violents orages et le vent

du N. E. y forme parfois des tourbillons extrêmement dangereux pour ceux qui y sont enveloppés.

La tâche journalière consistait à mesurer le terrain suivant une ligne horizontale et à le nivelcr. La mesure de la base fut suivie de l'observation des angles tant verticaux qu'horizontaux des premiers triangles, dont plusieurs furent plus tard abandonnés pour d'autres qui avaient une meilleure disposition.

Il fallut aussi dresser des cartes du terrain où devaient se faire les opérations géodésiques. A cette fin, M. Verguin fut envoyé avec quelques compagnons reconnaître le pays au Sud de Quito et en lever le plan. M. Bouguet fut chargé du même travail au Nord.

Cette précaution était nécessaire pour déterminer les points où les signaux devaient être placés afin de former des triangles plus réguliers et pour que les côtés ne fussent pas interceptés par des hauteurs considérables.

Lorsque ces travaux préparatoires furent terminés, on résolut de continuer le triangulation qui s'exécuta par deux détachements ; don Georges Juan avec Mr Godin se rendirent à la Montagne de *Pambamarca* ; Mrs Bouguet, de Condamine et don Antoine Ulloa montèrent au sommet du *Pichincha*. Les savants souffrirent beaucoup de la violence du vent et de la rigoureuse température de ces lieux élevés, où le thermomètre fut constamment au-dessous de zéro, pendant tout leur séjour.

Le sommet de la *Pichincha* est une tête de roche s'élevant de 1200 pieds au-dessus du terrain environnant et d'une étendue si restreinte qu'on ne put y établir les tentes ; une cabane, qu'on parvint à y construire, était tellement petite qu'elle ne put contenir tout le personnel.

Les mulets arrivèrent assez facilement au pied de ce pic, mais l'ascension dut ensuite se faire à pied et il fallut quatre heures pour atteindre le sommet. L'agitation violente de l'air et sa faible densité ôtaient toute force aux voyageurs, et plusieurs tombèrent évanouis de fatigue à moitié chemin.

Ce qui les força à rebrousser chemin et d'attendre au pied du rocher des conditions atmosphériques plus favorables avant de reprendre l'ascension. Toutefois ils ne purent atteindre le sommet qu'avec l'aide des Indiens qu'ils avaient pris à leur service.

L'étrange manière de vivre à laquelle ils furent réduits, ainsi que les souffrances qu'ils endurèrent, méritent d'être racontées afin de faire apprécier le courage et la constance dont ils durent s'armer, pour ne pas abandonner des travaux qui les exposaient souvent à de si grands dangers. Ordinairement ils devaient se renfermer dans leur petite cabane à cause de la rigueur du froid, de la violence du vent et des nuages épais qui les enveloppaient et les empêchaient de distinguer les objets à plus de six pas. Quelquefois ces nuages descendaient le long des montagnes, laissant le ciel libre ; ils apparaissaient alors comme une vaste mer étincelante, au milieu de laquelle le rocher s'élevait comme une île.

Alors, s'il n'y avait pas de vent, ils jouissaient d'une douce température ; mais quand les nuages étaient au-dessus d'eux, ils éprouvaient toutes les rigueurs de l'hiver ; la grêle et la neige tombant avec abondance, accompagnées d'affreuses rafales d'une violence telle, que bien souvent, ils craignirent d'être écrasés par la neige ou bien enlevés avec leur petite cabane et lancés dans les abîmes.

Quand il n'y avait pas de vent, mais que les nuages couvrant les autres montagnes leur rendaient les observations impossibles, ils sortaient pour faire un peu d'exercice et réchauffer leurs membres engourdis.

La pauvre cabane était fermée par une peau de bœuf en guise de porte, et n'offrait au vent qu'un obstacle bien imparfait ; souvent le jour était tellement sombre, qu'il se distinguait à peine de la nuit et les deux petites lampes dont on disposait, donnaient à peine assez de lumière pour lire. Malgré l'exiguïté du logement, chacun avait besoin d'une chaufferette pour combattre la rigueur du froid. Tous ces

inconvéniens n'auraient pas empêché nos savants de supporter gaïement leur manière de vivre, si le danger d'être écrasés par la neige ne les eût tenus constamment en éveil ; chaque fois qu'elle tombait, ils étaient obligés de débayer leur toit.

Leur nourriture consistait en un peu de riz qu'on faisait bouillir avec un morceau de viande ou quelque oiseau qu'on leur apportait de Quito ; pour avoir de l'eau, ils fondaient de la neige.

Les Indiens qui accompagnaient l'expédition ne purent longtemps endurer cette rude existence et bientôt plusieurs d'entre eux désertèrent. Le corregidor de Quito, informé de ce fait, en envoya d'autres, mais ceux-ci n'y tinrent qu'un jour ou deux et prirent, comme leurs devanciers, la clef des champs ; le magistrat de Quito dut à la fin envoyer une nouvelle escouade tous les deux jours.

Les savants restèrent sur le sommet de ce rocher pendant 23 jours, c'est-à-dire jusqu'au 6 Septembre, avant de pouvoir terminer l'observation de tous les angles, l'une ou l'autre montagne étant toujours enveloppée de nuages.

C'est pourquoi ils se décidèrent à établir dès lors leurs signaux dans des endroits moins élevés, où la température était plus douce, ce qui ne les empêcha pas toutefois de séjourner dans les montagnes jusqu'au mois de Décembre, époque à laquelle furent terminées les observations qui se rapportaient au Pichincha.

Dans toutes les stations ultérieures, ils rencontrèrent du reste les mêmes difficultés, mais au moins ils purent abriter tout leur personnel sous des tentes ; ce fut une amélioration dans leur position, mais plus que jamais ils durent se garer de la chute des neiges qui auraient aisément déchiré leurs abris.

Dans le principe, on avait établi les tentes dans des endroits abrités, mais on fut bientôt obligé de les faire servir de points de repère ou de signaux, au lieu des signaux en

charpente, de forme pyramidale qu'on avait construits au début, et qui furent abandonnés à cause du temps trop considérable qu'exigeait leur construction, de la difficulté qu'on éprouvait à les distinguer au loin, et aussi parce qu'ils étaient exposés à être démolis par les Indiens, désireux de s'approprier le bois dont ils étaient composés.

Il en résulta que souvent les tentes furent enlevées par le vent malgré les piquets qui les retenaient au sol ; heureusement on avait pris la précaution d'en emporter de réserve ; mais dans une station trois tentes furent successivement emportées et nos savants durent chercher un abri dans les fentes des rochers.

Pendant les deux années que dura leur séjour dans ce pays, ils se transportèrent successivement sur 35 montagnes, formant les sommets de leurs triangles. A la longue, ils s'étaient habitués à leur genre de vie et familiarisés avec le climat extrêmement changeant. Ils étaient devenus très-habiles à escalader les rochers et l'habitude des dangers les avait rendus agiles et insoucians.

La triangulation se termina par le sud, et l'exactitude du dernier triangle fut vérifiée par la mesure d'une nouvelle base et déterminée par des observations astronomiques. Ce travail les occupa jusqu'à la fin du mois d'Août 1740, époque à laquelle ils se rendirent à Cuença pour y faire d'autres observations astronomiques qui durèrent jusqu'à la fin de Septembre, dans le but de déterminer la latitude de l'une des extrémités de l'arc du méridien à mesurer.

Ils se rendirent ensuite au Nord de l'Équateur pour déterminer la latitude de l'autre extrémité de l'arc et terminer ainsi leur entreprise.

Mais cette partie de leur travail fut retardée jusqu'au mois de Janvier 1744, les savants espagnols ayant été appelés à Lima, par le vice-roi, qui avait besoin de leurs services en vue d'une guerre qui venait d'éclater entre l'Espagne et l'Angleterre.

Enfin au mois de Mai 1744 , après 9 ans écoulés depuis le départ de l'expédition , M^{rs} Bouguer et de la Condamine retournèrent en France, le premier par la voie de Carthagène et le second par le fleuve des Amazones ; mais les autres membres de l'expédition restèrent à Quito, craignant d'être pris en mer par l'ennemi, car la guerre durait toujours.

Le résumé des travaux fut le mesurage d'une série de 32 triangles qui reliaient les deux villes de Cuença et de Pueblo Viejo, et comme ces triangles se trouvaient tous dans des plans différents, il fallut les réduire à l'horizon; les valeurs horizontales étant à une grande hauteur au-dessus de la mer, durent ensuite être réduites au niveau de celle-ci.

Après avoir déterminé les valeurs des côtés sur le Méridien au moyen d'observations d'Azimuth, on trouva que la distance N. et S. des deux villes était 195,817 toises $\frac{81}{1000}$, et pour contrôler leurs travaux, les savants construisirent une nouvelle base qui ne différait que de peu de chose de celle qu'avait donné le calcul.

Ce travail terminé, on procéda au calcul de la latitude des points extrêmes, et après des observations très-nombreuses et faites avec un soin méticuleux, il fut établi que la différence en latitude était de 3° 26 ' 52 " $\frac{3}{4}$ et une légère fraction, ce qui devait faire le degré du méridien 56767,788 toises, résultat très-remarquable quand on considère le peu de perfection des instruments employés et les énormes difficultés que les savants eurent à surmonter.

L'expédition vers le Nord put faire son travail en beaucoup moins de temps. Elle partit en 1737 pour la Suède et arriva à Tornéo vers la fin de l'hiver et l'année suivante, le 13 Novembre 1737, M^r de Maupertuis présenta à l'Académie des sciences un rapport sur le résultat de l'expédition.

On commença à reconnaître les montagnes le long du Tornéo et on y plaça des signaux. C'étaient des cônes en bois qui pouvaient se voir à 10 ou 12 lieues. On forma de la sorte une série de 10 triangles qui reliaient au Nord le

petit village de Pelle , où se trouve la plus septentrionale des montagnes qui ont servi à ce travail, et par des travaux identiques à ceux que nous avons vu faire en Amérique, on trouva que le degré du méridien en Laponie était 57422 toises.

Avec ces données, la question de l'aplatissement de la terre fut résolue ; cet aplatissement fut calculé à $\frac{1}{232}$.

NOTICE

SUR

EUGÈNE DE PRUYSSENAERE DE LA WOSTYNE

voyageur Belge contemporain, dans le Haut-Nil.

(1859-1864)

PAR

le *Lieutenant-Colonel* H. WAUWERMANS ,

Président de la Société.

MESSIEURS ,

Au moment où l'Europe retentit des récits des merveilleux voyages de Cameron et de Stanley, où trois de nos compatriotes s'embarquent courageusement pour aller planter aux bords du *Tanganika* le drapeau étoilé de l'*Œuvre Africaine*, fondée par notre Roi, permettez-moi de vous rappeler que déjà un Belge a eu une part importante aux grandes découvertes qui sont l'honneur de notre siècle et qui , dans un avenir prochain, auront pour résultat, n'en doutons pas , d'étendre les bienfaits de la civilisation sur le centre du continent africain. Comme beaucoup d'autres, il a payé de sa vie son généreux dévouement à la science ; l'importance de son œuvre



*Esquisse
des voyages de
E. de PRUYSSENAER
de la WOSTINE
sur
le Haut Nil.*

.....	1 ^{er} Voyage (1859-60)
.....	2 ^e " (1861)
.....	3 ^e " (1861-62)
.....	4 ^e " (1863)
.....	5 ^e " (1864)

a été longtemps méconnue, son nom même est à peine connu dans sa patrie, et j'étonnerai beaucoup d'entre vous en retraçant à grands traits l'histoire de sa vie.

C'est en 1840 que commencent réellement les grandes découvertes sur le Haut-Nil, dans ces contrées inhospitalières, qui déjà avaient défié les investigations ordonnées par Néron dans les premières années de notre ère, et où depuis tant de voyageurs ont vainement tenté de pénétrer.

Déjà, il est vrai, quelques hardis explorateurs avaient essayé de résoudre le problème légendaire des *Sources du Nil*. En 1769, l'Écossais James Bruce avait réussi à pénétrer en Abyssinie, qui n'avait été visitée avant lui que par les Jésuites portugais Pierre Paëz et Jérôme Lobo. Bruce visita le lac de *Tsana*, puis suivant le *Nil Bleu* dans son cours accidenté à travers les montagnes de l'Abyssinie, il redescendit par le *Fazokl* et le *Sennâr* en Egypte. Il put croire un instant de bonne foi, avoir trouvé la solution du problème tant cherché : " Enfin ! s'écrie-il avec enthousiasme, je suis par-
" venu à ce lieu qui a défié le génie, l'intelligence et le
" courage de tous les peuples anciens et modernes pendant
" plus de trente siècles. Des rois à la tête de leurs armées
" essayèrent de le découvrir et tous échouèrent. Renommée,
" richesse, honneurs, ils avaient tout promis à celui de leurs
" sujets qui atteindrait ce but envié et pas un n'a pu l'at-
" teindre. " — Ce n'était qu'une illusion ! ¹ L'étude du régime de cet affluent important du Nil ne permet pas d'expliquer le phénomène des crues du fleuve qui fécondent toutes les terres de la Basse-Égypte, et fournissent l'indice caractéristique de la branche-mère.

¹ Dans ses *Mémoires* dictés au général Gourgaud, Napoléon dit (probablement d'après l'opinion de Bruce,) : *le Nil prend sa source dans les montagnes de l'Abyssinie, coule du Sud au Nord, et se jette dans la Méditerranée, après avoir parcouru l'Abyssinie, les déserts de la Nubie et l'Égypte. Son cours est de huit cents lieues, dont deux cents sur le territoire égyptien.*

En 1820 Méhémet-Ali, jaloux d'étendre ses possessions et entraîné par les contes que lui faisaient les marchands sur l'existence de mines d'or dans la zone tropicale, avait envoyé une armée de six mille hommes, sous les ordres de son fils Ismaïl et de son gendre Mohammed, à la conquête du Sennâr. Après des combats acharnés contre les *Iungi*, la conquête égyptienne s'étendit sur le Nil Bleu jusqu'aux frontières des Gallas. Le Français Frédéric Caillaud, qui accompagnait l'expédition, retrouva l'emplacement des antiques cités *Méroé* et *Chendy*.

Afin d'asseoir sa conquête, Méhémet-Ali avait ordonné la construction d'une ville au point de jonction du *Nil Blanc* (*Bahr-el-Abyad*) et du *Nil Bleu* (*Bahr-el-Asrek*), par 15° 31' de latitude Nord, point éminemment favorable à l'établissement d'un marché, destiné à remplacer Sennâr ruiné par la conquête. Les populations riveraines des deux branches du fleuve ne pouvaient manquer d'y apporter avec empressement la gomme et l'ivoire, en échange de verroteries sans valeur dont ils ont la passion. Commencée en 1824, sur la langue de terre en forme de trompe d'éléphant qui sépare le Nil Blanc du Nil Bleu et dont la pointe est marquée par un magnifique sycomore, bien connu des voyageurs sous le nom d'*arbre de Mahou-Bey*, la ville s'éleva comme par enchantement. Elle reçut le nom de *Ras-el-Kharthoun* (bout de trompe) *Hellet-Khartoum* (village de Khartoum) ou simplement *Khartoum*. Là, où le voyageur Holroyd n'avait vu, en 1829, que quelques misérables cabanes en bois, Sir George Melly constatait déjà, en 1837, l'existence d'une cité de 15,000 âmes.

En 1839, Méhémet-Ali vint la visiter et toujours séduit par l'espérance de découvrir des mines d'or, il dirigea lui-même une expédition sur le Nil Bleu. Il visita *Sennâr*, *Rossieres* et remonta jusqu'au *Fazokl* sans résultat.

Ilâtons nous de dire que si le site de Khartoum était admirablement choisi pour le commerce, la ville dut surtout sa prospérité à l'infâme commerce de la *traite des Noirs* dont

l'Égypte et l'Arabie formaient les principaux débouchés. Les bénéfiques usuraires du commerce d'ivoire, dans lequel, pour 200 francs de verroteries, on obtenait des charges d'ivoire valant plus de 40,000 piastres, avait attiré un grand nombre d'aventuriers européens, parmi lesquels on remarquait surtout des Italiens. Le prix de la marchandise crût avec la demande et bientôt il fallut aller la chercher au loin. Peu scrupuleux, ces *commerçants*, favorisés d'ailleurs par les autorités turques, imaginèrent un moyen nouveau qui leur fournissait gratis, l'ivoire, le moyen de transport de la marchandise et même le produit de la vente du bétail humain employé au transport. Voici comment ils procédaient : — Un traitant partait de Khartoum avec une centaine d'hommes armés, recrutés parmi les aventuriers de toute race, et allait s'établir sur le territoire d'un petit roi nègre. Il ne manquait pas de flatter ses rancunes contre l'un de ses voisins et lui offrait le secours de ses compagnons et serviteurs. Il faisait ressortir les avantages que les armes perfectionnées donnaient à sa petite troupe, qui réunie à ses guerriers aurait facilement raison du rival. Un pacte d'alliance était bientôt conclu, stipulant que le souverain garderait comme butin le bétail capturé, tandis que le traitant partagerait l'ivoire et les jeunes gens des deux sexes. Quant aux vieillards qu'on ne pourrait utiliser, on les massacrerait. L'expédition achevée, le négrier chargeait l'ivoire sur le dos de ses esclaves, les enchaînait les uns aux autres, et reprenait le chemin de Khartoum, où les deux marchandises trouvaient ample débouché.

Ces opérations ne pouvaient manquer de soulever de nombreuses révoltes, qui menacèrent les possessions de la Haute Égypte. Le Vice-Roi envoya en 1840 une armée à Khartoum, qui devint dès lors la capitale de la Haute-Nubie. Un petit corps expéditionnaire de 400 Égyptiens, commandé par Selim-Bimbachi, fut chargé de remonter le Nil Blanc, d'en visiter les principaux accès et d'y établir des postes avancés. Il ne dépassa pas *Gondokoro* (aujourd'hui *Ismaïla*) sur le Nil

Blanc, par 4° 34' de latitude Nord où un avant-poste fut établi dans l'île *Tschander*.

Deux Français au service du Vice-Roi, Thibaut, ancien combattant philhellène réfugié en Égypte depuis 1821, et le colonel d'Arnauld, ingénieur de mérite, auteur du port de Mahmoudié, ainsi que le naturaliste allemand, Dr Ferdinand Werne, avaient accompagné cette expédition. A son retour en Europe, le Dr Werne en fit le récit, publié à Berlin en 1848; il racontait avec un sentiment d'horreur les procédés de la traite et la méthode de conquête barbare pratiquée par les Égyptiens.¹ L'Allemagne s'en émut; un comité se forma à Vienne en 1849, sous le patronage de l'Archiduchesse Sophie, pour envoyer une mission catholique dans le Haut-Nil, dans l'espoir d'y répandre les bienfaits de l'Évangile. La mission dirigée par Ignace Knoblecker, curé de Leybach, s'établit à Khartoum, avec une succursale à *Panom* sur le Nil, par 7° de latitude N, qui reçut le nom de *S^{te} Croix* (Heiligen Kreuz), et une autre à *Gondokoro*, qui reçut celui de *Notre-Dame-de-Gondokoro*.

Le commerce des esclaves, secrètement encouragé par le gouvernement égyptien, qui prélevait sur chaque tête de Nègre amené en Égypte, un droit d'entrée, resta prospère. En 1856, la ville de Khartoum comptait déjà 30,000 habitants. A côté des traitants, — tels que les Maltais Andrea Debono, — Ulivi, — le Juif ferrarais Angelo Bolognesi, — les Français Lafargue, — Antoine Brun-Rollet, qui, arrivé comme cuisinier en Égypte, fit à Khartoum une fortune rapide sous le nom de *marchand Yacoub*, — Malzac, ancien attaché d'ambassade à Rome, qui s'installa en véritable chef de brigands dans le Haut-Nil, — le goût des aventures, le hasard des révolutions amena à Khartoum une émigration, sinon toujours honnête, du moins ennoblie par les dangers de sa

¹ Werne - Expedition zur Entdeckung der Quellen des Weissen Nil (1840 41). — Berlin 1848.

profession. Comme les *trappeurs* de l'Amérique du Nord, les nouveaux venus se vouèrent à la chasse de l'éléphant et à la récolte de l'ivoire, que la dépopulation des contrées voisines rendait de plus en plus difficile. Parmi ceux-ci, nous citerons le Savoyard Vaudey et ses deux neveux Ambroise et Jules Poncet — le Lucquois Carlo Pioggia, — le Toscan Théodore Évangelisti, — le Vénitien Miani, — le Français Vayssière.

Traqués par les carabines Devisme et les balles explosibles à pointes d'acier, les éléphants disparurent de leur domaine séculaire et il fallut aller les chercher de plus en plus loin à l'intérieur. Traitants et chasseurs d'éléphants étendirent le cercle de leurs opérations et apprirent à connaître le pays. Lorsque l'heure des explorations sérieuses arriva, les uns et les autres, les derniers surtout, furent d'un grand secours en servant de guides aux voyageurs, et contribuèrent ainsi au progrès de l'œuvre scientifique. Plusieurs aidèrent à faire connaître des contrées complètement ignorées. C'est ainsi par exemple qu'en 1851 Brun-Rollet avait étendu ses opérations jusqu'à *Bélénian* au-delà de Gondokoro, et que Vayssière et Malzac, dans leurs chasses, avaient acquis une connaissance très-étendue de plusieurs contrées arrosées par les affluents du Haut-Nil.

Les récits de leurs aventures, publiés en Europe par quelques-uns d'entr'eux, tels que Thibaut, Brun-Rollet vers 1856, quoique dénués de toute valeur scientifique, par le défaut d'instruction de leurs auteurs ¹, les rapports de la mission

¹ BRUN-ROLLET. *Le Nil Blanc et le Soudan*. (Paris 1855).

THIBAUT, *Expéditions à la recherche des sources du Nil* (Paris 1856).

BRUN-ROLLET enrichi, vint à Paris en 1856 avec son ouvrage et reçut le titre de membre de la *Société de géographie de Paris*. On a voulu donner une valeur scientifique à cette publication de même qu'à celle de Thibaut, qu'un voyageur qualifie de *gamin de Paris*. Il est impossible de méconnaître que le livre de Brun-Rollet ait rendu des services à la science, mais ce ne fut nullement l'intérêt scientifique qui l'engagea à le publier.

catholique ¹ attirèrent l'attention du monde savant. On commença à comprendre que le problème de la recherche des sources du Nil était susceptible d'une solution.

Après l'expédition du Russe Kovalesski, qui en 1848 visita, à la demande de Méhémet-Ali, toute la région du Nil Bleu, et s'étendit jusqu'aux montagnes du *Beni-Sokolo*, où il trouva des mines d'or et à *Fudassy* dans le *Bertat* aux confins de l'Abyssinie, nous voyons arriver en Égypte, en foule, des savants avides de recueillir les récits des voyageurs, de préparer les matériaux pour de nouvelles découvertes. — Tel fut le comte d'Escayrac de Lauture, qui dut borner ses explorations au Soudan, qu'il parcourut en penseur et en poète pendant plus de huit années. ² — Sous leurs inspirations et souvent avec le secours de leurs plumes, chasseurs et traitants publièrent leurs aventures qui n'avaient eu jusque là d'autre mobile que le commerce. ³ Puis enfin, en 1859, aux aventuriers succède dans les expéditions de découvertes une légion de jeunes savants, avides d'émotions, animés d'un amour ardent de la science, qui eux aussi voulurent parcourir ces régions inconnues dont le tableau les avait séduits. Le premier en date fut notre compatriote EUGÈNE-

On sait qu'à la suite de cette publication Brun Rollet devint Consul de Sardaigne à Khartoum, qualité qui lui créait de précieuses immunités pour continuer son commerce !

¹ KAUFMAN. *Das Gebiet des Weissen Fluss und dessen Bewöhner* (Brixen 1861).

DOM GIOVANNI BELTRAM. *Di un viaggio sul fiume Bianco dell' Africa centrale* (Verone 1861).

² C^{te} D'ESCAIRAC DE LAUTURE *Le Désert et le Soudan* (Paris 1854).

³ ANDREA DEBONO. *Recenti scoperti sul fiume Bianco* (redigé par son agent TERRA NOVA). — (Alexandrie d'Égypte 1862)

AMBROISE et JULES PONCET. — *Carte des cours des Deux Nil et de leurs affluents* — (Publié par les soins de M. Lejean). — (Bulletin de la Société de géographie de Paris ; Octobre 1861.)

JULES PONCET. *Notice géographique et ethnologique sur la région du Fleuve blanc et sur ses habitants.* (Annales des voyages 1863).

JOHN PETHERICK. *Egypt, the Soudan and central Africa* — (London 1861).

BOLOGNESI. *Voyage au fleuve des Gazelles* (1856-57). — (Publié dans le *Tour du Monde*, en 1862, par les soins de M. Lejean).

ÉDOUARD-JACQUES-MARIE DE PRUYSSENAERE DE LA WOSTYNE.

Eugène de Pruyssenaere est né à Yprès le 7 Octobre 1826. Son père, qui appartenait à une ancienne famille noble de la Flandre, n'avait que deux enfants dont une fille. Il ambitionnait de voir son fils unique entrer dans la magistrature. L'enfant montrait d'ailleurs les plus heureuses dispositions. A 16 ans, il terminait ses études humanitaires aux collèges des Jésuites d'Alost et de Brugelëtte, puis achevait sa philosophie à Louvain. Pour complaire au désir paternel, il suivit les cours de l'Université de Gand et ne tarda pas à y obtenir le diplôme de docteur en droit.

Il fut inscrit comme avocat stagiaire au barreau de Bruges, puis, en 1852, fut attaché au parquet du procureur-général près de la Cour d'Appel à Gand.

La carrière de la magistrature souriait peu à son esprit aventureux. Une vocation irrésistible le poussait vers l'étude des sciences naturelles, de la botanique surtout. Ses heures de loisir étaient employées à visiter les grands établissements d'horticulture de Gand. Les rapports des voyageurs envoyés par ces établissements à l'étranger pour y recueillir des plantes nouvelles, le charmaient ; le récit de leurs dangers exerçait sur sa vive imagination un attrait puissant. Il rêvait de faire, lui aussi, quelqueune de ces expéditions à la recherche de l'inconnu, pour élargir les horizons de la science et illustrer son nom. Il s'y prépara secrètement.

Avide d'étendre ses connaissances, il se mit à étudier sans le secours d'aucun professeur, la botanique, la zoologie, l'ethnographie, sans négliger l'astronomie, si nécessaire à celui qui parcourt des contrées inexplorées. Il s'appliqua à l'étude des langues vivantes et ses manuscrits prouvent qu'outre le français et le flamand, ses langues maternelles, le latin et le vieux grec, qui furent la base de ses études de droit, il possédait l'allemand, l'anglais, l'italien auxquels s'ajoutèrent dans la suite le grec moderne, le turc, le sanscrit, le persan, l'arabe. L'usage de l'arabe lui devint

même si familier que nous avons pu relever dans les papiers qu'il a laissés, de nombreuses notes personnelles où l'on constate un mélange bizarre de flamand, de français et d'arabe. Il s'appliqua aussi au dessin et, sans acquérir l'habileté d'un artiste, il arriva à reproduire la nature avec une remarquable précision, comme le prouvent les albums de dessins que j'ai l'honneur de mettre sous vos yeux. — Petit de taille, mais trapu et fortement constitué, il chercha à s'endurcir aux fatigues par de fréquents exercices corporels.

En 1854, il sollicita son père de l'autoriser à faire un voyage en Orient. Il fallut céder à son désir et dans l'espoir de le dégoûter de la vie d'aventure, qui le tentait, la sagesse paternelle ne consentit à lui faire qu'une très-modeste pension de frs. 1200 par an. Malgré la perspective d'une vie de privations, Eugène de Pruyssenaere n'en persista pas moins dans sa résolution. Le 21 Avril 1854, il s'embarque à Marseille pour la Grèce, dont il visite les localités les plus importantes, Athènes, Égine, Nauplie et Argos. Le 1^{er} Juin, il débarque à Smyrne, puis se rend à Constantinople. Le 27 Septembre il arrive à Brousse, résolu à y faire un séjour dans le but de se perfectionner dans la langue arabe. Il s'y lie d'amitié avec l'émir Abd-el-Kader. Ses progrès sont rapides et bientôt, adoptant le costume oriental, le teint bronzé par le soleil, il peut passer pour un Croyant, et tenter avec ses modestes ressources, des explorations dans lesquelles il est certain d'être accueilli avec la plus généreuse hospitalité.

Je ne puis résister, Messieurs, à la tentation de vous communiquer le mélancolique adieu que lui adresse l'illustre guerrier, son ami, auquel il n'a manqué que d'avoir puisé des notions plus saines à la civilisation européenne. C'est une pièce de vers rédigée par l'émir pour notre voyageur, dans laquelle vous remarquerez comme moi une allusion à sa propre destinée. J'en transcris la traduction

telle que de Pruyssenaere l'adressait à ses parents :

« Et moi aussi j'ai à faire un voyage dont la longueur m'effraie ;
« Tu dois comprendre de quel voyage je veux parler, toi qui a médité les
[écrits des sages ;
« Car tu n'ignores pas que vivre, c'est avancer vers la mort.
« Le tombeau est désormais la demeure de ceux qui ont vieilli ;
« Il ne reste plus rien d'eux, si ce n'est :
« Le récit de quelques hommes qui se souviennent.
« Je sais bien que leur grandeur passée était peu de chose,
« Mais aujourd'hui ils sont réduits à rien ! »

De Pruyssenaere visite les côtes de l'Asie-Mineure et les îles de l'Archipel, dessinant sur ses albums les nombreux vestiges archéologiques qu'il y rencontre, notant dans son journal les détails de mœurs, et surtout, complétant ses chères collections de botanique.

Le 24 Février 1855, il est à Mételin chez le consul d'Angleterre M. Pinto, où il se lie d'amitié avec M. Newton, agent anglais chargé d'explorations archéologiques ; puis il visite Aïvali, Pergame et, après avoir été retenu par une tempête dans la port de Tchesmé, il aborde à Chio où le Kaïmakan Hussein-Bey lui offre la plus généreuse hospitalité le 30 Avril. Partout il est accueilli par les gens instruits qu'il rencontre et les charme par la variété de ses connaissances ; le 30 Mai, il aborde à Samos dont le gouverneur général, prince Ghika, lui fait les honneurs. De là, il se dirige de nouveau vers le continent à Scala-Nova (Échelle Neuve), visite Éphèse, Magnésie de Méandre, et revient, malade de fatigue, au mois de Juillet à Aïdin-Garal-Hessar. A peine remis, il reprend sa course accompagné d'un missionnaire, le P. Mekerditsch Sibilian, du couvent arménien de Venise, visite la Pisidie, traverse le Taurus, et revient le 27 Septembre se reposer à Candie où il reçoit l'hospitalité au couvent des Capucins. Le 26 Janvier 1856, il est à Rhodes.

Appartenant à une famille très-attachée à la foi chrétienne, de Pruyssenaere projetait de visiter la Terre Sainte. Une occasion

s'offre à lui pour passer en bateau à vapeur jusqu'à Alexandrie, d'où il comptait se diriger vers Jaffa.

Le 27 Juillet, il foule pour la première fois à Alexandrie le sol de l'Afrique, qui va être le théâtre de ses études, de ses travaux, de ses malheurs.

Du 27 Février au 20 Août 1856, il séjourne à Alexandrie et au Caire, où ses talents le mettent en rapport avec les personnages les plus éminents du gouvernement égyptien, très-occupé alors, d'étendre ses conquêtes dans la Nubie. Abandonnant momentanément son projet de voyage en Palestine, de Pruyssenaere reprend le rêve caressé autrefois : la découverte des sources du Nil. Il se décide à profiter d'une occasion avantageuse pour remonter le fleuve jusqu'à Khartoum où le Vice-Roi lui fait les offres d'emploi les plus brillantes, qu'il refuse. Son esprit indépendant ne peut se soumettre à aucune contrainte et c'est à ses propres forces qu'il veut devoir le succès.

“ Vous avez entendu parler, écrit-il à ses parents le 17 Mai,
” des nombreuses tentatives qui ont été faites pour remonter
” le Nil Blanc (Bahr-el-Abyad) jusqu'à ses sources, qui sont
” restées inconnues en dépit de longues recherches. Ces
” sources mystérieuses, la mer intérieure du continent afri-
” cain, qui sans doute n'en est pas éloignée et les mon-
” tagnes centrales d'où les grands fleuves d'Afrique coulent
” vers divers Océans, sont restées le plus beau problème de
” la géographie actuelle. On a organisé pour pousser ces
” recherches, diverses expéditions qui ont manqué parce que
” des populations sauvages et ombrageuses se sont inquiétées
” de voir passer sur leur territoire un nombre considérable
” d'hommes montés et armés, pourvus d'ailleurs d'une infi-
” nité de choses qui devaient exciter la cupidité de ces
” Nègres misérables et nus. Harcelées par des tribus hostiles
” qui leur refusaient l'eau et les vivres, ces expéditions
” ont été anéanties par la fièvre, la soif, les maladies et
” les flèches des sauvages. Il n'en pouvait être autrement.

„ Mais les commerçants isolés dont les naturels n'ont rien
„ à craindre , pénètrent facilement dans ces contrées ; une
„ personne que j'ai connue au Caire et qui veut entreprendre
„ ce voyage, en a même rapporté, je dirai presque une fortune
„ en dents d'éléphants , obtenues en échange de quelques
„ grains de verroteries, attendu que les Nègres de l'intérieur
„ ne connaissent ni commerce, ni monnaie. Cette personne
„ m'a assuré qu'un homme seul, habitué à une vie dure,
„ parlant l'Arabe, et ne portant rien qui puisse exciter la
„ convoitise des noirs, traverserait facilement ces pays où
„ l'on vit de l'hospitalité comme en Asie-Mineure, et qu'il
„ serait toujours accueilli s'il exerçait quelque peu la médecine
„ dont ces gens n'ont presque aucune notion. Ces renseigne-
„ ments m'ont entièrement décidé à entreprendre un voyage
„ dans l'intérieur de l'Afrique, d'autant plus que je suis
„ décidé à ne plus courir de ville en ville, mais à faire
„ quelque expédition *qui puisse me faire un nom...* „ — Il est
curieux de constater , à une époque où Burton et Speke
n'avaient pas encore découvert les lacs intérieurs, quelles
étaient les idées qu'on se faisait sur les sources probables
du Nil. « Je ne puis consigner ici, écrit de Pruyssenaere le
„ 19 Juillet, les renseignements et les considérations de toute
„ nature qui me font établir des conjectures sur l'endroit
„ où il faut chercher les sources du Nil. Je dirai seulement
„ que j'ai tenu à interroger beaucoup de Nègres de l'Afrique
„ centrale et de personnes qui, par leurs relations, pouvaient
„ avoir quelques données au sujet de sa géographie. Je
„ crois que le Nil s'échappe des *Montagnes de la Lune* , qui
„ sont le rempart septentrional du plateau central africain au
„ S. O. du Darfour, à peu près à l'endroit où les cartes in-
„ diquent ses sources présumées (par 10° de lat. N.); — que
„ ses sources sont très-éloignées de cet endroit; — qu'il coule
„ à peu près sous l'Équateur, parallèlement à cette ligne de
„ l'Ouest à l'Est, — et qu'il sort de la Nigritie centrale inférieure
„ des mêmes lieux que le Niger, si la rivière de Tombouctou

„ appelée de ce nom et dont l'embouchure dans l'Atlantique n'est
„ guère connue, en dépit des traits marqués sur les cartes, n'est
„ pas plutôt le Nil lui-même, comme des Touaregs l'ont assuré
„ à un de mes amis en donnant des raisons qui m'ont paru très-
„ plausibles ¹ — Si les sources du fleuve ne doivent pas
„ être cherchées à l'Ouest, elles ne peuvent être très-éloignées
„ de l'endroit où il traverse les monts de la Lune, car le
„ plateau que soutiennent ces montagnes descend du côté
„ opposé à une faible distance de l'Équateur vers une mer
„ intérieure très-vaste, dont l'existence annoncée dernièrement
„ par les journaux est un fait généralement connu des
„ Nègres ² — Je crois que la première hypothèse est la
„ plus probable ; je serai d'ailleurs mieux placé à Khartoum
„ pour obtenir des renseignements détaillés, chose nécessaire,
„ puisqu'il est impossible de suivre le fleuve lui-même. „

Le 20 Août 1856, après avoir adressé des adieux touchants à sa famille, de Pruyssenaere s'embarque sur le Nil. Le 1^{er} Janvier 1857, il est à Korosko aux confins de la Nubie ; le 6 Février, au Vieux Dongolah (Dongolah-el-Adjura), où il fait la rencontre d'un autre Belge M. Léopold Aubert de Bruxelles, qu'il trouve gravement malade. Il reste le soigner pendant deux mois, et à la suite d'une aventure romanesque, qui lui concilie l'affection d'un chef indigène, il poursuit sa route avec son compagnon. Ils atteignent Berber (Barbar ou El-Mekhérif) le 13 Juin et arrivent enfin à Khartoum.

Dans la capitale du Soudan Oriental, nos voyageurs ne tardent pas à se lier avec les membres de la *colonie* européenne, qui ne compte pas plus de vingt-six personnes, dont trois femmes. Parmi ces *colons* je citerai le Docteur Peney,

¹ On sait que Buffon avait établi que la plupart des grands fleuves coulent parallèlement à l'Équateur.

² De Pruyssenaere fait probablement allusion à la mer intérieure signalée en 1856 par le missionnaire Erhardt (voir le travail sur la carte de l'*Afrique équatoriale* de M. Delgeur dans le *Bulletin* p. 299.)

Français et médecin en chef de la station égyptienne depuis plusieurs années, les chasseurs d'éléphants Vayssière, Ambroise et Jules Poncet, les Missionnaires de la mission catholique, dirigée alors par le P. Kaufman ¹.

Dans l'opinion de Peney, c'était en remontant le Nil Blanc qu'on avait chance d'atteindre aux sources tant cherchées ;

¹ « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es », dit le proverbe. — Pour un voyageur tel que de Pruyssenaere, dont la vie fut sans doute aventureuse, il n'est pas hors de propos de faire remarquer que dans la société plus que mêlée où il vécut, il n'eut jamais que des relations très-honnêtes ; ses lettres témoignent en effet une grande indignation contre les traitants et les aventuriers. — Nous aurons l'occasion plus loin de parler de Vayssière. — Les frères Poncet, dont l'un l'assista au moment de mourir, étaient les neveux de Vaudey, consul de Sardaigne, l'une des plus honnêtes figures de ces premiers temps de l'histoire des découvertes du Haut-Nil. Le Savoyard Vaudey, arrivé pauvre à Khartoum vers 1850, n'y pratiqua jamais qu'un commerce honorable. Il fut tué de la manière la plus malheureuse dans le combat d'*Ulibo*, en Août 1855. Vaudey avait ouvert un marché à *Ulibo*, à une heure en aval de Gondokoro et la population noire commençait à affluer autour de ses verroteries. Tout à coup il entend des coups de feu et voit les Nègres se rassembler en armes. Une barque de négociants arabes, en passant devant la mission, avait salué son drapeau par une décharge de mousquetterie et avait tué, par accident, un enfant Bari. Les Nègres croyant à une surprise de traitants se mettent en défense. Vaudey ignorant la cause de cette émotion, croit à une attaque contre la Mission et n'hésite pas à se porter à son secours, abandonnant ses marchandises. Mal préparé au combat, ses munitions sont vites épuisées et il est obligé de regagner ses barques. Un Nègre le tue d'un coup de lance au moment où il va s'embarquer. Son neveu Ambroise Poncet, âgé alors seulement de 16 ans, rallie ses compagnons et lève l'ancre. — Vaudey, à son arrivée en Nubie, était accompagné d'un de ses compatriotes, Don Angelo Vinco, vrai type de missionnaire chrétien du Soudan, brave, aventureux, bon tireur et gai compagnon. Angelo avait réussi à se concilier l'affection des Bari. Un jour que les *sorciers* (prêtres) avaient vainement tenté de conjurer l'esprit du mal pour obtenir la pluie, le Roi voulut s'assurer si le *sorcier* catholique aurait plus de puissance. Il fit arrêter Don Vinco et le menaça de mort si dans deux jours il ne faisait pleuvoir. Angelo, ne se dissimulant pas le danger de sa position, se mit en prière et se prépara à la mort. Tout à coup les citernes du ciel semblèrent s'ouvrir et les Bari crièrent au *miracle*. Le bon missionnaire, incapable de profiter d'une supercherie, détala au plus vite. Cet homme de bien, dont les indigènes ont conservé le souvenir, mourut à Gondokoro en 1853.

mais pour entreprendre le voyage, il fallait de l'argent, des armes, des provisions! Nos voyageurs cherchent à s'en procurer par le commerce, par la vente de caisses d'armes arrivées de Belgique, en échange desquelles ils peuvent se procurer de l'ivoire dont la vente au Caire sera fructueuse. Il est probable qu'ils se rendirent pour ces opérations jusqu'à Senâr, mais on est peu renseigné sur ce voyage commercial. Ils ne tardèrent pas à reprendre la route de la Basse-Égypte; le 22 Décembre 1857, ils sont à Louqsor et, le 25 Mars 1858, ils rentrent au Caire.

L'opération commerciale paraît avoir été heureuse et tandis qu'Aubert était retourné en Europe pour y faire de nouvelles commandes de marchandises à vendre en Nubie, de Pruyssenaere se disposait à reprendre la route de Khartoum. L'attente de la saison favorable, c'est-à-dire du mois de Septembre, époque où les trafiquants profitent des hautes-eaux et des vents périodiques du N.-E. pour remonter le fleuve, le retint quelque temps au Caire.

Pendant ce séjour, il fit la connaissance du chevalier de Heuglin, savant naturaliste, qui avait séjourné plusieurs années à Khartoum comme consul d'Autriche, chargé alors par la commission de Gotha de diriger la recherche du voyageur Vogel, dont on n'avait plus de nouvelles depuis 1856. Dans l'opinion d'Heuglin, c'est dans la région des sources du Nil Bleu, au sud de l'Abysinie, qu'il faut rechercher les sources du Nil Blanc, qui suit une direction à peu près parallèle à celle de son affluent le Sobat, avant de couler vers le Sud. Lui-même se propose d'y arriver en débarquant à *Massâoua* (*Arkiko*) sur la mer Rouge, et prenant la route de *Gondar*. De Pruyssenaere, renonçant à sa propre opinion, se laisse persuader. Il projette de suivre les caravanes qui vont à *La Mecque* pour le *Kourban-Baïram* et de passer de là en Afrique, encore plus au Sud, par le pays de *Choa* et la ville d'*Ankober*, pour se diriger ensuite vers Khartoum.

En attendant le départ des caravanes, il se décide à faire

le voyage toujours retardé de Palestine, qui ne le détourne pas de sa route. Le 13 Mai, il est à Jérusalem, le 17 Juin, à Damas, le 1^{er} Août, à Tripoli (de Syrie).

On ignore le motif qui l'engagea à renoncer à son voyage de La Mecque. Le 16 Septembre 1858, il était rentré au Caire, prêt à profiter de la saison favorable pour remonter le Nil et aborder la *terra incognita* dont il a déjà pu sonder les horizons du regard. Il adresse à sa famille son testament, en cas d'accident dans l'expédition aventureuse qu'il entreprend.

Le 23 Octobre, nous le retrouvons de nouveau à Korosko et le 1^{er} Décembre à Khartoum. Son but était toujours de chercher à gagner l'Abyssinie; il était même entré en relation à cet effet avec les ambassadeurs que le roi Théodoros avait envoyés au Caire et qu'il rencontra dans leur voyage de retour. Mais au lieu de prendre la route la plus directe par le Nil Bleu, route qui eût exigé une escorte spéciale et l'eût entraîné à de grandes dépenses, il se résout à remonter le Nil Blanc avec les convois ordinaires des traitants et chasseurs, et de gagner de là le Nil Bleu, dans la partie la plus élevée de son cours, en profitant des chances favorables. A Khartoum, de Pruyssenaere retrouva le Dr Peney, qui l'encouragea dans sa résolution. Halim-pacha, frère du vice-roi, très-occupé d'établir des relations commerciales sur le Nil Blanc, le chargea d'en faire l'étude hydrographique et orographique, et probablement lui accorda un subside dans ce but.

A peine arrivé à Khartoum, notre voyageur, épuisé par les fatigues et vaincu par le climat, tomba malade d'une grave attaque de fièvre. Rien ne put cependant ralentir son ardeur. Il fit en toute hâte ses préparatifs, et dans les premiers jours de 1859, les préparatifs achevés, la carrière de l'explorateur commence.

1^{er} VOYAGE. — *Le Nil Blanc*. — (1859-60). Le 7 Janvier 1859, après un cordial dîner d'adieu que lui offrent les membres de la colonie européenne, au pied de l'*arbre de Mahou-Bey*,

de Pruyssenaere s'embarque sur la *Dahabieh* de M. Amabile, négociant maltais, en route pour le Sud sur le Nil Blanc. Le but de l'expédition est commercial, mais pour de Pruyssenaere la préoccupation principale est scientifique, comme le prouve le récit de l'emploi de ses journées qu'il adresse à ses parents dans une lettre datée du *pays de Kitch*, 7° de lat. N., du mois de Février 1859. „ Un grand avantage de ce voyage „ dit-il, c'est qu'il ne laisse pas un moment à l'ennui, par „ suite des nombreuses occupations qu'il crée. Dans un pays „ où rien n'a été observé, on est obligé de faire tout le „ travail soi-même, c'est-à-dire d'observer continuellement, „ tant pour sa propre instruction que *pour publier plus tard* „ *son travail* si l'on juge qu'il en vaut la peine. Ainsi, soit „ en barque, soit à terre, animaux, oiseaux, plantes, état „ météorologique, tout est l'objet d'un examen sans repos. „ Il faut chasser, préparer les peaux des animaux tués, „ collectionner des plantes, récolter des graines, acheter des „ naturels tout ce qu'on peut en fait d'armes, vêtements, „ ustensiles, produits du pays; tenir note de tout, prendre „ des informations de tout et à chacun, dessiner, peindre, „ étudier sans cesse ses livres, à mesure que la nature fournit „ un nouveau sujet d'étude. — Ce n'est pas tout: il faut „ surveiller ses domestiques, qui ne savent que trop qu'ils „ sont loin de toute autorité, — pourvoir sa table par la „ chasse, — avoir soin de ses armes, car ce soin délicat, „ continu dans un pays chaud et humide, ne peut se con- „ fier à des gens souvent négligents, parce qu'ici les armes „ sont tout, — se tenir continuellement en garde contre les „ indigènes..... „

Le 19 Janvier, l'expédition atteint l'embouchure du *fleuve des Girafes* (Bahr-Zeraf) et le 21 Janvier celle du *fleuve des Gazelles* (Bahr-el-Gazal). Après avoir consacré quelques semaines au commerce et à la chasse sur le Bahr-el-Gazal, elle poursuit sa route sur le Nil, arrive le 21 Mars, à *Ago'bar* par 6° 30' de lat. N. aux établissements fondés par Vayssière, près

de la *Mission de Ste Croix*, dans le pays de *Twitch*.

Vayssière, ancien officier de hussards français qui faisait loyalement le commerce d'ivoire, avait réuni autour de lui une troupe de 80 chasseurs, parmi lesquels il entretenait une discipline toute militaire, et à l'aide desquels il réprimait tout désordre voisin de ses établissements. Homme instruit, il avait cherché à s'entourer des meilleurs livres publiés en Europe et ne manquait aucune occasion d'exprimer son mépris pour le commerce odieux de la *Traite*. Malgré sa petite taille, qui lui avait valu le surnom familier de *rat*, et qui contrastait avec une âme énergique, chevaleresque et passionnée, il avait su se créer un véritable prestige dans la mission de *justicier* qu'il s'était donnée; il était redouté de tous les négriers. " Un jour, dit M. Lejean, „ après une journée passée dans la savane, rentré à Agobar, „ il trouva le village en deuil et apprit qu'un négrier „ égyptien avait razzé la bourgade, en l'absence des hommes „ partis pour la pêche, et enlevé vingt-et-un enfants. Vays- „ sière eut bien vite pris son parti. Avec un peloton de ses „ hommes et suivi des Nègres, il rejoint l'Égyptien dont les „ barques ne vont pas très-vite. Vayssière hèle le brigand et „ réclame les captifs. Dénégation du traitant qui affirme n'en „ avoir aucun à bord. Vayssière, le *revolver* au poing, saute sur la „ barque sans s'effrayer des mines suspectes, explore le pont, les „ cabines sans rien trouver. Il ne se tient pas pour battu et s'a- „ dressant aux mères des captifs qui bordent la rive, il leur „ commande d'appeler leurs enfants. Une mère appelle sa „ fille qui lui répond du faux pont du Négrier. Quoique „ seul à bord de la barque, Vayssière ordonne au flibustier „ de mettre en liberté les enfants qu'il a cachés, le mena- „ çant de le faire fusiller par ses tireurs qui sont sur la „ berge, s'il en manque un seul. L'homme effrayé obéit et „ après s'être assuré que pas un enfant ne manque à l'appel, „ Vayssière rentre à Agobar au milieu des plus bruyantes „ bénédictions. „

Dès son arrivée, de Pruyssenaere assista en acteur à une de ces petites guerres livrées par Vayssière à une bande de 200 fusils qui avait fait éruption dans le pays des *Bor* situé au sud des *Tuitch*. “ Le prestige des Européens est tel „ vis-à-vis des populations nubiennes, dit-il, que quatre „ Européens et quelques domestiques mettent aisément en „ fuite 200 Nubiens armés jusqu’aux dents, sans qu’ils se „ hasardent à tirer un coup du fusil. „

De Pruyssenaere profite de la saison sèche qui interdit les expéditions éloignées, pour remettre sa santé délabrée, par un repos salubre. Il se borne à des chasses dans le pays de *Tuitch* autour de sa station, et à des visites à la Mission de *St^e Croix*.

Au mois de Mai, les associés organisent de grandes chasses dans le pays de *Kitch* et les forêts du *Gog*. Rentré à Agobar en Octobre, Vayssière retourne à Khartoum pour y déposer ses marchandises, y chercher de nouvelles provisions, tandis que de Pruyssenaere s’attache à étudier la contrée comprise entre le Nil et le Niebohr, en vue de préparer une grande expédition vers la contrée des Niam-niams.

Au mois de Décembre, il descend le Nil jusqu’au fleuve des Gazelles, où Vayssière le rejoint le 12, à son retour de Khartoum. Vayssière lui apporte les premières lettres qu’il ait pu recevoir d’Europe, depuis son départ de la capitale du Soudan. L’une d’elles lui apprend la mort de son père.

Rentré à Agobar, de Pruyssenaere profite du départ d’une barque portant le pro-vicaire apostolique de Khartoum, pour aller visiter la *Mission de Notre Dame de Gondokoro*, où il arrive le 1^{er} Janvier 1860. Ce voyage dans la tribu des *Bari* lui permet d’apprécier la nature des difficultés qu’on éprouve à pousser la recherche des sources du Nil au delà. “ Le fameux voyage aux sources du Nil, dit-il, dans une „ lettre du 23 Janvier 1860, au sujet duquel je sais à quoi „ m’en tenir, ne serait pas précisément très-difficile, mais „ le pays étant pauvre en ivoire, seule marchandise de ces

„ contrées, le voyage ne couvrirait pas le quart de ses frais, qui monteraient à frs. 80,000.... Si les sources du Nil ne sont pas découvertes, c'est tout simplement parce que les trafiquants européens, tures, arabes, nubiens, qui exploitent le fleuve du Nil Blanc, n'ont jamais jugé qu'il fût lucratif d'envoyer une expédition dans ces parages. Quant aux voyageurs qui, sans être venus dans le pays, organisent une expédition de découverte, ils font la chose trop sottement et ne parviendront jamais à rien. „

De retour à l'établissement d'Agobar le 20 Janvier, Vayssière et de Pruyssenaere songent à réaliser l'expédition projetée au Sud. Dans un premier voyage, ils visitent le pays d'*Atwot* entre le 6 $\frac{1}{2}$ et 8 $\frac{1}{2}$ degré de latitude Nord, où nul voyageur n'avait pénétré jusque là et y établissent une station à *Lwal*, dans le but de favoriser leurs chasses futures. Le 27 Mars, ils rejoignent le Nil, puis entreprennent de grandes chasses dans le pays des Djours et des Niams-niams, au milieu de mille dangers. Dans l'une de ces expéditions, leur bande de chasseurs aurait péri de soif sans le secours des *Atwot*.

Le 5 Octobre 1860, de Pruyssenaere rentre à Khartoum.

Ce premier voyage, qui ne dure pas moins de deux ans, porte encore l'empreinte d'une certaine inexpérience. Parti en quelque sorte contre le gré de sa famille, il n'emporte aucun instrument propre à fixer la position géographique des lieux qu'il visite. Il vit en chasseur et semble n'avoir d'autre préoccupation scientifique sérieuse que de compléter ses collections botaniques. Il ne néglige cependant pas d'étudier le pays, les mœurs de ses habitants, car on trouve dans ses papiers une description de la Nubie qui fut probablement rédigée dans les heures de repos qui séparaient ses courses aventureuses dans ces solitudes. Ce petit cahier d'une écriture soignée, rédigé avec ordre et méthode, nous montre un esprit ferme et résolu, qui sait se soustraire aux influences, aux désordres de la société plus que douteuse qui l'entoure.

2^e VOYAGE. — *Le Nil Bleu*. — (1861) A son retour à Khartoum, de Pruyssenaere trouva la société qu'il y avait laissée en 1859, bien changée. Le récit des grandes découvertes des lacs *Tanganika* et *Victoria-Nyansa* (*Uherewe*) par Burton et Speke, rentrés à Zanzibar le 3 Février 1859, y était déjà parvenu, et faisait l'objet de tous les entretiens. Tandis que la *Société de géographie de Londres* préparait le voyage de Speke et de Grant, qui devaient marcher sur leurs traces et tenter de redescendre des lacs vers le Nil, un grand nombre de savants étaient arrivés à Khartoum, dans le but de chercher à remonter vers les lacs par la voie contraire. On hésitait sur la route à suivre. Les uns recommandaient le Nil Blanc; d'autres, persuadés que les obstacles qu'on y avait déjà rencontrés étaient insurmontables, conseillaient de suivre le Nil Bleu, ou le fleuve des Gazelles; d'autres encore espéraient trouver la communication par quelques-uns des affluents, tels que le *Sobat*, le *Yal*, (ou *Sobat des Arabes*), dont l'existence avait été constatée. Chacun se préparait en hâte à suivre la route qu'il croyait préférable, avec l'espoir de disputer la gloire des nouvelles découvertes à l'expédition anglaise partie de la côte du Zanzibar le 1^{er} Octobre 1860. On recueillait avec avidité tous les renseignements que pouvaient fournir les traitants, les chasseurs, les indigènes.

D'après les conseils du Dr Peney, le voyageur français Guillaume Lejean, envoyé par Napoléon III, et le marquis Orazio Antinori de Pérouse, accompagnés du chasseur Carlo Pioggia, avaient pris la route de Gondokoro par le Nil Blanc, le 28 Novembre 1860. Ils atteignirent ce point le 22 Janvier, mais sans réussir à le dépasser notablement. Antinori se sépara de l'expédition et s'efforça en vain de remonter le fleuve des Gazelles.

Le Dr Peney lui-même, encouragé par le Vice-Roi et accompagné par le traitant Andrea Debono, s'embarquait sur le Nil Blanc le 29 Décembre 1860. Arrivé à Gondokoro le 21 Juillet 1861, il remonta jusqu'aux établissements de Debono

au-delà de Gondokoro, où il mourut victime de la fièvre.

Le Baron de Barnim, fils du Prince Adalbert de Prusse, et le Dr Robert Hartman, guidés par les conseils de Heuglin, avaient pris la route du Nil Bleu, au mois d'Octobre 1860, et après avoir visité le Fazokl, le jeune Prince frappé d'insolation, vint mourir à Rosseires le 12 Juillet 1861.

Heuglin, accompagné des D^{rs} Steudner et Herman Schubert, s'était séparé de l'expédition à la recherche de Vogel, et s'efforçait de traverser l'Abyssinie, de la mer Rouge au Nil Bleu.

Dans l'opinion de de Pruyssenaere, la seule difficulté à vaincre sur l'une ou l'autre branche du Nil, ainsi que le lui avait prouvé l'expédition de l'année précédente, se bornait à disposer d'assez de capitaux pour pousser l'expédition à une distance et dans des régions, où la chasse ne pouvait plus être assez productive pour en couvrir les frais.

Quoique toujours désireux de passer en Abyssinie, les nouvelles arrivées de ce pays l'obligeaient à ajourner ses projets. On avait appris en effet à Khartoum la révolte du Tigre et des Gallas, la tentative d'assassinat de Théodoros II (Kassa-Kuranga) ainsi que la mort de ses deux favoris, les Anglais James Bell et Walter Metcalfe Plowden, avec lesquels notre voyageur s'était mis en relation et qui avaient promis de l'aider de leur influence ¹. " La police de l'Abyssinie est

¹ Bell était un ancien volontaire de la marine anglaise, qui attiré en Abyssinie par l'amour de l'inconnu s'était attaché au *Negus*, par une sympathie qui était devenue une espèce de culte. Il était *likamankuas* c'est-à-dire l'un des quatre officiers qui au jour de la bataille portent le même costume que le *Negus*, afin de dérouter les ennemis acharnés à le tuer. — Plowden, consul d'Angleterre, s'était également attaché à lui, le suivant partout, vivant de ses libéralités, sans jamais invoquer son titre officiel, qui eût porté ombrage au méfiant successeur du *Prêtre Jean*.

A la fin de 1859, Plowden fut assassiné par les soldats d'un insurgé nommé Garet. Théodoros résolut d'en tirer vengeance. Il rassembla ses forces et marcha contre Garet. Celui-ci surpris et sentant l'infériorité

„ mal faite, dit-il, les étrangers sont à peu près certains „ d'y être dévalisés; cela m'engage peu à y faire un voyage „ en ce moment... „

De Pruyssenaere résolut de poursuivre l'exploration du Nil Blanc, et afin de la pousser aussi loin que possible, il se décida à passer en Europe afin d'y recueillir la part disponible de l'héritage de son père et d'en rapporter des marchandises dont la vente pourrait couvrir les frais d'une nouvelle expédition. Son voyage devrait être fort court afin de profiter de la bonne saison pour remonter le Nil à l'automne, dans la crainte que l'un de ses compétiteurs, protégé par un gouvernement puissant, ne réussisse à le devancer dans ses projets et lui ravisse la gloire qu'il avait rêvée, ainsi que le fruit de deux années de laborieux travaux. Une note curieuse que nous relevons dans son journal, à la suite de nombreux calculs sur les frais de la nouvelle expédition, nous révèle combien il jugeait nécessaire de presser ce voyage; on y lit au crayon : „ Passer en Europe trois mois : Janvier, Février, Mars. — „ Repartir en Avril. — Passer un mois en Égypte. „ Puis il ajoute en flamand : „ In Parys eenige dagen staen om het „ Dierhof te zien, en boeken en zoovoorts te koopen. — „ In Brugge, Gent, Brussel : om van daer naer Luyck en „ naer Antwerpen gaen. — In de terugreize nog eenmael „ in Parys gaen. „

En effet, après un court séjour en Belgique, il embrassait pour la dernière fois sa vieille et respectable mère et sa sœur, puis reprenait la route de l'Orient par l'Italie, où il s'arrêtait une semaine à Rome. Le 6 Juillet 1861, il était déjà à Malte, — le 22 Juillet, à Alexandrie, — le 17 Septembre, à Korosko, où il rencontrait le marquis Antinori

de ses forces s'approcha au galop de Théodoros, et arrivé à demi portée lui tira un coup de fusil qui le blessa légèrement à l'épaule. Bell voyant son maître en danger ajusta Garet et le tua raide; mais lorsqu'aussitôt il tombait lui-même le flanc traversé d'un coup de lance.

au retour de Khartoum, — et le 21 Novembre à Khartoum. Il avait emporté une ample provision de lettres de recommandation de Mr de Vrière, Ministre des affaires étrangères, pour les agents diplomatiques et consulaires de l'Orient, ainsi qu'une cargaison d'armes de la Maison Falisse de Liège qu'il espérait vendre avec avantage à la foire de *Galabat (Ris-el-fyl)* en Abyssinie. En attendant l'arrivée de ces marchandises, qu'il se proposait d'escorter sur le Nil Bleu jusqu'à Sennâr, il fit une partie de chasse sur le Nil Blanc, dans le pays des Chilouks, à une centaine de lieues de Khartoum, avec M. Barthélémy, qui se disposait également à remonter le fleuve Blanc. Rentré à Khartoum, il retrouve ses marchandises dont le transport avait été retardé par la saison pluvieuse à l'entrée du désert, et prend la route de Sennâr au commencement de Janvier. La vente de ses pacotilles y fut des plus avantageuses et produisit de 200 à 800 p. %. Il rentra à Khartoum le 4 Février, après deux voyages à Sennâr, prêt à prendre de nouveau la route du Nil Blanc et à pousser cette fois son expédition au-delà de Gondokoro (4° 40' de lat. N; , dans le pays de *Jambara* nouvellement découvert.

3^e VOYAGE. — *Le Nil Blanc et le Sobat.* — (1861-62). Le 4 Mars 1861, de Pruyssenaere remontait le Nil Blanc en compagnie de Barthélémy et du consul d'Angleterre Petherick accompagné de sa jeune femme. Afin de jalonner avec précision les divers points de la route des grands lacs de l'Afrique centrale, il avait rapporté d'Europe une collection d'excellents instruments d'observation, au moyen desquels il constata avec le plus grand soin la position géographique de chaque point visité dans son premier voyage. Madame Petherick, très-instruite en histoire naturelle et en astronomie, l'aida dans ses recherches et ses calculs géodésiques. Le résultat de leur travail, qui eût jeté un grand jour sur la géographie du Nil, est malheureusement perdu.

Le 1^{er} Avril, il se trouvait dans le pays des Nouers au-delà du Sobat, et le 1^{er} Mai à *Abu-Kuka* par 6° 34' N., séparé

à peine par 6° du lac Victoria, que Speke et Grant allaient atteindre quatre mois plus tard.

On ignore les motifs qui empêchèrent l'expédition, dont le but était d'ailleurs exclusivement commercial, de pousser au-delà, ainsi qu'elle se l'était proposé. Elle redescendit le fleuve et atteignit l'embouchure du Sobat le 2 Juin. De Pruyssenaere remonte le cours de cet affluent jusqu'à *Dabba*, qu'il atteint le 14 Juin, à un degré et demi au-delà du point visité par l'expédition égyptienne de 1841. Rejoignant le Nil Blanc, il arrive à *Kaka* le 18 Juin, par 10° 30' N. puis suivant le cours du fleuve, visite le *Djebel Tafafan* (11°), et le *Djebel Nyemati* (12° 30'), dont il fixe exactement les positions géographiques. En Juillet 1862, il rentre à Khartoum, riche d'une importante collection d'observations géodésiques et de produits du sol.

La petite colonie de Khartoum s'était accrue pendant son absence. Trois voyageuses hollandaises, Mademoiselle Alexandrina Tinné, accompagnée de sa mère et de sa tante, filles du Vice-Amiral Baron van Capellen, y étaient arrivées au mois de Février 1862 ; peu de temps après, elles remontaient le Nil Blanc jusqu'à Gondokoro, où elles arrivaient le 30 Septembre. — M^r et M^{me} Bakker étaient également arrivés à Khartoum le 11 Juin et faisaient leurs préparatifs pour se porter au devant de Speke et de Grant, dont l'arrivée prochaine à Gondokoro était probable. — Enfin Heuglin et Steudner étaient rentrés de leur voyage en Abyssinie, attendant le retour des dames Tinné, qu'ils avaient promis d'accompagner sur le fleuve des Gazelles.

Afin de mettre le temps à profit, en attendant la saison favorable pour entreprendre un nouveau voyage au Sud, de Pruyssenaere, Heuglin et Steudner partent au mois d'Octobre, pour visiter la chaîne du *Djebel Aras-Kol* sur la rive gauche du Nil Blanc, dans le Kordofan, par 14° 15' Nord. Ils en rapportent un grand nombre d'observations d'angles.

4^e VOYAGE. — *Le Nil Bleu*. — (1863). — Les dames Tinné

les rejoignent à Khartoum en Novembre 1862. Après quelques journées passées ensemble à se communiquer ses projets, ses espérances, on se sépara, chacun suivant la route que la destinée semblait lui tracer. Mr et M^{me} Bakker partirent de Gondokoro le 18 Décembre et, le 15 Février 1863, ils eurent l'heureuse satisfaction d'y voir arriver Speke et Grant dans l'enivrement de leur succès. Tandis que les dames Tinné et leurs compagnons Heuglin, Steudner, auxquels s'était adjoint le Baron d'Ablaing, faisaient leurs préparatifs pour prendre la route du fleuve des Gazelles le 25 Janvier 1863, de Pruyssenaere accompagné de Jules Poncet, s'était déjà embarqué sur le fleuve Bleu le 6 Janvier 1863. Le 22 Janvier, il était à *Sennâr* (13° 30') et, suivant toujours le fleuve, il arrivait le 8 Février à *Karkodj* (15°). Son projet était d'explorer avec soin toute la région entre le Nil Bleu et le Nil Blanc, afin de s'assurer si, parmi les tributaires de ce dernier, il n'en existait pas un, ainsi qu'on l'avait assuré, servant d'exutoire aux lacs. Dans ses voyages au Nil Blanc, il avait constaté, en effet, le peu d'activité du courant près de l'embouchure du Bahr-el-Gazal; les autres tributaires semblaient, par conséquent, devoir exercer une influence puissante, sinon prédominante, pour augmenter la masse d'eau qui chaque année, à la saison du *Kharif* ou des crues, se déverse sur la Basse-Égypte. A cet effet, de *Karkodj*, il s'efforça de couper par terre, l'intervalle des deux branches du Nil. Il visite le 19 Février le *Djebel Gulle* ; puis, descendant au Sud, il arrive le 1^{er} Mars à *Gongara*. Inclinant ensuite à l'Occident il rejoint le *Yal* (Sobat des Arabes) indiqué comme l'une des sources probables du Nil, et suit son cours jusqu'à *Doana* près de son embouchure. Éclairé sur le peu d'importance de cette rivière, il rebrousse chemin, atteint *Gongara* le 15 Mars et rentre à *Karkodj* le 31 du même mois.

Le 20 Avril il reprend sa course en amont du Nil Bleu, et arrive le 25 à *Rosseirès*, où l'année précédente était mort le jeune baron de Barnim. Le 3 Mars, il atteint *Famakla* et

pénétrant dans le pays de *Fazokl*, visite les *monts de Beni-Sokolo* (10° 30'). Le 11 Mai, il reprend la route de *Karkodj*; le 1^{er} Juin, il pousse jusqu'à *Sennâr*, où il arrive le 5.

De cette station, il entreprend de nouveau de rejoindre le Nil Blanc par terre, visite en route le *Djelel Sakali*, et arrive le 12 Juin à *Donakla* sur le Nil. Le 19 Juillet, il rentrait à Khartoum où il passa la saison des pluies à mettre ses papiers en ordre. " Je vais employer mes loisirs, écrit-il à sa sœur „ le 20 Décembre 1862, à achever la rédaction de mes notes „ de voyage, contenant des études de plusieurs années sur des „ pays peu ou point explorés, avec de nombreuses données „ géographiques, botaniques, zoologiques, ainsi que des dessins. „ Ces notes vaudront peut être la peine d'être publiées : je „ consulterai là dessus quelque personne habitant la Belgique „ et s'occupant de ce genre d'études..... „

5^e VOYAGE — *Le Nil Bleu*. — (1834). Malgré le succès de l'expédition de Speke et Grant, qu'il apprit à son arrivée à Khartoum, et qui rendait infiniment probable la réussite de l'entreprise de M^r et M^{me} Bakker pour rejoindre les lacs par le Nil Blanc, de Pruyssenaere, qui avait reconnu la difficulté de ce passage, persistait à espérer de découvrir une seconde communication plus facile par le Nil Bleu. Le 26 Mars 1863, M^r et M^{me} Bakker étaient partis de Gondokoro; de son côté, de Pruyssenaere avait quitté Khartoum le 8 Février 1864, décidé à pousser au sud par le Nil Bleu autant qu'il serait possible. Peut-être retrouverait-il au moins quelque-une de ces mines d'or signalées par Kovaleski, dans les Beni-Sokolo, sur les bords du Taumat.

Le 19 il était à Sennâr, le 23, à Karkodj. Au-delà de cette station il fut informé que les Sekia ravageaient la contrée et il dut rebrousser chemin de crainte de voir ses bagages pillés. Il rentra à *Karkodj* le 3 Mars.

Des démêlés qu'il avait eus avec le gouverneur général Moussa-pacha, qui, comme la plupart des fonctionnaires turcs, détestait les étrangers qu'il considérait comme des espions pouvant dénoncer les exactions de son administration au gouvernement, le décidèrent à ne pas retourner à Khartoum.

Obligé de séjourner à Karkodj, il en profite pour mettre ses collections en ordre, attendant impatiemment le moment de reprendre le voyage. Il fait également diverses excursions dans les environs.

Le 5 Mai, il part pour visiter *Doka* et le *Gedaref* déjà visité en 1862 par Lejean, et se rapprocher des frontières de l'Abyssinie. Le 6, il traverse le *Dender* à *Debarkeh*, le 12, le *Rabab* à *Woldsès*, le 22, il est à *Doka*, aux limites de l'Abyssinie, le 27, il visite le *Djebel Bela*, puis, reprenant la route du Nil Bleu, il rentre à *Karkodj* le 4 Juin.

Le 11 Juillet, il fait encore une excursion au *Djebel Dali*, dont il revient le 15.

Son séjour à *Karkodj*, pendant la saison des pluies, avait affaibli sa constitution profondément minée par la fièvre. Malgré son désir ardent d'attendre la bonne saison pour poursuivre la voie du Nil Bleu, il se décide enfin, d'après le conseil de ses amis, à faire un suprême effort pour rentrer à Khartoum. Le 15 Décembre 1864, accompagné de Jules Poncet et de Handlers, il quitte Karkodj, mais après cinq heures de route, la nature trahit ses forces et il est obligé de s'arrêter à *Harab-el-Dunya*. Un nouvel accès de fièvre survient et il succombe, à l'âge de 38 ans, martyr de la science. Sa mort précéda de trois mois la nouvelle de l'étonnant succès de M^r et M^{me} Baker annonçant que le problème des sources, ou de l'origine du Nil, était définitivement résolu ¹, par la découverte du *Nil-Sommerset*, c'est-à-dire du canal qui joint le lac Victoria au lac Albert, du lac Albert lui-même (14 Mars 1864), et enfin de la communication directe de celui-ci avec le Nil Blanc.

La dépouille de de Pruyssenaere confiée pieusement à la terre au village de *Gazair* en face de *Harab-el-Dunya*, ses compagnons

¹ Samuel Baker rentra à Khartoum au mois de Mars 1865.

reprirent la route de Khartoum, y rapportant fidèlement ses bagages, ses instruments, ses collections, ses papiers.

La nouvelle de la mort de notre voyageur arriva en Europe par les soins du consul général d'Autriche, qui écrivait sous la date du 26 Décembre 1864 au consul du Caire. “ Le sieur „ Jules Poncet, négociant établi en cette ville, qui a fait, „ il y a quelque temps, un voyage à Karkodj, pour affaires „ de commerce, m’a donné avis, par une lettre du 16 du „ courant que le sieur Eugène de Pruyssenaere, sujet belge „ demeurant à Karkodj, est décédé le 15 Décembre 1864. „ Le sieur de Pruyssenaere, quoique malade, était parti ce „ jour là en barque pour Khartoum, et il est mort non loin „ de Harab-el-Dunya à 5 heures de distance, en aval de „ Karkodj. Son corps fut inhumé à Djesair (*Gazair*). „

Les bagages de de Pruyssenaere n’arrivèrent en Belgique qu’en 1867, envoyés à sa sœur M^{me} Goethals, par l’intermédiaire des consulats d’Autriche à Khartoum et au Caire, du consulat belge au Caire et du Ministère des affaires étrangères.

Dans leurs longs voyages dans le désert, sur mer, ces précieux bagages, ces collections, ces notes qu’il eût été si intéressant de pouvoir consulter, avaient été mis dans le plus fâcheux état. Les instruments étaient brisés, les papiers mouillés, moisissés, effacés.

Ignorant leur inappréciable valeur, à leur arrivée à Bruges, des mains inexpérimentées en firent le triage et un grand nombre de pièces importantes, sans doute, furent anéanties.

De Pruyssenaere avait évidemment formé le projet de publier l’histoire de ses voyages : “ Je désire, écrit-il à sa sœur le „ 26 Janvier 1856, que vous conserviez mes lettres où je „ pourrai retrouver plus tard des indications qui me man- „ queraient. „ Cette pensée se retrouve fréquemment dans sa correspondance. “ Lorsque mes études de la Nigritie et „ les découvertes géographiques que j’espère encore faire, „ seront assez nombreuses, écrit-il encore en Mai 1859 du „ Haut Nil, je les publierai en Europe, ce qui n’aura lieu

„ que dans quatre ou cinq années, si je vais jusque là.....
„ Depuis trois ans et surtout depuis cinq mois que je vis
„ en Nigritie, je travaille avec une assiduité sans borne.
„ Je ne vois pas une plante que je ne recueille, un oiseau
„ que je n'abatte pour l'étudier et l'écorcher s'il en vaut la
„ peine, pas un insecte que je ne chasse, pas une pierre que
„ je n'interroge. Je questionne, j'écris, je dessine sans relâche.... „
La mort vint le surprendre dans ses projets et l'empêcher
de les mettre à exécution. On ne connaît en effet de lui
qu'une lettre, imprimée dans l'*Athenaeum* d'Août 1864 (page 510)
sur le consulat anglais de Khartoum, signée du pseudonyme
Vruyssenaire, transformation de nom qui semble rappeler le
souvenir de son ami Vayssière, mort sur le Nil Blanc en 1861, —
deux lettres à Heuglin, publiées par celui-ci dans les
Mittheilungen de Petermann de 1863 (supplément 15. p. 14 et 21),
où il donne une esquisse de ses voyages, de ses projets, ainsi
que l'indication d'un certain nombre de positions géographiques,
— un rapport sur le commerce du Haut-Nil inséré au *Moniteur*
belge du 25 Avril 1861.

L'importance de son œuvre fut signalée en Allemagne à
diverses reprises par les *Mittheilungen* de Petermann (voir 1863,
p. 105 suppl. 11 p. 97 et 104, — 1866 p. 41) ; Heuglin en
parle également dans son : “ *Voyage dans la Province du Nil*
„ (*Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, p. 10 et 83). „ Longtemps
le monde savant attendit que quelque main amie en fit une
publication posthume. Cet espoir fut déçu.

En 1873, le bureau géographique de Gotha, toujours avide
de compléter ses informations, chargea M. K. Zöppritz de
chercher à combler cette lacune. De nombreuses démarches
furent faites et ce ne fut qu'à grande peine, qu'il parvint
à découvrir, par la voie de Khartoum, l'adresse de M^{me} Goethals
à Bruges. Elle s'empressa de lui remettre des manuscrits,
malheureusement fort incomplets comme nous l'avons vu.

M. Zöppritz entreprit alors le travail laborieux de classer
ces documents, avec une persévérance et un talent dignes d'éloges,

dont nous devons être reconnaissants. Comparant les notes de voyages, nécessairement sommaires et incomplètes, dont quelques-unes sont même écrites au crayon, avec les publications de Heuglin, de Hartman, de Russegger, il les compléta, parvint à combler les lacunes, rectifia l'orthographe mal fixée des noms que souvent de Pruyssenaere se borne à écrire en arabe, pour en mieux conserver la consonnance.¹ Ses résultats géodésiques furent soumis à une vérification minutieuse. L'histoire complète de ses voyages put ainsi être publiée, au mois de Mars 1877, dans les *Mittheilungen*. (N° 50 et 51).

L'éditeur allemand ne se borna pas là. Dans les papiers de de Pruyssenaere il trouva des notes sur la zoologie, deux gros volumes sur la botanique renfermant l'indication de 5 à 600 plantes, dont quelques-unes inconnues avec l'indication des lieux où elles avaient été trouvées, leurs noms en latin et en langage vulgaire, ainsi qu'un grand nombre de dessins. Les notes sur la zoologie ont été confiées à M. Robert Hartman, de Berlin, et ont déjà fait l'objet d'une courte notice. Celles sur la botanique ont été remises à M. Ascherion, de Berlin, qui en a fait également l'objet d'une publication.

En lisant ces travaux, dont l'existence ne m'a été signalée que très-récemment, je n'ai pu me défendre d'un sentiment fort pénible. C'est par une publication étrangère et dans une langue qu'il connaissait fort peu, que l'œuvre de ce Belge désormais admis à prendre place parmi nos hommes célèbres, nous est révélée !... Il m'a semblé qu'il y avait là une réparation

¹ Dans le présent travail j'ai autant que possible cherché à conserver l'orthographe des noms telle que l'a fixée de Pruyssenaere dans ses lettres, bien qu'elle varie quelquefois et que cette variation semble indiquer ses efforts pour se rapprocher de la prononciation arabe. L'orthographe française est encore très-mal fixée. L'orthographe allemande de M. Zöppritz ne me paraît guère admissible en français où les lettres ont une valeur différente. J'ai préféré suivre le voyageur, qui très-versé dans la linguistique, était meilleur juge que moi.

que notre *Société de géographie* devrait s'efforcer d'accomplir ¹. Je me suis adressé à la famille de Pruyssenaere, que je savais en relation d'amitié avec des membres de la mienne; je suis heureux de vous annoncer que mes démarches ont été accueillies avec la plus grande bienveillance. Sa mère et sa sœur ont bien voulu mettre à ma disposition tout ce qui reste de sa correspondance intime, dont beaucoup de parties très-importantes renfermant des détails de famille, n'ont pu être transmises à son éditeur allemand, et sont restées complètement inédites.

En parcourant cette volumineuse collection de documents, ma surprise a égalé mes regrets. Le voyageur intrépide et savant se complète d'un écrivain de grand talent, dont le style, pur et nerveux, sait peindre ce qu'il a vu avec un sentiment remarquable de poésie et d'enthousiasme, que l'on rencontre rarement chez les écrivains belges. Ses descriptions brillantes, imagées, sont fréquemment mêlées d'anecdotes racontées avec esprit et une charmante gaité. La traduction, si fidèle et consciencieuse qu'elle ait été pour les documents publiés, en a défiguré en grande partie le caractère.

J'essaierai de reproduire l'œuvre dans la langue même où elle a été écrite. Le travail est long et difficile. Déjà plusieurs de nos collègues ont bien voulu m'offrir leur concours empressé ! Notre confrère, le Major Henrard, m'aidera à dépouiller et à reviser la correspondance, confiée à ma discrétion et dont il importe de détacher ce qui appartient au secret de la famille.

Je compte sur le savoir de notre confrère M. le Dr Delgeur pour nous aider à traduire les passages en langue arabe, dont l'auteur, ainsi que je l'ai dit, se sert familièrement, surtout pour écrire les noms de localités. Nous aurons en

¹ Ces lignes étaient écrites, lorsque nous trouvons, dans la *Revue générale*, du mois d'Octobre 1877, un article intitulé *un explorateur flamand en Afrique* dû à M. Jules de Petit, de la Bibliothèque Royale, rédigé en grande partie d'après les *Mittheilungen*.

outre à comparer notre travail à la savante étude de M. Zöppritz dont une traduction sera nécessaire, et exigera une dépense assez notable. J'ai bon espoir qu'un membre, dont je ne crois pas pouvoir citer le nom, voudra bien en couvrir les frais.

Nous allons nous mettre à l'œuvre et si, comme je n'en doute pas, le résultat répond à nos espérances, je n'hésiterai pas à vous demander les sacrifices nécessaires pour livrer à la publicité l'œuvre géographique la plus importante qui ait été produite par nos compatriotes.

LES NOUVELLES EXPLORATIONS

DE

L'ILE DE MADAGASCAR

PAR

E. A. GRATAN

Vice-Président de la Société.

MESSIEURS,

La plupart des îles Africaines proprement dites, comme vous le savez, ont été colonisées et subjuguées par des nations européennes, — les îles de Madère et du Cap Vert par les Portugais, — les îles Canaries par les Espagnols, — l'île de Bourbon par les Français, — Maurice par les Français et les Anglais; — Madagascar seul est resté au pouvoir des indigènes, connus sous le nom de Malgaches. Elle a par conséquent conservé son caractère spécial et original, attirant par ce fait même les sympathies si vivement excitées de nos jours par tout ce qui concerne le sol Africain et ses populations.

L'homme d'étude désireux de se former une notion exacte " de la Grande Terre », ainsi que les Malgaches désignent leur pays, trouvera d'abondantes informations dans les récits

des voyageurs assez nombreux, qui à différentes époques l'ont visitée, à partir de M. de Flacourt, qui la décrit d'une manière si intéressante au 17^{me} siècle. Dans ces derniers temps, les récits de M. Ellis, les rapports fournis à l'Académie des sciences et à la Société de géographie de Paris par l'éminent voyageur M. Grandidier, les brillantes études de M. le professeur Émile Blanchard, qui ont paru dans une série de livraisons de la *Revue des Deux Mondes*, ont considérablement ajouté aux renseignements que nous possédions antérieurement sur l'île africaine.

Les explorations de M. Grandidier se terminèrent en 1870. Depuis cette date, plusieurs voyages ont été entrepris dans les parties les moins connues de l'île par les missionnaires anglais qui y sont établis; les comptes-rendus de ces diverses courses, ont été tout récemment publiés dans les bulletins de la Société royale de géographie de Londres, et c'est surtout à l'examen de ceux-ci que je me propose de consacrer quelques pages, sur lesquelles je désire attirer votre bienveillante attention pendant quelques moments.

Avant cependant de suivre les missionnaires sur ce terrain inexploré, il me sera peut-être permis d'indiquer à grands traits l'état de nos connaissances préalables sur l'île de Madagascar.

Cette île est située à l'entrée de la Mer des Indes à peu près à 600 kilomètres de la côte d'Afrique australe, dont la sépare le canal de Mozambique; elle s'étend d'après les derniers calculs, entre 40° 50' et 50° 48' de longitude Est et entre 12° 10' et 25° 47' de latitude Sud. Elle a une longueur d'à peu près 700 kilomètres du Nord-Est au Sud-Ouest sur 580 kilomètres de largeur; on estime qu'elle contient près de 4 millions d'habitants.

Le climat est en général extrêmement beau, quoique meurtrier cependant pour les Européens dans certains endroits sur la côte. Le sol, dont on a exagéré la fertilité, fournit néanmoins, presque sans culture, des produits riches et variés,

tels que le riz (dont se nourrissent principalement les habitants) la canne à sucre, les ignames, l'indigo, le café, le miel, le coton et une grande variété de fruits et de légumes. Le bétail abonde. L'aristocratie malgache n'étant point, à ce qu'il paraît, adonnée aux plaisirs de la chasse ni du *sport* en général, il en résulte que les perdrix, les cailles, les pintades, les canards, les poules d'eau et autre bon gibier, se prennent au filet, tandis que les pêcheurs assez nombreux prennent les petits poissons avec des nasses, les grands au moyen de la ligne ou de la sagaie.

Les mines — dont l'importance est considérable — fournissent le cuivre, le mercure, le plomb, l'étain et le fer. L'or et l'argent se trouvent dans certaines parties de l'île, mais ils sont peu recherchés, ce qui du reste n'est pas surprenant; car, d'après une loi très-ancienne, l'exploitation des métaux précieux est interdite sous peine de mort — condition qui serait de nature à décourager même le *gold-hunter* (chasseur d'or) Américain le plus enthousiaste.

On a constaté l'existence de cinq grandes chaînes de montagnes, presque parallèles, dans la partie septentrionale de l'île; toutes s'étendent du Nord-Est vers le Sud-Ouest et présentent des vues et des sites très-pittoresques, même parfois grandioses. Au Sud se déploient de vastes plaines dont quelques-unes sont arides et désertes, tandis que d'autres sont bien arrosées et productives.

Les cours d'eau les plus considérables se dirigent vers la côte occidentale, qui entretenait probablement le plus de rapports avec l'étranger avant le 17^e siècle; mais les ports principaux actuels, tels que Tamatave, Fort Dauphin, Foulepointe, St^e Marie et Fort Choiseul, sont situés sur la côte orientale. Tamatave, le port principal, offre aux navires un asile sûr pendant huit mois de l'année, mais est exposé, comme tous les autres, aux vents violents du Nord et du Nord-Est qui prévalent pendant les mois de décembre, janvier, février et mars. Les baies profondes qui se trouvent sur la côte orientale, quoique bien

situées pour le commerce, sont peu fréquentées ; le gouvernement indigène ne s'occupe en aucune façon de l'amélioration des ports et rades. Il décourage même la construction des routes de l'intérieur dans la crainte qu'elles n'offrent des facilités à l'ennemi en cas d'invasion.

Il existe cependant un commerce assez régulier, quoique relativement restreint, et qui se fait presque exclusivement sous pavillon britannique, entre Tamatave et les îles de Maurice et de Réunion.

Les principales importations consistent en fabricats de coton, habillements, merceries, provisions et boissons fermentées ; les exportations, en bœufs et vaches, cochons, volailles, riz, tabac, vannerie, caout-chouc, ainsi que de grandes quantités de gomme et de cire. M. Pakenham, consul d'Angleterre à Madagascar, estime la valeur totale des importations comme suit :

en 1871	£ 105,595
— 1872	154,659

La valeur totale des exportations pendant les mêmes années s'élevait aux chiffres suivants :

en 1871	£ 88,230
— 1872	145,258

Le relevé des arrivages pendant l'année 1872 était :

77 navires d'un tonnage de 20,170

La construction des navires étant prohibée à Madagascar, il n'existe aucun moyen de réparer les navires sur la côte.

La flore et la faune offrent des particularités fort remarquables et d'un puissant intérêt.

Au point de vue ethnographique, il y aurait une étude toute spéciale à faire dans la grande île Africaine. M. Blanchard y reconnaît l'existence de races différentes; d'après lui, l'île se partagerait " en plusieurs régions occupées par des peuples de même langage, mais de couleurs différentes „. Chez la plupart on n'a pu reconnaître la trace d'aucune religion positive; tout au plus a-t-on découvert parmi les peuplades du Sud des superstitions provenant du mahométanisme et vers la partie septentrionale quelques coutumes judaïques, — d'où l'on peut conclure que les Orientaux (notamment les marchands phéniciens et arabes) avaient eu des rapports avec l'île à une époque reculée, bien longtemps avant sa découverte par les Européens. Un des derniers explorateurs, le révérend Docteur Mullens, assure que les Malgaches ne forment qu'une seule race, divisée en trois tribus principales qui ont leur siège dans des régions séparées.

Les Betsimirakas sont établis sur la côte orientale, sur la plaine étroite qui sépare les montagnes de la mer. Le domaine des Sakalavas s'étend sur toute la partie occidentale de l'île, tandis que la tribu dominante, celle des Hovas, — qui tout en conservant des mœurs et des habitudes d'une extrême rudesse, a néanmoins atteint un certain degré de civilisation — occupe toute l'Imerina, Vonizongo, et Imano et, indirectement, le district de Sikanaka, la province de Betsileo et Betafo.

La traite des Nègres, tant vers l'île, que pratiquée dans l'île elle-même, y fut introduite par les Arabes. Des milliers d'esclaves de race Hova se trouvent actuellement dans l'île, mais la Reine Ranavaloa, dont l'autorité s'étend sur la plus grande partie de l'île, ainsi que bon nombre de ses sujets, a embrassé le christianisme. Espérons donc qu'un avenir plus heureux se prépare pour ces contrées jusqu'ici délaissées.

Voici maintenant où nous nous trouvons, en fait de connaissances topographiques, avant les dernières explorations.

Tous les voyageurs indistinctement qui avaient visité

Madagascar s'étaient bornés à peu près à décrire la bande de 40 à 45 kilomètres de large qui s'étend de long de la côte orientale de la mer jusqu'aux montagnes. Tous connaissent la magnifique baie de Diego Suarez, le promontoire boisé qui forme la côte Est de la baie d'Antongil, la colonie de Beniowsky et l'île de Sainte Marie, Tamatave, le lac et les lagunes de Nosibe, Andevoranto, Mahanoro, et Mananzara, les falaises d'Anosy, la vallée d'Amboto — mais fort peu connaissent la côte occidentale, de même que les provinces de l'intérieur.

C'est sur ces dernières surtout que se sont portées les recherches des missionnaires dont il a été question au commencement de la présente notice. Parmi les voyages accomplis par eux dans ces deux dernières années, cinq surtout ont fourni des résultats d'une utilité incontestable. Le terrain parcouru est nouveau et les renseignements obtenus tendent à ajouter à nos connaissances et à préciser les faits acquis à la science géographique.

1. La première excursion qui avait pour objet l'exploration du pays d'Ikongo, dans la partie Sud-Est de l'île, fut entreprise par M. G. S. Shaw, directeur de l'école normale de Fianantsoa, sur l'invitation directe du roi d'Ikongo. Passant par Imhásoábe, M. Shaw gagna Morókana sur le versant oriental du plateau central et pénétra dans la grande forêt avoisinante. " Celle-ci „ dit notre voyageur " est certainement la plus vaste que j'aie vue à Madagascar et forme une masse d'arbres non interrompue depuis Morókana jusqu'à Aviavy, sur une distance de huit heures de marche. Nous n'avons ni vu une âme, ni une seule maison jusqu'à la fin de cette route. Nous ne remarquâmes aucun animal, à l'exception d'oiseaux, quoique nous pûmes y reconnaître des traces évidentes de sangliers en grand nombre. A peu près à mi-chemin à travers cette zone de forêt, deux pics de formes étranges, mais très-semblables, se dressent tout à coup au-dessus de la surface du sol, s'élevant en pentes abruptes à une hauteur d'au moins mille pieds.

Le résultat pratique de l'exploration fut la permission accordée par le roi Ratsiandraosana à certains instituteurs de venir donner l'instruction à ses sujets.

Le retour des voyageurs s'effectua par la route méridionale, de sorte qu'ils virent le pays d'Ikongo en entier. Le chemin qu'il fallut suivre pour traverser la forêt de ce côté était extrêmement escarpé et difficile à graver. " Au sommet d'une des montagnes, „ dit M. Shaw, " se présente une des vues les plus vastes sinon les plus magnifiques que l'on puisse concevoir. Placés bien au-dessus du mamelon connu sous le nom de forteresse d'Ikongo, la plaine paraissait être à nos pieds, tandis que les montagnes s'étendaient de bien des milles vers l'Est, et leurs contours se terminaient par une légère ligne grise faisant l'effet d'un brouillard lointain que notre guide nous dit être la mer — laquelle, ajoute-t-il, est parfaitement visible par un jour serein quand le soleil brille sur l'eau. „

La nuit suivante, les voyageurs se reposaient près d'Ivo-hidroa; ils étaient de retour au point de départ à la fin du troisième jour.

2. La visite à la tribu d'Ibara, peuplades répandues le long des frontières Sud et Sud-Ouest de la province de Betsileo, offrait un intérêt spécial à cause du caractère sauvage des habitants, dont l'aspect farouche avec leurs cheveux épais roulés en forme de grandes boules sur la tête et leur langage bizarre, excitent l'étonnement. Mais il paraît que les missionnaires jouissaient d'une assez bonne réputation dans le pays, car pendant tout le séjour de MM. Shaw et Riordan sur ce territoire, ceux-ci n'ont eu qu'à se louer de l'accueil qui leur fut fait par toute la tribu. A leur arrivée dans la ville d'Ivohimarina, une réception marquée au coin de la plus parfaite politesse les attendait; une grande émotion régnait parmi les habitants, on tirait des coups de fusil et la population se précipitait en masse pour voir les Anglais. La plupart des habitants n'avaient jamais franchi la limite de leur

province et n'avaient jamais vu un homme blanc. " Ils nous arrêtrèrent „ racontent les explorateurs " aux portes de la ville pour s'informer comme de coutume de l'état de santé de la Reine, et allant au-delà de l'hospitalité de l'hidalgo castillan, qui, d'après la formule bien connue, met sa maison entière à la disposition du voyageur — ils nous dirent que la ville nous appartenait et que nous pouvions choisir la maison qui nous conviendrait le mieux. Ils tinrent parole, car nous trouvâmes effectivement une bonne maison où ils se hâtèrent d'apporter d'abondantes provisions, entr'autres un bœuf, un cochon, des poulets, du riz, du manioc, ainsi que du bois de chauffage.

Au point de vue géographique, ce que les voyageurs remarquèrent spécialement en entrant dans le pays Ibara, ce fut une plaine d'une grande dimension employée à la culture du riz, — la vallée de Tsimandao, — la grande chaîne granitique, nommée Adringitra, — et, continuant la route vers l'Ouest, la vallée d'Isahanambo conduisant à la ville de Bésikaóna.

Poussant toujours vers l'Ouest et traversant Ivily et Kivori, pays riche en bétail, MM. Shaw et Riordan arrivèrent à la vaste vallée de l'Ibara central, dont la capitale est Ibósy, ville contenant 220 maisons et qui est traversée du Sud vers le Nord par la rivière du même nom, affluent du Tsimandao. Cette plaine, qui contient seize villages ou bourgades de 12 à 50 maisons chacune, et où se trouvent les résidences de deux rois, est entourée de monts dont quelques-uns sont fort élevés.

La rivière forme en plusieurs endroits de grands lacs ou marais, couverts en partie de jones et de roseaux et donnant asile à de nombreuses troupes de canards sauvages et d'autres oiseaux aquatiques. Au-delà de la plaine s'étendent vers le Sud, le Nord et l'Ouest des déserts d'une largeur d'une à trois journées de marche.

De retour à la chaîne granitique d'Andringitra, les missionnaires se dirigèrent vers la vallée de Ménaráhaka et de là à Ivohibe — une des merveilles du Madagascar méridional. C'est

un énorme pic isolé, à crête unie, s'élevant au milieu d'une plaine considérable. Comme le rocher-forteresse d'Ikongo, on voit sur son sommet un lac d'eau de source qui déborde en formant une superbe cascade du côté du Nord. L'aspect général de la contrée méridionale est plat, cependant avec des ondulations assez marquées, dont le niveau ne dépasse pas celui de Betsileo.

3. Aux mois de Juin et de Juillet 1875, MM. Sibree et Street visitèrent la partie Sud-Est de la Grande Terre, prenant comme point de départ la ville d'Imahazóny, située au coin Sud-Est de la province de Betsileo. Après trois heures de route, ils abordèrent la forêt dont ils admirèrent l'exubérante végétation. Ils y remarquèrent des arbres d'une immense élévation et dont la circonférence du tronc était énorme. Les fougères surtout les surprirent par leurs dimensions et leur feuillage abondant. Les bambous rampants festonnaient les grands arbres de leurs folioles délicates. Bientôt les explorateurs s'aperçurent qu'ils descendaient rapidement.

Ils suivirent le cours d'un torrent qui mugissait et écumait le long d'une succession de rapides se dirigeant vers le Sud-Est ; de temps à autre les ouvertures pratiquées dans le bois par le torrent laissait entrevoir des points de vue empreints d'une splendeur toute tropicale. Vers le soir, ils atteignirent l'extrême limite de la forêt et descendirent un sentier raide et glissant à travers des buissons et des fourrés épais ; là se présenta à leur vue un des plus admirables coups-d'œil qu'il soit possible de s'imaginer. Un vaste panorama s'étalait devant eux. La vallée qu'ils avaient suivie pendant la journée se perdait dans une espèce de large baie ou lac, entourée de montagnes boisées jusqu'au sommet, dont la cime atteignait une élévation de 2 à 3 mille pieds au-dessus du niveau de la vallée et du haut desquelles se précipitaient quatre ou cinq cascades, dont deux se déroulaient le long des faces de rochers perpendiculaires en formant des rubans d'écume d'une longueur de plusieurs centaines de pieds. On

constata le lendemain que la cataracte principale était singulièrement remarquable ; que l'eau s'élançait d'une hauteur de 5 à 600 pieds.

Pour ne point trop abuser de votre patience, Messieurs, je me bornerai à remarquer que les contrées visitées — celles occupées par les tribus de Tanala et de Taimoro — offrent un grand intérêt sous le rapport des beautés de la nature et des ressources matérielles du pays.

La population est abondante et la plupart des tribus avoisinantes sont amicales et reconnaissent l'autorité des Hovas. Il fut constaté que l'action volcanique, si évidente au Nord et au centre de l'île, laisse des traces non moins apparentes dans sa partie méridionale.

4. Les régions occidentales de l'île sont parmi les moins connues. Depuis longtemps on a beaucoup parlé d'une large zone inhabitée qui devait s'étendre dans cette direction, avec les tribus hostiles de Sakalavas au-delà. Il importe donc de noter les résultats du voyage vers l'Ouest entrepris par MM. Sewell et Pickersgill.

Entre la rivière Sakay, qui peut être considérée comme l'extrême limite occidentale de l'Imerina, et le Sakalava, s'étend une vaste plaine formée de terrains incultes, dont la plus grande partie est recouverte d'une herbe gigantesque qui rappelle, à peu près, l'idée des *prairies* de l'Amérique du Nord. Cette herbe s'élève à une hauteur dépassant la tête d'un homme, et offre un grand obstacle aux explorateurs. Les rares habitations consistent en postes militaires échelonnés sur la route et dans le voisinage desquels se trouvent d'immenses enclos pour bêtes à cornes, avec de misérables huttes occupées par les gardiens — le tout entouré d'une haie épaisse de pommes de raquette. Dans certaines parties on rencontre de grands troupeaux de bétail à l'état sauvage, ainsi que des masses de pintades qui s'élèvent en l'air par couvées, comme des perdreaux.

La ville d'Antsisoamandidy, qu'on est surpris de ren-

contrer au milieu de ce pays désert, possède une population assez considérable. Elle contient de 150 à 200 maisons et sert de station pour les personnes qui se rendent de l'Imérina vers les régions de l'Ouest soumises aux Hovas.

De nombreux cours d'eau se dirigent vers l'Occident et se réunissent pour former une grande rivière à 30 milles de distance vers le Sud-Ouest. La navigation interrompue par des rapides en amont de ce point, doit offrir, au-delà, un cours libre de 80 milles jusqu'à la côte. Tous les indigènes le considèrent comme le fleuve le plus important de Madagascar au point de vue de la largeur et de la profondeur.

5. La cinquième excursion a été faite au mois de Juin de l'année dernière par MM. Moss et Mc Leod, dans une toute autre direction. Ces investigateurs s'aventurèrent vers un point au Nord, qui n'avait pas encore été visité par les Anglais et se retournant ensuite vers l'Est, ils pénétrèrent dans la partie occidentale de la province de Sihanaka. Les habitants de ce district sont connus sous le nom d'Olo-Mainty (peuple noir). D'après la tradition, leurs ancêtres auraient été amenés dans le pays par le chef guerrier Impóinimérina, il y a environ d'une centaine d'années. Le terroir, dans toute l'étendue de cette région, consiste en alluvion sablonneux et en terres argileuses de couleur rougeâtre qui se désagrègent facilement sous l'influence des agents atmosphériques. Dans plusieurs endroits, de grands fragments de montagnes ont été enlevés et détruits par l'action des torrents tropicaux. Dans certains cas il s'est formé des précipices d'une profondeur d'un millier de pieds, et des gouffres, au fond desquels les grands arbres forestiers trouvent un abri assuré, et où logent, à l'occasion, des troupes d'animaux protégés contre les intempéries des saisons. Les habitants s'occupent sur une échelle assez limitée, de la culture du riz, de la canne à sucre, du mangahazo (manioc) dont la fécule est très-estimée dans les pays intertropicaux. Nos explorateurs demeurèrent en extase devant l'aspect imposant du mont Voambóhitra, qui

s'élève à une hauteur de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la plaine, et „ dont la grande masse noire basaltique avait „ été en vue pendant plusieurs jours. „

L'ignorance de quelques-unes des peuplades du pays de Sikanaka est déplorable ; dans la bourgade d'Antsámpandrána la population de 200 personnes, y compris plusieurs enfants, fut saisie d'effroi à la vue des deux Anglais, et prit immédiatement la fuite.

Quoique de l'avis de certaines autorités, les renseignements géographiques recueillis par les missionnaires (dont beaucoup sans doute été publiés en diverses circonstances sans avoir été soumis à un examen sérieux) ne méritent pas toujours une confiance illimitée ; il me paraît cependant que ces recherches récentes ont été faites soigneusement et d'une manière fort consciencieuse. Il en est certainement résulté des informations plus précises sur certains points mal connus jusqu'ici du territoire de l'île. La ligne de démarcation du grand soulèvement qui a produit le plateau élevé au centre de l'île, dont la base repose sur des roches primaires, et qui est entouré pour ainsi dire d'une plate-forme s'inclinant de tous les côtés vers le littoral, est mieux indiquée.

Les traces d'éruptions volcaniques ont été découvertes sur une étendue de terrain beaucoup plus considérable qu'on ne le supposait auparavant, mais il paraîtrait que rien n'a été ajouté à nos connaissances des formations secondaires dans la zone avoisinant les côtes.

D'après la nouvelle statistique de la population, il y a beaucoup à rabattre sur les chiffres admis jusqu'à présent.

En terminant, je me permettrai de signaler de nouveau à votre attention les rapports détaillés — source de la plus grande partie des renseignements qui précèdent, — inscrits dans le 21^{me} volume des bulletins de la Société royale de géographie de Londres, ainsi que la belle carte de l'intérieur de la Grande Terre qui se trouve dans le 45^e volume du journal de la même société.

SÉANCE GÉNÉRALE DU 14 NOVEMBRE 1877.

ORDRE DU JOUR : 1^o Procès-verbal. — 2^o Décès d'un membre effectif. — 3^o Election de membres effectifs et honoraires. — 4^o L'Œuvre Africaine. — 5^o Membres associés. — 6^o Correspondance. — 7^o Sociétés correspondantes. — 8^o Rapports sur les travaux présentés. — 9^o Présentation d'un travail sur *les Géographes des Rois de France* par M. G. VAN DER MAELEN, membre correspondant et rapport. — 10^o Statue d'Ortelius par M^r J. F. Deckers. — 11^o Conférence de M. A. BAGUET, membre effectif : *Mœurs et coutumes des Payaguas, souvenirs de voyages*. — 12^o *Les voyages de STANLEY*, communication de M. DELGEUR, Vice-Président. — 13^o Proclamation de M. STANLEY en qualité de *membre honoraire*.

La séance est ouverte dans la salle du Conseil communal, à l'Hôtel-de-ville, à 8 heures du soir.

Au bureau siègent : MM. le Lieutenant-Colonel H. Wauwer-mans, Président, le Dr L. Delgeur, Vice-Président, et P. Génard, Secrétaire général.

1. M. Le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de la séance du 10 Octobre dont la rédaction est approuvée.

2. M. le Président informe l'assemblée du décès d'un *membre*

effectif : M. ÉMILE-GEORGES STADLER, chimiste de talent ; sa mort laisse un vide profondément regrettable dans les rangs de la Société. MM. Wauwermans, Delgeur et Hertoghe ont représenté la Société à ses funérailles.

3. M^r le Président fait connaître à l'assemblée que, dans la séance spéciale des *membres effectifs* régulièrement assemblés en vertu de l'art. 14 des statuts, les nominations suivantes ont été faites :

MEMBRES EFFECTIFS :

MM. J. A. LEDOUX, capitaine du port, à Anvers.

MEMBRES CORRESPONDANTS BELGES :

MM. le Capitaine LOUIS CRESPEL, le Lieutenant ERNEST CAMBIER, le Docteur MAES,	} Membres de l'expédition internationale Africaine.
ERNEST BIVER, ancien capitaine d'état-major belge, ingénieur et industriel, à Marseille.	
GÉRARD, Préfet des études à l'Athénée royal de Liège.	

4. M. le Président prend ensuite la parole en ces termes :

MESSIEURS,

Vous avez appris par les journaux que la première expédition belge pour l'Afrique centrale est partie. Bien qu'à mon

grand regret, nous n'ayons pu nous associer à cette œuvre géographique, l'une des plus importantes de notre temps, j'ai cru répondre à votre désir en témoignant à nos courageux explorateurs toute notre sympathie. En conséquence, je n'ai pas hésité à convoquer le 10 Octobre, à l'issue de la séance générale, les membres effectifs en séance extraordinaire et, avec leur assentiment, j'ai pu adresser à MM. CRÉSPÉL, CAMBIER et MAES le diplôme de *membre correspondant*.

Invité, ainsi que M. le Vice-Président Delgeur, en notre qualité de membres de la *Société belge de géographie*, à nous rendre au banquet d'adieu qui leur a été offert, le 11 Octobre à Bruxelles, j'ai regretté de ne pouvoir assister à cette intéressante réunion à cause d'affaires de famille. J'ai prié M. Delgeur de bien vouloir me remplacer, pour remettre aux explorateurs, avant leur départ, leurs diplômes, et leur exprimer nos vœux pour le succès de leur voyage.

Notre Vice-Président a reçu à Bruxelles l'accueil le plus cordial. Vous savez également, par le compte-rendu des journaux, qu'il s'est acquitté du mandat qui lui avait été remis, en prenant la parole en votre nom au banquet.

Depuis j'ai reçu des lettres de remerciements de vos nouveaux *correspondants*. Ces lettres marquent à la fois le noble enthousiasme qui les anime, leurs sentiments profonds de dévouement à la science, à la patrie, au Roi. Ces lettres appartiennent à l'histoire de la géographie. J'ai en conséquence l'honneur de vous proposer leur insertion *in extenso* au *Bulletin*.

Bruxelles, le 14 Octobre 1877.

Monsieur le Président,

Je suis très-sensible à l'honneur que la Société de géographie d'Anvers a bien voulu me faire, ainsi qu'à mes compagnons,

en nous nommant membres correspondants de votre estimable Société.

La sympathie que nous trouvons parmi nos compatriotes, est pour nous un précieux encouragement dans la mission délicate qui nous est confiée. Notre tâche est rude ; nous ferons en sorte de nous montrer dignes de la confiance qu'on veut bien nous accorder.

Du reste, nous nous sentons soutenus par le monde savant et intelligent ; c'est ce qui nous donne l'assurance que nous serons dignes de l'honneur que vous voulez bien nous faire.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération.

CRESPEL,
Capitaine.

Bruzelles, 12 Octobre 1877.

Monsieur le Président,

Je suis vivement sensible à l'honneur que me fait la Société de géographie d'Anvers en me conférant le titre de membre correspondant.

La sympathie que nous rencontrons parmi nos compatriotes est pour nous un précieux encouragement dans la mission que la Société internationale africaine a daigné nous confier.

Belges avant tout, nous considérons comme un devoir de chercher à contribuer, autant qu'il sera en notre pouvoir, au développement du commerce, de l'industrie et de la prospérité de notre chère patrie.

Je vous remercie, Monsieur le Président, des paroles aimables que vous m'adressez au nom de la Société de géographie d'Anvers et je vous prie de bien vouloir être, auprès de ses membres, l'interprète de mes sentiments de reconnaissance.

Agréez, Monsieur le Président, l'expression de ma plus haute considération.

Le Lieutenant,
CAMBIER.

Bruxelles, le 14 Octobre 1877.

Monsieur le Président,

Parmi les marques de sympathie qu'on nous a données en ces derniers jours, la distinction que nous accorde la Société de géographie d'Anvers nous est certainement une des plus chères. Elle me flatte au plus haut point et me montre, encore une fois, combien nos compatriotes attachent d'intérêt à la belle œuvre patronée par notre auguste Roi ; elle me fait de mieux en mieux sentir toute l'importance de la tâche que Sa Majesté a bien voulu nous confier. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas avoir à disposer de plus de connaissances pour l'accomplissement de cette tâche : mais si le travail peut remplacer jusqu'à certain point les ressources de l'expérience, je prends le solennel engagement de ne négliger aucun instant de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour rendre service à l'humanité et à la science ; tout ce que j'ai de jeunesse et d'ardeur sera déployé à l'accomplissement de mon devoir et si je devais succomber, j'aurais au moins la consolation d'avoir mérité la bienveillante estime qu'on ne cesse de nous témoigner.

Merci pour les bons vœux que vous formez pour notre expédition ; puisse celle-ci répondre entièrement à l'attente de tous ceux qui ne cessent de montrer par leur enthousiasme et leur générosité, combien ils apprécient la grande et glorieuse idée conçue par notre bien-aimé Roi.

Je vous prie, Monsieur le Président, d'agréer l'expression de ma sincère estime et de ma profonde reconnaissance.

Dr ARNOLD MAES.

Par sa lettre du 18 Octobre, M. le Baron Greindl, Secrétaire général de l'*association Africaine*, nous informe du départ des explorateurs et nous communique le compte-rendu des premières opérations de l'association. Ce document est très-important et je vous propose également son insertion au *Bulletin*.

Nous avons été heureux de saisir cette occasion pour entrer en relation avec le Comité de l'œuvre patronée par S. M. et nous nous sommes empressés d'adresser nos remerciements de cette communication en proposant l'échange des publications. Notre offre a été très-gracieusement accueillie et par sa lettre du 22 Octobre, M. le Secrétaire général nous remercie au nom de l'association de la sympathie que nous n'avons cessé de témoigner en faveur de l'œuvre Africaine, de la propagande que nous avons entreprise et des marques d'honneur que nous avons voulu donner à ses premiers explorateurs.

Bruxelles, le 18 Octobre 1877.

Monsieur le Président,

Au nom du Comité exécutif de l'Association africaine, j'ai l'honneur de faire connaître aux comités nationaux et aux Sociétés de géographie le prochain départ d'une expédition composée de MM. Crespel, Cambier et Maes qui doivent aller fonder notre première station en Afrique, accompagnés par M. Marno dont la mission est d'explorer une partie des régions inconnues de ce continent. Nos voyageurs ont quitté aujourd'hui Southampton en route pour Natal où ils passeront huit jours. Ils se rendront ensuite directement à Zanzibar et commenceront leur voyage par terre aussitôt que leurs préparatifs seront terminés.

L'*Union-mail-steamship company* de Southampton a bien voulu nous offrir le transport gratuit de notre première expédition et un rabais de 20 pour cent sur les prix ordi-

naires du tarif pour chacune des expéditions suivantes. Le Comité exécutif n'a pas hésité à accepter ces offres généreuses et a exprimé la reconnaissance de l'Association internationale à MM. les Directeurs de l'*Union-mail-steamship company*.

MM. Roux de Fraissinet et Cie ont confirmé les promesses dont il a été fait part à la commission dans sa réunion du mois de Juin dernier. Grâce à leur bienveillant concours, nous aurons à Zanzibar une agence sur les services désintéressés de laquelle nous pouvons compter avec certitude.

M. Broyon se prépare à recevoir et à aider dans l'Uniamwesi nos explorateurs, qui ont été recommandés à tous les Européens établis dans la partie Est du continent africain. J'ai manifesté notre gratitude à tous ceux qui ont contribué à nous procurer ces recommandations, à l'*African exploration-fund*, au cardinal Franchi, au docteur Mullens.

D'autres offres ont encore été faites à l'auguste Président de notre Association par M. Donald Currie et par M. Mac Kinnon. Quoique nous n'ayons pas pu en profiter, soit parce que le plan de notre voyage ne le comportait pas, soit parce que les engagements déjà pris s'y opposaient, nous n'en sommes pas moins très-reconnaissants de ces précieux témoignages de sympathie.

L'*African explorationfund* nous a donné une autre preuve de son loyal concours en nous envoyant une première contribution de frs. 6250.

Nous avons également reçu frs. 3000 de la Société Africaine Hongroise.

La souscription a été ouverte en France. A la date de mes dernières informations, des Français avaient déjà souscrit pour frs. 32000. Le Président du Comité français a fait publier la circulaire dont j'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une copie. Le Ministre de l'Instruction publique Français a engagé tous les fonctionnaires qui ressortent de son Département à recueillir des souscriptions.

Les prévisions du comité belge ont été dépassées. Ce Comité, qui avait déjà remis au mois de Juin frs. 287,000 à l'Association Internationale, produit des souscriptions simples, en avait encore promis 11,000 au même titre. Il en a versé 25,000 et d'après une communication qu'il nous a adressée, il espère pouvoir fournir encore une nouvelle contribution en 1877. Le chiffre des souscriptions annuelles, qui était de frs. 102,000 à l'époque des conférences de Juin, a été aussi un peu augmenté.

Quoique nous n'ayons pas de nouvelles officielles de l'activité des comités dans les autres pays, nous savons qu'on travaille à notre œuvre commune.

Le Sultan de Zanzibar nous a fait promettre son appui.

Nous pouvons donc envisager l'avenir avec confiance. Nos voyageurs partent certains d'être soutenus dans l'entreprise si intéressante à laquelle ils vont se consacrer.

Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération.

Le Secrétaire général

GREINDL.

5. M^r le Président, s'adressant ensuite aux instituteurs, *membres associés*, qui assistent à la séance, s'exprime en ces termes :

MESSIEURS,

C'est avec une vive satisfaction que je constate au milieu de nous plusieurs de nos *membres associés*, et que je leur souhaite la bienvenue. La *Société de géographie* s'est imposé

pour but la diffusion de la science et des connaissances géographiques. Son concours est acquis à ceux qui se vouent à la pénible, mais glorieuse mission de l'instruction de la jeunesse. MM. les instituteurs peuvent donc être certains de trouver chez nous l'accueil le plus cordial et le plus affectueux.

Anvers est justement fière de sa couronne artistique. Elle l'a noblement prouvé, il y a peu de jours. N'oublions pas que si, en tous les temps, elle a pu encourager ses artistes, c'est à sa prospérité commerciale qu'elle l'a dû ; — et que cette prospérité elle-même est intimement liée à la connaissance du globe, de ses mers, de ses ports, de ses centres de production et d'exportation. Les sciences géographiques ont été constamment en honneur à Anvers. En nous attachant à développer leur enseignement, nous apportons non-seulement un concours puissant au commerce, mais encore nous pouvons espérer de développer le goût des voyages et de faire revivre notre marine nationale, hélas ! bien réduite de nos jours. C'est aux instituteurs, je n'hésite pas à l'affirmer, que le succès de cette œuvre sera dû.

En venant prendre part à nos travaux, Messieurs, vous avez répondu à notre plus vif désir. Vous avez prouvé, qu'à côté du sentiment profond de l'amour du devoir, il y a aussi, chez vous, celui de la science, sans lequel l'enseignement se traîne dans la routine et ne porte aucun fruit. Je vous en remercie au nom de la Société. (*Applaudissements.*)

6. Le Secrétaire général procède au dépouillement de la correspondance.

M. le chef du cabinet du Roi remercie au nom de S. M. le Roi pour l'envoi du *Bulletin*. — Mêmes remerciements de Son Exc. M. le Ministre du Brésil au nom de S. M. l'Empereur.

MM. le baron LAMBERMONT et CAZENAVE remercient pour l'envoi de leurs diplômes.

MM. LEDOUX, le Major ADAN, le Colonel baron FERD. JOLLY, BIVER, EMILE VAREMBERG, RONSE, DE MAERE-LIMNANDER, le baron BEHR et BORTIER remercient la Société pour leur nomination de membres effectifs et correspondants.

Une dépêche adressée à la Société par Monsieur le Gouverneur de la province, au sujet du subsidé provincial, est renvoyée à l'assemblée des membres effectifs.

De nombreux envois de livres sont parvenus à la Société et seront inscrits au catalogue du *Bulletin*. Parmi ceux-ci on signale : — 10 volumes et un grand nombre de brochures offerts par le *Smithsonian Institution* de Washington ; — 11 volumes des *Annales* de l'Académie d'archéologie de Belgique ; — quatre brochures offertes par leur auteur, M. Bortier, membre correspondant ; — une brochure envoyée par son auteur, M. Wynen, membre effectif ; — trois brochures offertes par leur auteur, M. Ronse, membre correspondant ; — plusieurs cartes de l'Afrique offertes par M. le Major Adan, membre effectif ; — *Les soulèvements et dépressions du sol des côtes*, offert par l'auteur M. Girard, membre de la Société de géographie de Paris ; — *Le port du Hâvre*, conférence par M. Quinette de Rochemont, offert par M. Bouillat, membre effectif.

7. L'Académie Impériale des Sciences de Vienne informe qu'en suite de sa demande, le *Ministre des Cultes et de l'Instruction publique* fera parvenir à la Société un exemplaire des publications de l'*Expédition de la Navarra* (1857-1859). (Voyez p. 126.)

La Direction de la *Société Civile internationale du Canal interocéanique de Darien* adresse à la Société le *Rapport de la commission d'étude* par M. le lieutenant de vaisseau Wyse ; elle annonce l'envoi prochain d'une carte complète de la région

explorée, comprenant les profils des canaux projetés, les cotes altimétriques, les sondages, etc. Elle informe en outre qu'une expédition complémentaire est partie le 7 Novembre, pour achever les études, interrompues par la saison des pluies.

La *Société de géographie Hongroise* accepte l'échange des publications.

La *Société de géographie Américaine* de New-York et la *Société de géographie de Dresde* font parvenir leurs *Bulletins*.

M. Bamps, délégué par le *Congrès international des Américanistes*, demande à la Société son concours pour la troisième session du Congrès qui aura lieu à Bruxelles en 1879. — Le Président fait connaître à l'assemblée le but de ce Congrès et, sur la proposition de M. Delgeur, l'examen de cette affaire est renvoyé à la prochaine réunion des membres effectifs.

8. MM. A. Baguet et Jules van Havre présentent les rapports sur la : *Notice sur Eugène de Pruyssenaere* présentée par M. le Lieutenant-Colonel Wauwermans. " Notre compatriote, „ dit M. le chevalier van Havre, avait, pour réussir dans ses „ efforts, toutes les qualités personnelles nécessaires. La „ notice le fait connaître comme un savant linguiste, parlant l'Arabe, connaissant le Sanscrit, cette source des „ langues indo-germaniques, et familier avec presque toutes „ les langues européennes. Possédant en outre toutes les „ connaissances nécessaires à l'effet de tracer son itinéraire „ avec exactitude, jouissant d'une santé robuste, il remplissait „ toutes les conditions désirables pour un pionnier de la „ géographie. Malheureusement une chose lui manquait ; „ il n'avait pas les ressources que procure l'association ; il „ n'avait pour l'aider dans ses efforts aucune société de „ géographie, ni Gouvernement. En lisant les récits de „ voyages des derniers explorateurs, nous les voyons à la tête

„ de nombreuses caravanes de plusieurs centaines d'hommes
„ armés, accompagnés de bêtes de somme en grand nom-
„ bre, ou autrefois de véritables armées de porteurs,
„ disposant de quantité de marchandises de toute espèce qui
„ leur servent à faire des présents aux chefs indigènes, à se
„ procurer des escortes, des provisions; nous les voyons traiter
„ d'égal à égal avec les roitelets du pays. Des tentes et
„ tous les objets qui peuvent atténuer les privations sous un
„ ciel meurtrier sont à leur disposition, pour les préserver
„ de l'insalubrité du climat. Notre compatriote ne put dis-
„ poser de ces moyens de succès; il fut obligé de s'associer
„ à des négociants voyageant dans un but mercantile, forcé
„ de les suivre, de chasser même, pour se procurer des res-
„ sources.... Les voyages de de Pruyssenaere sont une suite
„ d'excursions pendant lesquelles il déploie une activité pro-
„ digieuse pour réunir des documents, des collections, qui
„ malheureusement ne semblent pas tous parvenus à sa
„ famille... Notre Roi, en créant l'Association géographique
„ internationale, a voulu fournir aux Belges les ressources
„ qui sont en grande partie l'origine du succès des voyageurs
„ étrangers, de Cameron, de Livingstone, de Stanley; désor-
„ mais nos compatriotes qui voudront explorer l'Afrique
„ centrale le feront dans des conditions plus favorables....
„ Les voyages de de Pruyssenaere, isolé, dénué de toute
„ ressource, poussé par le pur amour de la science, affrontant
„ des populations sauvages, dans un pays malsain, complé-
„ tement inconnu, nous inspirent une grande admiration... »

Les deux commissaires concluent à l'insertion de la notice dans le *Bulletin*. Ces conclusions sont adoptées.

— MM. Wauwermans et Delgeur présentent leur rapport sur les : *Notes biographiques relatives au voyageur anversoïis Jacques-André Cobbe* présentés à la dernière séance par M. Génard, Secrétaire général. Ils concluent à l'insertion au *Bulletin* de ces documents qui jettent un grand jour sur l'histoire de la *Compagnie coloniale dite d'Ostende*, dont le siège principal

fut à Anvers, ainsi que sur l'une des opérations les plus importantes auxquelles notre pays a pris part.

Ces conclusions sont adoptées.

9. M. le Président, au nom de M. Joseph van der Maelen, *membre correspondant*, dépose sur le bureau un travail intitulé : *Les géographes du Roi (de France), du Dauphin, de S. A. R. Monsieur et de S. M. l'Empereur (1560-1855) — les Ingénieurs géographes du Roi (1777-1831)*.

Deux commissaires, MM. Wauwermans et Delgeur, ont examiné ce travail. Le premier indique quelques notes rectificatives dont il croit que l'auteur pourra faire son profit. « La notice sur les géographes du Roi, dit M. Delgeur, est une œuvre des plus remarquables, due à de longues et laborieuses recherches... Je fais des vœux pour que M. van der Maelen nous donne également une liste chronologique des cartographes belges, que, mieux que personne, il est à même de dresser, ayant à la disposition la riche collection des cartes de l'Établissement géographique auquel son père, le *restaurateur de la Géographie en Belgique*, a consacré sa vie et sa fortune »

Les deux commissaires concluent à l'impression de ce travail au *Bulletin* et proposent à la Société d'adresser des remerciements à l'auteur. Ces conclusions sont adoptées ; l'assemblée décide que les rapports des commissaires seront transmis à l'auteur avec les premières épreuves de l'impression, afin qu'il puisse tenir compte des rectifications indiquées, s'il le juge convenable.

10. M. le Président de la Société prenant de nouveau la parole, fait à la Société la communication suivante :

MESSIEURS,

J'ai eu l'honneur de vous rappeler, dans une de nos dernières séances, le projet, conçu autrefois, d'élever à Anvers une statue à ORTELIUS. En 1867, un comité a même été institué à cet effet, sous la présidence de M. le Sénateur Cogels-Osy. Malheureusement, par suite de diverses circonstances, ce projet a été ajourné.

M. J. F. DECKERS, prix de Rome de notre Académie royale des Beaux-Arts en 1864, m'a appris que le Gouvernement lui avait fait la commande d'une statue. Ce jeune et brillant artiste a déjà donné des gages d'un talent sérieux par d'importants travaux, parmi lesquels je citerai surtout le *fronton du Conservatoire de musique* à Bruxelles, et, tout récemment, la belle *Statue du char de Rubens* que tous vous avez admirée. Il a l'ambition de pouvoir doter sa ville natale d'une œuvre de son talent. Le Gouvernement lui ayant laissé le choix du sujet à traiter, il a proposé l'érection d'une statue à ORTELIUS sur une de nos places publiques. La statue représenterait le grand géographe Anversois, entouré de supports représentant les quatre parties du monde que son burin a contribué à faire connaître. Je sais de source certaine que ce projet a été très-favorablement accueilli par M. le Ministre de l'Intérieur. Il recevra sa réalisation dès que la Ville d'Anvers et la Province accepteront d'y donner leur concours.

L'érection d'une statue à ORTELIUS est, sans doute, l'un des objets les plus sérieux dont notre Société doive poursuivre la réalisation. Il serait regrettable qu'une occasion si favorable fût négligée. J'appelle sur ce sujet votre sérieuse attention et je vous convie à user de toute votre influence pour

amener la réalisation de ce projet qui, sans aucun doute, est de nature à jeter le plus grand lustre sur les travaux de notre jeune Société. (*Adhésion générale.*)

11. M. Baguet, membre effectif, lit un travail intitulé : *Souvenirs de voyage ; mœurs et coutumes des Payaguas de l'Amérique du Sud.*

M. le Président remercie l'auteur de cette intéressante communication : " M. Baguet, „ dit-il, „ est l'un des rares Européens qui aient visité le Paraguay sous le gouvernement de „ Lopez ; il l'a fait, poussé par le goût des voyages, au „ milieu de mille dangers. Déjà nous lui devons un récit „ remarquable, plein de sincérité et de bonne foi, que tous „ nous avons lu avec le plus grand intérêt : *Rio Grande „ do Sul et le Paraguay.* Dans le présent écrit, il nous „ montre les Indiens avides d'eau de feu, passion qu'on ne peut „ satisfaire qu'en leur en donnant encore, et toujours. . . . De „ pareils travaux donnent aux réunions de la Société de „ géographie l'eau, . . . je dirai l'elixir de vie. Le mémoire de „ M^r Baguet nous fait désirer que l'auteur ne se borne pas là. „

MM. Wauwermans et Henrard sont nommés commissaires pour l'examen de ce travail.

12. Dans une élégante improvisation, M. Delgeur poursuit le récit des voyages de Stanley commencé dans la dernière séance.

Il s'exprime en ces termes :

“ Je regrette beaucoup que le numéro du *Daily Telegraph* du 11 ne me soit pas encore parvenu, ce journal donnant la carte du voyage de Stanley, dressée par lui-même. Comme

cette carte ne peut tarder de m'arriver, je vous prie de m'autoriser à l'insérer dans le prochain bulletin ¹. Aujourd'hui vous voudrez bien vous contenter du croquis approximatif du voyage que j'ai tracé et qui suffira pour ce que nous avons à dire.

Bien que l'on n'ait encore publié aucun récit détaillé du voyage de Stanley, ses lettres donnent des renseignements assez précis sur le grand fleuve de l'Afrique pour qu'on puisse s'en faire une idée assez exacte.

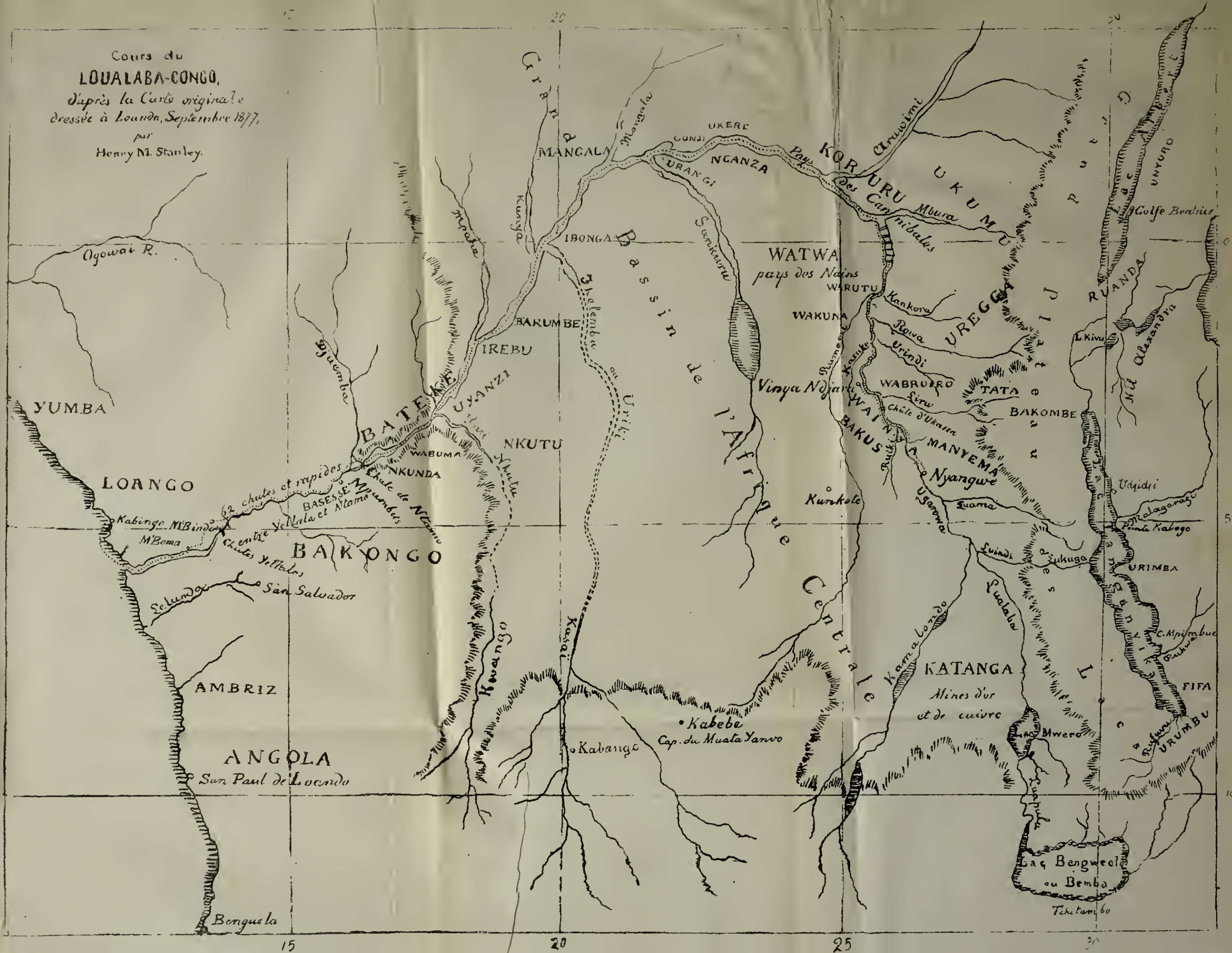
Quoique cette rivière ait été visitée et parcourue pour la première fois par Stanley, on se tromperait en croyant que son cours supérieur ait été entièrement inconnu jusqu'à présent. Les missionnaires des XVI^e et XVII^e siècles considéraient comme sa branche principale le Barbili qui vient du Sud-Est et paraît sortir d'un grand lac peu connu nommé Aquilonda; mais les riverains du Bas-Congo plaçaient vers le Nord l'origine du fleuve. De là Seetzen, et après lui, Mungo Park supposèrent que le Congo lui-même n'était autre que le cours inférieur du Niger : cette idée fut même adoptée comme base de l'expédition anglaise commandée par le capitaine Tuckey.

Les renseignements recueillis sur les bords du lac *Tsad* par Barth, et dans le Wadaï par Nachtigal, placent à trente journées vers le Sud un grand cours d'eau qui coule de l'Est à l'Ouest. Suivant Barth, il longerait le pays de Koubanda, très-peuplé et riche en arbres nommés Koumba et dont les fruits ressemblent aux dattes ; et d'après les rapports fournis à Nachtigal, ce cours d'eau s'appellerait Kouta, nom qui semble se retrouver dans celui de Ikoutou ya Congo, que Stanley entendit sur le bord même du grand fleuve.

Le géographe Malte-Brun, mort en 1826, après avoir dit que le Zaïre a plus d'une lieue de large à son embouchure et a un cours des plus impétueux, qui se fait sentir très-loin au

¹ Cette autorisation ayant été accordée, on trouvera ci-contre un calque de la carte de Stanley.

Cours du
LOUALABA-CONGO,
d'après la Carte originale
dressée à Louanda, Septembre 1877,
par
Henry M. Stanley.



large , ajoute après d'autres détails : " Peut-être sert-il d'écoulement à un système entier de lacs comme celui des lacs du Canada, et qui pourrait bien comprendre même celui de Maravi. „

Les conjectures du savant géographe ne se sont pas mal vérifiées, comme on voit.

Au-dessous de la ville de Nyangwé, le Loualaba commence à se diriger au Nord. Cette direction fit supposer à Livingstone que ce fleuve devait être le cours supérieur du Nil ; le grand voyageur était d'autant plus autorisé à le croire que Ptolémée semblait lui donner raison et que tous les Wanyéma et tous les négociants arabes résidant dans le pays, lui affirmaient que ce cours d'eau continue à se diriger indéfiniment vers le Nord, et que les plus instruits ne doutaient aucunément qu'il n'arrivât enfin à la grande mer salée.

En suivant son cours, Stanley put constater la véracité des indigènes et il se prit lui-même à douter un instant si, malgré les anéroïdes et les baromètres, il n'allait pas aboutir enfin à l'Albert-Nyanza, au Nil ou même au Niger.

Vers l'Équateur se trouvent cinq ou six cataractes infranchissables ; au-delà, la rivière s'avance majestueusement par une contrée des plus populeuses, dans un lit d'une grande largeur, rempli d'îles innombrables, et recevant de magnifiques affluents surtout du côté gauche.

Il arrive ainsi à une nouvelle barrière, et doit franchir soixante-deux chutes et rapides avant de s'épancher dans son large estuaire par lequel il se jette dans le golfe de Guinée.

Son cours moyen qui s'étend entre ces deux barrières, est navigable partout et a une longueur de plus de 1400 milles anglais, soit celle du Danube tout entier.

Ajoutons que, suivant Stanley, les peuples riverains des cataractes inférieures sont extrêmement sociables, et qu'il serait très-facile d'établir par leur pays une route commerciale pour aller atteindre la partie navigable du fleuve.

De plus , la partie supérieure, le Loualaba, où l'on parvient

par la voie de Zanzibar-Tanganyika, paraît également navigable sur la plus grande partie de son parcours et ses deux grands affluents, le Coango et le Cassabi, le sont aussi.

Or on se rappelle que Cameron, qui parle *de visu*, croit que rien ne serait plus facile que de relier, au moyen d'un canal, ces rivières au Haut Zambézi et d'établir ainsi une navigation continue de l'un à l'autre océan, à travers le continent africain.

On voit par ces détails l'influence salubre que la grande découverte de l'intrépide Américain exercera sur le sort futur de l'Afrique. En facilitant l'établissement d'un commerce honnête et régulier dans le centre même de l'infâme trafic de chair humaine, celui-ci finira peu à peu par disparaître entièrement.

On a reproché au hardi voyageur de s'être quelquefois frayé un passage les armes à la main, et l'on a exprimé la crainte que cette manière d'agir ne fût nuisible aux explorateurs futurs.

Nous croyons cette crainte exagérée. Certes les moyens pacifiques valent mieux que les moyens violents, mais Stanley, n'a usé de ces derniers que lorsqu'il se voyait contraint de défendre sa vie et celle de ses hommes.

Il nous est difficile, sinon impossible de juger de notre fauteuil à quel moment précis il faut tirer l'épée chez ces peuples barbares et quand il vaut mieux la laisser dans le fourreau. Tout ici dépend des circonstances.

Les Noirs en outre sont extrêmement mobiles et changeants dans leur amitié et leur haine : ainsi on a vu les mêmes peuples qui avaient combattu avec acharnement Compiègne et Marche, peu de temps après recevoir à bras ouverts le même Marche et lui témoigner toute sorte d'amitiés. »

Ensuite M. Delgeur indique sur la carte la route que nos compatriotes se proposent de suivre et fait voir les avantages que la Station internationale pourra tirer des travaux de Stanley.

M. le Président remercie le savant conférencier. Il fait remarquer qu'il est regrettable, en effet, que sous une œuvre toute civilisatrice, M. Stanley, animé des intentions les plus pacifiques, ait été amené, malgré lui, à recourir à des moyens violents. Son expédition, on l'a dit avec raison, n'a conquis ni un homme, ni une idée pour la civilisation, mais on ne doit pas l'oublier, ce n'est qu'avec une connaissance parfaite du terrain que des expéditions complètement pacifiques réussiront. Les découvertes de M. Stanley, auront des résultats féconds, et l'on peut dire généreux, dans l'avenir.

13. M. Delgeur fait ressortir l'importance des découvertes de M. Stanley au point de vue de la géographie. Il exprime le désir de voir la Société se joindre aux autres cercles géographiques pour lui témoigner leur admiration pour son courage, sa constance et son amour profond de la science.

Sur la proposition de M. le Président, l'assemblée vote par acclamation, la nomination de M. Stanley en qualité de *membre honoraire*. Cette décision lui sera transmise par l'intermédiaire de l'administration du *Daily Telegraph*.

La séance est levée.

NOTICE

sur le voyageur anversoïs

JACQUES-ANDRÉ COBBE

PAR

M. P. GÉNARD

Secrétaire général de la Société.

Lors de la séance d'installation de notre Société, un des membres protecteurs, Monsieur le baron van de Werve et de Schilde, voulut bien encourager nos efforts en mettant au concours l'histoire d'un voyageur belge, appartenant par sa famille ou sa naissance à la province d'Anvers. Quoique les concurrents soient libres de faire choix du personnage dont ils écriront la biographie, le fondateur du prix appela leur attention sur quelques concitoyens distingués, entre autres, sur Jacques-André Cobbe, né à Anvers le 21 Mars 1682, et le premier gouverneur de nos anciennes colonies des Indes.

Ayant découvert aux Archives de la ville un grand nombre de renseignements sur la carrière de cet homme remarquable qui rendit de grands services au pays, je crois remplir un devoir en les communiquant à la Société ; les concurrents y trouveront probablement des détails qu'ils pourront utiliser dans leurs travaux.

Jacques-André Cobbe naquit, comme nous venons de le dire, à *Anvers*. Il y fut baptisé dans l'église de N. D. (Q. N.) le 21 Mars 1682 et était fils de l'avocat Nicolas Cobbe, et d'Anne-Catherine Hoomis. Son parrain était Jacques Hoomis; sa marraine Élisabeth de Vos. Ces renseignements généalogiques sont nécessaires pour l'explication des relations de famille citées dans quelques-uns des actes que nous avons consultés.

Descendant d'une famille dont les membres s'étaient distingués, tant comme directeurs de la Monnaie, que comme jurisconsultes et même comme militaires, Jacques-André Cobbe fut envoyé à l'Université de Louvain, où il obtint le diplôme de licencié en droit, mais se sentant entraîné vers la carrière des armes, il entra au service de l'empereur Charles VI, et parvint, par ses connaissances et sa bravoure, jusqu'au grade de lieutenant-général d'artillerie. On prétend qu'il fut l'inventeur d'un nouveau modèle de canon fort apprécié à son époque.

Pour des services qu'il rendit au grand-duc d'Épire, Jean IX Commène-Paléologue, il fut créé, le 21 Mars 1721, par ce prince, libre baron de Burlack en Moldavie, et reçut pour armes : un écu de gueules au renard assis d'or, écartelé d'azur à une balance d'argent couronnée d'un laurier de sinople; sur le tout d'azur à l'étoile de six rais d'or désignant la qualité de la baronnie de Burlack; ledit écu surmonté d'une couronne d'or, le cercle semé de perles rehaussées, et soutenu de deux canonniers tenant d'une main l'écusson et, de l'autre, un boute-feu allumé; devise : *callide, fortiter et juste*.¹ Plus tard, il obtint encore les titres de chevalier des ordres de Constantin-le-Grand et de St. George, de noble sénateur romain, etc., etc.

¹ Les lettres patentes accordées à Cobbe furent enregistrées par Joseph van den Leene, A. F. Jaerens, et C. van den Hecke, hérauts d'armes au palais de Bourgogne à Bruxelles, *ville de cour au Duché de Brabant*, le 9^e jour du mois d'Avril 1722. Elles se trouvent aujourd'hui au département des Affaires étrangères.

Jacques-André Cobbe avait épousé, le 28 Octobre 1706, dans l'église N.-D. d'Anvers, Marie-Anne van Pruyssen, née le 14 Juin 1685, fille de Jean-François van Pruyssen et de Marie-Anne de Pret, et de ce mariage étaient nés huit enfants, tous baptisés, soit dans la paroisse de N.-D., soit dans l'église de la citadelle d'Anvers. Parmi les personnages notables qui, dans ces circonstances, remplirent les fonctions de parrains et de marraines, nous trouvons le comte Jean-Philippe de Mérode, marquis de Westerloo et la princesse d'Esquilache Marie-Antoinette de Pimentel y Borgia, marquise de Terracena, femme du gouverneur de la citadelle d'Anvers.

Notre concitoyen occupa, pendant plusieurs années, la place de greffier de la Monnaie d'Anvers; vers l'année 1721, la mort lui ravit sa femme, et cette perte cruelle fut probablement la cause des projets de voyage qu'il forma dans la suite.

Vers cette époque, l'empereur Charles VI fonda la *Compagnie générale pour le commerce et la navigation aux Indes*, vulgairement connue sous le nom de *Compagnie d'Ostende*, mais dont le siège principal était dans la ville d'Anvers. Dans un travail spécial inséré dans les tomes IV et V du *Bulletin des Archives*, nous avons esquissé l'histoire de cette grande association qui releva, pendant quelque temps, l'ancien prestige du commerce belge et dont la suppression, pour ainsi dire violente, en 1731, causa dans notre pays des regrets universels.

Ce fut le 6 Janvier 1721 qu'Alexandre Hume, premier supercargo du navire *la Ville de Vienne*, du port d'Ostende, agissant au nom de S. M. impériale et catholique, obtint du con-nabab du royaume de Bengale, Jaffer, le *parwana* ou autorisation d'établir une factorerie dans le pays de son obéissance, et, le 27 Octobre de l'année suivante, Charles VI donna au même Hume et au capitaine John Harrison, l'autorisation " de pouvoir „ de sa part, " en son nom impérial

„ et royal, prendre possession du terrain, que le dit Jaffer,
„ con-nabab du dit royaume de Bengale, leur fera assigner
„ et céder sur la rivière du Gange et ailleurs, moyennant la
„ reconnaissance à payer au roy du grand Mogol, „ son “ bon
„ ami, afin d’y établir une factorerie, tout ce qui sera jugé
„ nécessaire pour le soutien et pour l’avantage du commerce
„ de „ ses “ sujets ”

Hume et Harrison étaient Anglais, et, dans l’intérêt de l’expédition, le ministre plénipotentiaire de l’empereur aux Pays-Bas, Hercule-Joseph-Louis Turinetti, marquis de Prié, était d’avis qu’au moins un Belge devait y prendre part à titre d’autorité. Sur ses recommandations, Charles VI autorisa, le 18 Décembre, Jacques-André Cobbe à “ se rendre au dit royaume
„ de Bengale et, conjointement avec les susdits Alexandre Hume
„ et Jean Harrison, traiter avec le nabab de la cession d’un
„ terrain propre et commode, pour y établir la factorerie
„ sur les bords de la rivière du Gange, arrester et signer ce
„ traité, et pour ensuite, conjointement encore avec les
„ susdits Hume et Harrison, prendre possession comme *gou-*
„ *verneur* en „ son “ nom du terrain qui aura été cédé, en
„ faveur du commerce de „ ses “ sujets des Pais-Bas, lui donnant
„ plein pouvoir, autorité et mandement spécial dudit estat de
„ gouverneur, doresnavant tenir et exercer, de distribuer des
„ parties du dict terrain à ceux qui voudront s’y établir et
„ de faire généralement tout ce qu’à bon et léal gouverneur
„ de la dite factorerie compète et appartient. „

Cette double nomination pouvait être fort utile pour sauvegarder les intérêts de nos nationaux, mais elle devait créer entre les délégués anglais et le représentant belge un antagonisme fâcheux, de nature à compromettre le succès de l’entreprise. Nous en avons trouvé mainte preuve dans une série de documents que nous avons sous les yeux.

Par lettres-patentes du 19 Décembre 1722, Charles VI fixa à trente ans le terme de la durée de la compagnie d’Ostende. Comme nous l’avons dit ailleurs, cette association prit, pendant les pre-

nières années de son existence, un développement tel, qu'elle excita bientôt la jalousie de l'Angleterre ainsi que de la république des Provinces-Unies des Pays-Bas, et qu'elle eut constamment à lutter contre les prétendus droits de ces puissances.

Les organisateurs, qu'on nomma plus tard, (par décret impérial du 23 Janvier 1723,) directeurs de la compagnie, furent Jacomo de Pret, membre de la famille de Cobbe, Jacomo Malcampo, Louis-François de Coninck, Paul Kempe, Pierre Proli, Jacques Baut et Thomas Ray ¹. Le 5 Juillet 1723, ils prêtèrent serment entre les mains du marquis de Prié, suivant une formule que nous avons publiée dans le *Bulletin des Archives* ².

Le marquis de Prié s'était donné beaucoup de peine pour l'établissement de la compagnie. Avant le départ de Cobbe, de Hume et d'Harrison, il reçut ces mandataires au palais de Bruxelles, et leur fit d'excellentes recommandations pour le succès de l'entreprise. Il donna même au gouverneur des futures colonies, „ conseils paternels „ que ce dernier eut la bonne fortune de suivre scrupuleusement.

Le navire équipé pour le premier voyage était le *Charles VI* sous le commandement du capitaine Harrison et ayant pour super-cargo le sieur Hume. Avant de s'embarquer, Cobbe voulut régler plusieurs affaires importantes. Le 18 Décembre 1722, il signa à Anvers une convention avec son beau-frère Jean-Antoine Coget; le 24 du même mois, il rédigea à Ostende, son testament devant un notaire impérial; le même jour, il fit une convention avec Thomas Ray, l'un des organisateurs de la compagnie des Indes, et le 4 Janvier 1723, il signa un autre accord fait avec le négociant Jean-Baptiste Donckers. Quant à l'éducation de ses enfants mineurs, il la confia à son cousin Pierre-Joseph Hoomis.

Une note que nous avons découverte aux Archives, prouve que les premières tentatives de la compagnie furent assez

¹ *Bulletin des Archives d'Anvers*, T. IV. n. 383.

² T. IV. p. 432.

modestes ; on avait fait le calcul suivant pour l'établissement d'une factorerie avec jardin et les frais du personnel pendant le terme de deux années ¹ :

Pour le bâtiment de la factorerie et une muraille à l'entour du terrain et du jardin, etc.	Roupies 10000
Pour l'ameublement, non compris les tableaux et les glaces.	„ 1000
Pour une barque.	„ 600
Un palanquin pour le gouverneur. . . .	„ 250
Un dito palanquin pour les premiers officiers.	„ 150
Pour appointements d'un agent à la cour du nabab, à 25 roupies par mois	„ 600
Pour appointements d'un agent auprès du gouverneur d'Hugly, à 15 roupies	„ 360
Pour un interprète à tenir les comptes, à 5 roupies	„ 120
Pour un maître de chambre, à 5 roupies	„ 120
Pour un valet de chambre, à 3 roupies .	„ 72
Pour un homme à porter le parasol, à 2 roupies	„ 48
Pour un portier, à 3 roupies	„ 72
Pour un cuisinier et son garçon, à 8 roupies	„ 192
Pour huit soldats du pays, à 2 roupies. .	„ 384
Pour l'officier.	„ 120
Pour quatre hommes, gardes des heures, à 2 roupies	„ 192
Pour dix garçons à porter les palanquins, à 2 roupies	„ 480
Pour deux officiers, à 3 roupies	„ 144
Pour le commandant de la barque, à 4 roupies	„ 96
Pour 12 rameurs, à 2 roupies	„ 576
Pour deux porteurs du pavillon, à 2 roupies	„ 96
Pour un laveur du linge, à 4 roupies . .	„ 96

¹ Registre : *Commissions, Instructions*. V. N° 1.

Pour deux jardiniers, à 3 roupies . . .	„	144
Pour deux hommes à nettoyer la maison.	„	96
Pour la nourriture de 15 Européens (sans y comprendre la boisson), à 100 roupies par mois	„	2400
		Roupies 18408

GAGES DES EUROPÉENS

Pour le gouverneur,	}	chiffres inconnus.
Pour l'officier militaire,		
Pour le chirurgien,		
Pour le teneur des livres,		
Pour deux valets,		
Pour dix soldats.		

Mais lorsque au mois d'Août 1723, on obtint les premières nouvelles de la réussite des opérations de Cobbe, de Hume et d'Harrison, l'enthousiasme du public ne connut pas de bornes. Une souscription ouverte le 11 Août, produisit, en un seul jour, la somme énorme de six millions de florins. Le marquis de Prié signa pour 150,000, et la ville d'Ostende pour 120,000 florins. L'empereur fit don à la compagnie d'une somme de 150,000 patacons et l'affranchit, pour un terme de trois ans, de tous droits d'entrée et de sortie. ¹

Les instructions de Cobbe portaient que “ lorsque le vais-
„ seau nommé le *Charles VI*, “ serait „ arrivé aux côtes de
Coromandel ; „ notre compatriote devait requérir les sieurs
Hume et Harrison „ de s'y arrêter quelques jours pour le
“ service de Sa Majesté impériale et catholique „

Le 11 Juin 1723, on entra dans la rade de Pondichéry,
et Cobbe, par billet, demanda au super-cargo et au capitaine du
navire de jeter l'ancre devant “ Cablon autrement dit Sadata-
„ patam, et d'y arrêter quelques jours pour qu'il y pût
„ exécuter ce dont il étoit chargé. „

¹ VAN RUCKLINGEN, *Belgien onder KAREL VI.* p. 93.

Cobbe, suivant les ordres du marquis de Prié, devait se rendre auprès du sieur Louis-Díaz de la Peña, commandant de cet endroit au nom de l'empereur et réclamer de lui les sommes " qui restoient à payer pour l'accomplissement des engagements pris " en 1719, „ par le chevalier de la Merveille, „ qui, probablement assisté du père Augustin de Pietade, avait eu la mission de rechercher les moyens de fonder un établissement autrichien sur les bords du Gange. ¹

Les affaires n'avancant pas, Cobbe pria le super-cargo du *Charles VI* de retarder son voyage de quelques jours, d'autant plus que le beau-frère du nabab, nommé Mia Saib, " devoit „ venir expressément de St^e Thomé pour lui parler. „

Cette communication provoqua entre Hume et Cobbe une querelle dont nous trouvons la relation dans une lettre de ce dernier, datée de Hugly sur le Gange, du 1 Septembre 1723 ; nous avons été assez heureux de découvrir la copie de cette pièce importante dans un registre conservé aux Archives d'Anvers et intitulé : *Correspondance S. N^o 17* ; nos lecteurs seront d'accord avec nous pour reconnaître que ce document ne manque pas de piquant :

Monseigneur,

J'ay l'honneur de donner avis à Votre Excellence que je suis bien arrivé à la côte de Coromandel en parfaite santé. Nous avons mouillé devant Tranquebar, qui est une factorerie danoise et l'endroit le plus proche lorsqu'on a passé l'isle de Ceylon. Tous les officiers et l'équipage sont aussi en bonne santé ; nous n'avons eu ni malades ni morts : le seul maître de la chaloupe a payé le tribut à la mer, étant tombé du

¹ Voyez le *Bulletin des Archives*, T. V., p. 55. Nous publierons une notice spéciale sur cette première tentative de colonisation.

bord dans le détroit de Calais où il s'est noyé. Peu de tems après, la verge du beaupré rompit ; nous reçûmes une voye d'eau dans la proue et, la nuit suivante, le feu faillit de se mettre au navire par une chandelle que étoit tombée parmi les cordages où elle avoit déjà communiqué le feu. Sortant de ma chambre, je m'engageay la jambe dans les fers de la pompe, et je n'en ay été guéri qu'au commencement de May.

“ Tout cela me présageoit un mauvais voyage : mais la suite en a été d'autant plus favorable, l'ayant fait sans orage et presque sans calme. Nous fûmes obligés de faire route vers Lisbonne pour radoubier le vaisseau, mais le vent contraire nous força d'aller à St Iago, l'une des isles du Cap Verd, où nous perdîmes une ancre que nous avions jetée sur la brune, ayant manqué la baye qui est au fort Praya, d'où j'ay eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence par un brigantin anglois, et de luy envoyer cinq pintados, qui sont une espèce de faisans qui se trouvent dans cette isle, qui est très-pierreuse, montagneuse et aride, n'y ayant pas tombé une goutte de pluie depuis quatre ans. Pendant que nous étions encore à l'ancre, il y vinrent trois vaisseaux anglois destinez pour la Chine, avec lesquels nous partîmes de compagnie pour nous assurer contre les forbans. Nous restâmes ensemble jusqu'à la Ligne. Et comme notre vaisseau étoit le meilleur voilier, nous les quittâmes en avançant. Depuis jusqu'à l'isle de Ceylon nous ne vîmes aucune voile. Mais lorsque nous fûmes pour découvrir cette isle, nous aperçûmes cinq voiles par diverses routes ; la plus grande presque semblable à la nôtre, nous attendoit ; une seconde s'y joignit et un troisième vaisseau mit toutes ses voiles pour joindre aussi les deux autres, ce qui nous obligea de nous mettre en état de combattre comme eux. Étant approchez à la portée de la voyx, ils crurent que nous étions Portugais et pensèrent nous donner la bordée puisqu'ils venoient de Perse, où les Portugais et les Anglois sont en

guerre : mais à la fin, faisant connoissance, nous vîmes qu'ils étoient amis Anglois ; ils obligèrent le capitaine Harrison de venir à leur bord, et nous donnèrent connoissance de la terre laquelle ils avoient vue le jour auparavant, ce qui nous confirma que nous faisions bonne route. Nous allâmes quelques jours ensemble, mais nous les devançâmes à perte de vue et les vîmes passer le jour suivant que nous étions à l'ancre à Tranquebar ; c'est une ville danoise revêtue de bonnes murailles construites selon les règles de la fortification, avec une citadelle qui fait face au bord avec deux bastions ; les principaux de la ville sont blancs et le reste des habitans sont noirs. La ville et la citadelle sont très-bien pourvues de munitions et d'artillerie. Le garnison est composée de soldats blancs danois , mais la garde , que l'on nomme pions du gouverneur, qui le suivent quand il sort à cheval ou en chaise, sont des nègres. Ils suivent en plein midi un cheval aussi vite et aussi longtems qu'il peut galoper, ce qu'aucun Européen ne sçauroit faire, l'espace de six minutes. Le gouverneur qui s'appelle Nessin, me fit toutes les honnêtetés possibles , quoyque je ne me fusse point donné à connoître.

„ Nous levâmes l'ancre le 11^e et nous mouillâmes à Portanova, à quelques lieues de Tranquebar, où il y a trois loges, une danoise , une angloise et une hollandoise. Le super-cargo alla le soir à terre, ne me souhaitant pas avec luy, pour me couvrir leurs affaires. Le lendemain je crus d'aller à terre pour prendre inspection de la construction des loges, selon mes instructions , mais le capitaine ne voulut pas me prêter le canot, ce qui m'obligea d'attendre le retour du super-cargo Guimez qui avoit connoissance de mes instructions : il me le refusa aussi, et ils firent, dans l'instant, lever l'ancre, quoyque je les assurasse que je ne serois qu'un quart d'heure à terre pour y donner un coup d'œil.

„ De là nous allâmes à Pontichéri qui est une factorerie françoise. La ville est sans murailles, mais remplie de belles et solides

maisons pentagones , très-bien construites à la manière de Vauban avec de beaux souterrains et bâtie depuis la paix de Riswick, par laquelle les Hollandois furent obligez de rendre Pontichéri dont ils s'étoient emparez pendant la guerre. Ensuite, nous avançâmes jusqu'à Koyumeere, qui ne consiste qu'en deux grandes maisons, dont l'une est une factorerie angloise toute en ruine et abandonnée, et l'autre une factorerie hollandaise bâtie en l'an 1702 : mais elle n'est pas habitée quoyqu'elle soit entretenue par quelques nègres qui y font une espèce de garde pour en conserver la possession aux Hollandois. Cette place est entourée de quelques cabanes de nègres couvertes de feuilles de palmiers. De là nous allâmes à Cablon dit Sadatapatam, sur la réquisition que j'en avois faite au S^{rs} Hume et Harrisson étant à Pontichéri , où le gouverneur maure et le S^r de la Peña m'avoit écrit des lettres fort gracieuses, assurant le capitaine et le super-cargo de toutes sortes de rafraîchissemens et marchandises, lesquelles lettres je leur avois communiquées avant notre départ de Pontichéri. Mais ils ne vouloient écouter à rien, me disant que je n'y pouvois rester qu'un jour et demi. Je les priai de faire les honneurs à l'étendart de Sa Majesté, et de plus en considération des Maures qui avoient assisté le S^r Peña et autres sujets de Sa Majesté. Ils me dirent qu'ils n'avoient plus que fort peu de poudre et que si je voulois donner de la mienne, ils le feroient. Sur quoy je leur dis que j'en donnerois, croyant qu'ils auroient tiré quinze coups comme ils avoient fait en saluant les étendarts étrangers, et les Danois et François. Mais ils ne firent tirer que neuf coups, quoyque j'en fisse paroître mon chagrin et que les matelots en murmurassent. Le major et le chapelain vinrent à bord avec une barque cousue à la manière ordinaire du pays, de sorte que je demandai au capitaine la chaloupe, laquelle il ne m'accorda qu'après avoir longtems pensé. Et venant à terre, les chefs du gouvernement maure assistèrent le S^r de la Peña à venir à ma rencontre ; ils tirèrent tout le canon

de leur forteresse, ce qu'ils avoient fait de même au salut de notre vaisseau. De sorte qu'ils répondirent le double des coups que le vaisseau avoit tiré.

Le soir, le gouverneur qui étoit à St. Thomé, à trois lieues d'ici, m'écrivit une lettre très-obligeante m'offrant toutes sortes de rafraîchissemens et des marchandises, ce qui m'obligea d'envoyer quelqu'un à bord pour le prier de vouloir venir à terre ou d'y envoyer quelqu'un ; qu'il y avoit quantité de bois de Calliatour qu'ils avoient cherché le long de la côte et autres marchandises. Sur quoy ils envoyèrent l'écrivain en présence de qui je fis traduire la lettre, mais au lieu de voir après les autres marchandises, ils n'ont rien acheté que le bois de Calliatour à 2 $\frac{3}{4}$ de pagodes, ce qui est très-bon marché : ils n'ont voulu voir aucune autre marchandise ni marchands.

Le fils du gouverneur me fit tous les honneurs possibles, et il écrivit au nabab, son oncle, appelé Yado Jullakon, lui annonçant mon arrivée. Il demanda avis du contenu de la lettre de Son Excellence le marquis de Prié, ce qui feroit un grand plaisir au nabab, qui avoit été à Cablon depuis environ un mois et avoit ordonné toute assistance au Sr de la Peña et à ses gens, ajoutant que, si dans dix ans il n'arrivoit aucun navire, il les maintiendrait et pareillement l'auguste pavillon de l'empereur ; m'assurant que tout ce que je pourrois demander en son nom en faveur du commerce, me seroit accordé et qu'il étoit sûr qu'il enverroit les propositions et les conditions jointes à des présents et qu'avant Vendredi j'aurois réponse, et il dépêcha un courrier là-dessus. Je répondis que je n'étois que passager sur le vaisseau et que cela dépendoit du capitaine : mais que j'écrirois une lettre à bord pour le prier de m'accorder ce tems-là. La réponse du capitaine étant en anglois et fort ambiguë, j'en écrivis une seconde pour avoir une réponse catégorique. Ils me répliquèrent qu'ils partiroient le 14 (et je ne reçus leur lettre que le 13^e sur le soir,) après-dinée à deux heures et qu'alors ils lèveroient l'ancre, ou qu'au-

trement je les trouverois à St Thomé le jour après, où ils resteroient pour le moins 24 heures. Et sur une troisième que je leur écrivis, pour avoir une heure certaine, parce que le gouverneur de St Thomé venoit exprès pour me voir et qu'il auroit été indigné si j'étois parti sans l'attendre après m'avoir fait avertir qu'il seroit arrivé le 16^e, ils m'écrivirent le 15^e en ces termes : " nous avons fixé notre départ „ pour demain à midi, et une ou deux heures avant que „ l'ancre soit levée, nous mettrons le pavillon et nous tirerons „ un coup de canon qui vous servira de signal. „

Comme le gouverneur Miasab étoit arrivé le 15, il me fit demander pour souper avec luy, ce qui me procura une longue entrevue, avec tant de témoignage de son amitié pour le Sr Peña et les sujets de Sa Majesté impériale et catholique et tant d'assurances de la bonne intention du nabab et de sa protection, qu'on en pourroit souhaiter. Il me dit qu'il me viendrait voir le lendemain, ce que je n'entendis qu'en tremblant, craignant que sa visite n'eust tardé plus longtems que la complaisance du super-cargo ou du capitaine ne m'en avoit accordé, ou qu'étant venu trop tard, on n'eût donné le signal pendant notre entrevue, ce qui en effet arriva : car ils haussèrent le pavillon sans tirer le coup de canon, ce que je pouvois voir de la chambre où tout le monde étoit.

Mais alors cela ne m'embarassa plus, parce que le frère du super-cargo, le chirurgien, l'écrivain et plusieurs autres officiers subalternes et matelots étant venus à terre, me servirent de bons otages. Car je fis engager toutes les chalungues ou canots, afin qu'ils ne pussent partir sans moy. Cependant, voyant leur empressement pour retourner à bord, je m'apprêtais sans attendre le coup de canon, pendant quel tems le gouverneur Miasab m'envoya un jerapan pourpre prédoublé de verd et un ceinturon travaillé d'or. Et après les remerciemens, je m'en allay vers le *strand* pour m'embarquer, ayant peu de tems auparavant permis, sous main, à une salingue d'embar-

quer ceux du vaisseau ; où arrivant aussi, je trouvay tout prêt pour partir, sans pourtant avoir tiré le coup de canon de signal. Mais comme je fus à bord, ils ne se pressèrent plus et restèrent encore jusques à 8 heures du lendemain, et ayant levé l'ancre, ils partirent sans saluer l'étendart de Sa Majesté. Sur quoy je fis demander si c'étoit faute de poudre ; qu'ils pouvoient prendre de la mienne, puisque c'étoit pour la gloire de Sa Majesté. Le capitaine me répondit qu'il ne tireroit point ; ce qui me confirma que leur attachement n'étoit nullement le service de Sa Majesté et que cinq florins de leur intérêt les feroit agir à l'encontre, comme ils l'ont dit en pleine table par deux fois. Les matelots murmurèrent parce qu'ils ne tiroient point et ils leur dirent, pour leur donner une espèce de raison, que le commandant leur avoit refusé des rafraîchissemens : mais je suis témoin oculaire du contraire, car tous ceux du navire qui ont été à terre, ont bu et mangé et dormi chez le commandant, à quoy j'ay contribué moy-même pour ce qu'il pouvoit fournir, ayant envoyé du bord 100 bouteilles de vin, un tonneau de bière, deux fromages et plusieurs bouteilles de brandevin.

Votre Excellence jugera par là combien j'ay dû pâtir ; mais je supporte tout avec constance et avec modération. J'ay tâché de servir par là d'exemple jusqu'à présent. Et par les vives representations que je leur ai faites, j'ay si bien réussi qu'il n'y a eu aucune parole ni aucun différent entre mes gens et les matelots, ou ceux du navire, quoyqu'ils ayent osté à mes gens la table et qu'ils les ayent obligés de manger à terre, et cent autres extravagances auxquelles peut être sujet un Trembleur, matelot. Car le Sr Harrison, par son esprit, est Trembleur ou Quacker ; il est 8 jours sans me dire un seul mot ; il ne regarde que le plancher ou le vent et pendant tout le voyage il n'a pas souri trois fois. En dernier lieu il me fit dire à Cablon que je n'avois qu'à me pourvoir de rafraîchissemens et de victuailles ; qu'il ne donneroit plus rien à mes gens pendant que je pouvois avoir

tout moy-même. Sur quoi, venant à bord, je ne dis autre chose au super-cargo sinon qu'il n'avoit qu'à lire mon instruction et la lettre de Son Excellence, le marquis de Prié, dont il avoit copie, et qu'il verroit par là ce que je pouvois faire et ce qu'il devoit faire luy-même ; il en parla au capitaine Harrison qui ne dit plus rien.

Le super-cargo Luimez qui paroît d'un bon naturel, doit souffrir de luy autant que moy, car il doit se conformer à son humeur bizarre : mais il suffit qu'il soit aussi Anglois pour ne pouvoir compter sur son intérieur, et encore moins sur sa fidélité envers Sa Majesté impériale et catholique. Outre tout ce que je viens d'alléguer, ils m'ont donné des raisons suffisantes pour pouvoir croire sans témérité qu'ils n'agissent pas de bonne foy pour le service de Sa Majesté depuis leur séjour à Bengale où nous arrivâmes le 3^e Juillet. Car il y a déjà deux mois que nous y sommes et nous n'avons pas plus avancé que si nous n'y étions que de cinq ou six jours ; leurs lettres écrites au nabab et fosal de Hugly n'étant parties que Mercredi dernier et cela à cause de la mauvaise grâce dont ils s'y sont pris.

Ces messieurs ne sont certainement pas capables de hanter des gens de cour par leurs manières hautaines et orgueilleuses, choquant et méprisant indignement tout le monde.

Ce qu'ils ont fait à leur dernier voyage a été ménagé par deux personnes avec lesquelles ils se sont brouillés, dont l'une estant devenu vice-fosal d'Hugly, ne pouvoit agir directement pour eux, outre qu'ils se sont brouillés à la seconde entrevue avec luy, luy faisant de sanglans reproches. Pour moy, j'ay lieu de croire que j'ay gagné tout à fait ses bonnes grâces, puisqu'il m'a confié en particulier plusieurs fois que si ce n'étoit pour moy, il ne se mêleroit pas de cette affaire, disant que ces messieurs agissent plutôt pour empêcher cette affaire que pour l'avancer ; mais qu'il avoit écrit en ma faveur au fosal d'Hugly et au nabab, de quoy j'ay ressenti les effets, ayant reçu le 30^e d'Aoust une lettre

pleine de distinctions, par laquelle il me marque qu'il est bien aise de mon arrivée et qu'en peu de jours j'aurois de ses nouvelles, dont je serois content. D'ailleurs j'ay appris par le vice-fosdar d'Hugly que, dans cinq ou six jours, la permission pour la prise de possession du terrain sera accordée, ce qui me consolera extrêmement. Car j'ay bien sujet de craindre leur mauvaise foy et les ménagemens que je vois qu'ils ont avec les Anglois, lesquels, conjointement avec les Hollandois, font tout leur possible pour empêcher la cession dudit terrain. Je crains avec raison leur correspondance et leurs entrevues nocturnes avec ceux qui sont de l'état-major et de la régence de Golgota, factorerie angloise, à 8 lieues de la loge danoise où ces messieurs sont logés magnifiquement avec grand air, aux dépens de leurs maîtres, de manière que j'ay été obligé de prendre une maison à peu de distance de là, où il n'y a que deux chambres et un vestibule par terre sans autre étage, de manière que j'ay été obligé de faire des barraques pour loger ceux de ma suite et tout cela dans une enceinte fort étroite, au lieu que j'aurois pu estre logé et mon monde avec eux dans la loge danoise conformément aux instructions de Son Excellence le marquis de Prié, lesquelles ils observent selon leur caprice, mais je passe tout pour ne donner aucune occasion de différent, et je les ménage autant qu'il est possible, laissant le tout à démêler par Son Excellence.

Ils ont fait de favorables rapports de ce pays, du bon marché des vivres, et d'exécuter les travaux : mais ces rapports sont faux dans le fond.

Il est de fait qu'un ouvrier travaille pour 3 sols par jour depuis le matin jusques au soir et qu'il fait plus d'ouvrage que n'en pourroit faire un Européen dans ce pays-cy, où ils sont hors d'état de se remuer à l'air, par la foiblesse que l'excessive et étouffante chaleur y cause, qui est si grande qu'elle leur fait venir à tous, sans distinction, autant de pustules sur le corps qu'il y a de pores. Mais je jure à Votre

Excellence qu'un Européen feroit en Europe, dans un jour, ce que les nègres qui sont ici font en huit ou dix jours, ce qui prouve que la main d'œuvre coûte icy le double ou le triple.

Le pays est beau mais malsain. Les souliers que l'on quitte le soir sont le lendemain jaunes de moisissure et se pourriroient en peu de tems si on les laissoit : mais ce qui prouve le plus la mauvaise constitution de l'air, est qu'une bouteille y exposée sur la terre, pendant un ou deux mois, se pourrit et tombe en poussière, et que, non obstant la chaleur excessive du soleil qui donne à plomb, un linge mouillé est exposé 8 à 10 heures pour sécher.

La moindre fièvre dans les mois de Juillet, d'Aoust et de Septembre, fait décamper en deux ou trois jours l'homme le plus fort et aussi robuste que moy, dont nous avons un exemple depuis quatre jours.

Quant à la beauté du sexe contre laquelle Son Excellence Monseigneur le marquis de Prié a daigné me donner des conseils paternels, elle est si rare que quoyque j'aye vu plus de 3000 femmes toutes nues se baigner dans le Gange, à quoy leur religion les oblige journalièrement, il n'en est pas une qui m'ait paru mériter le moindre acte de concupiscence, elles sont si précieusement et si richement laides qu'elles feroient horreur à l'homme le plus tourmenté, dans la nuit la plus obscure. Les hommes y sont comme des singes, jamais debout que lorsqu'ils marchent, toujours assis sur leurs talons presque dans tout leur travail. Les doigts des pieds leur servent de pinces comme aux écrevisses, pour tenir ce qu'ils travaillent avec leurs mains ; ils conçoivent difficilement les ouvrages qu'on leur ordonne, quoyqu'ils en fassent le métier. Ils ne sont pas capables d'inventer, de sorte que je devray m'exercer ici de manière, qu'à mon retour, je pourray servir d'un second exemple de patience.

Les sept huitièmes des maisons de la ville d'Hugly, tant vantée par le Sr Hume, sont de terre et de paille. Cette ville ne vaut pas Vilvorde en lustre et en grandeur des mai-

sons, et le reste qui fait son étendue, n'est que de cabanes de terre et de paille, avec des portes si basses que celles des rangs de cochons aux Pays-Bas. Elles sont parsemées sur le pays sans ordre et sans rues, n'ayant que des sentiers fort étroits pour leur communication. Les plus grandes de ces cabanes ont une séparation faite par des bambous aplatis qui servent de murailles et ne passent pas en tout 30 pieds de longueur sur 20 de largeur.

Elles n'ont qu'une ou point de fenêtres et sont ordinairement habitées par une famille de 12, 14 ou 16 personnes, de manière qu'il ne se peut autrement qu'ils ne couchent par terre pêle-mêle. Car il n'y a ni lit, ni chaise, ni table, ni aucun ameublement ; les murailles n'ont point d'autre couleur que celle de la terre de laquelle elles sont construites. Il paroît incompréhensible à un étranger qui vient ici, que l'on y puisse faire négoce, puisque l'on ne voit travailler nulle part, ni aucune autre boutique que celles où l'on vend des pipes, du tabac ou du bétel, qui est une feuille verte, laquelle étant mâchée avec de la chaux vive et une noix (qui ressemble fort en dedans à la couleur des noix muscades), fait les dents noires comme le charbon et la salive rouge comme du sang, ce qui est affreux à voir à ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ces bétels se donnent comme un grand régal dans les visites des Maures.

Il y a ici quantité de tigres et de buffles, et quelques rhinocéros, ce qui rend la chasse un peu dangereuse, quoique très-abondante de cerfs, chevreuils, paons, faisans et poules sauvages plus grandes que les nôtres. Le poisson est bon, mais dégoûtant, à cause de la grande quantité de corps morts que l'on jette dans le Gange. Je finis dans l'espoir d'écrire plus en détail au retour du vaisseau avec lequel je suis arrivé. J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence celle que j'écris à Son Excellence Monseigneur le marquis de Prié avec plus de modération, afin qu'après l'avoir lue et fermée, Votre Excellence puisse se régler sur son détail, selon sa sagesse et sa prudence.

J'auray l'honneur d'écrire au baron d'Onderfelt et au baron Steingens, suppliant très-humblement Votre Excellence de vouloir assurer de mes très-humbles respects Son Excellence Madame la marquise de Prié, Monsieur et Madame de Pancalier, Prince et Princesse d'Esquilache, sans oublier la Marquisine Madame la Comtesse d'Apremont, etc.

Je prévois que je ne pourray rien avoir achevé de ce que j'ay fait faire, puisque les gens travaillent ici avec une terrible lenteur et il n'y a pas moyen de les presser parce qu'ils demeurent quatre à 5 journées de voyage dans le terrain, de sorte que la Princesse de la Tour ne pourra non plus avoir ce dont elle m'a chargé, ce qui fait que je suis au désespoir, de crainte qu'on ne m'impute la négligence d'autrui. J'ay l'honneur d'être avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence, très-humble et très-obéissant serviteur,

JAC.-AND. COBBE.

A son arrivée au Bengale, Cobbe s'était, nous venons de le voir, adressé aux autorités du pays, pour obtenir l'autorisation de fonder un comptoir. Mais comme il l'avait dit dans la lettre du 1 Septembre, malgré les rapports faits autrefois par Hume, il avait trouvé tout à refaire sur les bords du Gange. Les intrigues des puissances européennes avaient complètement bouleversé les plans du gouvernement autrichien et à notre compatriote incombait la tâche difficile de créer de nouvelles relations. Au mois d'Août, il reçut du foshdar une lettre persane dont nous avons retrouvé la traduction :

“ Le Grand vous donne l'ombre ; ce que votre cœur désire, le bon Dieu vous l'accorde, et j'ai une grande envie de vous voir. La lettre que vous m'avez écrite (et la lettre que vous avez écrite au nabab est arrivée,) et par là, je sais ce qui en est de l'affaire. J'ai présenté au nabab, avec beaucoup de respect et de faveur, comme l'année passée, votre lettre pour le nabab et le billet que vous avez envoyé par l'entremise de Mahomet Backer.

“ Les Allemands (ai-je dit,) étoient venus et ils ont fait leurs marchandises et se sont retournés dans leur pays, en promettant de revenir l'année prochaine, de se rencontrer avec le nabab et de bâtir leur loge.

“ Le nabab a répondu : ils sont venus dans un pays étranger pour y bâtir une loge ; c'est une parole bien grande ; il lui est nécessaire (à Cobbe,) qu'il vienne le premier auprès de moy et me dise sa pétition, et moy je lui dirai ce qui est nécessaire de dire et ferai l'accord convenable. Et, de ma part, je vous donne la confiance, que pour les paroles et entendre dire vous ne me troubliez pas. Soyez fermes et venez auprès de moy, je vous donnerai la permission de bâtir la loge et le serapaie et le *parvana* et, pour lors, vous pourrez aller bâtir la loge et ferez le contrat. Je dis si vous venez c'est une grande consolation ; il vous coûtera trois ou quatre jours pour venir et autant pour y aller, et pour rester il ne vous faudra que quatre à cinq jours. Cela ne pourra pas plus retarder que douze ou quinze jours ; vous pouvez finir votre affaire et aussitôt retourner. S'il vous est nécessaire de bâtir une loge, venez auprès de moy avec fermeté et bon cœur et vous ferez la visite du nabab et l'accord conclurez selon la coutume du Mogol et, pour lors, vous recouvrirez le *parvana* et le serapaie, et, pour lors, vous pourrez aller à votre travail. Pour venir ici vous ne songerez à rien de mal. Venez le plutôt que vous pourrez, le nabab vous fera bien des faveurs. J'ai encore des choses à vous dire : je vous les dirai par la bouche, ce que je ne puis écrire ; c'est pour cela que je vous appelle ici et venez avec bon cœur ; quand vous serez arrivé ici, tout ce que vous direz sera fait, plus que ce que je pourrais vous écrire davantage.

Cobbe répondit au nabab :

“ Je suis un de vos serviteurs et vous m'avez tiré du néant. Je suis le Sr Cobbe, lieutenant-général d'artillerie etc. Moy étant un petit de vos serviteurs, je me présente auprès de vous. Vous êtes l'ami de Dieu et vous pouvez tout faire et m'assister. Mr Hume, marchand, et Harrisson, capitaine,

étant venus, l'année passée, dans votre terre, et ayant reçu toutes les marques et preuves d'assurance et d'amitié de vous et de vos officiers, en ont fait rapport aux gens allemands qui ont été fort contents, priant Dieu qu'il vous conserve, et m'ont envoyé comme un de leurs petits serviteurs pour être gouverneur et m'ont ordonné de suivre vos ordres et ceux de vos officiers. Et, à présent, je sacrifierai pour vous mon âme, mon corps et mes biens pour vous et, par conséquent, ce qui est bien pour moi, vous aurez la bonté de me l'ordonner, et je prie Dieu qu'il vous exalte toujours.

JAC.-AND. COBBE.

Denemarnagor, 8 Août 1723.

Le 13 Septembre, Cobbe était encore dans l'ancien comptoir abandonné des Danois. A la suite de la correspondance qui précède, on décida que, pour obtenir le *parvana* nécessaire à la fondation de la colonie, le général belge se rendrait avec ses Européens à Moorshidabad, auprès du nabab, prenant sur lui, en pièces de trois couronnes, la valeur de 5000 roupies pour être distribuées en dons aux officiers du nabab. Sans argent, il était inutile de tenter l'entreprise.

“ Le voyage vers le nabab à Maxudabad „ disait Cobbe dans une lettre à Hume, n'a pas été prévu en Europe et il a été „ trouvé inévitable de le faire par suite des itératives instances „ et des marques que le nabab a données par le fisdar de Hugly „ de vouloir parler aux députés de Sa M. I. et C. afin qu'ils obtinssent, par son intermédiaire, un terrain en faveur du commerce de ses sujets et pour bâtir une loge sur le bord du Gange. „ Ayant fait tous les devoirs possibles, des représentations „ et des promesses inutiles pour éviter ce frayeux voyage, „ l'on a, à la fin, été obligé de l'entreprendre principalement par la juste crainte que nous causeraient les autres „ nations jalouses et contraires à l'établissement impérial „ et qui, par leur puissance, ne manquaient point de nous „ faire naître toutes sortes d'obstacles. L'expédition, „ ajoutait-il,

„ étoit indispensable parce que autrement le père Augustin,
„ dit Augustin *de Pieāade*, aurait pu élever des prétentions
„ contraires, par sa prétendue commission et le traité pour
„ faire un établissement impérial sur le bord du Gange, pré-
„ tentions que les autres nations pourroient soutenir pour nous
„ causer des obstacles..... J'avois „ disait-il plus loin, “ en
„ espèces de trois couronnes, la valeur de cinq mille roupies,
„ sur laquelle somme a été promis au fosdar une part
„ de vingt-six mille roupies-sicca promis en tout, (sans
„ compter les cent roupies d'or qui ont coûté douze cent
„ et douze roupies-sicca envoyés pour un *salammi* à
„ joindre à notre première lettre au nabab, savoir trois
„ mille roupies au fosdar, personnellement ; deux mille rou-
„ pies-sicca à employer pour les officiers du darbar du nabab,
„ mille roupies-sicca pour le luitenant-fosdar, dit *naib*,
„ afin de faciliter la dépêche du *parvana* et les autres
„ vingt mille roupies-sicca payables au nabab pour la prise
„ du *parvana*, avec promesse de payer les autres trente
„ mille roupies-sicca à l'arrivée du premier vaisseau d'Os-
„ tende qui sera parti du dit havre après l'arrivée de celui
„ de notre transport nommé *Charles Six* et cela à la déli-
„ vraison et pour la rédemption du firman du Mogol. Ce
„ moyen avait été jugé le meilleur afin d'obtenir une prompte
„ dépêche et de prévenir les obstacles suscités par nos puissants
„ adversaires. En même temps, on trouva à propos de prier
„ un marchand arménien Coji Delon, que l'on croyoit être
„ homme de confiance et particulièrement versé dans la
„ route et les routines de la cour du nabab, avec qui il avoit
„ personnellement traité plusieurs affaires pareilles, pour être
„ du voyage et pour instruire et ayder utilement par ses
„ conseils. Toutes les nouvelles concernant la poursuite de
„ ce traité devoient être communiquées de part et d'autre par
„ les moyens les plus expéditifs pour ensuite prendre les
„ résolutions convenables, selon la nécessité. „

Le 7 Octobre, on étoit à Bamongatta devant la loge

française et, un mois après, le 9 Octobre, à Moorshidabad. Le 19 du même mois on était encore dans cette dernière station, dans l'attente d'une audience du nabab pour l'obtention du *parrana* nécessaire à fondation de la colonie. Toutes sortes d'intrigues suscitées par les rivalités des nations concurrentes traversèrent les projets de Cobbe; notre compatriote était entouré d'une foule de gens dont la vénalité était passée en proverbe et bien des fois il dut prendre de grandes précautions pour mettre sa vie en sûreté. Tout à coup le bruit se répandit qu'il avait été arrêté par les indigènes; redoutant les conséquences que cette nouvelle pourrait avoir pour l'expédition, il écrivit le 20 Octobre à ses compagnons de voyage Hume et Harrison, une lettre à laquelle nous croyons devoir faire quelques emprunts.

“ Le 17 „ disait-il, “ me trouvant incommode à cause d'un „ si long repos, sans sortir de ma chambre, je résolu de „ faire une petite promenade par les champs, n'étant qu'à „ peu de distance de mon logement, surtout pour faire voir au „ peuple que je n'étois pas arrêté comme on l'avoit divulgué „ sous main. Ce bruit qui se répandoit de plus en plus, „ m'inquiétoit, car nous étions dans une très-mauvaise situa- „ tion en cas que l'on m'auroit voulu diffculter la retraite. „ Et, en effet, le petit fosdar ou Mersa-Nasaratulla venoit „ plus de dix fois, chaque nuit, à l'entour de ma chambre, „ faisant plus exacte ronde que le meilleur major de place; „ en second lieu, il y avoit nuit et jour passage dans mon „ jardin qui, sous ce rapport, ressembloit à une rue. J'étois envi- „ ronné et presque comme dans une loge, si l'on avoit trouvé „ à propos de nous attaquer, mais tous les messieurs et mes „ gens ont couché autour de moi, se moquant des dangers „ qui nous menaçoient. . . . Conduisant ma promenade „ dans un but utile, je suis allé voir la maison que Aga- „ Matar m'avoit offerte et pour laquelle j'avois demandé les „ lettres nécessaires; je l'ai trouvée très commode, séparée „ de la rue sans aucune communication.

„ La trouvant même plus sûre pour y ménager une retraite en cas de nécessité, je résolus de changer de logement et j'avertis le beau-fils du fisdar par Coji Delon et Mersa-Backer. La nuit Coji Delon m'en mit en main un extrait des registres royaux, dont ci-joint la copie, d'où il résulte que les Hollandois avoient donné 40,000 roupies et deux éléphants au roi et 50,000 roupies et quatre chevaux au nabab. Je répondis que je n'avois autre chose à considérer que mes ordres et mes instructions, que je les suivrois et rien d'autre. „

On le voit, toute la question se résumait dans la quantité des dons que l'on pourrait offrir, soit au nabab, soit à ses officiers. En effet, le 20 Octobre, Cobbe écrivit encore : “ L'oukil du fisdar d'Hugly est venu ce matin faire une nouvelle proposition de payer vingt-cinq mille roupies comptant, dix mille à l'arrivée du firman, et les autres quarante mille en deux années ; mais je lui ai répondu qu'il n'avoit qu'à faire cette proposition au nabab, de manière à nous faire avoir le *parvana* et à conserver, en même temps, l'honneur du fisdar d'Hugly qui, sans cela, nous auroit trompé insolemment et qui étoit cause que j'étois venu ici croyant trouver tout fait et prêt. N'ayant rien trouvé de semblable, je n'avois rien à proposer ni à entendre de personne que de la bouche du nabab lui-même, à qui je demandois ou le *parvana*, ou l'audience pour mon départ, de sorte que, dans deux ou trois jours, cette affaire prendra une fin. „

La manière énergique dont Cobbe s'étoit énoncé, produisit l'effet désiré ; au moment de fermer sa lettre, un de ses amis vint l'informer qu'il serait reçu du nabab et qu'un bon accueil serait réservé à ses propositions. Et, en effet, le 13 du même mois, il put remettre à qui de droit l'obligation suivante rédigée en langue persane :

“ Je promets que je donnerai septante mille roupies pour le roi et pour le nabab, afin de pouvoir bâtir la nouvelle loge à Bankibasar et Hidsiapoor, dans le terrain

d'Hugly, ce que j'accepte ; et je promets, que lorsque j'auroi le terrain et le firman pour bâtir la loge, je donnerai la dite somme et, hormis cela, si le roi me fait l'honneur de me donner le firman, si quelque dépense je fais pour les officiaux et la cour du roi, je m'oblige de la payer, sans le refuser. Et je ne feroi alliance ni avec les Anglois, ni avec les Hollandois. Si cette nation fait quelque chose contre le roi, je la châtierai et si quelqu'un fait quelque chose contre les gens du gouvernement, je me mettrai avec les gens du gouvernement, et je les châtierai et je paierai pour les droits des marchandises comme les Hollandois et les François, deux et demi par cent, ce que je paierai à Hugly au comptoir de Baxiabendar ; et le cachet et les billets de la compagnie auront cours par tout le pays. En foi de quoi, j'ai signé cette et cacheté avec le cachet de mes armes.

Fait à Bamongatta, le 13 Novembre mil-sept cent-vingt-trois.

JAC.-AND. COBBE.

Deux jours après, il eut la joie d'informer Hume et Harison de la réussite des opérations :

Messieurs Hume et Harisson.

Bamongatta, 15 Novembre 1723.

MESSIEURS,

Ma lettre du fut ma dernière ; je vous y ai marqué que les affaires étaient sur le point de finir par le papier que j'ai signé. L'entrevue avec le nabab a enfin eu lieu. Le *parvana* accordé pour le commerce de votre navire a été passé le

jour d'hier, mais tout n'ayant pu être prêt, je suis aujourd'hui, de grand matin, allé à Maxudabad. J'ai eu l'entrevue avec le nabab ; il m'a assuré que tout ce qu'on souhaite pour le commerce sera accordé ; le *parvana* pour votre vaisseau n'étoit pas encore entièrement dépêché, de manière qu'il sera demain ou après-demain avant que je ne l'aye pour vous l'envoyer. Soyez persuadé que je ne négligerai aucun moyen pour en accélérer l'expédition. Le nabab m'a donné un beau cheval et un serapaie et aux S^{rs} Snyers et van Schaar, qui ont été avec moi, un serapaie d'étoffe d'or. J'espère que nos opérations se termineront à la satisfaction générale, surtout quand vous connaîtrez les intrigues qui ont ralenti et traversé cette affaire. Coji Delon, par la joie, est hors d'état de pouvoir joindre un mot à cette lettre.

Je suis très-parfaitement

JAC.-ANDRÉ COBBE.

Le but tant désiré étoit donc atteint : les Pays-Bas autrichiens étoient autorisés à créer des colonies dans l'Inde, et à notre concitoyen revient l'honneur de les avoir fondés.

Cobbe choisit pour la création de son premier comptoir un terrain près de Banquibazar, sur la rive gauche du Gange. D'après un rapport fait plus tard par Hume, le terrain étoit très-fertile en pâturages, en fruits, en grains et surtout en riz. Nous ignorons si ce fut également notre compatriote, qui jeta les bases de la factorerie de Bourhanpoor, mais, en tous cas, c'est en vertu du firman qui lui fut délivré en 1723 que cette nouvelle colonie fut formée.

Grand fut le succès de l'entreprise de Cobbe. " Le terrain de Bouronpore, écrivit Hume, ne fut pas plutôt obtenu que chacun s'empressa d'y venir s'établir, dans l'espérance d'y trouver ses avantages par le commerce que

„ cette compagnie y devoit faire et aussi pour jouir des „ prérogatives et des franchises de son pavillon ¹. „

Une description des colonies autrichiennes faite au XVIII^e siècle rapporte que nos factoreries avaient pour concurrentes celle des Anglais à Calcutta et à Cassimbazar, celle des Français à Chandranagar et à Seydeybad, enfin celles des Hollandais à Chinzura, près de la ville d'Hugly, et à Calcapoor. Ce fut la jalousie des Anglais et des Hollandais qui, quelques années plus tard, devait amener la destruction de l'œuvre de Cobbe.

Notre compatriote se dévoua entièrement à la mission qui lui avait été confiée par le gouvernement autrichien ; pendant plusieurs mois, il s'imposa un travail fébrile pour l'érection des comptoirs impériaux, et il est vraiment déplorable qu'au lieu de trouver dans Hume et Harrison des compagnons amis, il ne rencontra en eux que des jaloux et même des ennemis. Surtout un délégué du nom de Vincent Parraber lui attira une foule de tracasseries, dont, à différentes reprises, il se plaignit de la manière la plus amère.

Le 30 Octobre, Cobbe était toujours à Bamongatta et le 30 Novembre, il datait ses lettres de Denemarnagor. Comme il avait obtenu un *parvana* en son nom pour la création des factoreries, Harrißon et Hume en réclamèrent également en leurs noms pour la vente de leurs marchandises ; il en résulta une correspondance qui ne fut pas toujours touchée au coin de l'amabilité. Cependant Cobbe fit tout ce qui dépendit de lui pour satisfaire ses compagnons et le 14 Décembre, le document tant désiré leur fut délivré.

Les querelles d'argent étaient fréquentes entre les fondateurs des nouvelles colonies ; Cobbe en réclama à diverses reprises et comme les fonds n'arrivaient pas, il était forcé de faire souvent un emprunt à sa caisse particulière. Celle-ci, à la fin, était, pour ainsi dire, vide. Le 17 Février notre com-

¹ *Bulletin des Archives d'Anvers*, T. V. p. 5.

patriote, qui, malgré son titre de gouverneur, était exposé à bien des avanies de la part de ses compagnons, et se vit forcé d'écrire à Hume et Harrison une lettre qui ressemble tant soit peu à une mise en demeure :

Denemarnagor, le 17 Février 1734.

MESSIEURS,

Le voyage de Maxsudabat n'a pas été prévu en Europe et, par conséquent, non plus la dépense. Ensuite l'instruction porte que j'aurois dû rester dans votre maison, ainsi que mon monde, pour ménager la dépense, chose que vous n'avez pas été d'intention d'exécuter, ni à la côte, ni ici. Il en résulte qu'il m'est nécessaire d'avoir de l'argent comptant dans la situation présente pour soutenir mon rang et l'honneur de la nation et de l'empereur. En ce moment, il convient pour le service de S. M. I. et C. et le bien de ses sujets, que je sois remboursé de mes dépenses qui montent jusques à la somme de huit mille soixante six roupies, 14 anas, sans compter celles auxquelles j'ai été obligé par les raisons susdites. J'espère que vous n'allèguerez aucun prétexte du manque de fonds, puisque vous pouvez lever de l'argent sur votre crédit, lequel vous m'avez assuré et promis par votre lettre du 27 Octobre, dans laquelle l'offre est écrite. Vous pouvez être assuré que nous vous aiderons de notre crédit tant qu'il sera nécessaire, avant notre départ, afin de vous voir en condition de subsister honorablement dans ce pays, jusqu'au retour ou à l'arrivée de quelque vaisseau pour votre secours. Si vous souhaitez me rembourser cet argent et me rendre responsable vis-à-vis de mon maître, ou accepter mon compte en détail, cela m'est indifférent. En attendant votre réponse, je suis très-parfaitement.

JACQ.-AND. COBBE.

Cobbe se trouvait encore, le 23 Juin 1724, à Denemarnagor, lorsque, à l'improviste, il y fut attaqué par les indigènes et mortellement blessé. Conduit dans sa tente, il dicta sur le champ, et en présence de témoins, un testament par lequel il institua comme exécuteurs de ses dernières volontés, ses fidèles serviteurs Pierre-Jean Snyers et Martin van Schaer, pour lesquels, disait-il, il avait une estime particulière. On verra dans ce document, dont nous publions la traduction officielle faite à la mort de Cobbe, quel prix notre compatriote attachait au modèle de canon qu'il avait inventé, pièce qu'il légua au comte Wrangel, à cette époque, gouverneur de Bruxelles.

„ Aujourd'hui vingt-trois Juin mil-sept cent-vingt-quatre,
„ déclare Son Excellence Jacques-André Cobbe, comte de Būr-
„ lack ¹, chevalier de l'ordre du Grand Constantin, et St George,
„ noble sénateur romain, lieutenant-général de l'artillerie
„ de Sa Majesté impériale et catholique, gouverneur et
„ commandant en chef au Bengale et autres endroits de
„ l'Inde, en présence des témoins soussignés, jouissant de
„ son bon sens et entendement comme il paroît par son
„ sein(g) manuel, que sa dernière volonté est (au cas qu'il vient
„ à décéder, malheur dont Dieu nous veuille préserver en cette
„ occasion,) que Messieurs Martin van Schaer, et Pierre-Jean
„ Snyers, comme exécuteurs de sa dernière volonté, (en
„ présence des témoins Arnold van Geel, canonier et Jean
„ François-Joseph Carpoës, maître d'hôtel, pour lesquels il
„ a une estime particulière, parce qu'ils sont venus avec
„ luy d'Europe), — ayent plein pouvoir et autorité de terminer
„ toutes ses affaires suivant leur volonté et bon plaisir, ainsy
„ qu'ils pourront faire conformément au droit et à la cou-
„ tume, afin d'en rendre raison et compte pertinent en
„ Europe. Et comme il y a divers modèles et machines
„ d'artillerie qui ne sont connus de personne que de Son
„ Excellence, il veut qu'ils soient remis au comte de Frangel,

¹ Nous ignorons à quelle époque il avait reçu ce nouveau titre.

„ gouverneur de Bruxelles, et luy soient donnés en propriété
„ en nature comme ils sont, et, comme sa dite Excellence pour-
„ roit être décédée, au plus prochain héritier du comparant.
„ Voulant en outre que son corps soit transporté à Chan-
„ dernagor à l'église des RR. PP. Jésuites, et son cœur
„ en Europe, dans sa sépulture, jusques à ce que le nouvel
„ établissement soit formé; alors le corps de Son Excellence sera
„ transporté et mis sous une tombe avec une épitaphe et
„ des titres convenables. Que les papiers et patentes touchant
„ l'ordre de Son Excellence, seront remis aux héritiers; en
„ outre que tous ceux qui sont venus avec luy au Bengale,
„ pourront, si bon leur semble, retourner en leur patrie avec
„ les premiers navires, et commande aux capitaines des dits
„ navires, quels qu'ils puissent être, de les traiter suivant leur
„ rang, déclarant, en outre, qu'il n'appartient à Sa Majesté
„ que six pièces de canons de fer et dix fusils. Connoissant
„ le seigneur comparant sa présente volonté être suffi-
„ sante, encore que les formalités ne soient point observées à la
„ rigueur; ordonnant de plus que le suscrit sera reconnu et
„ présentement expédié. Ainsy fait et passé à Dannemar-
„ nagor, sous le pavillon de Sa Majesté, le vingt-trois Juin
„ mil-sept cent-vingt-quatre. Signé : C^{te} Jac. And. Cobbe,
„ Louis Warnier et Henry de Raadt. „

Dans les circonstances où l'on se trouvait, la mort de Cobbe pouvait être considérée comme une catastrophe, non-seulement pour sa famille dont les intérêts étaient engagés, mais encore pour les colonies nouvelles dont notre compatriote était le créateur et l'organisateur. Aussi, des difficultés sans fin s'élevèrent par rapport à sa succession, entre ses descendants et la compagnie d'Ostende substituée par décret du 13 Décembre 1724 aux droits de l'empereur. Ce qui étonne, c'est que Vincent Paraber fut chargé de prendre possession du terrain de la factorerie en vertu d'un ordre particulier du marquis de Prié. Décidément, on aurait pu faire un meilleur choix que celui de l'ennemi personnel de Cobbe.

Le décret précité du 13 Décembre 1724, chargea Hume et Harrison de poursuivre la création des factoreries ; plus tard l'ancien super-cargo obtint le titre de gouverneur.

L'œuvre de Cobbe réussit au-delà de toute attente ¹, en peu d'années les Pays-Bas autrichiens comptaient plusieurs comptoirs aux Indes, et le commerce belge se releva à tel point qu'il excita l'envie des plus grandes nations maritimes de l'époque.

Mais le nom du généreux fondateur de nos colonies, de celui qui avait scellé son œuvre de son sang et était mort en martyr du devoir, tomba dans l'oubli au point que bien peu de ses compatriotes se rappelaient l'avoir jamais entendu citer !

Il appartenait à la Société de Géographie d'Anvers de relever la mémoire d'un concitoyen distingué ; espérons que ses efforts patriotiques seront couronnés de succès et que le résultat du concours ouvert par elle sera à la hauteur du sentiment national qui l'a dicté.

¹ Bulletin des Archives , t. IV. p. 386.

LES GÉOGRAPHES

du Roi, du Dauphin, de S. A. R. Monsieur et
de S. M. l'Empereur

(1560—1865)

Les Ingénieurs-Géographes du Roi

(1777—1831)

NOTES

DESTINÉES A FACILITER LE CLASSEMENT DES CARTES GÉOGRAPHIQUES

par M. JOSEPH VAN DER MAELEN, *Membre correspondant de la Société.*



L'absence de date, que l'on constate sur le plus grand nombre des anciennes cartes géographiques, rend leur classement fort long, oblige à le recommencer à tout moment et fait perdre un temps précieux en recherches fatigantes. Même lorsque l'auteur est nommé, on n'est encore renseigné que partiellement, par suite du long usage que l'on faisait autrefois et même encore de nos jours des feuilles de cuivre qui servent à l'impression des cartes, la même planche s'imprimant encore quelquefois près d'un siècle après le premier tirage. Je fus frappé de ces circonstances lorsque

je classai en 1870-71 environ 3000 cartes anciennes de la collection de l'Établissement géographique de Bruxelles, et ce fut pour abréger mon travail que je pris note des noms des géographes du Roi avec la date des cartes qu'ils avaient éditées ou dont ils étaient seulement les auteurs. De cette manière je parvins, au bout de quelque temps, à posséder une liste assez complète qui me permit de ranger bien vite dans l'ordre chronologique les documents que je classais. Pour mieux faire comprendre l'usage de ma liste, je citerai deux exemples :

1^o “ La Russie blanche ou Moscovie divisée suivant l'étendue du royaume, duchés, principautés, provinces, peuples qui sont présentement sous la domination du Czar de la Russie connu sous le nom de Grand Duc de Moscovie, par le Sr Sanson, géographe ordinaire du Roi. — Dédié au Roy par son très-humble, très-obéissant et très-fidèle sujet et serviteur Hubert Jaillot, géographe de S. M. — 1 feuille. s. l. n. d. „

Ma liste montre de suite qu'il y eut trois Sanson, géographes du Roi de 1647 à 1667, tandis qu'Hubert Jaillot était pourvu de cette charge en 1736. Cette carte doit donc être rangée au XVII^e siècle et non au XVIII^e.

2^o “ Le royaume de Pologne comprenant les états de Pologne et de Lithuanie divisez en provinces, et subdivisez en palatinats suivants les mémoires de Starovolsc, de Hartknoch et de plusieurs autres, augmenté et reveu par le Sr de Tillemont, dédié à Messire Michel le Peletier, Conseiller d'État, etc. par J. B. Nolin, à Paris chez Nolin 1691. „

Une 2^e édition est “ corrigée et augmentée en 1772. „

Une 3^e distingue par des couleurs tous les dénombremens et en dernier lieu celui de “ 1772 „ ; les deux derniers numéros se vendaient à Paris “ chez Longchamps. „

Celui qui ne posséderait que l'une des dernières éditions trouve de suite dans ma liste que J. B. Nolin devint géographe de S. A. R. Monsieur en 1699, qu'il publia des cartes en 1701, qu'en 1725 il était géographe du Roi, et placera

cette carte, non en 1772, mais vers 1699, puisqu'elle est antérieure à sa nomination.

La copie de la liste des géographes du Roi qui m'a été demandée par l'un de nos plus savants cartographes, et le secours que j'y ai trouvé, non-seulement pour le classement de nos cartes anciennes, mais encore pour renseigner utilement les possesseurs de publications analogues, me fait espérer que ma communication sera favorablement accueillie de ceux qui, par goût ou par devoir, s'occupent de classer les monuments anciens de la géographie.

On ne sait pas au juste l'époque de la création, comme charge, des géographes du Roi. Les registres de la Chambre des comptes de Paris ont donné les noms de quelques-uns de ceux qui l'ont exercée ; je les ai marqués d'un astérisque. Afin de rendre l'usage de la liste plus commode, je me suis abstenu des détails biographiques, que l'on trouve dans les dictionnaires, surtout pour les géographes les plus marquants.

Mes notes ne se rapportent dans cet article qu'à la France. Ce n'est pas que j'aie omis de noter ce qui pourrait intéresser notre patrie, mais malheureusement mes annotations sont trop incomplètes pour les publier. J'espère avec le temps combler cette lacune et montrer que Mercator et Ortelius avaient laissé de dignes émules parmi nos compatriotes.

Liste des Géographes du Roi.

	NOMS.	PRÉNOMS.		Date de leurs ouvrages.	Date approximative de la nomination.
1	* Eldas	Jean	Prêtre écossais, géographe du Roi.		1560
2	* Nicolai	Nicolas	Seigneur d'Arfeuille, premier géographe du Roi et commissaire député par S.M. à la visite générale et particulière du royaume en 1598		1567
3	Postel	Guillaume	Né à Dolerie en 1510, mort en 1581, géographe du roi Charles IX, publia une carte de France mieux dessinée que celle de Jolivet, qui avait élaboré la première carte publiée dans ce pays. (voir Magasin pittoresque, XXV, p. 135).	1570	1570
4	* Thevet	André	Géographe du Roi		1573
5	* Châtillon	Claude de	Topographe du Roi.	1589	1591
6	* Laval	Antoine de	Sr de Belair, gendre de Nicolai, géographe du Roi en 1598, fut adjoint à son beau-père dans la visite du royaume		1598
7	* Nautonier	Guill ^{me} de	Sr de Castel Franc, géographe du Roi.		1604
8	* Châtillon	Hugues de	Géographe et ingénieur du Roi, en Champagne, Brie, Metz, Toul et Verdun		1616
9	* Duchêne	André	(Quercetanus) né à l'île Bouchard en 1584, mort en 1640, géographe et historiographe du Roi.		1618
10	* Chabans	Louis de	Sr du Maine, cosmographe du Roi.		1619
11	* Bertius	Pierre	Né à Beveren 1565, mort en 1629, Flamand, cosmographe et lecteur du Roi, historiographe de Louis XIII, géographe du Roi en 1618, mentionné en		1620
12	* Siette	René	Géographe du Roi		1620
13	* Bachelier	Jean	" " "		1620
14	* Bachot	Jérôme	" " "		1620
15	* Beins	Jean de	" " "		1620
16	* Martelleur	François	" " "		1620
17	* Cavalier	Jean	" " "		1621
18	* Montmaur	Pierre de	" " "		1621
19	* Donnot	Didier	" " "		1622
20	* Gautier	Antoine	" " "		1629
21-22	*SainteMarthe	Scévole II et Louis de	Frères jumeaux nés à Loudun en 1571, morts le premier en 1650, le deuxième en 1656, géographes du Roi, conseillers et historiographes de S. M. en		1644

	NOMS.	PRÉNOMS.		Date de leurs ouvrages.	Date approximative de la nomination.
23	Pontault	Sebast ⁿ Sr deBeaulieu	Ingénieur et géographe ordinaire du Roi.	1630—1694	1646
24	* Sanson	Nicolas	Né à Abbeville en 1600, mort en 1667, professeur du Roi Louis XIII, Ingénieur militaire pour la Picardie, conseiller d'État et géographe ordinaire du Roi en.	1636—1665	1647
25	Duval	P.	d'Abbeville, neveu et élève de N. Sanson, géographe du Roi.		1664
26	Sanson	Adrien	Premier fils de Nicolas, géographe du Roi, titre qu'il hérita de son père en		1667
27	Sanson	Guillaume	Second fils de Nicolas, né à Abbeville, géographe du Roi.		1667
28	Nolin	J. B.	Géographe de S. A. R. Monsieur, puis géographe du Roi en 1725 (voir N ^o 34).	1697—1701	1697
29	Moultart-Sanson.	P.	Né. mort en 1730, géographe ordinaire du Roi, ueveu et successeur des fils de N. Sanson, laissa à son petit-neveu, Robert de Vaugondy, le fonds de ses livres et cartes géographiques		1704
30	Anville	Jean B. Bourguignon d'	Né à Paris en 1697, mort en 1782 ; obtint avant 22 ans le brevet de premier géographe du Roi	1719—1729—1760	1718
31	Delisle	Guillaume	Né à Paris en 1675, mort en 1726 ; fut chargé d'enseigner la géographie à Louis XV encore enfant, portait le titre de premier géographe de S. M. et son professeur ; son père fut élève de N. Sanson.		1718
32	Beaurain	(Le chevalier Jean de)	Né à Aix en Issart en 1696, mort en 1771, géographe ordinaire du Roi, élève de P. Moultart-Sanson.	1741—1756	1721
33	Le Rouge		Ingénieur géographe du Roi	1722	1722
34	Nolin	J. B.	Géographe du Roi (voir N ^o 28).	1725	1725
35	Buache	Philippe	Premier géographe du Roi, né à Paris en 1700, mort en 1773, était gendre de Delisle, auquel il succéda.	1729—1760	1729
36	Roussel		Ingénieur du Roi.	1730	1730
37	Jaillot	Hubert	Géographe du Roi	1736	1736
38	Jaillot	Bernard	Géographe ordinaire du Roi.	1736—1781	1736
39	Villaret		Capitaine Ingénieur géographe du Roi.	1754—1769	1754
40	Robert de Vaugondy	Gilles	Né à Paris en 1688, mort en 1766, petit-fils de Nicolas Sanson, géographe du Roi.		1760
41	Seguin		Ingénieur géographe du Roi	1763—1771	1763

	NOMS.	PRÉNOMS.		Date de leurs ouvrages.	Date approxi- mative de la nomination.
42	Robert de Vaugondy	Didier	Né en 1723, mort en 1786, fils de Gilles-Robert de Vaugondy, géo- graphe du Roi Louis XV et du duc de Lorraine Stanislas.		1766
43	Brion de la Tour		Géographe du Roi.	1767—1784	1767
44	Fer	N. de	Géographe de Monseigneur le Dau- phin	1770	1770
45	Dupain, Triel		Ingénieur géographe du Roi . . .	1770—1784 —1804	1770
46	Brion		" "	1775	1775
47	Capitaine	L.	Ingénieur géographe du Roi, pre- mier ingénieur de la carte géné- rale de France par Cassini. . .	1781—1790	1781
48	Hesselin	de	Censeur royal et géographe de la ville de Paris	1784	1784
49	Moithey		Ingénieur géographe du Roi . . .	1785	1785
50	Zauche	de	Géographe du Roi.	1790	1790
51	Nolin	J. B.	" "	1791	1791
52	Belleyrne		Ingénieur géographe du Roi . . .	1791	1791
53	Brué	A. H.	Géographe du Roi.	1818—1836	1818
54	Lapie		Premier géographe du Roi, et officier supérieur au corps des Ingénieurs géographes.	1826	1826
55	Saganson		Géographe de l'Empereur et de l'administration des postes . . .	1865	1865

Les géomètres engagés pour faire les levés topographiques de la grande carte géométrique de la France, dite de l'Académie (1750-1793) et dressée sous la direction de Cassini, reçurent du gouvernement la qualité d'*Ingénieurs géographes du Roi*, pour leur assurer un bon accueil auprès des autorités locales et afin de ne pas être interrompus dans leurs travaux par les refus qu'ils auraient souvent éprouvés sans ce titre.

Enfin, en 1777, fut créé le corps des *Ingénieurs géographes*, comme section du corps d'état-major spécialement affectée aux levés des cartes qui exigeaient une étude plus spéciale

de la topographie. Il fut supprimé par décret de l'Assemblée Nationale du 16 Octobre 1791 ; toutefois les ingénieurs continuèrent leur service près du Comité de la guerre jusqu'en 1793, près du Comité de salut public sous le régime conventionnel, près du cabinet topographique établi sous le Directoire et conservé sous le Consulat ; enfin près du dépôt général de la Guerre sous le régime impérial. Un décret du 30 Janvier 1809 réorganisa définitivement les ingénieurs géographes en corps impérial. Sous la Restauration, ils furent conservés pour l'exécution de la nouvelle carte de France. En 1831, des raisons d'économie ont servi de prétexte à la fusion de ce corps dans celui de l'état-major. On leur doit grand nombre de cartes remarquables sous tous les rapports.

Nouvelles et Communications.

l'Itinéraire de l'Afrique par M. le Major ADAN.

M. le Major Adan a publié sous le titre : *Itinéraires suivis par les explorateurs de l'Afrique*, une œuvre considérable, fruit de longues et patientes recherches. Aujourd'hui que l'attention des géographes est si vivement attirée par les nombreuses découvertes faites dans ce *Nouveau-Monde* moderne, il était utile d'en présenter l'ensemble ; c'est ce que la *Société de Géographie de Paris* a également reconnu en chargeant son secrétaire-général de faire un travail semblable (*Bulletin du mois d'Octobre* 1877, page 443.) M. Adan s'est sagement borné aux explorations continentales sans se préoccuper des explorations maritimes, des côtes et des îles, suffisamment connues de tous les géographes.

Le journal *l'Opinion* d'Anvers, dans son numéro du 5 Décembre dernier, publie une critique peu bienveillante du travail du Major Adan. L'auteur qui signe : *capitaine M. J.*, sans examiner le fond du travail, ni son extrême difficulté que M. Adan, seul peut-être en Belgique, était à même de vaincre avec succès, relève une *prétendue inexactitude* d'une position maritime, étrangère au sujet traité par l'auteur. Sa critique est analogue à celle qu'on ferait de l'œuvre d'un peintre, dont le tableau serait entouré d'un cadre portant une légère tâche. C'est puéril !

M. le Major Adan nous a remis une protestation indignée

contre ce procédé de critique qui tend à tromper l'opinion publique sur la valeur de son œuvre si recommandable. J'ai examiné avec le plus grand soin cette protestation, ainsi que l'article qui y a donné lieu.

J'ai constaté que l'article signé *Capitaine M. J.*, est à-peu-près intégralement copié dans le livre devenu peu commun, les *Iles Africaines* par d'Avezac, publié en 1848 dans l'*Univers pittoresque*, et que cette copie n'a pas même le mérite d'être exacte.

L'auteur en évitant de signaler la source où il a puisé la fausse science dont il fait étalage, suit un procédé fort peu recommandable qui a pour conséquence de tromper la bonne foi de ses lecteurs et du journal qui s'est fait l'éditeur de son écrit. Il appartient à une société scientifique sérieuse d'en faire justice.

Je propose d'insérer au plus prochain numéro du *Bulletin* la protestation de M. le Major Adan, ainsi que l'article de M. le *Capitaine M. J.*, *in-extenso*, en indiquant en caractères italiques les passages copiés dans le livre de M. d'Avezac, avec la mention de la page où ils ont été puisés, ainsi que des principales erreurs de copie.

Le public sera à même de juger de la valeur de la critique dirigée contre l'œuvre de notre savant confrère.

Anvers, le 12 Décembre 1877.

Le Président,
H. WAUWERMANS.

Protestation de M. le Major ADAN,

MEMBRE EFFECTIF.

Tout récemment, il y a huit jours à peine, un journal de cette ville faisait remarquer, dans un article " Variétés „

l'indication sur un croquis des itinéraires suivis par les explorateurs du continent africain, d'une île qui, paraît-il, n'existe pas. Il reproche l'omission de l'archipel des Bisagos, marqué pourtant en face de l'embouchure du Rio-Grande.

Toute l'érudition de l'auteur anonyme consiste à avoir copié inexactement le chapitre des *Iles douteuses ou imaginaires* dans l'*Univers pittoresque*, de d'Avezac, Paris 1848. Notre savant de hasard m'accuse d'avoir pris pour guide une carte du 16^e siècle. Son ignorance égale ici son indécatesse, car tous les documents, cartes et dictionnaires géographiques, publiés jusqu'en 1850, indiquent l'île St-Matthieu à 1°25' au Sud de l'Équateur dans le méridien du Cap de Palmes. Depuis cette époque, et c'est le livre de M. d'Avezac qui en est la cause, l'île en question a disparu de quelques publications, mais elle continue à figurer dans d'autres, notamment dans le dictionnaire de Bouillet, 1872, le *Dictionnaire général d'histoire et de géographie* de de Zobry et Bachelet, 1876; on la voit sur la carte du géographe Brué, revue par Ch. Piquet, 1872, etc. Ceci fait ressortir l'importance des déterminations rigoureuses des éléments géographiques propres à fixer les lieux, et le critique plagiaire semble n'en avoir aucune idée s'il croit possible de se tromper de 400 lieues, même par des observations détestables. Ainsi je lis à propos de l'île St^e Croix : " on peut supposer à 400 lieues près qu'il s'agissait de l'île San Pedro. „

Ceci n'est pas de d'Avezac, mais n'en est pas plus exact. On peut donc dire de l'article qui nous occupe: il y a du bon et du neuf; ce qui est bon n'est pas neuf et ce qui est neuf n'est pas bon.

Anvers, 11 Décembre 1877.

ADAN.

ARTICLE DU JOURNAL L'OPINION.

Iles douteuses et imaginaires.

L'œil cherche vainement aujourd'hui, sur les côtes de l'Océan Atlantique méridional, quelques îles qu'une longue habitude avait en quelque sorte stéréotypées sur les cartes antérieures. Depuis le commencement du 16^e siècle en effet, se reproduisaient constamment au voisinage de l'équateur, vis-à-vis de la côte de Guinée, les îles Saint-Mathieu et Sainte-Croix, puis vers les tropiques dans l'ouest des îles de Martin Vaz, celle de l'Ascension et de Sainte-Marie-d'Août, et enfin, mais beaucoup plus tard, entre les îles de Martin Vaz et de Tristan da Cunha, celle de Saxembourg. La critique géographique appuyée des vérifications des navigateurs, les a successivement effacées. Saxembourg et Saint-Mathieu ont persisté les dernières, mais leur tour est aussi venu ¹.

Nous croyions ces îles fantastiques à jamais condamnées, quand, à notre grande surprise, nous avons vu M. le Major Adan, de la Société royale belge de géographie, faire renaître la dernière dans sa carte de l'Afrique. Il est vrai que du même coup il a cru bon de supprimer l'archipel des *Bisagos*, les îles du Prince et Annobon. Ce sont là des erreurs que nous nous permettrons de relever. Le Major Adan, pour faire sa carte d'Afrique, a dû faire usage d'une très-vieille carte, car déjà, à la fin du 18^e siècle, Saint-Mathieu est placé dans le golfe de Guinée; il a dû se servir d'une carte du 16^e siècle, car le frère Garice de Loyossa, commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, conduisant en 1525

¹ d'Avezac, *les îles Africaines*, page 297. col. 2.

une escadre de 7 voiles destinées pour les Moluques, rencontra sur sa route l'île Saint-Mathieu, où il débarqua le 19 Octobre et fit une relâche de 15 jours et le journal du voyage tenu par Hernando de la Torre, place l'île à 2° 1/2 au sud de la ligne ; il en fait une très-remarquable description, dit qu'elle est haute et boisée, etc., etc. Depuis, elle fut vainement cherchée par les autres navigateurs et entre autres par Archibald Balzel ¹, qui navigua expressément dans ces parages. Or, d'après l'estime de Loyossa, ce doit être Annobon, dont la description concorde parfaitement ².

“ Deux îlots d'inégale grandeur, écueils, mouillage au NE. Oranges, tortues, oiseaux, poissons, esclaves émancipés.

Pour l'édification du Major Adan et pour empêcher ce savant géographe de retomber dans la même erreur, je vais lui donner l'historique des îles douteuses que je lui ai citées plus haut et pour commencer, parlons lui de *Sainte Croix*.

Sainte Croix que le cosmographe impérial, Diégo Ribéro, nomme Santa-Cruz, et que nos géographes belges Ortelius et Mercator indiquent sous la forme italienne de Santa Croce, devait se trouver à 200 lieues à l'ouest de l'île Saint Mathieu.

Cette île a été une des premières à disparaître des cartes ³.

On ne sait plus par qui elle a été découverte, mais comme à cette époque la science nautique était tout élémentaire, on peut supposer, à 400 lieues près, qu'il s'agissait de l'île San Pedro.

L'île de l'Ascension que les Portugais, dans leur routier, plaçaient à 100 lieues à l'Ouest de la Trinité, est encore une île douteuse qui a disparu. Il est à supposer que cette île fut souvent prise pour l'île de la Trinité et bien que cette erreur de nos jours puisse paraître énorme, à cette époque elle était assez commune. La Peyrouse en 1784 et Krusenstern en 1801

¹ Dalzel suivant le texte et non Balzel comme le dit le copiste.

² d'Avezac, page 297, col. 2, et page 298.

³ d'Avezac, page 299, col. 1 et 2.

la recherchèrent expressément sans pouvoir la trouver. Du reste, ce qui ne fait aucun doute pour moi que cette île fut souvent prise pour la *Trinité*, c'est que les Portugais, autrefois, dans leurs meilleurs routiers, plaçaient les îlots de *Martin-Vaz* à 120 lieues de la *Trinité* et nous savons parfaitement de nos jours qu'il n'y a pas dix lieues ¹ qui les séparent ².

Ces mêmes cartes portugaises plaçaient à 20 ³ lieues à l'Est de la *Trinité* une île qu'ils appelaient *Santa Maria d'Agosto*, c'est encore une édition de la *Trinité*, puisqu'aucune île n'existe entre elle et les roches de *Martin Vaz* ; sur les anciens routiers portugais cette île se trouve quelquefois indiquée sous le nom de *Santa Maria d'Acosta*, mais alors elle était placée tout près des îlots de *Martin Vaz* et pouvait aisément se confondre avec eux et dans ce cas ce nom reviendrait à l'îlot le plus au Nord. Mais le nom sous lequel cette terre imaginaire a été le plus connue est *Santa Maria d'Agosto*, c'est-à-dire *Sainte Marie d'Août* ou *Assomption* ⁴.

En 1670, le pilote hollandais *Lindert Hindeman* ⁵ signala une île par 30°47' sud et par 20° à l'ouest du méridien de Paris, laquelle fut inscrite sur les cartes marines de l'époque sous le nom de *Saxemburg*. Depuis ce temps elle fut revue en 1804 et en 1809 par les capitaines américains *Galloway* et *Long* et ce dernier même en fit part au gouverneur du Cap de Bonne-Espérance.

Cependant le chevalier du Plessis Pascau ⁶, commandant la flûte la *Moselle* en 1823, *Bougainville* en 1824 sur la *Thétis*, *Dumont d'Urville* en 1826 sur l'*Astrolabe*, firent des recherches si exactes, si approfondies, dans toutes les différentes positions

¹ 9 lieues et non 10 lieues suivant le texte d'Avezac.

² d'Avezac page 299, col. 2.

³ Le texte de d'Avezac dit 40 lieues et ajoute 80 lieues de *Martin-Vaz*.

⁴ d'Avezac page 299, col. 2, et 300, col. 1.

⁵ Le texte dit *Lindeman*.

⁶ Le texte dit du *Plessis Pascau*.

où elle avait été signalée, qu'on a bien dû reconnaître qu'elle n'avait jamais existé et enfin la rayer des cartes ¹.

Le capitaine M. J.

Décision de la Société de Géographie.

Les pièces qui précèdent sont publiées par décision prise en séance publique de la Société, le 12 Décembre 1877.

Le Secrétaire-général,
P. GÉNARD.

Le Président,
H. WAUWERMANS.

¹ d'Avezac, page 300, col. 1 et 2.

Table des Matières.

	PAGES.
PRÉFACE	5
STATUTS	7
RÈGLEMENT d'ordre intérieur et de finances.	15
SÉANCE D'OUVERTURE, 14 Janvier 1877.	
1 ^o Discours d'installation	21
2 ^o Proclamation de membres honoraires, correspon- dants et protecteurs	56
3 ^o Concours A. Prix fondé par le Baron van de Werve et de Schilde. — B. Prix fondé par les conseillers de la Société. , ...	65
4 ^o Discours de M. le Bourgmestre L. de Wael. .	68
5 ^o <i>Les sources du Nil.</i> — Notice par M. le Lt Col. Wauwermans	69
6 ^o Conférence sur la <i>Traite des nègres</i> , par M ^r Delgeur	69
<i>Les sources du Nil</i> , comparaison des anciennes cartes flamandes avec celles résultant de découvertes modernes, par le Lt Colonel Wauwermans	71
<i>La Traite des Nègres</i> , par le M. D ^r L. Delgeur . . .	80
SÉANCE GÉNÉRALE du 28 février 1877.	
1 ^o Procès-verbal	109
2 ^o Communications	109
3 ^o Correspondance.	110
4 ^o Sociétés correspondantes	111
5 ^o Proclamation de membres honoraires et corres- pondants	111
6 ^o Élection de membres	112

7 ^o Acquisition par l'Administration communale d'une carte de Flandre par Mercator et dépôt d'un <i>Mémoire sur les variations de l'Escaut</i> , par le M. Lt Col. Wauwermans.	114
8 ^o Conférence sur la <i>Météorographie</i> , par M. G. Royers.	115
SÉANCE GÉNÉRALE du 14 Mars 1877.	
1 ^o Procès-verbal	118
2 ^o Mort du <i>Marquis de Compiègne</i>	119
3 ^o Lettre de S. M. LÉOPOLD II, Roi des Belges.	121
4 ^o Proclamation de S. M. DON PEDRO, Empereur du Brésil, comme <i>Président d'honneur</i> de la Société.	122
5 ^o Membres honoraires et correspondants	124
6 ^o Correspondance.	125
7 ^o Sociétés correspondantes	127
8 ^o <i>Les petits moyens de vulgariser la géographie.</i> — Pro- position de la Société de Lyon.	130
9 ^o Conférence sur les <i>Sociétés de Géographie des États-</i> <i>Unis d'Amérique</i> , par M. P. Wynyen	131
10 ^o Mémoire sur les <i>Variations de l'Escaut</i> , par le Lt Col. Wauwermans.	132
SÉANCE GÉNÉRALE du 8 Avril 1877.	
1 ^o Procès verbal	134
2 ^o Diplôme offert à S. M. DON PEDRO.	134
3 ^o Membres honoraires	134
4 ^o Correspondance et dons.	135
5 ^o Sociétés correspondantes.	136
6 ^o Subsidés des autorités	137
7 ^o <i>Les clubs Alpins</i> , lettre de M. Baron d'Arlot de Saint Saud	138
8 ^o La Société de Géographie de Bordeaux	140
9 ^o Propositions. a) Institution d'une commission pour la rédaction d'un questionnaire.	142
b) Nomination d'une commission per- manente pour l'étude de l'Escaut.	143

10° Rapports sur les travaux présentés.	145
11° La biographie et le monument d'Ortelius. — Con- férence sur les <i>Origines commerciales d'Anvers</i> , par M. P. Génard	146
<i>Les Sociétés de Géographie aux États-Unis d'Amérique</i> , par M. P. Wynen.	148
<i>Notes sur les variations de l'Escaut au xvi^e siècle</i> , à propos de l'exemplaire unique de la carte de Flandre de Mercator, acquise par la ville d'Anvers, par M. le Lt Col. Wauwermans.	155
NOUVELLES ET COMMUNICATIONS.	200
SÉANCE GÉNÉRALE DU 13 MAI 1877.	
1° Procès-verbal	201
2° Proclamation de membres effectifs, honoraires et correspondants	202
3° Correspondance.	203
4° Lettre de la Société de Géographie de Paris concernant la mort du Marquis de Compiègne.	204
5° Sociétés correspondantes	205
6° Bibliothèque; règlement.	206
7° Rapport sur un ouvrage de M ^r H. Manceaux, par M. le Président	207
8° Rapport sur une proposition de la Société de Géo- graphie de Lyon, par M. le comte van der Stegen	212
9° Rapport de M. G. Royers sur la proposition de con- stituer une commission permanente d'étude de l'Escaut	217
10° Rapports sur les travaux présentés.	226
11° Conférence de M. Jacobs-Beeckmans, sur <i>les îles Atlantiques, depuis le groupe du Cap-Vert jusqu'aux Açores</i>	226
SÉANCE GÉNÉRALE DU 10 JUIN 1877.	
1° Procès-verbal	227
2° Communication au sujet d'une proposition de	

modification aux Statuts. Création d'une classe de membres associés.	228
3 ^o Correspondance	228
4 ^o Proclamation de membres honoraires.	229
5 ^o Explorations de l'Asie centrale ; communication de M. le Baron Osten Sacken	230
6 ^o Sociétés correspondantes	242
7 ^o Discussion du rapport sur le projet de création d'une commission permanente d'étude de l'Escaut.	242
8 ^o Conférence de M. le Dr Delgeur <i>sur la carte de l'Afrique depuis un demi-siècle</i>	243
SÉANCE GÉNÉRALE du 8 Juillet 1877.	
1 ^o Procès-verbal	244
2 ^o Proclamation de membres effectifs et correspon- dants	245
3 ^o Correspondance.	245
4 ^o Dépôts d'ouvrages.	246
5 ^o Sociétés correspondantes	247
6 ^o Concours ouverts par la Société de Lyon	247
7 ^o <i>La Société de géographie de Marseille</i> , discours de M. le Président.	247
8 ^o Projet de monument à Ortelius	252
9 ^o Rapports sur les travaux présentés	257
10 ^o Création d'une classe de membres associés. Rap- port de M. P. Wymen	257
11 ^o Projet de <i>questionnaire</i> pour les navigateurs. Rap- port de M. Jacq. Langlois	258
12 ^o Conférence de M. H. Hertoghe <i>sur l'Expédition en Amérique, au XVIII^e siècle, pour mesurer la grandeur du degré du méridien</i>	265
13 ^o <i>Les îles Atlantiques depuis l'Archipel du Cap-Vert jusqu'aux Açores sous leurs rapports géogéniques, géographiques et historiques</i> , par M. Jacobs- Beeckmans	266

14 ^o <i>La carte de l'Afrique équatoriale depuis un demi-siècle,</i> par M. le Dr L. Delgeur	293
15 ^o <i>Les origines commerciales d'Anvers,</i> par M. P. Génard	310
16 ^o Liste de publications prochaines	343
SÉANCE GÉNÉRALE du 12 Août 1877.	
1 ^o Procès-verbal	345
2 ^o Bibliothèque de la Société. Listes d'inscription .	345
3 ^o Proclamation de membres effectifs, correspondants et honoraires	346
4 ^o Correspondance	347
5 ^o <i>La relation du troisième voyage d'Amérique Vespucè,</i> communication de MM. E. Bouillat et P. Génard	348
6 ^o Conférence sur <i>l'Ile de Madagascar</i> , par M. E. Grattan	350
SÉANCE GÉNÉRALE du 10 Octobre 1877.	
1 ^o Procès-verbal	351
2 ^o Proclamation de membres effectifs, correspondants et honoraires	351
3 ^o Correspondance.	352
4 ^o Sociétés correspondantes.	353
5 ^o Communication : Visite de S. M. le Roi à Anvers.	353
6 ^o Travaux d'hiver.	254
7 ^o Peintures murales à la Bourse d'Anvers.	355
8 ^o Conférences et publications. Proposition de M. Jacq. Langlois	355
9 ^o <i>Les voyages de Stanley,</i> communication de M. le Dr Delgeur	356
10 ^o Rapports sur les travaux présentés	361
11 ^o Dépôt d'une notice sur le voyageur anversoïis Jacques- André Colbe, par M. P. Génard	364
12 ^o Notice sur <i>E. de Pruysenaere, voyageur belge contempo-</i> <i>rain dans le haut-Nil,</i> par M. le Président.	365
13 ^o <i>Aperçu historique sur l'expédition faite au XVIII^e siècle</i> <i>en Amérique dans le but de déterminer la grandeur du</i> <i>degré du méridien, mémoire</i> par M. H. Hertoghe .	366

14° <i>Notice sur Eugène de Pruysenaere de la Woestyne, voyageur belge contemporain dans le haut-Nil (1859-1864), par M. le Lt Col. H. Wauwermans, Président de la Société</i>	382
14° <i>Les nouvelles explorations de l'Ile de Madagascar, par M. E. A. Grattan</i>	415
SÉANCE GÉNÉRALE du 14 Novembre 1877.	
1° Procès-verbal	427
2° Décès de M. E. J. Stadler, membre effectif	428
3° Nomination de membres effectifs et correspondants.	428
4° L'Œuvre africaine. Départ de MM. Crespel, Cambier et Maes	428
5° Membres associés. Discours de M. le Président	434
6° Correspondance et dons	435
7° Sociétés correspondantes	436
8° Rapports sur les travaux présentés	437
9° Présentation d'un travail sur les <i>Géographes des Rois de France</i> , par M. Jos. van der Maelen.	439
10° La statue d'Ortelius. Le projet de M. J. F. Deckers, lauréat du concours de Rome ; communication de M. le Président.	440
11° Conférence de M. M. A. Baguet. Mœurs et coutumes des <i>Payaguas</i> , souvenirs de voyage	441
12° <i>Les voyages de Stanley</i> , communication de M. le Dr Delgeur	441
13° Proclamation de M. Stanley en qualité de membre honoraire	445
14° <i>Notice sur le voyageur anversois Jacques-André Cobbe, par M. P. Génard</i>	446
15° <i>Les géographes du Roi, du Dauphin et de S. A. R. Monsieur et de S. M. l'Empereur (1560-1855.) — Les Ingénieurs Géographes du Roi (1777-1831.) par M. Joseph van der Maelen</i>	477
16° <i>Nouvelles et communications : L'Itinéraire de l'Afrique centrale, par M. le Major Adan.</i>	484

Table des ouvrages présentés.

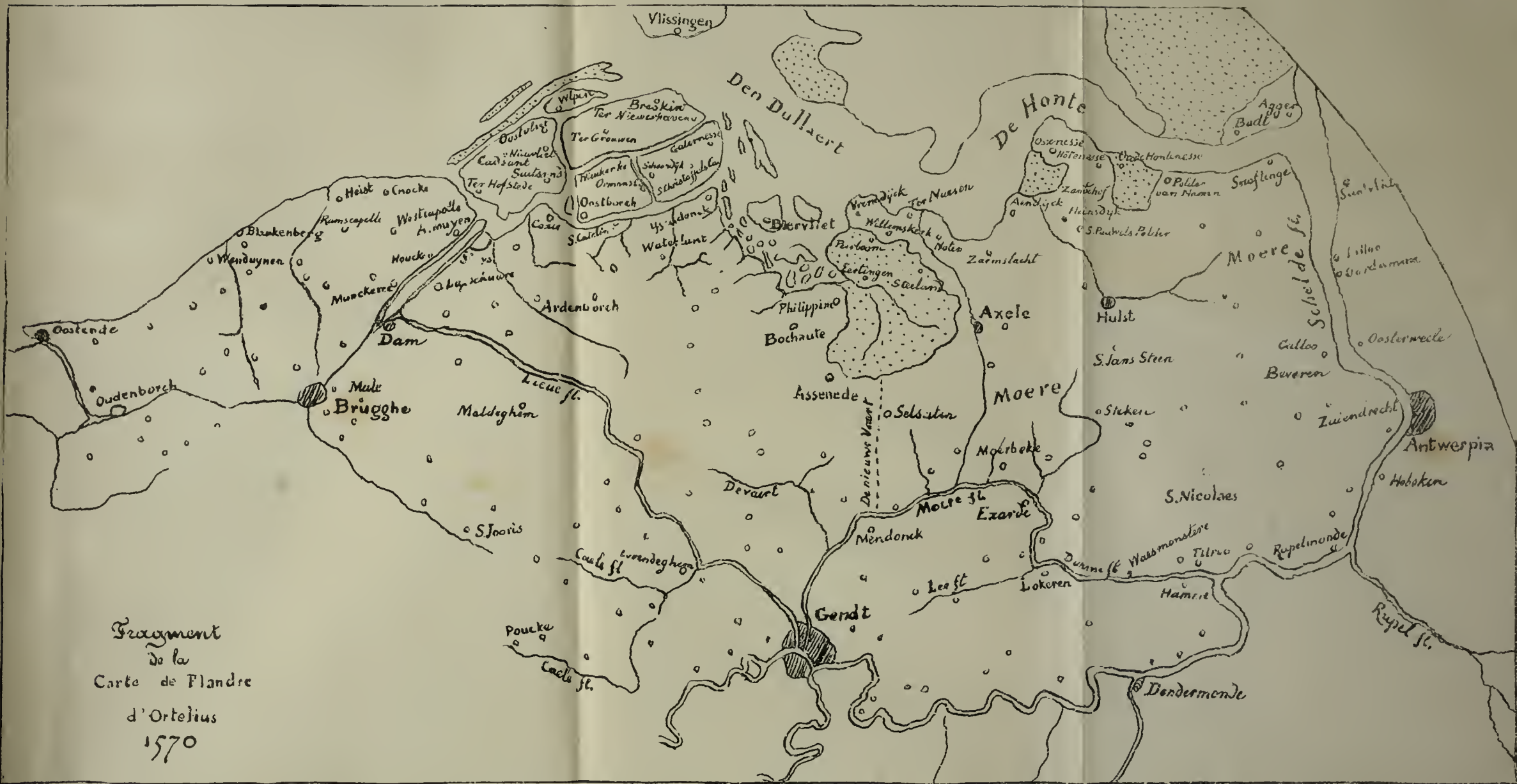
Liste N° 1, Page 104

„ „ 2, „ 189
„ „ 3, „ 333

Table des Planches.

	PAGES.
1° <i>Carte du cours du Nil</i> , d'après Henri Hondius (gravure)	71
2° <i>Tableau d'enregistrement du météorographe de M. van Rysselberghe</i>	116
3° <i>L'Escaut au XVI^e siècle</i> , d'après Ortelius et Mercator	160
4° <i>Tableau indiquant le tonnage des navires entrés au port d'Anvers depuis 1816 jusqu'au 1876</i> (autographie)	218
5° <i>Croquis indiquant la forme générale du plateau de l'Asie centrale</i> (autographie)	232
6° <i>Globe terrestre</i> , projet de monument à Ortelius (autographie, 2 feuilles).	253
7° <i>Carte des Iles Atlantiques</i> . (autographie).	266
8° <i>Carte de l'Afrique équatoriale</i> , depuis un demi-siècle (autographies, 10 feuilles)	293
9° <i>Carte du voyage de Stanley</i> , (autographie).	442

L'Escaut au XVI^{me} Siècle.



Fragment
de la
Carte de Flandre
d'Ortelius
1570



Fragment
de la
Carte de Flandre
de Mercator
1585



9. Livingstone et Stanley 1873



910.6
567824
Y. 1

UNIVERSITY OF FLORIDA



3 1262 09310 1979

